

A TRAVERS
L'AMÉRIQUE

PAR

JULIUS FRÉBEL

—
TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR ÉMILE TANDEL

—
TOME I
—

BIBLIOTHECA NACIONAL
QUITO-EQUADOR

BRUXELLES

A. LACROIX, VERDOLLEBOIS ET C^e
IMPRIMERIES-LIBRAIRES
RUE ROTTALE, 2, IMPASSE DE PARC

PARIS

ÉDITEUR MAISON FONDÉE par Vaucl
E. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 19

—
1861

Tous droits réservés.

BIBLIOTECA NACIONAL

I-53

SCH.

A-11

E-5

Quito Ecuador

200

A TRAVERS L'AMÉRIQUE.

BIBLIOTECA NACIONAL
QUITO-EQUADOR

" A TRAVERS
L'AMÉRIQUE "

PAR

JULIUS FRÉBEL

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR ÉMILE TANDEL

Brux. — Typ. de A. Lacroix, Vassonckhoven et C^{ie}, r. Royale, 3, imp. du Parc.

BIBLIOTECA
NACIONAL
QUITO.

TOME I

(3)

BRUXELLES
A. LACROIX, VASSONCKHOVEN ET C^{ie}
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC

PARIS
E. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 10

1891

Tous droits réservés

PRÉFACE.

Comme le jugement que l'on porte sur un ouvrage dépend en grande partie de la réalisation de ce que, par une raison quelconque, le lecteur s'était cru autorisé à en attendre, il est de mon intérêt de lui indiquer certaines choses qu'il chercherait inutilement dans celui-ci.

Ces trois volumes ne pourront d'aucune manière être considérés comme l'histoire d'un voyage, au moins au point de vue des sciences naturelles; c'est plutôt une esquisse, le résumé des impressions d'un voyageur, le journal de ses expériences, de ses études, de ses excursions sur le continent américain. D'autre part ils contiendront les observations

d'un homme qu'un goût irrésistible joint à un certain concours de circonstances, a rendu cosmopolite, mais que sa libre volonté seule a rendu cosmopolitique.

Le lecteur ne doit donc point attendre que chaque sujet y soit traité d'une manière uniforme et approfondie. Quand j'arrivai en Amérique, j'avais contre l'assujettissement auquel contraint une œuvre de littérature, une telle antipathie que je ne pus prendre sur moi de consigner chaque jour mes observations dans un journal. Les quelques notices que je conservai pendant les premières années de mon séjour dans cette partie du monde, afin d'aider mes souvenirs, je les perdus presque toutes plus tard dans le cours de mes aventureuses expéditions. J'égarai aussi des recueils de sciences naturelles qui eussent prêté à mes descriptions un intérêt plus grand pour les hommes spéciaux.

Quant aux débris que je sauvai du naufrage, je m'en dessaisis par la suite et lorsque j'entrepris d'écrire l'ouvrage que je vais publier, il me fut impossible de les réunir. Des voyages ultérieurs, une vie agitée, sur des théâtres bien différents, affaiblirent chez moi les impressions premières. Toutes ces circonstances ont été préjudiciables à mon récit. Peut-être le lecteur remarquera-t-il dès le premier volume que les descriptions deviennent plus animées à mesure que

j'avance, parce qu'aussi dans ma mémoire les souvenirs sont moins effacés.

J'espère que dans les derniers volumes, je parviendrai à donner à mes peintures les tons vigoureux d'un bon coloriste.

La vie sociale, les mœurs des différents pays ont été le point de départ de toutes mes observations. La nature elle-même, je ne l'ai considérée qu'à ce point de vue. Le lecteur reconnaîtra que l'auteur qui observe les rapports de la société humaine, doit s'imposer des réserves auxquelles n'est point soumis celui qui étudie la nature. Tandis que celui-ci a toute liberté de dire ouvertement ce qu'il a observé, celui-là doit souvent passer sous silence les faits les plus intéressants s'il ne veut s'exposer à commettre une indiscretion parfois irréparable. Mon livre aussi a eu des difficultés de l'espèce à combattre. Quelques-uns de mes lecteurs me reprocheront peut-être de m'être trop souvent perdu dans de longs raisonnements. Je ne puis répondre à ceci, autrement qu'en avouant que j'attache une importance beaucoup plus grande à ces raisonnements qu'au reste du livre.

Si je n'avais eu pour guide que mon goût personnel j'eusse écrit plus volontiers un système d'éthique que le résultat de mes expériences, de mes études et de mes voyages; mais comme j'avais les meil-

leures raisons de me conformer aussi au goût du public, je me suis décidé pour cette dernière manière, dans l'espoir que de cette réunion des faits et des réflexions auxquels ils ont donné lieu, ressortiront quelques maximes pratiques.

New-York, le 4 novembre 1856.

L'AUTEUR.

LIVRE I.

VOYAGE D'ALLEMAGNE AUX ÉTATS-UNIS. — PREMIER SÉJOUR
AUX ÉTATS-UNIS.

CHAPITRE I.

D'Allemagne en Suisse. — L'amour de la patrie et l'amour de la liberté. — Promenade à travers la Suisse. — Nature et liberté. — Voyage en France. — Liberté, Égalité, Fraternité. Gendarmerie du canton. — Du Havre à Hambourg. — Heligoland. — Liverpool. — Une erreur sur mon compte. — Arrivée à New-York.

Ce fut en janvier 1849 que, en compagnie d'un de mes amis, je franchis près de Bâle la frontière de l'Allemagne et que je me réfugiai sur le sol de la Confédération suisse.

Mon exil n'était pas volontaire et j'avais le cœur serré. Je sentais en ce moment tout l'amour que je portais à la patrie allemande. La Suisse pourtant n'était pas un pays qui fut nouveau pour moi. C'était à ce beau pays que j'étais redevable de mes idées pratiques en politique, ou pour mieux dire, si l'on me permet l'expression, de la majeure partie de mon éducation en cette matière.

Malgré le peu d'étendue de son territoire, et peut-être même à cause de ce motif, l'histoire des institutions et des destinées de ce pays est, depuis longtemps déjà, une des plus instructives de l'Europe entière.

J'avais passé en Suisse les années pendant lesquelles l'homme gagne la virilité intellectuelle, et j'y avais con-

tracté de ces liens si chers qui nous créent une patrie nouvelle. J'allais y retrouver une femme, un enfant, une mère, des frères, des amis sûrs et dévoués, et pourtant j'éprouvais une peine infinie à franchir la frontière.

Serait-ce que les lieux où nous avons souffert et où nous avons eu des périls à braver, ainsi que les hommes avec qui nous avons partagé ces dangers, nous attachent plus fortement que ceux qui ont été les témoins de nos joies et de notre bonheur, — ou bien avais-je le pressentiment du prix que la patrie acquerrait à mes yeux, alors que j'en serais éloigné, prix qui ne cesserait d'acquiescer une valeur plus grande en raison d'un plus grand éloignement et d'une séparation plus longue.

On a beaucoup discuté en Allemagne sur la question de savoir quel sentiment est le plus noble de l'amour de la patrie ou de celui de la liberté. Je comprends maintenant l'expérience qui présidait à ces discussions.

Il est indubitable que c'est la liberté qui rend un peuple digne d'estime et d'amitié, mais il s'agit peut-être moins de la liberté dont il jouit que de celle dont nous le reconnaissons susceptible et qui toujours constitue la meilleure partie du génie national.

Le but et l'idéal d'un homme, n'importe où il vive, doivent être bien restreints s'il se trouve satisfait de l'état actuel des choses.

L'amour de la patrie est absolu et ne dépend nullement du plus ou moins de perfection de ses institutions, et jamais cet amour ne peut se trouver en opposition avec l'amour de la liberté qui lui sert de base fondamentale et qui lui communique la foi et l'espérance. Il est plus juste de dire que l'amour de la liberté ne peut se manifester complètement

que dans le sein de l'amour de la patrie, que cette dernière soit naturelle ou adoptive.

Car, bien que l'on puisse concevoir l'amour de la liberté comme cosmopolite en théorie, dès qu'on veut qu'il se manifeste d'une manière pratique, il faut le rattacher à un peuple et à un pays déterminé, à son développement historique et les efforts qu'il nous suggérera, ne seront jamais aussi heureux, à part de rares exceptions, que lorsqu'ils se produiront dans le pays qui nous a vu naître et où nous avons été élevés.

Il est vrai de dire que la liberté et la civilisation sont d'essence cosmopolite et que leurs manifestations les plus élevées, telles que les grands systèmes historiques et religieux, appartiennent à l'histoire universelle; mais leur origine est nationale, et c'est dans les nations qu'elles se développent, suivant les formes propres à chaque peuple. Le christianisme est certes la manifestation la plus cosmopolite de toute l'histoire, et cependant on en reconnaît encore l'origine nationale et la tradition nous rapporte que son fondateur a pleuré sur le sort de Jérusalem.

Ces remarques, qui naissent sous ma plume à l'occasion de mon départ de ma patrie, après avoir passé plus de six années à errer dans une autre partie du monde, me sont suggérées par la suite de mon récit. Cependant l'idée de me voir exilé de l'Allemagne me révoltait trop profondément pour que je pusse m'y soumettre dès l'abord.

Après huit jours passés au sein de ma famille à Zurich, je pris de nouveau congé des miens pour gagner Hambourg par la France et la voie de mer. Je croyais pouvoir y attendre des circonstances plus favorables que celles qui, dans un coin du sud-ouest de l'Allemagne, avaient nécessité ma fuite.

Quelques-uns de mes amis, qui s'étaient réunis à Zurich, projetaient de s'établir à Genève; nous résolûmes de nous y rendre à pied. Nous avions besoin de nous retremper l'esprit, et nous ne pouvions trouver de meilleure occasion qu'un voyage à travers les plus belles parties de la Suisse. Quel contraste entre le tumulte de la révolution auquel nous venions d'échapper et le calme sublime des Alpes et la paisible tranquillité de leurs vallées!

Cette opposition faisait une impression profonde sur nos esprits; ce n'était pourtant pas la seule qui me frappât. Je me reportais toujours à quelques années en arrière, alors que j'avais visité les mêmes endroits dans une toute autre disposition d'esprit.

Le lac des Quatre Cantons avec ses rives rocheuses, — les pics verts et les collines de l'Unterwald, — les glaciers de l'Oberland bernois avec leurs abîmes fleuris, — la vue de la Gemmi dominant sur les Alpes pennines et de la hauteur de Varen dans la profonde vallée où coule le Rhône impétueux et trouble, encaissé entre deux parois de rochers et semé d'îles couvertes de verdure, — Sion avec ses rochers fortifiés et brûlés du soleil, — Saint-Maurice à la porte de rochers entre deux pyramides gigantesques, la Dent du Midi et la Dent de Morcle, — Bex avec ses ormeaux, ses noyers et ses châtaigniers et enfin le lac de Genève aux mille beautés incomparables rayonnant et doux, sublime et gracieux à la fois: tout me reportait à une époque où, encore peu initié aux querelles brûlantes du temps présent, j'éprouvais une joie calme dans le spectacle et dans l'étude de la nature.

Quels combats intérieurs, quelles luttes j'ai eu depuis à subir, et combien ils avaient changé l'âme qui jouissait de ce spectacle!

La nature, a dit Humboldt, est le domaine de la liberté. Je ne sais si ce mot fait l'éloge de la nature ou de la liberté, mais il faut l'interpréter sainement pour en faire une vérité. Il est vrai que celui qui a reconnu que la liberté est de l'essence de l'esprit, peut seul trouver dans la nature la liberté à laquelle aspire l'esprit, — pour cela il faut reconnaître dans la nécessité la forme naturelle de la liberté et dans la liberté la forme morale de la nécessité. Celui qui est à même de voir dans la nature une question de développement intellectuel, et dans la civilisation une question de nature, peut certainement trouver dans la nature le domaine de la liberté, mais il n'y a plus pour lui d'esclavage dans le monde humain. Quant à celui qui n'a pas trouvé la paix et la liberté en lui-même, il ne les trouvera pas dans la nature. Elle n'aura pour son âme que des énigmes qu'aucun savant ne pourra éclaircir, — ici ses forces inconnues, ses hauteurs inaccessibles, ses abîmes et ses lointains, la recherche constante d'un bonheur et d'une beauté dont l'objet se dérobe toujours à ses regards, — là l'inexorable nécessité, le mécanisme inflexible de ses lois, — et il sera forcé de se rejeter dans les contradictions auxquelles il cherchait à se soustraire.

On ne peut échapper aux luttes que la civilisation fait naître et on ne peut retrouver le calme de la vie primitive qu'en rentrant dans les obscures ténèbres de la vie de la nature.

Je pouvais maintenant m'abandonner sans réserve aux sentiments que faisaient naître en moi la grandeur et la beauté des sites qui se déroulaient devant mes yeux: aidé de l'expérience, acquise dans ces derniers temps, je me livrais tout entier au spectacle que j'avais devant moi et

qui, quelques années auparavant, m'avait rempli d'une vague rêverie. Si, à la vue des sauvages monuments des révolutions physiques, j'avais senti en moi le pressentiment d'événements analogues dans le monde moral, maintenant je regardais, avec le calme de l'expérience, les pans de montagnes contournés, déchirés et renversés, et il me semblait que je pouvais me dire : j'ai assisté à ces transformations !

Nos pérégrinations avaient aussi leurs épisodes de galeté, quoique le comique de certaines situations s'entachât parfois de quelque élément tragique. « Ces messieurs font-ils partie du parlement allemand ? » nous demanda un jour, dans l'Unterwald, un petit gardeur de vaches.

Quelques jours auparavant, plusieurs de nos amis de Francfort avaient passé par là ; on avait appris la nature de leurs fonctions, et le gamin, tout en gardant des animaux, avait acquis assez d'expérience des hommes pour voir que nous étions gens de la même sorte.

Étonnante perspicacité de la nature, me disais-je, — à moins que nous ne soyions des sots d'une telle espèce qu'un vacher de l'Unterwald puisse, rien qu'à nous voir, nous raconter notre propre histoire.

Nous passions la nuit dans la Kanderthal chez un brave et digne vieillard qui nous fit naïvement part de la peur qu'il éprouvait que nous ne fussions des espions. La Suisse, d'après lui, a les meilleurs tireurs du monde et de nombreux et excellents canoëli. « Mais c'était là un fait qu'il était prudent de taire, parce que les princes et les rois, maintenant qu'ils avaient partout dompté la révolution, se préparaient à attaquer la Confédération suisse. De la Suisse était parti le souffle des révolutions pour se répandre sur les

pays voisins, ajoutait-il avec une importance qui n'avait de comparable que la noblesse et le courage du sentiment qui le faisait parler. Du reste il n'est que juste que la Suisse ait aussi sa lutte à soutenir contre les *tyrans*. Mais, lorsque nous fûmes parvenus à dissiper ses craintes, il chercha à nous consoler et nous demanda si nous ne voudrions pas habiter le Kanderthal.

Seulement, poursuivait-il d'un ton paternel, maintenez ferme le principe. Savez-vous ce que c'est que le principe ? Il ne savait pas quelle grave maladie le principe peut devenir pour un Allemand, et combien nous autres en particulier nous étions affligés de ce mal.

Sur le bateau à vapeur qui va de Villeneuve à Genève, nous fîmes la connaissance de deux jeunes citoyens de l'Amérique du Nord. — Vous irez aux États-Unis, me dit l'un d'eux, et je vais vous donner une lettre pour mon père qui habite Philadelphie.

Cela n'entre pas dans mes projets, lui répondis-je. Mais il ne prétendit pas se laisser convaincre : Que pouvez-vous faire dans cette partie du monde ? me demanda-t-il. Vous n'êtes pas fait pour l'Europe. Arrivés à Genève, il vint me trouver dans mon hôtel et m'apporta la lettre en question. Il m'y recommandait comme un de ces littérateurs allemands qui avaient voulu fonder une république. Le titre de littérateur avait encore quelque éclat aux yeux du jeune Américain, tandis qu'en Allemagne il en était de ce titre comme de celui de professeur, qui avait quelque peu perdu de sa valeur par suite de l'abus qui en avait été fait. Un an après, je passai par Philadelphie et j'allai rendre visite à son père, riche négociant de la ville, qui me reçut avec une grande cordialité, me demanda ce qu'il pouvait faire pour

m'être agréable et l'aurait fait certainement, si je lui en avais offert l'occasion.

A Montreux, qui est peut-être l'endroit le plus joli des environs du lac de Genève, nous découvrîmes toute une colonie de nos amis proscrits. Des voix et des visages amis nous saluèrent de toutes les fenêtres d'un groupe de maisons. Je retrouvai à Genève d'anciens amis et j'en fis de nouveaux; mais, après un séjour de huit jours, je continuai mon voyage et je pris place dans la diligence de Paris après avoir fait viser mon passeport pour le Havre.

J'ai peu de choses à dire de ma course rapide à travers la France. Dans la première petite ville de ce pays que nous rencontrâmes je lus ces mots inscrits sur un bâtiment : *« Liberté, égalité, fraternité. Gendarmerie du canton. »* Cette inscription se reproduisait dans tous les chefs-lieux de canton. Y avait-il rien qui caractérisât mieux l'état de la France que ces mots significatifs! Ils me revinrent à l'esprit quand, à Mexico, je vis invoquer Dieu et la liberté dans des proclamations qui menaçaient de mort, de bannissement et de ruine les traîtres et les rebelles, c'est à dire les ennemis du gouvernement du moment. Je passai une semaine à Paris, ne voyant que mes amis, après quoi je partis pour le Havre où je me rendis de suite à bord d'un vapeur français. Je ne tardai pas à me trouver en route pour Hambourg. Un vaisseau qui partait en même temps que nous, et dont le pont était couvert d'émigrants allemands qui chantaient une chanson dans la langue de la patrie, me fit penser, quelque peu, que j'en eusse alors l'intention, que je ne tarderais pas à les suivre.

La traversée fut favorisée du temps le plus beau et le plus calme du monde. Il n'y avait d'autres passagers que moi ;

aussi je dus me borner à la conversation du capitaine. Ce vieux marin semblait ne vivre que pour son métier et n'avoir que des notions très diffuses des choses de la terre ; aussi s'était-il fait une manière de voir toute exceptionnelle. Il considérait le roi Louis-Philippe comme un démocrate et surtout comme le protecteur des pauvres ; quant à Louis Blanc et à Ledru-Rollin, il les envisageait comme des richards qui voulaient réduire le peuple en esclavage au moyen des ateliers nationaux et qui n'avaient renversé le roi que parce qu'il s'était opposé à leurs projets. Le temps s'écoula rapidement à écouter ces enseignements si instructifs. Nous arrivâmes à l'embouchure de l'Elbe où nous fûmes accostés par une frégate danoise. Un officier s'en détacha et vint à bord ; il nous demanda si nous avions du vin de Champagne, nous donna avis que le blocus de l'Elbe serait levé le lendemain, puis il nous laissa passer. Nous apportâmes cette nouvelle à Hambourg, et l'Elbe ne tarda pas à se couvrir de vaisseaux.

Les choses avaient bien changé d'aspect dans l'Allemagne du nord depuis que j'avais quitté le duché de Bade. Mon projet primitif était de m'établir à Hambourg, où je me serais occupé d'un travail littéraire dont j'avais le plan en tête depuis quelque temps déjà. Mais à mon arrivée, je vis de suite que j'avais compté sans les circonstances ; je passai, il est vrai, un mois à Altona où je travaillai à l'ouvrage en question, mais au bout de ce laps de temps des motifs péremptoires me forcèrent de me rendre à Heligoland où, après quelques jours de luttes intérieures, je pris la ferme résolution de dire adieu à l'Europe et de partir pour les États-Unis. J'arrangeai, par correspondance, mes affaires en Suisse et en Allemagne. Mes amis de Hambourg et de

Berlin me tendirent une main secourable dont j'avais grand besoin dans les circonstances actuelles et, quelques semaines plus tard, j'étais prêt à partir pour l'autre rive de l'Océan.

C'était ainsi que les événements et la nécessité me firent entreprendre un voyage qui, si j'eusse pu le faire dans d'autres circonstances et de plein gré, eût été la réalisation d'un de mes vœux les plus chers. Depuis plusieurs années déjà je m'étais dit qu'il manquait à nos spéculations sociales et philosophiques une connaissance suffisante de l'univers et des hommes, et que tout particulièrement l'observation et l'étude du monde américain entraient dans les conditions indispensables pour asseoir un jugement approfondi sur notre époque. Je désirais donc depuis quelques années faire un voyage en Amérique pour y étudier la philosophie pratique. C'eût été avec une entière satisfaction que je me fusse embarqué alors, mais à cette époque je ne pouvais me laisser aller à cette inspiration. La pensée d'abandonner l'Europe, où je laissais tout ce qui m'était cher au milieu des circonstances les plus critiques, me causait une peine infinie.

J'avais le pressentiment, qui s'est réalisé depuis, que je ne reverrais plus nombre de mes amis qui m'étaient le plus chers, nombre de ceux qui me touchaient de tout près dans la vie, et ce pressentiment me combloit de tristesse. Des amis dévoués avaient, du reste, contribué à adoucir à mes yeux le séjour d'Heligoland. La séparation fut cruelle à tous les points de vue.

Mon départ même, je ne voulais pas toucher la côte d'Allemagne, ne se fit pas sans difficultés. Il ne me restait d'autre moyen de sortir de l'île que de prendre un canot et de hâler en pleine mer, lorsqu'ils passeraient à la hauteur d'Heligoland, un des vapeurs anglais qui font le service

entre Hambourg et Londres ou Hull. Le gouverneur de l'île, avec qui je m'étais lié pendant mon séjour, favorisa mon projet en couvrant du pavillon anglais le canot que j'avais loué, ce qui me donnait la certitude qu'un bateau ou l'autre s'arrêterait pour me prendre.

Je quittai Heligoland le 22 septembre au matin. La mer était si forte que les deux matelots qui montaient mon embarcation hésitèrent presque à mettre à la voile et me firent remarquer qu'il était au moins douteux que nous puissions aborder un vapeur en pleine mer.

Cependant tout alla mieux que nous ne devions nous y attendre. Nous nous dirigeâmes vers l'embouchure de l'Elbe et, après avoir croisé quelque temps, je me trouvai heureusement, dans l'après-midi même, à bord du bateau-poste de la marine britannique : *Princesse royale*, en destination de Londres. Nous entrâmes le 24 dans la Tamise. Je traversai la capitale de l'Angleterre sans m'y arrêter, et le soir même j'étais à Liverpool. Je m'assurai le lendemain matin du passage sur un navire américain en partance pour New-York et qui devait mettre à la voile dans quelques heures.

Je profitai du temps qui me restait pour visiter les docks couverts de vaisseaux et pour parcourir les rues marchandes de la cité. Pendant cette promenade je m'arrêtai quelques instants devant la vitrine d'un orfèvre dont j'admirais les riches et élégantes parures. Je ne m'étais pas aperçu qu'un groupe de gaillards à mine suspecte s'était posté non loin de moi et que, pendant que j'étais absorbé dans ma contemplation, ils se rapprochaient de plus en plus de façon à m'entourer complètement. Je ne leur consacrai quelque attention que quand l'un d'eux m'eut heurté du coude en me regardant d'un air significatif et en faisant avec les doigts

divers signes que je ne pouvais comprendre. Puis, lorsqu'il m'eut, par un geste à peine intelligible, marqué de le suivre, il s'éloigna du groupe, se retourna de nouveau au bout de quelques pas, réitéra ses signes et se perdit dans une impasse voisine. Je compris alors que j'avais à faire à une bande de vauriens qui essayaient de lier connaissance avec moi; ce qui m'engagea à feindre de n'avoir rien vu et à m'esquiver le plus tôt possible de l'autre côté de la rue. — Qu'est-ce qui a pu, me disais-je, provoquer cette marque de confiance de leur part? Il était évident que ces messieurs, quelle que fût d'ailleurs leur expérience des mœurs locales, ne devaient pas avoir connaissance des coutumes et des dernières modes du continent. Mon habit de velours noir, quoiqu'en tirant un peu sur le gris à de certaines places, avait été, peu de mois auparavant, un des ornements de l'église Saint-Paul; et quant à mon chapeau blanc, la poussière avait pu le ternir, il n'en avait pas moins fait les beaux jours des rues de Francfort, et on ne pouvait imputer qu'à l'ignorance de ces gentlemen l'interprétation qu'ils se permettaient de donner à la libre et poétique allure de sa forme.

Le 29 septembre au matin, le navire sur lequel j'avais pris passage quittait les docks de Liverpool et le 9 novembre nous nous trouvions dans le port de New-York. Lorsqu'au lever du soleil je montai sur le pont, des rivages enchanteurs se déroulaient devant moi. Des villages ou des villes naissantes, d'innombrables maisons de campagne, des fortifications imposantes, se succédaient en suivant le cours de l'eau et décoraient le pied de la colline boisée de State-Island et le continent de New-York et de New-Jersey. Depuis lors six années se sont écoulées, le panorama est

devenu plus riche et plus brillant de beaucoup, mais alors déjà il offrait l'image d'une nature belle et puissante.

Deux heures plus tard j'entrais dans un hôtel allemand de New-York où je me voyais entouré d'amis, de connaissances et de compagnons d'infortune de toutes les parties de l'Allemagne qui m'avaient précédé en Amérique et qui m'assiégeaient de questions.

CHAPITRE II.

Premières impressions. — Tendances opposées du mouvement intellectuel en Europe et en Amérique. — Discussion sur la position sociale d'un savonnier. — Aristocratie de l'intelligence en Amérique. cours au clocher, arrivés à tout prix. — Sauts mortels. — Projets nouveaux et contradictions : objet de mes voyages à Washington et en Virginie.

Pendant une traversée de six semaines, et grâce au mal de mer, qui est un précieux calmant pour les âmes agitées, j'avais rassemblé mes esprits et songé à la réalisation des plans que j'avais arrêtés.

Ainsi qu'il arrive le plus fréquemment je m'étais fait du pays que j'allais visiter l'idée la plus fautive. Cette difficulté qu'éprouvent les Européens de se rendre un compte fidèle de ce qu'est l'Amérique, tient moins à la nature de ce pays et à ses mœurs qu'à la manière de voir des Européens sur toutes choses. Ceux qui n'ont sur l'Amérique que des notions très vagues, sont fort étonnés de voir combien peu la réalité ressemble à l'idée qu'ils s'en étaient faite; ceux qui, au contraire, croyaient avoir une connaissance exacte de l'état de ce pays, ne sont pas moins désabusés en voyant combien ils se sont mépris et combien leurs études antérieures leur sont de peu d'utilité. Non pas qu'il soit diffi-

cile de mesurer l'Amérique à l'aune européenne, mais ce qui l'est davantage c'est de mesurer ce pays avec une mesure nouvelle et américaine. Et dans l'emploi de ce nouvel instrument ce n'est pas l'esprit mais le cœur qui se montre intelligent. Ce qui nous fait défaut c'est l'instinct, qui, dans notre patrie nous facilite si souvent le travail de la pensée. Cependant je crois être du nombre des Européens que la vue des États-Unis a le moins déçu dans leur attente, ce que j'attribue, en partie du moins, à mon long séjour en Suisse. Le génie de la Suisse, traduit en anglais et développé sur une plus grande échelle, se rapproche sous bien des rapports de celui des États-Unis. Celui qui, connaissant la Suisse sera familiarisé avec la vie de l'Angleterre se trouvera beaucoup moins encore dépaycé en Amérique. Bien des choses que l'habitant du continent européen s'imaginerait être propre à l'Amérique sont d'essence anglaise et si l'Anglais, plus encore peut-être que l'Allemand, se heurte en Amérique à des faits qui le choquent, cela tient sans aucun doute à ce qu'il se retrouve ici sous une forme qui ne lui est plus familière et qu'un retour sur soi-même le force à avouer nombre de vérités peu flatteuses pour son amour-propre national alors qu'il n'en voit que peu dont il ait à se glorifier.

Toutes ces impressions de la vie américaine eurent sur moi une influence salutaire et bienfaisante. Et que pouvais-je souhaiter de plus salutaire qu'une vie active et emportée à la poursuite d'intérêts positifs et importants, alors qu'en Europe notre vie se consumait dans les raisonnements subtils d'une critique vaine et impuissante! J'éprouvais un dégoût insurmontable de l'existence que je venais de fuir. C'était la première fois de ma vie que j'all-

mentais mon esprit d'une nourriture intellectuelle que personne ne m'eût gâté par avance. Quelque grossière qu'elle fût, c'était du fruit nouveau capable de me donner des forces nouvelles. Le positivisme est un trait caractéristique de la vie américaine et je m'étais trouvé si mal de cette agitation dans le vide qui entraîne l'Europe, folie qui n'aboutit à rien. Donnez-moi un fait brutal, fût-il même stupide, pourvu qu'il n'ait rien de commun avec les aberrations de nos critiques et de nos sophistes! tel était le vœu ardent que j'emportais d'Europe en Amérique. Je ne pouvais certes pas m'abuser sur la rudesse et la sauvagerie de la vie dans ce pays. Mes craintes étaient cependant exagérées. Je supposais en général moins de civilisation que je n'en rencontrais réellement et j'éprouvais tous les jours un grand étonnement mêlé de joie en voyant que mes observations et mes découvertes me faisaient revenir de la mauvaise opinion que j'avais préconçue. Quand je voyais dans la rue un groupe de curieux rassemblés autour d'un tableau exposé en vente, je ne me récriais pas comme nombre d'Européens de ma connaissance, sur les défauts de cette méchante image, mais je me félicitais de voir un public vulgaire porter un intérêt naïf à une œuvre d'art, bonne ou mauvaise et quoiqu'il me fallût reconnaître que le goût dans ce pays est bien inférieur à ce qu'il est en Europe, je n'avais pas du moins la mortification de constater l'absence complète de toute intelligence qui caractérise certaines classes populaires de l'ancien monde. Il est vrai également que l'on voit en Amérique s'élever au grand jour de ces grossièretés qui n'osent pas se manifester en Europe, mais, par contre, il en est d'autres qui, en Europe, ont la prétention de n'être que des imperfections résultant du système social et

qui réclament de ce chef leur place au soleil, tandis qu'en Amérique on ne les rencontre jamais.

Si je voyais l'égoïsme faire parade de la maxime : Aide-toi toi-même, j'avais du moins la consolation de m'apercevoir qu'en thèse générale on se réjouissait des succès d'autrui et que l'on ne connaissait pas cette envie mesquine que tout triomphe irrite et aigrit. Je ne pouvais me dissimuler qu'il existait ici, comme partout ailleurs, des prétentions que rien ne justifie, mais d'autre part aussi j'avais le plaisir de voir que l'égalité ne se traduisait pas en désir d'abaïsser les autres mais en volonté de s'élever soi-même.

Des vues étroites, des préjugés, la faiblesse des jugements me choquèrent bien des fois, mais du moins je ne me heurtai pas contre cette science universelle qui a son mot décisif à dire sur toutes choses et qui vous donne souvent, comme résolu, les problèmes dont elle n'a ni pénétré le sens, ni sondé la difficulté. Hélas ! combien de milliers de ces savants ne rencontre-t-on pas en Europe, qui vous assourdissent les oreilles des solutions de leur science à eux qui n'est pas plus éclairée qu'elle ne l'eût été à une autre époque où ils eussent dit précisément le contraire. En un mot si je trouvais que l'on manquait ici de ces notions qui sont en Europe le fruit d'une civilisation déjà ancienne et qui ne peuvent se greffer par transplantation parce qu'elles naissent des circonstances sociales, le chagrin qu'excitait en moi cette découverte était amplement compensé par le plaisir que je ressentais à ne pas me trouver en contact avec bien des produits repoussants de cette même civilisation et l'impression salutaire qui se faisait sentir en moi était heureuse et bienfaisante.

Quand je me reporte à la manière dont je jugeais alors la vie aux États-Unis, je ne puis m'empêcher de trouver que je n'avais pas complètement tort quoique depuis j'ai appris à juger bien des choses sous un jour moins favorable. Mes observations et l'expérience que j'ai acquise depuis, m'ont permis d'embrasser une plus grande surface et d'asseoir par là même un jugement plus équitable. J'ai pénétré plus profondément mon sujet et crois avoir saisi le véritable point de vue auquel il faut juger la vie anglo-américaine, que son développement historique nous montre être un état colonial en voie de transformation vers une forme de civilisation qui doit lui être propre. C'est à ce point de vue que l'on est surtout frappé des contrastes qui existent entre l'idéalisme européen avec ses tendances réalistes et le réalisme américain aux aspirations idéalistes. Nous en verrons de nombreux exemples dans le cours de cet ouvrage. Je ne ferai que quelques observations relatives aux opinions défavorables qu'ont émis sur l'Amérique tant d'Européens qu'elle a déçus dans leurs illusions. Se montrer trop exigeant est une marque d'ignorance du monde et d'étroitesse de jugement. Dans la vie des nations comme dans celle des individus, certaines facultés se développent toujours au détriment des autres, de manière qu'il faille chercher à la fois leur force et leur faiblesse dans ces tendances exclusives. Les fautes, les crimes mêmes des hommes ont leurs points de contact avec leurs vertus et quiconque prétend juger la vie sociale, non pas en moraliste étroit, mais en historien et en physiologiste ne doit jamais perdre de vue cette vérité constante. Si un grand mécanicien, un bon général, un négociant habile, un citoyen intelligent, n'est pas en même temps un grand poète, ne l'en blâmons

pas mais réservons notre blâme pour le fou qui exige qu'il le soit.

Peu de temps après mon arrivée à New-York, je fis la connaissance d'un médecin anglais qui y était établi et à qui j'inspirai assez d'intérêt pour qu'il voulut m'être utile. Il me fit faire la connaissance de gens influents chez qui je rencontrai beaucoup de sympathie. J'appris par le docteur que ces messieurs s'étaient entendus pour chercher à me procurer une place dans un des principaux établissements d'instruction des États-Unis. Il n'eut tenu qu'à moi de profiter du bon vouloir de mes premiers amis d'Amérique et d'atteindre ce but, mais le dégoût que m'avait causé l'idéalisme stérile de l'Allemagne m'avait poussé en Amérique sous l'empire d'aspirations diamétralement opposées.

J'étais encore en mer que j'avais pris la ferme résolution de me livrer à un travail matériel, à un métier et j'étais très peu tenté de me parer dans le Nouveau-Monde du titre de professeur dont j'avais vu faire, pendant ces dernières années, si peu de cas en Allemagne. Je saisis la première occasion qui s'offrit et, quelques jours après, j'étais associé à deux savonniers allemands.

Lorsque je fis part à un de mes nouveaux amis, un avocat très considéré de New-York, de cette détermination comme d'un fait accompli, je m'aperçus qu'il n'en était pas moins surpris que blessé. — « Vous êtes socialiste, finit-il par me dire, quant à moi, je ne le suis pas. — J'espère, répondis-je, que mes nouvelles occupations ne me priveront pas de votre amitié? — Non, répliqua-t-il, mais vous ne devez pas vous dissimuler que si vous devenez savonnier, vous vous condamnez par le fait même, à n'avoir de rapport qu'avec des gens qui occupent les sphères sociales des

savonniers. — Auriez-vous donc, vous autres Américains, plus de préjugés qu'on ne nous en reproche, à nous fils de l'Europe? — C'est possible, mais nous avons le droit d'avoir nos préjugés, tout comme d'autres ont les leurs. — Mais que diriez-vous si, avec ma fabrique de savon, je parvenais à amasser un demi million de dollars, ce qui, vous le savez, n'est pas chose inouïe à New-York! — Eh bien! on dirait alors: C'est le riche fabricant de savon. • Cet homme me voulait réellement du bien, mais il est tout simple qu'il ne pouvait juger l'état des choses au point de vue des idées que j'avais puisées en Europe, ou bien sa manière de voir était purement individuelle, ou il y avait en Amérique une aristocratie de profession et d'intelligence, aristocratie dont les portes étaient prêtes à s'ouvrir devant moi si je n'avais eu la faiblesse de lui préférer le séjour d'un atelier malpropre et infect. On me taxa de mauvais goût, c'était tout naturel. Je crois que, en général, dans les États-Unis, l'opinion publique se prononce contre quiconque néglige de tendre au but le plus élevé qu'il puisse atteindre. Il y a dans les mœurs publiques de ce pays un singulier mélange de tendances aristocratiques et démocratiques. On n'y recherche pas l'égalité au bas, mais au haut de l'échelle et l'esprit démocratique y fait applaudir celui qui parvient à s'élever au dessus des autres, tandis qu'on perd complètement de vue tout homme qui s'attarde dans la course universelle.

Les chevaux de course qui remportent les prix deviennent les favoris de tout le monde; on ne s'occupe pas de ceux qui se laissent battre. Et si c'est un malheur de rester en arrière par un manque de facultés nécessaires, c'est une honte de ne pas avancer lorsqu'on peut le faire. On envi-

sage une telle conduite comme un outrage à l'opinion publique; c'est paraître mépriser ce qu'elle estime le plus désirable; c'est une sorte de délit contre la société. *S'élever à tout prix*, est la base de la morale américaine. Rester volontairement en retard est chose immorale. L'intelligence de cette observation donnera la clef d'une foule de particularités du caractère américain.

On pourrait, en l'appliquant au cas qui m'a animé à la donner, en déduire que s'élever n'est guères que prendre possession, mais ce serait une erreur.

L'Européen n'a, il est vrai, pas tort de prétendre que la possession, apparente ou réelle, ou les occupations qui mènent le plus sûrement et le plus promptement à la fortune, ont, en Amérique plus d'influence sur la position sociale que dans la plupart des pays de l'Europe. Il n'en résulte pourtant pas que l'opinion publique, en estimant la richesse comme résultat d'efforts heureux et comme moyen, se montre indifférente à la manière dont on l'acquière et à celle dont on l'emploie et l'est peut-être moins à l'égard du talent qui a servi à l'acquérir qu'à l'égard des principes moraux dont on a fait usage pour y arriver.

Le jugement des Américains est encore incomplet en ce qu'il mesure le plus souvent la valeur d'une chose au résultat obtenu. Mais un grand succès, fruit du talent, du courage ou de l'intelligence, vaut ici bien davantage que celui qui est le fruit d'une avarice sordide, d'un travail sans talent ou de l'inévitable hasard. Il est malheureusement vrai que, même dans le domaine de l'intelligence, l'on n'apprécie le succès que d'après l'opinion d'un public incapable de bien juger et surtout d'après son résultat matériel. Mais cela n'implique pas une tendance à rabaisser le talent, c'est

plutôt de la part du public un aveu naïf de son impuissance à juger; en l'absence d'un critérium plus sûr, il s'en réfère à la maxime mercantile qui prétend qu'une chose ne vaut qu'autant qu'elle rapporte. Toutefois qu'un écrivain, un artiste, un médecin, un avocat, un homme politique gagne cent mille dollars, l'opinion publique le mettra beaucoup au dessus d'un fabricant de savon qui en aura gagné un demi million.

Je n'ai pas l'intention d'initier le lecteur à toutes les petites particularités de mon nouveau métier. Je ne lui en eusse même pas parlé, si cela n'avait servi à mettre en lumière certaine manière de voir de la vie américaine. Il suffit de savoir que ma première tentative de transition de l'idéalisme germanique au réalisme américain ne fut pas heureuse. Au commencement du mois de mai 1850, je roulais en wagon sur le chemin de fer qui mène de New-York à Washington et de là vers le Sud.

Deux pensées opposées me poussaient à entreprendre ce voyage qui devait aboutir à la frontière méridionale de la Virginie. J'avais des amis qui m'avaient suivi en Amérique et qui étaient allés habiter la campagne de cette partie des États-Unis. Je voulais me joindre à eux et mener tous ensemble la vie calme, retirée et paisible des paysans américains. C'était dans ce but que je voulais visiter la partie sud-ouest de la Virginie dont on m'avait vanté la beauté. D'un autre côté, le désir de parcourir le continent nord de l'Amérique dans toute son étendue luttait en moi contre ce projet de retraite. Je tenais à essayer mes forces au milieu des déserts dangereux de l'extrême ouest. L'apparente contradiction qui existe entre deux projets si opposés quo je caressais en même temps, n'est pourtant pas difficile à conce-

voir. C'étaient deux voies opposées qui tendaient au même but, à calmer mon esprit. J'y sentais encore vibrer les émotions des années 1848 et 1849, dont j'avais ressenti de nouvelles atteintes depuis mon arrivée en Amérique. Or on constituait alors la commission destinée à déterminer la ligne de frontière qui sépare les États-Unis du Mexique. Toute une armée de géomètres et de naturalistes devait se joindre à cette commission pour étudier le pays qui s'étend du golfe du Mexique, en remontant le Rio-Grande, de là vers le Gila et en descendant ce fleuve jusqu'à la côte de l'Océan pacifique. Je désirais être employé à ce travail, mais pour y parvenir il fallait de toute nécessité que je poussasse jusqu'à la métropole politique des États-Unis, et comme je devais également passer par Washington pour aller en Virginie, rien ne m'empêchait de mener mes deux projets de front. J'abandonnai au hasard le choix d'une décision. Je mis donc dans une poche mes notes et mes adresses pour la Virginie et dans l'autre de bonnes lettres de recommandation pour plusieurs des membres les plus distingués du Congrès et du gouvernement, et je commençai mon voyage.

CHAPITRE III.

Voyage de New-York à Washington. — Printemps tardif. — Des saisons dans l'Amérique du Nord. — Un père allemand de la Pennsylvanie. — Philosophes américains en chemin de fer. — Contradictions apparentes dans le caractère américain. — La capitale des États-Unis de l'Amérique du Nord. — Accès facile auprès des personnages publics et dans les établissements. — Rapports individuels. — Une réception chez le Président.

J'avais passé à New-York les six mois qui s'étaient écoulés depuis mon arrivée aux États-Unis et j'avais borné mes relations à quelques cercles d'Allemands qui y étaient établis. Je n'avais rien vu du pays, à part toutefois ce que j'avais pu observer lors de mon entrée dans la baie et pendant une promenade à Hoboken. Il n'y avait donc rien d'extraordinaire au vif désir que j'éprouvais de commencer un voyage qui devait me faire connaître la vie américaine et la nature des États-Unis parée de tout l'éclat du printemps.

Quant au printemps et à l'éclat de la nature, je me trouvais étrangement désappointé dans mon attente. Je m'étais fait une idée très fautive des saisons et du climat de ce pays. Je savais bien que la température de la côte orientale de l'Amérique va toujours d'un extrême à l'autre et qu'on

CHAPITRE III.

35

trouve un hiver assez rigoureux dans des contrées où, quelques mois plus tard, régnera une chaleur que l'on ne connaît guère en Europe; mais ce que j'ignorais c'est que la transition de l'hiver à l'été fut aussi tardive que soudaine. Ce n'est pas qu'un automne ou un printemps précoce y correspondent, mais les saisons physiques retardent sur les saisons astronomiques. Cette particularité se remarque jusqu'à la Sierra Madre du nord du Mexique et à la Sierra Nevada de la Californie; mais à l'ouest il se produit une transformation complète et les saisons physiques y ont un cours diamétralement contraire. L'influence des eaux et de la température concourent à ce résultat. Dans les plaines de l'ouest, au nord du Mexique et dans les steppes entre les montagnes rocheuses et la Sierra Nevada, la végétation se trouve retardée de quelques mois au printemps par le manque complet d'humidité du sol et de l'air, alors que la température est déjà celle d'un été chaud. Par contre en Californie, la végétation printanière se montre au milieu et même au commencement de l'hiver, dès que les premières pluies ont humidifié le sol, et les plantes y succombent déjà sous les ardeurs de l'été alors que de l'autre côté des monts tombent les premières pluies qui font croître l'herbe nouvelle. Je n'avais nulle idée de ces faits, quand je vis dans le mois de mai de 1850 — année du reste particulièrement tardive — les forêts, au moins celles assises sur les montagnes, presque complètement dépourvues de feuilles jusqu'à la frontière méridionale de la Virginie. Je regardais avec cet intérêt plein de curiosité, qu'on éprouve en présence des hiéroglyphes, cette faune qui, à l'état sauvage, m'était presque complètement inconnue et qui manquait de tout signe distinctif capable de me la faire reconnaître. Cepen-

dant j'effeuillais les bourgeons encore fermés et je me réjouissais en reconnaissant ici une espèce particulière de chêne, là une variété d'o châtaigniers, autre part la noix du pœnanier. Ce fut dans la forêt de la Pennsylvanie que j'aperçus pour la première fois le cœnus, en bruissement avec ses feuilles d'un vert sombre, ses magnifiques fleurs ne s'étaient pas encore déployées; entre les arbres de la forêt s'élevaient les fleurs blanches de la *cornus florida* et de jolies petites houstonias, premières fleurs du printemps, paraient les accotements du chemin de fer. Dans les endroits cultivés on voyait s'étendre au loin des plantations de pêchers dont les pétales rouges couvraient toute la surface du sol.

Je ne demeurai que trop peu de temps à Philadelphie et à Baltimore, pour avoir quelque chose à ajouter à ce que l'on sait déjà sur le compte de ces deux villes. Dans la première de ces cités, j'étais recommandé à un magistrat très considéré qui, à son tour, me donna des lettres d'introduction pour Washington. Ces lettres me furent d'autant plus utiles qu'elles me mirent à même d'en obtenir d'autres pour la Virginie. Les Américains sont on ne peut plus disposés à rendre ce genre de service, et si ces lettres contiennent la demande d'un service déterminé, rien n'égale l'affabilité simple et cordiale avec laquelle on vous le rend. Les beaux discours et les protestations dont on est si souvent forcé de se contenter en Allemagne et qui forment en grande partie l'*urbanité allemande*, ne sont guères de mise ici; ce que l'on cherche surtout à atteindre c'est le but que vous pouvez avoir en vue. Ma conversation avec le magistrat dont je viens de parler, roula principalement sur l'ancienne population allemande de la Pennsylvanie qu'il avait eu occasion d'apprécier. Il me fit attendre c'est le but que vous pouvez avoir en vue. Ma conversation avec le magistrat dont je viens de parler, roula principalement sur l'ancienne population allemande de la Pennsylvanie qu'il avait eu occasion d'apprécier. Il me fit

connaître l'état d'abâtardissement dans lequel était tombé cette population séparée par l'espace et les institutions politiques de la civilisation de la mère-patrie, et par la langue de sa nouvelle patrie adoptive.

Malgré les éléments de civilisation nouveaux apportés par les derniers émigrants, éléments qui ne périront certes pas complètement, il est à craindre que toute la population allemande des États-Unis, tant qu'elle aura une langue distincte de celle de la masse du peuple, ne subisse un recul dont les Pennsylvaniens allemands nous offrent une frappante image. M. H. me raconta à ce sujet une petite anecdote très caractéristique. Un Pennsylvanien allemand ne permettait pas à ses enfants d'aller à l'école. Lorsque, après de longues et inutiles remontrances, on fut parvenu à lui prouver les avantages qu'ils retireraient de l'éducation, tant ses enfants que lui-même : c'est bien, dit-il, mes garçons iront à l'école, mais je veux y aller avec eux, et je m'asseroirai sur les bancs, car je ne veux pas qu'ils en sachent plus que moi. Si l'on peut présenter le fait de cet homme comme exemple d'un sens plus élevé, il ne faut pas s'étonner que le sixième et le septième livre de Moïse et autres écrits cabalistiques d'alchimie et d'astrologie forment la pâture intellectuelle qui se débite le plus dans les librairies allemandes de Philadelphie à l'usage des paysans allemands de ce pays.

Un homme qui y avait été libraire, m'assura avoir vendu trois fois au prix de 25 dollars, le manuscrit original du 6^e et du 7^e livre dont il vient d'être question.

On trouvera peut-être inexplicable que je rallie, en quoi que ce soit, l'avenir de l'élément allemand aux États-Unis, à des faits de cette nature. Il ne peut être question de la 6^e et du 7^e livre dont il vient d'être question.

On trouvera peut-être inexplicable que je rallie, en quoi que ce soit, l'avenir de l'élément allemand aux États-Unis, à des faits de cette nature. Il ne peut être question de la

forme qu'affectent les restes d'une civilisation, alors que l'existence de cette civilisation est elle-même mise en question. Je suis également fort éloigné de nier la valeur de la tendance particulière et du développement de l'esprit allemand dans cette confusion d'éléments intellectuels qui doivent préparer une forme de civilisation future pour l'Amérique. Je lui assigne au contraire une très grande portée, mais pour autant seulement qu'il se combine avec les autres éléments et non pas qu'il en reste isolé. Ceux qui possèdent le moins ce qui donne de la valeur à cet élément, sont ceux qui s'efforcent le plus à l'isoler. L'anecdote rapportée plus haut n'est-elle pas un trait marquant du caractère allemand? Il est certain qu'elle n'est nullement américaine, car cette tendance d'un niveau égalitaire qui se traduit en jalousie et en envie, qui dit aux autres : « tu ne posséderas pas plus que moi, tu n'en sauras pas davantage que moi, » est inconnue à l'Américain.

Dans le waggon du chemin de fer où j'avais pris place, se trouvaient quelques messieurs qui, d'après leur conversation, devaient être des médecins. Ils se rendaient à Washington à un congrès chargé de revoir, à des époques fixées, la pharmacopée des États-Unis. Et quoique je ne compris qu'une partie de ce qu'ils disaient, l'animation de leur entretien attira mon attention. Il était question du rapport de l'âme avec le corps et j'entendis l'un d'eux dire : « Yes—some make that distinction, but they do not know which is which. — Oui! il en est qui font cette distinction, mais ils ne savent pas où commence l'un et où finit l'autre. » Un entretien philosophique de cette espèce et cela dans un waggon de chemin de fer américain! comme cela devait plaire à un Allemand! Trouver chez les Américains

une tendance à philosopher est bien ce à quoi l'Allemand si philosopheur s'attend le moins; et cependant cette tendance est fortement empreinte dans le caractère anglo-américain et si elle n'a pas encore produit d'œuvre remarquable dans le domaine de l'esprit philosophique, cela me semble tenir principalement à la faible part réservée aux études philosophiques dans l'enseignement supérieur. Aussi la philosophie se perd-elle en efforts aventureux qui ne sont que la caricature de l'esprit philosophique. La prépondérance accordée à la vie pratique ne me paraît pas être un obstacle à ce développement, si les études cependant étaient plus fortes et si on voulait faire de la philosophie d'une façon plus adroite. Une des contradictions apparentes qui existent dans l'esprit américain, consiste en ce qu'il est si prompt à se soumettre aux opinions dominantes, à une manière d'être de convention et en ce qu'il met si audacieusement en question la légitimité de toute opinion qui se produit, prêt aussi à en produire immédiatement de contraires. L'esprit américain est extrême en ces deux tendances. L'Européen du continent, l'Allemand surtout, dont l'idéal repose dans le jugement individuel, le goût, la fantaisie individuels, substitués à l'opinion et aux mœurs communes, est étonné de cette uniformité qui, avec ses idées dominantes et ses formes de convention, pèse sur tout un continent, et il trouve inconcevable que l'Américain, si libre au point de vue politique, s'y soumette volontairement. En Europe l'originalité peut servir d'excuse à la folie tandis qu'aux États-Unis elle ne peut compter sur l'indulgence qu'à mesure qu'elle aura acquis de nombreux partisans.

On laisse, en Europe, les fous pour ce qu'ils peuvent être

tant qu'ils restent seuls, mais on se dit qu'ils vont trop loin dès qu'ils parviennent à se créer des partisans. Aux États-Unis, au contraire, on laisse se produire librement la folie qui n'est pas le fruit d'un cerveau isolé, et l'on est sans pitié pour celui qui prétend assumer seul la responsabilité d'une folie isolée. Aussi semble-t-il que la liberté individuelle de juger n'y ait que très peu de latitude. Et cependant l'Européen a tous les jours lieu de s'étonner de l'audace avec laquelle se produisent à tout propos les tentatives de réformes les plus étonnantes, tentatives que l'on cherche à faire réussir avec une persistance inouïe, sans égard pour les exigences quelconques des civilisations existantes.

A cela l'Européen pourrait répondre que cette furie de réformation est aussi peu intelligente que l'uniformité de la vie de convention dont nous avons parlé, et cette appréciation ne manquerait pas d'une certaine justesse. Mais cette appréciation, si elle s'arrêtait là, ne serait elle-même pas plus judicieuse. Il ne faut d'abord pas méconnaître que cette uniformité machinale de la vie, cet assujettissement à l'autorité des jugements reçus est une des conditions économiques de l'inertie de la nation; qu'elle part d'un instinct droit en abandonnant toute la force populaire à une direction exclusivement pratique. C'est en ce sens que la liberté la plus complète de l'individu est une condition de la nécessité de la tâche imposée à la nation par la nature et par l'histoire, et cet individualisme pratique qui a le self-government pour formule politique et la maxime : Aide-toi toi-même, pour expression sociale, n'a été rendu possible que par la renonciation à l'individualisme théorique, au self-government dans le domaine de l'intelli-

gence. C'est là, il est vrai, un point de vue borné — mais le peuple allemand n'a-t-il pas accepté un point de vue tout aussi restreint dans un sens diamétralement opposé? Les Allemands n'ont-ils pas fait bon marché du self-government pratique pour le conserver dans le domaine de la théorie? Ne parlait-on pas déjà dans le siècle précédent d'une république de lettrés, alors que personne ne songait à introduire la république dans les États de l'Allemagne? — Et, tandis que nous exigeons de notre société qu'elle procure à nos pauvres le pain quotidien, nos libres penseurs et nos philosophes ne crient-ils pas à nos pauvres d'esprit : Aide-toi toi-même? La liberté théorique et pratique, la liberté de l'esprit et la liberté des actes ne semblent point compatibles, jusqu'à présent du moins, car là, où depuis longtemps chacun a pu penser ce que bon lui semblait, il était impossible à chacun d'agir suivant sa volonté, tandis que là où tout homme est à peu près libre d'en faire à sa guise, on a renoncé à avoir des opinions individuelles.

La civilisation moderne présente partout le spectacle de la liberté de penser sacrifiée à la liberté d'agir ou celui de la liberté d'action donnée en proie à la liberté de la pensée. Cette double situation qui prend son origine, la première dans la réformation calviniste et la seconde dans les doctrines de Luther, a atteint son entier développement l'une dans la race anglo-saxonne, l'autre dans la race allemande.

De telles restrictions apportées à la liberté des peuples sont le fait d'époques préparatoires dans l'histoire universelle, et le temps viendra où elles devront s'effacer pour produire un résultat complètement satisfaisant. Il est hors de doute que les dernières émigrations allemandes aux

Etats-Unis tendent à le préparer, et il est important d'apprécier dans les deux grands éléments germains, qui composent la population de ce pays et qui ont une origine commune, l'aptitude à combiner ces deux tendances civilisatrices. Car, quelque grossière que soit la forme sous laquelle se manifestent les dispositions philosophiques des Américains, il serait absurde de conclure de la prépondérance de l'élément pratique chez eux à l'absence de ces dispositions; de même qu'on ne pourrait, sans injustice, prétendre que les Allemands ne sont pas organisés pour la vie pratique parce qu'ils ont fait une large part à la culture intellectuelle. Quant à la manifestation de ces tendances, l'Américain commet la faute de transporter dans la théorie les procédés aventureux de leur vie pratique, et l'Allemand, par contre, celle de n'aborder la vie qu'avec les précautions en usage pour l'étude.

Quelle que soit donc la disposition de l'Américain à se soumettre d'ordinaire aux opinions dominantes et aux coutumes reçues, les opinions individuelles ne s'en produisent pas pour cela avec moins d'audace dès qu'un esprit doué d'une force réelle est parvenu à conquérir l'indépendance de la pensée. L'absence d'études philosophiques provoque ainsi les si surprenantes folies qui nous frappent d'étonnement dans les mœurs américaines. Ces faits prouvent à l'évidence que les notions philosophiques leur font défaut mais non pas les tendances pas plus que les dispositions à la philosophie. Tel est mon avis.

J'arrivai, par une belle après-midi, dans la capitale de l'Union, et mon premier soin fut de la parcourir en tous sens. Je rencontrais à chaque pas entre le Capitole et la *Maison blanche*, des gens vêtus de noir, et que leur air sérieux faisait de

suite reconnaître pour des hommes d'une certaine valeur. On sentait bien qu'on se trouvait au centre politique de l'Amérique. Devant la porte des hôtels, les trottoirs étaient encombrés de fauteuils dans lesquels ne s'étendaient et ne se balançaient que les législateurs, des juges, des généraux, des colonels, des avocats, des candidats aux fonctions publiques ou des solliciteurs venant demander des patentes, des contrats, des dédommagements, ou toute autre faveur laissée à la collation du Congrès ou du gouvernement.

On sait que Washington est construit sur un plan dont les dimensions gigantesques, en l'absence d'un nombre équivalent de maisons et d'habitants, lui a valu plusieurs sobriquets. On l'a appelé la ville des distances magnifiques, et un voyageur anglais lui a donné un autre nom dont le mordant pénètre plus profondément dans le vif. Il l'a baptisé : la ville des projets magnifiques. On ne peut nier qu'à ces deux points de vue Washington ne soit la fidèle image des États-Unis. Mais on ne peut refuser une vitalité grandiose à ce pays, malgré la différence énorme qui existe souvent entre l'immensité du plan et l'extrême modestie de son exécution. On doit tout aussi bien reconnaître que sa capitale a une certaine grandeur qui vous saisit peut-être même par ce qu'elle a d'inachevé. La grandeur des vues et des espérances est une marque de la confiance que le peuple a en lui-même; elle impose alors même que les efforts tentés pour y parvenir et les résultats atteints n'y correspondent pas. San Francisco est du reste un exemple frappant de la difficulté qu'on rencontre à vouloir tracer des limites au développement des forces humaines aux États-Unis.

Je fus pendant mon court séjour à Washington en contact avec les personnages les plus importants de l'Union. Ces

relations, toutefois, n'ayant été que passagères, le lecteur ne peut s'attendre à des observations bien profondes à cet égard. Ce ne sera qu'à propos de considérations générales que je pourrai m'en permettre quelques-unes.

L'accès facile des personnages publics et des établissements de l'État, en Amérique et surtout dans la capitale, est des plus étonnants pour un Européen : chaque citoyen du pays y voit une propriété nationale et croit avoir sur eux quelque chose des droits du maître. Et quelle que soit la grossièreté que l'on peut reprocher aux Américains sous d'autres rapports, c'est là une des impressions les plus flatteuses que produit la vie américaine. On n'y connaît pas cette chimère des convenances abstraites, cette obséquiosité du respect qui, en Europe, se modèle d'après les positions et forme une sorte de culte rendu au pouvoir. Les portes des bâtiments de l'État sont toutes grandes ouvertes, et il serait ridicule de s'attendre à y trouver une sentinelle; on va et vient dans les locaux affectés aux autorités le chapeau sur la tête, on se retourne, on s'assoit, on prend ses aises sans que qui que ce soit s'en préoccupe. C'est sans embarras aucun qu'en ces circonstances on est présenté aux hommes les plus haut placés de l'Union, de manière à faire en peu d'heures la connaissance de beaucoup de personnages saillants et à pouvoir s'entretenir d'affaires avec eux. Cette facilité d'accès suppose impérieusement certaines qualités que l'on chercherait en vain chez les peuples du continent européen. L'Américain n'est pas bavard, il n'est ni bruyant, ni démonstratif dans ses manifestations. Ce qu'il a à dire, il le dit brièvement, clairement, tranquillement, presque jamais à voix élevée. Les classes mêmes les plus grossières croient que les convenances exigent que l'on

parle bas et j'entendis un jour des gens de l'extrême Ouest qui vivent seuls sur les confins de la civilisation et qui en Allemagne eussent été des paysans d'une province inconnue, remarquer qu'un certain prince allemand qui, à table d'hôte, avait parlé très haut, n'était pas un gentleman. Si j'apprécie cette manière d'être dans la vie politique, je n'en reconnais pas moins que c'est le signe d'une certaine pauvreté d'idées et d'imagination ou d'un manque de chaleur dans le sentiment, qui ne contribuent pas médiocrement à répandre de l'ennui dans les relations sociales. Aussi l'Européen du continent se sent-il éloigné de l'Anglais du continent et en fait-il un objet de raillerie. Néanmoins il ne s'agit pas ici d'amabilité, mais bien de l'utilité de ces manières dans la vie politique et ce que j'en dis se rapporte aussi au commerce et aux affaires. L'Européen, lorsqu'il traite d'affaires, croit devoir parler beaucoup et haut. Ici, c'est chose totalement inconnue et celui-là même qui est habitué à ces démonstrations inutiles ne tarde pas, au bout de très peu de temps, à savoir distinguer un nouveau venu rien qu'à la longueur et à l'éclat des discours dont il se figure avoir besoin pour se faire comprendre et pour atteindre son but. L'Européen du continent est, à ce point de vue, tout aussi exclusif que l'Américain du Nord. Il applique au langage des affaires le ton de la conversation, tandis que ce dernier, avec tout aussi peu d'à-propos, transporte dans les relations sociales, le parler des affaires qui se sert des moyens les plus simples, les plus courts et les plus directs pour atteindre un but déterminé. Comme je l'ai déjà fait remarquer, il est dans le caractère de l'homme des qualités qui semblent s'exclure. On peut, dans tous les pays, faire l'observation que les hommes adonnés à un genre de vie pratique ne parlent ni

beaucoup, ni très haut, tandis que les théoriciens et les idéalistes sont bavards et criards et les peuples paraissent en cela se comporter comme les individus.

J'avais une lettre de recommandation pour un homme qui est peut-être l'homme politique le plus important de l'Union. Je veux parler du sénateur Seward, ancien gouverneur de l'État de New-York, dont le nom est associé aux tentatives de réformes les plus remarquables qui se soient produites en Amérique. Ses idées sur l'avenir et la constitution de son pays me paraissent les plus complètes et les plus fortes. Je lui remis ma lettre chez lui ; il me reçut d'une façon caractéristique. « Je vois, dit-il, après avoir lu, ce que vous désirez. J'en parlerai au ministre à qui je vous présente. » Puis il mit son chapeau, nous montâmes dans une voiture qui se trouvait à la porte et dix minutes après, j'étais en présence de M. Erving, ministre de l'intérieur.

Seward, on le sait, est à la tête du parti républicain, parti puissant et qui ne fait que croître. Ce parti condamne le principe de l'esclavage et cherche à s'opposer à son établissement sur de nouveaux territoires et dans les États où il n'est pas encore reconnu ; il combat également l'influence des États à esclaves et leur prépondérance dans la politique de l'Union. J'avais une autre lettre qui me donna accès auprès du sénateur Douglas, l'auteur et le père des dernières tentatives en faveur de l'extension de l'esclavage au moyen de l'acte du Congrès connu sous le nom de : Nebraska Bill. C'est ainsi que je fis la connaissance — si telle on peut appeler mes rapports fugitifs — de deux hommes qui se trouvent en opposition de la manière la plus directe dans la question vitale de la politique du Nord de l'Amérique. L'un et l'autre, quelle que soit la différence de leur valeur

relative, peuvent devenir président de l'Union, quoique Seward soit surtout l'homme de l'avenir et que Douglas ait été celui du moment.

J'étais aussi recommandé à M. Fillmore, qui était alors vice-président ; je rencontrai en lui un homme bienveillant, simple dans ses manières et plein de dignité. Il me promit de s'intéresser à moi et m'engagea à lui faire visite à mon retour à Washington ; mais quand je repassai dans cette ville, en revenant du Sud, le président Taylor venait de mourir et le vice-président, d'après la Constitution, était devenu président. Dans ces circonstances, je ne crus pas devoir mettre à profit l'invitation de M. Fillmore. On considérait généralement M. Fillmore comme un homme bon, mais d'une capacité moyenne et ce jugement répond bien à l'impression qu'il m'a faite. Mais si le fait, qu'il est une notabilité du parti des « *gris d'argent* » ou des anciens whigs, indique qu'il manque de talents supérieurs, son association avec les Know-Nothings, qui avait pour but de le faire porter à la présidence, est une preuve de mauvais goût. D'un autre côté, ses rapports avec d'adroits démagogues, des fanatiques aux vues étroites, des parleurs vaniteux et des paysans ignorants, ne lui sied pas le moins du monde.

« Allons ce soir chez le président, me dit un jour M. Stephen Pearl Andrews, qui était alors chargé du compte-rendu des séances du sénat pour un journal de New-York. » J'eurai plus loin occasion de parler des tendances littéraires et sociales de M. Andrews. C'était le jour de réception chez le président ; chacun peut y aller. Vers dix heures nous étions à la Maison Blanche.

Ces réceptions ont déjà été décrites par des voyageurs

européens, mais comme certains de mes lecteurs peuvent ne pas en avoir connaissance, je ne permettrai de dépendre en quelques mots l'impression qu'elles ont produit sur moi. La société y est d'ordinaire très nombreuse et ce soir-là particulièrement les salons de réception étaient encombrés. L'Européen, et même le citoyen d'une république hispano-américaine, doit s'étonner de ne rencontrer à son entrée dans la Maison Blanche, ni gardes, ni huissiers, ni même de domestiques et de ne pas même en voir à l'intérieur de la maison qui soit reconnaissable à quelque signe. La foule, venue pour présenter ses hommages au premier magistrat de la république, reconnaître en lui son premier fonctionnaire et satisfaire par là la dignité de citoyens d'un Etat libre, circule sans façon dans les salons. Les nouveaux venus sont présentés non pas par un fonctionnaire *ad hoc*, mais par n'importe qui connaît ou même ne connaît pas le président. Le général Taylor, homme d'une taille moyenne, ayant assez l'air d'un simple *farmer*, mais chez qui on pouvait lire la résolution, l'intelligence pratique, l'honnêteté et une bonne humeur pleine de bienveillance, était debout près de la porte et donnait la main à chaque entrant avec les formes de la politesse la plus familière. — M. le président, permettez-moi de vous présenter M. N. N. — M. N. N., je suis charmé de faire votre connaissance. — M. le président, j'espère que vous vous portez bien. — Là se bornait l'échange réciproque des politesses. Quand vint mon tour d'être présenté, mon introducteur ajouta quelques mots qui avaient trait à la mort récente d'un de mes compatriotes dont le sort avait excité la plus vive sympathie en Amérique; le président témoigna alors, en s'inclinant profondément, du respect qui s'attachait à sa mémoire. Je venais à

peine de passer outre, que je vis une certaine gaîté se manifester dans l'entourage du président. Une jeune dame, qui portait le même nom que lui, lui avait été présenté, et sous prétexte des droits de la parenté, il lui avait donné un baiser. On se réjouissait de la bonne humeur du vieux guerrier et une dame qui se trouvait auprès de moi déclara qu'un héros avait-bien le droit d'embrasser les jeunes femmes. Un peu plus au fond du salon de réception se tenait la fille du président, mariée au colonel Bliss, qui recevait en qualité de maîtresse de maison. Tous les nouveaux venus lui étaient également présentés.

Toute la société circulait le plus librement du monde, causant sans contrainte au milieu des salons qui offraient le spectacle d'une promenade publique. De côté et d'autre, des groupes s'emparaient des sofas et des fauteuils et s'y étalaient avec l'aisance qu'ils eussent déployée dans un hôtel. A minuit tout le monde se dispersa.

CHAPITRE IV.

Séjour à Washington. — Conférences scientifiques aux États-Unis. — Caractère réaliste de la civilisation américaine. — L'histoire naturelle. — Caractères des civilisations allemande et américaine. — La bibliothèque du colonel Peter Force. — Curiosités littéraires. — Josiah Warren et son système d'éducation. — Motifs saisissants qui doivent faire admettre la prochaine fin du monde.

Mon séjour à Washington ne dura qu'une semaine à peine, aussi le lecteur qui n'aime ni les déclamations ni les remarques superficielles, ne me blâmera pas de consacrer si peu de place aux observations que je fais sur cette ville. Il ne convient nullement de distribuer à la légère l'éloge ou le blâme à des hommes et à des choses qui ont droit à un examen sérieux.

Je pourrais vous produire une longue liste des hommes éminents dans la politique et dans les sciences avec lesquels je me suis trouvé en rapport pendant les quelques jours que je passai à Washington, mais à quoi servirait cette nomenclature si ce n'est à démontrer plus complètement encore combien il est facile d'avoir accès dans les sphères élevées de cette ville.

Durant mon séjour à Washington, j'assistai à une conférence publique sur la géologie, donnée par William

B. Rogers, géologue de l'État de Virginie et professeur à l'Université de cet État. Plus de mille personnes assistaient à cette conférence qui se tenait dans l'auditoire de l'institut Smithsonian. De grands et magnifiques tableaux, dressés sur une grande échelle, aidaient à l'intelligence de la leçon. Ils tombaient comme des rideaux de théâtre et le professeur les roulait et les déroulait suivant les besoins de son thème, de manière à toujours présenter aux yeux des spectateurs, rendus par là plus attentifs, ce qui faisait l'objet de son discours.

La fréquence des lectures publiques, surtout dans le domaine de l'histoire naturelle, est un des traits caractéristiques qui plaident le plus en faveur de la vie américaine dans le Nord. On est obligé d'avouer que ceux qui donnent de ces conférences se livrent à des appréciations souvent superficielles et qu'une partie de leur public ne fait qu'obéir à la mode en allant écouter leurs leçons. Mais on rencontrerait ces deux défauts dans n'importe quel pays où cet usage se généraliserait et la mode qui pousserait à s'occuper ou même à avoir l'air de s'occuper de choses scientifiques, est beaucoup plus louable que la plupart de celles dont l'Europe civilisée suit les lois.

On donne aux États-Unis des conférences publiques dans les plus petites villes, dans les villages, dans des endroits où en Europe on n'a pas même l'idée de quelque chose d'analogue. Les Allemands qui voient d'un oeil assez malveillant cette belle tendance à développer toujours de plus en plus la culture intellectuelle, ne sont d'ordinaire pas les plus à même de l'apprécier. Aux États-Unis, au moins, les Allemands ne sont pas parvenus à prendre le pas sur les Américains dans le sens d'un développement

intellectuel de la sorte. Au contraire, ils se sont vus forcés à suivre la coutume universelle, mais ils n'ont pas réussi jusqu'à présent à évaluer les services rendus par leurs modèles, ni à éveiller au même point l'intérêt du public.

A moins que depuis que je l'ai quittée, l'Allemagne n'ait considérablement changé, on trouverait difficilement dans n'importe quelle ville, fût-elle la plus grande et la plus intelligente, un public de mille personnes des deux sexes qui consentit à suivre une série de leçons sur la géologie; encore ce public ne se contenterait-il jamais d'un enseignement positif qui suppose chez l'auditeur la ferme intention de se l'assimiler et qui n'a rien de commun avec ces sortites que l'on a si souvent trouvées spirituelles en Allemagne et qui, en réalité, ne sont que des preuves de mauvais goût à l'aide desquelles les naturalistes, estimables d'ailleurs, cherchent à faire passer ce qu'ils appellent la science aride.

On pourrait prétendre que l'on atteint en Allemagne le but que se proposent les conférences américaines au moyen des petits livres si nombreux qui ont l'histoire naturelle pour objet. Mais abstraction faite de ce qu'il vaut mieux dire des choses superficielles que de les écrire, je n'hésite pas à déclarer que, par exemple, tous les livres publiés en Allemagne sur la géologie, n'atteignent pas tous ensemble le nombre d'exemplaires des œuvres géologiques de Lyell, tirés aux États-Unis et cela sans parler de beaucoup d'autres travaux scientifiques sur le même sujet. Et si l'on considère la nature de bien des écrits publiés récemment dans le but de populariser et de faire apprécier l'histoire naturelle, il faut avouer qu'il en est beaucoup qui ne plaident ni en faveur du bon goût de leurs auteurs et de leurs

éditeurs et qui ne font pas l'éloge du désir d'instruction des lecteurs sur lesquels on avait spéculé. Quand, aux États-Unis, on cherche à s'instruire, c'est chose sérieuse; on veut une exposition simple, claire et substantielle et l'on ne cherche ni des titres pompeux, ni de sottes illustrations, ni des anecdotes ressuscitées, ni de malicieuses sortites sur des sujets étrangers, ni une philosophie absurde dans son audace, toutes choses que l'on feint en Allemagne de trouver populaires et spirituelles. Ce que l'on veut, ici, c'est de trouver une nourriture intellectuelle préparée au naturel, on n'aime pas à forcer l'appétit au moyen de mets trop épicés. Quoi qu'en puissent dire d'autres observateurs, je suis persuadé que l'intérêt que l'on prend en Amérique aux sciences positives est beaucoup plus répandu qu'en Allemagne et dans le reste de l'Europe et cette remarque s'applique surtout aux sciences naturelles qui, de toutes les branches du savoir humain, sont les plus populaires et celles, qu'aux États-Unis, on cultive avec le plus de zèle et de succès.

Quoiqu'un critique allemand puisse m'objecter que ce fait est l'indice des aspirations matérielles du peuple américain, je ne doute pas qu'il faille au contraire considérer comme un progrès les tendances qui se sont produites dans ces derniers temps en Allemagne et qui font attribuer une valeur moins grande aux sciences naturelles. Dans la civilisation, en général, la science positive est moins importante par elle-même que par l'usage qu'on en fait pour le développement de l'intelligence publique. Il y a dans des reproches de cette nature une telle quantité d'erreurs mêlées à si peu de vérité que cette manière de voir est on ne peut plus dangereuse car elle méconnaît le but

B. Rogers, géologue de l'État de Virginie et professeur à l'Université de cet État. Plus de mille personnes assistaient à cette conférence qui se tenait dans l'auditoire de l'institut Smithsonian. De grands et magnifiques tableaux, dressés sur une grande échelle, aidaient à l'intelligence de la leçon. Ils tombaient comme des rideaux de théâtre et le professeur les roulait et les déroulait suivant les besoins de son thème, de manière à toujours présenter aux yeux des spectateurs, rendus par là plus attentifs, ce qui faisait l'objet de son discours.

La fréquence des lectures publiques, surtout dans le domaine de l'histoire naturelle, est un des traits caractéristiques qui plaident le plus en faveur de la vie américaine dans le Nord. On est obligé d'avouer que ceux qui donnent de ces conférences se livrent à des appréciations souvent superficielles et qu'une partie de leur public ne fait qu'obéir à la mode en allant écouter leurs leçons. Mais on rencontrerait ces deux défauts dans n'importe quel pays où cet usage se généraliserait et la mode qui pousserait à s'occuper ou même à avoir l'air de s'occuper de choses scientifiques, est beaucoup plus louable que la plupart de celles dont l'Europe civilisée suit les lois.

On donne aux États-Unis des conférences publiques dans les plus petites villes, dans les villages, dans des endroits où en Europe on n'a pas même l'idée de quelque chose d'analogue. Les Allemands qui voient d'un oeil assez malveillant cette belle tendance à développer toujours de plus en plus la culture intellectuelle, ne sont d'ordinaire pas les plus à même de l'apprécier. Aux États-Unis, au moins, les Allemands ne sont pas parvenus à prendre le pas sur les Américains dans le sens d'un développement

notre idéal, est aussi peu le fait d'un grand historien que la croyance que le monde physique n'a pas de réalité pourrait être celui d'un grand naturaliste. Si donc le peuple allemand abandonnait l'histoire naturelle pour se livrer exclusivement à l'étude de l'histoire comme on lui en donnait le conseil, ce ne serait là qu'un simple mouvement, important, il est vrai, mais ce ne serait pas une révolution. On n'abandonnerait pas le matérialisme pour l'idéalisme, mais on quitterait les voies du réalisme physique pour prendre celles du réalisme moral. Ces deux tendances de la civilisation sont également indispensables au même degré et ont entre elles des rapports intimes. Cependant je doute beaucoup que malgré l'intérêt que le public prend assurément à l'histoire et qui n'est que la manifestation d'une tendance réaliste, une conférence sur n'importe quel sujet de l'histoire puisse réunir en Allemagne un auditoire de mille personnes des deux sexes. Plus cette conférence sera sérieuse, plus son objet sera positif, moins il comportera de digressions et de sorties piquantes, moins il appellera l'attention publique.

Le développement si grand du goût des connaissances et des travaux d'histoire naturelle est un trait saillant et permanent du caractère de la civilisation moderne. La civilisation antérieure du monde se divise en deux grandes époques; nous vivons en ce moment dans une période de transition vers une troisième époque dont les symptômes se dessinent de plus en plus. Dans la première de ces époques, l'esprit humain cherche sa satisfaction dans le spectacle d'une belle réalité. Dans la seconde il méprise l'objet de ses premières jouissances et trouve dans l'imagination la satisfaction de son idéal et celle de ses affections dans le

domaine du sentiment. Dans la troisième période, au commencement de laquelle nous sommes arrivés, il essaie de se créer par ses propres efforts une réalité douée de beauté, ce qui fait que son activité et ses goûts prennent un caractère réaliste. Le réalisme est dans l'histoire une disposition d'esprit, c'est le tour dominant de notre époque et les études d'histoire naturelle en sont un sous-accord. C'est en Amérique que cet accord a ton écho le plus puissant quoiqu'aussi le plus sauvage et les Américains légitiment par là leur prétention à être, non seulement au point de vue historique mais d'après leur caractère propre, le peuple le plus moderne de la terre.

On a pu bien souvent exagérer l'influence moralisatrice des sciences naturelles. Si cette exagération s'est rencontrée en Allemagne ce n'est pas parce qu'on s'en est trop occupé mais parce qu'on s'en est mal occupé, non parce qu'on a trop exigé d'elles, mais parce qu'on leur a demandé ce qu'elles ne doivent pas donner. L'Allemagne était saturée d'idéalisme et dégoûtée de critique. L'essai que l'on avait fait de la politique avait échoué et les tendances réalistes de l'époque n'avaient d'issue que dans l'industrie et les sciences naturelles. Quelques jeunes savants dont le zèle était stimulé par les dispositions d'esprit de la masse du peuple, crurent trouver dans l'extension à donner aux études scientifiques l'arme la plus puissante contre les derniers restes de la superstition, dans laquelle ils combattaient le dernier appui de la tyrannie. En méconnaissant la véritable essence de la religion, qui l'admet pas de critique au point de vue de la science, mais l'exige seulement au point de vue de l'art, ils s'imaginèrent déposséder la religion pour y substituer la

physique, la chimie et la physiologie comme si on pouvait prétendre substituer l'acoustique à la musique. C'était évidemment une erreur grave à laquelle on n'a pas tardé à renoncer pour verser dans une autre. En niant l'influence directe des études scientifiques sur les mœurs, on s'est laissé aller à faire trop bon marché de leur influence indirecte. Après avoir démontré que les sciences naturelles sont impuissantes à délivrer le monde de la superstition, que c'est une tâche qui revient à la seule philosophie, on a semblé ne pas s'apercevoir qu'elles en restreignent l'empire et que sans le secours de l'histoire naturelle, la philosophie actuelle ne suffirait pas plus à sa mission que la philosophie du moyen âge. Si les études historiques prennent le pas sur les études scientifiques, on ne doit pas perdre de vue que les développements de la civilisation dépendent de ceux de la nature dont ils sont la continuation et que l'histoire ne peut faire des progrès que pour autant qu'ils soient en rapport avec les progrès de la science.

Quant à ce que l'on prétend qu'il doit être moins tenu compte de la quantité des connaissances acquises que de l'emploi qu'on en fait pour le développement des idées générales, c'est là une observation qui semble s'appliquer tout particulièrement à l'esprit américain. Il est très vrai qu'il existe des hommes et même des peuples qui, avec des notions très diverses n'atteignent que peu ou point ce but élevé de la culture intellectuelle. De cela il ne résulte pas que celui qui sait utiliser ses connaissances pour arriver à la possession de vues générales, n'ait pas besoin de notions étendues et variées. Les esprits généralisateurs et indépendants se trouvent, au contraire, dans la nécessité de

posséder une somme de sciences positives d'autant plus grande que la force et l'audace de leur esprit sont plus puissantes. Ils ressemblent sous ce rapport aux vaissaux qui doivent avoir d'autant plus de lest que leurs mâts sont plus élevés et leur voilure plus développée. Aussi faut-il qu'un peuple chez qui prédomine l'esprit philosophique ait un désir de s'instruire proportionné à cette tendance. En résumé, je ne puis m'empêcher de trouver que le peuple allemand ne se distingue pas en cela d'une manière qui réponde à ses hautes prétentions. Aux États-Unis du moins, les Allemands sont à cet égard, beaucoup en dessous des anglo-américains.

Lors de mon séjour à Washington, il m'arriva plusieurs fois de passer quelques heures dans l'incomparable bibliothèque du colonel Peter Force, chargé de publier aux frais du gouvernement une série de documents in-folio sur l'histoire des États-Unis. Cette bibliothèque, consacrée exclusivement à la géographie, à l'histoire naturelle et à l'histoire de l'Amérique — surtout à la partie septentrionale de ce continent — contient, à peu d'exceptions près, tous les écrits publiés sur ce sujet en Amérique et en Europe depuis la découverte de Colomb jusqu'à nos jours. On ne trouve nulle part dans le monde des matériaux aussi riches pour qui veut entreprendre d'écrire l'histoire de l'Amérique et cette collection, qui appartiendra aux États-Unis après la mort de son fondateur, mettra les Américains du Nord en possession de la collection la plus complète qu'il soit donné à un peuple de réunir concernant les sources de son histoire. On y rencontre, en effet, jusqu'aux moindres brochures du temps de la Révolution, à l'exception seulement de celles qui sont restées manuscrites, en posses-

sion de particuliers ou qui font partie d'autres bibliothèques.

Le colonel Force me montra, avec une bienveillance sans égale, les plus grandes raretés de sa collection ainsi que les écrits qu'il croyait devoir m'intéresser. Je mentionnerai à ce propos deux ouvrages qui, sans être particulièrement importants, n'en sont pas moins fort curieux. L'un d'eux doit être, ce que je ne puis pourtant pas contrôler, le premier livre qui ait été publié dans l'Amérique-Anglaise. C'est un recueil des poésies d'une dame de la Nouvelle-Angleterre. Le colonel Force en possède la deuxième édition qui porte le millésime de 1678. Voici son titre :

Poèmes divers, réunis avec une grande variété de goût et de savoir, pleins de charme, contenant particulièrement un discours complet et une description des quatre éléments, les constitutions, les âges de l'homme et les saisons de l'année, en même temps qu'un abrégé exact des trois premières monarchies, savoir : les monarchies assyrienne, persane et grecque, et depuis le commencement de la république romaine jusqu'à la chute de leur dernier roi, par une gentillefemme de la Nouvelle-Angleterre. Seconde édition Boston, 1678.

L'autre livre est un petit volume de poésies dont l'auteur est une esclave noire et qui a été publié aux frais de son maître, un M. John Wheatley, à Boston. Ces petits poèmes furent d'abord édités à Londres en 1773 et il en parut une nouvelle édition à Albany en 1793. Son titre est :

Poèmes sur différents sujets de religion et de morale, par Phillis Wheatley, domestique nègre au service de M. John Wheatley de Boston dans la Nouvelle-Angleterre.

On y lit dans la préface : « Les poèmes que nous publions

sont le fruit des loisirs de leur auteur qui n'avait d'abord en vue que sa propre satisfaction. Il n'a jamais pu croire qu'on en viendrait à les imprimer et si cela a eu lieu ce n'a été que sur les pressantes sollicitations de ses bons et nobles amis envers qui il se sent pénétré de sa plus profonde reconnaissance. • Son maître écrivait à son éditeur : « Phillis fut amenée d'Afrique en Amérique en 1761 à l'âge de sept à huit ans. Sans avoir jamais été à l'école, elle apprit ici, avec l'aide seule de ma famille, la langue anglaise au point de comprendre les passages les plus difficiles de l'Écriture Sainte et cela au grand étonnement de ceux qui en étaient témoins. Quant à l'écriture, ce fut sans le secours de personne qu'elle s'en appropriâ la connaissance et en 1765 elle écrivit une lettre au révérend M. Occom, qui était alors en Angleterre. Elle a un goût prononcé pour l'étude de la langue latine dans laquelle elle a fait certains progrès. Tel est le témoignage que rend d'elle son maître qui l'a achetée et chez qui elle vit. John Wheatsley. » (Boston, le 14 novembre 1772).

Après cela vient le certificat ci-après : « Nous soussignés déclarons devant le monde entier que les poésies qui suivent, c'est notre intime persuasion, ont été composées par Phillis, jeune négresse, qui a été amenée d'Afrique à l'état sauvage et qui, depuis lors, a vécu en esclave et vit encore comme telle dans une famille de cette ville. Elle a été examinée par plusieurs des juges les plus compétents qui déclarent qu'elle possède réellement les qualités nécessaires pour pouvoir être l'auteur des poésies en question. Signé : Son Excellence Thomas Hutchinson, gouverneur, l'honorable Andrew Oliver, vice-gouverneur, « plus seize notables, parmi lesquels figurent sept ecclésiastiques.

J'ai copié deux petits poèmes qui me paraissent des plus caractéristiques. Les voici :

SUR MON TRANSPORT D'AFRIQUE EN AMÉRIQUE.

Ce fut un grand bonheur pour moi d'être enlevé de ma patrie païenne ; mon âme obscurcie apprit qu'il y a un Dieu et un sauveur. Jadis je ne connaissais point la Rédemption et ne m'en inquiétais nullement.

Quelques-uns regardent notre race notre d'un œil méprisant : « Leur couleur est la couleur du diable. » Souvenez-vous, chrétiens, que des nègres, fussent-ils même noirs comme Caïn, peuvent arriver au perfectionnement et aller rejoindre la troupe des anges.

HYMNE A L'HUMANITÉ.

Ah ! un prince de naissance céleste abandonne son palais pavé d'azur pour cette sombre boule terrestre. Regardez cet homme-Dieu ! Quels miracles ne surgissent point ! Quel charme ne se déploie, alors qu'il descend sur la terre.

Ce petit volume de poésies, avec les explications qui l'accompagnent est vraiment un monument remarquable de l'esprit de philanthropie qui animait le XVIII^e siècle. Depuis lors on a fait d'étonnants progrès sous plus d'un rapport. Une négresse, d'un des états à esclaves de l'Amérique du Nord, qui, de nos jours, occuperait ses loisirs à composer des poésies, verrait le fouet lui enseigner que la race nègre n'a pour ce genre de travaux aucune espèce d'aptitude et un maître qui permettrait que l'on publiât les poésies de son esclave serait lynché.

Et pourtant, lorsque dans les états à esclaves on de-

mande l'auteur de ces centaines de chansons qui sont sur toutes les lèvres, même sur celles des blancs et dont toutes les orgues répètent les mélodies — ainsi de la célèbre chanson : « Oh carry me back, oh carry me back, to old Virginia's shore. » — On reçoit toujours la même réponse : « An old nigger. » — Un vieux nègre (1).

Ce fut aussi à Washington que je fis la connaissance d'un homme très remarquable qui donnait lecture d'un manuscrit dont il était l'auteur et qui avait pour objet un système d'éducation socialiste fortement empreint du cachet américain. Ce manuscrit a été imprimé depuis. Le personnage dont je veux parler est M. Josiah Warren, d'abord socialiste de l'école de Robert Owen; doué d'un esprit tout à fait original et personnel, il s'était bientôt créé un système de transformation sociale qui lui était propre. Josiah Warren avait fait partie de la colonie socialiste de New-Harmony pendant les deux années qu'elle avait existé. L'échec complet de cette tentative l'amena à réfléchir, il était fort jeune encore, et à se persuader que le principe de toutes les améliorations dans la société humaine ne reposait pas sur l'association des intérêts, mais sur leur séparation la plus complète et la plus indépendante, sur la liberté la

(1) Le goût des nègres pour la musique et leurs tendances vers une sorte de lyrisme enfantin sont généralement reconnus et ont donné naissance, dans toutes les grandes villes du Nord de l'Union à des conférences connues sous le nom d'*Ethiopian Minstrelsy*. Là des nègres exécutent leur audacieux par toutes sortes de travestissements, de farces, de bouffonneries et de chansons coquines, et ces représentations ne laissent pas d'avoir une certaine influence artistique sur le public. Ces dispositions humoristiques des nègres pour la musique et la parodie sont cependant loin d'exclure toujours la sympathie chez leurs maîtres. A tel un Américain qui ne voyait pas admettre les nègres au rang des hommes et à qui on rappelait ses talents, s'écriait : *Blah!* cet art de chanter et de faire de la musique n'est-il pas commun aux hommes et aux animaux et particulièrement aux chiens!

plus entière et l'isolement de l'individu. Il se prépara alors à formuler sa conviction en déductions pratiques. De 1827 à 1847 il s'occupa d'études théoriques et pratiques qui eurent surtout pour objet le commerce et l'instruction. Il tint pendant un certain temps à Cincinnati un établissement de commerce qu'il baptisa du nom de *Time Shop* ou boutique de temps, parce que le vendeur y calculait son bénéfice sur les marchandises vendues d'après le temps employé pour les vendre. En 1847, il considéra ses travaux préparatoires comme terminés et il alla fonder sur l'Ohio à 40 milles de Cincinnati, une colonie, qu'il nomma *Utopia* et qui était destinée à réaliser son système. Lorsque je rencontrai M. Warren à Washington, sa petite colonie fondée sur le principe de la *souveraineté de l'individu*, comptait environ vingt familles; c'étaient des familles dans le sens physique et moral du mot, mais non pas dans celui d'une institution sociale. Je ne sais ce qu'elle est devenue dans la suite. Plus tard, j'ai retrouvé M. Warren fondant une deuxième colonie *Modern Times-Long Island*. Dans un autre volume, je reviendrai sur les travaux provoqués par l'apparition de ce système et sur sa vulgarisation par Stephen Pearl Andrews et d'autres. Ici, je ne ferai mention que de celles de ses vues qui se rapportent à l'enseignement de la jeunesse. Le caractère de M. Warren en ressortira d'une manière assez saillante pour qu'il soit inutile de s'étendre davantage à ce sujet. Je vais lui laisser la parole pour décrire l'éducation de sa fille.

« Ma petite fille, » raconte-t-il, « avait de sept à huit ans, lorsque je commençai à faire à son éducation l'application de mes principes. Je lui dis : Tu n'es pas encore tout à fait assez grande pour comprendre tout ce que j'ai à te dire, mais

j'espère que tu es assez intelligente pour saisir les passages les plus importants de ma conversation. Tu veux boire et manger, avoir de jolies robes, habiter une maison, te réchauffer à un bon feu, avoir des livres et des joujoux. Tu t'attends à être soignée quand tu es malade et pourtant tu ne peux faire ni tes vêtements, ni ta maison, ni tes livres, ni tes jouets, ni couper du bois de chauffage. — Comment te procures-tu toutes ces choses là? — Tu me les donnes et maman aussi. — Bien, mais comment nous les procurons-nous? Je ne sais pas, me répondit-elle. — Je vais te l'expliquer : Je fais *quelque chose*, je tiens une boutique et les gens qui font *les choses* en question, ont besoin de mon travail à moi qui leur vends. C'est ainsi que nous échangeons notre travail. Ils me donnent leur travail en échange du mien. L'acte qui consiste à faire quelque chose pour qu'un autre fasse une autre chose pour vous, s'appelle la division du travail et l'échange du travail se nomme le commerce. Maintenant suis-moi pour comprendre notre organisation domestique. Tu dois venir quand je t'appelle, tu dois faire ce que ta mère ou moi te commandons de faire. Tu sais bien que tu préfères quelquefois jouer que de faire ce que nous te demandons. Cependant il faut avoir fait une certaine quantité de travail pour que nous puissions avoir tes jouets, ta nourriture, tes habits et toutes les autres choses dont tu peux avoir besoin parce que, comme je te l'ai dit, on ne peut se procurer tout cela qu'au moyen du travail. Je reçois ces objets de ceux qui les font en échange des marchandises que je leur rends. Tu les recevras de ta mère et de moi et en échange tu feras toutes les petites choses que nous te demanderons. Mais maintenant la grande question : Que devras-tu faire pour nous en échange de ce que tu reçois de nous?

Pouvons-nous exiger en compensation tout ton temps, jour et nuit?

• Serait-ce trop ou trop peu? Ou bien pourrait-on trouver un moyen terme qui te permit d'apprécier quand tu as fait ce que tu dois faire, de façon qu'avec le restant de ta journée, tu puisses faire ce que bon te semblera sans que nous te troubliions dans l'emploi de ton temps et que d'un autre côté nous sachions ce que nous pouvons exiger de toi? Pourrais-tu en faire le compte? — Non, mais je voudrais bien le savoir. — Eh, bien! je vais t'indiquer ma manière de voir à ce sujet. Je me donnerais tout autant de peine pour laver pendant une heure les ustensiles de cuisine que je m'en donne pour vendre pendant une heure dans mon magasin. Si donc tu lavais autant d'ustensiles que ta mère ou moi le faisons pendant une heure, tu nous aurais donné l'équivalent d'une heure de notre travail. Cela te coûterait certainement plus d'une heure, mais ce n'est pas de cela dont il s'agit. Chaque membre de notre famille, dans les circonstances ordinaires, a besoin de la valeur de trois heures du travail d'un homme... J'estime que six heures de ton travail équivalent à trois du nôtre. Penses-tu que ce calcul soit exact? — Oui, me répondit-elle. — Nous changerons de temps à autre la proportion, ajoutai-je, tu as le droit de l'exiger. Comprends bien mon raisonnement. Je ne prétends pas disposer de ta personne ou de ton temps, je demande seulement une compensation de mon travail, parce que nous devons tous travailler si nous prétendons vivre. Songe aussi que si tu ne faisais pas ta part de travail, nous ne te donnerions pas non plus de quoi pourvoir à tes besoins et ce ne serait ni par colère ni pour te punir, mais simplement parce qu'aucun être humain ne doit vivre

du travail d'autrui. — Cet enfant était bien jeune, continua M. Warren et cependant il sentit la justesse de mon raisonnement. Nous tombâmes d'accord qu'elle travaillerait de 7 à 9, de 12 à 2 et de 5 à 7 heures. Elle pourrait disposer à son gré du reste de son temps. Si pendant d'autres moments encore, nous désirions utiliser ses services, il fallait que nous contractions avec elle comme avec toute autre personne et le prix qu'elle en recevait devait être mis à sa libre disposition. Si elle manifestait le désir de recourir à nos conseils elle pouvait le faire, mais nous ne devions exercer sur elle aucune autorité, car nous voulions que l'expérience l'amènât à reconnaître la nécessité des conseils d'amis. « Cela eut lieu, et c'est ainsi que M. Warren terminait son récit, il faut avoir tenté une pareille épreuve pour se faire une idée du résultat heureux qui en fut la conséquence. Quant à moi, je laisse le lecteur juge d'un tel système d'éducation. Je reviendrai plus tard sur les principes de M. Warren appliqués à d'autres objets.

Avant d'en finir avec mon séjour à Washington, il faut que je rapporte une conversation que j'eus avec le délégué du territoire Mormon de l'Utah. Dans une visite que je fis à ce délégué, le docteur Bernhisel, je lui témoignai le désir d'avoir certains renseignements sur quelques points des croyances et des institutions des Mormons. Il me reçut avec une grande bienveillance, mais il me parut préférer transporter la conversation sur le terrain religieux du Mormonisme en laissant à l'écart les questions sociales qui se rattachent à cette doctrine. Tout ce qu'il me dit au sujet de ce dernier point, étant parfaitement connu, je m'abstiendrai d'en parler ici. Par contre, certaines idées religieuses que je lui entendis émettre me semblent assez

intéressantes pour trouver place dans cet ouvrage. — Le monde actuel, me dit-il, a été jusqu'à présent en possession de deux voies de salut : la troisième, qui est en même temps la dernière, lui a été ouverte par le Mormonisme. Elle est toute tracée dans le livre sacré des Mormons. Ce livre est celui dont il est parlé dans l'Apocalypse et que l'ange n'emporta sans qu'on ait su depuis ce qu'il était devenu. Les Mormons l'ont appris et depuis lors ce livre est entre leurs mains. M. Bernhisel passa de là aux idées des Mormons touchant la fin du monde. Vous devez bien vous persuader d'une chose, me dit-il, c'est que nous vivons dans les derniers jours. L'Écriture nous en donne des preuves irréfragables. « Je viendrai visiter ce peuple, dit le Seigneur, quand les derniers jours seront proches. » — Voyez maintenant ces incendies, ces inondations, ces accidents sur les chemins de fer et sur les bateaux à vapeur et par dessus tout notre Congrès qui depuis six mois tient ses séances sans être parvenu à faire prendre une seule mesure utile. Dites-moi le, les temps ne sont-ils pas venus? Dieu ne visite-t-il pas ce peuple? Ne vivons-nous pas dans les derniers jours?

Le lecteur peut s'étonner, mais ce qui est beaucoup plus digne d'étonnement encore que cette façon de raisonner, c'est la naïveté avec laquelle mon interlocuteur exposait sa manière de voir! Du reste le délégué des Mormons versait-il dans une erreur autre que celle dans laquelle verse l'humanité depuis des siècles? N'a-t-elle pas toujours douté de la marche générale des choses? N'a-t-elle pas toujours cru que de petits malheurs, les indices les plus fertiles indiquaient la fin du monde, et n'a-t-elle pas constamment cherché, tant pour l'ordre du monde entier que pour le

cours des événements les plus minimes, sa consolation dans l'attente d'un changement complet de toutes choses? Je connais encore bien des gens, autres que le délégué des Mormons et qui me touchent de bien plus près, qui croient que chaque jour qui s'écoule est un des derniers qu'ils auront à vivre et qui espèrent que chaque jour amènera un ordre nouveau! Cependant le développement progressif de l'humanité se continue et chacun de ces jours qui doit être le dernier, est en même temps un jour nouveau — le monde périt chaque jour et l'empire de Dieu renaît avec chaque jour nouveau.

CHAPITRE V.

Continuation de mon voyage. — Le Potomac. — L'Université virginienne. — Passage à travers les montagnes bleues. — Staunton. — Scènes de printemps dans l'Amérique du Nord. — Particularité sur la végétation des arbres et des arbustes. — La nature fait tout dans un but déterminé. — New-Ilern. — Bienveillances des Virginienues. — Promenade à cheval dans les montagnes. — L'hospitalité. — Pionniers allemands et américains.

Le printemps avait marché à grands pas pendant mon séjour à Washington. Les Ailanthus et les Catalpas déployaient dans les rues leurs premières feuilles; une chaude pluie d'orage venait de tomber et les colibris gazouillaient dans les jardins au milieu des fleurs hâtives. Peu au fait des variations de la température, la vue de ce spectacle me fit abandonner à Washington une partie de mes vêtements, ce qui me força plus tard à emprunter un manteau en Virginie.

Un bateau à vapeur conduit le voyageur le long du Potomac, jusqu'à l'endroit où commence le chemin de fer sur le sol de la Virginie. Les rives du fleuve sont généralement boisées et les arbres ne s'arrêtent qu'au bord même de l'eau. A mon passage les forêts étaient couvertes de leur première verdure au sein de laquelle brillaient les grappes blanches du cornus et les fleurs rouges de la ceris.

La voie ferrée, à peu d'exceptions près, traverse constamment les forêts. Les dames qui avaient pris le convoi dans une station intermédiaire, portaient des bouquets de nos muguetts allemands, que l'on cultive ici dans les jardins. Cette vue et l'odeur des fleurs me rappelèrent soudain les printemps de la Thuringe et ce souvenir me réjouit le cœur. Environ au milieu de la forêt, un tronçon de chemin de fer se sépare, pour aller vers l'ouest, de la branche principale de la voie ferrée qui mène à Richmond. A l'époque dont je parle, ce chemin s'arrêtait au versant oriental des monts Alleghanies que l'on appelle d'ordinaire les montagnes Bleues (blue ridge); depuis lors la ligne a été continuée jusqu'aux monts Alleghanies de l'ouest, les monts Alleghanies proprement dits. Après avoir atteint, vers le soir, la dernière station du chemin de fer, je continuai ma route en voiture jusqu'à Charlottesville, petite ville voisine de l'université de la Virginie, où j'arrivai au milieu de la nuit. Il pleuvait quand je me réveillai le matin. Pendant que j'attendais la fin de la pluie sous un des portiques dont sont ornées toutes les maisons confortables de la Virginie, je surpris quelques lambeaux assez curieux d'une conversation qui avait trait à la politique. L'un des deux interlocuteurs déplorait l'existence des partis et exprimait la crainte de voir cet état de choses devenir une cause de malheurs pour l'Union. — « N'en croyez rien, répondit l'autre. Je suis certain, au contraire, que c'est un véritable bonheur pour notre pays. Si maintenant que nous sommes divisés en partis, nous faisons de si grandes sottises, quelles folies plus grandes encore ne ferions-nous pas si nous étions tous d'accord. »

Vers midi je me rendis à l'Université qui est assise au

milieu d'un gracieux paysage. C'est un composé de bâtiments à un et à deux étages, affectant la forme rectangulaire et entrecoupés d'allées soutenues par des colonnes. J'allai rendre visite au professeur William B. Rogers et, mettant à profit la gracieuse invitation qu'il m'avait faite à Washington, je passai chez lui deux jours aussi instructifs qu'agréables. Il me montra, sur une grande carte manuscrite de l'État de Virginie où se trouvaient consignés les résultats de ses longs travaux, d'intéressantes particularités géologiques touchant cette partie de l'Amérique du Nord.

L'Université de la Virginie, fondée par Thomas Jefferson, est un des établissements d'instruction supérieure les plus importants des États-Unis. Aux yeux d'un Allemand elle se recommande surtout parce que, d'après les intentions de son fondateur, elle ne suit pas une direction religieuse exclusive et qu'elle n'est pas soumise à une confession particulière et déterminée. C'est en cela qu'elle répond à l'idée que nous nous faisons d'une Université. Néanmoins si nous ne trouvons pas, dans cette partie de l'Amérique, d'établissement qui réponde à nos exigences à l'endroit des études philosophiques et historiques, à plus forte raison n'en trouverons-nous pas dans les autres parties qui sont des États à esclaves. L'expérience a démontré que si la religion peut s'accommoder de l'esclavage, il n'en est pas de même de la philosophie. C'est là la pierre de touche du système social d'un État de l'espèce : il ne peut supporter la critique et comme toute critique doit être basée sur la philosophie et dirigée par elle, il est incompatible avec la philosophie. On ne pourrait pas même, dans la Caroline du Sud, traduire un article du Dictionnaire de la Conversation de Brockhaus. Quant à moi, je n'oserais décider si le pro-

seigneur Lieber aurait eu en Virginie plus de succès que dans la Caroline, mais j'aurais peine à croire que l'on y aurait gré à l'Université fondée par Jefferson de produire un homme dans le genre de ce grand citoyen. Cette Université, du reste, n'est pour ainsi dire fréquentée que par la jeunesse des États à esclaves. Dans le cours auquel j'assistais, il y avait 327 étudiants et parmi ce nombre un seul, un Pennsylvanien, appartenait à un État où l'esclavage n'existe pas.

Je continuai mon voyage en poste jusqu'à New-Berne petite ville éloignée de 180 milles environ de Charlotteville. Les collines qui forment les dernières déclivités des montagnes bleues, commencent presque au sortir de Charlotteville. Près de la petite bourgade de Brookville, où l'on voit un torrent, descendre des hauteurs, rouler sur des minéraux serpentins et chloritiques, commencer le sentier à travers la montagne. Je fis à pied la route jusqu'au sommet. De temps à autre je regardais derrière moi et je voyais de vertes vallées se dérouler majestueusement. Je marchais au milieu des noyers, des faux acacias, des tulipiers et des érables dont les premières feuilles se montraient à peine tandis que les vacciniens, les andromèdes et les azalées de diverses espèces jonchaient le sol de leurs fleurs. Au sommet la nature géologique change complètement de caractère : là s'élève une forêt de pins avec des buissons de *kalmus*. On était occupé à percer dans le flanc de la montagne un tunnel destiné au chemin de fer et les terres déplacées couvraient la voie.

Après avoir parcouru environ 37 milles à travers un pays élevé, en recoupé de collines et dans lequel se trouve la source de Shenandoah, un affluent du Potomac, j'arrivai dans la jolie petite ville de Staunton où je m'arrêtai un

jour. J'étais recommandé à un habitant de cette ville et j'eus, on ne peut plus, à me louer de l'hospitalité avec laquelle il m'accueillit. Il me reçut parfaitement, me présenta aux personnes les plus distinguées de la localité et me fit voir les établissements publics parmi lesquels un institut de sourds-muets attira surtout mon attention. Il me fit fumer de l'excellent tabac de Virginie qu'on vous offre d'ailleurs dans les maisons les plus modestes. En un mot, à Staunton, on exerça à mon égard, les devoirs de l'hospitalité la plus large et la plus bienveillante.

Un beau soleil de printemps qui éclairait les jolies maisons de la ville, presque toutes entourées de colonnes et qui illuminait la campagne toute entière, m'invitait à la promenade. Je gravis un coteau couronné d'arbres, m'étendis sur le gazon à l'ombre d'un bouquet de chênes et me mis à admirer le ciel d'un bleu sombre à travers le feuillage. Quel spectacle nouveau pour moi ! Les jeunes branches des chênes, alors que leurs feuilles ne sont pas encore développées, sont recouvertes, selon la nature de l'arbre, d'une laine d'un gris argenté, d'un rouge cuivré, d'une couleur bronze ou d'un jaune d'or à laquelle l'éclat des rayons du soleil prête des reflets métalliques. Pour moi, qui les regardais d'en bas, les sommets des arbres, avec leurs petites branches flexibles, me semblaient un travail d'orfèvrerie, tramé de légers filaments d'argent, de cuivre, de bronze et d'or. De gentils oiseaux d'un rouge feu, sautillaient et gazouillaient dans la feuillée et animaient ce chef-d'œuvre. Les fleurs éclatantes du *Lychnis* — *amour brûlant*, comme on les appelle en Allemagne, venaient rehausser le tout. A travers les échappées du feuillage, je voyais se dérouler la route, par ci par là émaillée d'amazones dont les voiles

verts flottaient au gré du vent. Je me croyais transporté au milieu d'un conte de fées et les récits romanesques dont on avait bercé mon enfance me revenaient en foule à la mémoire.

Il faut que je fasse, à cette occasion, une remarque générale sur la végétation printanière dans l'Amérique du Nord. Dans toute la partie de l'Amérique qui, ainsi que l'Océst et le centre, est exposée à de grandes variations de température et où une froide nuit de printemps est souvent remplacée par une chaude journée d'été, les jeunes pousses des arbres et des arbustes sont protégées par la nature d'une façon toute particulière. Chez certaines plantes les premières feuilles couvrent les parties les plus tendres de la jeune pousse, soit en l'entourant comme le calice encore fermé d'une tulipe, soit en tombant à l'entour comme un manteau. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le duvet cotonneux que l'on rencontre sur les platanes, les chênes et différentes sortes de vignes. Chez ces plantes les pousses nouvelles ont déjà atteint une certaine dimension avant que les premières feuilles n'apparaissent. Dès qu'elles se montrent et s'étendent, le duvet dont nous parlons tombe et on voit les feuilles perdre leurs reflets métalliques pour prendre la couleur verte. Les forêts se couvrent de feuilles avec une rapidité étonnante tandis que dans l'air voltigent de nombreux flocons de duvet qui blesent la vue et rendent la respiration difficile.

Ces enduits protecteurs existent, je crois, dans tout le pays, tout en revêtant des caractères très divers. Pour en comprendre la grande utilité, il faut savoir que les jeunes plantes ont moins besoin d'être protégées contre le froid des nuits que contre les rayons du soleil qui tombent

d'aplomb dans les chaudes journées du printemps. Aussi m'n-t-on assuré à Richmond, dans un jardin que je visitais et où se trouvaient des vignes d'origine française, que le soleil du printemps était beaucoup plus à craindre pour elles que les froids tardifs des nuits.

Nous avons vu surgir une polémique qui avait pour but de préserver l'histoire naturelle de tout mélange étranger et qui s'élevait contre l'idée que l'organisme du monde est dominé par les lois de l'utilité.

Dans son principe cette polémique était dirigée contre une aberration qui consistait à prétendre que l'esprit humain ne devait plus s'enquérir des causes ou des effets, là où il apercevait un moyen et un but. N'est-on pas aussi tombé quelquefois dans l'erreur contraire? Ne doit-on donc plus rechercher les relations du moyen au but parce qu'on a entrevu les rapports de la cause à l'effet? — Le naturaliste, il est vrai, dans les limites de son métier scientifique, n'a à s'enquérir que des causes et des effets. — Mais pourquoi cela? Parce qu'il appelle cause ce que d'autres nomment moyen et effet ce à quoi ils donnent le nom de but. Son affaire à lui est d'interroger les causes des effets et les effets des causes, mais il n'en résulte pas, qu'après lui, il ne reste plus rien à faire. Lorsque nous voyons un insecte avoir la couleur d'une feuille, d'un tronc d'arbre ou du sol sur lesquels il vit, un lézard changer de couleur d'après l'endroit où il se trouve, la science n'a certes à se préoccuper que des causes de ces phénomènes et si un prédicateur s'avait d'en prendre texte pour vanter au naturaliste la sagesse de Dieu, le naturaliste pourrait fort bien lui répondre en langage de prédicateur : Je n'ai absolument rien à objecter contre les vues de la sagesse divine, mais je ne m'occupe

que de la manière dont elle s'y prend pour atteindre son but. On peut du reste très bien ne pas envisager l'organisme du monde comme un prédi ateur ou comme ce voyageur anglais qui célébrant la prudence éternelle pour avoir donné au Delta du Niger de si nombreuses embouchures parce qu'à l'aide de ce moyen, on pouvait traverser rapidement cette région insalubre. Si la nature doit être étudiée à un point de vue physique, et il en est de même de l'histoire, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse la comprendre à un point de vue moral. C'est imposer à la raison des entraves ridicules que de lui refuser ce droit. On peut aussi bien envisager le monde physique au point de vue moral que le monde moral au point de vue physique car l'un et l'autre n'ont pas un domaine distinct, mais bien un même domaine considéré sous des faces différentes. Un des plus grands progrès de la conscience philosophique a été de considérer ce qui est comme le fait d'un développement progressif. Mais il n'y a pas de développement physique qui ne soit en même temps un développement moral et même esthétique. Si le développement logique dans notre esprit correspond au développement métaphysique de l'existence des choses, il faut que nous y retrouvions, comme dans le monde, toutes les formes indiquées par notre conscience. Tout cela n'est certes pas nouveau pour la philosophie mais nombre de nos jeunes naturalistes, qui proclament leur éloignement pour la philosophie, commettent l'erreur de croire que tout ce qu'ils refusent de voir n'existe pas, par là même.

Je continuai mon voyage à travers des régions tantôt montagneuses et ondulées, tantôt complètement planes au milieu desquelles se trouvent les sources du James River, du grand Kanawha et des Roanoke. Les paysages les plus

pittoresques abondent dans ces contrées. Le pont naturel, entre autres, est une des curiosités les plus remarquables de la Virginie. La route qui court entre les petites villes de Lexington et de Fincastle, y conduit. Ce pont consiste en un rocher jeté par dessus un ravin et sur lequel s'effectue le passage d'une rive à l'autre. Il est situé près de l'endroit où la James River traverse les Alleghangies Orientaux. Je citerai encore comme des plus beaux les environs de la petite ville de Buchanan, sise au milieu d'une jolie vallée, entourée de hautes montagnes boisées et le point où la route de Christiansbourg à New-Bern mène à la vallée de la New-River et vers la partie supérieure du grand Kanawha. Des ormes majestueux et de magnifiques sycomores embellissent cette vallée, au milieu de laquelle coule un fleuve dont les rives sont couvertes de vignes.

New-Bern est une petite ville bâtie par des colons suisses et qui ne renferme plus aucune trace de sa population primitive. J'avais encore environ 25 milles à faire pour arriver au but de mon voyage, le blockhaus d'un émigrant allemand, situé auprès du Kimberling Creek dont les eaux, unies à celles du Walker Creek, se jettent dans le Kanawha et je devais les faire à cheval. Je demandai conseil sur la route à suivre à un habitant de New-Bern à qui j'étais recommandé et qui m'offrit, de la façon la plus aimable, non seulement un cheval mais encore un guide dans la personne d'un de ses parents pour m'accompagner jusque près de ma destination. J'objectai à l'offre du cheval que je ne revendrais pas de sitôt et que peut-être même je ne repasserais pas par New-Bern. — « A moins que vous ne restiez très longtemps absent, me répondit M. A..., votre objection n'en est pas une et si vous ne revenez pas à New-Bern,

vous n'avez qu'à confier le cheval au premier habitant venu du premier endroit venu sur la grande route et lui dire qu'il m'appartient. — Qu'entendez-vous par *très longtemps*? lui demandai-je. — Vous pouvez en toute sécurité vous en servir pendant quinze jours ou trois semaines, j'ai des chevaux de reste, me répondit-il. »

J'acceptai avec d'autant moins de difficulté l'offre qui m'était faite avec cette bienveillance qui est une des marques les plus saillantes du caractère virginien, que mon intention n'était pas d'en profiter pendant un laps de temps aussi long. Après une journée passée à New-Bern, je me mis le lendemain matin en selle ainsi que mon compagnon et cheminant l'un et l'autre dans des sentiers parallèles et voisins, nous fîmes route à travers champs et forêts, collines et vallées, jusqu'au versant du Walker Creek. Ce chemin présentait quelques points de vue d'une beauté incomparable, surtout dans les environs des montagnes. Ce qui me plut beaucoup, ce fut une possession dont la maison de maître était située sur une élévation au pied de laquelle se trouvaient un grand nombre de huttes de nègres; tout alentour couraient des champs et des prairies bordés d'une forêt de chênes et de châtaigniers. Devant la montagne s'étendait une espèce de parc où des groupes de moutons se reposaient à l'ombre de quelques bouquets de chênes.

Arrivés au pied de la chaîne de montagnes, mon compagnon tourna bride après m'avoir toutefois donné les explications nécessaires pour que je pusse continuer mon voyage. Un sentier étroit et escarpé menait au haut de la montagne. Le sol était formé de pierres calcaires et de sable; au bois à feuillage avait succédé une forêt de pins. La terre était couverte des fleurs d'une petite iris, du polygala et d'un joli

cypripedium. Le chemin devenant de plus en plus ardu, je descendis de cheval, de façon qu'après avoir quitté le bateau à vapeur pour prendre le chemin de fer, puis celui-ci pour faire route en voiture, j'avais fini d'échanger cette dernière contre un cheval, que maintenant je laissais pour aller à pied. La descente était plus rapide encore que la montée. On et là de sombres sapins se mêlaient aux pins de Virginie et aux buissons de calamus et de rhododendrons, dont le feuillage sombre et brillant, recouvrant de son ombre les petites cascades d'un ruisseau produisant un effet magique. Au bas de la montagne je trouvai des hommes occupés à déroder une partie de forêt. Ils étaient tous blancs et il n'y avait pas un seul nègre parmi eux. Ils abattaient les petits arbres à coups de hache et ils faisaient mourir les plus gros en leur enlevant l'écorce du pied. Cet usage, qui économise la besogne, est le plus ordinaire dans ce pays. On réunit plus tard le petit bois devenu sec et on le brûle. Quant aux troncs morts, on les laisse sur pied jusqu'à ce qu'ils pourrissent et que le vent les renverse et cependant on voit la charue se promener autour de ces épaves de la nature vierge et de riches moissons croître à leurs pieds jusqu'à ce qu'elles soient déracinées.

Je n'étais pas très bien renseigné sur la situation exacte de l'habitation qui formait le but de mon voyage. Je me trompai de chemin et perdis beaucoup de temps à chercher des hommes qui pussent me l'indiquer; enfin quand je vis que je ne pourrais pas le reprendre avant la chute du jour, je résolus de passer la nuit dans une petite ville nommée Mechanicsbourg, où je venais d'arriver. Les fondements en étaient à peine assis et elle n'était composée encore que de quelques maisons; mais là, comme partout ailleurs aux

États-Unis dans des circonstances analogues, on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie : aussi n'eus-je aucune peine à m'établir très confortablement chez un des habitants. Dans une salle de réception, très proprement tenue, couverte d'un tapis simple mais tout neuf, brûlait un feu ouvert destiné à nous garantir de l'humidité du soir et bientôt la table se couvrit de thé, de jambon, d'œufs, de beurre et de pain chaud et froid, de différentes espèces, comme on en trouve du reste toujours sur toutes les tables américaines. J'avais fait à la dame de la maison l'éloge de son excellent lait en ajoutant qu'un Virginien n'avait prévenu que je voyagerais dans un pays où coulait le lait et le miel ; j'avais à peine terminé ma phrase, qu'elle revenait avec une assiette de miel en me disant qu'elle devait se charger de faire en sorte que je ne sois pas trompé dans mon attente.

Le lendemain matin, je pris un guide qui, après une course d'une heure et demi, me mena à destination. Nous n'avions pour ainsi dire pas quitté la forêt. Enfin dans une petite vallée, traversée par un ruisseau limpide, j'aperçus une éclaircie. C'était là que se trouvait l'habitation de M. W., un vrai blockhaus, grossièrement construit et n'ayant d'autre prétention que celle de servir d'abri. On m'assure maintenant qu'à sa place s'élève un bâtiment commode et bien distribué, entouré d'un voisinage assez vivant. Cette demeure était, à l'époque dont je parle, l'établissement le plus avancé dans cette partie des monts Alleghany et pendant la nuit on entendait les coups horloges autour de cette maison où je fus accueilli avec toute l'hospitalité possible.

Il ne manquait pas dans ces environs de terre à semer à

bas prix. Je fis un jour une promenade à cheval avec M. W. et M. S. qui s'était établi de la même manière à quelques milles de là dans un endroit nommé *Happy Valley* — la vallée heureuse, — le long du ruisseau pour y chercher un endroit convenable à mon établissement et à celui de mes amis.

La forêt devenait de plus en plus sombre : on y voyait des chênes, des pins et quelques autres essences ; les haies, le long du ruisseau, étaient formées de fourrés de rhododendrons, de calamus et d'ornaux. Combien d'endroits n'y avons-nous pas rencontrés qui auraient pu se transformer en charmantes colonies. Depuis lors la hache a dû sacrifier bien des beautés de cette nature. On a découvert dans les environs de riches mines de cuivre et on les a exploitées ; une population entreprenante est venue s'y fixer et on ne peut guère admettre qu'elle s'occupe d'autre chose que de gagner de l'argent. La solitude sauvage de cette jolie vallée, me plaisait infiniment et je n'eusse rien tant désiré que de contribuer à la changer en un petit paradis actif et plein de vie, tout en sauvegardant autant que possible le point de vue pittoresque et romantique. Pour ce qui est de ce projet, je me bornerai à dire au lecteur que mes plans échouèrent et peut-être n'aura-t-il pas lieu de s'en plaindre, car s'ils eussent abouti, j'aurais dû assez vraisemblablement clore mon récit à cet endroit.

Quelque sauvage que parût l'habitation — alentour on voyait encore des troncs d'arbres non coupés et de l'intérieur on entendait le bruit de la hache et celui que font les arbres en tombant — quelque primitive que fut la distribution de la maison, on y rencontrait cependant certains objets de luxe qui dénotaient un propriétaire habitué à un

autre genre de vie. Au retour de nos courses à travers la forêt et la montagne, nous trouvions, près d'un bon feu ouvert, une vieille bouteille de vin du Rhin et un excellent cigare de la Havane et, malgré la douceur de la température pendant la journée, il fallait avouer que le soir le feu était le bienvenu. Vers le milieu du mois de mai, dans la partie méridionale de la Virginie, les chênes n'avaient pas encore de feuilles. La grande élévation au dessus du niveau de la mer était la cause de ce retard dans la végétation.

Je passai là plusieurs jours, pendant lesquels nous fîmes quelques visites au voisin, un colon anglo-américain. J'ai toujours remarqué, dans cette classe de la population, un grand plaisir à recevoir les étrangers, une grande ignorance du monde et une curiosité tout aussi grande. L'Européen, homme du monde, se trompe ordinairement sur le compte de cette classe de gens — je parle des petits *farmers*, les propriétaires des établissements les plus avancés dans les forêts, les pionniers comme on les appelle. Ils ne les comparent pas à la classe correspondante chez eux, à nos paysans et à nos journaliers, mais à une classe plus élevée de la population. La même erreur se reproduit à l'égard de toutes les classes inférieures et elle provient en partie de l'uniformité des mœurs aux États-Unis, en partie elle est le fait du peu de perspicacité de l'étranger dans l'appréciation des nuances du langage et de la culture sociale. Quelque grande que soit d'ailleurs, la différence du langage, des vêtements, des habitudes de la vie domestique qui existe entre la plus haute société des grandes villes américaines et le petit fermier et l'habitant des forêts, elle est loin d'être aussi immense que celle qui, en Europe, sépare

les deux extrêmes de la société. Aussi le nouveau débarqué ne peut-il saisir qu'une faible partie de ces nuances, surtout dans ce qui concerne le langage. Le mauvais anglais du pionnier américain et de la classe la plus grossière de la population agricole et industrielle, n'a rien de commun avec ce que nous appelons le langage du peuple dans les diverses parties de l'Allemagne et de plusieurs pays de l'Europe : ce n'est qu'une langue inculte et grossière. Les vêtements n'ont pas une autre coupe et ne sont pas formés de parties différentes; le porter et la mode ne sont pas autres dans les classes inférieures de ce qu'ils sont dans la bonne compagnie, l'étoffe seule est plus grossière et l'usure, les trous et les taches correspondent aux fautes de langage résultant de l'absence de notions grammaticales. La disposition des habitations est plus imparfaite, moins commode; elle est le résultat de besoins autres. Le blockhaus — sinon le premier établissement, du moins le second établissement d'un nouveau colon, dès que ses affaires ont un peu prospéré, contient toujours un *parlour* et un *dining room*, c'est à dire un salon de réception et une salle à manger et, aussitôt que le propriétaire peut en faire les frais, ces pièces sont ornées d'un tapis, à la vérité d'une étoffe grossière et à bon marché. La femme du plus pauvre fermier est dame dans sa maison, elle préside le soir à la table de thé et les convenances à table sont les mêmes que dans la classe élevée. On doit s'attendre à y voir employer les appellations polies de *Sir* et de *Madam*, • politesse que l'Américain met du reste en usage à l'égard de ses chevaux et de ses chiens. En un mot, il y a des différences dans les positions mais pas dans la manière d'être. On rencontre à chaque pas des formes sociales qui dépeignent complètement l'Européen des

classes inférieures, voire même celui des classes moyennes et qui déconvenaient aussi complètement M. le *fauqueur* que le *citoyen munielle*, mais qui à mon sens sont pour le peuple américain la preuve d'un grand progrès social. Il a des manières qui, sous leur forme la plus simple, ont certains traits aristocratiques et partant il ne peut s'imaginer qu'il ait quoi que ce soit de commun avec une classe qui correspond chez nous au paysan, au journalier, au valet et à la servante. C'est pourtant bien le cas du petit fermier et du pionnier et l'on doit reconnaître que la comparaison entre le peuple de l'Europe et celui de l'Amérique est tout à l'avantage de ce dernier.

M. S. dont la maison n'était pas encore construite et qui était alors occupé à mettre quelques champs en état de culture, demeurait chez un de ces fermiers dont je viens de parler. Je lui fis donc visite. Quels que soit le rang et la classe dans laquelle on se trouve ou ne peut, chez les Anglo-Américains, éviter les formalités d'une présentation en règle et ces formalités sont les mêmes à partir de la demeure du président des États-Unis jusqu'à celle des conducteurs ou des gardiens d'animaux des caravanes sur la route de Santa-Fé ou de Chihuahua. On présente l'étranger également à tous les membres de la famille. Ce sont là des formes auxquelles personne ne songerait dans les classes populaires correspondantes de l'Europe. Je vis là deux jeunes filles, assez grandes déjà, dont l'éducation intellectuelle n'était pas au dessus de celle des paysannes allemandes. Mais quelle autre manière d'être? C'étaient deux figures maigres et allongées, aux traits pâles et fins qui, malgré leur ignorance de ce qui se passait au delà des monts Alleghannies, et le peu d'éclat de leur position, n'en

représentaient pas moins le type de lady américaine. En Allemagne, la différence dans les positions sociales, se manifeste plus encore chez les femmes que chez les hommes, en Amérique c'est le contraire qui se produit.

Nous n'eûmes guère de peine à amener les deux sœurs à nous chanter quelques chansons et elles nous firent entendre, avec l'accompagnement d'une espèce de cithare, appelée *Dulcino*, l'inévitable *Oh carry me back* et d'autre *Nigger songs* qu'elles chantaient d'une voix aigre et un peu nasillarde. Le père observa qu'il n'aimait pas ces chants mondains et que, quant à lui, il ne chantait que des hymnes. Les deux sœurs semblaient avoir un goût diamétralement opposé. M. S. me confia que leurs chansons de prédilection allaient même parfois jusqu'à la légèreté. Il me raconta aussi qu'il leur avait montré une silhouette de femme en leur disant que c'était le portrait de sa fiancée qui habitait l'Allemagne, à quoi elles avaient répondu qu'elles ne pouvaient croire qu'il s'oublierait au point d'épouser une négresse.

CHAPITRE VI.

Retour. — Salem. — Un maître de poste, hôtelier et cuisinier. — Collège de Botetourt, discipline scholastique. — Un virtuose allemand. — Un maître de piano allemand et le langage des fleurs. — Évéchés catholiques et jésuites. — Une grande école à une station de poste. — Esclave amené au marché en voiture publique. — Exercices d'un compagnon de route. — Lynchbourg. — Traversée sur le James Canal. — Un compagnon de voyage écossais. — Ponts peu décorés. — Scènes dans la vallée. — Richmond. — Pennsylvaniens allemands des choses électorales. — Esclaves employés aux travaux des fabriques. — Marché d'esclaves. — Transformation du paysage. — Retour à New-York.

Je choisis pour m'en retourner la route de poste qui mène à Lynchbourg par Salem et à partir de Salem, le James River jusqu'à Richmond.

Salem, ville qui comptait alors 600 habitants, est située dans la vallée du Land Runoke, un des plus délicieux points de cette partie de l'Amérique septentrionale. Cette vallée couverte de riches moissons est entourée d'un cercle de montagnes boisées. De petits bois et des bouquets de chênes, de tulipiers, de faux acacias, de nérans et de catalpas — des buissons de sassafras, de papirs et de différentes espèces de summe, chargés de vignes grimpanes, ornent les flancs des coteaux et les prairies de la plaine.

En échangeant de chevaux, je dis au maître de poste de Salem que je regrettais d'avoir payé ma place jusqu'à Lynchbourg car j'aurais désiré passer quelques jours dans cet endroit afin d'en pouvoir admirer les beautés à mon aise. « Cela ne fait rien, me répondit-il. Restez ici aussi longtemps que vous voudrez, on ne vous réclamera rien pour le reste de votre voyage. » Le maître de poste cumulait ces fonctions avec celle d'hôtelier et le lecteur pourrait chercher dans ce fait une explication à son amabilité; mais si pareille interprétation me fut venue à l'esprit, ses procédés m'eussent bientôt ramené à une autre manière de voir. Il n'est sorte d'attention qu'il ne me témoignât pendant les deux jours que je passai chez lui. Il me fit faire la connaissance de toutes les personnes distinguées de la ville et il me présenta de maison en maison. « Maintenant il faut que je vous fasse connaître aussi nos environs, me dit-il le matin. » Une jolie voiture attelée de deux chevaux ardents m'attendait devant la porte après le déjeuner. Nous y montâmes et il me fit parcourir pendant toute la journée les campagnes voisines. De temps à autre nous rencontrions un cavalier et il fallait procéder à la présentation. « Général (ou n'importe le titre), j'ai l'avantage de vous présenter M. F., qui arrive d'Europe et qui vient visiter notre pays... C'est ainsi que se passa toute la journée. Vers midi nous nous arrêtâmes devant un établissement d'instruction supérieure, appelé Botetourt collège, et situé dans un canton solitaire aux environs d'une source d'eau sulfureuse. Je fus reçu avec la plus grande amabilité par le directeur et les autres professeurs. L'école, composée d'une division pour les garçons et d'une autre pour les filles, était en vacances. On m'en montra pourtant toutes les particularités et on satisfait avec

empressement à toutes mes questions. Une discipline admirable existait relativement aux rapports entre les élèves des deux sexes. Ils ne pouvaient pas se parler et quand on découvrait une correspondance on renvoyait les deux coupables de l'école. Après le dîner, nous nous assîmes à l'ombre; on nous donna des pipes et je dus raconter à mes interlocuteurs les principales péripéties de la révolution allemande et les scènes de la vie de Paris, leur dépeindre les paysages montagneux de la Suisse et leur parler des bandes de brigands de l'Italie.

Je trouvai à l'hôtel deux Allemands qui cherchaient l'un et l'autre à gagner leur vie dans ce pays. L'un d'eux m'avoua avoir été dans le temps expulsé d'une université bavaroise. Il parcourait la Virginie un violon sous le bras et donnait des concerts dans les petites villes. Mon hôte m'en parla comme d'un grand virtuose. « Je n'ai pas, je dois l'avouer, me dit-il, entendu Paganini, mais je me figure que votre compatriote doit en approcher de près. » En revenant d'un promenade d'herborisation, je le rencontrai sous le portique de la maison. « Vous êtes botaniste, me demanda-t-il? Oui, lui répondis-je. — *He is a botanist*, reprit-il d'une air protecteur en se tournant vers les Américains qu'il environnaient. Savez-vous aussi le latin? dit-il en continuant son interrogatoire. — Naturellement. — *He knows latin* expliqua-t-il à ses auditeurs. — Et le grec aussi? Et le grec aussi. *And Greek too*. » Ajouta-t-il pour l'édification de la galerie. — Il est bien à déplorer, me fit remarquer mon hôte en me prenant à part, que ce grand artiste n'ait un goût si prononcé pour l'eau-de-vin. J'eus plus tard lieu de partager sa manière de voir. Il finit par me devenir insupportable à force de prévenances. Un soir il voulait donner un concert,

tout était préparé; lorsque tout à coup il se déclara très blessé de ce que je le traitais avec une certaine réserve et, après une catilinaire contre les aristocrates, débitée moitié en allemand moitié en anglais, voilà mon original qui quitte la ville, son violon sous le bras et avec l'air majestueux d'un artiste incompris. C'est ainsi que je privai, bien innoemment toutefois, les habitants de Salem des plaisirs artistiques qui leur étaient promis.

Mon autre compatriote avait suivi une carrière analogue, mais, il la comprenait bien différemment. Il allait dans les petites villes et dans les propriétés rurales accorder les pianos; sa jeunesse, son extérieur agréable et une sentimentalité toute poétique, prévenaient en sa faveur. Il parlait avec chaleur de femmes aimables, de fleurs qu'il avait reçues, de la tendre allégorie cachée sous ces présents modestes en faisant observer que le langage des fleurs était d'un usage universel en Virginie.

Le lendemain du second jour, un certain nombre de jeunes hommes habillés de noir, graves et silencieux, prirent place à table à côté de nous; chacun d'eux avait à ses côtés une jeune dame tout aussi sérieuse et silencieuse. Le peu de mots qu'ils prononcèrent ressemblaient à de légers soupirs imperceptibles à la plupart des oreilles humaines. C'était une réunion de prêtres méthodistes qui tenaient un synode à Salem. Leurs dames étaient d'une beauté éclatante et attrayante à la fois. A l'autre bout de la table se trouvait un colporteur allemand, assis auprès de l'accordeur de piano: la distance qui nous séparait ne l'empêcha pas de me crier à haute voix: *so, se sein ein Deutscher? Wie glaiche se das land?* C'est à dire: « Ainsi vous êtes Allemand? Comment vous plait ce pays? »

Après deux jours passés agréablement à Salem et après avoir remercié mon hôte de toutes ses bontés pour moi, je montai dans la voiture de poste qui passait et je continuai ma route. Elle menait à travers des régions montagneuses au milieu desquelles je traversai les montagnes Bleues, entre Salem et Liberty. Nous fîmes halte pour déjeuner, au pied de la montagne, dans une station solitaire. Ce déjeuner avait pour un moi un cachet très caractéristique. La dame de la maison, assise au haut bout de la table, en faisait majestueusement les honneurs. Elle demandait à chacun de nous, avec une politesse pleine de froideur et de réserve, comment il préférait qu'on lui préparât la tasse qu'elle remplissait, ce qu'elle faisait du reste avec un calme et une lenteur pleins de distinction; cela fait, elle transmettait la tasse à une esclave. Deux jeunes négresses étaient debout à chacun des côtés de la table, derrière nos chaises, armées d'énormes éventails de plumes de paon qu'elles agitaient sur nos têtes avec la régularité d'un pendule, quoique les quelques mouches qui fussent là, restassent collées à la muraille, tout engourdies par la fraîcheur du matin.

Un homme très élégamment vêtu, était monté en voiture à une des stations précédentes. J'avais eu avec lui une conversation assez animée sur toutes espèces de sujets et la connaissance s'était faite de cette façon. A notre arrivée à Lynchbourg, il me confia qu'il y était venu avec son esclave pour la vendre. « Cela lui sera probablement désagréable, me dit-il. On ne fait cela que quand on doit absolument le faire et, quant à moi, je ne le fais que parce que cette fille a un caractère si obstiné qu'on ne peut par aucun moyen la forcer à obéir, ni la bonté, ni la sévérité n'ont d'action sur elle. » Il est possible que cet homme disait la vérité, car

cette jeune fille avait des traits excessivement rudes et grossiers même pour une négresse. Mais ce qui me semblait le plus curieux à observer, c'était le sentiment qui portait un propriétaire de la Virginie à s'exposer vis à vis d'un étranger. A ces excuses en succédèrent d'autres d'espèce tout à fait différente. Mon interlocuteur, à la suite de notre conversation, avait fini par deviner que j'avais quitté ma patrie à la suite de la révolution. Toutefois, il avait fait fausse route en me prenant pour un aristocrate et en témoignant une sympathie assez vive pour notre aristocratie européenne et pour nos princes. L'erreur était pardonnable à un Virginien qui ne connaît guère le continent, mais quand je lui eus dit ce qu'il en était, le voilà tout de suite un excellent républicain et démocrate. « L'hospitalité, me dit-il, nous fait une loi d'exprimer nos sympathies au proscrit qui vient chez nous après avoir fui sa patrie et de bien le recevoir à quelque parti qu'il puisse appartenir. Nous sommes tous ici républicains de corps et d'âme, mais je ne pouvais pas deviner à quel parti vous apparteniez et je ne voulais pas blesser vos sentiments. »

La petite ville de Lynchbourg est un endroit très important pour le commerce d'expédition; elle doit cela à sa position à l'extrémité du canal du James River qui s'étend, sur un espace de cent milles environ jusqu'à Richmond où le fleuve cesse d'être navigable. Cette ville qui contient une population nègre et mulâtre assez nombreuse, produisit sur moi une impression défavorable; on me dit que c'était un endroit très démoralisé.

La traversée sur le canal du James River nous présenta une suite presque non interrompue de beaux points de vue. Le bateau, très étroit et peu élevé, était tellement encombré

de voyageurs que cela en devenait gênant. Je trouvai, à mon grand étonnement, parmi les voyageurs et dans la cabine, un homme enchaîné. C'était un malfaiteur que l'on transportait à Richmond, mais que l'on avait abandonné à lui-même pendant la traversée sur le canal. Il s'était emparé sans la moindre gêne d'un canapé de velours rouge sur lequel il s'était installé lui et sa chaîne, et personne de la société ne s'en inquiétait. Le bateau était tiré par des chevaux que l'on changeait à chaque station. Le canal est coupé par un grand nombre d'écluses, dont le passage entraîne de fréquents retards. Du reste, on va plus vite qu'on ne devrait s'y attendre avec un pareil mode de locomotion. Les chevaux ne cessent de galoper comme devant une voiture de poste. Parmi les inconvénients de ce mode de transport on doit compter le grand nombre de ponts peu élevés sous lesquels le bateau a à passer. Lorsqu'on y arrive, les personnes qui sont sur le pont sont forcées de se baisser. C'est chose à laquelle il faut constamment faire attention et mal m'en a pris de perdre cela de vue. Je me laissai aller à la contemplation d'un paysage que nous laissions derrière nous, lorsque je fus subitement rappelé à moi par un coup épouvantable que je recevais sur la nuque. Heureusement que la marche du bateau avait été ralentie parce que nous approchions d'une écluse, sans cela j'eusse pu avoir la tête fracassée.

Le canal coule parallèlement au fleuve et à quelque distance de celui-ci. Ses eaux étaient alors — je ne sais si c'est un phénomène constant — des eaux troubles et d'un rouge brun. Sa chute est rapide, quelquefois torrentueuse avec de véritables cataractes. Les rives sont couvertes de champs de plants qui semblent chargés de laine et de hauts plantains

qui portent des vignes grimpant jusqu'au sommet d'où elles retombent jusqu'à terre. La vallée, assez étroite, s'élargit parfois. La paroi septentrionale du canal que nous voyions, penché sur nos têtes, les sarments des vignes dans lesquelles voltigeaient des tourterelles et que nous pouvions, du pont du bateau, cueillir les fleurs qui poussaient le long du rocher. Ce n'étaient du reste que ravins aux fourrés pleins de vigne, roches ardoisières couvertes de groseillers sauvages et de buissons de sumac, ruisseaux aux bords ornés de silènes, de lobélins et de plantes de la famille des aquilées et des spirécées, collines escarpées couvertes d'une végétation sombre sur laquelle branchaient les fleurs blanches légèrement rosées du calmus. A mesure que notre bateau avançait on voyait çà et là s'envoler des oies sauvages, des serpents d'eau se hâter de gagner le bord par des élan rapides et des tortues qui se chauffaient au soleil, plonger au fond de l'eau. A la tombée de la nuit, l'air se remplit du doux parfum des faux aeneias en fleurs et des vers luisants dont la lumière n'est pas comme celle des nôtres douce et constante, mais brille par intervalle, avaient allumé autour de nous un feu d'artifice fantastique.

Je suis forcé d'avouer que ces scènes si variées m'avaient complètement arraché à l'attention que je prêtai d'abord aux établissements des hommes dans cette vallée. Ni les villages, ni les maisons isolées près desquelles nous passions n'étaient de nature à exciter en moi un intérêt aussi puissant. Il n'y eut qu'un édifice en forme de château, bâti sur une hauteur et sur la rive droite du canal qui attira mon attention. Un de mes compagnons de route me dit que la propriété dont il dépendait était une des plus grandes et

des plus belles de la Virginie, qu'on l'estimait à un demi million de dollars et que le château seul en avait coûté 80 mille. Je ne sais si ces renseignements sont exacts, d'ailleurs ils m'intéressaient peu.

Nous arrivâmes enfin à Richmond, la capitale de la Virginie. Il est difficile de rêver une plus belle situation pour une petite ville. Elle s'étend sur quelques collines, séparées par des ravins, à l'endroit où le James River cesse d'être navigable : cette transition est si brusque que l'on voit des vaisseaux de fort tonnage auerés à quelques pas des rapides où les eaux rouges du fleuve se pressent entre de nombreuses îles rocheuses et couvertes de plantes. Le Capitole de Virginie, un bâtiment de style grec, se trouve au centre de la ville. Les maisons particulières et les établissements publics sont construits avec beaucoup de goût ou du moins ils forment un ensemble plein d'harmonie et de beauté.

Un Allemand habitant Richmond me fit faire la connaissance de plusieurs des principaux personnages de la ville. Je reçus un jour une invitation à une soirée du meilleur monde où je rencontrai des hommes intelligents, de jolies femmes qu'animaient une conversation intéressante. La dame de la maison était une descendante des anciens émigrés allemands de la Pennsylvanie. L'union d'une éducation américaine très distinguée avec un reste de l'élément germanique, produisait chez elle un effet charmant. Elle ne voulait pas prononcer le moindre mot d'allemand, prétendant ne comprendre que le vieil allemand de la Pennsylvanie. Ce fait me rappelait des dames de Berne et de Zurich que je vis en 1833 et qui prétendaient ne parler allemand à aucun prix. Un vieux général pennsylvanien qui se trouvait dans la société se montra beaucoup moins scrupuleux et pour

m'être agréable et satisfaire ma curiosité philosophique, il se mit à m'adresser la parole dans l'allemand le plus épouvantable que j'aie jamais entendu de Monte Rosa jusqu'à l'île d'Heligoland. Il est vrai que les Pennsylvaniens allemands des classes supérieures vivent complètement dans le milieu intellectuel des anglo-américains et que l'idiome pennsylvanien allemand n'est pour eux que ce qu'est le patois allemand pour l'habitant lettré de Hambourg, un souvenir romantique des mœurs populaires.

M. S. qui s'était donné tant de peines pour me rendre le séjour de Richmond aussi instructif qu'amusant, me conduisit dans la fabrique de tabac de MM. Grant et C^o où je vis deux cents esclaves occupés à la fabrication du tabac à mâcher. Cette fabrique est une des curiosités de Richmond et plusieurs voyageurs l'ont citée comme un exemple du travail des nègres dans les manufactures. Ces esclaves sont nourris et vêtus aux frais de la fabrique et cette dernière paye — ou du moins payait — aux maîtres à qui elle les loue, de 75 à 125 dollars par an. Chacun d'eux doit préparer journellement une quantité déterminée de tabac que l'on me dit être de 25 livres par jour. Ce que chaque travailleur fait en plus lui est payé à part et le produit de ce travail supplémentaire est sa propriété. Des ouvriers adroits peuvent de cette façon gagner par semaine 3 à 4 dollars, somme qu'ils emploient d'ordinaire à se procurer une nourriture et des vêtements meilleurs. Ces chiffres paraissent élevés, mais ils concordent avec ceux fournis à d'autres voyageurs. Les machines, en égard aux progrès actuels de la mécanique, laissent beaucoup à désirer. Un grand nombre de presses tout à fait rudimentaires, destinées à mettre le tabac en tablettes et lui donner sa forme marchande, nécessitent de grandes

dépenses de temps et de forces. Ce n'est pas dans les villes du Nord que l'on verrait un établissement semblable.

Il ne me restait qu'une seule chose véritablement caractéristique à voir à Richmond, c'était un marché d'esclaves ou plutôt une vente d'esclaves à la criée. — M. S. m'accompagna dans un des nombreux locaux où se tiennent ces ventes. La marchandise à vendre se composait d'un jeune homme, d'une jeune femme et d'une femme avec deux enfants de 5 à 7 ans. Il n'y eut que la jeune femme de vendue pour 500 dollars. Depuis lors le prix des esclaves a beaucoup augmenté. Son visage assez grossier manifestait pendant la vente une certaine émotion ; était-ce sentiment de son humiliation ou incertitude sur le sort que lui réservait son nouveau maître ! Le jeune homme avait eu au bras un accident dont il s'était bien guéri mais dont il portait encore des traces. Il semblait attristé de ce que cela diminuait sa valeur marchande, aussi faisait-il avec les bras les mouvements les plus violents pour montrer qu'il n'avait rien conservé de son mal. Ni lui, ni la femme avec les enfants ne trouvèrent acheteurs.

Je borne à ceci les observations que j'ai faites à cette occasion. M. S. voulut me conduire dans d'autres locaux mais je refusai ne voyant pas de motif suffisant pour renouveler l'impression désagréable que j'avais éprouvée (1).

Quelque intérêt que puisse présenter au point de vue de l'histoire des mœurs de l'humanité, les différents rapports

(1) William Chambers a, dans ses *Things as they are in America*, fait des observations sur les marchés d'esclaves de Richmond. Je renvoie à son *ouvrage* le lecteur qui voudrait en avoir une idée complète et fidèle. On les trouve imprimées à part ainsi que dans le *Chambers' Journal*, octobre 1833. Ultime les a également copiées dans son excellent livre : *Four Centuries of Slave States*, New-York, 1836, pages 31 à 40.

qui naissent de l'esclavage et ses modifications diverses, ils ne peuvent influer sur le jugement qu'on doit en porter et auquel je consacrerai quelques-uns des chapitres suivants. Son caractère principal est le travail non libre ; la forme qu'il peut affecter ne peut présenter qu'une importance relative. Il ne faut considérer qu'une seule de ses manifestations, la vente publique de l'homme, pour qu'il provoque un sentiment vraiment répulsif qui le caractérise tout entier quels que puissent être sa forme et ses adoucissements. Je souhaite que mon jugement soit exempt de toute passion et de toute exagération et je me suis souvenu à cet effet que l'on ne doit pas toujours conclure de la brutalité de la forme à une égale grossièreté de l'essence des choses. Il est bien des peuples qui ont une certaine civilisation et où les pères vendent leurs filles sans que pour cela ils ignorent l'amour paternel ou que les jeunes filles ne connaissent pas l'amour conjugal. D'ailleurs, pour poursuivre la comparaison, l'Oriental ne conclut pas ces marchés sans y mettre une sorte de pudeur. On ne peut comparer la vente des nègres dans des villes aussi civilisées que le sont celles des États du Sud, qu'à la vente publique de l'innocence des jeunes filles dans les villes de bains et dans les foires au Mexique (1). Du reste l'esclavage a beaucoup d'analogie avec la prostitution. La prostitution joue un rôle dans l'histoire de la civilisation et, de même que la politique du Sud agite la question de savoir si l'esclavage ne vaut pas mieux que le prolétariat des travailleurs libres, de même il est des hommes d'État de différents pays qui, à diverses

(1) C'est un fait. Des gens dignes de foi et qui ont été témoins à Aguas Calientes, me l'ont assuré.

époques ont prétendu que la prostitution autorisée par l'État était préférable à l'introduction des mauvaises mœurs dans les familles. Vouloir empêcher chez le nègre les aspirations vers la liberté et l'indépendance morale, en lui montrant qu'il est mieux nourri, mieux vêtu et mieux soigné que s'il travaillait librement, c'est une morale analogue à celle qui prétendait prouver à une jeune fille qu'elle serait mieux dans une maison publique que dans une famille pauvre.

Avant que nous ne quittâmes le local de la vente, mon compagnon fut abordé en allemand par un monsieur qui venait d'entrer. Nous fûmes présentés en forme l'un à l'autre. « M. F., dit mon guide qui tenait à me faire voir sous mon véritable jour, M. F. est un des champions de la liberté de l'Allemagne — M^r M., me dit-il, en parlant, est un de nos principaux marchands d'esclaves. »

Je demandai quelle place un homme semblable pouvait occuper dans la société. — Il est exclu de toute société honorable. L'esclavage a encore cela de commun avec la prostitution, que le marchand d'esclaves est comme la proxénète dont beaucoup font usage et que tous méprisent.

Le 31 mai, j'étais de nouveau en wagon en route pour New-York. La nature avait revêtu ses parures d'été; les forêts étaient couvertes d'un feuillage épais, les champs de moissons et les prairies d'herbes et de fleurs. Dans les buissons brillaient les fleurs rouges de la bignonia.

Le pays, situé entre Richmond et Washington, par où passe le chemin de fer, est un des plus mauvais de la Virginie; c'est ce dont je pus juger grâce aux progrès de la végétation. Des champs, dont la force productive est presque anéanti-

tie, me montrèrent ce que c'est qu'un pays épuisé par la culture du tabac.

Le prochain chapitre me donnera occasion d'en parler plus amplement.

CHAPITRE VII.

Une spéculation sur les terres et un second voyage en Virginie. — Harper's Ferry. — *Great Valley of Virginia*. — Fontaines d'eau chaudes. — C'est mille carrés de pays les plus beaux et les plus fertiles. — Sources minérales des monts Alleghanes. — Fortes chaleurs. — Agriculture et industrie en Virginie. — État arriéré des pays à esclaves. — Immigration et réformes en Virginie.

Les offres ne manquent pas à ceux qui veulent acheter des terres en Virginie. On nous en fit à mes amis et à moi, de la part de l'agent d'un propriétaire de ce pays. On nous offrait je ne sais combien de milles acres à des conditions telles que si la deuxième partie eût été cultivable, nous eussions eu non seulement du terrain de reste, mais assez d'espace pour en recéder à notre tour et pour former toute une colonie d'amis. Il y avait alors beaucoup de nouveaux venus d'Allemagne qui avaient été dans des rapports plus ou moins intimes et que le même destin avait poussés vers les mêmes entreprises. Nous ne savions pas encore que c'était une de ces idées irréalisables que nous avions emportées d'Europe, que celle de vouloir se créer une nouvelle patrie, de s'entourer de compatriotes et d'amis et d'alléger ainsi les fatigues et les misères de la vie de pionniers par l'appui et la jouissance d'un voisinage ami. Nous croyions que c'était

CHAPITRE VII.

101

un plan réalisable, au moins dans des circonstances exceptionnelles. Sans vouloir examiner en détail tous les motifs qui s'opposent à l'exécution d'une telle idée, je me bornerai à remarquer que ce fait, à l'envisager en général, est un de ceux par lesquels se manifeste l'esprit atomistique et expansif de la vie américaine. Cette vie peut se comparer à un liquide élastique dans lequel la force répulsive de toutes les parties surpasse la force attractive, de sorte qu'il faut que les parties aient pu se combiner avant de pouvoir se confondre selon les lois de la cristallisation.

Les offres qu'on nous faisait étaient fort engageantes : il s'agissait d'un espace de cent milles carrés environ dont le prix était de 5 à 10,000 dollars. Que cette acquisition devait ne pas être exempte d'inconvénients, c'est ce qui était certain ! — Mais qui n'eût été tenté de se voir entre les mains une principauté à aussi bon marché ? Telle fut notre idée. Je me mis donc en route pour la Virginie au commencement de juillet, en compagnie d'un de mes amis, M^r Z.

Le pays que nous avions en vue était situé aux environs de Warm Springs, petite ville de bains dans les Alleghanies, près des sources du James River. A partir de Baltimore, nous nous dirigeâmes par Harper's Ferry, à l'endroit où le Potomac traverse les montagnes Bleues, dans ce qu'on appelle la grande vallée de Virginie, dont les nombreux cours d'eau, allant vers le nord-ouest, se jettent presque tous dans ce dernier fleuve. Cet endroit est un des plus célèbres des États-Unis par la beauté de son site. On peut le comparer au passage du Wiser à travers la Porta Westphalica ou à celui de l'Elbe par les montagnes qui forment la frontière de la Saxe et de la Bavière, quoiqu'il soit loin d'atteindre, en beauté, la Suisse saxonne. Cependant il mérite d'être vu

de quiconque recherche en Amérique les beautés de la nature. Le voyage par le chemin de fer qui serpente entre les montagnes boisées et les collines du dente présente une série de jolis points de vue au sein d'une nature montagneuse.

Ce que l'on appelle la grande vallée de la Virginie : *The great valley of Virginia*, — comprend l'espace qui s'étend entre les chaînes orientales et celles occidentales des Alleghenies, ou, ce qui revient au même, entre les montagnes Bleues et les Alleghenies proprement dits. La largeur est de 40 à 50 milles; mais on s'en ferait une idée très fautive si on s'imaginait y rencontrer une seule vallée dans le sens strict du mot. Car non seulement ses innombrables cours d'eau ne se réunissent pas en un seul, mais elle est fréquemment coupée par des séries de montagnes et de collines qui suivent la direction de tout le système. Il conviendrait plutôt d'envisager ce pays comme un plateau d'élévation moyenne par les échappées et les paradis desquelles s'échappent le Potomac, le James River, le Roanoke et le grand Kanawha; dont les trois premiers appartiennent au système hydrographique de l'Océan Atlantique et le dernier à celui du golfe du Mexique. Ce pays est la partie la plus belle ou du moins la mieux cultivée de la Virginie, et son climat est le plus agréable et le plus sain de tous ceux qui existent à l'orient du continent américain. Le sol est excellent presque partout, et si j'avais à faire de l'agriculture aux États-Unis et à habiter la campagne, si je devais ne me laisser guider que par l'aspect de la nature, je mettrais, abstraction faite de la Californie, la grande vallée de Virginie au premier rang des quelques pays auxquels je limiterais mon choix. Mais les meilleures parties de cette contrée sont déjà aux mains de propriétaires qui les cultivent et leur prix est relativement assez élevé.

Aussi ne devions-nous pas nous attendre à ce que les terres qui nous étaient offertes fussent de qualité supérieure. Nous ne pouvions espérer obtenir que ce que les autres n'avaient pas voulu ou une partie de terres dans un pays inabordable. Nous vîmes bientôt ces deux hypothèses se réaliser à la fois.

La poste nous mena de Winchester, où j'habitais en ce temps là la voie ferrée, jusqu'à Warm Springs. On nous avait adressé à un avocat chargé de la vente de ce domaine. Il nous donna un guide, nous montâmes à cheval et nous voilà en route pour inspecter la terre qui nous était promise. Ce fut une rude course que celle qui nous mena, au bout de 25 milles, à un versant boisé et rocheux de la montagne. C'était au sommet et sur ses deux versants que, sur une longueur de 20 à 30 et sur une largeur de 4 à 5 milles, s'étendait l'Eldorado en question. Il finissait précisément où commençait la terre fertile et chaque fois que la bonne terre s'avancait le long d'une vallée ou d'un enfoncement dans la montagne, on pouvait être à peu près certain que là se trouvait la limite de notre concession. En un mot nous vîmes que nous avions la plus belle occasion du monde d'acheter un coin des monts Alleghenies. Je me rappelle qu'étant petit garçon mon vœu le plus ardent était de devenir propriétaire d'une montagne et que je ne tant que je me fis donner par mon père la seule qui se trouvât à proximité de notre village. Aujourd'hui je pourrais avoir presque pour rien une montagne dix fois plus élevée, mais les idées des hommes varient avec l'âge, et cette bonne occasion venait quarante ans trop tard.

Telle était, paraît-il, aussi l'opinion de mon ami; nous revînmes le soir, à Warm Springs, tirés de fatigue et reprimés, par Washington, la route de New-York. Notre

course à travers la montagne m'avait du reste fait connaître le pays. Il est entre autres un endroit de la forêt qui est resté profondément gravé dans ma mémoire. Un ruisseau, dont l'eau avait la transparence du cristal, coulait dans un ravin merveilleusement ombragé. Nous prîmes un bain dans l'endroit le plus profond et le plus large, entouré d'un bosquet de belles fleurs rouges du rhododendron maximum. A l'ombre des arbres croissaient une multitude d'azalées et de lys de feu.

Warm Springs est une des nombreuses petites villes de bains des Alleghannies. La plupart sont situées entre les sources du James River, le Green Brier et le grand Kanawha. On trouve là Warm Springs, Hot Springs, Alum Springs, White Sulphur Springs, Blue Sulphur Springs, Grey Sulphur Springs, Red Sulphur Springs, Sweet Sulphur Springs, Salt Sulphur Springs et d'autres sources minérales. La source de Warm Springs se distingue par sa richesse en acide carbonique. Nous y prîmes un bain qui nous réconforta entièrement ; la chaleur était telle dans cet endroit encaissé entre des montagnes que des baigneurs de la Nouvelle-Orléans s'en plaignaient. Le soulagement que nous ressentîmes ne fut pas l'effet de la fraîcheur de l'eau, mais celui de l'élévation de sa température, en qui fit qu'en en sortant, l'air nous sembla tout rafraîchi.

Avant d'en finir avec la Virginie, je me permettrai quelques observations générales sur ce pays et surtout sur l'émigration allemande.

Les descriptions qui ont pris place dans mon récit auront, avec raison, donné au lecteur une opinion favorable de ce pays. La nature a été des plus généreuses en faveur de la plus grande partie de la Virginie, et si généralement

il n'en est pas ainsi des régions situées entre le versant oriental des Montagnes Bleues et la mer, si l'homme n'a, non seulement, pas amendé ce pays, mais l'a appauvri par une culture inintelligente et peu soignée, l'expérience de son côté a démontré que l'on pouvait facilement obvier à ce mal, d'autant plus que le bas prix des terres compenserait largement les peines et les dépenses nécessaires pour arriver à ce but. Qu'est-ce qui force d'ailleurs l'émigrant à choisir précisément la plus mauvaise partie du pays ? Le sol de la Grande Vallée et celui du versant oriental des montagnes Bleues est fertile ; le pays est beau et sain. Certains endroits m'ont rappelé le Taunus, Fribourg en Brisgau, la campagne de Bâle du côté du Jura et plusieurs des plus beaux endroits de l'Allemagne et du plinteu de la Suisse, tout en faisant la part de la diversité des productions et de la beauté du climat qui est entièrement en faveur de la Virginie. Je ne connais pas l'ouest de la Virginie ni les environs de l'Ohio, et je ne veux parler que de ce que j'ai vu de mes propres yeux. Tout ce que je puis dire, c'est que ce pays jouit aussi de grands avantages naturels.

Cependant, malgré ces bienfaits de la nature, la Virginie, au point de vue de l'agriculture, de presque toutes les branches de l'industrie, de l'accroissement de la population et en général sous presque tous les rapports, s'est laissé distancer par beaucoup d'autres États moins favorisés ou qui, dans tous les cas, ne le sont pas plus. Comparons, par exemple, pour rendre ce fait saillant, l'agriculture dans deux pays qui sont voisins et qui se trouvent dans des conditions à peu près identiques, la Virginie et la Pennsylvanie. La Virginie avait, en 1790, une population de 10,68 âmes par mille carré, la Pennsylvanie n'en avait que 9,28. Elle s'est élevée jus-

qu'en 1850 à 17.30 pour la Pennsylvanie, et seulement à 13.72 pour la Virginie. La population de l'État de New-York, pendant la même période, s'est élevée de 7.56 à 21.31. L'étendue des terres cultivées et le prix des biens ont suivi une progression analogue. Il y avait, en 1850, en Pennsylvanie 8,626,619 acres de terrains cultivés et 6,294,728 acres de terres incultes; la Virginie comptait 10,860,135 acres cultivés et 15,792,176 non cultivés. La valeur totale des biens en culture s'élevait en Pennsylvanie à 407,876,099 dollars, tandis qu'elle n'était que de 216,401,543 en Virginie. La valeur moyenne de l'acre de terre en Pennsylvanie est de 25 dollars, en Virginie la même quantité ne vaut pas plus de 8 dollars. On prétend que la valeur moyenne du sol est un peu plus grande en Pennsylvanie qu'en Virginie, mais cette différence ne peut pas être considérable. Du reste, la valeur moyenne de la terre dans l'État de New-Jersey est de 44 dollars par acre et la qualité moyenne des terres est incontestablement plus mauvaise qu'en Virginie.

Le vieil orgueil virginien s'irrite de ces faits; aussi voyons ce qu'en disent les journaux de ce pays :

• La Virginie, — voilà du moins ce qu'on lit dans le *Richmond Enquirer* de 1852, — avait, avant la révolution et cela jusqu'à son entrée dans l'union, une richesse et une population plus considérables que n'importe quel autre État. Mais depuis lors elle est tombée au cinquième rang au point de vue de la richesse et au quatrième sous le rapport de la population et de la puissance politique. New-York, la Pennsylvanie, le Massachusetts et l'Ohio l'emportent sous le premier rapport, et les autres États, sauf le Massachusetts, sous les deux derniers. Pour bien comprendre la position qui nous est faite, il suffit de rappeler que la population

libre de la Virginie orientale et centrale est moindre que celle de la seule ville de New-York et de ses environs. Philadelphie seule a une population de beaucoup plus considérable que toute la population libre de la Virginie orientale. La richesse du petit État de Massachusetts, dont les produits du sol ne suffisent pas pour nourrir sa propre population, est de 126 millions de dollars plus considérable que celle de toute la Virginie. New-York qui, lors de son admission dans l'Union, était autant en dessous du Massachusetts que le Massachusetts l'était de la Virginie, l'État de New-York a maintenant une richesse beaucoup plus grande que celle de ces deux États réunis. La richesse totale de l'État de New-York était, en 1850, de 1,080,309,216 dollars, tandis que celle de la Virginie n'était que de 487,701,082 dollars. Cependant la richesse minéralogique de la Virginie est plus importante que celle de l'État de New-York. Son climat et son sol sont préférables et les pays qui se trouvent au delà pourraient, avec les mêmes voies de communication, lui rendre les mêmes services. •

Dans un autre article, la même feuille parle des avantages que la nature a accordés à la Virginie au point de vue de l'industrie, de sa puissance hydrographique inépuisable, de ses moyens de construction, de la beauté et de la salubrité de son climat, de la fertilité de son sol, de sa situation avantageuse pour les industries qui se rattachent à la culture du coton et de l'incontestable retard de ce pays dans la voie du progrès. — • Les charbonnages de la Virginie, dit un autre journal, le *Lynchbourg Virginian*, sont les plus étendus du monde entier, le charbon y est des meilleurs. Le fer de la Virginie est inépuisable et d'une qualité

hors ligne. Il existe dans ce pays des gisements très considérables de cuivre et de plomb et pourtant, continue-t-il, nous sommes tributaires de l'Europe et du Nord pour la moindre aune de drap, pour nos habits et nos bottes, pour les chapeaux que nous portons, pour nos haches et nos faux, pour nos cuiviers et nos seaux, pour tout en un mot, sauf pour le pain et la viande que nous mangeons. Si jamais nous allions être séparés du Nord, et nul ne peut assigner l'époque où cela s'accomplira, nous ne serions pas en état, dans tout le Sud, de nous vêtir, d'émonder nos arbres, de labourer nos champs et de faucher notre herbe. Nous tomberions à un degré d'abaissement tel qu'on ne peut se le figurer. Et quoique ces faits nous crèvent les yeux, nous marchons toujours sans vouloir nous en occuper. *

Quand la population d'un État, qui ne manque ni d'orgueil ni de présomption, se juge de cette manière, l'étranger est bien forcé de s'apercevoir que cet État est rongé par un vice quelconque. En fait, on peut comparer ce sentiment de son arrêt dans la voie de la civilisation et d'une certaine infériorité en bien des matières importantes, sentiment qui, malgré son aveuglement et son arrogance, se fait jour dans la population de la Virginie et dans celle des autres États à esclaves, à la conscience de leur abaissement dont sont pénétrés les Mexicains et, on peut le dire, tous les Hispano-Américains. Cet aveuglement et cette arrogance existent dans toute l'Amérique espagnole côté à côté avec ce sentiment d'infériorité, et la contradiction qui existe entre ces idées obscurcit le jugement, pousse à rechercher la source du mal là où elle n'est pas, fait recourir à des remèdes impuissants ou dangereux,

porte à haïr les compétiteurs plus heureux et à rejeter sur eux la cause de tout le mal. Mais, pas plus en Virginie que sur le continent Hispano-Américain, on ne veut reconnaître la véritable source du mal. Tout au plus ce que l'on fait c'est de râler contre tel ou tel symptôme du mal au lieu de l'attaquer par sa base qui est l'esclavage dans les États du Sud, la domination exclusive des prêtres et des soldats dans l'Amérique espagnole, et dans tous deux l'absence ou l'infériorité relative d'une classe moyenne indépendante dont les mœurs industrielles sont une condition nécessaire de force et de progrès dans le monde actuel et dont la prédominance constitue la force des États du Nord. C'est à l'émigration que ces derniers États sont redevables de ce puissant élément populaire et cela un peu par la force des choses. La Virginie, dans ces derniers temps, s'est donnée toutes les peines du monde pour attirer à elle quelque filet de ce courant, mais c'est une question très grave que de savoir si, en Virginie, l'esclavage devra céder le pas à l'émigration et si, à Mexico, où l'on a cherché un remède dans l'émigration, celle-ci sera assez puissante pour faire disparaître le despotisme militaire et sacerdotal. Une émigration nombreuse est incompatible avec l'esclavage, une émigration peu nombreuse se laissera dominer ou démoralliser par lui. On n'obtiendra par là aucun résultat utile, le chiffre même de la population ne s'en ressentira pas, car, au fur et à mesure que les étrangers arrivent, à moins qu'ils ne viennent en nombre considérable, les Virginienais quittent leur pays pour émigrer vers le Texas ou d'autres États du l'Ouest. Le désir de vendre des terres et de quitter l'État, a peut-être plus de part aux efforts faits pour appeler les étrangers que le désir d'améliorer la situation

du pays. Les propriétaires dont les affaires n'ont pas prospéré sont ceux qui, en général, affectent les principes les plus libéraux en cette matière. Quant à l'aristocratie virginienne, elle est certainement d'un autre avis : elle n'a assez d'intelligence pour prévoir les conséquences d'une vaste émigration, mais elle n'est ni assez désintéressée, ni assez sage pour vouloir les accepter.

• L'esclavage, dit avec beaucoup de raison un journal de New-York, ruine les États à esclaves mais non les propriétaires d'esclaves; il appauvrit la Virginie mais il fait la fortune des Tylers, des Masons et des Smiths qui gouvernent ce pays. • On ne peut admettre que cette classe de gens soit jamais favorable à une grande émigration. Le fût-elle en partie, ce ne pourrait jamais être qu'à la condition qu'elle appartint à l'un ou à l'autre extrême de la société. Peut-être verrait-on venir avec plaisir des aristocrates ou des capitalistes européens, car on pourrait s'attendre à leur voir faire de grandes acquisitions de terrains et de grandes entreprises industrielles ou bien encore épouser les intérêts des partisans de l'esclavage. Malheureusement les Allemands qui se sont établis en Virginie ont même dépassé l'espoir que l'on avait conçu. Ils se sont distingués par leur dureté et leur brutalité envers leurs esclaves. Il est possible aussi que l'on ne voie pas avec déplaisir arriver des prolétaires européens afin de pouvoir, en les employant, épargner les esclaves que l'on devra pour vendre dans les États où l'on cultive le coton. Si tant est que l'on puisse jamais employer avec avantage des prolétaires blancs dans des États à esclaves. Ce contact des prolétaires et des esclaves rend ceux-ci rebelles et ceux-là paresseux et négligents.

Il n'y a que l'émigration des petits propriétaires agriculteurs et des ouvriers qui puisse être avantageuse pour la Virginie. Ils apportent avec eux les mœurs des travailleurs libres, tiennent les esclaves à l'écart et conservent soigneusement leurs habitudes. Leur grande utilité consiste surtout en ce qu'ils déplacent une quantité de travail esclave égale à la somme de travail libre qu'ils représentent. Le résultat de leur activité, qui est un fait palpable pour tout le monde, démontre aux yeux des plus aveuglés que le retard que mettent les États à esclaves à marcher dans la voie du progrès est surtout la conséquence de l'esclavage. Abstraction faite des vices moraux et sociaux de l'esclavage, ce fait n'a rien d'extraordinaire pour quiconque sait que, d'après les recherches les plus consciencieuses, il est prouvé qu'un bon ouvrier blanc, non gâté par le contact de l'esclavage, fait en moyenne le travail de 4 esclaves; qu'en comptant également en moyenne les femmes, les enfants, les vieillards, les malades et les valétudinaires, il faut toujours avoir trois esclaves pour obtenir le travail complet d'un seul et que, par conséquent, pour balancer la somme de travail d'un seul bon ouvrier blanc, il faut tenir douze esclaves, si tant est encore que les esclaves puissent jamais remplacer les travailleurs blancs.

Que maintenant on se rende bien compte en Virginie des suites d'un pareil repeuplement et que ceux qui s'en rendent compte le désirent ou non, il est évident que ce repeuplement s'opérera insensiblement. On voit dans les comtés du nord de la Virginie une population d'origine allemande, venue de la Pennsylvanie, qui se distingue par son activité et par sa répulsion contre l'esclavage et qui est en train de changer complètement les mœurs du pays. Les documents

suivants mettront le lecteur à même d'en apprécier les effets (1).

Dans les comtés de Surrey, de Prince George, de Charles City et de James qui se trouvent le long du James River, dont le sol est le meilleur de la Virginie et dont les environs sont cultivés depuis plus de 200 ans, l'acre de terre ne vaut en moyenne que 6 dollars par acre. Le nombre des esclaves est à celui des blancs comme 1 est à 1,9.

Dans le comté de Fairfax, qui est également une des parties les plus anciennement cultivées de l'Etat, la terre avait, il y a vingt ans, une valeur encore moindre que celle qu'elle a dans les comtés qui avoisinent le James River : aujourd'hui sa valeur a doublé. Jadis aussi le nombre des esclaves y surpassait celui des blancs, tandis que maintenant, grâce à des ventes et à l'émigration, il n'est plus que de la moitié. Une autre classe d'hommes a remplacé les esclaves. Voici comment un rapport du Patent Office, pour 1852, décrit le changement qui s'y est fait :

Le comté est tellement changé en beaucoup d'endroits, qu'un voyageur, qui ne l'aurait plus vu depuis dix ans, ne le reconnaîtrait plus. Des milliers et des milliers de champs qui, après avoir été plantés en taïne, avaient été épuisés, dévastés et abandonnés, ont été achetés par des émigrés du Nord, divisés en parcelles et soumis à une nouvelle culture; de jolies fermes, des granges, entourées de prairies et de champs, s'élèvent de toutes parts sur des terrains où n'existaient auparavant qu'un désert planté de quelques pins. Il n'y

(1) Voir les Notes sur le Sud. — Le livre que j'ai déjà eu l'honneur de citer, j'en ai joint tout nouveau sur les effets de l'esclavage, le fait, et surtout les faits, que j'ai dans ce chapitre. Les chiffres que j'ai indiqués plus haut sont donnés par le recensement de 1850.

à pas dix ans que l'on se posait la question de savoir si les terres de Fairfax valaient la culture. La question est maintenant résolue et sa solution a fait doubler le nombre des écoles et des églises.

C'est par là que je conclus et termine mes observations générales sur la Virginie.

Qu'il aille dans ce pays et qu'il imite l'exemple des paysans allemands de la Pennsylvanie, celui qui possède la force morale et les bonnes habitudes qui lui permettent de suivre la voie que je viens de tracer. Il pourra coopérer à fonder dans cette partie du monde un monument glorieux et durable. Quant à ceux qui n'ont pas ces qualités, ils ne feront qu'augmenter le nombre des propriétaires d'esclaves ou des prolétaires blancs de la Virginie, et on ne peut que désirer, tant pour eux que pour le reste du monde, qu'ils n'y aillent pas.

CHAPITRE VIII.

L'esclavage des nègres dans les États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — État de la question.

J'ai été amené à différentes reprises, dans les chapitres précédents, à parler de l'esclavage. Dans une de mes dernières pages, je l'ai comparé à la prostitution et pourrais m'en tenir à cette comparaison, si je ne croyais utile de soumettre cette importante question à un examen approfondi. Peut-être certains de mes lecteurs trouveront-ils cela un travail inutile. Il en est beaucoup qui considèrent la question comme si simple et le jugement porté sur elle par la conscience morale de notre époque comme si absolu, qu'il ne reste plus rien à dire à ce sujet. Je suis d'un avis opposé et crois pouvoir justifier ma manière de voir par ce que j'ai à dire. D'abord si la question est si simple, comment se fait-il que les citoyens allemands, qui n'y ont qu'un si mince intérêt immédiat, aient entamé à ce sujet les polémiques les plus vives? Pourquoi donc examine-t-on cette question dans la judicieuse Allemagne, pays où certes elle n'a guère d'intérêt pratique? Le jugement que Burmeister en a porté a été mis à contribution par les journaux anglo-américains, et

Wagel s'est cru autorisé à entamer une polémique à ce sujet contre Agassiz. Ceux du reste qui considèrent la question comme entièrement vidée au point de vue théorique, ne peuvent pas nier que l'on ne soit encore bien éloigné de l'avoir résolue pratiquement; et ce qui peut paraître moins compréhensible encore en Europe, c'est que la Constitution protège, dans une république, une institution si contraire au principe républicain et que le parti qui s'intitule démocratique par excellence est celui qui en représente surtout les intérêts. Enfin l'organisation intérieure de l'Union traverse une crise dans laquelle l'esclavage joue le principal rôle, et les intérêts du Vieux Monde sont assez intimement liés à ceux du Nouveau pour que les chapitres qui suivront excitent quelque curiosité.

On peut à juste titre qualifier d'importante la question de l'esclavage, car elle remplit en elle, comme dans le centre d'un miroir ardent, les problèmes les plus importants de la morale abstraite, de l'histoire de la civilisation, de l'esthétique et de la politique positive. Elle contient en elle l'avenir des États-Unis et du républicanisme américain, et renferme l'opposition des opinions les plus extrêmes qui agitent le monde politique de l'Europe, aussi peut-on dire qu'elle offre le sujet le plus instructif pour des recherches morales.

Cette question, pour ceux qui ne sont arrivés qu'à un certain degré de connaissances, peut paraître excessivement simple; mais la théorie de la liberté ne peut paraître aussi simple qu'à ceux qui n'ont jamais été aux prises avec les difficultés qu'elle présente. Prendre qu'il faille proscrire l'esclavage parce que tous les hommes sont ses libres, c'est faire preuve de nobles sentiments, mais ce n'est pas entrer plus profondément dans le cœur de la question que de sou-

tenir que l'on peut à bon droit considérer un nègre comme en propriété parce qu'on l'a acheté. La controverse à cet égard n'est pas tout à fait aussi simple.

Les protecteurs de la liberté et de la dignité humaines qui, dans cette question, ont cherché surtout à s'appuyer sur ce qu'on appelle les *principes*, ont commis une erreur à deux points de vue différents. Car, de même que nous le verrons plus tard, bien des choses que l'on a envisagées comme conséquence des principes, c'est à dire comme impérieusement dictées par la moralité et la justice, sont du domaine de l'utilité publique et morale; aussi agir conformément à ces idées serait d'une politique fautive et mal combinée quant à ses résultats (1). Les principes ne sont pas les meilleures armes pour lutter contre les puissants intérêts en jeu dans cette question, et même là où le principe est déjà reconnu, la société ne se laisse pas entraîner à être conséquente quand le principe est en opposition avec les intérêts majeurs de la situation. C'est pourquoi il faut être bien naïf pour s'étonner que l'institution de l'esclavage soit si vivement soutenue dans une république. Quand un principe abstrait tel que celui de l'égalité politique et sociale est arrivé à prédominer et se heurte contre des intérêts puissants et vivaces,

(1) Il est deux écrits qui ont paru récemment et auxquels on ne peut pas faire ce reproche. Philippe Kapp a traité la question historique au point de vue des intérêts publics des Etats du Nord. « La question de l'esclavage dans les Etats-Unis. Gostings » et New-York, 1851. » Il s'est complètement abstenu de déclarations à propos des principes et de toute morale inutile. Le livre de Frédéric Law Olmsted « A journey in the seaboard slave states, New-York 1856. » est un vrai modèle de la manière de traiter pratiquement un sujet de controverses morale. Cet écrit s'échappe du côté national, économique et social de l'esclavage et offre une tant de fruit qu'il est impossible que les faits qu'il y a rassemblés, n'aient pas une influence décisive et puissante sur le développement de cette question. On peut recommander ces deux ouvrages à ceux qui veulent étudier la côte positive de l'esclavage.

ces derniers se réunissent sous la forme d'une grande conséquence et se font admettre dans le système social comme s'ils en faisaient partie. Tous les grands systèmes politiques et religieux ont dû recourir à cet expédient pour échapper aux difficultés nées des conflits de l'idée avec la réalité. L'idée continue à dominer tout le système, mais son empire, sur certaines parties, se borne à être un gouvernement *in partibus infidelium*.

La plus grande de toutes les erreurs de notre temps a été de vouloir que l'idée dominât immédiatement et avec suite l'existence et de s'attendre à ce que les principes changeraient radicalement la forme des choses. Et avec quelque peu de fondement que l'on dût supposer que les fautes de l'idéalisme se feraient jour au milieu du réalisme américain, c'est une illusion qui a été partagée par l'Amérique. Elle caractérise de l'autre côté de l'Océan Atlantique, l'abolitionisme abstrait qui prétend opposer à l'esclavage la religion et les principes généraux de la morale, de même que de l'autre côté de l'Océan, le radicalisme politique et social veut entrer en campagne contre la monarchie et toute la vieille société, en s'appuyant sur une philosophie libérale idéaliste. Elle repose sur une erreur, sur ce que l'on pourrait appeler la physiologie de l'histoire générale, qu'il faut étudier avec un esprit aussi positif que celle de la vie humaine. Quiconque a entrepris cette étude sait que les faits ont une logique qui leur est propre et qu'il faut étudier comme celle de la pensée ou, plutôt, que la logique des idées n'est qu'une partie, un phénomène du développement des conditions historiques, et que, comme elle n'est qu'une partie, elle ne doit pas prétendre dominer le tout.

Ce n'est pas que je veuille amoindrir le domaine de l'idée

dans l'histoire de la civilisation. Car, qui pourrait méconnaître que l'idée est une des forces qui mettent en mouvement ce développement et le maintien en action. S'il n'en était pas ainsi, les représentants des intérêts matériels et les détenteurs du pouvoir ne haïraient pas tant les idéalistes et les idéologues, comme on peut les appeler, ils se borneraient à s'en moquer. L'idée ne doit prétendre qu'au rang d'une puissance de second ordre et son influence ne peut aller qu'à modifier l'ordre des choses dont elle est née. L'idée n'est pas la racine, elle est la fleur de la civilisation. Il est vrai que la fleur doit porter des fruits; mais il faut alors que ces fruits prennent racine et aient subi les transformations nécessaires à la vie végétale avant qu'il ne vienne de nouvelles fleurs. L'idée — c'est à dire la pensée qui correspond à l'essence des choses, celui qui se développe avec l'esprit humain dans la contemplation de l'ordre historique et qui progresse avec lui (parce qu'on reconnaît que l'essence est toujours la même dans ses modifications diverses) l'idée, qui a pénétré dans l'intelligence et a été conçue par le sentiment, l'idée forme l'idéal destiné à servir de phare aux vœux et aux espérances de l'homme. Elle devient le guide d'aspirations systématiques et forme alors le principe dont le radicalisme nous entretient si souvent. Il est certain que l'on ne peut concevoir de politique, dans un sens élevé, sans principes, pas plus que l'on ne conçoit de poésie ou d'art sans idéal; mais il n'en résulte pas que le politique puisse songer à réaliser immédiatement son principe, pas plus que l'artiste ou le poète ne peut rêver atteindre son idéal par un premier effort. Le vrai politique ne se laissera pas plus égarer par cette chimère que le véritable poète ou que l'artiste réel. Il n'y a que des gens incapables

qui puissent confondre la réalisation pratique de l'idée dans l'État avec sa donnée théorique et la représentation poétique ou artistique avec l'idéal. La réalisation pratique a à lutter contre les faits rebelles, politiques et sociaux, que l'on doit, avant de songer au but, connaître, comprendre, utiliser ou écarter. Ce travail d'intelligence, de patience et de temps est la meilleure part de l'apport de l'homme à la marche de l'histoire. Il faut que le principe et l'idéal soient présents à l'esprit de ceux qui veulent agir dans leur intérêt; mais il n'en résulte pas qu'il faille agir par leur moyen et moins encore qu'il suffise de les énoncer pour les faire valoir et vivre.

Il va de soi qu'il faut maudire d'une manière absolue et sans restriction aucune, un état de choses qui fait d'un homme la propriété d'un autre homme et il ne peut y avoir de discussion à ce sujet parmi les êtres qui s'élèvent quelque peu au dessus de la brute. De tous les rapports qui existent entre les hommes, l'esclavage est certes le plus immoral et son immoralité est telle que, ainsi que le cannibalisme qui est son expression extrême, il doit être complètement mis au ban de l'humanité. Pour répondre à cette expression si simple du sentiment moral, les partisans les plus tenaces de l'esclavage feignent de croire que la race nègre ne participe pas de la nature humaine. De cette façon les deux partis extrêmes vont au delà du but, car ni le travail forcé, ni l'acquisition des esclaves à prix d'argent, ne prouvent qu'ils soient une propriété dans le sens strict du droit naturel et personnel, quelle que soit la dégradation du nègre, ne songe à contester sérieusement en théorie ou en pratique sociale et politique que le nègre n'appartient pas à la nature humaine. Le Tscherkesse qui vend sa fille ou le

paysan allemand qui bat son fils lorsqu'il ne veut pas accomplir une tâche donnée, n'obéissent qu'à un instinct grossier, développé par des rapports brutaux; ils ne se figureront cependant jamais que leurs enfants n'appartiennent pas à la nature humaine et il ne leur viendra jamais non plus à l'idée de leur faire tort en quoi que ce soit. Aux États-Unis, l'existence des maîtres prouve du moins que les propriétaires d'esclaves regardent leurs nègres comme participant, jusqu'à un certain point, de la nature humaine. La question n'est pas de savoir si l'on doit accorder ou non le titre d'hommes aux nègres, mais bien quel code des droits et des devoirs doit être octroyé par des hommes de classe et de race supérieures à une certaine catégorie d'hommes qui se distingue par des caractères bien tranchés. Pour parler avec plus de précision encore : la servitude forcée d'une race inférieure peut-elle se continuer, s'étendre sur de nouveaux territoires et conserver sa forme actuelle. Restreinte ainsi comme il convient, la question de l'esclavage n'a plus ce cachet abstrait de morale et de religion pures que prétend lui donner l'abolitionisme et ce caractère sectaire qui offusque tant le penseur (1). De même alors que la question des différentes formes de l'État, celle du travail, de la condition des femmes et beaucoup d'autres encore, faussement qualifiées de questions de principes, elle apparaît telle qu'elle est en réalité, une question d'utilité au point de vue de l'histoire de la civilisation.

D'ailleurs la question d'opportunité dans un sens aussi large est plus importante que la question de principe et ce

(1) La situation est la même pour la question de la tempérance et de l'observation du dimanche, dont l'expression et les allures de secte résonnent si vivement aux Allemands des États-Unis.

n'est pas sans raison que le monde honore davantage celui dont l'habileté a réalisé quelque chose que celui qui en a eu le premier l'idée. Non seulement il faut plus d'intelligence pour reconnaître ce qui est praticable, pour l'exécuter et pour employer les moyens voulus pour arriver à l'exécution que pour comprendre un théorème abstrait. Serait-il possible sans cela à tant d'imbéciles de notre temps d'avoir des principes? Il faut que le principe se soumette aux restrictions du possible et aux exigences de l'opportunité.

L'utilité ou l'opportunité dont il est question ici n'est pas, comme il va de soi, celle de la vie ordinaire avec ses intérêts isolés, mais celle du grand ensemble qui s'appelle l'histoire de la civilisation humaine. Cette utilité est celle qui répond à l'espace, au temps, aux événements de chaque période que la civilisation a à parcourir dans des circonstances données.

Dans l'espèce il faut avoir le courage de dire qu'en présence de ses exigences, ni la liberté, ni la justice n'ont une portée absolue. La foi religieuse a soupçonné cette vérité en soutenant d'une manière inébranlable que la sagesse et la justice de Dieu faisaient servir le mal comme le bien à l'accomplissement de ses plans. Nous énonçons la même vérité sous une forme à la fois plus pratique et plus compréhensible en disant que la liberté et la justice ne doivent guider la politique positive que pour autant que leurs exigences soient conformes au développement de la civilisation du siècle, c'est à dire qu'elles dépendent de toutes les conditions de la civilisation, en regard à un cas donné. Le besoin de développement de notre nature est la force motrice qui agit dans notre histoire et personne ne peut faire plus que

comprendre ce besoin, y obéir et en faire le mobile de son action politique. A la question de savoir qui doit, en dernière instance, décider de la liberté et de la justice, il n'y a qu'une réponse, quelle que soit la forme dont le croyant religieux ou le penseur philosophe la revête. L'un dit « le jugement de Dieu », l'autre « le résultat historique ». Ce n'est qu'une seule et même chose. Le résultat historique a toujours décidé en dernier ressort du juste et de l'injuste et les seuls hommes qui ont été utiles, les seuls qui soient parvenus à se créer des caractères historiques, sont ceux qui présentent d'avance ce jugement de l'histoire et sont par là certains du résultat de leurs entreprises. Quant au dernier jugement que l'histoire s'est réservé et qu'elle ne permet que de loin en loin au poète tragique ou au véritable historien de nous révéler, les exigences abstraites du radicalisme qui inscrit sur son drapeau : « *fiat justitia et pereat mundus* » sont sans valeur et leur logique ne peut conduire qu'à l'absurde.

Je sais bien que j'ai employé deux expressions qui, pour beaucoup de lecteurs, quelque bénigne que soit la forme que j'ai pu employer, contiennent la solution du problème posé. J'ai parlé du travail forcé et d'une race inférieure. Aussi, devrai-je, pour asseoir mon jugement ultérieur, soumettre à un examen la doctrine du radicalisme que je mets en question.

Le dogme de la liberté, de l'égalité et de la fraternité de tous les hommes repousse toute servitude forcée et nie l'existence de races subordonnées. Il est l'expression la plus radicale des tendances réformatrices de ce temps-ci. Mais quelle que soit la portée de ce dogme, dans le domaine de la pensée pure, il n'en a pas pour cela une plus grande

valeur dans le domaine de la réalité, dans ce domaine où existent tous nos maux politiques et sociaux et entre autres l'esclavage. Recherchons donc quelle valeur il peut avoir dans le domaine des faits.

En fait, il n'est pas vrai que tous les hommes soient libres, qu'ils soient égaux, qu'ils soient frères. Dans les pays les plus libres, il n'y a que peu de gens qui soient libres; quant à l'égalité, est-il à peine un homme qui soit l'égal d'un autre sous le rapport physique, moral, intellectuel, économique ou politique; pour ce qui regarde les frères selon le sang, ils le sont même rarement suivant l'esprit. Le dogme dont nous parlons ne peut donc être qu'une loi morale que l'on peut traduire ainsi : tous les hommes doivent être libres, égaux et frères.

La justesse même de cette loi peut encore être mise en question. Tous les hommes ne doivent pas être libres, égaux et frères. L'insensé, le criminel, le vaurien, le sauvage ne doivent pas être libres — l'homme raisonnable et l'imbécile, l'homme d'esprit et d'éducation, l'idiot et le brutal, ne doivent pas occuper la même position sociale et aucune fraternité ne peut exister entre des sentiments élevés et la vulgarité des tendances.

Ce n'est pas tout : il est impossible que tous les hommes soient libres, égaux et frères. Les jeunes enfants ne peuvent pas être libres, ni se trouver avec leurs parents sur un pied d'égalité et de fraternité et si certains anthropologistes, qui prétendent qu'il est des races non susceptibles de civilisation, sont dans le vrai, il faut alors qu'on les traite comme on traite les enfants.

Sous l'un et l'autre de ces rapports, le dogme humanitaire exige que l'homme soit ce qu'il n'est pas et cependant,

dans le sens le plus absolu, le pouvoir devrait être la conséquence de son existence.

Je sais avec quelle puissance le radicalisme s'élève contre ce jugement. « Il existe, me dirait-il, une idée de l'existence à laquelle ce qui existe ne répond pas et à laquelle il faut qu'on le fasse correspondre. C'est pourquoi le monde doit changer. »

Certes il est bien des points de vue auxquels on ne pourrait que le souhaiter. D'autre part, le monde change toujours et il faut permettre à chacun de coopérer à cette œuvre dans la mesure de ses vues et de ses forces. Deux choses toutefois limitent ces modifications : la nature de l'objet à changer et celle des forces appelées à produire la modification. Il y a un point au delà duquel on ne peut les faire produire et ces deux causes sont que ce qui doit avoir lieu se rattache toujours à ce qui a existé et que le possible est toujours restreint dans les limites de la nature humaine. Il faudrait la changer et c'est elle qui doit servir d'instrument. Quoi qu'il arrive dans le monde, le changement ne peut jamais être qu'un développement; le développement est le changement, et il en est de lui comme des variations d'un thème, à travers lesquelles on aperçoit toujours le sentiment inspirateur. Le développement n'est que la forme de l'existence. N'attendez donc pas de rénovation du radicalisme dont les formules exclusives n'ont pas trouvé le remède qui guérit tous les maux. Il ne fait pas plus qu'il importe quelle autre opinion et n'est qu'un des milliers de moteurs dont se compose le développement de l'histoire de la civilisation dans ses phénomènes successifs. Quand, en dehors de l'histoire, il se croit en possession du levier d'Archimède, il ne fait que ressembler à cet homme qui cherche à se déprêner d'un

marais en se tirant par la tête. Le monde, à chaque instant donné, est ce qu'il peut être, devient ce qu'il peut devenir, engendre ce qui est susceptible de naître, fût-ce même des raisonnements vides d'idées ou des entreprises qui ne peuvent aboutir.

C'est ainsi que le dogme de la liberté, de l'égalité et de la fraternité nous amène à cette seule conséquence raisonnable que le développement naturel de la race humaine rend un plus grand nombre d'hommes capables de liberté, les admet à l'égalité avec les meilleurs et les rend dignes de la fraternité des gens de bien.

Les nobles cœurs sont persuadés que ce rapprochement vers un but idéal constitue la véritable valeur de l'histoire de l'humanité, ils sont fiers de travailler dans ce sens et se réjouissent de tous les pas que fait le genre humain dans cette voie. C'est en ce sens qu'ils jugeront aussi l'esclavage, mais ils ne se berceront pas de l'idée que quelques théories générales et quelques mesures prises pourront suppléer au travail des siècles à venir. Il se peut qu'il doive de temps à autre surgir des hommes aveuglés par cette idée et qui puiseront dans leur aveuglement la force d'action nécessaire. L'expérience néanmoins démontre que cette action n'est pas sans effet, mais aussi qu'elle n'atteint presque jamais le but qu'elle s'était proposé. Celui là qui envisage les révolutions comme dans l'ordre des choses naturelles et ordinaires, peut seul tirer de la constitution et de la puissance des forces en action — et parmi elles les idées et les théories ne sont jamais les plus puissantes — quelque conclusion approximative quant à leur résultat et pourra échapper à l'illusion d'avoir aidé à produire quelque chose d'autre que ce qu'il voulait faire naître. Mais le nombre des

observateurs capables de raisonner avec sûreté de cette façon quant aux affaires de l'Amérique sera peut-être aussi minime qu'il l'a été pour les affaires de l'Europe en 1848 et en 1849.

CHAPITRE IX.

L'esclavage des nègres aux États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — Travail forcé. — Races actives et races passives.

Après avoir réduit la question à sa véritable valeur en fait et développé les principes qui doivent nous diriger pour bien la juger, je veux la considérer relativement à la nécessité et à la légitimité du travail forcé dans certaines conditions historiques et géographiques.

Pour l'humanité, en général, tout travail est forcé en ce sens que la nécessité inexorable ne nous laisse pas de choix et commande les efforts physiques et intellectuels que nous faisons. Le travail est donc une nécessité, et l'on ne peut que se demander quelle part de ce travail, au point de vue de l'utilité et du bon marché, doit retomber sur telle ou telle classe ou sur tels ou tels individus.

Il est hors de doute que ce qu'il y a de plus utile et de plus avantageux est de laisser la décision de cette question au libre arbitre des individus et à l'influence des rapports qui en dérivent, pour autant toutefois qu'il puisse exister

une communauté composée d'hommes doués d'une égale valeur intellectuelle. Le travail libre serait, dans une communauté de l'espèce, le plus conforme aux règles de la morale et le plus avantageux au point de vue économique; mais ce système devra subir des modifications, dès que les conditions que nous avons supposées n'existeront pas ou qu'on ne pourra pas prévoir qu'elles se produisent. C'est ainsi que, quel que soit l'âge où nous commençons nos enfants, il faudra que pendant un certain temps nous les forçons au travail. De là il résulte dans les classes inférieures un véritable travail forcé, car peut-on douter, par exemple, qu'un paysan allemand hésite à battre son fils quand il ne marche pas à son gré? Les gens que leur paresse a rendus à charge à la bienfaisance publique et les malfaiteurs dont il est permis d'exiger à bas prix une activité utile, sont des exemples frappants de la nécessité reconnue ou du moins de l'utilité du travail forcé.

Mais ce n'est pas seulement vis-à-vis de certains individus ou de certaines classes que les sociétés, qui ont admis la liberté du travail, se départissent de cette règle; elles la violent encore à l'égard de certaines industries spéciales. Qu'est-ce, en effet, que le service militaire, sinon un travail forcé? On pourrait peut-être, il est vrai, lui reprocher de n'être qu'une oisiveté forcée. Quand l'individu n'a pas assez de raison pour se résoudre au travail il faudra donc nécessairement faire infraction à la règle générale.

Après avoir examiné le fait du travail forcé dans l'éducation, les dépôts de mendicité, les maisons de répression et le service militaire, au point de vue d'une nécessité à qui nous devons reconnaître le caractère de l'inexorabilité, il nous reste à l'envisager au point de vue de la raison géné-

rale, quant au juste et à l'injuste. A ce point de vue encore la contrainte est considérée comme juste et légitime. Si, pour pénétrer plus profondément au fond des choses, on prétend rechercher quel jugement d'économie sociale sert de base à la pratique, on le trouvera formulé ainsi : tout travail que l'intérêt de la civilisation rend nécessaire doit être forcé, s'il n'est fait volontairement. La morale n'a pas d'objections à faire contre cette proposition, et on ne peut qu'élever la question de savoir qui doit accomplir ce travail et contre qui on peut faire usage de la contrainte.

Les écoles socialistes, loin de vouloir complètement abolir le travail forcé, se sont plutôt ingénieuses à trouver une organisation sociale en vertu de laquelle il peut être généralisé. Quant à l'Amérique, qui semble destinée à nous présenter le spectacle des contradictions les plus opposées, elle nous offre comme conséquence extrême de l'individualisme exclusif, sur lequel est fondé la vie sociale des États-Unis, une école qui rejette même la contrainte des parents à l'égard de leurs enfants. M. Warren, dont j'ai décrit dans un chapitre précédent, le système d'émancipation qu'il employa vis-à-vis de sa petite fille de huit ans, est également le fondateur de la colonie de Modern-Times à Long-Island, colonie où l'argent est remplacé par le travail. Or comment, dans une institution semblable, pourra-t-on forcer à payer ses dettes, l'homme peu prévoyant qui aura épuisé son crédit de travail? Les rapports économiques devront-ils être soumis au contrôle de la police? Ce serait déjà l'introduction du travail forcé, car le surveillant aurait un bon jour le droit de dire : « Mon cher frère, ton crédit est épuisé, tu n'as plus maintenant qu'à travailler. » Si semblable surveillance ne s'exerçait pas, il pourrait se faire qu'un vaurien aliéné

d'avance le travail de toute sa vie. Comment, d'un autre côté, le failli, qui aurait disposé de tout son travail futur, pourrait-il satisfaire les exigences de ses créanciers, si ce n'est en étant condamné au travail forcé? Pour rendre possible la circulation de la valeur, il faudrait que les bons de travail circulaissent comme les billets de banque, et l'homme qui aura réuni tous les bons de travail d'un autre deviendra par là même propriétaire de tout son travail et même de sa personne. Et, comme un état organisé sur ces bases ne pourra échanger que du travail contre les produits des autres états, la conséquence inévitable en sera l'exportation de péons sinon d'esclaves (1). Il ne faudrait plus que

(1) On sait que les péons sont, dans les colonies hispano-américaines et dans les républiques méridionales, des débiteurs insolubles qui s'engagent à solder par leur travail leur dette à leurs ex créanciers. Cette institution rappelle l'esclavage à deux points de vue: d'abord à celui des droits du créancier, droits que l'assentiment du débiteur doit cependant consacrer: la cession de la créance n'est souvent que la vente du pion; en second lieu, ce mode de contracter des dettes est presque toujours le fait des classes inférieures, du prolétariat hispano-américain, composé surtout de personnes de couleur et de sang mêlé. Or, comme l'imprescriptibilité des dettes de cette catégorie et le peu de prix qu'ils attachent à leur liberté, les engage dans des complications toujours nouvelles, ces rapports prennent, dans bien des pays, le caractère d'une servitude de race. Il arrive souvent ainsi que plusieurs créanciers ont les mêmes prétentions sur un même débiteur et que l'un d'eux paie les autres pour obtenir un droit exclusif à la possession du pion. Cette servitude, néanmoins, pour autant qu'on l'a pu l'apprécier, est beaucoup moins dure qu'on le dit. En cas de contestation, la mesure du travail est laissée à l'arbitrage du juge et on doit toujours solder au pion une certaine somme sur son gain, en regard aux besoins de sa famille.

On m'a assuré à Mexico que les péons ne pouvaient pas être contrainits à des travaux en dehors de la sphère de leur activité antérieure. Le maître n'a pas le droit de correction sur le pion, du moins à Mexico. Un maître qui frappe son pion s'expose à une amende considérable et si, dans les Etats à esclaves de l'Union américaine, les lois et les tribunaux, suivant en cela le courant de l'opinion dominante, prennent parti pour le maître contre l'esclave, le contraire a lieu à Mexico, si mes observations sont justes. Le juge, dans la plupart des cas, est favorable au prolétaire. Ce qui distingue surtout l'état de pion de l'esclavage, c'est qu'il n'est pas héréditaire.

l'hérédité des dettes pour l'amener à n'être qu'un état à esclaves ou quelque chose d'approchant.

Tout travail nécessaire dans l'intérêt de la civilisation doit être contraint, à moins qu'il ne soit exécuté volontairement. Il en est et il en sera toujours ainsi, tant qu'il y aura des travaux pour lesquels on ne trouvera pas de travailleurs libres, et tant qu'il y aura des hommes qui ne voudront pas remplir leurs devoirs sociaux par eux-mêmes et de leur propre gré.

Si nous envisageons à ce point de vue les grands rapports des peuples et des races dont il est question ici, nous en arriverons à devoir admettre qu'il existe des rapports importants entre les qualités naturelles des races et ce que j'appellerai les intérêts territoriaux de la civilisation, intérêts qui déterminent, en partie du moins et d'une façon inévitable et fatale, l'avenir des races et des peuples. Toute manifestation de la vie humaine, les manifestations intellectuelles elles-mêmes, ont besoin d'espace pour se faire jour et ne peuvent, par conséquent, pas se soustraire à certaines conditions dont les penseurs les plus profonds nous ont montré l'importance. La poésie et la philosophie, l'art et la science, la religion et la politique, les mœurs et l'activité industrielle sont soumis à ces conditions, et toute la civilisation acquiert par là une base géographique. Le fait de l'existence de cette base entraîne un intérêt territorial pour toutes les aspirations de la civilisation. La civilisation, dans une phase donnée de son développement, nécessite tel ou tel travail. Il lui faut pour cela tel ou tel pays avec un certain climat, certaines qualités du sol et certains produits. Telle race d'hommes ou tel peuple déterminé, lui, est également indispensable, et l'histoire fait en sorte de satisfaire

à ces exigences malgré les protestations des moralistes incapables de s'élever à la contemplation de telles vues. La civilisation et l'espèce humaine sont solidaires. Quand l'intérêt de la civilisation parle, on ne peut avoir égard à aucune autre considération, quelle qu'en soit l'importance, comme ainsi l'indépendance politique des peuples suivant leurs nationalités. Car ce sentiment restreint de la patrie, ce sentiment provincial est un des obstacles les plus sérieux à un développement large de la civilisation. A la nécessité de réagir contre lui est un des motifs qui font que les travaux de la civilisation sont si rarement appréciés avec justice. Si les peuples s'unissaient en grandes communautés pour atteindre des buts grandioses en politique, on n'aurait nul besoin de conquérants qui les réuniraient sous un même sceptre, non plus que de dynasties issues de rapports nationaux étroits pour les maintenir réunis; si les races se partageaient volontairement et d'après leurs prédispositions, le travail de la civilisation et se mèlent de manière à produire des races intermédiaires destinées à satisfaire aux besoins prochains de la civilisation, l'esclavage n'aurait pas été nécessaire pour transporter des races d'un continent sur un autre.

Parmi les grands travaux civilisateurs qui doivent absorber toutes les forces réunies de l'humanité, la civilisation de la surface du globe est le principal. La civilisation de la société humaine n'est possible qu'au moyen de l'assujettissement de la nature, et le genre humain ne peut être soumis tout entier à la civilisation, c'est à dire à une vie sociale, réglée conformément aux principes de l'utilité, que pour autant que toute la surface de la planète, répondant aux buts nombreux de la civilisation, ne soit disposée pour servir

d'habitation à cette grande famille. Il faut que tous les moyens de civilisation qui présupposent la coopération de tous les hommes, aient cette vérité en vue, et le droit abstrait dans la marche des peuples et des races doit bien subir un retard avant de se transformer en droit concret. C'est donc à bon droit que les races et les peuples passifs qui négligent leur part de ce grand travail servent jusqu'alors d'instruments et soient placés sous la dépendance et au service d'autres races assez actives pour se faire les entrepreneurs de ces grandes affaires de civilisation. C'est à bon droit que des races, trop peu intelligentes pour commander et trop revêches et trop ignorantes pour pouvoir obéir, doivent céder le pas à la civilisation, et le sort le plus doux qui puisse leur être réservé est qu'on leur abandonne des territoires dont les autres n'ont pas encore besoin. Si donc le système de l'esclavage peut être imputé comme grief à la race blanche, ce n'est pas du chef du transport des nègres en Amérique et de leur travail forcé que s'élèvent le grand chef d'accusation, mais c'est la manière dont ce fait se produit, c'est la forme donnée à cette mesure qui pourra entraîner une grande responsabilité vis-à-vis de l'histoire.

Les devoirs si variés de l'humanité, au point de vue de la civilisation et les difficultés de nature si multiple qui s'opposent à leur accomplissement, trouvent les forces et les moyens nécessaires pour parvenir à leur but dans l'inégalité naturelle des hommes. Loin que ce soit là un grand mal social, c'est plutôt la forme nécessaire au développement de notre race comme à celui de toute la nature; sous bien des rapports ce mal est nécessaire pour que l'humanité puisse commencer et continuer à se perfectionner et à s'ennoblir. Toute l'économie physique et intellectuelle de la race

humaine est basée sur l'inégalité parmi les hommes, et si des différences sociales deviennent oppressives, ce n'est pas que l'inégalité soit un mal, mais c'est qu'elle a pris dans ce cas une forme qui ne répond pas au degré de développement du moment. Il faut que de telles différences soient aplanies, mais d'autres surgiront à leur place, parce que la société a besoin d'inégalité. Nul exemple n'est mieux fait pour faire ressortir cette vérité que celui de la société californienne, où tout le monde comprend le mal qui résulte de la trop grande égalité, de l'absence du classement des occupations et s'en ressent vivement. Les discussions relatives à la question de savoir s'il faut favoriser ou défendre l'immigration des Chinois, discussions qui ont plusieurs fois occupé le public californien, ont fait reconnaître de bien des manières l'existence de ce mal. L'histoire se servira peut-être de moyens bien étranges pour obvier à cet inconvénient, mais il est certain qu'ils auront pour base une inégalité sociale qui répondra aux besoins d'inégalité existants.

Il est dans la nature des choses que les colonies nient à souffrir de ce mal. La société y est poussée par un besoin d'égalité qui répond à son état atomistique. Ce besoin est en partie le résultat des rapports auxquels le colon a voulu échapper dans son ancienne patrie, en partie le fait de ceux qu'il a trouvés dans sa patrie adoptive, où un théâtre exempt de préjugés est livré, avec ses espaces immenses, à une activité indépendante. Il est en outre entretenu par la facilité avec laquelle on se pousse tant dans la société que dans les affaires, facilité qui permet à chacun, chose impossible en Europe, de parvenir jusqu'aux fûtes les plus élevées. Mais on se tromperait en croyant qu'un état semblable, qui ne mérite que le nom de démocratie coloniale, puisse se perpé-

tuer sans entraîner des compromis de l'idée avec des faits qui y répugnent.

C'est ce qui a eu lieu aux États-Unis avec l'esclavage et c'est ce qui se présentera encore pour d'autres sujets chaque fois que les exigences trop absolues de l'idée, se trouveront en opposition avec des nécessités impérieuses. C'est ainsi que le parti qui, aux États-Unis, s'appelle le parti démocratique, et pousse à l'extrême le principe du *self-government*, tout en revendiquant le monopole des idées démocratiques, ce parti est presque seul à vouloir le maintien de l'esclavage et son extension à de nouveaux territoires.

Il y a eu dans l'histoire des tentatives libérales de l'Europe, une période dont toutes les traces n'ont pas disparu complètement, et pendant laquelle il entraînait dans les principes du libéralisme de nier complètement les différences naturelles et natives qui existent dans les dispositions des hommes. On expliquait alors ces différences évidentes comme une suite médiate de conditions défavorables dans lesquelles l'individu s'était trouvé et qui l'avaient empêché de développer sa nature dans toute sa perfection. On voulait bien admettre, dans une partie de cette école, que ces obstacles étaient pour moitié le résultat de notre nature, et l'on discutait sur le moyen de vaincre ces prédispositions naturelles, mais on ne tarda pas à franchir même cette limite. On ne tint plus compte des fautes de la nature ou on les considéra comme des conséquences de la matière humaine. On alla même, dans les exagérations extrêmes d'une secte qui eut, dans l'Amérique elle-même, quelque succès chez les têtes à l'évent, jusqu'à considérer la société comme responsable des intempéries des climats; la société, par contre, ne pouvait s'en prendre qu'aux hommes doués

d'une certaine supériorité et qui auraient dû provoquer une autre organisation sociale. C'était aux supériorités à porter le poids de toutes les infériorités corporelles ou spirituelles, et l'imbécille ne pouvait être tel que parce que l'homme intelligent avait été assez pervers pour ne pas l'envoyer à bonne école. Ces absurdités étaient la conséquence de l'idéalisme des tendances démocratiques qui avaient complètement négligé de tenir compte de ce qui est. Cet idéalisme, qui avait pris son propre point de vue pour la réalité, devait prendre les conséquences pour la base et confondre, dans ses jugements, la fin avec le commencement. La perfection de la nature humaine dans toute sa pureté est une conception à laquelle la réalité ne répond pas et n'a jamais répondu; mais pour l'imagination du sectaire, tant politique que socialiste, elle n'en est pas moins le point de départ dont la réalité a décollé, tandis qu'aux yeux du philosophe, de l'historien ou de l'homme politique elle est le but élevé vers lequel elle doit tendre. Cette superstition libérale, quoiqu'elle n'en veuille pas convenir, se place au point de l'Ancien Testament avec son paradis et son premier homme semblable à Dieu, tandis que la vraie science, qui n'est ni libérale ni antilibérale, mais physiologiste et historique, part des différences qui existent en fait entre les races humaines et cherche la voie pour parvenir à réaliser l'idée d'humanité, en partie par le mélange des races, en partie par l'extension de la civilisation. Quant à moi, je me suis borné à prétendre ici que tout ce qui tend à ce but est d'importance majeure pour le genre humain, et que toute autre considération doit lui céder le pas. Pour justifier historiquement la servitude d'une race au profit d'une autre, ce n'est pas du passé qu'il faut se préoccuper, mais de

l'avenir. Ce n'est pas parce qu'une race est d'origine inférieure que l'on peut justifier sa servitude, mais parce que cette servitude peut mener à un but plus élevé. Les races qui ne peuvent en aucune façon et sous aucune forme, concourir à ce but n'ont pas de valeur historique et elles doivent fatalement périr.

CHAPITRE X.

L'esclavage des nègres aux États-Unis, au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — La question des races en général. — Discussion sur l'origine des races stériles au point de vue de leurs rapports moraux.

S'il existe, comme le prouve d'une manière irréfutable l'histoire et l'anthropologie, de la diversité entre les races humaines, diversité qui leur attribue le rôle qu'elles jouent dans l'histoire de la civilisation, le jugement ordinaire se trompe en croyant trouver la source de cette attribution de rôles dans leur origine. Ce qui détermine l'aristocratie des races comme celles des individus, ce sont leurs tendances et non leur origine.

Les différences entre les races humaines sont assez grandes pour avoir démontré aux zoologistes et aux anthropologistes modernes que les races types ne pouvaient pas provenir d'une souche commune. Il se peut qu'à un certain point de vue il en soit ainsi, mais l'amour-propre des races supérieures n'a pas plus à y gagner que les intérêts des races inférieures ou que ceux de l'humanité qui a embrassé leur cause.

Les prétentions généalogiques de l'espèce n'ont aucune

valeur comme rôle civilisateur, cela est évident. Le rôle à jouer dans l'histoire de la civilisation est le résultat du concours général des races et à ce point de vue là, le droit n'est qu'une usurpation qui est, comme on le sait, l'opposé de la légitimité. Les prétentions de la légitimité dans la question de l'esclavage ne sont, de même que dans celle de la souveraineté politique, qu'un véritable pont aux ânes ; elles ne se font jour que pour légitimer des usurpations antérieures quand elles commencent à ne plus avoir la force de se soutenir par elles-mêmes ou quand leur continuité n'est plus en rapport avec les besoins de la civilisation. Cependant il peut être utile d'examiner ici la valeur morale de la généalogie des races.

On peut distinguer cinq opinions principales relatives à l'origine des races humaines :

1^o Le genre humain est le produit d'un seul couple qui représentait la nature humaine dans sa dignité et dans sa pureté natives. Cette opinion concorde avec le mythe de Moïse, quoique ce dernier semble n'avoir eu en vue que l'histoire primitive d'une seule race. On voit que cette hypothèse ne peut justifier l'orgueil des races plus nobles. D'après elle, toutes les races d'hommes, sans exception, sont déchues et c'est une faible consolation pour certaines d'entre elles d'en avoir vu certaines autres tomber plus bas. La bienveillance des races supérieures, si elle prétend être entière, n'a pas besoin d'être alimentée par la pareille. La vraie bienveillance est de sa nature magnanime, tant à l'égard de l'étranger que du parent nécessaire. Du reste, l'honneur d'être sorti d'une souche commune à la race supérieure serait au moins douteux, parce qu'il est plus honorable de s'élever de bas que de tomber de haut. Certes, il est dans

notre nature de chercher à justifier d'une origine honorable mais encore ne pouvons-nous le faire à bon droit que lorsque nous n'avons pas ruiné cette origine. On ne voit pas trop quel inérêt moral l'humanité ou quelque partie de l'humanité aurait à admettre cette hypothèse.

2° Le genre humain ne descend que d'un seul couple qui s'est placé au degré d'infériorité intellectuelle et physique dont toute la race est plus ou moins sortie. Dans ce cas il n'est aucune race spéciale qui ait à se vanter de son origine et ce qu'elles peuvent faire de mieux est de taire une fraternité qui rappelle ces temps d'une sauvagerie commune. Il n'y a que le souvenir d'une communauté de bien et de beau qui puisse avoir une valeur morale.

3° Le genre humain est le produit d'un grand nombre de couples dont les caractères particuliers ont donné naissance aux caractères des races. Dans ce cas les races humaines auraient des caractères stables et le passé, pas plus que l'avenir, ne pourrait avoir d'intérêts communs.

4° Le genre humain procède de diverses souches qui, au commencement, présentaient des types différents mais qui, soit par elles-mêmes, soit par des croisements, soit par un contact réciproque, se seraient développées avec plus ou moins de succès. Dans cette hypothèse, les droits et les devoirs sont autres avec le temps; ils sont autres maintenant qu'ils étaient jadis et changeront encore. De toute façon l'origine est indifférente.

5° Les choses se sont passées comme dans l'hypothèse précédente, mais toutes les races ne se sont pas montrées susceptibles de développement et tandis que les plus nobles d'entre elles se sont civilisées davantage, celles dont l'organisation est plus grossière en sont restées à leur niveau pri-

mitif. Dans ce cas qui n'est qu'une subdivision du précédent, si les races supérieures ont pu démontrer avec succès leurs facultés de développement, l'équité exige que l'on ouvre la voie à de semblables expériences pour les races inférieures. Si une race supérieure, en alléguant l'incapacité des races inférieures, croit pouvoir en tirer la conséquence qu'on ne doit pas leur donner les moyens de se développer, il semble en résulter qu'elle ne croit pas à l'exactitude de ses propres prémisses.

Où je me trompe ou cet examen des hypothèses possibles démontre que les discussions sur l'origine des races sont sans valeur pour discerner les rapports moraux des races et des peuples. Il faut que nous les jugions tels que nous les rencontrons. Tant qu'une race ne répond pas aux exigences de l'indépendance civile et politique, elle ne peut en jouir, fut-il même irréfutablement prouvé qu'elle provient en ligne directe d'Adam et d'Eve; au contraire, dès qu'elle y répond, il faut qu'on la lui accorde, parvint-on même à prouver qu'elle descend d'un couple de singes. Les classifications dans l'ordre moral répondent indubitablement aux classifications dans l'ordre physique. C'est un tort de se refuser à entendre des observations, uniquement parce que nous croyons avoir antérieurement fait quelque observation qui soit en contradiction avec elles. Le monde moral ne se légitime que par lui-même et si un être prend une position plus élevée ou s'abaisse plus que nous ne croyions devoir nous y attendre, nous devrions en conclure que nous nous sommes trompés relativement aux rapports entre ses qualités physiques et intellectuelles.

Aussi ne faut-il pas traiter la question qui nous occupe sous le rapport purement zoologique ou historique. Il est

une remarque que je dois faire cependant, c'est que si la question des origines organiques peut être considérée comme un problème scientifique, elle ne peut l'être qu'en partant d'une seule hypothèse générale : que la nature organique, sortie de ses formes les plus simples et les plus infimes s'est, pendant des milliers d'années, développée de plus en plus en se diversifiant jusqu'à produire les formes variées qui constituent actuellement la nature et en s'élevant jusqu'à la nature humaine la plus noble. En admettant la nécessité absolue de cette hypothèse, je ne vois pas pourquoi on se refuserait à admettre que si la transition du singe à l'homme est possible, elle ne le serait pas du nègre à l'Africain brun, de celui-ci à l'individu de la race scythique et, en dernier lieu, au blanc. A quoi donc servirait-il de prouver dans ce cas que les diverses races d'hommes n'ont pas de communauté d'origine dans la race humaine, si cette communauté se retrouve dans une race d'animaux. Les découvertes récentes qui ont si profondément ébranlé l'idée de la perpétuité inaltérable de l'espèce en histoire naturelle, jettent un jour tout nouveau sur cette question génologique. Quoique les faits démontrent la naissance subite de variétés et de races de plantes et d'animaux domestiques (1), on croyait

(1) Le voyageur espagnol Amara, connu comme un bon observateur, cite la date et le lieu où une race d'animaux domestiques a spontanément surgi. C'est celle des bœufs qui sont devenus les bœufs communs de Buenos-Ayres, depuis la naissance d'un veau organisé d'une manière spéciale. Il n'y a pas de jardinier qui ne sache que des variétés de fleurs et de fruits peuvent naître par le moyen des semis. Le naturaliste répond à cela que ce sont des variétés et que l'on ne voit rien d'analogique pour les espèces. Mais si les naturalistes étaient toujours bons logiciens, ils ne feraient pas cette objection car, si l'on accepte variété toute espèce qui n'est pas constante, on ne pourrait citer d'exemple de la variété des espèces. Par contre, on peut dire qu'une espèce n'est qu'une variété dans laquelle on n'a pas encore rencontré de variation.

qu'une espèce ne pouvait surgir que par des transformations lentes, par l'influence longtemps continuée du climat, de la manière de vivre, en un mot d'une foule de conditions, et l'on avait peine à répondre à l'argument puisé dans le fait de la race nègre qui, depuis des siècles, est restée la même sous des climats et dans des conditions d'existence complètement différents. Cependant l'histoire naturelle, à l'aide de ses derniers progrès, a constaté, abstraction faite des hypothèses scientifiques, des faits qui donnent quelque fondement à cette opinion que tous les êtres organiques ne sont qu'un assemblage d'êtres organisés et de jeux de la nature parvenus à se fixer. Cette collection s'enrichirait par de nouvelles agrégations et s'appauvrirait par l'extinction d'anciens types.

Mais comme, outre les naissances spontanées, il existe encore des transformations successives dont, jusqu'à ce jour, on s'est surtout préoccupé ainsi que des croisements de race, nous trouvons une combinaison de trois éléments qui expliquent les rapports généalogiques des races humaines. Si ces types se sont jusqu'à un certain point diversifiés, alors que les formations spontanées, dans des régions isolées et dans des conditions de développement spéciales, avaient pris le dessus, ils n'ont pas tardé à reprendre une marche analogue. La civilisation répandue sur toute la terre et les rapports universels avec leur influence niveleuse, ont fait en sorte que par les transformations successives et par les croisements, les différences de races se sont peu à peu aplanies.

Quoi qu'il en soit, que le genre humain ait une origine commune ou que l'union de divers caractères de race ait produit l'unité, le genre humain peut être le fait de la nature, mais il faut que la civilisation, et c'est sa tâche,

produise l'humanité; c'est un problème moral à résoudre, c'est un chef-d'œuvre encore incomplet. Les races plus nobles et moralement actives qui forment les peuples historiques, y travaillent, soit comme artistes, soit du moins comme ouvriers utiles. Les races passives ne sont que des matériaux de ce grand monument; on ne peut même pas en dire autant des races rebelles. Ces dernières ne peuvent échapper à un anéantissement inévitable. S'il est vrai qu'il existe un lien généalogique entre notre espèce et l'espèce animale, il n'en est pas moins évident que la civilisation tend à rompre complètement ce lien. « Je n'hime pas, disait en Californie un Allemand qui a beaucoup voyagé, les pays où les singes ressemblent aux hommes et les hommes aux singes. » Le temps viendra où il n'y aura plus ni singes qui ressembleront aux hommes, ni hommes qui ressembleront aux singes. Quant aux matériaux qui, à cause de leur grossièreté originnaire, n'auront pas pu être utilisés, ils seront fatalement rejetés comme aussi ceux qui auront servi à des épreuves qui n'auront pas abouti et les forces même mises en usage dans ce but. Le genre humain, après avoir traversé l'abîme qui le sépare de l'animal, s'efforce de détruire le pont et jusqu'aux vestiges des travaux qui pourraient rappeler son origine inférieure et ses premiers essais d'une civilisation informe.

CHAPITRE XI.

L'ecclavage des nègres aux États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — Du degré de civilisation dont est susceptible la race nègre. — Les peuples de l'Afrique.

La physiognomonie démontre déjà clairement et d'une manière frappante que la race nègre ne peut pas être comparée à la race blanche sous le rapport des facultés intellectuelles. Nous ne pouvons asseoir ce jugement sur la valeur intellectuelle d'un être de notre race, sans avoir égard à sa physionomie; pourquoy alors les traits du visage, la conformation et l'attitude corporelle ne pourraient-ils pas nous servir à baser notre manière de voir sur le rang à accorder à une autre race? La race nègre, comme aussi toutes les races inférieures, reconnaissent la supériorité de la race blanche: il n'y a pas de négresse ou de mulâtresse qui ne considère, et ceci est décisif, les rapports sexuels avec un blanc comme un honneur, tandis que l'opposé est loin d'être considéré de la même façon. On a raconté que les nègres peignaient le diable en blanc, mais si c'est plus qu'une plaisanterie, c'est plutôt un compliment que le contraire.

L'histoire, du reste, répond cette question de rang d'une

manière positive. La race nègre s'est montrée incapable dans toutes les branches qui constituent une civilisation supérieure et il n'y a pas un seul exemple qui contredise cette assertion. Dans les sciences d'ordre supérieur et dans le domaine de l'art, non seulement elle manque de l'originalité la plus élémentaire, mais encore les talents d'imitation qui la caractérisent ne s'étendent même pas au domaine de la vie intellectuelle. Combien les Indo-Américains, plus élevés sur l'échelle de la civilisation, n'ont-ils pas montré d'autres facultés ! Sans prétendre ici juger l'ancienne civilisation du Mexique, du Pérou ou du centre de l'Amérique, je me bornerai à rappeler que déjà au temps de la conquête, des individus de cette race ont non seulement appris des Espagnols l'art de la lecture et de l'écriture, mais en sont arrivés au point de pouvoir écrire des livres d'histoire d'une véritable valeur, dont on a aujourd'hui reconnu l'importance et qui ont été traduits en langues européennes et publiés. Nous voyons des peuples chez qui les sacrifices humains étaient encore en honneur à l'époque de la conquête, présenter des individus qui, dans la même génération, sont élevés jusqu'à marcher de pair avec les classes supérieures du peuple alors à la tête de la civilisation et dont la noblesse était assez considérable pour leur permettre de s'allier à la noblesse espagnole.

Enfin, ce qui démontre surtout l'infériorité de la race noire, c'est son histoire. Si son intelligence et son esprit d'entreprise eussent été plus grands, jamais elle ne serait tombée dans l'esclavage.

Mais si l'infériorité de la race nègre est évidente, on est allé beaucoup trop loin en prétendant qu'elle n'est pas susceptible de civilisation, car les faits ne manquent pas

pour réfuter cette assertion. En comparant l'État nègre de Haïti, quelque défectuosité qu'on y trouve, avec les États nègres de l'Afrique, on doit reconnaître que le premier représente un progrès sensible et en rapport avec les difficultés de la situation d'une population, émancipée de l'esclavage à la suite d'une révolution sanglante. — Un grand mouvement civilisateur s'opère aussi parmi les esclaves des États-Unis depuis la cessation des arrivages d'Afrique; les propriétaires d'esclaves sont forcés d'en convenir. Le progrès est plus sensible encore dans les États du Nord de l'Union où la race nègre, jouissant de la liberté civile, pratique des industries honorables et parvient à se rendre utile à la société.

C'est sur le degré de civilisation de la race nègre dans sa patrie que les jugements les plus faux ont été portés et l'on en a parlé avec autant d'injustice que d'ignorance. Dès que l'on citait quelque trait à la louange des peuples de l'Afrique, on objectait d'ordinaire que ces peuples n'appartiennent pas à la *race nègre pure*, tandis que l'on rendait cette dernière responsable des coutumes barbares des Africains bruns. Si, du reste, il existe une ligne de démarcation fixe entre l'Africain noir ou brun, il faut au moins accorder que les mœurs les plus barbares ne sont pas le partage du premier.

En comparant les récits des voyageurs anciens et des modernes, on doit admettre qu'il y a progrès parmi les peuples de l'Afrique. Les anciennes relations font souvent mention de coutumes barbares qui ont disparu ou qui ne se rencontrent plus qu'exceptionnellement. Des peuples très nombreux et qui s'étendent au loin dans le centre de l'Afrique ont, depuis quelque temps, marché d'un pas sûr dans la voie de la civilisation. L'introduction d'éléments

étrangers a eu une assez grande part dans ce travail, c'est incontestable; mais il est aussi certains peuples qui n'ont été que peu ou point en contact avec ces influences et dont les mœurs se sont adoucies et qui ont fait des progrès marquants dans la vie civile, le commerce, l'industrie, l'élevé du bétail et l'agriculture. C'est ainsi que des nomades se sont fixés et se sont adonnés à l'agriculture, en formant des États comme ceux des Gallas en Abyssinie. D'autres, au contraire, d'un naturel originellement doux comme les Fulas, devenus envahisseurs et leurs mœurs ont pu prendre un caractère plus farouche, mais leur organisation politique n'a beaucoup progressé.

On a objecté à ces faits que ces peuples progressifs et civilisés, pour être Africains, n'étaient pas de vrais nègres; mais une connaissance plus approfondie de l'ethnographie africaine démontre qu'il est fort difficile de tracer une ligne de démarcation exacte entre la race noire et la race brune de l'Afrique, et, pour le dire en passant, ce ne sont ni les marchands, ni les propriétaires d'esclaves qui la traceraient. On rencontre toutes les transitions du noir d'ébène le plus prononcé jusqu'au brun clair, et cela chez le même peuple type, en allant des régions basses, marécageuses et insalubres qui avoisinent les côtes et les embouchures des fleuves, jusqu'aux plateaux plus tempérés, plus sains et plus susceptibles de culture. La couleur et la forme des traits varient souvent chez des peuples qui parlent la même langue et cela de quelque point de la côte que l'on se dirige vers le centre de la partie méridionale de ce continent. Un fait se présente d'ailleurs en Afrique, qui est un obstacle à une exacte classification de la race nègre : Souvent la couleur la plus noire est alliée à des traits nobles et une teinte claire recouvre les

traits les plus affreux du type nègre. On peut, pour s'en convaincre, lire ce que Mungo Park a dit des Joloffes et Katto des Gallas.

On sait qu'il existe au nord de l'Afrique de nombreuses races arabes qui appartiennent au rameau himiaritique de la race arabe et qui se sont établies, avant la naissance de l'islamisme et peut-être même aux temps de la plus haute antiquité, dans les régions qui avoisinent le Haut Nil et le Soudan oriental. Il existe aussi dans ce pays des races appartenant au rameau coréichitique qui ont apporté l'islamisme avec elles. Mais il n'en est pas moins vrai que, ni le nom d'Arabe qui leur est donné, ni l'emploi qu'elles font de la langue arabe, ne peuvent servir à décider quelle est leur origine, car on peut prouver qu'après leur conversion à l'islamisme, on a donné à beaucoup de peuples de l'Afrique le nom d'Arabe, et qu'ils ont emprunté la langue du peuple de Mahomet. Dans ces pays, Arabe signifie Mahométan, comme Franc chez les Turcs est synonyme de chrétien. C'est ainsi que les Arabes-Falata, dans le Soudan, ne sont que des Fulas mahométans, que beaucoup d'Arabes du versant méridional de l'Atlas ne sont que des Berbères, de même que les Maures du Zanzibar et de la côte orientale d'Afrique que les Portugais ont combattu du temps de la conquête de Melende et de Magadoro par le grand Albuquerque, ne sont que des Sualis et des Sonalis, races qui ont tout autant de droits à être considérées comme africaines que les Caffres et les Hottentots. Toutes ces races africaines supérieures se mêlent, par des chaînons successifs perceptibles, par la forme du corps et le langage, à des races que l'on considère comme véritable race nègre, et les marchands d'esclaves, le sort de la guerre ou les enlèvements, ne se montrent pas plus scrupuleux.

puleux que la nature dans les distinctions qu'elle fait entre les races nobles et les races inférieures, ou bien que l'histoire qui, de temps immémorial, semble avoir produit dans ces pays ces grands mélanges de races.

Je crois bien que les mélanges de races ont une grande part dans les formes de transition et que Prichard a vu les choses avec trop de partialité quand il a assigné la cause de toutes ces diversités aux influences du climat, de la nourriture, de la manière de vivre et au degré de civilisation. Maintenant, quelle que soit la cause des formes intermédiaires, elle ne permet pas de tracer une limite exacte entre les peuples bruns ou noirs de l'Afrique et de les distinguer quant à leur aptitude à la pratique de la vie civilisée. Tous les géographes savent qu'il existe dans le Soudan de grandes villes qui témoignent d'une civilisation avancée et dont la population appartient à la race noire ou du moins y appartenait lors des grandes invasions des Fellatas. Si l'on veut prétendre que tous les Africains, quelque peu civilisés, ne sont pas de vrais nègres, il en résultera qu'il n'y a pas de nègres civilisés et qu'ainsi les nègres ne sont pas susceptibles de civilisation; mais cette manière de résoudre la question entraînerait, au point de vue de l'esclavage, une conséquence à laquelle on n'a peut-être pas songé. Si l'absence d'aptitude à la civilisation chez le nègre, justifie l'esclavage, l'aptitude évidente d'un esclave doit le rendre libre et marque qu'il n'est pas un véritable nègre.

La conclusion à laquelle je suis amené, est que la race nègre est évidemment inférieure à la race blanche et qu'elle n'a pas encore prouvé son aptitude à une civilisation supérieure, mais que, d'un autre côté, on ne peut lui contester toute aptitude et surtout les progrès réels qu'elle a faits,

tant dans sa patrie originaire qu'à l'étranger, tant en liberté que dans l'esclavage. Si, comme le croient beaucoup de personnes, les types de transition ne sont que le résultat de divers mélanges, la race nègre servirait, dans ses métiés du moins, un élément de civilisation très utile et sur qui devraient reposer les espérances de l'humanité relativement à la civilisation inévitable des contrées situées sous la zone torride, ces métiés, avec plus d'aptitude intellectuelle, présentant une constitution corporelle appropriée au climat.

CHAPITRE XII.

L'esclavage des nègres aux Etats-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation : suite et fin. — Motifs politiques. — Changements successifs du système. — Seule solution raisonnable du problème.

Abstraction faite des exagérations du système, on peut, de ce qui a été dit dans les chapitres précédents, conclure que le travail forcé auquel se trouve soumise la race nègre dans une partie des Etats-Unis, répond tant aux dispositions de la race qu'aux intérêts généraux de la civilisation. Et on ne peut nier que certains des motifs dont les propriétaires d'esclaves se servent pour étayer leur possession, ne manquent pas de fondement. Sans l'introduction de la contrainte dans le travail, les colonies américaines des zones torrides ne seraient pas arrivées au point où nous les voyons actuellement, car, si l'on peut très facilement démontrer que le travail des esclaves revient plus cher que le travail libre, il est évident que cette proposition économique n'a rien à voir là où l'on n'a pas d'autre choix que celui du travail esclave. Il se peut qu'actuellement le travail libre serait plus avantageux pour la culture des terres que le travail des esclaves, toujours est-il que ce dernier travail était néces-

saire pour la première mise en culture des terrains incultes et pour leur colonisation. Les Européens ne seraient pas venus du tout ou ils ne seraient venus que peu à peu et en petit nombre, et leur émigration n'aurait eu que peu d'influence sur la civilisation, s'ils n'avaient pas été certains de trouver là des travailleurs à qui leurs aptitudes originelles de races rendaient possible le rude travail du défrichement des déserts et d'une culture entreprise dans des proportions assez vastes pour exciter le désir du lucre. Les classes inférieures ne se seraient pas décidées à venir en Amérique, dans l'impossibilité où elles se trouvaient de résister à ces travaux, et les classes riches parce qu'elles n'auraient pas trouvé de bras pour les entreprendre. Quant à l'objection que l'on aurait pu négliger la culture de ces pays, je crois qu'il est inutile de la réfuter; j'en ai du reste déjà parlé indirectement dans un des précédents chapitres. Quand on envisage l'histoire comme un procès fait à l'existence humaine, il faut reconnaître qu'elle ne fait rien d'inutile et qu'elle ne néglige rien d'important, attendu qu'elle n'est pas un procès partiel de la vie humaine, procès qui pourrait être entravé par les faits extérieurs, mais bien un procès général, embrassant tout et aux yeux duquel ces perturbations extérieures font partie des lois générales du tout. Voilà pourquoi il n'y a qu'une manière pour l'intelligence humaine d'en s'occuper du passé au point de vue historique : il faut essayer d'en saisir la véritable signification. Quant à l'histoire on ne peut exercer vis-à-vis d'elle d'autre critique que celle qui porte sur la vérité des faits et si, après quelques réflexions, on ne se trouve pas satisfait de son ensemble, il ne reste rien d'autre à faire..... que d'y réfléchir encore davantage.

Le présent et l'avenir cependant nous autorisent à faire quelque chose de plus; ils nous invitent même à ne pas nous contenter de chercher à les comprendre mais à tâcher d'aider à leur accomplissement, et c'est en quoi nous ramène au côté pratique du sujet qui nous occupe.

Qu'advient-il de l'esclavage aux États-Unis? Doit-il continuer à exister sans modification? Doit-on l'abolir en affranchissant les nègres, ou bien doit-on, peu à peu et par le moyen d'une législation appropriée au but, le transformer en une autre institution sociale? Doit-il s'étendre à de nouveaux territoires? Telles sont les questions pratiques auxquelles j'aurai à répondre.

Quant à la question de savoir si l'esclavage peut continuer à subsister aux États-Unis sans se modifier, il n'y a qu'une réponse à y faire et une réponse négative. Quoi qu'il advienne il faut qu'une modification ait lieu et elle aura lieu, fût-ce même par le fait de la mauvaise organisation du système. De même que toute création historique a des propriétés en rapport avec les nécessités de son origine et les causes de sa prospérité, il en est ainsi d'un peup, théoriquement et pratiquement, conduire à la nécessité de leur anéantissement; plus ces causes se manifestent, plus il est clair que le temps de cette chute est prochain. Le sort de Haïti ne peut se renouveler sur le continent du nord de l'Amérique. Une insurrection générale des nègres pourrait bien amener la chute des États du Sud de l'Union, mais elle ne pourrait pas conduire les nègres à la liberté; mais si les États à esclaves s'obstinent à se refuser aux exigences du siècle et des circonstances et négligent de rechercher les formes d'une transition successive pour arriver à un autre système social, la division de l'Union ne peut manquer de

se produire. Cette division est inévitable non seulement à cause de la dissolution des États à esclaves abandonnés à eux-mêmes, mais à cause des conflits qu'entraînera nécessairement l'union future des États du Nord qui se développent sans entraves. La conséquence finale en sera la réduction du Sud par les armes. Il ne faut pas non plus perdre de vue que, pour arriver à un résultat aussi extrême, les puissances maritimes européennes prendront inévitablement parti contre les États à esclaves. On a beau s'y flatter d'espérances contraires; elles sont le fait d'une ignorance complète de la puissance de l'opinion en Europe à l'endroit de l'esclavage, puissance que les gouvernements européens, loin de vouloir en arrêter l'essor, cherchent plutôt à exister à leur profit. Ce fait que l'esclavage, dans sa forme actuelle, ne peut plus longtemps subsister aux États-Unis, tend à devenir de jour en jour plus évident. Il a pu être avantageux, nécessaire même, sauf certaines restrictions, de coloniser de nouveaux territoires par le moyen du travail des esclaves, et il est incontestable qu'on a eu grand intérêt à l'employer dans ce but, mais cet avantage vient à cesser dès que l'on ne permet plus au système de s'étendre à de nouveaux territoires. Les États du Sud ont toutes sortes de motifs pour s'y opposer et ont le pouvoir de le faire. Quant à la culture des anciens territoires, il est de fait que le travail des esclaves ne peut lutter ni avec le travail libre des ouvriers blancs, ni même avec celui de n'importe quelle autre race un peu active. Il est évident aussi que l'on ne peut remplacer les nègres esclaves par des nègres libres. D'autre part les partisans de l'esclavage cherchent en vain à introduire leur système dans de nouveaux États où son établissement leur offrirait quelque avantage, tandis

que là où il existe, comme à Mexico et dans les États du centre de l'Amérique, l'esclavage a joué son rôle historique et ne peut songer à le recommencer. Là existent des races métis qui sont en état de fournir des ouvriers dont le travail est plus économique que celui que peut fournir l'esclavage. Dans le Kansas et le Nebraska, les propriétaires d'esclaves devraient subir la concurrence d'ouvriers blancs très adroits et très courageux, car il est peu d'endroits au monde dont le climat soit plus favorable aux Européens et qui soit plus de nature à solliciter son activité, que celui de ces provinces de l'Ouest. Maintenant, quand on y introduira la culture du coton, — ce qui ne pourra jamais avoir lieu que sur plus du quart de l'étendue du pays, — les trois autres quarts devront nécessairement être abandonnés à l'élève du bétail et on pourra y faire l'expérience qu'il est des pays où ce genre de culture peut être pratiqué avec beaucoup plus d'avantages par les blancs que par les esclaves. C'est ainsi que toutes les raisons économiques, historiques, géographiques et politiques se réunissent pour empêcher le maintien ou l'extension de l'esclavage aux États-Unis et pour pousser les intéressés à modifier le système, s'ils ne veulent pas aller eux-mêmes au devant de leur ruine.

Ainsi, aux États-Unis, l'esclavage ne doit pas se perpétuer et ne se perpétuer pas sans de grandes modifications; mais il est impossible qu'un homme sensé puisse songer à faire succéder immédiatement à cet état de choses celui d'une liberté absolue pour les esclaves. Si je n'ai pas admis la valeur des considérations du droit abstrait sur l'esclavage, il est naturel qu'elles ne peuvent être d'aucun poids dans la question de son abolition. S'il n'existait, contre l'émancipation, pas d'arguments plus sérieux que les droits du posses-

seur, les difficultés ne seraient réellement pas insurmontables. Quoi qu'en ait pu dire l'abolitionisme le plus radical, les prétentions de cette classe ne sont pas exagérées, et le droit de reprendre le bien volé, même à celui qui l'a acheté au voleur, n'est pas plus fondé, à la rigueur, que celui d'employer la violence pour supprimer l'esclavage. Mais ici, comme dans toutes les circonstances historiques, la question de droit est tout à fait secondaire. S'il est peu important que les esclaves soient victimes de l'injustice, il doit en être de même à l'égard de leurs maîtres. Devant le droit les derniers sont égaux aux premiers, mais les intérêts de la société sont trop en jeu pour que les choses se passent de cette façon. Ceux qui, malgré les désolants résultats obtenus dans différentes colonies, font encore des vœux pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, oublient que sous la question de l'esclavage gît la question de race, ou bien ils ignorent le danger dont elle les menace. Ces dangers sont du reste plus imminents pour une république que pour tout autre gouvernement, quelle qu'en soit la forme.

Plus la somme de liberté individuelle et d'indépendance politique est bornée, plus les droits politiques sont injustement répartis, plus aussi on voit de types, de races et de tendances différentes se faire jour et s'établir en présence. Plus aussi le caractère indépendant de l'individualité est développé, plus le système gouvernemental est perfectionné, plus la participation de chacun aux droits et aux devoirs d'intérêt général est équitablement établie, plus on doit chercher à amener d'uniformité dans la race et dans les tendances, à moins de concentrer le pouvoir et de faire prédominer l'élite de la race, les privilégiés dotés d'une organisation plus apte au perfectionnement. En tous cas, il

devient nécessaire d'exiger que l'égalité démocratique ne devienne une réalité que lorsqu'elle aura atteint le niveau qu'ont réussi à atteindre tous les types de race et de culture intellectuelle. En d'autres termes, toutes espèces de gens peuvent être admis dans un État à titre de sujets d'un gouvernement monarchique; tandis que dans une république, où tous les citoyens sont investis des mêmes droits et des mêmes prérogatives, cette diversité d'éléments n'est pas possible. Il en est du gouvernement comme de l'Eglise: dans les rangs cosmopolites de l'Eglise catholique, qui n'admet aucune individualité d'esprit chez ses membres, les classes les plus inférieures rencontrent un accueil favorable. Aux États-Unis, au contraire, où l'Eglise protestante va jusqu'à se diviser en certaines catégories, selon les races et les classes, il surgit une masse de difficultés, et une société de libres penseurs intelligents ne peut comporter qu'un nombre très restreint de personnes tout particulièrement douces. D'où je conclus que plus les principes sur lesquels repose une société sont démocratiques, plus les éléments dont elle se compose doivent être aristocratiques.

En Europe nous avons vu les tendances démocratiques s'égarer à ce point que les classes inférieures, au lieu de chercher à s'élever jusqu'au niveau de l'aristocratie, ont cherché à faire descendre celle-ci jusqu'à elles, et en qui fait que la démocratie américaine restera toujours sous ce rapport l'antipode de celle de l'Europe, c'est que, à l'encontre de cette dernière, tous ses efforts ont pour but d'arriver à élever les classes supérieures. La démocratie pourrait être amenée sans trop de difficultés au niveau des nègres et des Indiens, mais aucune puissance terrestre ne parviendrait à élever les Indiens, les nègres et les Chinois, — pour lesquels

on a surtout soulevé la question de race en Californie, — au niveau des habitants du Caucase. La démocratie aux États-Unis n'entend nullement être assimilée à ce qu'en Europe on appelle « le peuple. » Son idéal est d'arriver à former une société de gens d'élite, un État composé de gentils hommes; et bien que les Indiens et les nègres nient aussi leurs notabilités, leurs ladies et leurs gentlemen tout aussi bien que les Chinois, ils semblent devoir rester en dehors de ce mouvement.

Il est bien certain que, dans beaucoup de cas isolés, ces prétentions sociales et politiques d'une classe supérieure ne sont pas unies à une intelligence hors ligne qui, du reste, n'est pas indispensable. Ce qui l'est bien davantage, c'est une certaine mesure et un certain genre d'aptitudes, un certain degré d'intelligence, de goût et de caractère de la vie sociale et politique qui dépend, dans le sens élevé, des conditions des corps constitués et qui sont héréditaires comme la race. Il devient évident pour un observateur qui, par exemple, a entendu une seule fois de la musique chinoise, que l'on ne peut vivre ensemble en qualité de concitoyens d'une même république, avec des individus de goût si inférieur, s'écartant du nôtre dans une proportion aussi notable et portant, dans son genre, une empreinte aussi distincte. Qui pourrait, en effet, nous engager à habiter un État où l'on ferait pareille musique! On a reconnu depuis longtemps que les Chinois ont acquis, sous quelques rapports, un degré de connaissances qui leur fait honneur, et que, dans les établissements indiens, ils sont devenus des colons très utiles; on ne leur refuse même pas cette dernière qualité en Californie, et l'on peut prévoir, en prenant les choses de très loin, que la race caucasienne agit avec prévention,

injuste et imprévoyance quand elle cherche à mettre des entraves à l'émigration des Chinois et à arrêter l'accroissement de leur population. Cependant si, comme citoyen de l'État californien, on considère cette alternative de voir, dans quelque vingt ans, le pays occupé par une population mongole, du caractère le plus ignoble et qui dépassera en nombre celle des véritables citoyens ou, au lieu de cela, d'arriver vers le même temps à dépendre des sociétés secrètes chinoises, qui disposent des majorités chinoises et règnent sur ces populations avec droit de vie et de mort (1), on voit les choses à un point de vue différent et la question de la Chine en Californie, quoique moins épineuse, revêt le même aspect qu'aurait, après l'émancipation, la question de l'esclavage dans nos États du Sud.

Dans ces circonstances, c'est toujours l'organisation mal dirigée ou routinière des corps constitués qui creuse l'abîme, non que je veuille dire que cet abîme ne puisse jamais être comblé, mais je prétends qu'il faudra une longue suite de générations dont les efforts et les exemples aplanissent les voies pour que ce gouffre soit fermé. Le développement intellectuel de notre propre race est lui-même si dépendant des conditions matérielles que les idées conçues par quelques-uns des génies que renferment presque toujours les masses, ne peuvent être formulées et passer dans le domaine public que si ces conditions sont bien assurées. Nos idées sur la morale se modifient, la nature change d'aspect à nos yeux, notre goût peut varier en fait de poésie et de beaux-arts, notre sentiment musical peut changer de caractère

(1) C'est un fait que dans bien des cas criminels, en Californie, les cours de justice ne parviennent pas toujours à surmonter l'influence des sociétés secrètes chinoises dont les chefs lancent bien souvent des arrêts de mort.

avec le temps, et cette métamorphose de la vie intellectuelle qui s'accomplit dans les masses doit agir en partie comme cause première et en partie comme principe actif d'une transformation de race; ce qui signifie que plusieurs générations successives, de caractère analogue, doivent s'introduire dans les masses de nos peuples et les pénétrer avant que devienne possible une situation où les idées progressives, le goût perfectionné, les sentiments renouvelés puissent s'introduire dans les formes politiques gouvernementales. Ce n'est pas seulement pour des raisons morales, mais aussi pour des raisons essentiellement matérielles qu'il faut un renouvellement de races pour que les idées nouvelles pénétre dans les masses et y exercent une influence pratique; et il faut une suite de générations pour amener cette métamorphose dans les races non civilisées. Combien il doit être difficile, d'après ces données, d'obtenir l'homogénéité des éléments, — condition de durée du système républicain, — lorsque la population qui doit la produire est composée de races différentes, réunies pêle-mêle par le hasard ou par les événements.

Si l'on veut être vrai quant aux rapports politiques de races diverses, considérées comme un fait d'histoire naturelle que les impressions morales ne peuvent aucunement modifier, il faut reconnaître qu'une race supérieure et une race inférieure ne peuvent subsister ensemble sur le pied d'une parfaite égalité politique. Si cette dernière race ne peut être maintenue dans un état de subordination, une des deux races devra céder l'empire à l'autre, ce qui se pourra avoir lieu que par l'extirpation de l'une d'elles ou par l'émigration en masse. L'extirpation s'accomplit, en partie fortuitement par les sauvages tribus indiennes des États-Unis;

quant au système d'émigration, on espérait l'établir en Californie au moyen des Chinois, mais cette mesure n'a pu triompher des obstacles que lui opposait le législateur.

Le plan d'émancipation de Jefferson reposait sur le projet d'éloigner les nègres en masse, et maintenant encore, dans la pensée de bon nombre d'Américains, l'abolition de l'esclavage dépend de cette condition. Mais, sans tenir compte de la possibilité d'application de ce système, cette question soulève encore de nombreuses objections. Au point de vue de l'humanité, le retour des nègres en Afrique ou leur transplantation dans tout autre pays de l'esclavage, semblerait à peine une amélioration. Beaucoup de nègres qui sont nés aux États-Unis et qui considèrent ce pays comme leur patrie, ne consentiraient pas à l'abandonner, fût-ce même au prix de leur liberté, et, de même qu'il a fallu employer la violence pour arracher leurs aïeux à leur pays, ce n'est que par la violence que l'on parviendrait à les y faire retourner. Ceci ne serait au reste qu'une considération toute secondaire. J'ai fait observer déjà que le plus grand avantage que la civilisation puisse retirer de l'esclavage serait d'arriver à former une classe naturellement dépendante et à créer des races mixtes. Donc, si on éloigne la race des nègres, on annule cette source de profits. Si l'on était parvenu à mettre à exécution ce projet, conçu dans des vues si honorables, on eût évité bien des tortures et bien des maux et beaucoup simplifié la tâche de la philanthropie.

Comme, d'après ce qui précède, l'éloignement en masse des nègres du territoire des États-Unis, — abstraction faite de la réalisation possible d'un semblable projet, — ne semble désirable sous aucun rapport, et que, d'autre part, il est reconnu impossible que les blancs et les noirs vivent

ensemble sur le pied d'une parfaite égalité politique; comme, d'un autre côté, l'esclavage ne peut continuer à subsister sur les bases actuelles, il demeure avéré que le maintien de l'esclavage est nécessaire, et il ne reste aux réformateurs qu'à introduire dans son organisation le plus d'améliorations possible, afin d'adoucir le sort des nègres.

S'il est vrai, comme on l'a si souvent prétendu, que les pays à esclaves sont souvent le berceau d'hommes d'État éminents, ce serait ici l'occasion de le prouver. Le temps est venu aussi de mettre la dernière main à une suite de lois, ébauchées depuis très longtemps, basées sur des principes qui n'ont acquis qu'un développement insensible et qui ne peut devenir complet que par la création d'une nouvelle organisation sociale. Malheureusement on ne rencontre dans les hommes politiques du sud de l'Union, qui seuls ici semblent appelés à agir, aucune trace des talents éminents, des vues larges, des vastes conceptions indispensables pour la réalisation de ce grand plan politique. Au lieu de cela qu'avons-nous vu dans ces derniers temps? Un échange de phrases creuses et sonores qui trahissent une absence complète de connaissances gouvernementales, et les ruses vulgaires mais audacieuses d'une fourbe routinière, jointes à une arrogance cavalière qui s'écarte en tous points des lois d'une bonne éducation. De ce côté il n'y a place pour aucun espoir; il faudrait donc que, par l'action du temps, arrivât une génération renouvelée dont la supériorité prévînt. Il est certain aussi que les États du Sud susciteront au moins des obstacles, si tant est qu'ils ne parviennent à fermer la voie à toute réforme.

On peut cependant dès aujourd'hui indiquer quelles

pourraient être ces réformes et signaler les écueils que l'on aurait à éviter.

Si la race des nègres et celle des blancs ne peuvent subsister ensemble dans des rapports politiques d'égalité parfaite, les représentants d'une certaine opinion politique, nationale et économique voudront laisser aux nègres, au moins au point de vue social, toute liberté de concurrence avec les blancs; ils considèrent cela comme le but naturel de toutes les tendances libérales. Ceux, cependant, qui ont ce but en vue sont aussi aveuglés sur les intérêts de l'humanité que sur ceux de la civilisation. Quand, ainsi que cela se rencontre dans les États septentrionaux de l'Union, le nombre des noirs et des gens de couleur est restreint, comparée à celui des blancs, cette pensée peut encore, sans causer de préjudice réel, être mise à exécution, et on pourrait admettre que les premiers luttassent et soutinssent la concurrence. Quand, au contraire, leur nombre est relativement grand, qu'il s'approche de la majorité ou qu'il l'atteint réellement, leur position sociale doit être nécessairement réglée par des lois, alors même que l'esclavage actuel, dans sa forme caractéristique, serait aboli depuis longtemps. Que l'on ne croie pas que l'exemple des colonies de l'Inde Occidentale et des contrées méridionales de l'Amérique soit une preuve du contraire de ce que j'avance. Ces pays sont perdus pour longtemps pour une civilisation plus avancée : ou bien ils devront revenir à la forme gouvernementale monarchique ou bien les gens de couleur qui en font partie devront être ramenés à former une classe de gens asservis. Si, d'autre part, on veut, arrivé à un certain degré, abandonner la civilisation comme un objet de luxe, on s'expose à ce que celle-ci, se réfugiant dans les colonies, en fasse une

nouvelle mère-patrie et abandonne l'ancienne comme il arrive trop souvent aux enfants dont l'éducation a été ou négligée ou mal dirigée; mais il n'est pas permis de laisser un gouvernement être aussi ennemi de soi-même. Ceux qui, dans ces rapports de races, ne veulent pas admettre une franche concurrence devraient ne pas oublier que l'esclavage lui-même, dans sa forme la plus cruelle, n'est qu'une conséquence de la concurrence des hommes libres, et que chaque amélioration introduite par une loi bienfaisante restreint ces droits de libre concurrence. On retrouve en présence ici les deux tendances contraires du libéralisme qui, en Europe, se disputent la suprématie : là, sous la forme de l'organisation du travail et de la liberté de l'industrie, ici sous celle de la liberté du commerce et celle du droit de garantie. Quoi qu'on dise et quoi qu'on pense d'ailleurs sur ce sujet, il demeure avéré que ce système de libre concurrence est la ruine du faible. La ruine du faible, du reste, est prévue aux États-Unis et les autres établissent leurs calculs en conséquence. La concurrence égoïste a une excellente méthode pour y parvenir : « Aide-toi toi-même, » dit-elle. Comment veut-on qu'avec ce système d'intérêt personnel la race des nègres puisse se maintenir indépendante?

Certains philosophes, savants politiques, avanceront ici que les races les plus fortes ne doivent pas faire servir leur supériorité à l'oppression, mais bien à l'émancipation des plus faibles. Fort bien, mais si elles agissent contrairement à ce principe, comme cela a lieu en effet, la difficulté que nous avons signalée surgit tout à coup. Il est donc bien vrai que la véritable force nous impose des devoirs avant de nous conférer des droits; mais est-il aussi vrai qu'elle nous confère des droits par la raison qu'elle nous a imposé des

devoirs? Ce n'est que par l'intelligence que les nègres nous sont inférieurs car, au point de vue physique, ils nous sont de beaucoup supérieurs, surtout sous quelques climats. Ce principe de morale que le plus fort doit prêter appui au plus faible, ne peut s'appliquer qu'au côté de la vie où cette absence de force se fait sentir ainsi, dans le cas présent, au côté intellectuel. A la race blanche incombe donc le devoir de prêter un secours d'intelligence à la classe noire, en d'autres termes, d'entreprendre son éducation. Mais alors encore n'est-il pas évident que les noirs seront replacés sous la tutelle des blancs? C'est pour nous un devoir d'instruire nos enfants, mais aussi avons-nous le droit d'exiger qu'ils nous obéissent. Et si c'est pour la race blanche un devoir d'aider les noirs à vaincre les difficultés morales, parce qu'ils sont les plus faibles d'intelligence, ne s'ensuit-il pas que, par contre, c'est le devoir des nègres d'aider les blancs à vaincre les difficultés matérielles, ces derniers étant les plus faibles au physique? Il est incontestable que, dans l'organisation actuelle de l'esclavage, les blancs n'accomplissent pas consciencieusement leurs devoirs, mais ce qui est plus incontestable encore, c'est que les noirs, dans les pays où ils sont émancipés en masse, non seulement ne remplissent pas leurs devoirs, mais apportent encore des entraves à l'accomplissement des devoirs des blancs à leur égard (1).

(1) « L'influence pratique, qui résulte de l'adoption de races primitives différentes, n'est pas le droit de l'esclavage, mais bien plutôt l'obligation de cultiver les classes qui nous sont inférieures, en tant que le comporte leur degré d'aptitude, ainsi que ces hommes, civilisés par eux, puissent aussi être admis dans leur commerce et que les différences trop tranchées qui existent entre ces races diverses soient atténuées. »

Cette remarque, peu neuve, d'un auteur allemand, que je rapporte ici telle

De tout ceci il ressort évidemment que dans cette occurrence, le but de la réforme ne peut être de mettre la race noire en concurrence sociale avec la race blanche, et qu'on ne peut obliger cette dernière à remplir des devoirs de tutelle à l'égard de la première, si on ne lui en confère en même temps les privilèges. La connexion de ces droits et de ces devoirs, dans un sens libéral et bien entendu, voilà plutôt le grand problème qui contient la solution de la question de l'esclavage. Ce qu'on doit d'abord s'attacher à faire disparaître complètement, ce sont les causes de dégradation, les formes humiliantes, en un mot, toutes les raisons

que je la trouve dans un journal américain, est dirigée contre Agassiz surtout, dans la même publication, on fait un reproche d'employer des considérations scientifiques pour la défense de l'esclavage. Je me vis obligé de m'adresser directement à Agassiz lui-même pour lui demander comment et en quoi il avait pu donner prise à ces attaques. Le 26 novembre 1853, je reçus de lui une lettre datée de Cambridge, dans le Massachusetts. Après quelques phrases sur la polémique en question, il déclare qu'il n'a jamais émis d'avis sur l'esclavage, par la raison qu'il n'a jamais songé à approfondir cette question d'éthique, et il poursuit ainsi : « J'ai beaucoup étudié les nègres comme race humaine, ainsi que vous avez pu vous en convaincre par les nombreux portraits que j'en ai fait prendre à l'aide du daguerrétype, tant de cette race que de toutes les races diverses que j'ai rencontrées. Le principal résultat de ces recherches a été de m'apprendre que, pour l'intelligence, les nègres sont des enfants non parvenus à leur complet développement, tandis qu'au point de vue physique, ils constituent une des races les plus fortement enracinées et que, de même que toutes les races noires et particulièrement les nègres de l'Océan Pacifique, ils offrent le type qui se rapproche le plus de celui du singe, tout en conservant cependant toujours une admirable conformation. J'ai peut-être émis cette opinion en plusieurs occasions, sans en tirer toutefois aucune conclusion offensante, sinon qu'aucune race de couleur, du moins aucune race noire, ne peut avoir la même origine que nous. Jamais une souche de nègres, entièrement pure, ne pourra former une commune civilisée, l'expérience l'a prouvé. Cette race reste elle-même, en quelque pays qu'elle soit et quelle que soit la durée de temps qu'elle passe au milieu ou dans le voisinage d'autres peuples, ainsi que cela se présente dans le nord de l'Afrique. Le meilleur moyen de développer en elles ce qu'il y a de bon, je ne le connais pas et je n'ai n'ai pas appris que jusqu'à présent personne l'ait trouvé. » Cette dernière phrase est celle qui, selon moi, a le plus de valeur.

qui s'opposent au développement intellectuel de cette race. Les échanges de serviteurs devront emprunter une forme autre que celle de la vente. Les rapports, entre époux, conformes aux mœurs du pays, devront être respectés comme aussi les liens qui unissent les parents à leurs enfants (ces derniers au moins jusqu'à un âge convenu); cette protection doit leur être acquise contre l'injustice et la violence et, pour arriver à ce but, on aurait à sa disposition les mêmes moyens que le gouvernement espagnol des colonies emploie pour protéger les Indiens contre l'oppression des conquérants du Mexique, du Pérou, etc., etc. Ils les adressent à des avocats, mandataires du gouvernement, choisis à cet effet parmi les hommes les plus éminents et les plus indépendants, qui ont pour mission de défendre les protégés du gouvernement et de soutenir leurs intérêts, soit comme plaignants, soit comme accusés.

C'est la voie que devrait prendre le pouvoir législatif des États de l'Union, s'il arrivait enfin que la raison et la bonne volonté puissent se rencontrer en lui, et ce n'est que par une semblable réforme que l'on pourrait compter sur la stabilité du régime actuel. Le système des agents indiens présenterait quelque analogie avec cette création politique.

C'est du reste le premier de tous les devoirs politiques aux États-Unis, de s'opposer énergiquement à ce que l'esclavage se répande sur de nouveaux territoires, ne fût-ce qu'afin de circonscrire, dans un cercle aussi peu étendu que possible, les difficultés et les dangers d'une question dans laquelle sont engagés les intérêts les plus sérieux d'une si importante partie de l'humanité. Aussi le monde civilisé ne peut-il qu'approuver l'immixtion des gouvernements européens dans les affaires de l'Amérique, lorsque cette im-

mixtion, — à l'encontre des principes abdicataires de la doctrine de Monroe, — a pour but de n'autoriser l'annexion de nouvelles portions de territoires au territoire des États-Unis, qu'à la condition expresse que l'esclavage n'y soit point introduit, et de faire de cette condition l'objet d'un traité spécial. Ceci est la seule circonstance où l'esprit du temps puisse donner raison à l'Europe contre l'Amérique.

LIVRE II.

VOYAGE DE NEW-YORK AU NICARAGUA. — SÉJOUR. — RETOUR.

CHAPITRE I.

Motifs de mon voyage. — Le North River. — En mer. — Les passagers. —
Ferveur et impiété. — Maladie des poulets. — Les côtes d'H-M. — Variabilité
du temps. — Calmes et tempêtes. — Spectacles au dessus et en dessous de
l'eau. — Arrivée à Chagres.

Pendant l'été de 1851, diverses circonstances attirèrent mon attention vers le Nicaragua. Le projet de l'établissement d'un canal destiné à relier l'Océan Atlantique et le Pacifique éveillait à cette époque l'intérêt général aux États-Unis. Une compagnie s'était formée à New-York, sous le nom de « Atlantic and Pacific Ship Canal Company ; » dans le but de mettre ce projet à exécution, un corps d'ingénieurs avait été envoyé dans le Nicaragua pour faire opérer les nivellements nécessaires, et l'opinion générale était que la mise en œuvre de ce grand travail, qui devait inaugurer une ère nouvelle pour le commerce et la navigation, aurait lieu prochainement.

Je fis vers la même époque la connaissance de M. E. G. Squier qui, en qualité de chargé d'affaires des États-Unis près des républiques de l'Amérique centrale, venait de revenir du Nicaragua. A ses descriptions géné-

rules il avait ajouté cette remarque que les hommes les plus influents émettaient le vœu que l'on déterminât un naturaliste à visiter le pays et à étudier spécialement ses richesses minéralogiques.

Cette ouverture me fit espérer que je pourrais, d'une manière ou de l'autre, dans cette partie de l'Amérique, donner satisfaction à mon besoin d'activité. Le Nienragun m'apparût, ce qu'on verra bientôt qu'il est réellement, c'est à dire un des théâtres les plus importants de la vie américaine, au développement duquel doivent tendre tous les efforts.

Ma résolution fut bientôt prise, et les préparatifs de départ bientôt achevés. Il y avait au port un brick en destination pour Chagres et San-Juan de Nienragun. J'y arrêtai passage pour moi et pour mon fils, un jeune garçon de douze ans, qui avait quitté la Suisse pour me rejoindre. Nous nous embarquâmes le 21 septembre, mais diverses causes retardèrent le départ de quelques jours. Comme, suivant les déclarations du capitaine, nous devions être, d'une heure à l'autre, prêts à mettre à la voile, nous dûmes attendre patiemment au port pendant tout cet intervalle.

Le spectacle de l'animation dont le port de New-York est en tout temps le théâtre, servit heureusement à tromper une attente assez longue. Des bâtiments de toutes sortes parcouraient le fleuve; des vapeurs sillonnaient d'une rive à l'autre, et s'entrecroisaient en tous sens avec des vaisseaux, des barques, des bricks, des schooners et des chaloupes. Quatre grands bâtiments levaient l'ancre le même jour et à la même heure, et les saluts d'adieu retentissaient dans le port. En même temps l'incendie dévorait, de l'autre côté à Jersey-City, quelques maisons longeant la

rive. Nous voyions s'élever d'épais nuages de fumée, traversés de rouges bandes de feu, et bientôt le tocsin mêla sa voix au bruit du canon d'adieu. Puis nous vîmes les nuages noirs se nuancer de tons gris à mesure que de nombreuses pompes versaient des torrents d'eau sur le foyer de l'incendie. Au plus fort de l'émotion nous vîmes un de nos matelots tomber tout à coup du grand mât. Dans sa chute il avait réussi à saisir un câble qu'il n'avait à la vérité pas su retenir, mais qui avait, en tout cas, amorti le coup. Je m'élançai vers lui et le trouvai étendu sur le visage et privé de sentiment au milieu d'un flot de sang qui inondait le pont. On lui arrosa la tête d'eau fraîche et, après quelques instants, il ouvrit les yeux et se redressa. On le fit entrer dans un canot et on le conduisit à un médecin qui le pansa; quelques jours après il avait repris ses fonctions. Le soir le canon retentit de nouveau. C'était une salve d'adieu pour Jenny Lind qui partait pour Boston, à bord du vapeur *Empire City*. La veille encore elle avait chanté au jardin de Castle, et nous avions entendu le tonnerre d'applaudissements, témoignage de son triomphe, qui s'échappait des fenêtres illuminées de la salle de concert.

Enfin le 28, au matin, aucun obstacle ne s'opposait plus au départ, le temps était beau, le vent favorable; le capitaine vint à bord avec le pilote. Dix minutes après l'ancre était levée et bientôt nous étions en pleine mer.

Outre mon fils et moi, il y avait encore à bord sept passagers, deux Américains, deux Irlandais, deux Polonais et un Allemand. Notre capitaine était Écossais. Il me raconta qu'il avait été pendant sa jeunesse le compagnon de lord Byron et qu'ils avaient tenté ensemble mainte entreprise hasardeuse sur mer et sur terre. Quand je le rencontrai

c'était un homme calme, d'une raison parfaite, pratiquant avec beaucoup de ferveur la religion méthodiste, et pendant tout le voyage il fit célébrer chaque dimanche les exercices religieux dans la cabine. Il savait à n'en pouvoir douter, nous dit-il un jour, que son âme serait sauvée, et que rien, pas même notre indifférence, ne pourrait l'empêcher de travailler au salut des nôtres.

Il déclara aux matelots que ces mots : « le diable m'emporte, » étaient entendus aussi au Ciel aussi bien que la prière la plus fervente. Il avait un recueil complet de chants religieux, et il essaya d'obtenir qu'avant et après son sermon nous entonnions en chœur un pieux cantique. Quand il s'aperçut que ses efforts n'étaient couronnés que d'un succès très incomplet (ce qu'il attribua peut-être, et fort injustement à notre impiété; les deux Irlandais étant fort probablement catholiques et les deux Varsoviens, Juifs, ils éprouvaient tous les quatre le même éloignement pour les pratiques et les chants du culte méthodiste), il s'écria du ton d'une sainte indignation : Si vous avez honte de célébrer les louanges de Dieu, moi, je m'en fais gloire, et sans plus faire attention à nous, il entonna à haute voix un cantique de dix à douze vers qu'il chanta tout seul. Nous nous aperçûmes combien cet homme bien pensant, prenait à cœur notre manque de ferveur, et le dimanche suivant, pour lui épargner le chagrin de chanter seul, je finis par l'accompagner. Bientôt les autres passagers m'imitèrent, et il n'y eût pas jusqu'aux Juifs qui joignirent leurs voix aux nôtres et chantèrent avec nous nos hymnes chrétiens. Deux hommes toutefois offraient un contraste frappant et pénible au milieu de cette ferveur qui envahissait tous les cœurs : c'était d'abord le pilote qui, autrefois, avait parcouru les

côtes d'Afrique en qualité de marchand d'esclaves, puis un fils du capitaine qui parodiait d'une manière scandaleuse et impie les transports religieux de son père. Comme fort souvent le mal conduit au bien, je dois à sa frivolité d'avoir appris un chant qui brille d'une touchante simplicité et dont je transcris ici la fin et le commencement dans l'inter-valle desquels on peut introduire à volonté un chant plus ou moins long. Ce chant commence ainsi :

Oh, dites-vous, est le vieux père Adam ?
Oh, dites-vous, est le vieux père Adam ?
Oh, dites-vous, est le vieux père Adam ?
Il est parti pour la terre promise !

Le cantique parcourt ensuite depuis Adam, toute la lignée des patriarches jusqu'à Wesley, avec la même question, suivie de la même réponse et finit enfin par les vers suivants :

Bientôt nous irons le rejoindre
Bientôt nous irons le rejoindre
Bientôt nous irons le rejoindre
Nous partirons pour la terre promise !

Là nous l'acclamerons et chanterons tout le jour
Là nous l'acclamerons et chanterons tout le jour
Là nous l'acclamerons et chanterons tout le jour
Partons-nous pour la terre promise ?

Le chant était bon, mais la manière dont il était débité, détermina chez les Juifs un retour d'impieété. Ils chantaient diverses chansons très profanes qu'ils faisaient passer auprès du capitaine pour des hymnes polonais, bien que l'expression

qu'ils y mettaient eût dû convaincre ce dernier qui ne comprenait pas un mot d'allemand, que ce qu'ils avançaient était faux.

Nous voguions depuis quelques jours sur l'Océan Atlantique, quand tout à coup je m'aperçus de la disparition subite d'un de mes coffres qui se trouvait dans la cabine; outre des objets de première nécessité, il contenait une quantité assez considérable d'armes et d'engins de chasse, ce qui en avait beaucoup augmenté le poids. Je m'aperçus avec douleur que les vêtements et le linge de mon fils étaient aussi contenus dans cette caisse, circonstance qui m'obligea pendant ce long voyage, à faire mes premiers essais dans l'art de la blanchisseuse, art qui me sera peut-être bien utile dans mes prochains voyages. Hormis le capitaine, son fils, les passagers, le pilote et un domestique, personne n'avait accès dans la cabine; la disparition du coffre, en pleine mer, devenait donc une circonstance tout à fait surprenante. Le capitaine ordonna de visiter le vaisseau de fond en comble et jusque dans les coins les plus sombres et les plus reculés. Il fit apporter ses propres bagages sur le pont, les étala aux yeux de tous, et chacun des habitants du brick dut en faire autant. Ces recherches furent continuées pendant plusieurs jours sans amener aucun résultat. J'offris, mais inutilement, une récompense de vingt dollars à celui qui découvrirait mon coffre. J'étais convaincu que ce coffre avait été ouvert dans la pensée qu'il contenait de l'argent et, qu'après l'erreur découverte, il avait été jeté à la mer, quand, arrivés à Chagres, on déchargea une partie de bois de construction, un matelot hollandais retrouva, sous un amoncellement de poutres et de planches, l'objet de nos longues recherches. Pendant la préoccupation dérangeable

d'avoir en notre société un voleur aussi audacieux, nous poursuivait sans relâche. Toutes les circonstances qui avaient accompagné ce vol devaient nous faire reporter les soupçons sur le pilote dont le caractère pervers et la conduite équivoque semblaient justifier les suppositions les moins bienveillantes. Aussi le capitaine commença-t-il à éprouver de sérieuses appréhensions lorsqu'un passager prétendit l'avoir surpris ayant une conversation mystérieuse avec un des matelots. Cet homme lui était complètement inconnu lorsqu'il l'avait engagé pour cette traversée. Nous avions à bord des sommes considérables d'argent comptant en destination pour San-Juan, et le plan audacieux de couler à fond notre vaisseau dans l'un des ports des environs, de s'emparer de l'argent et de s'enfuir en Californie à travers l'Isthme, ne nous semblait pas devoir trop éveiller les scrupules d'un ancien marchand d'esclaves, qui pouvait même fort bien avoir été un véritable pirate. Le capitaine ne communiqua ses craintes qu'à un ou deux des passagers et à moi. Nous ne dormîmes pendant quelques nuits que les pistolets sous l'oreiller et pendant le jour nous les avions au côté. Nous finîmes cependant par nous apercevoir que notre imagination nous avait exagéré le danger.

Nous avions en cage quelques douzaines de poulets que l'on nourrissait pour notre table. Comme du reste celle-ci était loin d'être luxueuse, ce ne fut pas sans un véritable chagrin, qu'environ huit jours après notre départ, on s'aperçut que ces animaux étaient atteints d'une maladie dégoutante qui les emportait les uns après les autres. Il décollait du bec des volatiles attaqués des muqueosités visqueuses, l'œil était enflammé, et après leur mort, quelques-uns portaient les traces d'une complète décomposition.

Quand un poulet était atteint, les autres n'en voulaient plus souffrir le voisinage, et le becquetaient impitoyablement jusqu'à ce que la mort s'ensuivit et que ce fut le tour d'un autre. La dernière de ces pauvres bêtes fut jetée vivante par dessus bord dans la mer des Caraïbes par un des passagers, et quelques jours après, ayant pris un requin, nous retrouvâmes dans son estomac le poulet tout entier, très reconnaissable à son plumage.

Je dois mentionner ici tout particulièrement notre cuisinier noir. Cet homme, qui remplissait ses fonctions avec adresse et exactitude, se distinguait aussi par des traits d'humanité qui me le firent prendre en affection. Il fit d'amers reproches sur sa cruauté au passager qui avait jeté le poulet par dessus bord et il ne souffrait pas que les poissons que nous prenions de temps en temps à la ligne, fussent détachés de l'hameçon avant d'avoir été assommés par quelques coups sur la tête. Une intelligence rare était jointe chez cet homme à cette grande sensibilité. Il connaissait tous les oiseaux aquatiques, tous les poissons que nous prenions, et il nous les nommait en anglais et en espagnol. Il sut redresser, avec beaucoup de justesse et d'à-propos, des erreurs que plusieurs passagers avaient commises en histoire naturelle. Quand nous longeâmes les côtes de Haïti à une distance si rapprochée, que nous distinguions chacun des arbres des bords, il monta sur le pont et ses regards demeurèrent fixés sur le pays où sa race ne doit pas plier et s'humilier devant l'étranger, et ses réflexions qu'il nous communiqua, illuminèrent son visage d'une expression extraordinaire d'intelligence.

Notre voyage nous fit passer assez subitement du climat assez rude de l'automne de New-York à une zone plus tem-

pérée. Déjà le 2 octobre, à la hauteur des Bermudes, nous eûmes une nuit si douce que nous la passâmes en grande partie sur le pont. Un zéphyr presque imperceptible se jouait dans les voiles, le bruit des flots contre les parois du vaisseau était à peine sensible, et du navire s'échappaient des points lumineux reflétés sur la nappe à peine agitée de la mer. Les jours suivants il y eut des alternatives de calme plat et de vents impétueux; nous avons atteint la région où la mousson supérieure qui vient de l'équateur, se dégage des couches élevées de l'atmosphère et constitue la mousson inférieure qui souffle au sud-ouest dans la direction de l'équateur. Nous espérions vainement chaque jour qu'elle reprendrait son cours habituel et nous porterait enfin au but de notre voyage. Des calmes plats, des rafales accompagnées de pluies torrentielles et souvent encore un vent du S.-O. au lieu du vent N.-E. que nous attendions, nous retinrent pendant huit jours devant la route de Mona qui sépare Haïti de Porto-Rico, ce qui engagea notre capitaine dans une série de réflexions religieuses sur les révolutions de la nature.

Il observa également qu'aujourd'hui les moussons n'ont plus leur régularité primitive, — *the trades are not so steady lately as they used to be.* — Une conversation sur les progrès de la navigation, qui suivit cette remarque du capitaine, devint pour lui l'occasion d'exprimer cette pensée que, puisque d'après l'autorité de la Bible, Salomon fut le plus grand sage qui ait jamais existé, il doit avoir eu connaissance des trésors que renfermait la Californie et qu'ainsi il est hors de doute que de son temps déjà, des vaisseaux aient traversé la mer Méditerranée pour arriver par le cap Horn ou celui de Bonne-Espérance en Californie qui est, fort

probablement, la contrée désignée dans l'histoire sainte sous le nom de pays d'Ophir.

Les coups de vents du S.-O. nous amenèrent sur le vaisseau plusieurs oiseaux venant de Haïti. Un nigle magnifique qui s'essayait peut-être pour la première fois à un vol aussi lointain, vint s'abattre un soir tout épuisé sur une des vergues. Aussitôt que l'obscurité fut complète, un matelot grimpa vers lui pour s'en emparer. L'oiseau avança le bec vers la main du matelot, qui alors lui appliqua sur la tête avec le bout d'un câble, un coup qui l'abattit et le fit tomber à l'eau.

Nous restâmes pendant plusieurs jours en vue de l'île d'Haïti. Quand nous la vîmes pour la première fois, elle avait l'aspect d'une chaîne de montagnes bleues, se détachant sur le fond éclatant du soleil couchant. Le 16 octobre, quand au matin nous montâmes sur le pont, nous étions si rapprochés de la côte N.-E. de l'île, que nous pouvions en distinguer tous les détails. A droite, de hautes montagnes de forme hardie, à gauche, une vaste étendue de terrain plat, descendant en pente raide jusque dans la mer; devant nous une plage unie, sur laquelle venaient se briser les vagues écumeuses, le tout entouré d'arbres, mais aucune trace d'habitation humaine, ni de culture. Nous cinglâmes vers le N.-E. pour nous mettre à l'abri du vent contre les arbres de la forêt; un courant aidé d'un fort vent d'est nous transporta pendant la journée hors de l'Océan Atlantique dans la mer des Caraïbes. Vers le soir nous avions perdu Haïti de vue et le vent N.-E., après lequel nous aspirions depuis si longtemps, s'éleva tout à coup; il ne dura pas malheureusement car, pendant de longues semaines, notre brick fut alternativement la proie des tem-

pêtes, des calmes plats ou des rafales interrompues par de rares intermittences de vent favorable.

Pendant ce temps nous fûmes plusieurs fois témoins de spectacles de divers genres qui étaient du plus grand intérêt, et qui se présentaient tantôt sur l'eau, tantôt sous l'eau. Le coucher du soleil s'accomplissait avec une pompe et une splendeur dont il serait bien difficile de donner une idée. Pendant une de ces admirables soirées, des nuages transparents et striés revêtaient la voûte pourprée des cieux comme d'un délicat treillage de fils dorés. Au nord et au sud, le rouge éclatant des cieux passait par toutes les nuances du carmin, du pourpre et du violet pour arriver à celle du bleu foncé: çà et là de sombres nuages entre lesquels apparaissait parfois le ciel pur et d'une teinte verdâtre. Du zénith, les nuages s'étendaient vers le couchant en longues traînées jaunes, clair et bleu d'azur, et au dessus de nos têtes voltigeaient de petits nuages qui semblaient de crêpe rose et lilas, dont le reflet teintait nos voiles et l'extrémité des mâts de tous les tons de la brillante couleur rouge.

Le jour suivant nous amena un spectacle différent: au dessus du soleil couchant nous vîmes tout à coup, se détachant sur la voûte des cieux, une arcade de nuages d'une couleur olive doré, légers et moutonnés comme un morceau de laine. Des masses énormes, d'un aspect extraordinaire et de couleur violette, s'élançaient dans l'espace entre les nuages et l'horizon, dont les lignes étaient nettement accusées. De l'est à l'ouest courait l'horizon en passant par les nuances du bleu et du violet, tacheté çà et là de brun et de vert pâle. Au zénith, et de là vers l'ouest, le ciel étincelait d'une splendide couleur lilas, à travers laquelle appa-

naissait la lune. Et quelles nuits succédaient à ces magnifiques soirées ! La lune donnait d'aplomb sur l'extrémité des mâts, et de légers flocons argentés voltigeaient autour d'elle. Autour du vaisseau on voyait les dauphins se jouer au clair de lune et s'approcher avec tant de confiance qu'on aurait pu les atteindre du bord, lorsqu'ils soulevaient la tête hors de l'eau. Il me semblait par moments être au théâtre et je croyais reconnaître dans les formes des dauphins, apparemment un instant sur l'eau pour disparaître en se jouant l'instant d'après, les formes des sirènes d'Obéron, je me figurais même entendre cette phrase : « Oh ! qu'il fait bon voguer sur l'onde. »

Pendant quelques jours nous avançâmes avec rapidité ; depuis que nous étions dans la mer des Caraïbes, un vent favorable nous avait poussés. Cependant, comme nous approchions des côtes de l'Amérique centrale, le temps et le vent redevinrent inconstants. Après des calmes persistants survenait une rafale qui nous repoussait souvent à trente milles en arrière. Après de longs intervalles d'une immobilité complète, les flots étaient tout à coup soulevés par la tempête et tous les vents du ciel semblaient être déchaînés, en même temps que les nuages déversaient la pluie par torrents. Le bruit de la foudre et les éclairs nous empêchaient souvent de dormir, et la tempête revêtait la nuit un caractère effrayant. Le 23 octobre, alors que la mer était polie comme une glace, nous vîmes, non loin du vaisseau, un espace dont la limite était très visible et la surface ondulée, légèrement agitée. Nous voguions dans cette direction, et, au bout d'une demi-heure, nous eûmes traversé cette place sans avoir pu nous rendre compte de la nature de ce phénomène que l'on pouvait, avec quelque apparence de raison,

attribuer à la présence d'une légion de petits poissons ou mieux encore à une influence électrique de l'atmosphère. Cette dernière supposition est la plus vraisemblable car, peu de jours après, un coup de vent subit manqua de jeter le brick de côté, puis survint une immobilité complète, interrompue par des torrents de pluie. Tout à coup le ciel s'éclaircit de nouveau et, à une distance de quelques milles vers l'est, nous aperçûmes une noire colonne d'eau en forme d'entonnoir, au cou allongé, qui d'un nuage descendait dans la mer.

Une centaine de milles seulement nous séparaient encore de Chagres. Des bandes de grands oiseaux de mer blanches volaient, à une petite élévation et régulièrement alignés, au dessus de l'eau en se dirigeant vers le sud. D'autres, au vol rapide et plus élevé, formaient une double rangée étroite-ment unie et s'étendant à perte de vue. Beaucoup d'oiseaux du pays, d'espèces diverses, venaient s'abattre sur notre vaisseau. Un petit faucon vint un jour avec un oiseau dans ses serres, se poser sur la perche à voiles pour dévorer sa proie. Deux hirondelles suivirent notre bâtiment pendant deux jours ; par leur cri, leur vol et leur plumage elles ressemblaient à nos hirondelles d'Europe. Elles nous abandonnèrent pourtant avant notre arrivée en vue de la terre. Alors nous commençâmes aussi à voir beaucoup de troncs d'arbres flotter sur l'eau autour de nous ; ils étaient entourés d'une quantité de menues frettes et d'une espèce de très petits poissons que les oiseaux aquatiques dévoraient paisiblement installés sur ces débris.

Les fréquents retours du calme plat qui retardèrent notre arrivée à Chagres, jusqu'au 6 novembre, devint pour nous l'occasion d'étudier les mœurs des poissons. La mer avait

souvent la limpidité d'un miroir; quelquefois des poissons de toutes nuances venaient se jouer autour du gouvernail, ou bien les habitants des régions inférieures, attirés par le bruit à la surface, venaient nous observer et semblaient nous regarder d'un œil étonné. Dans le fond brillaient des points métalliques qui grandissaient à vue d'œil, revêtaient une forme, prenaient un corps jusqu'à ce que le transparent élément fut envahi par des myriades de poissons de toutes espèces, de gros, de petits, de blancs, noirs, verts, jaunes, rouges, bleus, longs, larges, d'autres ayant presque la forme sphérique. Ils s'élevaient et s'abaissaient, allaient de droite à gauche, la tête toujours tournée vers nous. Il arrivait parfois qu'un requin venait troubler cette bande paisible et curieuse. Il nous poursuivait d'un air affamé jusqu'à ce que l'appât d'un morceau de salaison l'attirât dans un piège placé sous le gouvernail, d'où on le retirait par dessus bord. On laisse la bête s'engager jusqu'à la queue dans le piège sous lequel pend l'amorce, puis on retire subitement la corde. Nous primes de cette manière, dans l'espace de quelques jours, cinq ou six de ces animaux, dont aucun cependant ne dépassait sept pieds de longueur. Comme nous manquions absolument de nourriture fraîche, nous voulûmes essayer de manger de cette chair; elle est supportable quoique peu délicate, et notre cuisinier ignorait malheureusement la manière d'en préparer les nageoires à la chinoise. Nous avions à peine jeté à la mer la tête et les dépouilles du premier requin que nous en vîmes un second, suivi de trois autres poissons, de couleur magnifique et qui se tenaient derrière lui à une distance respectueuse, s'élever lentement au dessus de l'eau. Tous les quatre contournerent le vaisseau pendant assez longtemps jusqu'à ce qu'enfin le requin

fut pris à son tour. Avec lui nous retirâmes un remora, espèce de poisson suçeur très connu et qui était installé sous une de ses nageoires. Il y en avait un second sous une autre nageoire, mais il s'était détaché par suite de la secousse que nous avions imprimée au requin en l'attirant à bord. Les trois poissons qui accompagnaient ce requin étaient de cette espèce que les marins anglais et américains nomment *dolphins*, mais qui n'appartiennent en aucune façon au genre des dauphins. Plus tard nous harponnâmes deux de ces derniers; les couleurs dont ils sont marqués sont réellement admirables; leurs nuances, vert de gris, vert serein, jaune citron, jaune d'or, bleu d'acier, étaient mouchetées encore de points bleu d'azur, comme ceux dont sont marquées les trinités. Quand le poisson meurt, il se produit de singuliers effets de couleurs: le blanc, le violet, le jaune d'or, le gris d'acier se succèdent en reflets chatoyants sur tout son corps. Nous essayâmes aussi de manger de ce poisson en prenant de grandes précautions. Les marins prétendent qu'ils peuvent quelquefois empoisonner et ils se figurent que les armatures en cuivre des vaisseaux peuvent en être la cause; la couleur verte du poisson leur semble en être la preuve. La chair en est mauvaise mais ne produisit aucun effet fâcheux. Quand nous eûmes rejeté les déchets du second requin, nous vîmes apparaître une multitude de ces beaux poissons, en rangs réguliers et par bandes nombreuses dont l'extrémité se pendait dans les profondeurs de la mer; nous ne distinguions les derniers d'entre eux qu'à l'éclat que projetaient par moment leurs mouchetures brillantes. En même temps que cette troupe, en parut une autre, de poissons beaucoup plus grands, que notre cuisinier nommait *Barnacles*, espèce très commune dans les eaux de

l'Océan indien. Ces deux colonnes opérèrent le même mouvement et disparurent ensemble.

Un jour je pus suivre du regard la chasse que donnait un de ces poissons verts à un poisson volant. Ce dernier volait au dessus de l'eau, à une petite distance et en ligne droite, puis tournoyait au dessus d'une vague, pour former un angle comme un lièvre poursuivi. Sous l'eau le poisson rapace suivait chacun de ces mouvements avec une égale promptitude et je le voyais, sous la surface transparente, apparaître comme un éclair en zigzags miroitants. Enfin les forces du poisson volant étant épuisées, il tomba dans l'eau précisément devant la gueule de son ennemi. Nous ne vîmes point de poissons volants quand la mer était parfaitement calme; ils paraissent avoir besoin au moins d'un léger mouvement des vagues pour pouvoir s'élever, et quand les flots étaient agités, ils s'élevaient par bandes.

Quand nous prenions un requin de la manière que j'ai décrite plus haut, nous devions l'attirer sur la barque qui était attachée immédiatement sous le gouvernail. Un jour que nous venions de faire une nouvelle capture, un cordage s'était accroché au bord de la barque et le capitaine y était descendu pour l'en détacher. Au même instant les matelots qui, du pont, n'avaient pu voir ce mouvement du capitaine, lancèrent la bête dans la barque; ce mouvement renversa le capitaine qui se trouva sous le requin. Bientôt nous pûmes juger du péril où s'était trouvé le capitaine quand, sur le pont, nous vîmes le requin, d'un coup de mâchoire, trancher le câble et le mettre hors d'usage. Chez la plupart de ces animaux, je trouvai l'estomac et les intestins presque entièrement vides. L'un d'eux avait des jeunes à des degrés très différents de développement.

Mais le plus intéressant spectacle de la vie des animaux qu'il nous fut donné de voir, s'offrit à notre vue deux jours avant notre arrivée à Chagres. Une bande entière de dauphins parut tout à coup près de notre vaisseau en se livrant à toute sortes de courses désordonnées. Quand un vent léger mettait le vaisseau en mouvement, les dauphins se rangeaient en colonne et le précédaient, puis ils se débattaient et se précipitaient en tous sens avec une violence telle qu'il leur arrivait bien souvent de se heurter contre les parois du navire. Dans leurs évolutions ils sortaient souvent presque en entier de l'eau, puis se soulevant, ils se précipitaient à une profondeur telle qu'ils ne nous apparaissaient plus que comme des points brillants dans l'éloignement; un instant après, ils revenaient à la surface, tout balçotants, aspiraient l'air bruyamment, soufflaient et faisaient jaillir l'eau en la battant de leur queue. L'un des plus grands avisa une anguille, la saisit, la lança en l'air et la rattrapa cinq ou six fois de suite jusqu'à ce qu'enfin il l'engloutit. Ce jeu se prolongeait quelquefois pendant des heures entières. L'un de ces animaux que nous parvîmes à harponner et à amener par dessus bord, mesurait environ douze pieds de longueur; chacune de ses longues et étroites mâchoires avait quarante-deux dents; dans son estomac nous trouvâmes une grande quantité de sépias et d'autres polypes du même genre.

Déjà le 26 octobre, nous avions entrevu les côtes de Porto-Bello, mais bientôt nous les perdimmes de vue, et ce ne fut que douze jours plus tard que nous aperçûmes les côtes occidentales de Chagres. Dans l'intervalle survinrent les calmes dont j'ai parlé, et pendant la durée desquels notre capitaine appréhenda longtemps qu'un courant ne

nous entraîna dans le golfe de Darien. Dans toute cette partie le courant se rapproche très fort des côtes, de l'O. à l'Est., tandis qu'à une distance plus grande de la terre, il a une direction inverse et généralement très irrégulière qui, selon notre capitaine, défie toute théorie. Ce n'est pourtant pas le cas ici. Le courant qui, venait de l'Océan Atlantique en entraînant une partie des eaux du fleuve des Amazones, se dirige de l'E. le long des côtes de l'Amérique du Sud vers la baie qui sépare le cap la Vela du cap Gracias à Dios, se divise en deux bras : Le bras septentrional en ligne droite, tandis que le bras méridional forme un angle dans l'intérieur de l'espace désigné, et s'en retourne baigner les côtes du Nicaragua, de Costa Rica et de Chagres. Le point central de cet angle s'avance naturellement de côté et d'autre en confondant les limites, et voilà pourquoi on rencontre à des moments et à des endroits différents, les courants contraires produits par ces deux bras de mer.

Le 5 novembre vers le soir nous aperçûmes les montagnes de l'isthme de Panama ou, pour parler plus exactement, du pays qui est situé un peu à l'O. de l'isthme. Ce sont des cimes séparées et généralement des cônes tronqués. Le lendemain matin nous étions en face des côtes rocheuses, puis bientôt nous arrivâmes en vue d'une vaste plaine boisée à l'extrémité de laquelle s'élevaient de hautes montagnes. Sur les bords nous distinguâmes des palmiers ; à l'est s'élève sur un rocher la vieille citadelle de San Lorenzo qui domine l'embouchure du fleuve de Chagres que les Espagnols nommaient le fleuve des Alligators, Rio de los Lagartos, et à trois heures de l'après-midi nous jetâmes l'ancre dans la rade et devant la barre du fleuve, à côté du vapeur anglais *Great Western* et d'un trois mâts français.

La traversée avait duré 39 jours, mais de tous les vaisseaux qui avaient quitté New-York en même temps que nous, aucun encore n'était arrivé. Un brick, parti le lendemain de notre départ, arriva aussi à Chagres le lendemain de notre arrivée.

Le jour suivant nous réussîmes à passer la barre et nous pénétrâmes dans le fleuve ; une entreprise plus ou moins périlleuse car plus d'un navire a péri en cet endroit. Les débris des bricks et des schooners échoués gisaient tout alentours et peu de jours seulement avant notre arrivée, un schooner avait été jeté à la côte et un autre eut le même sort sous nos yeux. En dedans de la barre, nous dirigeâmes le bâtiment près du bord gauche du fleuve, précisément devant les échoppes en bois construites sur la partie de la ville occupée par les Américains du Nord, un établissement dont il doit rester peu de traces, aujourd'hui que cette population, à cause du changement de direction des voyageurs allant en Californie, s'est établie à Aspinwall. Sur le côté opposé du fleuve, était situé alors, comme il l'est probablement encore aujourd'hui, le village des indigènes, le Chagres proprement dit, au pied de la citadelle de San Lorenzo.

CHAPITRE II.

*Séjour à Chagres. — Le village des Américains du Nord et celui des Indigènes.
— La citadelle de San Lorenzo. — Vieux matériel de guerre. — Curiosité
dangereuse. — Excursions. — Petites Idylles. — Dangers au sortir du port.
— Périlleux essais de la navigation à vapeur. — Arrivée à San Juan de
Nicaragua. — Situation et avenir de cette ville.*

L'impression produite par les scènes de la nature des tropiques sur les voyageurs qui viennent des zones glaciales ou tempérées, a été très souvent décrite. On doit reconnaître que ces peintures qui, lorsque l'auteur ne veut pas faire preuve, auprès de ses lecteurs, de connaissances spéciales en histoire naturelle, se bornent à une simple esquisse de l'aspect général de la contrée, ont eu un mérite réel et que les maîtres dans l'art descriptif ont rendu d'éminents et durables services, à notre littérature d'abord et au public ensuite, en élargissant le cercle des admirateurs de la nature, dont la connaissance avait été réservée jusqu'alors à ceux qui en avaient fait une étude spéciale. Mais le grand nombre de ces publications leur a fait perdre une partie de leur intérêt; cela nous a amenés à avoir un langage de convention dont les impressions, tout de convention aussi sont la con-

séquence naturelle; de même que la terrasse, les groupes d'arbres et une certaine mise en scène, sont indispensables à quelques artistes à tel point que sans eux ils ne sauraient peindre le moindre paysage. Aujourd'hui tout le monde connaît les palmiers élancés, les sombres forêts vierges et la luxuriante végétation de leurs rameaux enlacés, les singes et les perroquets, les crocodiles et les serpents et chacun peut en parler. Le lecteur me permettra donc, lorsque je n'aurai pas un trait caractéristique à lui faire remarquer, de m'abstenir d'ajouter encore aux souvenirs que de précédentes lectures lui auront laissés.

Le déchargement d'une partie de notre cargaison, en destination pour Chagres, nous retint huit jours dans cet endroit. Les merveilleuses découvertes que nous faisons chaque jour et les beautés toujours nouvelles qui s'offraient à notre admiration, excitèrent en nous un intérêt assez puissant pour l'emporter sur la mauvaise impression produite par l'installation d'une colonie d'Américains du Nord qui, depuis, a abandonné le pays et dont notre brick n'était séparé que par une planche qui nous servait de pont. Nous avions à combattre aussi les dangers du climat dont nous ressentions la pernicieuse influence en aspirant les émanations humides et infectes qui s'élevaient en brouillard épais sur toute l'étendue du fleuve.

L'établissement des Américains du Nord qui fut motivé par cette circonstance que Chagres était, du côté de l'Est, le point extrême de la grande route de la Californie par l'isthme de Panama, cet établissement était situé en deçà de la barre du fleuve, à quelques centaines de pas en amont de son embouchure, à gauche et dans une région basse et uniforme. Ses principales constructions consistaient en

auberges et en magasins; constructions de bois dont les différentes parties étaient expédiées tout achevées de New-York et qu'il ne restait plus qu'à assembler lorsqu'elles étaient arrivées à destination; le tout, du reste, avait plutôt l'air de granges et d'échoppes que de maisons. La langue anglaise dominait, bien qu'il ne fût pas rare d'y entendre parler toutes les langues européennes. Sur la rive, en face de notre brick, se trouvait la célèbre *Irving House*, le premier hôtel de la localité dont les affiches, que j'avais vues placardées sur tous les murs à New-York, annonçaient que les voyageurs trouveraient dans ses vastes salons, tout le confort de la vie civilisée, uni aux délicates jouissances, particulières à ces zones privilégiées. C'était un immense hangar à deux étages; au rez de chaussée, on avait établi dans toute la longueur deux tables en bois non raboté, garnies de bancs tout aussi élégants et autour desquelles étaient installés des centaines de voyageurs auxquels on servait, pour toute nourriture, des provisions apportées par les vaisseaux, pendant qu'à l'étage supérieur, des centaines de malades en proie aux ardeurs de la fièvre ou secourus par les frissons, s'efforçaient de rester assis sur leurs malles, afin de les préserver des atteintes des voleurs.

Devant les maisons, à côté de grandes mares bourbeuses et des ruisseaux de la rue encombrés de fétides immondices, on voyait de nombreuses tables de jeu occupées par des joueurs et quand une porte entr'ouverte permettait au regard de pénétrer dans l'intérieur de ces tavernes, on voyait le comptoir, où se débitait l'eau-de-vie, entouré par des hommes à l'aspect dégoûtant, ni lavés, ni peignés, dont les cheveux et la barbe semblaient n'avoir jamais connu ni les ciseaux, ni le rasoir, aux traits pâles, aux yeux caves, s'ob-

servant d'un air soupçonneux, tout en serrant contre eux, la lourde poche d'un vêtement déguenillé. Les colons avaient si peu songé au défrichement de la contrée environnante, que l'on faisait venir de New-York jusqu'aux fourrages nécessaires aux deux ou trois vaches que l'on comptait dans le village; et les éléments les plus ordinaires de la nourriture de ce pays, tels que les bananes, l'iguame et le tapioca étaient des mets introuvables sur toutes les tables d'hôtels; les indigènes n'en cultivaient que fort peu au delà de ce qui était nécessaire à leur propre consommation et aucun colon ne se serait avisé d'entreprendre une affaire qui ne lui eût par rapport de bénéfices immédiats. Bien que les bois fussent à proximité des dernières maisons, on faisait apporter de New-York, le combustible sous forme de charbons de terre.

Telle était en 1850, la colonie américaine de Chagres, un endroit dont notre capitaine disait qu'il n'y avait qu'un scélérat qui put l'habiter; l'arrêt est peut-être sévère. En étudiant les mœurs des habitants de cette contrée et d'autres semblables qu'il me fut donné de visiter par la suite, je me fortifiai dans cette opinion, que le développement intellectuel de l'homme et les plus nobles qualités, dépendent en grande partie de l'amour qu'il porte à l'endroit qu'il habite et de la stabilité de son foyer. L'affection que nous vouons, non seulement aux hommes, mais encore aux œuvres de la nature et de l'art qui nous entourent et qui ne peut se développer entièrement que par des rapports longs et constants, est un sentiment qui réagit d'une manière efficace sur tout notre être et contribue activement à notre perfectionnement. Là où toutes ces conditions font défaut, comme dans les colonies où chacun a la conscience d'une

existence toute passagère ou du moins d'un séjour peu prolongé, une dégradation morale très sensible est presque inévitable. C'est une vérité bien reconnue en Californie où chacun répète : « Il nous faut ici des gens qui s'y établissent définitivement et pour lesquels notre pays devienne une nouvelle patrie. » Je suis bien éloigné de vouloir prendre la défense de cette maxime, que chacun doit rester dans son pays et y chercher des moyens d'existence; je veux dire seulement que l'on doit reporter son attachement sur sa seconde patrie ou bien retourner dans l'ancienne et qu'en tous cas on ne doit pas choisir, pour y établir sa résidence, une contrée qu'aucun de ses habitants ne considère comme sa patrie. Quand, ni dans les gens, ni dans les choses qui nous environnent, nous ne trouvons un aliment pour notre affection, il faut nous éloigner le plus tôt possible.

Vis à vis de l'établissement des Américains du Nord, et sur l'autre rive du fleuve, est situé l'ancien village des indigènes, au pied de l'ancienne citadelle de San Lorenzo qui, du temps des Espagnols, défendait de ce côté l'entrée de la route vers Panama. Je ne sais s'il occupe exactement l'emplacement du *Nombré de Dios* espagnol, nom sous lequel Chagres était désigné autrefois. D'un côté des marais recouverts de roseaux et d'autres plantes aquatiques, séparent le village, vers le versant, des forêts de palmiers derrière lesquels s'élèvent des montagnes entièrement recouvertes d'arbustes peu élevés, d'où se détache de distance en distance quelque grand et ombrageux tananier. Le soir le temps se refroidit subitement et, des eaux stagnantes des marais environnants, s'élèvent d'humides vapeurs dont l'air fut bientôt complètement imprégné et qui sont si épaisses que, par la seule aspiration, le goût en est désagréablement

affecté et vous fait éprouver des tressaillements de répulsion et de dégoût. Un soir entr'autres que j'avais senti cette impression avec plus de force que d'ordinaire, j'exprimai à mes compagnons de voyage, la crainte d'être atteint par la fièvre du pays. C'était la veille de notre départ et je ne pouvais guère apprécier encore avec quelque certitude l'état de ma santé à cause des suites de la terrible maladie à laquelle j'avais été en proie pendant mon voyage, et dont je souffrais encore. Je me mis donc en route, mais aussitôt mon arrivée, la fièvre se déclara avec intensité et ne se calma qu'après un mois de souffrances.

En compagnie de quelques passagers, je mis un jour pied à terre pour visiter le village et le château fort. Les habitations en sont jolies et soignées, bien que de construction légères et simplement recouvertes de joncs et de feuilles de palmier. La population se compose d'un mélange de la race indienne, africaine et espagnole. La langue espagnole est la plus répandue. Quelques Américains du Nord, qui vivaient avec des femmes indigènes, s'étaient également établis de ce côté du fleuve. Les naturels sont généralement très forts et bien constitués, et il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des physionomies intelligentes et belles. La perspective d'un rapide accroissement de fortune avait attiré chez eux en ce moment une foule de mulâtres de Carthagène, de Caracao et de la Jamaïque; il est à remarquer que la plupart d'entre eux ont abandonné ces lieux depuis cette époque pour s'établir à Aspinwall. La propreté de cette population de couleur et le soir qu'ils prennent de leur personne, formait un contraste frappant et d'un effet très agréable. Avec le peuple qui composait la colonie américaine. Chaque matin on voyait apparaître ces hommes,

même ceux qui portaient le buste nu, avec des pantalons frais et d'une blancheur éblouissante. Je remarquai là pour la première fois, chez les femmes, cette élégance demi-sauvage, particulière aux races mêlées des contrées américano-espagnoles. Elles avaient de frais jupons d'étoffe de coton rayées de bleu et de blanc ou de rouge et de blanc garnis de bandes d'étoffe plissées, qu'elles portaient serrés au dessus de leurs hanches nues. Le buste était recouvert par une chemisette légère qu'elles nomment *guipit*, toute constellée d'or et d'argent, ou bien par le *rebozo* aux longs plis amples, rejeté sur l'épaule gauche. Leurs petits pieds nus étaient chaussés d'étroits souliers de satin blanc, brodés aussi d'or et d'argent, et dans leurs cheveux, d'un noir de jais, parfaitement soignés et relevés avec art, on voyait briller des fleurs aux couleurs éclatantes et toujours fraîches. C'étaient de gracieuses apparitions, soit qu'on les vit se balancer nonchalamment étendues dans leurs hamacs, ou se promener avec une grâce et une allure qui leur est toute particulière. Je remarquai que parmi cette population régnait la politesse qui s'est introduite, avec la langue espagnole, jusque chez les Indiens. Ils ne s'adressent pas la parole sans commencer par le mot de *senor* ou de *senora*. Il n'y a que les canotiers ou les porte-faix employés au déchargement des vaisseaux, qui s'interpellent avec moins d'étiquettes, et les mots de : « homme ! » « homme ! » ou « mulâtre ! » « mulâtre ! » sont les désignations qu'ils appliquent selon l'origine de ceux auxquels elles s'adressent.

A l'époque de notre arrivée, une sorte de guerre venait d'éclater entre les Américains du Nord, les indigènes et les gens de couleur, établis parmi eux et habitant les deux localités contiguës ; il en était résulté un combat qui n'avait

cessé qu'après de nombreux coups et blessures. Les indigènes voulaient héberger les voyageurs à des conditions beaucoup plus avantageuses que celles que leur posaient les Américains, et ceux-ci, ne pouvant avoir raison des premiers, employèrent comme dernier argument les coups de fusils qu'ils ne ménagèrent pas à un canot rempli de voyageurs. Cet acte appelait des représailles qui ne se firent pas attendre ; et pendant deux jours il régna une grande surexcitation.

Nous sortîmes du village et gravîmes la côte qui mène à la citadelle. C'est là que, pour la première fois, j'admiraï, comme dirait un médecin, un magnifique cas d'éléphantiasis sur la personne d'un nègre, dont cette affreuse maladie avait gonflé la jambe, au point d'en faire une masse informe.

La citadelle, par suite du manque de réparations, tombe véritablement en ruines. La pierre de sable, que l'on a employée pour sa construction, se décompose avec une rapidité surprenante sous l'influence de ce climat humide. Une construction en bois, délabrée aussi et située dans l'une des cours, servait de demeure à un employé décoré du titre de commandant. Des canons et des mortiers en fer et en bronze, des monceaux de balles, de bombes et de grenades gisaient au milieu des grandes herbes qui croissent dans les cours. J'y comptai trente canons en fer et dix en bronze dont quelques-uns de très gros calibre ; mais il se peut qu'il y en ait bien davantage. Deux mortiers en bronze portaient des inscriptions ; l'un : *El Escorpion, Solano fecit, Sevilla 1749. Ferdinand VI, Hispaniae Rex* ; l'autre : *El Dracón, Sevilla 1742*. Nous visitâmes quelques-uns des souterrains, et par hasard nous avions presque tous le cigare allumé à la bouche. Dans un des compartiments nous remar-

quâmes une grande quantité de caisses entassées, dont nous nous approchâmes pour voir ce qu'elles renfermaient. Elles contenaient une substance noirâtre et humide dans laquelle nous fîmes par reconnaître de la poudre; il y en avait tout au moins de quarante à cinquante quintaux. Nous fîmes naturellement un peu effrayés et, malgré l'état humide de la dangereuse substance dont nous venions de faire la découverte, nous nous retirâmes avec de grandes précautions en tenant nos cigares à la main.

De la citadelle la vue est admirable : d'un côté on voit la mer dont le rivage est rejoint par la forêt qui s'étend jusque sur les côtes. De l'autre côté un terrain montagneux et boisé au milieu duquel le regard peut suivre jusqu'à une certaine distance, les sinuosités du fleuve entre les ombres produites par l'épaisseur du taillis.

Derrière la citadelle il y a un ravin profond où, caché par les branches lourdement chargées de feuilles des grands arbres qui le bordent, un petit ruisseau coule lentement vers la mer. De nombreuses femmes demi-nues étaient occupées à y laver leurs vêtements. Aussitôt qu'elles nous aperçurent, elles nous prièrent par signe de nous éloigner. Elles travaillaient en chantant en chœur. Cette scène eut pu fournir le sujet d'une jolie idylle.

Nous traversâmes donc le ravin pour gagner les coteneux voisins, et nous atteignîmes un bois de cocotiers dont le terrain était jonché de noix de coco. Une passiflora s'enroulait à toutes les branches qu'elle pouvait atteindre, et les garnissait d'un feuillage charmant et d'une fleur qui surpasse en beauté pour la couleur et la forme toutes celles que j'avais vues jusque-là. Dans une clairière on voyait les traces d'une sucrerie, où se trouvaient encore d'énormes

chaudières en très bon état; c'était probablement une entreprise abandonnée après une courte existence.

Le lendemain, en longeant les bords de la mer, nous découvrîmes à deux ou trois lieues du village, un endroit tout disposé pour prendre un bain contre un rocher qui surplombe la mer, et au pied duquel ont cru quelques cocotiers très élevés, s'étend une plage sablonneuse sur laquelle viennent se briser les vagues de la mer. Un ruisseau jaillit du roc à cet endroit et apporte de la forêt d'innombrables semences de toutes espèces d'arbres qui m'étaient complètement inconnues. Il y avait là d'épaisses couches et comme des bancs entiers de noix de coco, de gousses, de fèves, de graines de toutes sortes. Après avoir pris un bain en vue de nombreux requins, nous suivîmes un sentier qui conduit au bois. Je n'étais nullement préparé, par des études spéciales de botanique, à apprécier les richesses d'une forêt tropicale, et ce n'est que rarement que je rencontrais une plante qui ne me fût pas étrangère. Nous apercevions d'admirables fleurs à une hauteur telle qu'il était impossible d'y atteindre. Après un parcours d'une lieue environ, nous atteignîmes un groupe de cabanes, faites de roseaux et de branches de palmiers, caché au plus épais de la forêt et sur le seuil desquelles nous vîmes des femmes brunes portant l'élégant costume que j'ai décrit plus haut, sans en excepter les coquets petifs souliers de satin blanc qu'elles ne quittent pas même ici, au milieu du bois. Je ne pus découvrir quels étaient les moyens d'existence de ces gens, non plus que les motifs qui avaient pu les décider à habiter ce lieu isolé. Peut-être travaillaient-ils au port; en tous cas ils avaient trouvé bon d'éloigner autant que possible leurs habitations de celles des Américains.

Après que nous eûmes satisfait la curiosité que doit inspirer à tout voyageur la vue d'une nature toute nouvelle pour lui. Ce séjour commença à nous sembler fort désagréable. De violentes ondées nous retinrent une grande partie du temps dans la rajute de notre vaisseau; pendant la nuit nous étions tourmentés par les moustiques et par des nuées de petites mouches grosses comme des puces, qui pénétraient à travers les mailles de nos bns et par la moindre ouverture de nos vêtements et dont les piqûres nous causaient une démangeaison insupportable. Nous fûmes donc très heureux quand le 14 novembre un petit vapeur vint remorquer notre brick, bien que nous fûmes à ce moment même exposés encore à un grand danger. L'homme qui jouait sur ce misérable bâtiment le rôle de capitaine était un type accompli de paresse, de bêtise et de grossièreté. Ses manœuvres maladroites nous firent toucher, d'un côté un schooner et de l'autre un brick. Nous faillîmes renverser une chaloupe et enfin nous nous aperçûmes qu'il dirigeait notre bâtiment en droite ligne sur un récif dont nous n'étions plus séparés que par la largeur de la main. Nous ne fûmes rassurés qu'en pleine mer et là encore nous trouvâmes échoué un schooner qui avait été en rade avec nous et qui avait voulu prendre le large deux jours avant notre départ.

Les essais que l'on faisait à cette époque pour introduire la navigation à vapeur sur le fleuve de Chagres furent très malheureux et ils ne pouvaient réellement réussir de la manière dont ils étaient dirigés. Un habitant de New-York qui était ici en même temps que nous, avait un misérable petit bateau à vapeur qu'il destinait à faire le trajet entre Chagres et Cruzes. Il fut lancé en notre présence, mais à quelques milles en amont du fleuve, il fut abandonné par

son ingénieur et laissé là. Ce ne fut qu'après bien des recherches qu'on en découvrit un nouveau; à peine était-il installé à son poste que la machine lui cassa le bras. On finit par en trouver un troisième: il n'était pas arrivé encore que le capitaine venait annoncer au propriétaire que le chauffeur avait manqué de faire sauter le bâtiment.

Nous fîmes le trajet de Chagres à San Juan en quatre jours. Le matin du 18 nous découvrimus la plage de Mosquitia et nous nous dirigeâmes vers le Sud, du côté de San Juan dont le port, encombré de vaisseaux de toutes sortes, ne tarda pas à nous apparaître. Au bord de la rivière était une rangée de maisons qui, vues de loin, avaient un aspect très agréable. Nous eûmes bientôt jeté l'ancre; l'abord était facile et l'amerage, qui consistait en sable fin, est très bon.

Quand, venant de la mer, on approche des rives, la cime des arbres de la forêt apparaît au dessus de l'eau comme une bordure coupée à intervalles inégaux par des clairières tapissées de frais gazon et s'étendant de la rive jusque dans l'intérieur des terres. Derrière ces lignes de verdure s'élève une rangée de collines et plus loin les montagnes dont quelques sommets plus élevés et de forme conique rappellent la nature volcanique du terrain. A l'endroit où les eaux du Nicaragua se jettent dans la mer, sur le côté gauche de l'embouchure septentrionale du fleuve, s'élève la petite ville de San Juan de Nicaragua, appelée aussi San Juan del Norte par les naturels de l'intérieur du pays, par opposition avec San Juan del Sur, ainsi nommé à cause de sa situation sur la rive opposée du fleuve (1). Depuis 1848, époque où les

(1) *Mar del Norte* et *Mar del Sur* — *mer du Nord* et *mer du Sud*. — Anciens noms espagnols pour désigner l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique.

Anglais ont pris de vive force possession de ces lieux, ils ont cherché à lui donner le nom de Greytown.

Lors de mon débarquement en cet endroit, qui avait eu avant mon arrivée et qui eut encore par la suite des destinées si diverses, il n'était guère composé que d'une soixantaine de maisons, généralement construites avec des blocs de bois et des tiges de roseaux, et recouvertes de feuilles de palmiers. Elles abritaient de trois à quatre cents habitants; une partie d'entre eux étaient indigènes, l'autre se composait d'Européens et d'Américains du Nord et le reste de mulâtres de la Jamaïque et de nègres, dont quelques-uns au service de l'agence anglaise, établie pour protéger le soi-disant royaume de Mosquitin; les autres étaient ennemis, portefaix, etc. Parmi les Européens se trouvaient plusieurs Allemands; l'un d'eux, chef d'une maison de commerce, percevait pour les Anglais, un nom du roi de Mosquitin, les droits de douane et autres. Il y en avait qui étaient domestiques d'auberges, d'autres encore se soutenaient sans profession particulière dans l'attente de quelque circonstance favorable qui leur procurât la fortune, comme il arrive si souvent aux émigrés dénués de tout moyen d'existence et qui attendent du hasard un événement qui les tire d'embarras. L'un d'eux, doué du véritable esprit cosmopolite qui distingue les Allemands, appartenait à la police africaine du Protectorat anglais du roi Zumbo de Mosquitin, et paraissait jouir dans cette sphère d'une certaine influence. Beaucoup de ces maisons étaient des hôtels destinés aux voyageurs allant en Californie, qui, à cette époque où aucun bateau à vapeur ne faisait la traversée entre New-York et la rive occidentale, ni entre San Francisco et la rive orientale du Nicaragua, voyageaient d'ordinaire par la route qui traverse ce

pays, d'où ils gagnaient Realijo par des navires à voiles et de là prenaient à pied ou à cheval la direction de Chinandega, Léon, Managua et Masaya vers Grenade. La disposition intérieure des maisons, quoique bien imparfaite encore, était pourtant infiniment supérieure à celles des habitations de Chagres, et quoique la situation de la ville fut moins romantique, l'aspect en était très agréable par l'air d'ordre et de propreté qui y régnait et surtout par l'impression de sécurité personnelle dont on savait pouvoir y jouir et dont on était uniquement redevable aux agents de la police anglaise. Derrière cette localité s'élevaient, dans une prairie qui s'étend d'un côté jusqu'à la forêt et de l'autre jusqu'à une lagune, des arbres magnifiques et d'espèces différentes qui ajoutaient beaucoup à la beauté du paysage. Lorsque je repassai par là un an au plus tard, au retour de mon excursion dans l'intérieur du pays, ils étaient tombés sous la hache des industriels pour faire place à de nouvelles constructions nécessitées par le rapide accroissement de la population. Depuis, elle a été incendiée et rebâtie à nouveau. En dernier lieu, le gouvernement l'a laissée détruire par un bombardement et les rares constructions qui ont été épargnées ou ont été rebâties depuis, sont assises sur une plage nue et désolée. Enfin, de tous les points que le regard embrasse, la forêt seule a conservé son caractère d'antique beauté. Cette forêt n'est séparée de la rive que par un espace d'un millier de pas environ. Derrière ces constructions commence la lagune dont j'ai parlé déjà; c'est une eau sombre et tranquille qui, plus haut, se marie avec le fleuve pour s'en séparer à l'endroit où celui-ci va se jeter dans la mer. En avançant dans la forêt qui lui fournit un cadre admirable, elle se ramifie en une quantité de petits ruisseaux qui se cachent

sous d'épais fourrés de verdure, où le soleil ne pénètre jamais et sur les bords desquels croissent de distance en distance de grands palmiers dont la rime couronnée s'élève au dessus des bosquets touffus. Cette eau est transparente quoique de couleur brune, et l'on voit distinctement le feuillage des arbres qui l'entourent se refléter dans ce sombre miroir. Quand nous y passâmes, la lagune avait débordé sur les guzons qui la bordent et l'on voyait de petits poissons jouer sur l'herbe autour des tiges des fleurs. Je tirai un petit oiseau qui reposait sur les larges feuilles d'une plante aquatique et je voulais l'attirer à moi au moyen d'un bâton noueux quand, du milieu des longues herbes se souleva tout à coup un petit alligator qui s'empara du produit de ma chasse et l'avalait du même coup. La lagune est remplie de ces animaux dont quelques-uns sont d'assez grande taille. On les distingue très facilement dans le lointain, nageant d'une rive à l'autre, ou bien étendus sans mouvement sur le dos et se chauffant au soleil. Les arbres des environs sont tous garnis d'orchidées, de broméliacées et de lianes qui s'enroulent autour de chaque branche.

D'après la situation de la ville de San Juan qui a le lac de front, la lagune par derrière, le fleuve à droite et une forêt marécageuse à gauche, on pourrait facilement en conclure que le climat doit en être très insalubre. Les fièvres intermittentes n'y sont pas rares, en effet, mais généralement elles ne présentent pas de symptômes dangereux, ne résistent pas à un traitement bien entendu et on ne leur reconnaît aucun des caractères des maladies endémiques si fréquentes sous les tropiques. Les causes auxquelles on peut attribuer cette salubrité toute exceptionnelle du climat dans de semblables conditions, sont principalement la nature du

sol qui est sablonneux et ensuite la situation de la ville elle-même, sur un point qui la rend accessible à tous les vents. Ces causes n'existent pas à Chagres, qui est préservé du vent par la montagne qui domine la citadelle et dont le sol est composé d'une terre végétale noire et forte. San Juan, au contraire, est bâti sur du sable d'origine volcanique, qui semble venir de l'intérieur des terres et avoir été charrié jusque là par les eaux. Le titanate de fer qui provient de la lave des volcans et qui forme sur les bords du lac de Grenade des bords entiers de sables titanifères, est déjà mêlé en assez grande proportion aux grains quartzeux du sable de ces côtes. Sur toutes les routes de San Juan on peut, au moyen de l'aimant, soulever le titanate de fer. Ce terrain a une faculté d'absorption tellement rapide que, même après une pluie torrentielle, les rues sont instantanément séchées et toujours très propres. Sous la surface, le sable est tellement imprégné d'eau, que les habitants se procurent l'eau nécessaire aux usages domestiques au moyen de tonneaux enfoncés en terre et qui deviennent pour eux des fontaines inépuisables. C'est également à l'aide de ce moyen élémentaire qu'on obtient l'eau potable.

A cette époque les environs de la ville étaient aussi peu cultivés que ceux de Chagres. Les approvisionnements arrivaient en partie de l'intérieur des terres et en partie par les vaisseaux. On y voyait encore les vestiges de quelques jardins retournés, faute de culture, à l'état sauvage, et où l'on retrouvait encore quelques limoniers, des manguiers et des papayes. Du reste toute la contrée environnante était parfaitement sauvage et inculte et l'est encore aujourd'hui. On dit que dans les bois des alentours, vivent différentes races d'Indiens; il est pourtant rare d'en rencontrer en ville. On

me les dépeignit du reste d'un caractère doux et inoffensif, très différents des *Indios blancos* — Indiens blancs, ou des *Guatusos* — têtes rouges, qui demeurent plus loin dans l'intérieur des bois, à l'extrémité du pays entre Nicaragua et Costa-Rica.

Indépendamment de tout ceci, San Juan n'est rien moins qu'un nouvel établissement, il y a plus de trois siècles qu'il était désigné comme port. Au commencement du XVIII^e siècle il y avait là une garnison espagnole, et en 1796, par décret du roi d'Espagne, la ville fut déclarée port d'entrée pour tous les pays attenants. Les Espagnols avaient à cette époque douze stations militaires sur le fleuve, ce qui prouve que les rapports commerciaux et autres étaient alors très importants. Les nouvelles destinées de cette ville, depuis que son importance pour les relations actuelles s'est fait jour, sont intéressantes sous bien des rapports. Les Anglais qui, depuis 1638, ont pris pied sur les côtes de Honduras et qui, en 1794, pour se faciliter un prétexte de querelle avec l'Espagne, couronnèrent roi de Mosquitia un naturel des bords de Mosquito dans la Jamaïque, firent, plus tard, supporter aux républiques nouvellement établies de l'Amérique centrale, les frais de leurs chicanes et de leurs usurpations. Robert-Charles-Frédéric, le troisième roi de fabrication anglaise et père du roi actuel, abandonna en 1840, à deux Anglais, deux frères du nom de Samuel et Peter Shephard, une étendue considérable de terrain en échange d'une importante livraison d'eau de vie. Mais comme cette concession portait sur des termes dépendant en partie du territoire de Nicaragua, cet État protesta contre la violation de ses droits. Les deux frères s'adressèrent alors à l'intendant anglais de Honduras, le colonel Mac-Donald, et l'inves-

tirent de tous leurs droits. Celui-ci, monté sur un vaisseau de guerre, se dirigea immédiatement vers San Juan, s'empara du commandant de place nicaragüen et l'emmena prisonnier, sous l'accusation d'avoir violé le territoire du royaume de Mosquitia. Le Nicaragua avait empiété sur les droits territoriaux de l'Espagne, c'était un fait accompli depuis trois siècles. Cependant l'Angleterre ne s'offensa pas de cette absurde interprétation des droits d'un peuple, bien qu'un an plus tard, le vice amiral Adams vint bloquer le port pour réclamer une dette du gouvernement de Nicaragua, reconnaissant par là même les droits territoriaux de ce gouvernement. Sans se préoccuper ni des lois de la géographie, ni de l'histoire, ni des droits du peuple, lord Palmerston arrêta, en 1847, les limites du pays, et le 1^{er} janvier 1848, les Anglais fondirent sur la ville de San Juan, remplacèrent le pavillon de Nicaragua par les couleurs du royaume de Mosquitia et y installèrent, au nom de sa majesté indienne, leur propre agent. Pour essayer d'effacer jusqu'aux souvenirs historiques, ils changèrent le nom de la ville et la baptisèrent de celui de Greytown.

Les États du centre de l'Amérique fussent devenus une proie facile des violences et des chicanes anglaises, si bientôt les intérêts d'une autre puissance n'étaient venus s'y opposer. Le 2 septembre 1849, le chargé d'affaires des États-Unis, près des républiques de l'Amérique du centre, avait passé un contrat entre le gouvernement de Nicaragua et une société d'actionnaires de New-York, sous la garantie du gouvernement des États-Unis, pour la construction d'un canal reliant l'Océan Atlantique à la mer Pacifique, projet qui dût être abandonné depuis à cause du non accomplissement, par la société, des conditions auxquelles elle avait

souscrit. En même temps des négociations furent entamées entre l'Angleterre et les États-Unis, négociations qui aboutirent le 19 avril 1850 au projet Clayton-Bulwer. D'après ce projet, les différends, existants au sujet de l'Angleterre et du Nicaragua, du moins en ce qui concernait l'Angleterre et les États-Unis, devaient être oubliés. Néanmoins le gouvernement de Washington traita la question avec une malhabilité si évidente et opposa si peu d'énergie aux interprétations que les Anglais firent plus tard du traité, que les relations avec San Juan conservèrent le même caractère qu'autrefois et qu'à mon arrivée je trouvais l'étendard aux couleurs nationales flottant à l'entrée du port. Les agents anglais gouvernaient le pays au nom du souverain indigène; on percevait les droits en son nom et c'est en son nom aussi qu'était vendu le terrain de construction. Plus tard les Anglais ont abandonné aux habitants le choix de leurs administrateurs et elle forme depuis lors une petite république, quoique l'Angleterre n'ait pas renoncé formellement à ses prétentions sur Mosquitia (1). En attendant elles ne peuvent pas être considérées comme abandonnées définitivement, sans cela un événement, qui arriva en 1854 et qui

(1) Les négociations qui furent reprises par la suite et qui portèrent sur l'interprétation et l'efficacité du traité du 19 avril 1850 entre le gouvernement anglais et celui des États-Unis, donnèrent lieu à une note signée de lord Clarendon à M. Dallas, et datée du 25 juin 1853, contenant de la part du gouvernement britannique la déclaration suivante: « Il est de mon vœu stipulé, comme on en était déjà convenu précédemment, que jamais, d'après les dispositions du traité de 1850, le gouvernement britannique, au nom des Indiens de Mosquitia, ne pourra attaquer à main armée San Juan de Nicaragua, ni aucun autre point de l'Amérique centrale ni s'en emparer; et le gouvernement de Sa Majesté est d'accord avec M. Moore, pour déclarer que de semblables actes seraient incompatibles avec l'indépendance et la neutralité de l'Espagne et nuiraient pour les États-Unis, les conditions du traité. Mais jamais on n'a osé de pareils desseins, ni formuler ces prétentions. »

anéantit presque cette petite localité, n'aurait pu avoir lieu.

Une société d'actionnaires de New-York, — *Accessory transit Company*, — qui s'était formée à l'instar de l'*Atlantic and Pacific ship canal company*, profitant en 1850 du moment où la guerre civile venait d'éclater, avait fait adopter par l'un des partis qui se disputaient le pouvoir et malgré la protestation de l'autre, les clauses d'un contrat qui la mettait en possession des droits et privilèges octroyés à sa devancière, la compagnie du canal. Cette société ne cessa de susciter des difficultés de tous genres dans le pays, et en 1854 elle réussit à rendre le gouvernement de Washington complice de ses intrigues et de ses violences. A la suite d'un conflit provoqué entre les employés de la compagnie et les autorités, la ville fut connue par un navire de guerre des États-Unis et de cet établissement qui avait acquis une importance réelle, quelques constructions à peine ont été épargnées par le feu ennemi (1).

(1) M. Félix Boilly a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, livraison des 15 juillet et 1^{er} août 1880, un travail très remarquable sur la question de l'isthme américain. Nous y renvoyons nos lecteurs qui voudraient avoir des détails plus circonstanciés sur cette importante question.

CHAPITRE III.

Pierre de Chagres. — Voyage dans l'intérieur. — Mœurs de la nature sur le Rio de San Juan. — Los Indios. — Castillo Viejo. — Port de San Carlos. — Le fer, les bois et les rivières. — Rio Frio. — Los Indios blancos en têtes rouges. — Visites de la douane, son aspect pour la semaine. — Navigation du fleuve. — Los curules. — Ciénaga.

J'ai déjà parlé du pressentiment que l'éprouvai avant mon départ, d'avoir pris les germes d'une maladie dans les miasmes fétides que l'on aspire à Chagres ; ce pressentiment ne me trompait point. J'arrivai à San Juan presque complètement privé de forces ; je me traînai péniblement pendant deux ou trois jours encore aux alentours, et définitivement le 22 une fièvre violente me cloua sur mon lit. Mon hôte, un vieux Français, un réfugié politique du temps de Charles X et depuis général et propriétaire important à Haïti, remplissait près de moi l'office de médecin. Il me préparait lui-même de grandes bouteilles de drogues que je ne faisais aucune difficulté de prendre, plus confiant dans l'expérience et la pratique de ce brave homme que dans les problématiques connaissances de quelque docteur véritable ou soi-disant tel et en tous cas parfaitement inconnu de moi. Après cela il m'administra une énorme dose de quinquina.

mine et me conseilla, malgré la fièvre, de poursuivre mon voyage dans l'intérieur, me promettant un retour à la santé bien plus prompt qu'en restant sur les bords du fleuve. Heureusement les préparatifs du voyage de Grenade étaient déjà commencés, et à cet effet je m'étais entendu avec deux Américains du Nord qui devaient m'accompagner. Nous louâmes pour eux deux, pour mon fils et pour moi, un de ces grands bateaux que les naturels nomment *Bungos* ; il était monté par dix rameurs et un capitaine qui se faisait traiter de patron par son équipage. Nous le fîmes approvisionner pour 15 jours et, malgré une nuit d'insomnie, je m'embarquai le 23 novembre à bord de notre bâtiment et nous commençâmes notre poétique excursion.

Elle était bien poétique en effet la manière dont le voyageur devait naviguer sur le Rio de San Juan. L'introduction des bateaux à vapeur, tant sur le fleuve que sur le lac de Nicaragua, a enlevé à la traversée une partie de son caractère pittoresque. Il est probable cependant que personne, pas même l'artiste le plus déterminé, ne regretterait l'ancien système de navigation s'il en avait fait usage dans les mêmes conditions que moi, c'est à dire accablé d'une fièvre arrivée à son dernier paroxysme. D'ailleurs le voyageur n'a, aujourd'hui encore, le choix entre les deux modes de navigation. Les bâtiments qui constituent alors l'unique moyen de transport sont affectés aujourd'hui au transport des marchandises et les voyageurs qui les préfèrent aux bateaux à vapeur peuvent encore en faire usage. Les bongos, aux formes grossières, ne sont qu'une reproduction agrandie des canots ; au dessus des bords il existe un banc pour dix ou douze rameurs ; le patron tient le gouvernail ; à l'arrière se trouve une espèce de petite loge abritée contre la pluie et le

soleil. Elles sont généralement recouvertes de peaux de buffles qui, lorsqu'elles sont détrempées par la pluie, répandent une odeur de corruption à laquelle on s'habitue très difficilement. On peut sous ce toit se tenir assis ou rester couché mais non se tenir debout; lorsqu'un homme de certaine taille veut s'étendre sous cet abri, sa tête ou ses pieds sont exposés à la pluie. Quand il arrive alors, comme c'était le cas pour nous, que quatre personnes sont obligées d'y passer la nuit, couchées sur les caisses qui doivent être préservées de l'humidité, elles y sont comme des harengs encaqués. En somme, si les commodités d'un pareil voyage, durant de dix à quinze jours, pendant lesquels on amarrait le bateau seulement pendant une demi-heure chaque jour, étaient d'un caractère très équivoque pour les personnes en bonne santé, on comprendra sans peine quel effet elles devaient produire sur un homme souffrant auquel la moindre secousse, la moindre choc, occasionnerait de vives douleurs et auquel, pendant deux jours pleins, des coffres et des caisses anguleuses servaient de lit de repos. Pendant la première partie du voyage, alors que j'éprouvai principalement cette grande susceptibilité nerveuse, c'était pour moi une véritable torture. Ce qui devint pour moi une souffrance presque aussi grande, ce fut la sensibilité qui affecta chez moi le sens de l'odorat. Les senteurs que dégageaient les arbres des côtes et qui étaient imperceptibles pour mes compagnons, m'oppressaient au point que par moments je croyais étouffer. Je ne m'ose plus penser à l'impression que produisit sur moi l'odeur des peaux de buffles étendues sur nos têtes. Mes deux compagnons de voyage, deux hommes qui n'avaient jusque là été complètement inconnus, firent tous leurs efforts pour adoucir ma situation. Ils se privaient de boire

aise pour m'en faire une part plus large et aidaient mon ills dans les soins que réclamait mon état. Je n'oublierai jamais ces preuves d'intérêt et j'ai éprouvé une joie véritable à retrouver par hasard ces deux compagnons dans la suite de mes voyages, l'un à Indianola, dans le Texas, où il m'offrit l'hospitalité dans sa famille, et l'autre je le retrouvai, peu de temps après mon retour de la Californie, comme capitaine d'un bateau à vapeur sur le fleuve de Nicaragua.

Le voyageur remarque aujourd'hui, en différents endroits de la forêt, de grandes échinées : ce sont des arbres que l'on a abattus en partie pour la consommation des bateaux à vapeur et en partie à quelques colons dont les constructions et les plantations de platanes viennent égayer ces grandes et sauvages solitudes. Lors de cette excursion, nous ne vîmes le long du fleuve qu'une seule habitation consistant en un toit sous lequel était abrité une famille entière; cette hutte était adossée à une petite plantation de platanes. A certains endroits, les arbres de la forêt, les plantes grimpantes, les lianes et les taillis étaient si étroitement enlacés que l'on eut dit d'un mur de verdure s'élevant au bord de l'eau. Quelques points seulement offraient un abord facile et un espace suffisant pour y préparer notre déjeuner, ce qui avait lieu régulièrement tous les jours de 9 à 10 heures. A part cela nous ne primes terre que lorsque nous atteignîmes San Carlos, le bureau de péage de Nicaragua. Pendant les six premiers jours, il me fut impossible de quitter le bateau ou ses abords; après ce temps rependant, je commençai à reprendre des forces. Il me restait de ma maladie d'abondantes transpirations au milieu desquelles je me réveillais chaque matin comme dans un bain froid. Cet état me devenait insupportable quand un matin l'idée me vint

qu'un bain me fortifierait. A l'instant même et au mépris des alligators et des serpents, je sautai dans le fleuve; je fis plusieurs fois le tour du bateau en nageant, puis je me fis retirer de l'eau et dès ce moment la marche de ma convalescence fut beaucoup plus rapide. Un de nos compagnons de route avait tiré du bateau un coup de fusil sur un serpent marin arrêté dans la vase des rives et que, à sa taille et à certains signes nous primes pour le *Boa aquaticus*. Au bruit du coup de feu et à la voix de mon fils qui m'appelait vivement, je rampai sur les pieds et sur les mains hors de mon gîte et je vis l'animal blessé se roulant dans la vase.

Sur la partie supérieure du fleuve nos compagnons américains tuèrent pour la première fois deux espèces d'oiseaux du genre des gallinacées qu'on trouve, ainsi qu'une troisième espèce dans les bois de Nicaragua. La première espèce était le *hokko* (*Crocyz Alcedo*), appelé par les indigènes pavon ou pajuil et élevé quelquefois dans les basses cours; l'autre espèce a un magnifique plumage d'un brun rouge avec des taches blanches sur les plumes des ailes et je pensai que ce pouvait bien être la femelle du *Melaneris ocellata*. Plus tard on me dit que cet oiseau était la femelle du pavon et se nommait pavona, mais je crois ce renseignement inexact. La troisième espèce que les indigènes prétendent de leur côté être la femelle du pavon et qu'ils nomment pava, nous ne la vîmes que quelques jours après. J'en ai tiré plusieurs par la suite et je crois cette dernière assertion aussi fautive que la première et que celle des indigènes qui, plus tard, m'ont assuré que l'on pouvait à peine distinguer le pava mâle de la femelle. La chair de tous ces volatiles est exquise. Je ne sais jusqu'à quel point on peut ajouter foi à quelques habitants du pays qui assurent qu'à l'époque de

la maturité d'un fruit vénénéux, appelé *conjura* ou *cor-jura*, et ressemblant à un gland, on en trouve souvent dans le gésier de ces oiseaux. Je trouvai de ces fruits à un bel arbre, tout au bord de l'eau, dans la partie supérieure du fleuve : ils étaient verts encore et ne semblaient pas mûrs. Nos canotiers assuraient qu'ils étaient très vénénéux. J'en dévissai un entre les doigts et de l'écorce jaillit une huile verdâtre dont l'odeur rappelle celle du persil, du cèleri ou du pennis. Les bois, qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau, sont peuplés d'une infinité d'animaux sauvages de toutes espèces. Un de nos compagnons rencontra à quelque cent pas d'un endroit que nous avions choisi pour y préparer notre déjeuner, toute une troupe de javalis et un jour nous vîmes flotter près de notre bateau le cadavre d'un tapir que l'on nomme *danda* à Nicaragua. Lorsqu'en automne dernier je descendais le fleuve en bateau à vapeur, je vis, à une très petite distance, courir un tapir sur la rive.

D'après ce que j'ai dit de l'état de ma santé pendant cette traversée, on peut aisément conclure que beaucoup de scènes admirables et une foule de choses intéressantes dont les rives de ce fleuve sont si richement pourvues, ont passé pour moi inaperçues. D'un autre côté c'est peut-être à la sensibilité malade sous l'empire de laquelle j'ai reçu pendant ce voyage certaines impressions que je dois attribuer la vivacité du souvenir qu'elles m'ont laissée; ainsi du souvenir d'une nuit et d'une matinée sur le fleuve. Notre bateau avait été mis à l'ancre pour passer la nuit au milieu du fleuve, comme nos hommes en avaient l'habitude, tant pour être en sûreté contre les bêtes sauvages que pour être préservé des moustiques. Je restai éveillé une partie de la nuit : les arbres du rivage revêtaient des formes singu-

lières, des formes de spectres; ils paraissaient des êtres fantastiques et semblaient se mouvoir quand l'œil s'efforçait de distinguer leur aspect véritable. De temps en temps le brusque mouvement d'un alligator, ou le sourd mugissement du manatide, ou bien encore le hurlement prolongé d'un des animaux sauvages et inconnus dont ces bois sont peuplés, venait troubler le majestueux silence de la nuit. A la fin je m'endormis. Le matin je fus réveillé par la voix de nos marins qui chantaient un cantique à la vierge Marie. J'entends encore les sons de leurs voix vibrantes répercutés par les échos d'alentour et, quand dernièrement, j'entendis ce même chant répété par les montagnards mexicains dans la chapelle souterraine des mines de mercure de New-Almade en Californie, cette scène se représenta à mon souvenir avec une fidélité telle qu'il me semblait y assister encore. Quelle différence cependant entre la lumière insuffisante des deux chandelles éclairant à peine la route souterraine pratiquée dans le roc et les sombres figures des montagnards, et l'éblouissant éclat d'un jour serein sur le fleuve! Mais je trouvais ce chant matinal également bien approprié aux deux circonstances. Un des matelots entonnait le couplet à lui seul et les autres le reprenaient en chœur. Complètement nus, comme toujours, nos hommes étaient rangés près de leurs bancs, les rames en main, le patron au gouvernail, tous prêts à commencer leur rude besogne sous les rayons perpendiculaires du soleil. Il se levait maintenant, répandant un rivet d'or sur le feuillage sombre et brillant des arbres qui bordent le fleuve, et quand ses premiers rayons frappèrent leurs corps bronzés et que, de ces contrastes d'ombre et de lumière, ressortirent leurs formes athlétiques, pendant que la prière aux sons mélan-

coliques et touchants s'élevait vers le ciel, il me sembla que, sans le savoir, ils chantaient la formule magique dont le pouvoir mystérieux dompte la sauvage nature. Tout à coup les mêmes sons nous furent renvoyés du rivage voisin et bientôt toutes ces voix se réunirent en un même chant. Deux autres bâtiments avaient jeté l'ancre non loin du nôtre, sans que nous nous en fussions aperçus, cachés qu'ils étaient par le feuillage touffu des arbres qui s'inclinaient sur l'eau. A la fin les sons expirèrent, les matelots firent encore une courte prière, levèrent l'ancre et, après un cri sauvage jeté par les canotiers, douze rames à la fois frappèrent à l'instant même les eaux. Le soleil étincelait sur le fleuve agité, la cime des arbres était inondée de lumière; des singes grimpaient le long des branches; de magnifiques aras voltigeaient par couples près des rives; partout autour de nous la lumière, l'éclat, l'exubérance de la nature!

L'embouchure triangulaire du Rio de San Juan, forme un bassin marécageux couvert de joncs et de roseaux. Je ne pus me rendre compte de la nature des terrains bordant les rives du fleuve, et personne à San Juan ne put me renseigner à ce sujet. A quatorze ou quinze milles du port, vers le haut, le terrain des côtes change tout à coup de nature, et après une ligne droite, qui semble être une ligne de séparation, on ne voit plus de traces de l'argile mêlée jusque là en assez grande proportion au terrain. Celui-ci commence dès lors à s'élever de dix à vingt pieds au dessus du niveau de l'eau. Les plantes marécageuses disparaissent pour faire place à une végétation dont la richesse se traduit en une infinité d'espèces différentes d'arbres et de plantes au feuillage épais et aux branches fleuries. Quelquefois ce sont des fouillis de verdure qui reposent sur l'eau, d'autrefois ou

dirait d'un lambris émaillé de fleurs, puis repaissent encore de luxuriantes touffes de plantes grimpantes qui, plus loin, s'élançant en guirlandes fleuries jusqu'aux arbres voisins qu'elles vont enlacer et garnir d'une parure à laquelle on a peine à se persuader que la main d'un artiste habile et plein de goût, n'ait pas touché; puis elles retombent des branches comme de légères draperies dont les extrémités baignent dans l'eau et auxquelles le courant imprime, en les entraînant, une gracieuse cambrure. Au dessus de cette enchevêtrement de feuillage et de fleurs, s'élève de temps en temps un palmier de l'espèce la plus élégante et la plus élancée, et dont une touffe de branches menues, flexibles, au feuillage frangé, semble parer la cime d'une couronne de plumes. A vingt milles environ des bords se trouve l'embouchure du Serapiqui, et treize milles plus loin, celle du Rio de San Carlos. Tous deux viennent du Sud et ont leur source aux pieds des monts de Costa Rica. Ici on voit des collines boisées s'avancer jusqu'au dessus du fleuve, et un peu plus loin commence la ligne des rapides qui sont un si grand obstacle à la navigation et que les indigènes appellent Raudales. Le premier se nomme le Raudal de Machuca, du nom du premier européen qui parcourut le fleuve. Les Espagnols pénétraient dans le Nicaragua par l'océan Pacifique. Pedro Arias de Avila, le premier gouverneur espagnol fit, en 1529, sonder les deux mers par Martin Esté. On croyait à cette époque à une communication entre les deux océans. Diego Machuca poursuivit cette exploration et longea les bords avec 200 Espagnols et précédé par quelques canots, et de cette manière cette bande intrépide accomplit le voyage des bords de la mer des Caraïbes jusqu'à Nombre de Dios, le Chagres

actuel, voyage qui jusqu'alors avait été regardé comme impossible.

Après le Raudal de Machuca viennent les Raudales du Mico, de los Valos, del Castillo Viejo, del Toro et de la Vaca après lequel commencent les Aguas Muertas ou « eaux mortes ». Là est la partie supérieure du fleuve qui a, en cet endroit, un courant tranquille et est peuplé de poissons de toutes sortes; les bords en sont bas et recouverts de végétaux de la famille des palmiers.

De tous ces rapides ceux de Machuca et de Castillo Viejo sont des plus remarquables; il est impossible que les bateaux les traversent s'ils ne sont halés du rivage. D'ordinaire on les décharge en dedans pour les recharger au delà. Quand nous y arrivâmes, il s'y trouvait un vapeur arrêté et attendant du secours en hommes pour sortir de ce pas. Un autre bateau fut submergé dans le courant de Machuca et, quand l'année dernière je repassai par cet endroit, je le vis passablement bien conservé de forme et préservé par les sables qui s'étaient amoncés tout autour; il s'était transformé en une île et sa carcasse s'élevait de jeunes arbres qui avaient atteint déjà une certaine croissance. En 1831 je descendis le fleuve sur un Bongo qui pouvait contenir une quarantaine de personnes et nous franchîmes tous les courants, même celui de Castillo Viejo. Ce dernier est le seul près duquel une impulsion maladroite puisse occasionner un malheur, ce qui est déjà arrivé quelquefois. Cet endroit est très pittoresque; le torrent y roule en écumant sur des blocs de rochers et au dessus, sur un mamelon escarpé, est situé l'ancien fort espagnol de San Juan, dont ce passage tire son nom, car Castillo Viejo signifie « vieux château ». En 1780 une division de troupes anglaises, sous le

commandement du colonel Porson, assaillit le fort et réduisit la garnison espagnole à capituler. Nelson assistait à cette affaire qui fut son premier fait d'armes. Depuis lors la citadelle a été détruite; une garnison nicaraguénne occupa pendant un certain temps cette place et quand j'y arrivai, elle avait ses quartiers dans une maison construite au pied du monticule, mais pendant les dernières guerres elle s'installa de nouveau dans le fort. Pendant la lutte des partis de Grenade et de Léon, ce poste, qui s'était déclaré pour le dernier, fut tout à coup attaqué par une bande appartenant au parti contraire et presque entièrement masqué. Depuis l'introduction des bateaux à vapeur sur le fleuve, on a construit en cet endroit quelques auberges qui constitueront très probablement l'origine d'un village nouveau et dont les hôtes savent tirer un parti très avantageux des interruptions qu'amènent les brisants dans les traversées. On peut calculer que les voyageurs, qui viennent de la Californie ou qui y vont, y laissent tous les mois de cinq à six mille dollars. Cet endroit ne peut manquer d'acquiescer de l'importance, importance qu'il sera prudent, dans l'intérêt de la défense du pays, d'augmenter et de rendre durable.

Aussitôt que l'on a dépassé les Aguas Muertas, le paysage gagne en grandeur et la surface du fleuve s'étend largement. A droite, sur une petite élévation, est bâti le fort de San Carlos, le bureau de péage de Nicaragua pour l'entrée des marchandises venant de l'ouest et une petite station militaire entourée de quelques huttes. L'ancienne citadelle est entièrement cachée par les bois et les broussailles. De cette colline la vue est d'une grande beauté : devant soi on a la surface miroitante du lac d'où surgissent de petits îlots couverts de verdure, tandis qu'à l'horizon vers le N. E. se

dessinent les pyramidales crêtes jumelles de l'île Ometépe. A gauche l'œil suit la ligne des bords qui est beaucoup moins élevée de ce côté et derrière laquelle, sur le territoire de Costa Rica, s'élève une sombre chaîne de montagnes dont les sommets volcaniques illuminent quelquefois pendant la nuit tout le lac de leurs phosphorescentes et de jets de lave. C'est dans ces montagnes que le Rio Frio prend sa source; il se jette dans la mer vis-à-vis de San Carlos, à l'endroit même où le Rio de San Juan le quitte et c'est dans cette partie du pays, jusqu'ici inconnue et inabordable qu'habitent les Indios blancos, — indiens blancs — et les Guatusos, têtes rouges, dont j'ai déjà fait mention dans le chapitre précédent et sur lesquels je veux encore donner quelques renseignements. De la rive droite du fleuve on n'a qu'une vue très restreinte du mont San Carlos, mais dès que l'on avance un peu on voit s'élever, entre les collines de ces côtes, les monta Chontales, sur le plateau desquels est situé le Mosquitia supérieur. De ce côté l'œil embrasse à la fois les montagnes, les vallées, les forêts, les savanes dans toutes leurs diverses magnificences.

On raconte des choses très extraordinaires des Indiens que j'ai cités. Ils ne reconnaissent à aucun étranger le droit de pénétrer dans leur pays et l'on me disait qu'ils égorgeraient celui d'entre eux qui visiterait un établissement voisin et reviendrait ensuite parmi eux ou qui retomberait en leur pouvoir. Quelques années auparavant le commandant du fort de San Carlos organisa une expédition qu'il dirigea lui-même en vue d'explorer le pays. Ce corps, composé d'une vingtaine d'hommes, avait pris terre sur la rive, près d'un ancien village indien depuis longtemps abandonné et prenait un peu de repos à l'ombre des arbres, quand tout à

coup il fut foudroyé par une grêle de flèches qui n'épargna aucun des hommes sauf le commandant. Celui-ci, quoique déjà blessé, parvint en rampant à se glisser dans les hautes herbes des bords où il attendit le passage d'un bâtiment dont il réussit à attirer l'attention et qui le sauva. Ces Indiens s'avancent quelquefois en longeant la rive du fleuve jusqu'à Tortugas, le dernier établissement néerlandais, à huit ou dix milles anglais au S. E. de la baie de Virginie. Ils prétendent avoir la peau fort blanche et les cheveux d'un brun rouge d'où leur vient leur dénomination. Un animal rougeur, originaire du pays et qui a le poil rougeâtre, porte le nom de gantuso. Un habitant de Nicaragua qui avait demeuré pendant quelque temps à Tortugas me dit qu'on y constate fréquemment des cas d'inceste. Un jeune Allemand, actuellement en Californie, raconte une aventure dont il fut le héros dans cette contrée et bien que je n'ai appris cette histoire que d'une tierce personne à laquelle ce jeune homme en fit le récit, je vais essayer d'en résumer les faits principaux. Ce jeune homme, pendant son voyage à San Carlos, se trouva en compagnie de quelques Américains du Nord dont il découvrit bientôt les projets meurtriers à son égard. La peur lui fit prendre une résolution désespérée, il se jeta à l'eau et gagna à la nage l'autre rive du fleuve. Là il fut bientôt découvert par les naturels et emmené prisonnier, on l'enferma plus avant dans l'intérieur des terres, on l'attacha à un arbre puis on tint conseil sur le genre de torture à lui infliger. Mais voilà que la fille du chef de la tribu s'élance vers lui, l'embrasse et obtient pour lui une sentence favorable. Cette jeune fille lui fut donnée pour femme et il vécut une longue suite de mois au milieu des sauvages et dans les profondeurs de la forêt, à

titre d'époux d'une princesse indienne, jusqu'à ce qu'il parvint à se sauver du côté de San Carlos. Il affirme qu'il serait resté avec cette tribu s'il avait pu supporter cette existence en plein air. En temps de pluie ils perchent volontiers sur les arbres et le narrateur vante l'adresse avec laquelle ces Indiens sautent d'une branche à l'autre, à la manière des singes, ce qui était pour lui d'une grande difficulté. A l'époque de la pleine lune toute la tribu se rassemblait dans un endroit désigné d'avance par le chef et où toute convention ultérieure était réglée d'après les phases de la lune.

Il est impossible de déterminer ce qu'il y a de véritable dans toute cette histoire; il se peut qu'elle le soit de tous points : quelques traits, du reste, dans les descriptions géographiques de la contrée, principalement en ce qui concerne les forêts marécageuses qui bordent le lac en face de San Carlos, semblent prouver que ce récit a, en tous cas, quelque événement réel pour point de départ.

A San Carlos nos bagages durent être déballés et visités à la douane. Lorsqu'on ouvrit mes caisses, un livre de botanique, très reconnaissable aux gravures, se trouva tout au-dessus de la première; aussitôt que le directeur l'eut remarqué, il appela l'employé chargé de la visite et lui dit que j'étais botaniste et qu'on eût à ne pas déranger davantage mes bagages. J'ai toujours rencontré chez la population hispano-américaine un très grand respect pour toute occupation scientifique et je crois qu'on peut, d'après cela, augurer favorablement de l'avenir intellectuel de ce pays. On peut dire avec raison qu'Alexandre de Humboldt a beaucoup contribué au développement de cette disposition d'esprit naturelle, dans le principe, chez ce peuple; néanmoins l'exemple

illustre de Humboldt a généralisé cette tendance et lui a imprimé un cachet plus moderne.

Notre voyage, en remontant la rivière, dura neuf jours, de sorte que nous fîsions environ douze milles anglais par jour, vitesse qui, à cause du cours rapide du fleuve, faisait grand honneur à nos marins. Nous mîmes encore trois jours pour traverser le lac jusqu'à Grenade. A cet endroit les marins ont l'habitude de laisser reposer les rames et de laisser aller le bateau au gré du vent. Déjà en approchant de Aguas Muertas, ils avaient abattu dans la forêt un arbre dont ils s'étaient fait un mât; ils le dressèrent alors et déployèrent une voile à l'aide de laquelle notre voyage, quoique lent, finit par s'accomplir. Par moment nous avions des intervalles de calme plat, ce qui n'était pas pour nos gens une raison suffisante pour les décider à faire usage des rames, car ils prétendaient que sur le lac on naviguait toujours au gré du vent. Pendant la nuit, il arrivait que le timonier venait à s'endormir et avec lui tous les gens du bateau, de sorte que celui-ci déviait complètement de sa direction. Cependant nous fîmes par atteindre notre but. Quand nous eûmes les crêtes d'Onetêp sur le côté, en face nous vîmes s'élever le sommet du Mombacho, au pied duquel est situé Grenade. Nous passâmes près de l'île de Zapotera, devenue célèbre par les vieilles idoles que l'on y retrouve et qui, d'après Squier, portait autrefois le nom aztèque de Chomitl-Tenamitl (1). Nous rasâmes ensuite les

rochers formant saillie, des corrales ou Isletas, un groupe de plus de cent îlots boisés, et débarquâmes enfin le 5 décembre, à la nuit tombante, à Playa, la plage de Grenade.

Je ne puis guère traduire que la seconde partie du nom cité plus haut par Squier. Tenamitl signifiait, d'après Buschmann, un mur. Ce mot se retrouve dans le nom d'une autre île de ces mers : Solobanamitl.

(1) Squier écrit *azapotea*, ce qui veut dire le rondouinier; mais je crois que c'est incorrect. Je n'ai jamais entendu prononcer par les indigènes autrement que *zapotera* et il est probable que cette dénomination elle-même n'est qu'une corruption de *zapotera*. Un fruit des tropiques, très commun à Nicaragua, porte le nom de *zapote*, et d'après cela *zapotera* signifierait l'île des *Zapotes*.

CHAPITRE IV.

Grenade. — La ville et ses environs. — Les maisons. — Les marchés. — Les rurs. — La Playa. — Tableaux de genre. — Coup d'œil sur le lac. — Le Montarcho et l'Isletas. — Beaux points de vue du voisinage. — La Joya.

J'ai souvent eu occasion de constater l'effet produit par les aspects poétiques de la nature et de la vie en général dans les contrées hispano-américaines, sur les anglo-américains d'un naturel si prosaïque. Il semble qu'un voile tombe tout à coup des yeux de ces gens, voile qui, jusque là, les avait empêchés de voir qu'il est des jouissances dans la vie auxquelles chacun de nous a des droits; bref, le caractère anglo-américain reçoit, dans les contrées hispano-américaines, une atteinte d'autant plus profonde que le contraste est plus grand entre les mœurs des deux pays. Ces symptômes, qui témoignent de la promptitude et de la facilité avec laquelle les Américains du Nord reçoivent les impressions extérieures, trait caractéristique qui les distingue des Anglais, sont l'indice d'un fait auquel on n'a jusqu'à présent accordé trop peu d'attention et qui aura pourtant son importance dans l'avenir de l'Amérique. Quand les Américains expriment la pensée que les pays hispano-amé-

ricains devront perdre leur caractère particulier pour prendre celui des contrées anglo-américaines, il semble oublier que, dans ce conflit de deux nationalités aux prises, avec des influences et des tendances d'esprit entièrement opposées, celui qui triomphera sur quelques points sera vaincu sur d'autres, par ceux-là même qu'il venait de vaincre.

Un vieux Yankee, qui passait par Nicaragua en revenant de la Californie, m'avait parlé avec enthousiasme des beautés de Grenade et l'avait déclaré le paradis de la terre. Comme nous y étions arrivés vers la soirée je dus attendre le lendemain pour admirer ce déploiement de magnificences dont nous ressentions déjà, avant le débarquement, l'influence poétique et charmante. En sortant de ma chambre j'embrassais d'un coup d'œil le contour de la ville s'étendant devant moi.

Le genre des constructions de l'Amérique espagnole a été souvent décrit déjà. Bien que présentant partout les caractères d'un même style elles offrent, dans certaines parties du pays, des différences notables, nécessitées par les diversités de climat ou les degrés de la civilisation. Les toits des maisons qui, dans les climats secs du Haut Mexique et des contrées environnantes, sont construits en manière de plate-forme, doivent adopter une forme pointue dans l'Amérique centrale où, à certaines époques de l'année, il tombe des pluies torrentielles. Contrairement à ce qui se passe aux États-Unis, où le genre de constructions le plus généralement adopté a la prétention de vouloir faire oublier la nature à tout prix, la mode architecturale de l'Amérique espagnole consiste à étendre les bâtiments en longueur et en profondeur; les cours intérieures sont dans le goût oriental, des lieux où on réunit tout le luxe et le confort de l'habitation

même. Pour ce qui concerne Nicaragua en particulier, les guerres civiles, qui ont si longtemps dévasté ce pays, ont étendu leurs ravages sur presque tous les établissements qui étaient de nature à conserver le souvenir de la domination espagnole. Jusqu'en 1854 on pouvait citer Grenade comme ayant peu souffert des conséquences de ces guerres intestines, tandis que Léon et Rivas avaient été en grande partie saecagés. Depuis lors les deux tiers de Grenade forment un monceau de ruines et la population, qui s'élevait à cette époque de 13 à 14 mille âmes, est réduite de moitié. De nouveaux habitants, de races, de mœurs et de goûts différents, vont remplir les vides laissés dans la population et relever les habitations détruites par le feu ennemi. Une description minutieuse, correspondant à l'époque de mon séjour dans ces contrées, ne ferait que donner une idée de l'aspect qu'elles avaient alors, mais qu'elles ont perdu depuis.

Quelques dispositions résisteront à tous les événements, particulièrement celle qui porte les habitants à éviter les hautes constructions, précaution commandée par la nature du sol dont la moindre secousse les ébranlerait d'une façon menaçante. Sous d'autres rapports encore, les usages établis lutteront longtemps contre les nouveautés que les étrangers tentent d'introduire. Ainsi les Américains, qui habitent les frontières du Mexique, New Mexico, l'ouest du Texas et le sud de la Californie, ont adopté le mode de construction des Mexicains, les maisons à un étage et à toit plat; de même aussi il est fort probable que Grenade conservera ses cours intérieures reliées par de longues galeries, quels que soient d'ailleurs les changements et les innovations que les Américains essaient d'y implanter. Il serait déplorable, en effet,

que ce qui est beau et utile dût céder devant des modes dont aucun avantage ne rachète l'absence de but. Il serait difficile d'imaginer un assemblage plus absurde et moins conforme à son but que celui que présente une habitation en planches, comme celles que construisent les Américains du Nord, alors qu'elle est transportée sous un climat tropical. Avant tout ce qui aurait le plus à souffrir serait sans contredit la cour garnie d'une veranda et de massifs touffus d'orangers, de jasmins et de lauriers roses. Quel que soit le point où se trouve le soleil, un des côtés de la cour reste toujours dans l'ombre et un courant d'air froid y pénètre à travers les portes ouvertes et s'y engouffre. Il y a dans les grands bâtiments plusieurs cours intérieures dont quelques-unes sont alors destinées à différents usages domestiques. D'un côté on voit s'agiter, comme dans une fourmilière, une grande quantité de bétail de toute espèce et d'oiseaux de basse-cour, tandis que de l'autre côté, à l'étage supérieur, se trouve le domaine des familles de perroquets qu'on y entretient. Mais franchissons les portes et visitons le marché de la ville.

Il serait facile à celui qui voudrait suivre la trace généalogique du croisement des races, de retrouver, sur le marché de Grenade les traces du sang ibérien, celtique, carthaginois, romain, goth, maure, éthiopien et indien. Dans cette réunion de combinaisons diverses, l'élément indien domine, aussi bien par le nombre des individus de la race primitive et non encore mêlée, que par les proportions dans lesquelles on le retrouve dans le mélange avec les autres races. Sans les Indiens, le marché de Grenade serait presque désert; on les voit, dès le matin, arriver par grandes bandes des fermes et des villages voisins, du sortir de leurs

demeures cachées dans les forêts et les broussailles pour venir au marché qu'ils approvisionnent de fruits, de légumes, de poules, d'œufs, de gibier, de poisson, de miel sauvage, de maïs, de riz et de féculé d'amidon. Ils y apportent aussi des hamacs, des cruches à eau, des coupes et d'autres produits agricoles et industriels (1). Ils sont petits de taille et généralement un peu trapus, mais bien proportionnés et très forts; ils ont la tête belle et la peau cuivrée; la bouche est bien découpée et garnie de dents d'une blancheur éblouissante; les yeux, qui sont d'un noir d'ébène, ont un éclat tout particulier et très souvent une expression interrogative qui se transforme chez les jeunes filles en une expression malicieuse et mutine, et chez les personnes âgées, en un air de défiance et de dissimulation.

Les femmes et les jeunes filles tressent leurs cheveux, qui sont très noirs, en deux longues nattes qu'elles portent pendantes sur le dos.

Les principaux monuments de la place du marché sont l'église et la grand'garde. A Grenade, comme dans toutes les villes de l'Amérique centrale, la grand'garde a un rôle dans l'histoire des démêlés politiques. Lors de mon séjour, l'importance militaire de ce point se réduisait à l'appel, que le soldat de faction adressait la nuit aux passants. A son cri de : *quien vive?* le bon bourgeois devait répondre : *la patria!* Un voyageur raconte, comme preuve de la considération dont les indigènes entourent les Américains du Nord, que cette réponse : « *Americano del norte!* » était acceptée

(1) Dans le Nicaragua, les fèves de cacao et de petits morceaux de fromage du forme hexaédrique, comme à Mexico les pains de savon, servent de monnaie de convention. Cet usage, d'origine indienne, existait déjà dans le pays lors de l'arrivée des Espagnols.

par le factionnaire comme équivalant au mot d'ordre. De mon côté, je puis affirmer que lors du séjour que j'y fis cette réplique : « *el doctor aleman!* » produisait un effet tout aussi imposant.

Le genre d'architecture extérieure des maisons, presque toutes à un seul étage et ayant très peu de fenêtres, leur donne si peu d'apparence que les rues ne sont pas, en général, d'un bel aspect. Quelques-unes des principales rues sont pavées et garnies des deux côtés de trottoirs carrelés en briques et exhausssés de quelques pieds au dessus de la voie et sous la saillie des toits qui est supportée par des colonnes de bois. Cette combinaison permet de traverser toute la ville, à l'ombre pendant les chaleurs et à sec pendant la pluie. Pendant la sécheresse, le vent soulève dans les rues des flots de cette fine poussière volcanique qui forme une des parties constitutives du sol de la contrée; pendant la saison des pluies, on voit quelquefois l'eau se précipiter par torrents à travers les rues et il n'est pas rare de voir son passage y creuser de véritables sillons. Mais à peine l'eau s'est-elle écoulée que l'on peut circuler partout à pied sec, à cause d'une couche épaisse de sable fin qui reste déposée sur la surface du terrain, de sorte que, à peu d'exceptions près, les rues de Grenade sont toujours propres même en temps de pluie.

Pendant la saison humide on est quelquefois surpris par des orages d'une violence et d'une impétuosité extraordinaires. La demeure que nous habitions était entourée d'un canal d'écoulement de plus d'un pied carré de largeur. Un jour elle fut envahie par les eaux en moins d'une heure, et l'eau montait avec une telle rapidité, que des perroquets que nous clevisions en assez grande quantité et qui avaient le bout

des ailes coupé, furent noyés avant d'avoir pu atteindre la galerie.

Les faubourgs composés en partie de maisons semblables à celles de la ville et en partie de huttes construites avec de l'argile et des roseaux, et recouvertes de jonc ou de feuilles de palmiers, se perdent au loin dans les jardins, les groupes d'arbres, les broussailles et enfin jusques dans la forêt. J'ai vu un jour un haïlle courir à quelques centaines de pas à peine des dernières cabanes du faubourg d'Altevu. Dans quelques directions, la ville est entourée de si près par les bosquets et par la forêt, qu'au retour d'une course à cheval que je fis avec quelques compatriotes pour aller visiter la lagune de Salinas, éloignée seulement de 4 à 5 milles anglais, nous crûmes nous être égarés bien loin de la ville, quand tout à coup nous aperçûmes, à cent pas à peine, les premières demeures du faubourg.

Le terrain de la ville produit un phénomène singulier, qui rend ses abords et la circulation très difficiles. De deux côtés différents le terrain est traversé par des ravins étroits et profonds qui, dans l'origine, peuvent avoir été produits par une irruption volcanique, mais que le passage des eaux a visiblement élargis. Les parois, formées de tuf volcanique en sont perpendiculaires; le fond, horizontal, offre généralement un chemin praticable à l'exception des extrémités. Dans quelques endroits, des crevasses à peine assez larges pour qu'un homme puisse s'y glisser, ou des entailles artificielles, permettent de traverser ces ravins de bûches. Un faubourg qui, en raison de cette situation, porte le nom d'Otrabanda, ce qui signifie « de l'autre côté, » est entièrement séparé de la ville par celui de ces ravins qui est le plus long, le plus profond et le plus étroit. C'est là les bords

sont garnis d'arbres et de buissons touffus qui forment une voûte de verdure au dessus de ces fraîches galeries dont les parois humides et poreuses sont souvent entièrement garnies de plantes grimpantes chargées de jolies clochettes lilas. En suivant les sentiers qui traversent en tous sens ces ravins et en font un véritable labyrinthe, on finit toujours par arriver à l'une ou l'autre habitation qui en est le terme.

Ces demeures habitées par la classe inférieure du peuple et situées dans les faubourgs extérieurs et dans les environs de la ville de Grenade, jouissent souvent d'une situation charmante; tantôt elles sont cachées dans les bois, à l'ombre de grands arbres fruitiers, tantôt assises sur des monticules d'où la vue embrasse le paysage, s'abaissant graduellement jusqu'au lac dont on aperçoit également les flots et les rives dans le lointain. Chaque jour, du reste, l'étranger découvre de nouvelles beautés dans ces lieux favorisés. Si l'on va plus avant, on voit à travers les portes et les fenêtres ouvertes, des femmes brunes occupées des soins du ménage, tandis que leurs enfants, complètement nus, prennent leurs ébats en familière compagnie avec les coqs, les chiens et les porcs.

Pendant mon séjour à Grenade, le chemin qui conduisait de la ville au lac, traversait un terrain couvert d'une végétation non moins riche que celle des terrains situés de l'autre côté de la ville. Aujourd'hui une partie en est destinée à la construction d'un nouveau quartier. A cette époque, la circulation sur cette voie annonçait seulement le voisinage d'une grande ville, mais on était certain que le regard y rencontrerait un tableau de genre caractéristique des mœurs et des habitudes du peuple. On voyait s'avancer lentement, accompagnée d'un conducteur armé d'un long

auignon, les attelages de bœufs traînant de lourds chariots, aux roues massives et faites d'une seule pièce de bois, destinés au transport des marchandises de la ville au port et vice versa. Des filles de service, à l'air insolent, descendaient ou remontaient la route par bandes nombreuses, la cruche de terre rouge sur la tête. Dès le matin les lavasses se dirigent vers les bords, et le soir, leur besogne achevée, on les voit revenir à la file. Dans leurs paniers se trouvent, outre le linge et les instruments de leur métier, tous les éléments nécessaires à la préparation de la limonade et de toutes sortes de boissons rafraîchissantes. Elles occupent sur le rivage une étendue de plus d'un demi mille et travaillent pendant toute la journée, sauf pendant une heure ou deux de l'après-dîner; elles sont demi-vêtues et agnouillées dans l'eau qui leur monte jusqu'aux hanches. Derrière elles, les bords sont entièrement recouverts par le linge qu'elles étalent afin de le sécher. Le matin et le soir, on voit arriver par centaines de baigneurs de tout âge et de tout sexe. L'observateur sensé, qui a appris à discerner les qualités essentielles de celles qui sont de convention, ne peut guère être surpris de ce que la décence n'exerce pas ici le même empire que dans les pays plus froids et chez des peuples plus civilisés. Les femmes des classes supérieures sont naturellement plus retenues que les autres; elles se baignent de grand matin et s'éloignent autant que possible des endroits fréquentés. Comme observation psychologiques, j'ai remarqué que chez les femmes et les jeunes filles douées de beauté, il y a beaucoup plus de pudeur que chez celles qui sont moins exposées à attirer les regards des hommes; pour quelques-unes d'entre elles, même, qui étaient d'une laideur repoussante, tout vêtement semblait

être considéré comme une superfluité. — Observation que je crois, du reste, être en contradiction avec une opinion avancée par Goethe et relevée déjà par H. Heine. Je dois cependant noter ici, tout expressément, combien, en cet endroit de bain, sont convenables les rapports extérieurs entre personnes d'un sexe différent, malgré le peu de cas que l'on fasse de la chasteté.

La mer, sur laquelle règne presque toujours une fraîche mousson, est assez houleuse et se brise contre la falaise en vagues écumantes dont, pendant la nuit, on entend les mugissements jusque dans le haut de la ville. Une partie des bords sont recouverts de sables titanés granuloformes qui, séparés par le mouvement des flots de leurs parties les plus légères, forment, à certaines places, de véritables banes de sable hors des masses noires desquelles on souève avec l'aimant des grains d'olivine, de spinelle, de ryakolithé et d'autres substances minérales d'origine volcanique.

Une excursion vers le nord ou le sud le long des rives procura aux admirateurs de la nature d'immenses jouissances. Aux bords sablonneux succède, à une vingtaine de pas de l'eau, la ligne des bosquets, des buissons et des arbres de la forêt et quand on chevauche dans l'intervalle compris entre cette dernière et l'eau, le regard erre sur la surface liquide et se repose sur la longue chaîne des monts Chontalis, sur les deux montagnes d'Ometepe, à la forme conique, sur l'île de Zapotera qui est presque entièrement boisée et à l'est sur la chute du Mombacho et le groupe des Corrales. La pierre de ces îles rocheuses, dont le nombre s'élève à cent environ et qui sont séparées entre elles et la ville, par un véritable labyrinthe de petits canaux, est une

lave basaltique, moitié poreuse, moitié compacte, manifestement amenée là par les éruptions volcaniques de quelque montagne voisine. Ces îles sont recouvertes d'arbres qui, en quelques endroits, s'entrelacent au dessus de l'eau. On peut suivre les bords de la mer, sans rencontrer d'obstacles, depuis Grenade jusqu'à ce groupe d'îles. Le canal qui les sépare de la terre ferme est très étroit; ici, la surface de l'eau est unie comme un miroir et sur ses bords on rencontre souvent des hérons blancs à l'entrée de sombres voûtes de verdure et, sur les larges feuilles des plantes aquatiques, on voit courir la juvénua aux couleurs brillantes et cuivrées, avec un petit chaperon jaune et aux ailes garnies d'épines. Beaucoup de ces îles sont habitées et presque toujours par une seule famille indienne. Ces familles se nourrissent principalement de poissons; pourtant quelques-unes de leurs demeures sont entourées de plantations de bananiers. Squier a visité celles de ces îles qui sont les plus voisines des côtes et il a donné une description de leurs vieilles idoles. Aucun voyageur n'a encore pénétré jusque dans l'intérieur du groupe, et il est probable qu'on y ferait une riche moisson de découvertes intéressantes pour l'archéologie et pour l'histoire naturelle.

A quelques milles de la ville, dans la direction méridionale, s'élèvent des collines dont quelques-unes sont boisées et d'autres recouvertes de gazon et qui, vers le S. E. rejoignent le Mombacho. Les habitants de la ville prétendent généralement que ces montagnes croissent en hauteur. De là le coup d'œil est magnifique et embrasse toute la plaine de Grenade qui, de loin, ressemble à un parc immense. Dans le lointain on voit poindre les clochers des églises et le faite des toits des principales maisons, se détachant en

rouge brique sur le feuillage des arbres. Plus loin encore s'étend la mer sur les bords de laquelle s'élèvent les palmiers-cocoyers, dont la cime se reflète dans l'eau. A l'horizon, on voit, sortant de la mer et le faite perdu dans les nuages, les deux pyramides d'Ometépe et la déclivité du pays de Matagalpa et de Chontales.

A un mille environ de la ville, sur le chemin qui conduit aux collines dont j'ai parlé plus haut, on trouve une vallée encaissée par des rochers en amphithéâtre et qui n'a qu'une seule entrée du côté opposé à la ville. Le bassin est occupé par une plantation de bananiers. D'après toutes les apparences ce doit être un ancien cratère; en tous cas, c'est un des points les plus intéressants de la contrée et ce n'est pas à tort qu'on lui a donné le nom de *La Joya* « la Joyau ». La cime des arbres qui ont pris racine dans les profondeurs du bassin, dépasse la crête des rochers qui les entourent et de ces hauteurs, on peut, en écartant les masses de feuillage, plonger jusque dans ce parc singulier. Ce phénomène n'est pas unique dans la contrée, seulement le bassin des autres gouffres, entre autres de Salinas, de Masaya et de Rindiri, est rempli d'eau.

CHAPITRE V.

Séjour à Grenade. — Excursions. — Pigeons et perroquets. — Le lac Songoana.
— Oiseaux aquatiques. — Serpents. — Lagune de Salinas. — Plantations de
caféiers. — Vie domestique. — Service de la table. — Animaux apprivoisés.
— Le roman d'un perroquet. — Le cerc carnisore. — Le jouet. — Fourni
domestique. — Les sautons de Nicaragua. — Schlegel et Hegel à Nicaragua.
— Toussis politiques du 4 juillet. — Deux barapots et un probatoire.

La fièvre de Chagres que je ne parvins à vaincre que
petit à petit, me retint encore quelque temps à Grenade;
je ne m'abstins pourtant pas de faire quelques excursions à
pied ou à cheval dans les environs.

Je trouvai les rapports géologiques des terrains d'une
extrême simplicité; ils sont recouverts par la végétation
sur une étendue tellement grande qu'il reste très peu d'en-
droits dénudés. Les couches supérieures consistent en
tuf volcanique dont une partie durcie, l'autre friable et se
détruisant dans l'eau. Le terrain contient des blocs isolés
de lave basaltique qui présente quelques-uns des caractères
du porphyre, de la trachyte, des scories volcaniques, de la
lave vitreuse pumice, de l'olivérite, de la spinelle, des
grains titanifères et des différents minéraux du genre

feldspathique. Au pied du Mombacho gisent amassés, des
torrents de lave.

Dans tous les arbres et les buissons d'alentour on voit
volter une multitude de pigeons et de perroquets. J'ai
distingué sept espèces différentes de chacun de ces oiseaux
et comme ils sont très communs dans le pays et que leur
vue doit frapper tout nouvel arrivant alors même qu'il
serait resté étranger à l'étude de l'histoire naturelle, je vais
noter les noms sous lesquels on les désigne ici et en faire
une rapide description.

Pour ce qui est des pigeons, j'en ai rencontré, tant à
Grenade que dans les autres parties du pays, de sept
espèces différentes dont voici les noms : la Morena, le
Patagon, la Turca, l'Alablanca, la Cololarga, la Tortola et
la Carmelita. La morena est de la grandeur de nos pigeons
domestiques; elle est de couleur brun rosé; elle est timide
et je ne l'ai tirée que sur la cime d'arbres très élevés. Le
patagon est plus petit et plus joli : violet aux reflets chan-
geant du rose au bleu; les pattes sont d'un rouge foncé, le
bec blanc, moucheté de rouge et les bords de l'orbite rosés.
La turca est encore plus petite, de couleur violette, les
pattes rosées, les bords de l'orbite bleus. L'alablanca est
grande comme la précédente, bleuâtre, les ailes blanches.
La cololarga est gris cendré et a la queue très longue. Elle
est un peu plus grande qu'une alouette et s'abat très sou-
vent dans les cours où on peut l'approcher à une distance
de dix pas. Je n'ai pas su distinguer la tortola de la carme-
lita; la première est de la même grandeur environ que la
cololarga et la dernière un peu plus petite. Elles ont toutes
deux la queue très courte; la couleur brune domine dans
leur plumage et toutes deux ont les ailes marquées de

taches bleu d'azur. Ces marques sont beaucoup plus jolies chez la carmelita, que je n'ai jamais tirée qu'à Chontales, que chez la tortola qui est bien commune aux environs de Grenade.

Les différentes espèces de perroquets du Nicaragua qu'il m'a été donné de connaître, sont désignés dans le pays de la manière suivante : La Lapa, la Lora, la Loro, le Chocollo, la Cotarra, le Chocollito Real et le Chocollito. La Lapa est un grand ara rouge; on ne voit guère ce magnifique oiseau voler autrement que par couple, à l'exception des jeunes que n'ont pas encore quitté le nid. J'en tirais un de temps en temps pour m'emparer des plumes de ses ailes qui sont rouges à la naissance et bleues à l'extrémité; on s'en sert pour écrire et elles rendent par là de véritables services. On rencontre sur les bords de l'océan Pacifique, au sud de San Juan del Sur, une Lapa verte qui pourtant est très rare. La Lora est un grand perroquet vert, avec une tache jaune sur la nuque; c'est l'espèce à laquelle on parvient le plus facilement à apprendre à parler. Le Loro est plus petit que la Lora, vert, avec un chaperon rouge et bleu. Le Chocollo ressemble assez à la Lora et est à peu près de la même taille. Le Chocollito Real est marqué comme le Loro, mais il est beaucoup plus petit. Le Chocollito enfin est le plus petit des perroquets du Nicaragua; à peine plus grand qu'un moineau, il a le plumage vert et les aisselles jaunes. Il est très facile à apprivoiser et devient alors une petite bête extrêmement familière. A l'époque où les jeunes perroquets commencent à voltiger hors de leurs nids, les arbres qui entourent Grenade sont couverts d'une multitude de ces petits oiseaux. Les jeunes garçons se munissent alors de longues perches à l'extrémité desquelles sont disposés des

lacets; ils touchent légèrement les pattes d'un perroquet jusqu'à ce que celui-ci, en bondissant, vienne à tomber dans le piège. Ils abaissent la perche pour enlever l'oiseau et recommencent l'opération.

Quand on parcourt la route qui conduit de Grenade au bord de la mer, à trois milles environ de la ville, vers le nord, on rencontre un ruisseau qui, depuis ce point, contourant la mer, sans jamais cependant se confondre avec elle, s'étend jusqu'à l'Estero de Panaloya et le Rio de Tipitapa. Dans les temps de sécheresse, il n'en reste qu'un marais avec quelques flaques d'eau stagnante et des ornières recouvertes de roseaux. Par la pluie, il déborde et rejoint la mer; il est alors envahi par une foule de poissons. Je ne doute pas que ce soit là le lac Songozana, dont parle Oviedo et Squier, qui dans son ouvrage mentionne cet endroit d'après Oviedo, a incontestablement mal interprété les indications qu'il a puisées à cette source. Oviedo dit : « à côté du lac Coebolen, vers le sud, est situé le petit lac Songozana. » Ceci ne semble pas correspondre avec la situation du marais dont je viens de parler et qui se trouve bien plutôt au nord-ouest du lac de Nicaragua. Cependant ces mots : « vers le sud, » d'après la manière de s'exprimer habituelle aux Espagnols, signifie ici sans aucun doute : « vers la mer du Sud, » comme San Juan del Sur ne veut pas dire : « San Juan du Sud, mais bien San Juan près l'océan Pacifique. Au temps d'Oviedo, ce marais était peuplé d'alligators et ses bords étaient le séjour d'une foule de petites panthères noires et d'autres animaux sauvages. Ces dernières sont devenues introuvables en cet endroit et le nombre des alligators a beaucoup diminué. Par contre le chasseur peut faire ici un butin d'une richesse incroyable en oiseaux aquatiques

de cent espèces différentes : des canards sauvages, de petites oies brunes, des poules d'eau, des jacanas, des glaéroles, des hérons, de gigantesques tantalus et bien d'autres encore (1).

Pendant une de mes excursions hors ville, alors que je dirigeais ma monture des bords de la mer vers la forêt, en côtoyant le marais, je passai contre un serpent de la grandeur duquel je me fis au premier coup d'œil une opinion très exagérée. Je constatai ensuite qu'il n'avait que neuf pieds de longueur mais qu'il était d'une grosseur démesurée. Les marques essentielles étaient celles d'un bon et un indigène, qui vint à passer par là et près duquel je me renseignai, lui donna aussi le nom de Bon. Quand j'aperçus l'animal couché à terre, je déchargeai sur lui mon fusil double et retirai brusquement mon cheval en arrière. Le serpent avait reçu la charge; il ne fit plus que ramper lentement vers un arbre creux qui se trouvait proche et dans la cavité duquel il s'introduisit jusqu'à ce que l'extrémité seule de sa queue demeurât visible. Comme je ne voulais pas que mon butin m'échappât, je descendis de cheval après avoir rechargé mon arme; puis, empoignant la queue des deux mains, j'attirais la bête à moi en marchant à reculons. Je lui envoyai alors une nouvelle charge de plomb qui, cette fois, la tua. Elle était pleine de petits de huit à neuf pouces de long, sur lesquels j'observai que la cervelle était dénudée et non point entourée d'une boîte osseuse, mais seulement d'une enveloppe légère et transparente. Quoi qu'aidé par mon fils, ce ne fut qu'avec peine que je parvins

(1) J'ai remarqué des vols de grands oiseaux blancs que, d'après la forme de leur bec, j'ai cru appartenir au genre des Flamands.

à emballer mon butin et à en charger le cheval qui me portait. Quand j'arrivai en ville avec mon butin, j'excitai une certaine curiosité, non que l'on me prit pour St-Georges et mon serpent pour un dragon, mais vraisemblablement parce que l'on crût que j'apportais ce produit de ma chasse dans l'intention de le manger. Un jour je pris dans la cour un énorme crapaud que je mis dans de l'esprit de vin. Deux hommes du pays travaillaient en vue de notre habitation et suivaient des yeux chacun de mes mouvements. J'entendis l'un d'eux demander à l'autre ce que je pouvais vouloir faire de ces crapauds et l'autre lui répondit avec air de mépris que je ne saurais rendre : « Comen » il va le manger. Pour sauver l'honneur du nom allemand, je me mis à démontrer à ces gens la nécessité d'avoir des crapauds pour la composition de certaines médecines et depuis lors : « Para remedio; pour la médecine, » est la réponse brève et concluante que j'adresse aux questions qui me sont faites dans de semblables circonstances.

J'entrepris, en compagnie de plusieurs Allemands, une excursion très intéressante vers la lagune de Salinas, située à quatre ou cinq milles à l'ouest de la ville. Au milieu d'une contrée boisée on trouve un subit enfouissement de terrain qui forme une vallée profonde de plusieurs centaines de pieds et étroitement encaissée. Le fond en est occupé par un lac qui peut avoir trois milles de circonférence. Nous dûmes abandonner nos chevaux sur les hauteurs, car le sentier qui conduit au lac est étroit et rapide. Aux endroits où les parois offrent prise aux racines, on voit pousser quelques arbres dont les branches sont toutes garnies de plantes grimpanes. La petite Ipomœa, pourpre, aux feuilles empenées, que l'on voit souvent dans les serres européennes,

s'accrochait ici à toutes les branches. L'eau du lac contient différents sels et, d'après une analyse faite par je ne sais qui, une quantité considérable d'iode, ce qui fait qu'on l'emploie avec succès contre les goîtres qui sont assez communs dans ces contrées.

En revenant nous fîmes un détour pour visiter dans la forêt la demeure d'un Allemand, qui s'était marié dans ce pays et dont la femme avait eu pour dot une petite plantation de café. Cette demeure se trouve dans un site très romantique, au sortir de la forêt et au pied des collines sud-ouest de Grenade. La plantation, une petite maison servant d'habitation et y attenant, un plant de bananiers, tous les accessoires, rapportant enfin suffisamment pour entretenir une petite famille, étaient à vendre au prix de 600 dollars. Bien qu'il ne manquât pas à Grenade d'Allemands pour lesquels cette acquisition fut devenue le principe d'une existence nouvelle, il ne s'en trouva aucun parmi eux qui possédât cette somme ou qui voulût la consacrer à cet emploi. Le propriétaire s'était adonné à la boisson et négligeait ses intérêts.

J'eusse beaucoup désiré, pendant mon séjour à Grenade, gravir la côte du Mambuco, mais je ne parvins pas à réaliser ce projet. Il fut souvent question entre nous d'organiser dans ce but une petite expédition, mais tous les indigènes déclarèrent cette entreprise inexécutable ou au moins entourée de difficultés presque insurmontables. L'impénétrable forêt était considérée d'abord comme un des principaux obstacles. On ne se rappelait point qu'un homme eût gravi la montagne, bien qu'il circulât dans le pays certaines histoires sur un lac qui doit se trouver à son sommet. Dans le fait, ce ne serait qu'avec une grande dépense de forces et

de peines que cette ascension serait possible du côté de Grenade, mais au sud, en revenant de Diriomo, elle deviendrait plus praticable. C'est par là que Squier, lors de son second voyage dans l'Amérique centrale, a atteint le sommet de la montagne à laquelle il attribue une hauteur de 4,420 pieds. La partie de la montagne que l'on aperçoit de Grenade et qui semble en être le sommet et le revers, est le bord ébréché d'un large cratère qui, du côté sud, où ce bord est plus évasé, se distingue parfaitement bien. Sur la surface inférieure de cette gorge, Squier a découvert un second petit lac qui est enfoncé dans des rocs à pics. Squier a publié, dans le *Harper's Magazine*, octobre 1855, une relation poétique et animée de son ascension.

Abstraction faite de ces quelques excursions et des voyages que je fis dans différentes parties du pays et dont je me propose de faire le récit dans le chapitre suivant, mon temps était partagé entre les études scientifiques et les observations que je faisais sur ce qui m'entourait et se passait autour de moi. Le lecteur me pardonnera de ne pas lui dépeindre, avec les allures sérieuses d'un observateur de faits scientifiques, quelques scènes de la vie de ce pays.

De temps en temps nous voyions arriver à l'hôtel des bandes de voyageurs californiens qui traversaient le pays en venant de Realeja. Le manque d'espace et de domestiques aptes au service, mettaient alors l'hôtel dans un véritable désarroi. Plusieurs exemples m'ont prouvé que l'on peut, à Nicnagun, former de bons domestiques, mais cette entreprise est difficile ; elle exige énormément de patience et une connaissance approfondie du cœur humain. Dans toutes les contrées hispano-américaines, se trouve une classe de serviteurs habitués à être traités avec bienveillance et avec une

sorte de considération et chez lesquels on doit pourtant entretenir avec persévérance le sentiment de leur position subalterne. Il est bien difficile, dans ces circonstances, de conserver un juste milieu. Le serviteur hispano-américain demande à être traité par ses maîtres avec égard, politesse et confiance et en même temps à être tenu à une certaine distance. Cela est assez facile pour les maîtres indigènes dont le genre de vie et les habitudes d'étiquette sont en rapport avec ces exigences. Mais pour les étrangers qui croient à leurs domestiques des choses que jusque là ils n'avaient pas coutume de faire, ils doivent s'attendre à voir leurs ordres exécutés avec impatience et mauvaise humeur. Dans le cercle des Allemands que je fréquentais pendant mon séjour à Grenade, j'entendis faire, aux domestiques indigènes, des lectures de morale et de philosophie : ces lectures, faites en mauvais espagnol, étaient d'un comique achevé et s'acartaient visiblement du but qu'on se proposait d'atteindre. Le maître de ces conférences avait la fantaisie de faire ressortir la vérité de ses principes moraux et philosophiques à l'aide de proverbes allemands qu'il traduisait littéralement en espagnol. Ainsi un jour qu'il avait surpris deux ouvriers qui bayaient aux corneilles : « Vauriens, s'écria-t-il, croyez-vous que le ciel soit tous les jours rempli de violons ? » (*Ihr Taugenichter, weint der Himmel heute alle Tage voll geigen !*) Et les deux pauvres garçons de jeter de naïfs regards d'étonnement vers le ciel. « Mais attendez, reprit-il, bientôt vous s'élèverez sur la dernière ouverture ! » Membre de phrase auquel il est tout à fait impossible d'attacher un sens.

Dans une maison particulière que j'habitai plus tard et où on faisait très bonne chère, nous avions, pour cinq per-

sonnes, une cuisinière, une fille de cuisine, un valet, un palefrenier, un aide-palefrenier et un fils de l'aide-palefrenier. Quand on servait le repas cette valetaille formait procession. La cuisinière paraissait la première, les pieds nus dans des souliers de satin blanc, de fraîches fleurs jaunes dans ses cheveux noirs, le reboso prétentieusement jeté sur l'épaule gauche, le cigare à la bouche, les bras levés jusqu'à la hauteur des oreilles et supportant de chaque main un plat fumant. Les autres domestiques suivaient à peu près de la même manière quoiqu'avec des attitudes moins étudiées, jusqu'au jeune garçon dont j'ai parlé et qui, en raison de sa position inférieure dans cette hiérarchie, remplissait les modestes fonctions de porteur d'eau, vêtu d'une longue chemise et coiffé d'un chapeau de paille.

Pendant le repas nous étions assiégés par des bandes de chocollitos qui se disputaient les friandises que nous leur envoyions. Nous avions, à la maison même, une vingtaine de ces petits perroquets ; la plupart d'entre eux étaient jeunes et n'avaient pas encore été accouplés. Quels que fussent d'ailleurs leurs rapports de tendresse, il se trouvait un beau jour un mâle assez dépourvu de sentiment et assez peu consciencieux pour songer à troubler le bonheur conjugal d'un couple assorti : malheureusement il réussit à faire succomber la vertu féminine. Cette trahison brisa le cœur de l'époux blessé dans son honneur : après une dernière mais inutile tentative pour ramener l'épouse infidèle dans le sentier du devoir, il fut bien convaincu de la réalité d'un malheur aussi irréparable ; il se retira solitaire sur la branche où, du temps de leurs amours, ils avaient si souvent passé la nuit tendrement enlacs et il resta là, sans boire ni manger et sans mouvement, jusqu'à ce qu'un matin

nous le trouvâmes mort au pied de l'arbre témoin de ces destinées si différentes.

A la suite de différents événements non moins désolants nous vîmes diminuer le nombre de nos chocollitos. Nous avions dans la même cour un cerf à qui il prit un jour la lubie de devenir carnassier. Son contact avec l'homme avait probablement corrompu ses mœurs. Dans le principe nous le nourrissions d'omelettes aux confitures; plus tard on lui donna des viandes rôties et ce régime excita ses instincts mauvais au point de le rendre sanguinaire. Je le vis suivre un jour un petit perroquet qui sautillait dans la cour, le saisir par la queue et l'avaler sans qu'il en restât aucune trace avant que j'eusse eu le temps d'accourir. Les instincts de cannibale, une fois éveillés, il fut impossible de les extirper et, outre plusieurs autres perroquets, des poulets et des canards vinrent augmenter le nombre de ses victimes.

Nous avions encore dans cette maison un autre fauteur de troubles, un *pisote*. Squier, dans son livre sur Honduras, parle du pisote comme d'un raton laveur, mais c'est une erreur. Le pisote est le *Nana fasco*, animal que son esprit de destruction rend intéressant à étudier. On l'appriivoise parfaitement bien mais aucune précaution, aucune correction n'est capable de vaincre ses instincts ou même de le mettre hors d'état de nuire. Un jour le pisote avait étranglé un jeune poulet et on l'avait enchaîné. Pendant que nous étions occupés à prendre le café nous voyons tout à coup déboucher de quelque région inconnue, la petite bête que nous croyions avoir mise dans l'impossibilité de circuler; elle sauta sur la table, traînant après elle une partie de sa chaîne, renversa le surrier, plongea sa queue

dans nos tasses puis vint nous en barbouiller la figure. On s'empara de l'animal, on le corrigea impitoyablement et on l'enchaîna de nouveau avec une chaîne plus forte et de solides liens. Dix minutes après il faisait sa rentrée d'un air triomphant, portant entre ses dents un jeune canard qu'il venait d'étrangler. L'indulgence la plus grande a des bornes et cette fois on les avait outrepassées. Séance tenante le pisote fut condamné à mort, mais avant qu'on fut parvenu à s'en saisir, il s'était échappé et se promenait sur le toit de la maison. Nous n'étions pas encore remis de notre étonnement quand parut la cuisinière qui l'avait surpris dans l'office perpétrant de nouveaux forfaits.

Je dois ajouter à ces quelques observations sur la vie des fourmis dans les maisons du Nicaragua. On trouve, dans les bâtiments de Grenade, plusieurs espèces de fourmis, d'un naturel très inoffensif et dont quelques unes rendent même des services. J'eus un jour l'occasion de voir un exemple très extraordinaire de l'activité d'une fourmilière. Ces fourmis étaient d'une espèce extraordinairement petite: pendant qu'un grand nombre d'entre elles se livraient au travail avec une ardeur et une discipline qu'on parvient rarement à obtenir au même degré chez les hommes, elles trouvèrent le cadavre d'un scorpion d'assez forte taille. Elles parvinrent à descendre le long d'un mur en traînant cette charge, relativement si forte, et à traverser toute une solive, placée horizontalement, jusqu'à un trou qui se trouvait tout au bout. Pendant ce long et pénible voyage, chaque fourmi avait accompli un travail particulier et il n'y eut pas le moindre signe de désordre, on ne fit pas un seul mouvement qui n'eût un but, et les petites travailleuses étaient emparées de leur butin avec une si grande symétrie, tant d'ordre et à des dis-

tances si savamment calculées que, sur la blanche paroi, le corps du scorpion semblait entouré d'un ornement de dentelle. Une autre fois je vis une bande de fourmis, pour transporter son logement d'un lieu à un autre, passer en rangs serrés sur notre Veranda et gagner le mur du côté opposé, entre les pierres duquel elles trouvèrent un petit interstice par où elles pénétrèrent toutes à tour de rôle. Ici deux faits me surprirent. D'abord cette fourmière était composée d'individus de forme et de grandeur si différentes qu'il semblait impossible de les considérer comme appartenant à la même espèce et secondement je vis quelques scarabées, ressemblant à la cochenille, mêlées à la bande qui se dirigeait vers un autre quartier. Si quelque'un de ces derniers paraissait avoir des tendances à quitter la ligne droite, il était de suite ramené dans la direction convenue par la fourmi au voisin. Je n'ai pas pu savoir si ces prisonniers étaient emmenés à leur suite en qualité d'esclaves ou bien comme provision pour les mauvais jours.

Les rapports entre hommes n'abondent pas moins, dans ces pays, en traits originaux que ceux des animaux domestiques. Le malheureux Ponciano Corral, que Walker a laissé assassiner et qui était alors commandant de Grenade, me conduisit chez l'un des hommes les plus considérés dans l'ordre ecclésiastique et qui plus tard se fit connaître par ses opinions politiques. Dans le courant de la conversation il me demanda sous l'influence de quelle planète se produisaient l'or et l'argent. Je fis aussi la reconnaissance de deux frères appartenant à l'une des familles les plus notables du pays : l'un occupait à cette époque un emploi administratif à Léon et l'autre étudiait la médecine à Grenade. Il reçut solennellement le diplôme de docteur dans la cathédrale de

Léon et fut seulement autorisé après cela à pratiquer son art dans la ville de Grenade. Tous deux se distinguaient par un goût très prononcé pour toute culture intellectuelle, culture qu'ils s'étaient facilitée par l'étude de la langue française. La philosophie allemande, à l'aide de cet intermédiaire, ne lui était pas resté complètement étrangère. « Los Alemañes, repétait-il souvent, son la nacion la mas cientifico, la mas filosofica, la mas profunda. » « Les Allemands ont un grand philosophe, qui s'appelle Schlegel, » ajoutait-il. Il a écrit un livre qui porte pour titre : « Filosofia de la vida. » Puis ils ont encore un autre philosophe qui se nomme Hegel et que l'on ne comprend que très difficilement. » A cette époque le jeune docteur semblait être plus fort en philosophie qu'en médecine, car le peuple de Grenade, qui s'arrogeait volontiers le droit de distribuer des épithètes, l'avait surnommé : *Doctor malagente*, ce qui signifie docteur homicide. Son frère, qui s'occupait de politique, a écrit plusieurs ouvrages qui ont été publiés à Grenade. Il me fut prouvé, par la lecture de quelques-unes de ces productions, combien les tendances des différentes écoles de philosophie et de politique européennes réagissent sur les esprits jusque dans les coins les plus reculés de la terre, et j'acquis la conviction que le philosophe allemand, le moins pratique, peut devenir à Nicaragua, par ses écrits, surtout s'ils sont traduits en français, la cause d'un malheur public. L'écrivain dont il est question ici, le frère de l'administrateur de Schlegel et de Hegel, dans ses écrits politico-philosophiques sur la révolution de son pays, cite Tacite et Puffendorf, Ancillon et Vattel, Guizot et Louis Blanc, Montesquieu et Madame de Staël, Droz et Matter, Necker et Mirabeau, et une infinité d'autres autorités ; il parle

d'idéalisme et d'antagonisme, d'aspirantisme et de dualisme, de prosélytisme et d'annexionisme.

La fête du 4 juillet, jour anniversaire de la fondation des États-Unis, forme un intéressant épisode de notre vie de touristes. Les bourgeois de l'Amérique du Nord qui habitaient Grenade, donnèrent un banquet auquel furent conviés les autorités, les notables de l'endroit et l'élite des étrangers alors de résidence en cette ville. Dès ce moment on voyait se préparer dans l'Amérique centrale un bouleversement qui s'est opéré depuis sous une autre forme. On porta un toast à la conquête pacifique des terres occupées par les Yankee, toast qui fut très favorablement accueilli par les indigènes comme par les étrangers. Les conquêtes ont été faites mais non sans que la paix en ait été troublée. Les indigènes se berçaient comme toujours des illusions de gigantesques projets et d'intentions surprenantes. Le préfet du département de l'Est porta le toast suivant : « Aux États-Unis de l'Amérique du Nord ! puisse l'État de Nicaragua, en suivant leur exemple, devenir grand et puissant comme eux ! » L'extravagance de cette espérance était si évidente que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire. Et pourtant il se peut que ces mots aient caché un sens prophétique car, des choses probables dans un avenir prochain, aucune ne l'est plus que cette combinaison qui ferait de l'Amérique centrale le noyau d'une puissante fédération d'États entre le golfe du Mexique, la mer des Caraïbes et l'océan Pacifique, fédération qui pourrait alors rivaliser en tous points avec les États-Unis. D'après une conviction les temps sont passés où l'on pouvait songer à les annexer aux États-Unis.

Je dois encore rendre compte au lecteur d'une entreprise

industrielle dont le non-succès, d'après ce que j'ai appris depuis, a retenti jusque dans les sphères les plus élevées de la société en Allemagne : je veux parler de l'établissement d'une fabrique de cigares. Cette entreprise, qui était destinée à inaugurer à Nicaragua une ère nouvelle de prospérité, était conduite par deux propriétaires et un ouvrier. On ne saurait nier que l'essai d'augmenter en proportions excessives les revenus des capitaux, au moyen du travail, n'ait été poussé jusqu'aux dernières limites, car deux capitalistes voulaient, en cette circonstance, s'enrichir au prix des sueurs d'un seul ouvrier. Ces deux hommes dangereux étaient M. St... et moi. Aucun de nous (nous avions quitté depuis peu le mouvement européen) n'eut le courage de prendre sur soi seul l'odieuse de la chose. Mais l'homme se corrompt en société : lorsque nous fûmes deux, nous déposâmes toute retenue, nous réunîmes un capital de vingt thalers dont nous achetâmes du tabac que nous confîâmes à un ouvrier cigarier qui venait d'arriver de Brême ; l'activité de ce dernier nous procura, par une réalisation hebdomadaire de notre fonds d'exploitation, d'incroyables bénéfices. Nos marchandises s'écoulaient si rapidement auprès des émigrants en Californie que, dès le début, nous eussions pu occuper plusieurs douzaines d'ouvriers et nous nous propositions de faire apprendre, par notre Brémois, cet état à un nombre suffisant de jeunes filles indigènes, quand nos brillantes affaires et nos espérances plus brillantes encore durent cesser subitement. Notre ouvrier, cédant aux exigences du moment, aurait positivement pu, par son activité, devenir pour nous la source d'une fortune ; mais à peine eut-il ramené à notre table abondamment servie, son courage morne qui avait subi de rudes secousses, que le

sentiment de son importance de prolétaire lui revint et qu'il eut conscience de l'avilissement de sa dignité par la position inférieure qu'il occupait. Pendant cinq jours de la semaine il s'efforçait de maîtriser le mécontentement que provoquait chez lui ces pensées, mais le sixième, ce sentiment, accompagné d'une soif ardente, faisait irruption et portait son exaltation au comble; alors ne se possédant plus, il brisait nos tables, nos chaises, et, après avoir déversé son indignation sur quelques passants, il se vit jeté en prison par la police du pays qui, comme celle de tous les autres pays, prend fait et cause pour le capital contre le travailleur. Par l'arrestation de l'homme qui avait été le principe de notre spéculation, finit cette entreprise qui, en tous cas, n'aurait pas eu de suites.

CHAPITRE VI.

Excursion à Jinotépet. — Collines: cactus pyramidal: le Yucca-Llano de Jinotépet. — Fata Morgana. — Ligne de séparation entre les deux mers. — Climat et industrie de Jinotépet. — Culture du sucre. — Indiens. — Limites des races asiatiques et chrétiennes. — Morts antiques transportés dans la langue espagnole de Nicaragua. — Noms antiques de localités. — Mines d'or. — Heures Nicaragua. — Hospitalité indienne. — Retour à Grenade.

Dans les premiers jours de décembre, je sentis que mes forces me permettaient enfin d'entreprendre une expédition un peu plus éloignée. J'avais entendu parler d'un filon métallique qui existe entre Jinotépet et San Rafael del Sur, et j'avais reconnu qu'un minéral qu'on m'avait apporté était un mélange de sulfure d'antimoine et d'argent antimonie sulfuré. Muni d'une lettre de présentation pour un ecclésiastique que j'y devais rencontrer, je me dirigeai à cheval vers Jinotépet, grand village indien situé à vingt milles anglais à l'O.-S.-O. de Grenade. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années m'accompagnait en qualité de guide et de domestique.

Le route de Grenade à Jinotépet traversa la ligne des collines qui, du Mombacho, conduit dans la direction du N.-O. vers le volcan de Masaya. Le chemin, au milieu des

bois, suit le cours d'un ruisseau, qu'en raison même de sa source intarissable, les naturels nomment la Fuente, la fontaine, le passage qui la longe. Les sources sont du reste très rares en ces contrées.

Sur le versant de la hauteur que l'on doit gravir en cet endroit, se déploie un terrain montagneux d'une variété d'aspects étonnante, où la forêt et les bosquets alternent de manière à charmer le regard. Une hutte entourée d'un plant de bananiers, vient de temps à autre animer le paysage. Nous traversâmes le village de Dirin, où je vis pour la première fois le cactus pyramidal et le yuca à l'état d'arbuste que l'on nomme à Nicaragua, Espadillo. Le cactus pyramidal est employé pour les clôtures des cours et des jardins, et il constitue un mur végétal auquel on donne la forme voulue et qui n'a qu'un défaut, celui de devenir trop élevé si l'on n'a soin d'en arrêter la croissance. On plante les troncs très rapprochés les uns des autres, et comme ils manquent d'espace par le bas, ils se développent tout naturellement vers le haut; ils atteignent souvent une élévation de plus de vingt pieds. Mais comme les plants poussent d'une manière inégale, il en résulte un coup d'œil qui justifie le nom que les indigènes donnent à ce genre de cactus : on les nomme Organo, ce qui signifie tuyaux d'orgue. Rien n'est plus facile à obtenir qu'une semblable palissade : on découpe de vieux troncs en bouts d'égale longueur et on les plante, serrés les uns contre les autres, l'extrémité inférieure en terre, où elle ne tarde pas à prendre racine. Ce cactus semble appartenir au côté S.-O. du pays qui jouit d'une atmosphère plus chaude, et encore aux régions un peu élevées. On n'en voit point dans les contrées basses et humides, où ils sont remplacés par des haies de

Pinuels, une plante de la famille de l'annuus, aux feuilles grandes et raides, ressemblant aux feuilles de roseaux; elle porte des fruits d'une saveur nigrellette et très bons à manger. Ces gigantesques cactus et ces yuccas, aux blanches grappes de fleurs, dans le genre des fleurs de lys, impriment au paysage un caractère nouveau.

Une moitié du chemin conduit à l'O. à travers une savane qui occupe la surface du terrain compris entre le lac et l'océan Pacifique; elle porte le nom de Llano de Jinotépet. Elle est séparée du village de ce nom par un taillis qui se relie à la forêt vers l'O. De la plaine on aperçoit vers le N. le volcan de Masaya qui joint la sierra de Masatépet. Sur le flanc de cette dernière, est situé le village de Masatépet, près d'un groupe de hauts palmiers qui dominent tout le paysage. Au N.-E. on a le Mombacho, au pied duquel commence, au Sud, la plaine qui s'étend de Diriomo jusqu'au lac, et dont la végétation, par suite de l'accroissement subit de l'humidité sur le versant S.-O. de la montagne, change complètement d'aspect et prend celui des pares de nos contrées. La Fata Morgana amena, pendant que je chevauchais à travers Llano, un mirage qui produisit à s'y méprendre l'effet d'une nappe d'eau, divisée en différents canaux et parsemée de charmants îlots verdoyants, à ce point, que je demandai à mon guide si cette eau formait un bras de mer.

Jinotépet est situé sur le monticule le plus élevé de ces collines qui, dans cette direction, séparent les deux océans. Non loin de là se trouve la source d'une infinité de petits ruisseaux qui se réunissent dans un ravin profond et vont se perdre dans l'océan Pacifique après s'être répandus, à l'ombre la plus épaisse de la forêt, en cent cascades frémissantes.

santes. Ce village est placé à mi-chemin entre Grenade et la mer (1). Il est situé au dessus du niveau de la mer, à une élévation suffisante pour assurer la salubrité à son climat. Le matin de bonne heure je trouvai l'air si piquant, que je regrettai de ne pas avoir emporté de gants. Il me sembla que ce lieu devait être l'un des endroits où l'air convient le mieux à la santé. Le recensement de 1847, porte les habitants au nombre de 4,650, les naissances à 255 et les décès à 83. Il donne, comme terme moyen de la température, 15° Réaumur, et il est reconnu que les extrêmes ne diffèrent guère entre eux. La culture de la canne à sucre est florissante et, à cette époque, on entendait tout autour des villages, le bruit des moulins à sucre mis en mouvement par les mulets. On avait commencé également depuis peu, à s'occuper de la culture du café; l'élevé du bétail, de son côté, n'était pas abandonnée, car les documents ont prouvé qu'on y avait livré plusieurs milliers de peaux à l'exportation et 400 arrobas de fromage (mesure de 30 livres environ).

La population du village est presque entièrement composée d'Indiens et, comme le fait prévoir la seconde partie de son nom, d'Azèques. *Tepell* est le mot employé par eux pour désigner une montagne. Dans le village on me traduisit ce nom par : « montagne du vent. » Je trouvai ces gens très actifs et entreprenants, et ils me témoignèrent beaucoup d'amitié. Deux des hommes les plus considérés me prirent au milieu d'eux et me firent parcourir dans tous les sens

(1) Sur la carte de l'Isthme de Nicaragua, publiée à Berlin par M. A. de Bülow, on place par erreur ce village tout près du Pacifique. Il est situé précisément à l'endroit où, sur cette carte, on désigne un lieu qui n'est pas nommé, au dessus du 2 du nord de San Juan.

leur village si joli et si propre, et en m'en faisant remarquer toutes les curiosités. La Grand'Place sur laquelle on bâtit une église non encore achevée, est couverte de frais gazon, ce qui lui donnait assez l'aspect de celles de nos pays, si cette impression n'était aussitôt démentie à la vue de ce soleil aux rayons éclatants, de cette comparable douceur de la température, de ces cactus énormes, de ces arbustes luxuriants, de ces plantes d'agaves dont on garnit ici les jardins.

A en juger d'après son nom géographique et d'anciennes données historiques, Jinotépet doit être situé sur les limites des deux pays qu'habitaient autrefois les populations aztèques et chorotèques. On peut même supposer que c'est sur ce point qu'ont commencé les alliances entre les deux peuples. A l'époque de l'invasion du Nicaragua par les Espagnols on parlait dans ce pays, d'après Oviedo et d'autres historiens, cinq différents idiomes indiens. L'un de ceux-ci était celui des Chontales, c'est à dire de la peuplade la moins civilisée entre toutes celles qui habitaient les contrées montagneuses sur la côte N.-O. du lac de Nicaragua et dont je ne parlerai pas ici, tant à cause de leur situation écartée, que de diverses autres circonstances, mais que je me réserve de décrire lorsque je ferai l'histoire de mon voyage dans la province de Chontales. Parmi les quatre autres idiomes en usage à cette époque, on doit citer en première ligne, celui des Aztèques à cause de l'intérêt historique qu'il soulève; il semble qu'il ait eu ici son extrême limite méridionale. Il est hors de doute que les îles du lac de Nicaragua et celles de l'Isthme de Rivas, étaient habitées par une population parlant la langue aztèque au milieu de voisins qui faisaient usage d'un dialecte différent; on en

retrouve encore des traces chez les Indiens d'Ometepe. Le nom même de cette île, qui n'est guère composée que de montagnes volcaniques, reliées par une étendue de terrain bas, signifie « les deux montagnes » en langue aztèque; *Ome*, deux et *Tepetl*, montagne (1). Les lieux habités par cette tribu d'Aztèques ou, si l'on préfère cette expression, par ces Nahuatlèques, dont fait partie également le village de Jinotépet, constituent le district auquel s'applique essentiellement et en propre le nom de Nicaragua, nom que l'on a donné depuis à une plus vaste étendue de territoire, mais qui tire de là son origine. Ces Aztèques du Nicaragua, ou si l'on préfère ces Nahuatlèques, pour lesquels Squier, probablement d'après Oviedo, a mis en usage le nom de Niquirins, étaient entourés au sud par les Orotins qui habitaient les bords du golfe d'Orotina ou de Nicoyn; au nord par les Dirians, occupant les terres du Nicaragua, de Masaya, de Tipitapan, de Managua, de Diriomo, de Dirin, de Diriamba, etc., auxquels on doit ajouter les populations du territoire de Léon, qui est situé dans la direction nord-ouest, que Squier nomme les Nagrands, et plus loin encore, au centre de Fonseca et de Honduras, venaient se joindre les Cholutèques. Ces quatre peuplades, les Dirians, les Orotins, les Nagrands et les Cholutèques, devaient parler trois idiomes différents, si l'on veut arriver à prouver que les Indiens du Nicaragua faisaient usage

(1) La terminaison aztèque se perd complètement dans le langage de Nicaragua, ou bien on suppose l'ou bien encore on le remplace par un e. Ainsi nous avons *Tépet* pour *Tépetl*, *Moguel* pour *Moguel*, *Tate* pour *tatetl*, etc., etc. Au lieu de *tinotépet*-*tinotépet*, *Moguel*, etc., il arrive souvent que l'on prononce ou que l'on écrit : *tinotépet*-*tinotépet*, *Moguel* ou *tinotépet*, *tinotépet*, *Moguel*, etc. Ces abréviations et ces changements ont lieu également dans le langage nahuatl.

de cinq formes de langage, distinctes les uns des autres. Nous avons recueilli sur deux d'entre elles un vocabulaire et des notions grammaticales, chez les Indiens de Masaya, pour les Dirians, et chez ceux de Subitaba, près de Léon, pour les Nagrands. Jusqu'à présent on n'a pu obtenir aucun détail sur la langue des Orotins, pas plus que celle des Cholutèques du golfe de Fonseca. Squier suppose que ces deux peuplades appartenaient à la même caste. Sur les cartes géographiques le nom du volcan Orosi, dans le Costa Rica actuel, touche celui qui désigne le pays des Orotins, tandis que l'un des volcans de la chaîne de Maribabo, près de Léon, ainsi sur le territoire des Nagrands, porte le nom d'Oroti. Les anciens historiens ne sont pas d'accord sur la question de savoir si ces quatre races des Dirians, des Orotins, des Nagrands et des Cholutèques sont toutes comprises sous cette dénomination commune des Chorotèques ou bien si ce nom ne sert à désigner que les Dirians et les Cholutèques. Oviedo croit que les noms de Dirians et Chorotèques sont synonymes, et, d'autre part, Chorotèque et Cholutèque sont employés avec assez de vraisemblance comme un seul et même mot (1). Comme le dit Squier, les Cholutèques semblent, d'après certaines observations de Herrera, n'être qu'une caste plus aristocratique de Chorotèques qui fit souche. Comme la contrée qu'ils ont habitée a été minutieusement décrite et que leur nom n'est pas éteint encore à Honduras, il se peut que l'on obtienne encore des éclaircis-

(1) L'emploi du g au lieu de e n'a rien en lui-même de bien extraordinaire, mais reparait au contraire très souvent dans la forme du langage des Nicaraguais pour les mots aztèques, par exemple, *Papagotépe*, chez les Indiens du lieu de Papagotépet, *Moguel* pour *Moguel*, comme dans tous les noms de lieux finissant par *golfe* et où il devrait toujours y avoir un e.

séments sur cette question. D'après Sahagun, les Cholutèques sont une des cinq tribus de Nahuatlèques qui toutes parlaient la langue aztèque. Donc, si l'on veut considérer Cholutèque et Chorotèque comme un seul et même nom, alors que Cholutèque et Choloitcentl, — habitant de Choloïn, — on se heurtera à cette difficulté non résolue, de savoir si les Cholutèques mexicains parlaient aztèque, tandis que ceux du Nicaragua, d'après un vocabulaire que Squier a porté à notre connaissance et d'après des observations recueillies par les anciens auteurs, parlaient une langue qui n'avait pas le moindre rapport avec celle des premiers. Dans les districts de New-Segovie et de Matagalpa, il y a encore quelques localités indiennes qui ont leur idiome particulier et dont l'étude pourrait éclaircir l'ethnographie du pays.

Le village de Jinotépet, dont la position et le nom motivèrent de ma part ces développements, paraît être situé sur la frontière septentrionale du district de Nicaragua, bien que, comme Buschmann l'a prouvé, sur toute l'étendue du territoire américain, les noms aztèques soient tellement répandus qu'il devient difficile de préciser les lieux qu'ils habitaient. Buschmann (1) a compris dans le cercle de ses recherches les noms des lieux nicaraguais les plus généralement connus. Les deux premières syllabes des noms aztèques sont intraduisibles pour Buschmann. J'ai déjà remarqué qu'on se servait des mots de « montagne du vent, » au lieu et place du nom propre. Cette version, et le nom d'un village situé dans le voisinage de Masaya et qu'ils nomment

(1) Des dénominations aztèques. Par Joh. Carl Ed. Buschmann. 1^{re} partie Berlin. Ferd. Dümmler, 1855.

Montépet, m'a fait supposer qu'ici, aux frontières des deux territoires, on peut avoir réuni, pour la dénomination des lieux, des mots qui doivent leur origine aux deux langues à la fois. Buschmann fait dériver le nom de Masatépet de l'aztèque Mazatl, le Cerf, dont il fait le nom du Cerf. Mais ce village est situé tout près de Masaya et c'est précisément là que les deux idiomes ont dû se confondre. Le volcan qui, d'après Oviedo, les Dirians nommaient Masaya, ce qui signifie « le chemin brûlant, » reçut, d'après le même auteur, des Aztèques le nom de Popocatepec ou Popocatepetl, montagne fumante. Ne doit-on pas supposer que dans ce nom du village de Masatépet, qui est situé sur une hauteur, non loin de Masaya et précisément sur la limite des deux territoires, le Mas des Dirians ait été combiné avec le Tepetl aztèque? Et s'il en était ainsi ne saurait-on pas aussi, au moyen d'une semblable combinaison de racines hétérogènes, traduire le nom de Jinotepet par celui de montagne du vent, si l'on prend Jino pour une mutilation espagnole de l'un des noms dont on décorait le dieu des vents qui est cité par Fray Bobadilla? D'après ce même auteur, dont on retrouve les données et les assertions dans Oviedo, les habitants de Nicaragua donnaient au dieu des vents les noms de Hecact et de Chiquinau. Les Aztèques et les Chorotèques de Nicaragua avaient, selon lui, deux langages différents mais une seule et même mythologie. Hecact est le mot aztèque Ehecatl le vent. On doit donc supposer d'après cela que Chiquinau est le nom Chorotèque du vent, ou bien du dieu des vents, et je crois assez vraisemblable que le Jino, de Jinotepet est une corruption, une mutilation de Chiquinau.

La translation du langage aztèque dans le domaine des

autres langues est une découverte remarquable que Buschmann a utilisée en ce qui concerne les noms de lieux. Cependant à Nicaragua et dans d'autres parties de l'Amérique centrale, la trace des mots aztèques dans le langage espagnol, semble extraordinaire dans des contrées qui, pour autant que nous sachions, n'ont jamais été occupées que passagèrement par des fragments de la nation aztèque, lors de l'invasion espagnole. Ainsi dans les familles de la ville de Grenade, il existe un titre d'honneur que les plus jeunes frères et sœurs emploient à l'égard de leurs aînés et qui est en même temps une appellation flatteuse et caressante pour tous. Je l'entendis employer pour la première fois dans ce dernier sens, lors d'une opération chirurgicale à laquelle j'assistai. Au plus fort de la douleur et comme pour attendre l'opérateur, la patiente s'écriait : *Ay doctorcito! Ay mi hermano! Ay pipe!* c'est à dire : Ah! cher docteur! Ah! mon frère! Ah! pipe! Quand je m'enquis du sens de ce dernier mot, on me donna l'explication par laquelle j'ai commencé. Ce mot est d'un certain intérêt ethnologique. Buschmann le considère comme essentiellement aztèque. Pipilli est, selon lui, une réduction, un diminutif de Pilli, mot qui a deux significations différentes : d'abord celle d'enfant, frère, sœur et ensuite celle de noble, peut-être comme le Junker, allemand et le Child, anglais. Il n'est pas impossible selon Buschmann (1) que dans le nom des Pipiles ce mot signifie noble et non pas enfants. Il se pourrait cependant que, comme Junker et Child, il signifiait enfant noble, sens dans lequel on l'emploie habituellement à Grenade. Et l'on ne doit pas perdre de vue que Grenade occupa

(1) Buschmann, noms aztèques, p. 127.

la place d'une ancienne ville des Chorotèques et non des Aztèques.

J'ai encore remarqué à Nicaragua les expressions suivantes qui sont admises dans le langage espagnol et me semblent avoir la même origine :

<i>Sacate</i> — herbe	— en aztèque — <i>sacatl</i> .
<i>Mecate</i> — pierre à brayer	— » — <i>secatl</i> .
<i>Moyote</i> — Mosquito	— » — <i>moyotl</i> .
<i>Mecate</i> — fil	— » — <i>mecatli</i> .

Je tirais plusieurs fois, près de Grenade, un petit oiseau pourpre qui ressemble au cardinal et qu'ils nomment cicote. On ne saurait douter que ce nom ne soit formé des mots aztèques *chichiltli*, rouge et *tototl*, oiseau.

Après cette digression, je reviens aux habitants du village de Jinotépet. J'ai parlé déjà de leur activité industrielle et des avantages qu'elle leur procurait. De la rue on voyait, en passant devant les maisons et par les portes ouvertes, de grandes jeunes filles au buste nu. Je dois ajouter que c'est pourtant une chose qui est considérée comme aussi inconvenante dans ce pays que lorsque dans le nôtre les jeunes paysannes circulent pieds nus dans les rues des villages. Je ne remarquai aucun rapport entre le caractère sombre et peu bienveillant des Indiens de l'île d'Ometépe et celui de ceux-ci que je trouvai polis, confiants et aimant à parler.

La nouvelle qu'un envahisseur étranger venait visiter les mines de Jinotépet, s'était rapidement répandue dans le village et avait éveillé la curiosité de chacun. Vieux et jeunes accouraient pour me voir, mais je remarquai surtout un groupe de vieilles femmes qui m'entouraient et s'exal-

laient graduellement au son de leurs propres paroles et de leurs récits sur les *vetas de Plata* et *vetas de Oro*, *minas blancas* et *minas amarillas*, ce qui signifie les veines d'argent et les veines d'or, métal blanc et métal jaune; elles parlaient aussi des courants d'eau aux bords desquels elles apparaissent, des lumbres ou flambeaux qui guident dans l'obscurité pour visiter les souterrains et qu'elles nommaient *carbunculos*. Leur pantomime devenait à chaque instant plus expressive, leur langage plus vif, leurs gestes plus animés. Une multitude de gros enfants tout nus étaient debout ou assis autour de nous, bouche béante et les yeux écarquillés. Un petit garçon m'étonna par sa posture. Il avait les jambes entièrement repliées sous lui et la plante des pieds retournée; il tenait de chaque main un gros ortiel, ce qui, avec son ventre protubérant qui reposait sur ce soubassement, lui donnait l'aspect des magots de la Chine.

Quant à ce qui concernait le but de ma visite, il se trouva que l'on m'avait induit en erreur; le filon d'argent que je cherchais était plus éloigné du village où je me trouvais que de Grenade même. Pourtant la personne à laquelle je remis ma lettre m'assura que je ne perdrais rien au change et que dans ses propres possessions se trouvaient des mines que je pourrais visiter. Il avait, me disait-il, découvert deux mines d'or — la *mina del Salto* et la *mina de la Couquieta* — ainsi nommées à cause des deux — *Hacienden* — propriétés dans lesquelles elles se trouvent. Puisque j'avais fait le voyage, je consentis à tout ce qu'on me proposait. L'alcalde me procura un cheval frais et des conducteurs; quelques jeunes garçons se joignirent volontairement à nous et, dans cet équipage, je m'éloignai de

Jinotépet dans la direction occidentale, vers l'océan Pacifique.

Quand nous eûmes dépassé les plantations de café qui entourent le village, le chemin nous conduisit vers une contrée charmante, en partie boisée et qui devient de plus en plus sauvage d'aspect à mesure qu'on se rapproche de la mer du Sud. D'étroits ravins descendent presque perpendiculairement; de clairs ruisseaux sautillent sur des cailloux scintillants et forment de petites cascades à l'ombre des arbres magnifiques qui en garnissent les bords. Nous traversâmes plusieurs plantations d'indigo tout à fait abandonnées ainsi que les habitations et les dépendances dont elles dépendaient. La roche de cette contrée semble appartenir à trois genres de minéraux différents. Quand mon guide s'arrêtant subitement au bord d'un ruisseau, me désigna un rocher détaché, en me disant : *Aquí está la mina!* • Voici la mine, • je trouvai une masse chlorotique ou serpentine, devenue friable et dans laquelle était disséminée de la pyrite sulfureuse cristalline. Dès que mes compagnons s'aperçurent que je me préparais à emporter quelques-uns de ces fragments, ils s'imaginèrent qu'ils recelaient des trésors et en emballèrent des quantités. Il eût été parfaitement inutile de chercher à leur faire comprendre que ces métaux jaunes ne contenaient pas la moindre parcelle d'or. Nos malheureuses moutures en pâtirent au retour, alors que le poids du covilier fut augmenté de celui de son butin. Pendant que nous cheminions, le domestique que j'avais amené de Greynade, s'approchant mystérieusement de moi, me supplia à voix très basse, de lui confier combien valait la livre d'or. Au village l'excitation devint si grande, que je me vis contraint de jeter au loin mes échantillons minéralogiques en

présence de tout le village amenté, ce qui décida enfin mes compagnons à en faire autant. Les petits garçons s'élançaient alors sur ces pierres et les traînaient avec colère hors du village qui, depuis ce jour, est entièrement revenu de ses illusions sur les mérites de cette trompeuse substance.

Un ecclésiastique de nos environs avait assisté à cette exécution et à cet échange d'explications avec une physiologie qui trahissait une grande incrédulité pour nos affirmations. Après nous avoir écouté silencieusement pendant quelque temps, il tira tout à coup de sa poche un journal contenant un avis du ministre de l'intérieur qui annonçait à tous les citoyens une découverte remarquable qui venait d'être faite dans les environs de Léon. On y aurait trouvé un gisement de poudre d'or infiniment plus riche qu'aucun des placers de la Californie. « Par suite de cette découverte si importante, disait finalement la publication, notre chère patrie occupera bientôt le rang qui lui était réservé parmi les nations de la terre. Ce pays, si favorisé de la Providence et voué par elle au bonheur, atteindra enfin sa destinée. » J'observai que l'on ne devait pas s'abandonner sans preuves nouvelles, à des espérances qui peut-être seraient cruellement déçues; on accueillit ces représentations avec mépris et je finis par m'apercevoir que j'étais soupçonné de vouloir, par égoïsme, dissimuler ces trésors afin d'en faire mon profit. Quand je revins à Grenade, on y disait déjà que le gouvernement de Léon avait été mystifié, on ne savait dans quel but, par des Yankees qui revenaient de Californie. Sur un assez grand espace, ils avaient semé une traînée du sable d'or qu'ils ramenaient, puis ils avaient été déclarer aux autorités qu'ils avaient découvert un nouveau gisement. On envoya une commission chargée

de vérifier le fait; on opéra en sa présence le lavage de l'or et les résultats furent reconnus incontestables. On dressa un rapport et bientôt après la nation toute entière fut initiée aux merveilleuses espérances qu'il était permis de concevoir. Mais l'illusion fut de courte durée.

L'endroit que j'avais visité d'abord devait être la *mina del Salto*, quand à celle de la *Conquista*, j'y retrouvai les mêmes éléments et la même roche. Je ne regrettai pas cette excursion de vingt-quatre milles pour l'aller et le retour, bien que le mauvais état de ma santé ne fût qu'ajouter aux désagréments qui en sont inséparables. Il y avait dans cette contrée des coins de paysage d'une beauté enchanteuse. Nous visitâmes une habitation indienne, tout cachée dans un bosquet fleuri de la forêt. Les Indiens font tous preuve d'un goût tout particulier et très bien entendu pour les bois, les beaux arbres et les fleurs. A côté des chaumières indiennes, il arrive souvent de rencontrer des plantes, des arbustes, des fleurs incomparables que l'on ne retrouve plus jamais ou du moins bien rarement. Les femmes de l'habitation me reçurent avec aménité. Elles me préparèrent des œufs, du chocolat, m'apportèrent des oranges et des bananes et au départ, quand je voulus payer, elles me répondirent qu'elles m'avaient traité en ami.

Je quittai Jinotépel le lendemain 1^{er} janvier 1851 et retournai à Grenade dont j'étais encore éloigné de deux lieues, quand j'entendis le bruit des détonations d'artillerie qui célébraient la solennité du jour.

CHAPTER VII.

[illegible][illegible]

l'alcade où je trouvais un bon gîte, comparé à ceux que
l'alcade où je trouvais un bon gîte, comparé à ceux que
l'aurais pu trouver ailleurs.

l'autre, on trouve en plusieurs endroits le Salto ou chute du fleuve; je le lendemain, je visitai le Salto ou chute du fleuve; je m'étais, bien qu'en courant, considérable, qui se jetait d'un lac dans l'autre et au lieu de cela, on trouvait un bassin formé de pierres, rochers et rempli d'eau stagnante. On traversa le bassin au moyen d'un pont en bois, j'étais par dessus pour arriver à la forêt et aux forêts était qui l'environnaient. Il se peut que la seule raison d'espérer pendant la saison des pluies, cependant on ne dit à Grande, lors de mon retour, qu'un tremblement de terre, qui eut lieu en 1814, avait complètement desséché le canal de communication entre les deux lacs. Il est probable que cela ne doit point être pris à la lettre mais seulement dans ce sens, que par suite de cette sécheresse, le canal d'écoulement du lac de Managua se trouva fort diminué, car le plus sûr moyen d'arriver à dessécher les lacs, c'est de leur enlever l'eau pour arriver à dessécher les terres des rivières. Un bras du lac de Nicaragua, étroit et profond arrive jusque près de cet endroit; il porte le nom de Estero de Panaloya. Pour pouvoir déterminer les effets produits dans cette contrée par le tremblement de terre cité plus haut, il faudrait avoir été là le soir même immédiatement après qu'on me fut donné le fait. Quand je parcourais les bords du lac de Managua, je remarquai les terres très visibles de la hauteur que l'eau devait atteindre autrefois. Il paraissait, d'après cela, que le niveau du lac s'est abaissé graduellement. Peut-être aussi la vaporisation absorbe-t-elle plus d'eau que les ruisseaux et les petits courants n'en apportent dans le lac, dont les eaux, à l'exception, ont peu de profondeur. Les de Matanzas on peut avancer très loin avant d'atteindre une certaine

profondeur et on m'assura que l'on pouvait parcourir à cheval, en traversant le lac, la distance qui sépare ce point de l'île de Momotombito, distance qui est de quinze milles anglais, fait que je ne puis toutefois affirmer. Le fond du lac, composé d'une couche horizontale de lave, rend la chose très possible.

Aux environs de ces roches superposées, au pied desquelles se trouve le bassin d'eau stagnante, on rencontre plusieurs sources sulfureuses chaudes; quelques-unes jaillissent au milieu de flaques d'eau froide qui occupent le fond du bassin. Je tirai un cormoran qui tomba dans le bassin et j'envoyai un domestique pour le prendre; en marchant dans l'eau, il posa le pied à l'endroit où jaillissait une source tellement chaude qu'il eut le pied brûlé. Je me disposais à prendre un bain dans cette eau qui, à cet endroit, a une température convenable, quand, heureusement, j'aperçus plusieurs petits alligators qui folâtraient à sa surface et qui, à mon approche, disparurent en plongeant. Sur un des rochers qui s'avancent hors de l'eau, était installé un iguane de la grandeur d'un enfant de dix ans et le plus grand que j'aie jamais vu. Il avait l'immobilité grave qui est l'expression particulière à cette espèce de reptile. A en juger par l'endroit où il se trouvait, je dus supposer que ces animaux étaient nageurs, ce que j'avais ignoré jusqu'alors.

Au bord du fleuve une source d'eau chaude jaillit de terre; tout autour se forment des incrustations blanches et jaunes qui sont pénétrées de soufre. L'air est imprégné du gaz hydrogène sulfuré et l'eau elle-même en a pris le goût qui n'est pourtant pas trop prononcé. L'eau a en même temps le goût du bouillon de viande et, après en avoir bu

une grande quantité, je ressentis son action agréable et bienfaisante. Non loin de là, et également sur le bord du fleuve, il y a une source d'eau froide et très limpide.

Le lendemain on célébrait la fête de notre seigneur d'Esquipulas qui a un culte tout particulier à Tipitapa; dès la veille au soir on voyait le peuple affluer de tous côtés. Je trouvai donc à mon retour un grand encombrement dans mon gîte : dans la chambre où était placé le lit de mon hôte et de sa jeune et jolie femme, on étendit par terre une peau de bœuf sur laquelle je reposai mes membres fatigués, ayant pour toute couverture celle que je portais partout avec moi sur mon cheval. Quand le lendemain j'ouvris les yeux, au point du jour, je vis d'abord l'alcade, puis après son épouse, dans le costume d'Adam et d'Eve avant leur chute, sauter du lit et je fus le témoin d'une touchante scène de bonheur conjugal. La femme, tout en fredonnant la chanson de la veuve (un chant très répandu dans le pays) avec l'intime satisfaction de ne l'être pas, la femme, dis-je, prit un vase plein d'eau, le versa sur la tête de son mari, puis lui essuya le dos avec toutes sortes de précautions délicates, après quoi ce couple heureux, animé des plus joyeuses dispositions, se mit en devoir de se vêtir. C'était peut-être de ma part une violation des devoirs qu'impose l'hospitalité, de n'avoir pas la discrétion de fermer les yeux, mais le devoir d'observer les mœurs du pays me parut plus sacré encore.

Pendant le jour, tandis que j'ébauchais une vue des lieux que j'avais visités la veille j'étais entouré par plusieurs femmes qui m'examinaient et se communiquaient leurs réflexions à haute voix, se doutant fort peu que je les comprenais. « Vois, disait l'une, il écrit seulement un peu

et pourtant il transpire comme s'il travaillait. « *Es cavalero tan delicato.* » C'est un cavalier si délicat, répondait l'autre.

Dans la soirée quelques ecclésiastiques montrèrent un spectacle destiné à l'édification du peuple. Le sujet était un hypocrite démasqué, une sorte de Tartuffe qui avait cherché à séduire la femme de son ami et avait été pris sur le fait. Le rôle de la femme, aussi bien que celui du séducteur, était rendu par un révérend père. Pour le premier, une mince voix de fausset aigre et un linge qui enveloppait la tête, semblèrent des moyens suffisants pour rendre l'illusion complète. L'aventure était aussi grossière que possible et pourtant elle excita l'hilarité générale.

Le 14 je continuai mon voyage et j'arrivai le soir même à Matéares, petit village des bords du lac de Managua. La route de Tipitapa à Matéares traverse la forêt en longeant les bords du lac sans que jamais, pourtant, on le découvre à travers l'épaisseur des bois. Managua, où la législature du Nicaragua tient, ou du moins devrait tenir légalement ses sessions, est une ville admirablement située et peuplée d'environ 12 à 13,000 habitants. Elle est bâtie sur un point élevé des bords du lac d'où le regard embrasse toute la surface de l'eau et les montagnes de Matagalpa situées sur la rive opposée. Entre cette ville et Matéares, les bords méridionaux forment une presqu'île de montagnes boisées qui s'élèvent presque perpendiculairement. La route continue en ligne droite et coupe la presqu'île en deux; elle conduit sur le plateau d'où on aperçoit au fond, à travers les branches des arbres, le lac qui produit un coup d'œil admirable. La forêt en approchant de la ville de Matéares, commence à s'éclaircir; les arbres, même ceux que l'on

découvrait dans le lointain, étaient parés des fleurs les plus magnifiques. Quelques-uns d'entre eux étaient remarquables par leur croissance; une espèce surtout, d'une élévation extraordinaire et dont le sommet s'élargissant en forme d'ombrelle, était couronné d'un feuillage si finement dentelé qu'il semblait un voile à travers lequel on apercevait le ciel.

La distance entre Matéares et Tipitapa peut être de quarante milles anglais environ. Mon chef, que je nommerai Ramon, me conduisit pour y passer la nuit chez une bonne mulâtresse qui habitait une modeste hutte et pour tout meuble confortable ne possédait qu'un hamac; mais elle faisait d'autant plus d'efforts de conversation pour faire oublier l'absence de bien des commodités et mettait tous ses soins à la préparation du chocolat qu'elle réussissait fort bien. Il paraît que je lui avais inspiré beaucoup de sympathie et de confiance car, n'ayant trouvé dans tout Matéares personne qui pût me changer une pièce de cinq dollars, elle m'offrit gracieusement de me faire crédit des deux dollars que je lui devais en en remettant le paiement à un prochain voyage dont je ne pouvais cependant pas prévoir l'époque précise. Ramon croyait qu'elle avait assez d'argent pour faire cet échange, mais qu'elle ne pouvait se résigner à me rendre trois grandes pièces d'argent sur une aussi petite pièce d'or. Quelques-uns des principaux habitants de l'endroit se réunirent dans la soirée après mon arrivée, probablement pour me faire subir une sorte d'inspection. Mon hôtesse, comme preuve de grande politesse, m'offrit le cigare qu'elle avait à la bouche. Après que je me fus entretenu pendant quelque temps avec ces messieurs et que j'eus répondu sagement à plusieurs questions qu'ils

me posèrent, entre autres celles de savoir si j'étais chrétien et si les juifs étaient des hommes bien méchants, un de mes interlocuteurs s'approcha gravement de mon domestique et lui dit : « Tu as pour maître un cavalier excellent, tu ne saurais lui être assez fidèle, ni le servir assez attentivement et si tu ne le fais pas, tu mérites des coups de bâtons. » Ramon n'osa protester contre cet avis et, du reste, eût été inutile car nous étions ensemble sur le meilleur pied du monde. Ces gens crurent dès l'abord que j'étais un Américain du Nord et aussi longtemps que dura cette erreur, ils ne tarirent pas en éloges sur les « *Americanos* » et firent un magnifique étalage de l'estime et de la considération dans lesquelles ils tenaient ce peuple. Quand je leur fis observer que j'étais né en Allemagne, leur langage changea aussitôt et l'un d'eux me demanda confidentiellement si je n'étais pas aussi d'avis que les Américains du Nord étaient de vraies brutes « *que los Americanos son bestias*. » Je combattis cette opinion de tout mon pouvoir jusqu'à les amener à reprendre cette expression de *bestias*, toutefois ils s'empressèrent d'ajouter « *pero son demonios, son demonios estos hombres* » mais ce sont des diables, de vrais diables que ces gens-là.

Je rencontrai aussi à Matéares un jeune homme appartenant à une des premières familles de Managua et qui possédait une certaine instruction. Notre conversation roula principalement sur les mines du pays. Il me raconta qu'il avait découvert à environ trente milles de Matéares, sur les bords de l'océan Pacifique, près de l'Hacienda de San Lorenzo, une mine de mercure. Le fragment qu'il m'en montra à mon retour à Managua et qu'il croyait être du cinabre, était de l'argent antimonisé sulfuré. Il existe pro-

bablement à l'endroit en question un filon de sulfure d'antimoine, contenant de l'argent en assez forte proportion et semblable à celui que j'avais espéré découvrir lors de mon excursion à Jinotepet. Dans l'étendue du terrain qui sépare Matéares du Pacifique, on rencontre d'immenses gisements de houille brune.

Le jour suivant je quittai Matéares et je traversai Nagacote pour arriver à Pueblo Nuevo où je devais passer la nuit. C'était un petit voyage d'une trentaine de milles anglais. Une partie de la route offre beaucoup d'intérêt : elle longe les bords de la mer, tantôt à l'ombre d'arbres gigantesques, tantôt sur la surface unie de la plage ou bien à travers des bosquets d'acacias épineux dont les fleurs embaument les environs d'un parfum pénétrant. Les habitants du pays nomment *Aroma* ces arbustes qui produisent une gomme arabique d'excellente qualité. Pendant tout ce voyage le regard embrasse, au Nord Est, les montagnes de Matagalpa et au N. O. la chaîne des volcans de Maribios. Celle-ci commence à l'île de Momotombito dont Squier a recherché et décrit les vieilles idoles. Après ce petit volcan, vient celui de Momotombo, majestueuse montagne de forme conique et de plus de 7,000 pieds d'élévation, du sommet de laquelle s'élève régulièrement une petite vapeur nuageuse. Un peu plus loin, à gauche, on aperçoit le Asoosca ou plutôt Aconso (1) derrière lequel se dessine le volcan de Las Pilas. Plus loin encore et toujours à gauche vient celui d'Orota et enfin ceux du Telica, de Santa Clara et de Viejo. La partie de mer qui s'étend de cet endroit vers le

(1) Huchmann donne la forme primitive comme atèque, dans Asoosca, de Ak, eau et Xoch de Xolis, s'enflammer. Ce qui signifierait à peu près le volcan d'eau.

N. O. et les ruines de Léon de Nagraudo forment ce que l'on nomme la baie de Moubita.

A Nagraote, village mal famé, j'entrai dans une maison pour m'y reposer un instant, prendre un repas et faire donner à manger aux chevaux. Le maître de la maison était très aimable et avait une expression de bonté des plus sympathiques. Comme nous sortions du village, Ramon mit son cheval au niveau du mien et me dit : « *El señor de la casa es capitán de ladrones*. » Le maître de la maison où nous nous sommes arrêtés est un chef de brigands. Le chemin qui conduit de Matéres à Nagraote aussi bien que celui qui conduit de Nagraote à Pueblo Nuevo, traverse sans interruption la forêt. Je raconterai plus tard quelques aventures qui m'arrivèrent sur ce parcours lors d'un second voyage à Léon. Cette contrée est ou du moins était à cette époque l'une des moins sûres du Nicaragua. Je quittai Pueblo Nuevo le lendemain matin de très bonne heure et j'arrivai à Léon avant midi. Les rues de ce premier village sont formées des hautes parois des entées à colonnes, derrière lesquelles se trouvent les cours et les habitations. De là à Léon on doit encore traverser la forêt pendant la moitié du chemin à peu près. Le soleil n'était pas encore levé quand nous y pénétrâmes et dans toutes les directions j'entendais le cri matinal du chachalagua ou coq sauvage, auquel sa femelle répondait du haut des arbres. Ce nom lui a été donné en imitation de son cri qui rappelle celui de nos coqs domestiques (1). Je ne parvins pas une seule fois à tirer cet oiseau bien que j'en ai maintes fois vu et entendu,

(1) Il se pourrait cependant que ce nom eût une origine antique à laquelle les Espagnols n'auraient pas attribué d'autre signification.

mais toujours de trop loin. On me l'a décrit comme une espèce de faisan ; il arrive à Mexico en prenant par le nord et en traversant toute la Tierra Caliente. Je ne sais qu'elle direction il prend au sud.

Quand on a franchi une certaine distance et qu'on se rapproche de Léon, en sortant de la forêt, le paysage se déploie tout à coup et une immense étendue de terrain, plantée en maïs, se montre à vos regards. À gauche elle est bornée par les coteaux boisés des bords de la mer et à droite par la chaîne des volcans de Maribios. Enfin à l'horizon s'élève au dessus du feuillage des grands arbres, le dôme imposant de la cathédrale. « Voilà Léon, » s'écria Ramon, d'une voix vibrant d'un patriotique orgueil. Mais avec ce sentiment commun à beaucoup d'Allemands chez lesquels l'amour du clocher est bien plus développé encore que celui de la patrie, ce garçon de quatorze ans s'empresse d'ajouter avec toute la jalousie d'un Grenadin : « Léon est plus grand, mais Grenade est bien plus civilisée. » On entre dans la ville par un ravin au fond duquel murmure un petit ruisseau. Un pont en pierre, non encore achevé, est suspendu au dessus de cette voie et donne un cachet romantique à ce paysage que viennent encore animer les lavasses demi-sèches, échelonnées le long du ruisseau.

Je m'arrêtai chez don Manuel Morales, beau-père du général Munoz qui, depuis, trouva la mort dans un combat contre les troupes d'un parti ennemi. Je m'empressai le même jour encore de me présenter chez le général auquel j'avais été recommandé par M. Squier. Il me reçut en négligé, mais aussitôt que je fus entré il revêtit un petit manteau jaune, doublé de bleu, qui était l'insigne de son rang et lui donnait l'aspect du Leporello sur la scène alle-

mande. La lettre de recommandation que je lui présentai me fit accueillir avec une distinction que je n'étais pas en droit d'attendre. Le général me combla de marques de bienveillance et, me croyant militaire, il me traita de colonel; quand j'eus décliné cet honneur, il ajouta que le gouvernement de Nicaragua saurait rendre hommage à une personne qui lui était recommandée par M. Squier. En effet, on ne saurait rencontrer un représentant d'une puissance étrangère, plus estimé et en même temps plus populaire que ne l'était Squier dans le Nicaragua. Et c'était avec justice, car Squier aimait ce pays et ses habitants et en toutes circonstances il s'était montré dévoué à leurs intérêts. Lorsque plus tard je fis ma visite au président du gouvernement, M. Ramirez, le général m'accompagna, revêtu d'un bel uniforme européen, le frac bleu, le gilet et la cravate blancs. J'admirai la déférence qu'il témoigna au chef du pouvoir exécutif alors qu'il était universellement reconnu qu'en réalité c'était Munoz qui gouvernait le pays. Il semblait y avoir beaucoup de calcul dans cette conduite.

Le général José Trinidad Munoz, à cette époque commandant en chef des troupes de Nicaragua, était, en dépit de beaucoup de vanité, d'un langage trop étudié et d'une certaine teinte de déloyauté, l'homme le plus éclairé de la nation. Il comprenait ce qui manquait au pays, principalement l'introduction de forces nouvelles à obtenir par l'établissement de nombreux colons et lors même qu'il s'occupait à satisfaire d'ambitieux projets personnels, il trouvait moyen de leur imprimer une direction qui était tout à l'avantage du pays. Il rêvait une dictature militaire, qui eût été, selon lui, l'idéal de la politique, au moins pour son pays, et

réellement s'il avait réussi à se faire investir de ces pouvoirs, il eût certes fait beaucoup de choses utiles. Un décret disposant de terres appartenant à l'État en faveur des émigrants qui voudraient s'y établir et auxquels on accorderait de grandes facilités pour l'obtention de la naturalisation; une complète tolérance en matière religieuse; l'érection d'écoles de degrés différents; l'abolition des droits de chapelain, c'est à dire la retraits des biens légués pour fondations de services funèbres, legs qui absorbaient une grande partie des propriétés du gouvernement, et nombre d'autres améliorations, faisaient partie de son système politique. Outre ces prétentions à la dictature, on lui reprochait encore une certaine duplicité dans ses rapports avec les différents partis politiques, mais c'est là un reproche auquel ne peut échapper aucun homme politique qui veut être plus qu'un homme de parti. En tous cas, il était meilleur patriote que ces hommes qui faisaient de l'opposition à l'établissement des étrangers dans le pays car, tandis que ceux-ci abandonnaient les intérêts de l'État à des compagnies étrangères, Munoz et ses amis politiques combattaient constamment les monopoles qui entravaient la libre action du commerce et il est avéré que s'il eût consenti à servir les intérêts des Anglais, ceux-ci lui eussent fait conférer la dictature. Peu de temps avant sa chute, vers la fin du mois d'août, comme je me trouvais à León, où j'avais déjà fait plusieurs séjours, les résidents anglais lui faisaient la cour d'une manière qui contrastait avec leurs rapports antérieurs. Je ne crois pas me tromper en affirmant que tout ceci avait lieu dans la pensée qu'il embrasserait enfin la cause et les intérêts anglais et en attribuant sa chute elle-même à ses refus reconnus inébranlables.

Après que j'eus fait la connaissance des principaux personnages de la ville, aussi bien des indigènes que des étrangers, je songei à visiter la ville elle-même et les environs. Une partie des constructions a été saccagée ou incendiée pendant les interminables guerres civiles de ce pays, de sorte que la moitié de la ville ne forme qu'un monceau de ruines, car je n'ai pas lieu de croire que depuis mon départ on ait beaucoup construit ou renouvelé. Léon occupe une étendue de terrain très considérable. Le nombre des habitants est évalué à 30,000 environ; ce chiffre, du reste, n'est qu'approximatif et on ne peut en juger à vol d'oiseau car, d'aucun point, pas même de la tour de la cathédrale, on n'aperçoit la ville tout entière. La plus grande partie des maisons des faubourgs gisent disséminées au milieu des bosquets et des bois. De la cathédrale, massive construction en pierres, à coupole cintrée et l'un des ouvrages d'art les plus considérables de toute l'Amérique espagnole, la vue est réellement admirable. Au dessus d'une vaste étendue, occupée d'un côté par de magnifiques champs de maïs et de l'autre par la forêt, on voit s'élever du milieu des bosquets et des groupes de palmiers, les toits rouges des habitations. Au Sud, la ville est entourée par des collines boisées des bords de la mer. A l'O. elle s'incline vers la mer, tandis qu'au N. et à l'E. apparaissent les pyramides de Vieja, Telica, Orotia, Las Pitas, Acausco et Momotombo qui produisent bien plutôt l'effet de gigantesques ouvrages de l'homme que celui d'accidents naturels du sol.

La population des faubourgs de Léon se compose principalement d'Indiens; le faubourg de Subitana est exclusivement occupé par eux et on y parle encore l'ancienne langue indienne dont on peut se rendre compte par quel-

ques essais que Squier en a rapporté et nous a communiqués. Le peuple de cette ville est généralement beaucoup plus primitif que celui de Grenade et Ramon avait raison lorsqu'il m'affirmait à Grenade que la civilisation était plus avancée. J'ai rencontré à Léon des types originaux qu'on chercherait en vain à Grenade où un plus grand contact avec le monde a poli les caractères. Un soir, tandis que je prenais le dessin d'une rue du faubourg de Saragossa, il se forma autour de moi un rassemblement de gens du peuple qui m'examinaient attentivement. Quelques jeunes cavaliers arrêterent leurs montures pour se rendre compte de mon travail qu'ils considérèrent avec intérêt mais non sans une visible antipathie pour ces sortes de choses. — « Je n'ai pas la patience de rester ici à regarder, dit l'un d'eux, en s'en allant, à ceux qui l'entouraient. — « Quand la « *mapa* » sera finie, je reviendrai la voir. » — Il vaut mieux savoir la faire que savoir la critiquer, répondit un homme qui s'était placé très près de moi et qui me semblait être un ancien militaire, probablement un vétéran des guerres de l'Indépendance. Quand ces messieurs, après la réflexion ironique du prolétaire, se furent éloignés, celui-ci se tournant vers le peuple : « Voyez cet homme, leur dit-il, il vient de loin, s'installer ici et dessiner notre faubourg, avec toutes ses maisons et ses cocotiers, et en fait une « carte géographique. Le premier étranger qui vint ici pour faire une carte du pays, arriva accompagné de beaucoup de monde, mais comme il avait apporté de la « contrebande il fut pris. Il perdit vingt-cinq hommes, « conquit Realajo après cinquante coups de feu, puis « entreprit de faire sa carte. Il était le second dans la « compagnie de Napoléon. C'est de lui que descendent tous les

« Allemands qui visitent le pays et en prennent des vues. » Le lecteur n'attend pas de moi, je suppose, que je cherche à donner un sens au discours extraordinaire par lequel cet homme me présenta à la population ébahie.

En ville, un jeune homme me demanda du feu pour son cigare. Il était, dans toute l'acception du mot, un prolétaire nicaragüen. « Votre grâce est étrangère? me demanda-t-il, mais elle est bien polie. Quand je quittai la maison de mon père, il me dit : mon fils, il faut toujours être poli envers tes supérieurs comme envers tes inférieurs et quand tu verras un cavalier vouloir allumer un cigare, empresse-toi de lui offrir du feu. — Mon père avait raison, mais moi je crois que le supérieur doit être aussi poli que l'inférieur et lui aussi doit m'offrir du feu quand je veux allumer mon cigare. Cela n'est-il pas vrai, monsieur? »

Au nombre des personnes dont je fis la connaissance, je dois citer le colonel Don Francisco Diaz Zapata, commandant de Léon, autrefois préfet du département de Neu-Segovia, à l'extrémité septentrionale du gouvernement, contrée sur laquelle il me communiqua des notes très intéressantes. Je rencontrai chez lui un Français nommé Méyonnet qui avait conclu avec le gouvernement de Nicaragua un traité pour l'établissement d'une colonie française sur le Rio Cocos. Sur toutes les cartes qui ont paru jusqu'ici ce fleuve est indiqué comme venant de Ocotal ou de Neu-Segovia en se dirigeant vers Bluefield, mais c'est une erreur. Il est hors de doute que ce cours d'eau, venant de Ocotal ou de Neu-Segovia et prenant sur son parcours les noms de : Rio Cangrejón, Cocos, Segovin, Oro, Théro, Herbás, Wanks ou Cape River, rejoint la mer près du cap

Gracias a Dios, tandis que le Bluefield River prend sa source à Matagalpa et coule vers Bluefield sous les noms de Escondido et de Siquias. Je n'entendis plus parler dans la suite de cette tentative d'établissement de colonie française.

Je vis chez le dr Livingston quelques échantillons de charbon minéral des environs de Léon. Il est noir, tirant sur le gris d'acier, assez dur et ayant de tous points la texture du bois. Lorsqu'il est consumé il en reste une quantité relativement très grande de cendres, en partie blanches et en partie rouges. Il n'y a pas de doute que ces charbons n'appartiennent aux gisements de charbons bruns de l'Amérique centrale qui contiennent de l'ambre. J'ai vu de ces morceaux d'ambre chez le dr Livingston et chez le dr Gregorio Juarez. Il est particulièrement commun dans la baie de Tamarindá.

Après que j'eus terminé mes affaires à Léon, je m'appretai à retourner à Grenade. Mon plan était de regagner cette dernière ville en faisant un détour par Matagalpa. Le général Manoa parut enchanté de mon projet; il désirait beaucoup que je me rendisse compte des ressources de cette contrée en richesses minéralogiques. Afin de me procurer les indications nécessaires et me créer d'utiles relations, le général me conduisit chez un homme qui avait dans cette province des propriétés considérables, tant en terres qu'en mines d'or. Ainsi présenté chez M. E., je fus reçu chez lui avec beaucoup de cérémonie et il me témoigna une grande considération. « Je suis persuadé, dit-il, que la Providence divine, par une disposition particulière, a permis qu'un homme aussi éminent visitât notre pays pour y faire une remarquable découverte. Un membre de ma

« famille vous accompagnera et servira de guide; de plus
 « je vais faire rédiger un mémoire d'après lequel vous
 « pourrez diriger vos recherches. » Il me montra une cor-
 beille remplie de lingots provenant de ses mines de Mata-
 galpa. Comme je le quittais, il me prit le bras et me con-
 duisit dans la cour où se trouvait un beau mulet; puis,
 s'approchant de moi d'un air mystérieux, il me dit à
 l'oreille : « Cette mule est uniquement employée à mon
 « usage personnel, elle n'a pas encore été montée par un
 « autre que par moi et il n'y en a pas de plus belle ni de
 « meilleure dans tout le pays. Si vous voulez vous en ser-
 « vir pour votre voyage, je serais disposé à vous la vendre
 « pour cent pesos. » Le lendemain je reçus la visite du
 colonel Zapata qui venait s'informer de l'époque précise de
 mon voyage à Matagalpa, après quoi il me communiqua
 un ordre du général par lequel il enjoignait au colonel de
 me fournir une escorte d'honneur pour toute la durée de
 mon voyage, afin, disait-il, que le monde sache comment
 on honore dans le Nicaragua, une personne recommandée
 par M. Squier.

D'après la tournure que prenaient les affaires, je vis que
 je devais accomplir mon voyage en grand seigneur ou bien
 y renoncer. Les bornes que je devais mettre à mes dépenses
 me forcèrent à prendre ce dernier parti, car l'escorte, le
 guide, toute la suite en un mot, ont été naturellement à ma
 charge. Je trouvai donc un prétexte pour retourner directe-
 ment à Grenade, me réservant de faire le voyage de Mata-
 galpa un mois plus tard. Avant de quitter Léon, j'entrepris
 pourtant encore de visiter le volcan Telica que je décrirai
 dans le chapitre suivant.

Lorsque, quelques mois plus tard, le bruit d'une révolu-

tion qui avait éclaté à Léon se répandit à Grenade, je me
 rappelai cette circonstance, que peu de jours avant mon
 départ, alors que je venais prendre congé de M. E., je
 trouvai chez lui une réunion de personnes qui ne sem-
 blaient pas se douter qu'un étranger eût des oreilles ou, du
 moins, qu'il put prendre un intérêt quelconque à ce qu'il
 entendait. On parlait de portes dérobées, d'entreprises diffi-
 ciles et dangereuses; on déplorait de ne pas être plus
 d'accord et on se promettait de se réunir bientôt encore. Le
 hasard m'avait probablement introduit au milieu d'une
 assemblée de conspirateurs, bien qu'au moment même je ne
 pusse apprécier la portée de leurs menées.

CHAPITRE VIII.

Excursion dans les environs de Léon. — Les Hervideros de San Jacinto et de Tisate. — Le volcan de Tilco. — Course au village. — Un spectacle. — Un instrument musical. — A-croquis de la montagne. — Un tigre. — Le cratère. — Vue du sommet de la montagne. — Retour à Léon. — Orographie de Nicaragua. — Retour à Granada. — Nindirí. — Un torrent de lave. — Masoya.

Le 21 janvier, au matin, je quittai Léon en compagnie d'un Anglais qui avait des affaires à conclure dans les environs; je voulais admirer quelques phénomènes volcaniques qui se produisent au pied d'une des montagnes coniques de la chaîne des Maribios.

La distance qui sépare les volcans de la ville, est occupée en partie par des champs de maïs et en partie par la forêt et d'épais fourrés dans lesquels voltigent d'innombrables pigeons sauvages. Cette course, à l'air frais et pur, entreprise dès l'aube, nous procura de délicieuses sensations, mais je dois ajouter aussi que jamais, dans aucune de mes pérégrinations, je ne jous de matinées aussi agréables que dans le Nicaragua.

Après avoir fait quelques lieues nous atteignîmes les premières montagnes de la chaîne et bientôt le Hervi-

dero (1) de San Jacinto. Sur une surface plane dont le sol argileux prend toutes les couleurs, rouge, brune, jaune, verte, bleue, noire et blanche, on rencontre d'innombrables petits trous dans lesquels bouillonne une eau épaisse et rougeâtre et d'où s'échappent des vapeurs et des gaz de toutes sortes, tandis qu'aux alentours se sont fixés des sels de toutes espèces et des sublimations de soufre. Il serait sans doute fort intéressant d'étudier les différents éléments dont se composent ces magasins naturels de l'argile la plus fine, aux couleurs les plus variées. Le terrain est brûlant sur une certaine étendue et parfois à tel point qu'on ne peut le toucher de la main sans éprouver de douleur.

Le Hervidero de Tisate n'est pas éloigné de celui de San Jacinto et se trouve de l'autre côté de la montagne. Ici l'on voit une espèce de petit cratère, rempli d'une vase grisâtre et bouillonnante. Le dégagement de la vapeur, mêlée de gaz différents, soulève continuellement ce limon qui, en retombant, finit par former autour du cratère des amoncellements considérables. Cette vase, séchée par l'action de l'air et du soleil, se consolide et devient une argile qui revêt toutes les teintes parmi lesquelles le gris cendré domine toujours. Tout autour du cratère, le sol est chaud. Dans les amas nouvellement vomis par le cratère et non encore solidifiés, je remarquai de la pyrite sulfureuse cuboïde qui se forme continuellement dans ce laboratoire naturel. Ça et là se trouvaient des amas de sel d'un blanc de neige. Un des domestiques nicaraguais qui m'accompagnait, s'étant aperçu que je réunissais des fragments de ces sels,

(1) De *Hervir*, bouillir, bouillonner. *Hervidero* peut donc se traduire par source bouillonnante.

coupa une branche d'un arbre voisin dont il enleva l'écorce, puis la retournant il en frotta la partie humide avec un morceau de sel; aussitôt il se forma un liquide très noir. « C'est ainsi qu'il nous nous procurons de l'encre, ajouta cet homme. »

Nous passâmes la nuit à la Hacienda de San Jacinto, où les manières hospitalières des gens de la maison me dédommagèrent amplement des persécutions que me firent endurer les puecs dont fourmillait le logis. Pendant la soirée les hommes s'amusèrent entre eux à raconter des histoires; chacun d'eux devait prendre la parole à son tour et contribuer pour sa part à l'amusement général. Dans la suite je retrouvai le même mode de récréation chez les bergers et les conducteurs de mulets de Mexico. Les histoires qui se racontaient à San Jacinto avaient toutes un sujet commun, quant au fond, mais plus ou moins varié dans les détails. Un Indien avait une jolie femme qui plaisait au pieux abbé qui la poursuivait de ses assiduités. Mais le mari n'est pas aussi sot qu'on pourrait le croire et le séducteur doit abandonner ses poursuites sans être parvenu à ses fins. • *Otro Indio*, • • un autre Indien, • sont les mots dont on se sert pour demander une nouvelle histoire et celui dont c'est le tour de prendre la parole recommence à peu près dans les mêmes termes.

Dans l'après-dînée du 23 janvier, je quittai de nouveau Léon, dans l'intention de gravir le volcan de Telica et de gagner son cratère que je voulais examiner. Le village, qui est situé au pied du volcan dont il porte le nom, est distant de la ville d'environ six milles anglais.

Le hasard me procura dans cet endroit une intéressante distraction. Les habitants de Telica donnaient ce soir-là

dans la cour du presbytère un • *baile* • c'est à dire une sorte de spectacle entremêlé de chant et de danses. Ces gens, de race indienne quoique parlant exclusivement espagnol, peuvent être comparés à des paysans allemands bien que, quant à la politesse des procédés, la comparaison soit tout à l'avantage des Indiens nicaraguais. Des hommes jeunes et vieux prirent part à la représentation et tous les rôles furent scrupuleusement remplis jusqu'à celui d'un fou de la cour. La pièce qui portait pour titre • *el juramento ante Dios*, • le jugement de Dieu, reposait sur la fable suivante : Un roi maure avait pour voisin un roi chrétien. Après plusieurs guerres entreprises l'un contre l'autre, ils finirent par faire la paix. Le roi chrétien, qui était tombé au pouvoir du roi maure, devint son ami et ils échangèrent un serment d'alliance. Le chrétien retourna dans son pays, mais à peine y est-il arrivé qu'il trahit tous ses serments, attaque à l'improviste son voisin et de nouveau est fait prisonnier. D'après toutes les lois de la justice, le traître devait être puni, mais non, et voici qu'apparaît la morale de l'histoire : le chrétien prêche sa foi au païen et le convainquit que toute vertu est sans mérite si elle n'est une conséquence de la vraie religion. Le roi maure se laisse baptiser et l'histoire finit, à la satisfaction de tous les personnages, par un chœur général dans lequel les différentes parties se succèdent en répétant le même motif : • *Infinita gloria damos*. •

Je suis trop peu au courant de la littérature espagnole pour pouvoir me rendre compte si cette pièce n'est pas l'œuvre de l'un des auteurs dramatiques de ce pays, arrangée selon les besoins de la circonstance et appropriée à la scène d'un village indien. Les vers étaient des trochées de

huit pieds avec rimes masculines, et ce langage pompeux, dans la bouche de ces vieux paysans indiens, produisait l'effet le plus comique que l'on puisse imaginer quand, par exemple le roi chrétien, interpellant les cavaliers de sa suite, leur dit : *Condes, Duques y Marqueses*.

La pièce était divisée en plusieurs actes, séparés par des danses qui se continuaient pendant la suite de l'action. La danse consistait d'ailleurs simplement en certaines figures marchées et non dansées comme dans nos ballets. Seulement les pas étaient accompagnés des sons d'une guitare et de ceux d'un instrument particulier à ce pays et que les Indiens nomment Marimba.

Cet instrument, qui a été perfectionné, mais seulement quant aux éléments qui servent à sa construction, se compose de vingt-cinq lames d'acier, lesquelles augmentant successivement de longueur, sont disposées à côté l'une de l'autre comme les touches d'un clavier et maintenues par un cercle de bois sous chaque lame; vers le milieu, est placé verticalement un tube en bois, fermé du bas et pourvu, depuis les perfectionnements, d'une ouverture au milieu. Cette table d'harmonie, qui se rapproche du jeu de l'orgue, augmente de grandeur dans la même proportion que les lames d'acier. L'instrument repose sur un bloc de bois, est celui qui en joue dispose entre ses genoux lorsqu'il est assis et il est en même temps suspendu à son cou par une courroie. Pour produire les sons, il tient dans chaque main une baguette en bois élastique dont il frappe les lames d'acier; une de ces baguettes est pourvue d'un bouchon recouvert de cuir, et la seconde de deux. Ceux de la seconde sont disposés de façon à pouvoir frapper du même coup deux lames différentes. Primitivement on se

servait de lames de bois disposées sur des écorces de calabasses.

Après la fin du drame, le joueur de marimba, s'apercevant que je m'intéressais à son art et à son instrument, voulut me montrer tout ce dont il était capable et avec non moins de coquetterie que nos artistes européens, il me joua une fantaisie de sa composition. Le génie de son art l'entraîna si loin qu'à la fin il semblait atteint d'une sorte de rage musicale. Les baguettes élastiques s'agitait avec une vivacité si grande que l'œil pouvait à peine en suivre les mouvements. Elles voltigeaient, en s'entrecroisant, de la main gauche au dessus de la droite et vice versa. Quand le virtuose avait rencontré un motif mélodieux, il s'y arrêtait, le répétait et en faisait savourer tout le charme aux auditeurs, mais bientôt le torrent l'entraînait de nouveau et les mouvements précipités recommençaient de plus belle. Ceci dura des heures entières, jusqu'à ce qu'enfin, à bout de forces, je donnai à entendre par un petit présent que j'offris au musicien baigné de sueur, que j'étais parfaitement satisfait.

L'abbé me raconta que quelquefois on jouait une pièce beaucoup plus intéressante, intitulée : *la Conquête de l'Amérique*, dans laquelle Fernand Cortez et Montezuma apparaissent en personne.

Après cette agréable soirée, je passai une fort mauvaise nuit. Par suite d'une imprudence je me trouvai, vers le milieu de la nuit, si malade que je me crus réellement en danger. Au bout de quelques heures cependant, je sentis une amélioration dans mon état et le matin, lorsqu'arriva le guide que mon hôte avait commandé pour moi, accompagné de deux forts chevaux habitués aux sentiers de la

montagne, les suites de mon indisposition ne me firent pas renoncer au projet de courses que j'avais formé pour ce jour-là.

Nous atteignîmes bientôt la forêt qui s'étend jusqu'au pied de la montagne et l'entoure même, jusqu'à une certaine hauteur, comme d'une véritable ceinture. De hautes herbes, dont les semences étaient hérissées d'épines et de crochets, s'élevaient plus haut que la selle du cheval et criblaient de piqûres toute la partie inférieure du corps, tandis que les branches tombantes et les tiges allongées des plantes grimpantes menaçaient continuellement d'accrocher les cheveux et la coiffure du voyageur peu attentif, exposé ainsi à tout instant à partager le sort d'Abelou. De fréquents vomissements me forçaient encore à m'arrêter souvent au milieu de cette course périlleuse. Une fois, que j'avais dû descendre de cheval et que je m'étais appuyé la tête contre une branche d'arbre qui s'élevait d'un buisson, la branche cassa et je tombai dans le buisson la figure contre terre. Au même instant le feuillage s'agitait, j'entendis un craquement et un corps volumineux, dont l'obscurité ne me permit pas de reconnaître les formes, vint s'abattre lourdement dans le buisson voisin, en cassant branches et rameaux. « Qu'était-ce que cela ? » demandai-je un peu surpris, à mon guide. « Un tigre, » me répondit-il fort tranquillement. Il est probable que le bruit de mes efforts avait troublé le sommeil d'une panthère ou d'un jaguar. C'est la seule fois à ma connaissance, pendant mon séjour dans le Nicaragua, que je me sois trouvé aussi près d'un animal carnassier. C'est un fait remarquable de l'histoire naturelle que les animaux d'une même espèce, ont un tempérament différent selon le pays qu'ils habitent. Le jaguar

qui, dans le Nicaragua, atteint parfois une grandeur effrayante, ne fait ici preuve d'aucun de ces instincts féroces que, d'après certaines descriptions, il semble posséder dans le Paragony et d'autres contrées de l'Amérique du Sud.

Le sentier que nous suivions devenait à chaque pas plus rapide et plus difficile. La forêt disparaissait ; nous commençons à voir les savanes qui, aux endroits où l'herbe avait été brûlée, semblaient des champs de jeune blé. Plusieurs sortes d'arbres, dont quelques-uns sans feuilles mais parés des plus jolies fleurs, formaient des groupes, disséminés çà et là sur la montagne à laquelle ils donnaient l'aspect d'un parc immense. Une petite vallée, entourée de monticules et située elle-même non loin du sommet de la montagne, offrait au voyageur un charmant lieu de repos. Le fond de la vallée, baigné par un petit ruisseau, était couvert de plantes grimpantes, portant les plus jolies fleurs du monde, bleues, jaunes et lilas ; sur les côtés de la montagne poussait un frais gazon, ombragé de loin en loin par des groupes de sagontiers vinfères. L'air pur de la montagne, la fraîcheur du matin, la vue d'un ciel sans nuages et d'un magnifique bleu foncé, augmentaient la jouissance que l'on éprouvait dans ce lieu enchanteur et, malgré l'indisposition dont je me ressentais encore, j'étais enveloppé d'un bien-être indéfinissable.

Nous laissâmes là nos chevaux et continuâmes à pied notre ascension que la nature du sol rendait très difficile. Le sol consiste en fragments de lave bulleuse, rudes et recouverts d'aspérités, d'un brun rouge à la surface, gris cendré à l'intérieur, incrustés d'éclats de cristal feldspathique, évidemment rejetés par le cratère du volcan sur la

pente du cône. Cette supposition est justifiée par la situation de ces amas de lave d'après laquelle il est facile de se convaincre qu'ils sont arrivés là à l'état liquide et se sont solidifiés avec plus ou moins de rapidité selon le degré de la température; ainsi la lave s'est répandue par couche de grandeurs très inégales et en creusant des sillons entre lesquels croissent de hautes herbes qui en recouvrent toutes les sinuosités, les interstices et les angles aigus, de sorte que chaque pas que l'on fait expose le pied à une douleur et la chaussure à un déchirement.

Le paysage qu'embrasse le regard du sommet de la montagne, est d'un effet imposant. Tout proche, se trouvent les volcans de la même chaîne, depuis le Momotombo, au S.-E. jusqu'au Viejo, au N.-O. Au pied du premier brille la surface polie du lac de Managua. Plus loin l'œil se perd dans les tons indéfinis de l'éloignement. A l'O. la surface de l'Océan se confondait avec la ligne de l'horizon. Sur ses bords, le paysage se dessinait nettement et tranchait distinctement sur l'eau. On suit des yeux le cours de l'eau jusqu'à ce que les montagnes et les coteaux qui séparent Léon de la mer viennent interrompre la vue. Des ruisseaux, des bras de mer, de petites baies, brillent entre des pointes de terre recouvertes d'une sombre et épaisse végétation. Au N.-O. de Realjo commence la chaîne de montagnes qui suit la direction de Coseguina, et au S. de Léon, la chaîne des coteaux des bords de Tamarinda. Sur la partie septentrionale du panorama s'élève la longue chaîne non interrompue des monts de Matagalpa et de Neu-Segovia. A leur pied, dans la plaine de Estero-Real, qui réunit le fond du lac de Managua à celui du golfe de Fonseca, on voit une rangée de coteaux coniques qui font assez l'effet de

taupinières. Le plat terrain qui entoure tout le côté S. O. de la montagne, vu de cette hauteur, semble une mer de verdure au milieu de laquelle de petites flaques d'eau étincelantes au soleil figuraient des îles frappées par la lumière. Quelques points rouges qui éclataient au milieu des arbres indiquent la situation de la ville de Léon dont les maisons, ont toutes des toits en briques rouges.

Un peu plus bas que l'endroit d'où j'admirais ce panorama et qui n'était pas encore le point le plus élevé du cratère, s'élevait un jeune pin. Il semble qu'autrefois le sommet de la montagne ait été garni d'arbres de cette essence, d'ailleurs très communs dans toute la partie septentrionale du pays. Dans un enfoncement des bords du cratère je trouvais le tronc d'un de ces arbres qui indiquait qu'il avait eu de très grandes dimensions. Mon guide, qui n'en était pas à sa première visite du cratère, s'était muni d'une forte corde sans le secours de laquelle il serait presque impossible de descendre. La corde, bien attachée à ce trou solidement enraciné, je me laissai glisser le long de la paroi intérieure du cratère qui forme un mur de 40 à 50 pieds. Le guide descendit après moi. Arrivés en bas, nous continuâmes à pied la descente rapide qui, en forme de demi-entonnoir, s'incline de ce côté de la montagne. Dans la direction opposée, les bords du cratère s'abaissent subitement, par une pente presque verticale, vers le gouffre béant. Le sol du terrain déclive sur lequel je me trouvais consistait en un mélange d'argile, de schiste et de tuf, avec des morceaux de lave de différentes grosseurs, des fragments de roches et autres pierrailles, le tout parsemé d'efflorescences salines et d'arêtes de cristal. On ne peut s'expliquer la présence de ces dernières et la position dans laquelle elles se trouvent,

qu'en admettant qu'elles sont tombées de haut, soit qu'elles se soient formées dans une colonne de vapeur, soit qu'une force quelconque les ait violemment détachées de l'endroit où elles gisaient et les ait lancées dans l'espace. Parmi les blocs de pierre je remarquai divers fragments de marbre blanc cristallin et d'une matière très dure ressemblant à l'augite. Du reste, les blocs rocheux, épars en cet endroit, étaient formés par la même lave dont on remarque les traces sur les côtés extérieurs de la montagne. En face de moi, de vastes sillons, de couleurs différentes, sont creusés dans la paroi du rocher. Il me fut impossible de les examiner de plus près. La pente escarpée était recouverte, à intervalles inégaux, par des bouquets de verdure, de grandes herbes et de petits arbrisseaux. Un de ces derniers attira surtout mon attention, il était chargé de grappes de clochettes blanches et se rapprochait assez des *vaciniums*.

Ces observations décousues sont les seules que mon état maladif me permit de faire pendant mon ascension sur le Telica. J'étais descendu dans l'entonnoir dont j'ai parlé jusqu'à environ 150 pieds de profondeur, lorsque tout à coup le terrain cessa d'être solide et j'enfonçai dans une vase chaude dont s'échappaient des vapeurs sulfureuses. Les suites de mon indisposition de la nuit, la fatigue de la course, la frayeur de me sentir engagé dans cette vase brûlante, toutes ces impressions jointes à l'effet produit par l'aspiration de ces gaz délétères, me donna le vertige. Heureusement je conservai assez de forces et de présence d'esprit pour me rejeter tout de mon long en arrière, secouer tant bien que mal mes vêtements alourdis par la boue et gagner en rampant la descente de la montagne où j'attendis quelque temps avant de me sentir remis. Le guide s'était éloi-

gné dans une direction contraire et il se trouvait à une distance telle qu'il ne pouvait ni m'apercevoir ni entendre mes cris d'appel. Après mille efforts, je réussis à me remettre sur pieds, mais je conservai les jambes tremblantes et j'étais devenu si peureux que j'osai à peine regarder le pied de la montagne et que je me demandais où je trouverais la force d'opérer ma descente. Enfin je repris courage; le guide qui, pendant tout ce temps, s'était occupé à recueillir du soufre, reparût aussi. Animé par un souvenir de reconnaissance à Jahn et Musmann, je grimpai à sa rencontre en m'aidant des pieds et des mains et bientôt j'aspirai à pleins poumons l'air pur du sommet de la montagne. Sur le bord du talus, je remarquai dans l'herbe une orchidée portant de rouges épis en fleurs et un habitus commun qui appartenait au genre des orchidées des zones tempérées.

Nous procédâmes enfin au retour d'une manière accélérée, lorsqu'à la lisière du bois, nous eûmes repris nos chevaux. Avant quatre heures nous avions atteint le village et vers le soir nous rentrions à Léon.

Les caractères principaux de l'orographie du Nicaragua sont clairement mis en relief par les descriptions si exactes que l'on trouve sur la carte annexée à l'ouvrage de Squier sur le Nicaragua. Les cartes primitives réunissaient d'un côté les volcans de la contrée de Léon avec les montagnes de Neu-Segovia et de l'autre avec les hauteurs qui, au N.-O. commencent à Rensajo et continuent jusqu'à l'entrée du golfe de Fonseca. C'était une double erreur. La situation réelle est bien plutôt celle que je vais indiquer :

A travers tout le Nicaragua s'étendent, parallèlement aux côtes de l'Océan Pacifique et par conséquent parallèlement à elles-mêmes, trois lignes de montagnes et de

coteaux entre lesquels n'existe aucun rapport. Les confins des contrées élevées de Chontales, Matagalpa et Neu-Segovia s'étendent dans cette même direction N.-O. depuis l'endroit où le cours du Rio de San Juan prend son développement. Cette élévation de terrain, quoique interrompue dans le golfe de Fonseca par différentes plaines, se continue au S., à la frontière du pays de Honduras. Le long des bords de l'océan Pacifique se trouve un second exhaussement de terrain sous la forme d'une ligne de coteaux souvent interrompue. Entre le Rio Sapon et la baie de Salinas il est traversé par un premier défilé; entre la baie de Virginie et San Juan del Sur par un second défilé et enfin, au S. O. entre l'anse du lac Managua et la petite baie de Tamarinda, par un troisième. Au S. de Léon la ligne est complètement interrompue par le fait que, entre l'embouchure de la rivière qui baigne les environs de la ville et le port de Realajo — à l'exception de quelques coteaux isolés — la plaine se prolonge jusqu'à la mer. Au N. O. de Realajo ces élévations du sol se produisent de nouveau et augmentent même de proportions dans cette direction jusqu'au golfe de Fonseca où elles se terminent par le célèbre volcan de Coseguina. Entre cette ligne des monticules des côtes et le plateau élevé de Chontales, Matagalpa et Neu-Segovia, s'étend le plat pays de Nicaragua qui comprend dans son étendue les lacs de Nicaragua et de Managua et la plaine de Léon et de Estero Real. Vers le milieu de cette région inférieure, entrecoupée de lacs, s'étend une troisième chaîne de montagnes qui diffère complètement de caractères avec celles que j'ai mentionnées plus haut. Elle consiste en montagnes volcaniques, isolées les unes des autres, et dont quelques-unes s'élèvent hors de l'eau en forme d'îlots.

Cette chaîne de montagnes prend naissance au S.-E. dans les environs des volcans de Costa-Rica et du groupe d'îles de Solentenami, situé au milieu du lac de Nicaragua, se continue à travers l'île d'Ometépe où se trouvent deux montagnes, l'île de Zapotera, le Mombacho, le volcan de Managua, les coteaux de la presqu'île qui s'avance entre Managua et Matéares et passe à côté de Momotombo dans l'île de Momotombo située dans le lac de Managua, et des autres montagnes de la chaîne de Maribios. Cette dernière partie de la chaîne de montagnes, la même que j'avais aperçue du sommet du Telica, consiste uniquement en montagnes à pic dont les bases seules sont reliées entre elles mais dont les cimes restent très distantes les unes des autres et ne présentent point ces dentelures que l'on remarque dans les autres chaînes. Au N.-O. cette ligne se continue dans les îles du golfe de Fonseca et les volcans de l'État de San Salvador.

Squier a exhumé le nom de Maribios et l'a appliqué à la ligne de volcans de Léon. A l'époque de la conquête cette contrée était habitée par une peuplade que les relations des temps désignent sous le nom de Maribios. Les lieux qu'ils habitaient, constituaient la province de Maribichon.

Je m'apprêtais enfin à retourner à Grenade. Mon excursion à Léon avait eu pour moi un résultat pratique : je m'étais convaincu que je ne devais attendre du gouvernement de Nicaragua aucun appui favorable à mes projets. Le pouvoir civil manquait d'intelligence et d'argent et ses agents n'étaient pas d'accord dans leurs vues. Le général Munoz désirait que j'entrasse au service militaire de cet État et il m'en fit l'offre spontanément et sans qu'aucune ouverture préalable de ma part ait pu lui inspirer cette idée. Je

lui communiquai alors un plan de reconnaissance topographique et géologique du pays, en retour de quoi il m'offrit une place de professeur à l'école militaire, à l'organisation de laquelle je serais d'abord employé, mais à la condition expresse que j'aurais un rang militaire. Bref, Munoz, le seul homme du pays qui s'occupât de projets de réforme et qui fut disposé à employer à leur réalisation les services d'un étranger, ne voulait pourtant favoriser aucun projet, à moins qu'il n'eût pour principe la suprématie du pouvoir militaire, son idéal politique et son observation que l'État n'avait de fonds disponibles que pour les besoins du service militaire, était un trait caractéristique d'après lequel on pouvait augurer des dispositions du gouvernement de Nicaragua, dispositions qui sont les mêmes dans toutes les contrées hispano-américaines. Outre mon éloignement pour le système politique du général, la conviction que j'avais du peu de stabilité d'un gouvernement basé sur de pareils principes, dicta le refus par lequel je déclinai les offres qui me furent faites. Moins de six semaines après, Munoz et son système gouvernemental étaient renversés par la révolution.

Le 31 janvier, je quittai Léon. Je passai la première nuit à Matéares. Quand je pénétrai dans la hutte de la confiante hôtesses qui, lors de mon premier passage chez elle, m'avait fait crédit, je fis sonner ma bourse et Dona Juana fut si touchée de cette preuve de mémoire qu'elle m'ouvrit ses bras et me serra sur son cœur, puis elle courut me chercher une coupe pleine de limonade et me donna l'assurance que, fussé-je resté absent bien plus longtemps encore, elle n'eût pas douté un seul instant de ma délicatesse.

Depuis Managua, la route vers Nindirí et Masaya était

nouvelle pour moi. Le premier de ces deux endroits est un grand village indien dont les huttes, régulièrement alignées, sont entourées des branches fleuries de longues plantes grimpances et abritées par de grands orangers et des cocotiers. Ces jolies habitations, à l'entrée desquelles on voit apparaître la brune tête de quelque belle jeune fille, sont d'un aspect ravissant et forment un tableau enchanteur de la libre vie des champs.

Non loin de ce village la route traverse une plaine recouverte d'une épaisse couche de lave du volcan de Masaya. Qu'on se figure une mer de plomb fondu, agitée par les vents et subitement frappée d'immobilité et l'on aura une idée de l'impression produite par la vue de cette plaine. Un torrent s'échappe du sommet de la montagne et coule jusque près de la forêt où, arrêté par celle-ci, il se divise en plusieurs courants. Quelques voyageurs prétendent reconnaître, dans la forme tubulaire de plusieurs de ces masses de lave, la présence de troncs d'arbres carbonisés. J'ai remarqué ces mêmes configurations ici et aux environs du Telica et je suis de cet avis que la substance minérale expulsée du cratère à l'état fondu, liquide, se refroidit à la surface en s'écoulant en forme de vagues, tandis que le dessous conserve plus longtemps sa chaleur et dégage encore des gaz. Du reste les pointes et les arêtes de cette lave sont si dangereux que l'on doit renoncer à toute velléité d'exploration dans cette plaine qui en est bérivée.

Je passai la seconde nuit à Masaya, une ville remarquable dont les faubourgs sont habités par une population indienne très active. Leurs huttes se cachent au milieu des plus belles plantations de bananiers que l'on puisse voir et s'entourent d'admirables jardins couverts de fleurs et de

fruits. Dès l'aube on voit arriver au marché de la ville les produits de l'industrie de ces Indiens : de jolis hamacs, de grandes nattes tressées avec des roseaux et que, par un mélange habile de couleurs, ils ornent de très jolis dessins ; des écorces de calebasses fouillées en relief ; des vases de terre, des ouvrages de sellerie et une foule d'autres objets. Les Indiens de Masaya sont renommés dans tout le Nicaragua pour leurs ouvrages artistiques qui sont très recherchés jusque sur le marché de Grenade.

CHAPITRE IX.

Excursion à l'île d'Umetepe et l'isthme de Rivas. — Antipathies des Indiens. — Voyage dans une crotte. — Dans l'île. — Accès de Fièvre. — Particularités du pays. — Muyocalpa. — Forme caractéristique de maladie. — Les pics d'Umetepe et de Madera. — Découvertes météorologiques. — Retour vers la terre ferme. — San Jorge. — Rivas.

Après que j'eus acquis la conviction que mes projets n'aboutiraient pas, je cherchai à entrer en relations avec l'ingénieur en chef du canal pour lequel un des employés de la compagnie à New-York, m'avait remis une lettre. Je fus longtemps à Grenade sans pouvoir obtenir aucun renseignement sur le point du pays où le corps des ingénieurs avait établi le centre de ses opérations. J'appris enfin que c'était l'isthme de Rivas. Je fis aussitôt les apprêts d'une excursion vers ce point, et je résolus de visiter en même temps l'île d'Umetepe.

La population de cette île, comme je l'ai déjà remarqué précédemment, est aztèque et le sang indien y est conservé presque dans sa pureté primitive. Parmi les blancs qui vinrent autrefois s'établir dans l'île, et dont le nombre demeura toujours très restreint, on me cita un Allemand

du nom de Wœniger, natif de Hambourg, qui était arrivé là avec sa famille et avait entrepris la culture du cotonnier. Par son caractère, ou je ne sais par suite de quelle autre circonstance, il s'était attiré la haine de tous les habitants de l'île. Un jour, en revenant chez lui après une courte absence, il trouva sa famille assassinée et sa demeure incendiée. C'est en parcourant la distance qui sépare Rivas de l'océan Pacifique que je rencontrai l'inspecteur de la Canal company pour la construction de la route de Virginie-Bay vers San Juan del Sur. Les ouvriers qu'il employait sur ce point étaient pour la plupart Indiens et je fus désagréablement et douloureusement impressionné en voyant la manière dont il les traitait et en entendant les opinions qu'il énonçait à telle enseigne qu'en automne dernier, en traversant Nicaragua, je ne fus que médiocrement étonné en apprenant que Wœniger lui-même avait été égorgé par les Indiens.

L'origine de ce sentiment peut trouver sa raison d'être dans l'histoire de ce pays; si pourtant elle est demeurée vivace dans cette île plus que partout ailleurs, on peut en trouver la cause dans l'isolement de ses habitants, chez lesquels on retrouve de nombreux vestiges de l'ancienne idolâtrie aztèque. Les missionnaires chrétiens ont fait les efforts les plus persistants pour arriver à l'extirpation de cette idolâtrie et ils ont rencontré une résistance beaucoup plus vive dans cette île que chez les autres peuplades de la même croyance. Tout récemment encore on a découvert que ces insulaires adoraient en secret d'anciennes idoles païennes.

Après Wœniger, et presque en même temps que lui, un autre Allemand, de nom de Campe et natif de Magdebourg,

avait demeuré dans l'île. Je fis à Grenade la connaissance de ce dernier. Il ne s'exprimait pas défavorablement quant au caractère de ces Indiens, mais il conservait cette opinion que l'on devait toujours être sur ses gardes dans leur voisinage et, bien qu'il eût son établissement dans l'île, il préférerait laisser son bien improductif et demeurerait à Grenade avec sa famille. Je sus depuis qu'il avait définitivement abandonné le séjour d'Ometépe, mais ce qu'il y a de remarquable c'est qu'un troisième Allemand vient de s'y installer. Pour ce qui est de Campe, il s'était acquis chez les habitants de l'île, une considération si grande qu'on le nommait en plaisantant le roi d'Ometépe.

Je ne trouvai pas d'autre moyen de transport que l'un de ces ennots indiens qui vont presque chaque jour approvisionner le marché de Grenade d'oranges, de melons d'enu, de noix de coco et d'autres fruits. Campe qui m'avait promis de s'occuper de la chose, me fit dire, le 12 février au matin, qu'il avait arrêté mon passage, au prix de six réaux et que le bateau partirait à midi. Je me préparai promptement au départ et je me dirigeai, à l'heure voulue, vers la mer où je trouvais bientôt le maître du canot qui, au lieu de six réaux, exigea six dollars pour prix de mon passage, ainsi huit fois le prix convenu. Les représentations que je lui fis à ce sujet n'eurent aucun résultat et quand cet homme s'aperçut que je m'échauffais à la discussion, il s'étendit la face contre terre et ne me prêta plus la moindre attention. Au même instant je vis arriver Campe et je réclamai son intervention. Après qu'il eut échangé quelques mots avec cet homme, il me rapporta sa réponse qui était celle-ci : « Cet étranger arrive, d'un air de commandement, armé de pistolets et d'un fusil et nous ne voulons pas de ces

gens dans l'île. Je ne l'emmènerai pas quoi qu'il veuille donner pour son passage. »

Cet obstacle imprévu ne me fit pas renoncer au projet de visiter Ometépe. Immédiatement après le canot, se trouvait une misérable conque dans laquelle on pouvait à la rigueur se hasarder à traverser les vagues élevées du lac de Nicaragua; c'était un tronc d'arbre creusé, dont les bords défectueux étaient en mauvais état et dont le fond était percé de trous. La vergue avait deux doigts d'épaisseur et l'équipage se composait d'un vieillard et d'un enfant. Je demandai au premier son avis sur la manière d'agir de son compatriote. « Je ne puis donner raison, me répondit-il, à celui qui manque à sa parole. » Mais en même temps je voyais qu'il s'efforçait d'effrayer de ma part toute demande de me conduire à l'île. Je réussis enfin à vaincre sa répugnance.

Il était tard déjà dans l'après-dînée, quand nous quittâmes la plage de Grenade. Jusqu'à la pointe extrême de Isletas, nous suivîmes le courant en droite ligne vers l'E. et comme dans cette direction, il était impossible de singler contre la mousson, on devait ramer activement pour pouvoir avancer. A la nuit tombante le vent, très violent, nous permit d'aborder à la pointe extrême du groupe d'îles. Nous passâmes la première partie de la nuit à la belle étoile, étendus sur une couette de lave et sur la falaise où venaient se briser les vagues de la mer. Quand la lune se fut levée et que le vent se fut un peu apaisé, nous continuâmes notre voyage; d'abord le mouvement des rames sullit mais bientôt, à l'entrée d'un courant S. E. un lambeau de linge fut hissé en guise de voile. Le vieillard s'assit au gouvernail tandis que le jeune garçon tenait en main la corde à laquelle était attachée la voile. A la moindre secousse imprimée par

la violence du vent, on devait lâcher la corde, seul moyen d'empêcher que le canot ne fut renversé. A la pointe du jour le vent redoubla de violence. Les vagues étaient soulevées à une hauteur toujours plus grande et elles ne cessaient de venir se briser contre les bords de notre chétive embarcation. N'osant plus rester assis, je me couchai tout du long dans le fond du canot, déjà rempli d'une eau que chaque vague venait encore renouveler. Quand nous approchâmes de l'île de Zapatera, je commençai à me demander si j'aurais, le cas échéant, la force de l'atteindre à la nage. Encore l'affirmative n'était-elle pas complètement rassurante quand je songeais aux alligators qui fourmillent aux abords de la terre ferme et surtout à cette circonstance que l'île est inhabitée et ne forme qu'une grande forêt.

Quand j'eus passé près de six heures dans ce bain imprévu, traversé de part en part, par l'eau et le froid, nous abordâmes enfin heureusement à la côte N. de l'île d'Ometépe, où je me laissai conduire dans la première habitation humaine que nous rencontrâmes. Je trouvai une franche hospitalité chez les habitants d'une hutte cachée au milieu des arbres et des buissons; ils m'offrirent un déjeuner au chocolat et pour mon dîner, j'eus une soupe aux perroquets et des pigeons sauvages, cuits avec du riz; j'avais tiré ces derniers sur l'arbre le plus voisin. J'avais en la précaution d'emporter, outre mes armes, des habits de rechange qui avaient été garantis de l'humidité par la peau de buffle dans laquelle je les avais enveloppés. Après m'en être revêtu et avoir fait ce repas, je me trouvai dans un état très satisfaisant. Mais bientôt je me sentis accablé d'une somnolence insurmontable et vers le soir, je me réveillai, secoué par de violents frissons de fièvre, accompagnés de chaleurs brûlantes

et de transpiration. Je passai cette nuit fiévreuse en plein air, en dehors de la hutte, et sur un banc large d'un pied et demi et cela par la bonne raison qu'il n'y avait pas de place pour moi dans l'intérieur. Après différentes atteintes de maladies auxquelles je fus exposé pendant mon voyage, je restai convaincu que ce dont on souffre le plus dans ces circonstances, c'est de la privation d'un bon lit. Ces accès de fièvre sont toujours accompagnés chez moi d'une extrême sensibilité de la peau et des muscles, si bien que le simple attouchement d'un objet dur et anguleux devient pour moi l'occasion d'une souffrance très vive. Le paroxysme de la fièvre provoqua chez moi des explosions de colère et le besoin de me livrer à des voies de fait. Pendant cette nuit ma fureur se tourna contre moi-même. En reprenant connaissance, après un accès de délire, je me surpris, tenant en main mon marteau de minéralogiste, dont je voulais me servir pour donner une autre forme à ma hanche droite qui me faisait beaucoup souffrir. J'avais essayé vainement d'arriver au même résultat en les heurtant très vivement et à plusieurs reprises contre le banc sur lequel j'étais couché.

C'est un fait remarquable et qui est particulier à ces sortes de fièvres du Nicaragua, que six grains de quinine et un jour de diète, préservent d'un second accès. C'est le régime que je suivis et j'en éprouvai un soulagement immédiat.

Je me suis prescrit comme un devoir de communiquer mes observations dans différents cas de maladie, dans l'espoir qu'elles pourront contribuer à éclairer les discussions que l'on a soulevées sur la nature du climat du Nicaragua et des maladies endémiques ou d'acclimatation. Le lecteur, s'il remarque que je constate de fréquentes pertur-

bations dans l'état de ma santé, ne devra point perdre de vue que ces perturbations se produisaient dans des circonstances telles que, dans aucun pays du monde, on n'eût été à l'abri de leurs fâcheuses conséquences et que, bien qu'il ne put être question dans ces lointains pays, des soins et des ménagements qui, en Europe, sont la condition essentielle de guérison de ces mêmes maladies, celles-ci, dans le Nicaragua, n'étaient que passagères.

Le même jour je me trouvais assez fort pour pouvoir me promener dans les environs et me faire une idée de la nature du pays. Pendant la nuit un vent très violent s'était élevé et le lac ressemblait à une mer houleuse. Je trouvais les bords du lac couverts d'une masse innombrable de mollusques à double coquille, nouvellement rejetés par les vagues et qui, presque tous, vivaient encore. Ces mollusques d'eau douce me parurent appartenir à trois espèces différentes et à deux générations. L'eau est si poissonneuse en cet endroit que je vis un jeune garçon prendre d'un coup de filet de quoi nourrir une famille entière. Les poissons pris étaient de deux espèces que dans le pays on nomme Mojarrá et Guapote. Non loin de la hutte où j'étais descendu, il y avait une plantation de cacaoyers dont le rapport me semblait être la seule ressource de ses propriétaires. De semblables huttes, entourées comme celle-ci de quelques morceaux de terre cultivée, étaient disséminées çà et là dans cette partie de l'île, mais dans l'intervalle se retrouvaient des terrains incultes et à l'état sauvage, des bois, des fourrés inextricables, des parties de savane. Tout près de la hutte que j'habitais, je vis des daims courir dans le bois et comme je visitais une habitation du voisinage, on me fit remarquer un arbre dont la cime était occupée par une bande de singes noirs.

A quelques milles du point où nous avions abordé, se trouve le village de Moyogalpa sur les bords du lac. Ce nom est aztèque et signifie, en traduisant littéralement : Maison de mouches — *de moytl*, des Mosquitoes, et *Galpa* — un groupe de maisons. Le chemin qui y conduit traverse une belle contrée boisée comme un parc. A cette époque de l'année l'herbe était dure et desséchée et ne fournissait qu'un pâturage à peine suffisant à quelques vaches maigres et à des chevaux décharnés, mais les arbres et les buissons étaient presque tous recouverts d'admirables parures de fleurs. Le village est composé de huttes de terre et de roseaux, recouvertes de joncs et de feuilles de palmiers et presque toutes agglomérées au centre du village; quelques-unes, plus éloignées, sont entourées de buissons et d'arbres et quelquefois séparées des autres par une partie de forêt ou abritées par des bouquets de hauts palmiers.

Dans la maison de l'un des principaux habitants du village, je vis un jeune garçon de quatre ans dont le corps était en grande partie couvert par des excroissances qui ressemblaient à des pointes de cornes de vaches que l'on aurait sciées et appliquées sur un corps humain. Le pauvre garçon avait de ces excroissances sur les tibias, sur les mollets, sur les cuisses, sur le front, le menton et la lèvre inférieure. Du reste la peau de son corps était assez belle et paraissait saine. Cet enfant touchait extraordinairement fort, ainsi que l'une de ses petites sœurs qui avait le ventre tout difforme. Le père et la mère, de pure race indienne, avaient une constitution forte et saine et n'étaient pas dépourvus de beauté. Chez d'autres habitants je remarquai, sur diverses parties du corps, des dartres sèches et chez d'autres encore des marques et des cicatrices produites par une

maladie de la peau. Je rencontrai à Grenade des personnes offrant les mêmes particularités. Une jeune femme, entre autres, avait chaque articulation des doigts garnie d'excroissances semblables ou affectant des formes encore plus bizarres. Elle désirait que le d^r B. les lui enlevât. J'étais présent à cet essai d'amputation. Le d^r tailla d'abord une sorte de sillon horizontal; à mesure qu'il creusait plus profondément, cette substance qui s'était d'abord montrée dure, non poreuse et privée de sensation, devint plus molle, tachetée de points sanguinolents et sensible, jusqu'à ce qu'enfin la patiente déclarât, avec des cris perçants, ne plus pouvoir supporter la douleur et renoncer à l'achèvement de l'opération.

Pour autant que j'ai pu juger de la roche de l'île d'Ometépe, c'était de la lave basaltique, semblable à celle d'Isletas et provenant des éruptions du Mombacho. Il est évident d'ailleurs que ces deux îles ne doivent leur existence qu'aux éruptions des deux cratères. Il semblerait donc qu'autrefois cette île était divisée en deux parties et que des torrents de lave ont comblé l'intervalle qui les séparait. Des recherches dans les bas-fonds qui relient les deux moitiés d'îles pourraient faire découvrir la manière dont cette réunion a eu lieu. L'île en général possède peu de terrains propres à la culture, en ce sens que les deux montagnes descendent directement jusque dans le lac dont les bords sont, en grande partie, rocheux. Les seuls endroits où l'on rencontre quelques traces de végétation sont ceux où se trouvent des anses de tuf volcanique. Aux bords de l'eau, ces endroits se forment en ravins semblables à ceux que l'on doit traverser pour arriver à Grenade.

Il est inexplicable que l'on applique à l'un des deux

pics d'Ometépe, le nom des deux montagnes et de l'île tout à la fois ce qui équivaut à peu près à la dénomination que l'on donnerait en Allemagne à un pic que l'on nommerait « les deux montagnes. » On nomme l'autre pic Madera et quelquefois — mais incorrectement — Madeira, qui est la forme portugaise, tandis que Madera est la forme espagnole. Bülow prétend que le premier de ces pics peut avoir 5,100 pieds d'élévation et le second 4,199; depuis lors, à ma connaissance il n'a été fait aucune autre estimation. L'ascension du pic d'Ometépe ne peut s'accomplir sans de très grandes difficultés. Les régions inférieure et centrale en sont boisées, mais la partie supérieure, qui est très escarpée, consiste en savanes de la nature de celles qui recouvrent la partie la plus élevée des flancs du Telica. Le pic de Madera est couvert de bois très épais et j'ignore s'il est facile ou non de s'y frayer un passage. L'antiquaire trouverait sans doute à y faire un riche butin en découvertes concernant les antiquités indiennes.

Pendant le temps que je passai au pied du pic d'Ometépe, j'eus l'occasion d'observer plusieurs phénomènes météorologiques produits par le voisinage du volcan. Tandis que pendant la bonne saison, le ciel du Nicaragua est pur et sans aucun nuage, on voit, au dessus du sommet de la montagne, un gros nuage noir qui se roule en bondissant dans la direction du vent, du N.-E. au S.-O. et disparaît d'un côté pour reparaitre à l'instant de l'autre. La mousson N.-E. est obligée de s'élever, de ce côté, jusqu'au-dessus de la cime de la montagne qui entrave son cours. Il est probable que, par suite de ce choc, une partie de l'humidité se condense en forme de nuage, tandis que la violence du courant, venant du côté opposé, apporte des cou-

ches d'un air plus chaud qui en opère la dissolution. Il n'est pas rare de voir ce nuage se fondre en une pluie qui traverse un brouillard transparent pour retomber en larges gouttes sur la terre mais qui ne dépasse pas l'endroit au dessus duquel se trouve le nuage. J'ai même remarqué ce fait au pied de la montagne, du côté nord; mais de ce côté aussi il arrive souvent, vers le soir, des coups de vent très violents qui se précipitent des flancs de la montagne. Aussi longtemps que j'ai habité l'île, j'ai toujours vu le sommet de la montagne entouré de vapeurs et de brouillards. Quelquefois s'étaient des couches superposées de nuages, se roulant dans l'espace et disparaissant d'un côté pour reparaitre ensuite, agrandis, d'un autre. C'était un beau spectacle que j'admirai plus d'une fois sur les deux pics, de même que sur le Mombacho, mais ce n'est que sur les pics d'Ometépe que le phénomène se produit d'une manière constante.

Le 18 février je quittai l'île et me fit transporter à San Jorge. Dans cette saison, l'eau, suivant le cours du vent, la traversée se fait en moins d'une heure. Aussi, autant il est facile d'y arriver, autant on éprouve de difficultés pour le retour, surtout avec un petit canot. En temps de pluie, alors que quelquefois s'élève un léger vent du sud, il en est autrement; mais à l'époque des fortes moussons, les bateaux pour San Jorge sont souvent retenus plusieurs jours avant que le vent s'apaise.

Le village indien de San Jorge peut, en quelque sorte, être considéré comme le port de Kivys dont il est éloigné de quelques milles. J'étais recommandé à l'alcade du lieu, dont la femme, d'une très grande beauté, était d'une famille de pur sang espagnol, je pourrais même dire du sang des anciens Goths. C'était une femme assez mince, aux

traits nobles, aux formes élancées, qui contrastaient d'une manière extraordinaire avec son grossier entourage et dont le maintien et les manières élégantes m'embarrassèrent beaucoup quand, selon l'usage du pays, elle s'approcha de moi pour m'offrir une coupe de vin.

La route de là à Rivas traverse une partie de pays d'une fertilité extraordinaire et toute parsemée de plantations de cacaoyers, de champs de maïs, etc. La végétation est si luxuriante qu'elle envahit tout, si bien que, lorsque les regards sont tournés vers le N.-E., les deux sommets des montagnes dominant seuls le paysage et toute la plaine, les collines, les jardins et les champs sont couverts de verdure. Ce spectacle, admiré de la place du marché de Rivas, situé au milieu de la ville, est de l'effet le plus surprenant.

CHAPITRE X.

L'isthme de Rivas. — La ville et le paysage. — Descente vers l'océan Pacifique. — Les ingénieurs. — Saline. — Les bords de Brito. — Le projet de canal. — Un Jicaral. — La Concordia. — On est San Juan del Sur? — Nizacobo. — La route de transit. — Arbres qui se courbent lentement. — Galpes nicaraguénas. — Odeur des insectes. — Bahía de la Virgen. — Rio de las Lajas. — Un capitaine anglais devient hôtelier nicaraguén, courtier et interprète. — Commerce en gros opéré dans de petites proportions. — Echange de politesses internationales. — Célébrités politiques : Laureano Pineda et Fruto Chamorro. — Retour à Grenade.

La ville de Rivas, que quelques anciennes cartes confondent par erreur avec celle de Nicaragua, est le chef-lieu d'un département qui, dans le fait, porte ce dernier nom. Elle est située dans une contrée d'une fertilité et d'une magnificence extraordinaires. La ville en elle-même n'offre que l'image de la destruction, elle tombe en ruines. Les tremblements de terre et les désastres des révolutions se sont réunis pour endommager les constructions qu'ils n'ont pas entièrement dévastées. Pendant mon séjour dans ce pays, alors qu'on croyait encore à la réalisation du projet de canalisation et qu'on ne doutait pas que Rivas se trouverait sur la nouvelle route du commerce des deux continents, les indigènes firent tous les efforts possibles pour se

montrer dignes de cette haute destinée. On abattit de vieux murs; l'argile qui avait servi à les construire fut arrachée, pillée de nouveau et retravaillée pour en faire du mortier et, malgré l'absence complète de tout moyen mécanique, on parvint, grâce à une patience extraordinaire, à scier des planches. Mais depuis que leur attente a été si cruellement trompée, leur énergie a également fui sans retour.

Autant est pénible l'impression que fait éprouver, dès qu'on entre dans la ville, la vue de ces bâtiments aux toits effondrés, ces constructions percées à jour, autant on se sent rempli d'admiration quand le regard, après avoir parcouru cette cité désolée, va se reposer sur le paysage qui l'entoure et qu'on peut nommer à bon droit le jardin du Nicaragua. Des plantations de canoyers, de bananiers, des champs de maïs, des vergers, des bosquets de magnifiques palmiers disséminés çà et là et dominant le tout, recouvrent de luxuriantes richesses la plaine qui s'étend en pente douce jusqu'au lac et ici, comme partout où on peut les apercevoir, les deux pics d'Ometépe impriment un caractère de grandeur à ce paysage si beau déjà par lui-même.

Quand j'appris que les ingénieurs occupés du plan du canal étaient arrêtés dans un endroit des bords du Pacifique, nommé Britto, je pris un guide pour parcourir cette ligne qui allait acquérir une si grande importance. On doit avoir trouvé, entre Britto et l'embouchure du Rio de las Lajas qui va se jeter dans la mer entre San Jorge et la baie de Virginie, une crique, de proportions favorables au projet en question. Toutefois il est évident que l'exécution de ce projet ne dépendait pas seulement du profil d'une ligne d'écluses et quel qu'il ait été d'ailleurs le résultat des recherches et des études que l'on a faites dans cette contrée,

toujours est-il qu'il fit abandonner le but qu'on s'était proposé en reliant les deux océans.

Le pays que je traversai pour arriver au Pacifique est couvert d'éminences et plusieurs parties en sont fort belles. Quelques-unes d'entre elles doivent, par leur situation et leur constitution atmosphérique, faire partie des contrées les plus salubres du Nicaragua et toute la région comprise entre la mer et le lac dans la direction du nord-ouest, en traversant Jinotepé, peut être avantageusement recommandée aux colons qui voudraient y former des établissements. S'il ne se trouve pas de port important sur ces bords, au moins il ne manque pas de petits golfes qui pourraient facilement donner abri aux bâtiments d'un service de cabotage. Ce service serait fort utile au commerce de cette contrée, en ce sens qu'il servirait à réunir, dans un port considérable d'exportation, tous les produits du pays.

Le chemin me conduisit tout d'abord à travers des habitations répandues dans la plaine et entourées de jardins richement garnis d'arbres au feuillage épais dont les branches ployaient sous le poids des fruits. On ne pourrait rêver une situation plus agréable que celle de ces habitations d'où l'on embrasse d'un seul coup d'œil une immense étendue de pays. Sur la hauteur, qui forme une espèce de plateau on rencontre de petites savanes émaillées de buissons fleuris, d'où s'élèvent des groupes de sagoutiers vinifères. Enfin le chemin pénètre dans le bois dont les arbres, à mesure que l'on approche de la mer, deviennent plus grands, plus beaux et plus ombreux. J'atteignis un petit ruisseau qui roulait des eaux transparentes au pied d'arbres d'une prodigieuse élévation, sur un lit de sable fin et de cailloux luisants, où s'agitaient une foule de petits poissons et de coquil-

lages ; non loin de là je rencontrai les piquets d'arpentage des ingénieurs.

Au loin on entendait mugir la mer ; nous traversâmes une lagune saline, entourée de la végétation qui lui est particulière. Quelques Indiens étaient occupés à prendre une charge de sel qu'un mulet devait transporter à dos ; il y a quelques places desséchées et recouvertes d'une mince couche de sel. A cette époque l'eau s'était retirée presque partout et celle qui restait formait un épais limon. Pour étudier plus minutieusement le terrain, il m'eut fallu un temps plus long que celui dont je pouvais disposer et, dans tous les cas, c'eut été chose fort difficile.

Quand, à la sortie du bois, je me trouvai sur les bords de la mer, j'avais devant moi un spectacle du caractère le plus imposant. Le rivage s'étend en ligne courbe du nord-ouest au sud-est. La forêt s'avance sur toute la ligne des bords jusqu'à quelques centaines de pas de la mer ; l'intervalle qui les sépare est recouvert d'un sable doux et fin, tout parsemé de jolis coquillages. De cette blanche nappe de sable s'élève çà et là une roche noire et dentelée contre laquelle l'écume des grandes vagues de l'Océan, réduite en une blanche vapeur, venait, à intervalles réguliers, se heurter et rejailissait en l'air. De temps en temps un poisson, laissé à sec par le départ des eaux, venait bondir sur le sable de la plage jusqu'à ce qu'un flot nouveau fut venu le rendre à son élément. A l'extrémité sud-est, on voyait la Punta de Santa Helena, dernier fragment des monts costariens, s'avancer, en saillie raide et escarpée, jusque fort avant dans la mer.

C'était là l'endroit que quelques personnes, fort mal renseignées sans doute, m'avaient désigné comme devant être le point de jonction entre le canal et l'océan Pacifique. Un

simple aperçu du pays pendant cette excursion et une rapide inspection de ces côtes me convainquirent à l'évidence qu'il n'avait jamais pu en être sérieusement question. Abstraction faite du projet de canal, cette plage n'offre pas un port naturel, et ce ne serait qu'au prix de peines et de dépenses extraordinaires que l'on parviendrait à y faire les travaux d'expropriation.

Mon intention était de longer les côtes, d'ici à la baie de Concordin, actuellement San Juan del Sur, mais mon guide m'apprit qu'il n'y avait pas de route frayée à travers la forêt, et je pus me convaincre par moi-même que nous rencontrerions des obstacles insurmontables. Je me décidai donc à retourner à Rivas et à remettre au lendemain mon excursion à la baie de Concordin.

Le soir, très tard, je trouvais à Rivas l'occasion de remettre à l'ingénieur en chef, M. Childs, la lettre de recommandation que l'on m'avait donnée pour lui. Ses devoirs envers la compagnie lui prescrivaient une discrétion absolue quant aux résultats des explorations entreprises. Je comprenais cela parfaitement, bien que si, dès le début, la compagnie n'avait si fort poussé à l'exécution de cette colossale entreprise pour assurer en même temps le succès chimérique de spéculations accessoires, tout ce luxe de mystères n'eut eu aucune raison d'être, car tous les privilèges et avantages qui lui revenaient de droit lui étaient parfaitement assurés. Toutes ces précautions discrètes trahissaient la conviction que le canal en pourrait être construit, tandis que la compagnie ou ses membres initiaux apportaient leurs actions à cet homme. Sur toute la ligne où on étudiait le projet, et où tant d'intérêts étaient mis en jeu, on respirait une atmosphère de spéculation et d'opérations mystérieuses, combi-

nées par la friponnerie et dont le succès reposait sur d'aveuglantes espérances, et celui qui prêtait au soupçon de vouloir s'attribuer une petite part de ce colossal butin, devait supporter des regards bien défiant, sinon des regards ennemis.

Pour arriver de Rivas à San Juan del Sur, on suit l'une des routes qui conduisent à Costa-Rica. Le pays, dans cette région, est presque à l'état sauvage, à l'exception de quelques parties cultivées pour les besoins du bétail.

C'est sur cette route, qui offre une grande diversité de perspectives, que j'admirai pour la première fois la forme caractéristique d'une Jicaral ou Calebassier (*Crescentia*). L'écorce de ses fruits sert à faire des coupes (Jicaras) et d'autres vases (Guacales). Différentes variétés de cet arbre sont cultivées dans les jardins et autour des habitations de cette contrée; par contre on en rencontre une espèce sauvage dont les fruits ne peuvent guère être utilisés, dans les environs de localités qui se trouvent d'ailleurs dans des conditions excellentes. Qu'on se figure dans une gorge profonde et d'une certaine étendue, une portion de terrain glaiseux et cultivable, qui, en temps de pluie, se détrempe et forme une boue épaisse alors qu'à l'époque de sécheresse il se durcit de nouveau et présente des crevasses béantes. Par les aspérités de sa surface et sa couleur noirâtre, il ressemble en quelque sorte à un champ de lave. De petits arbres, rabougris, aux branches éruciformes, garnies d'un feuillage étioilé, poussent çà et là. En revanche, une luxuriante végétation de broméliacées parasites s'étale en touffes d'arbrisseaux rouges et verts, chargés de fruits jaunes, de forme conique et qui ont l'apparence d'énormes oranges. Entre ces petits bosquets se trouvent des couches de gazons relevées par des

boissons d'aracins aromatiques. Tout autour de ces arbrisseaux, la terre est couverte de fruits tombés que les bœufs recherchent avec avidité. A certaines époques de l'année tout ceci végète péniblement et les os épars des bœufs, qui ont péri en cet endroit de faim et de soif, complètent le tableau de ce paysage dont je ne pus voir que la partie qui avoisinait la route de San Juan del Sur. Ces régions, d'une nature toute particulière, s'étendent au pied du plateau de Chontales, de Matagalpa et de New-Segovie.

Plus loin la route traverse des endroits dont le sol, quoique de même nature, conserve une humidité permanente et est recouvert de fourrés épais d'arbres toujours verts qui semblent appartenir à l'espèce des *fiens elastica*. Un lait blanc et très abondant s'écoulait des branches rompues de ces arbres. Ces buissons apparaissent dans le lointain comme des îlots de verdure au milieu de ces terrains recouverts de gazon desséché et de broussailles qui, à cette époque, sont presque entièrement dépouillées de verdure quoiqu'elles aient conservé leur riche décoration de fleurs blanches, jaunes, rouges et violettes.

Plus loin, à l'ouest, où les côtes s'élèvent à une hauteur qui doit dépasser mille pieds, le chemin conduit à travers une partie de la forêt qui est admirable et qui continue, du reste, à longer, presque sans interruption, les bords du Pacifique. Nous arrivâmes près d'un ruisseau qui coule en cascade écumante dans un ravin profond et dont le lit, comme tout ce côté de la montagne, est incrusté de filons de carbonate calcaire. On en trouve dans les environs qui forment de véritables masses rocheuses. Des rocs tertiaires, formés de sable et de pierres calcaires ressemblant aux roches occidentales de Jinotepet, semblent cimenter les collines du

bord; mais l'épaisse végétation, dont ils sont recouverts, empêche généralement d'en étudier la nature ou du moins rend cette étude très laborieuse. En retournant de San Juan del Sur à Virginie-Bay, je trouvai sur la route des amas de pierres calcaires, provenant d'une carrière des environs, et préparés pour être transportés au four; je n'y pus découvrir aucun vestige de pétrification.

Nous attrapâmes un de ces ruisseaux qui, sur ces rives, viennent se jeter dans la mer après avoir traversé des ravins garnis de verdure. En cet endroit mon guide abattit d'un coup de pierre, lancé de loin, un oiseau qu'il nomma le roi des vautours *rey de Zopilotes* (*Sarcorampus papa?*) qui s'était posé sur un banc de sable au bord de l'eau. L'adresse des indigènes du Nicaragua et la facilité avec laquelle ils atteignent leur but est si extraordinaire que des personnes, dignes de foi, m'ont affirmé en avoir vu quelquefois assommer un chevreuil d'un coup de pierre.

La petite baie de Concordia, sur le rivage de laquelle s'élève la ville de San Juan del Sur, c'est à dire San Juan de la mer du Sud était encore, à l'époque où je la visitai, une rive complètement inhabitée. Il était pourtant décidé dès lors que les vaisseaux pouvaient y aborder et y débarquer des passagers. C'était donc l'endroit désigné comme le point extrême du chemin des navires dont le rétablissement est la source dont accoucha la montagne de la « Canal Company. » Il est généralement connu maintenant sous le nom de route de transit. A cette époque on avait commencé à percer le chemin à travers la forêt et, quand j'arrivai à la baie, je trouvai trois ou quatre hommes occupés à construire, avec des branches d'arbre, une hutte destinée à devenir la première habitation

de la ville nouvelle, hutte qui me servit d'abri pour cette nuit là.

Hormis cette hutte, on ne trouvait pas, dans toute la contrée environnant la baie, la moindre trace d'habitation humaine et la forêt s'étendait, sans interruption, jusqu'à la limite des fîots. Aujourd'hui encore les quelques constructions dans lesquelles consiste la petite ville, n'ont pu enlever au paysage son caractère sauvage. Un petit ruisseau qui coule au milieu du bois sur un lit de cailloux et de sable, se glisse entre des fourrés de rhizophores-mangles, arbustes qui indiquent ordinairement un endroit insalubre. Ses bords, d'où s'échappaient leurs racines, est couvert d'une multitude de coquilles d'escargots qui, à mon approche, se mirent toutes en mouvement; je reconnus alors que chacune d'elles contenait un petit crabe.

Sur la rade, dont l'entrée est entourée des deux côtés par des roches escarpées, se trouvait un vaisseau dont on avait détaché un canot. Je n'étais pas encore descendu de cheval que déjà celui-ci abordait et que l'un des hommes me demandait en anglais où se trouvait la ville de San Juan del Sur. « Nous nous trouvons au centre de sa rue principale, lui répondis-je, et voici son meilleur hôtel, fis-je, en désignant une des huttes. »

Après quelques explications, j'appris que mon interlocuteur était M. H. de San Francisco et le propriétaire de la brigantine qui arrivait de « la porte d'or » californienne, pour acheter des provisions à San Juan del Sur. On peut se figurer la déception de ces voyageurs qui avaient fait, dans ce but, une traversée de plusieurs milliers de milles et qui, en arrivant, découvraient que la ville n'existait même pas et que l'endroit de leur débarquement ne possédait pas de

ressources suffisantes pour nourrir pendant un seul jour les six hommes de l'équipage; bien plus, que mon cheval lui-même, que je ne parvenais pas à décider à manger des feuilles d'arbre, risquait fort de périr faute de fourrage. M. H. reprenant prit son parti de cette description avec le sang froid d'un homme qui avait vu s'élever Sacramento et Stockton et ce ne fut qu'incidemment qu'il fit cette observation qu'à San Francisco l'on offrait en vente des plans lithographiés de San Juan del Sur, portant des noms de rîes, des maisons numérotées, l'indication des monuments publics et des terrains à bâtir qui étaient encore à vendre.

Cette nuit là mon gîte ne fut pas des plus confortables : un toit de branchage, une poutre de bœuf raccornie pour reposer mes membres, mes vêtements envahis par une quantité de mites qui commençaient à attaquer la peau, et l'on comprendra que mon sommeil n'ait pas été des plus doux. Les mites constituent un des tourments les plus insupportables du voyageur dans le Nicaragua. A la fin le vent qui, malgré une nuit sereine et un ciel tout constellé d'étoiles, soufflait avec violence et faisait ployer les cimes des arbres, m'endormit tout en m'arrosant de l'écume de la mer qui se brisait avec un bruit effroyable contre les côtes et venait rejaillir jusque sur ma couche. Le matin quand je me levai, la plage, dont le flux s'était retiré, était couverte de grandes anguilles, tachetées comme des panthères et qui avaient été laissées à sec par la mer. Les indigènes me dirent que ces poissons étaient venimeux et que tous les animaux marins qui s'en approchaient mouraient aussitôt.

La baie consiste en une échancrure de terrain qui forme les deux tiers d'un cercle. Immédiatement après, du côté nord de l'entrée, se trouve une seconde anse de forme som-

blable, nommée baie de Nagascolo. On peut, en traversant la partie avancée du terrain, arriver de San Juan à cet endroit sans trop de difficultés et si jamais un établissement important s'élève dans ces environs, sa place est marquée sur l'isthme qui s'étend d'une baie à l'autre. Quoi qu'il en soit, les conditions géographiques qu'exige la formation d'une place de mer d'une importance considérable, ne se rencontrent pas ici et pourtant, quand un jour la population du Nicaragua aura atteint le chiffre de plusieurs millions, il se pourrait qu'on vit s'élever ici une ville de dix à quinze mille âmes.

Cinq ans plus tard, vers la fin de 1855, lorsque je revins de Californie, je revis cet endroit. Le passage des voyageurs est accompagné de tant de trouble et d'agitation et se fait avec tant de précipitation qu'il me fut impossible de me rendre compte du nombre de maisons dont était composée la ville d'alors, non plus que du nombre de ses habitants; cependant je ne crois pas que ses constructions dépassent le chiffre de vingt. Elles sont formées de lattes et de planches qui sont envoyées par mer, tout sciées et préparées. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à me procurer ici une assiette de potage que je dus manger debout, ne trouvant pas de place pour m'asseoir; la fermière allemande qui débitait ce mets le faisait payer un demi-dollar par personne. Presque toutes ces constructions se trouvent à l'ombre de grands arbres que l'on a eu le bon esprit de laisser subsister, lorsqu'on rasa la forêt dans les environs. Lorsqu'on arrive dans la baie, ce petit établissement fait l'effet d'un faubourg extérieur de grande ville. C'est le dernier endroit habité du Nicaragua, sur la côte méridionale de la mer.

La route nommée route de transit, qui conduit d'ici à Virgin-Bay, est une voie qui répond à son but et qui se trouve dans d'assez bonnes conditions. Quand je la traversai en 1855, pendant la saison des pluies, je la trouvai sèche et solide. La partie qui traverse les collines derrière San Juan, est fort belle et la société de voyageurs dont je faisais partie, en trouva l'air si pur et si rafraîchissant et la vue du paysage si attrayante, que la plupart d'entre eux voulurent faire cette partie de la route à pied. Plus loin, en approchant de Virgin-Bay, le paysage s'assombrit, mais on aperçoit encore de temps en temps à l'ouest la cime des pics d'Ometépe.

En février 1851, on me voyait encore de cette route, qu'un commencement de tranchée à travers la forêt. À ses deux extrémités, le lac de Nicaragua d'un côté et le Pacifique de l'autre, on tenait secret l'endroit où elle devait rejoindre la mer et l'on cherchait même à induire en erreur ceux qui eussent eu envie de faire des acquisitions en leur donnant, à dessin, de fausses indications sur des tracés trompeurs. Pour retourner à Rivas, je pris la direction de cette route en suivant autant que possible la ligne tracée au milieu des broussailles, bien que celle-ci fut interrompue en plusieurs endroits. La distance comprise entre le lac et l'océan est de douze milles anglais. Je rencontrai sur mon chemin, au milieu de la forêt, quelques gros corps d'arbres, renversés par terre et que le feu consumait lentement. L'une des extrémités était presque réduite en cendres, tandis que l'autre était parfaitement intacte; l'action du feu s'accomplissait par une combustion lente et étouffée qui s'avancait imperceptiblement comme celle d'un cigare et finissait par attaquer complètement l'arbre attaqué. Mon

guide m'assura qu'il avait remarqué quelques-uns de ces arbres dont la combustion durait depuis plus d'un mois. Je répète ici simplement ce qui m'a été dit sans pouvoir me prononcer à cet égard.

Comme je passais près d'un corps de travailleurs indiens, leur surveillant, un Anglais de ma connaissance, s'approcha de moi et m'invita à passer le reste du jour en sa société et la nuit dans sa demeure, à la Hacienda La Sebadilla, auquel cas il promettait de m'accompagner le lendemain à Rivas. Quelques jours avant il avait tiré, en plein champ, une panthère dont je vis la peau chez lui.

Nous montâmes à cheval le lendemain de très bonne heure et nous suivîmes la direction de la route percée à travers la forêt. Aux arbres qui bordaient les côtés du chemin, nous vîmes suspendus des nids de guêpes de formes différentes et extraordinaires. Mon guide me prévint qu'il était prudent de ne point parler haut pour ne pas attirer l'attention de ces insectes. Je ne tins aucun compte de cette recommandation et restai une centaine de pas en arrière de mes compagnons. Puis, passant près d'un de ces nids qui me parut d'une dimension remarquable — il mesurait en effet de quatre à cinq pieds de longueur — j'appelai à haute voix pour en faire l'observation à ceux qui me précédaient. Au même moment un essaim innombrable de guêpes s'élança du nid, se dirigeant vers moi. Je donnai de l'éperon à ma monture et je rejoignis au galop mes compagnons. Nous continuâmes tous ensemble notre course précitée, tandis que ces insectes irrités s'attachaient à nos chevelures et introduisaient leur aiguillon partout où elles pouvaient pénétrer. Chaque piqûre me faisait l'effet d'une goutte de feu et je n'étais nullement rassuré sur leurs consé-

quences. La douleur, cependant passa très vite, l'enflure fut insignifiante et de courte durée et l'action de ces piquûres se fit moins ressentir que ne le font souvent celles des moustiques. Je remarquai une autre fois que la détonnation d'un fusil près d'un de leurs nids, produisit la même excitation chez ces petits animaux. Je venais de tirer sur un oiseau quand un cri affreux retentit dans la forêt; c'était mon guide et je crus que mon coup l'avait atteint. C'était un essaim de guêpes qui avait fondu sur lui aussitôt après qu'avait retenti mon coup de feu.

Comme San Juan del Sur, Virgin-Bay existait à cette époque seulement à l'état de projet. Ce nom fut donné dans la forme espagnole — Bahia de la Virgin — à une petite sinuosité du terrain des bords sur laquelle on a, depuis, construit la ville nouvelle. Lorsque j'y passai, il ne s'y trouvait aucune habitation humaine et pas la moindre trace de culture. La forêt s'étendait jusqu'à la plage qui consistait en une couche épaisse de lave basaltique. Depuis lors la ville s'est élevée et l'automne dernier je l'ai rapidement traversée à mon retour. Elle est composée d'une double rangée de constructions en bois qui servent d'hôtels et forment une rue descendant en droite ligne jusqu'au lieu de débarquement des bateaux à vapeur. Un bâtiment plus grand, occupé par l'Agence de la Transit-Company, se trouve à l'angle inférieur de la rue, du côté de la mer. Les bâtiments ne peuvent approcher qu'à une centaine de pas des bords, à cause du peu de tirant d'eau, ce qui, joint à l'agitation continuelle de la mer, rend le débarquement et l'embarquement des voyageurs très difficile. Dans les environs du débarcadère, on voit des femmes brunes, aux yeux noirs, installées dans des baraques en plein vent où elles

servent du chocolat, du café, de la limonade, des rafraîchissements de toutes sortes et offrent aux passants des oranges, des mandarins et tous les fruits de ce climat.

Lors de cette seconde visite, arrivant de San Juan del Sur, j'entraî en ville un peu après la tombée de la nuit et j'en trouvai les maisons tellement encombrées de voyageurs qu'il me fut très difficile de me procurer une place pour me reposer. Pour avoir dormi, à trois personnes, sur le plancher nu d'une petite chambre de sept pieds de largeur sur six de longueur, on nous fit payer dix dollars dans une maison occupée par des Allemands. Autour de la cloison extérieure, par conséquent en plein vent, régnait un banc grossier sur lequel un homme s'était étendu. J'entendis un domestique lui faire observer que s'il voulait rester là pendant la nuit, il devait payer sa place. Les boissons et les aliments étaient détestables, bien qu'ils ne fussent pas compris dans cette dépense de dix dollars et que l'on comptait trois dollars par personne pour le souper et le déjeuner.

Entre Virgin-Bay et San-Jorge une petite rivière, le Rio de las Lajas, c'est à dire rivière de la pierre plate, vient se jeter dans la mer. Pendant la sécheresse, l'embouchure est obstruée par une barre de sable derrière laquelle l'eau est très profonde et va s'écouler au milieu de la forêt, plus haut que la rivière. A la saison des pluies, par contre, d'immenses quantités d'eau viennent se déverser en cet endroit. Les terrains qui entouraient un des côtés de l'embouchure, étaient la propriété d'un petit vieillard très bon, mais fort occupé de projets de spéculation et chez lequel je mis pied à terre. Mon hôte était convaincu que le canal, de la construction duquel le monde entier était préoccupé, viendrait rejoindre la mer, précisément à l'endroit où il

avait bâti sa maison et il s'attendait dès lors à fournir les vaisseaux des cinq parties du monde qui devaient passer sous la hune de son jardin, de tous les végétaux de la contrée, fèves, patates, etc. Je lui demandai s'il ne consentirait pas à me vendre son terrain. Il me répondit que personne n'était assez riche pour le lui payer, mais qu'il serait assez disposé à en affermer une partie, une caballeria (1). Je m'informai du loyer qu'il en demanderait et, après avoir réfléchi un moment, il me dit, d'un air sérieux et résolu, qu'il ne consentirait jamais à louer cette partie de ses propriétés à moins de dix dollars par an et il poursuivait s'attendre à me voir combattre des prétentions aussi exagérées. Le projet de canal avait amené chez ces gens cette confusion de toutes les notions de l'économie.

Il est vrai que l'embouchure du Rio de las Lajas était considéré à Rivas et à Grenade comme le point où, selon toutes les probabilités, le canal viendrait rejoindre la mer, en supposant toutefois, comme on le croyait alors, que c'est à Britto qu'il eut rencontré le Pacifique. Bien que cet espoir ne se soit pas réalisé, ce point reste, l'un des plus favorables de tout le Nicaragua. Le sol et le climat sont excellents et sont des plus propres à favoriser le développement de la culture de tous les produits coloniaux dont le commerce d'exportation semait rendu très facile en raison de la configuration topographique du pays. Les sentiments du beau trouvent aussi leur satisfaction dans ces lieux. Immédiatement à côté s'élève l'île d'Omotepe, derrière laquelle s'étale la ligne du bord aux ondulations garnies d'une riche

(1) La caballeria est une mesure qui varie de grandeur, mais qui comprend environ cent ares de terre.

végétation aux endroits où ce n'est pas la forêt elle-même qui lui sert de parure. C'est au milieu des accidents de terrain de ces côtes que jaillit la source de la rivière qui se perd dans les bois (1).

Je retournai d'ici à Rivas où je trouvai, à mon grand étonnement, toutes les commodités de la vie dans la maison d'un ancien officier qui avait servi autrefois dans l'armée anglaise. Pendant de longues années il avait fréquenté les cours allemandes en qualité d'Anglais et les villes de bains en qualité de joueur, et il en avait rapporté une foule d'anecdotes et d'aventures arrivées à Wiesbaden, Baden-Baden, Wildbad, etc. Pour un pays comme le Nicaragua et une ville comme Rivas, l'hôtel du capitaine C*** surpassait tout ce que les plus exigeants étaient en droit d'en attendre. On y trouvait des chambres très propres, de bons lits, une excellente table, parfaitement servie et sur laquelle les friandises même n'étaient pas oubliées et surtout on avait l'avantage d'avoir à sa disposition des domestiques nicaraguais admirablement dressés. Qu'on se figure combien fut agréable la surprise que j'éprouvai quand le matin, au réveil, je vis s'approcher de mon lit un valet poli qui m'offrit un bol de café brûlant et qui emportait mes habits pour les nettoyer. Semblable surprise ne m'était plus réservée dans aucune de mes pérégrinations sur le nouveau continent et je pardonnai aisément au capitaine d'avoir porté sur ma note un guide à cheval, alors qu'un simple domestique m'avait suivi à pied pendant une excursion dans les environs, comme aussi de m'avoir gugué au jeu l'excel-

(1) M. Séguier a placé dans son livre sur le Nicaragua une vue de ce paysage que j'ai dessinée. Elle se trouve intercalée dans le texte, page 335 du second volume (texte allemand).

lent mère qu'il nous fit servir à table. La seule chose qui m'affecta désagréablement dans cette maison, ce fut l'échange de mordantes observations entre les deux époux, échange qui eut lieu pendant le repas. Comme la dame rougeait avec beaucoup de délicatesse une aile de volaille, le mari fit une remarque déobligante sur l'usage qu'elle faisait de ses doigts pour cette opération. « Je sais pertinemment, lui répondit sa femme, que la reine Victoria elle-même se sert de ses doigts pour manger une aile de pigeon. » « Que savez-vous, Madame, de la reine Victoria? » interrompit son peu galant mari, devant tous ses hôtes, et avec une intonation tout ironique.

De là j'envoyai un messenger à Grenade pour me ramener mon cheval. Dans l'entretemps le propriétaire de la brigantine californienne arriva à Rivas avec l'intention d'y prendre une cargaison — fût-elle même incomplète — des marchandises les plus indispensables. Comme il ne comprenait pas l'espagnol, il me pria d'être son interprète. A force de démarches, qui eurent pour premier résultat de faire monter de cinquante pour cent le prix de toutes les substances alimentaires que produisait la province de Rivas, nous parvîmes à réunir du maïs, du riz, des fèves, des poules et des œufs pour une somme d'environ 600 dollars. Les achats avaient été faits par un courtier indigène et la manière dont se fit avec lui le règlement de compte mérite d'être rapportée pour donner la mesure du degré d'instruction qu'il possédait. Cet homme, quelque intelligent qu'il fut sous d'autres rapports, ne comprenait absolument rien au total général que je fis de toutes les sommes qui lui étaient dues. Chaque article dût être payé séparément, et cinq petits tas de pièces de monnaies représentèrent bientôt, sur la table où je les lui

comptais, l'un le maïs, l'autre le riz, un troisième les fèves, un quatrième les œufs et enfin un cinquième les poules qu'il nous avait livrés.

L'affaire se termina enfin et le marchand californien me pria d'exprimer sa satisfaction au courtier nicaraguien. « Veuillez lui dire, me demanda-t-il, que, quoique je n'aie atteint que bien incomplètement le but que je m'étais proposé, de transporter la première cargaison de provisions du port de San Juan del Sur à San Francisco, je pars néanmoins très satisfait de la manière dont il a traité cette affaire et que je m'estime heureux d'avoir ouvert la voie au commerce entre nos deux pays. »

« L'honneur et l'avantage sont pour les Nicaraguens, répondit le courtier. Que ce bienveillant Californien soit persuadé que nous nous rendons bien compte de ce que la situation de notre pays laisse à désirer, et que nous sommes très reconnaissants de la bienveillance de ses jugements à notre ami du Nord avec lequel nous venons d'entrer en relation. »

« Dites bien à Monsieur, répliqua le marchand californien, que nous sommes au courant des difficultés contre lesquelles ce pays a dû lutter jusqu'aujourd'hui, mais que nous espérons avec ses habitants qu'un meilleur avenir lui est réservé. »

« Nous savons, répondit le Nicaraguien, que nous sommes les obligés des habitants des contrées septentrionales, et nous ferons tout ce qui sera possible pour nous montrer dignes de leur bienveillante amitié. Nous désirons que Monsieur éprouve le désir de revoir nos côtes; d'ici là, nous activerons les défrichements, nous ensemercerons de nouveaux champs, nous travaillerons enfin, et la prochaine

fois, Monsieur trouvera ici plus de maïs, de riz et de fèves que son vaisseau n'en pourra contenir. »

C'est de cette manière que des deux parts on cherchait à se surpasser en protestations de politesse et d'imité jusqu'à ce que, en ma qualité d'interprète, je protestai contre la longueur des débats.

Les services que je rendis dans cette circonstance au marchand californien me firent connaître dans le pays et me procura la connaissance du licencié Laureano Pineda, qui, à cette époque, pratiquait à Rivas en qualité d'avocat. Peu de temps après, il fut élevé à la qualité de directeur (président) des États, mais quelques semaines après son entrée en fonctions, éclata la révolution de Léon qui le dépouilla de son rang. M. Pineda était un homme à l'extérieur imposant et distingué et dans le caractère duquel quelques tendances aristocratiques ne semblaient pas exclure les principes démocratiques. Il réunissait un sentiment profond de la justice à une très grande prudence. Lorsqu'il fut nommé président et qu'il partit pour se rendre au siège du gouvernement, il déclara que, connaissant parfaitement les sentiments exaltés dont étaient animés les différents partis qui se disputaient la prééminence, il savait qu'il allait au devant de la mort, mais qu'il saurait remplir son devoir de citoyen. Le choix qu'on avait fait de lui semblait devoir mettre un terme à la coalition des partis, mais à peine fut-il installé que la scission se déclara plus forte que jamais. Les partis s'accusaient réciproquement d'employer la violence, et bientôt l'accusation ne devint que trop fondée. Par une belle nuit, tout le personnel du gouvernement de Léon fut arrêté; on mit ces messieurs à cheval, et ils furent conduits mystérieusement hors du pays. Le lan-

nissement de M. Pineda ne fut pas de longue durée. Il avait été, si mes souvenirs sont exacts, conduit à San Salvador. Un bâtiment anglais le ramena à San Juan del Sur, d'où il regagna Rivas, mais, dans l'intervalle, les événements avaient marché et il dû renoncer à l'espoir d'occuper le siège présidentiel.

Une personnalité intéressante et non sans importance, était celle de Fruto Chamorro, alors préfet de Rivas. J'allai lui faire visite pour m'entendre avec lui sur un projet de colonisation allemande à San Juan del Sur. Chamorro, l'ex-président, général et chef de parti inflexible, était un homme petit, trapu et qui ne manquait pas d'intelligence, bien que ses vues fussent assez bornées, mais qui dominait les masses par son opiniâtreté. C'est par lui que le parti Timbuco, dont il était le chef, atteignait son dernier degré de développement. Ce parti, qui était l'expression entière de la bourgeoisie nicaraguayenne native, eut pour résultat final de faire surgir Walker et les invasions des filibustiers de l'Amérique du Nord. A cette époque, il n'était pas question encore de toutes ces choses, et dès lors cependant Chamorro me déclara que les Nicaraguayens ne désiraient pas l'établissement de colons étrangers dans leur pays. Quand je lui opposai le nom du général Munoz, il ajouta que l'influence du général ne serait plus de longue durée (1).

Le 4 mars je m'éloignais de Rivas en compagnie d'un

(1) De retour à Grenade, j'écrivis au général Munoz pour lui faire part de ces projets et des communications de Chamorro. Il me répondit le 20 mars : « Mi influencia estara siempre en favor de la colonizacion, y mucho mas del Sr. Fruto Alvaraz, que por muchos titulos y grande razones es acreedor a nuestras deferencias. » On peut juger par ces paroles, mises en regard de celles prononcées par Chamorro, de la différence de vues des différents partis nicaraguayens quant à la question de colonisation.

capitaine de vaisseau de l'Amérique du Nord. Pendant une partie du trajet nous suivîmes une route qui, sous la direction de Chamorro, avait été redressée afin de faciliter les communications entre Rivas et Grenade. On rencontre sur ce parcours des points de vue admirables, entre autres celui du Mombacho dont on aperçoit le côté sud qui produit un effet magnifique. Le bord extérieur du cratère a, dans cette direction, des crénelures très profondes qui permettent à l'œil de découvrir de très loin la paroi intérieure du bord septentrional. La région qui commence au pied de la montagne et s'étend vers le Sud, appartient à la partie la plus pittoresque de toute la contrée.

Nous passâmes la nuit à Nandimo, grand village situé sur la portion de terrain qui occupe le pied du Mombacho et s'étend très loin au S.-E. Cette partie, dans laquelle l'abaissement de la température entretient une certaine humidité et une verdure toujours fraîche, a quelques sources permanentes et la culture du riz y est très considérable. Le 5 mars j'arrivai de nouveau à Grenade.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface

LIVRE I.

VOYAGE D'ALLEMAGNE AUX ÉTATS-UNIS. — PREMIER SÉJOUR AUX ÉTATS-UNIS.

CHAP. I. D'Allemagne en Suisse. — L'amour de la patrie et l'amour de la liberté. — Promenade à travers la Suisse. — Nature et liberté. — Voyage en France. — Liberté, Égalité, Fraternité. Gendarmerie du canton. — Du Havre à Hambourg. — Heligoland. — Liverpool. — Une erreur sur mon compte. — Arrivée à New-York	11
CHAP. II. Premières impressions. — Tendances opposées du mouvement intellectuel en Europe et en Amérique. — Discussion sur la position sociale d'un savant. — Aristocratie de l'intelligence en Amérique, course au clocher, arrivée à tout prix. — Saut mortel. — Projets nouveaux et contradictions : objet de mes voyages à Washington et en Virginie	25
CHAP. III. Voyage de New-York à Washington. — Printemps tardif. — Des saisons dans l'Amérique du Nord. — Un père allemand de la Pennsylvanie. — Philosophes américains en chemin de fer. — Contradictions apparentes dans le caractère américain. — La capitale des États-Unis de l'Amérique du Nord. — Accès facile auprès des personnages publics et dans les établissements. — Rapports individuels. — Une réception chez le Président	34

CHAP. IV. Séjour à Washington. — Conférences scientifiques aux États-Unis. — Caractère réaliste de la civilisation américaine. — L'histoire naturelle. — Caractère des civilisations allemande et américaine. — La bibliothèque du colonel Peier Forer. — Curiosités littéraires. — Josiah Warren et son système d'éducation. — Mariages salubres qui doivent faire admettre le prochain fin du monde	50
CHAP. V. Continuation de mon voyage. — La Polonoie. — L'Université virginienne. — Passage à travers les montagnes bleues. — Staunton. — Secteur de printemps dans l'Amérique du Nord. — Particularité sur la végétation des arbres et des arbrisseaux. — La nature fait tout dans un bel désert. — New-Itern. — Bienveillance des Virginiens. — Promenade à cheval dans les montagnes. — L'hospitalité. — Pionniers allemands et américains	60
CHAP. VI. Retour. — Salem. — Un maître de poste, hôtelier et comptable. — Collège de l'histoire, discipline admirable. — Un virtuose allemand. — Un maître de piano allemand et le langage des fleurs. — Écrites-ques méthodiques et jolies femmes. — Une grandesse à une station du poste. — Esclaves misés au marché en voiture publique. — Excursion d'un compagnon de route. — Lynchbourg. — Traversée par chemin de fer. — Un compagnon de voyage échoué. — Puits peu élevés. — Scènes dans la vallée. — Richmond. — Pennsylvania allemands des classes élevées. — Esclaves employés aux travaux des fabriques. — Marché d'esclaves. — Transposition du paysage. — Retour à New-York	80
CHAP. VII. Une spéculation sur les terres et un second voyage en Virginie. — Harper's Ferry. — Grand Valley of Virginia. — Fontaines d'eau chaude. — Cent mille carreaux du pays le plus beau et le plus fertile. — Sources minérales des monts Alleghenies. — Portes chaudes. — Agriculture et industrie en Virginie. — État arrivé des pays à esclaves. — Immigration et colonies en Virginie	100
CHAP. VIII. L'esclavage des nègres dans les États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — État de la question	115
CHAP. IX. L'esclavage des nègres aux États-Unis au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — Travail forcé. — Races actives et races passives	127
CHAP. X. L'esclavage des nègres aux États-Unis, au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — La question des races en général. — Discussion sur l'origine des races stériles au point de vue de leurs rapports moraux	130
CHAP. XI. L'esclavage des nègres aux États-Unis, au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation. — Continuation. — Du degré de civilisation dont est susceptible la race nègre. — Les peuples de l'Afrique	145
CHAP. XII. L'esclavage des nègres aux États-Unis, au point de vue de la morale, de la politique et de la civilisation; suite et fin. — Motifs politiques. — Changements successifs du système. — Seule solution rationnable du problème	152

LIVRE II.

VOYAGE DE NEW-YORK AU NICARAGUA. — SÉJOUR. — RETOUR.

CHAP. I. Mois de mon voyage. — Le North River. — En mer. — Les passagers. — Persecution et impuissance. — Maladie des poulets. — Les côtes d'États. — Variété du temps. — Calmes et tempêtes. — Spectacles au dessus et en dessous de l'eau. — Arrivée à Chagres.	175
CHAP. II. Séjour à Chagres. — Le village des Américains du Nord et celui des indigènes. — La citadelle de San Lorenzo. — Vieux matériel de guerre. — Curiosité dangereuse. — Excursions. — Petites îdylles. — Dangers au sortir du port. — Périlleux essais de la navigation à vapeur. — Arrivée à San Juan de Nicaragua. — Situation et avenir de cette ville.	199
CHAP. III. Piétre de Chagres. — Voyage dans l'intérieur. — Scènes de la nature sur le Rio de San Juan. — Les brisants. — Castillo Viejo. — Fort de San Carlos. — Le lac, les bois et les rivières. — Rio-Frio. — Les Indiens blancs et noirs coupés. — Vallées de la douane; son respect pour la science. — Navigation du fleuve. — Les corrales. — Grenade	213
CHAP. IV. Grenade. — La ville et ses environs. — Les maisons. — Les marchés. — Les rues. — La Playa. — Tableaux de genre. — Coup d'œil sur le lac. — Le Mombacho et l'île. — Beaux points de vue du voisinage. — La Joya	228
CHAP. V. Séjour à Grenade. — Excursions. — Pigeons et perroquets. — Le lac Somoza. — Oiseaux aquatiques. — Serpents. — Lagune de Salinas. — Plantations de caféiers. — Vie domestique. — Service de la table. — Animaux apprivoisés. — Le roman d'un perroquet. — Le cerf caribéen. — Le poisson. — Fourmi domestique. — Les savants de Nicaragua. — Schlegel et Engel à Nicaragua. — Toasie politiques du 4 juillet. — Deux bourgeois et un prolétaire	240
CHAP. VI. Excursion à Jinotepet. — Collines et cratères pyramidal; le Yucatan de Jinotepet. — Pata Morana. — Ligne de séparation entre les deux mers. — Climat et industrie de Jinotepet. — Culture du sucre. — Indiens. — Limites des races actuelles et chorégraphiques. — Mots antiques transportés dans la langue espagnole de Nicaragua. — Noms antiques de localités. — Mines d'or. — Héros de Nicaragua. — Hospitalité indienne. — Retour à Grenade.	257
CHAP. VII. Voyage à León. — Topéaga. — Communication entre les deux océans interrompue. — Niveau du lac de Managua. — Sources chaudes. — Adam et Ève. — Conversations théâtrales. — Managua. — Moteurs. — Léon. — Bête au diable. — Notice sur une mine argentifère. — Monte vers Nagrande. — La chaîne du Maribol. — Pueblo Nuevo. — Le Charalagua. — Grenade comprise à León. — Arrivée. — General Munoz. — Vue de la cathédrale. — Caractère du peuple. — Projet de colonisation française. — Voyage à Matagalpa	275

CHAP. VIII. Excursion dans les environs de Léon. — Les Herrideros de San Jacinto et de Tsauté. — Le volcan de Tlén. — Centre au village. — Un spectacle. — Un instrument musical. — Ascension de la montagne. — Un tiers. — Le cratère. — Vue du sommet de la montagne. — Retour à Léon. — Géographie de Nicaragua. — Retour à Grenade. — Rindiri. — Un torrent de lave. — Masaya.	290
CHAP. IX. Excursion à l'île d'Omotepe et l'isthme de Rivas. — Antipathies des Indiens. — Voyage dans une caquille. — Dans l'île. — Arcs de fibres. — Particularités du pays. — Maynagua. — Forme caractéristique de maladie. — Les pics d'Omotepe et de Madera. — Découvertes météorologiques. — Retour vers la terre ferme. — San Jorge. — Rivas.	307
CHAP. X. L'isthme de Rivas. — La ville et le paysage. — Descente vers l'océan Pacifique. — Les impéteurs. — Saline. — Les lords de Brito. — Le projet de canal. — Un Jivarai. — La Guercolla. — Où est San Juan del Sur? — Nagacoto. — La route de transit. — Arbres qui se consomment lentement. — Guépes nicaraguayennes. — Oule des insectes. — Bahia de la Virgen. — Rio de las Lajas. — Un capitaine anglais devenu hôtelier nicaraguayen, courtier et interprète. — Commerce en gros opéré dans de petites proportions. — Échange de politesses internationales. — Célébrités politiques : Laureano Pineda et Fruto Chamorro. — Retour à Grenade.	319

ML200
FRO

200

FROEBEL, Julius

A travers L'Amerique / Julius
Froebel: traduction de L'allemand
par Emile Tandel.. -- Bruxelles,
Belgica : Lacroix, Verbocckhoven
imprimeres - editeurs, 1861.

3 v. ; 18 cm.

1. AMERICA - DESCRIPCION Y VIAJES

ML300 ML301 ML302

ML200

VOLUMEN 2

TOMO II

3. 249

A TRAVERS
L'AMÉRIQUE

PAR

JULIUS FRÉBEL

TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR ÉMILE TANDEL

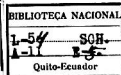
TOME II

BRUXELLES
A. LACROIX, VANDERLINDEN ET C^{ie}
IMPRIMERIES-LITHOGRAPHS
RUE ROYALE, 2, EN FACE DU PARC

PARIS
Ancienne Maison Treuttel et Wirtz
E. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 19

1861

Tous droits réservés.



200

A TRAVERS L'AMÉRIQUE.



A TRAVERS
L'AMÉRIQUE

PAR
JULIUS FRÉBEL

—
TRADUCTION DE L'ALLEMAND PAR ÉMILE TANDEL

Brux. — Typ. de A. Lacombe, Vandenkerckhove et C^e, rue Royale, 3, imp. du Parc.

—
TOME II
—

**BIBLIOTECA
NACIONAL
DE
QUITO.**

BRUXELLES
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^e
IMPRIMERIE-ÉDITEURS
RUE ROYALE, 3, IMPASSE DU PARC

PARIS
Insérée dans l'ouvrage de Paris
H. JUNG-TREUTTEL, LIBRAIRE
RUE DE LILLE, 19

—
1881
Tous droits réservés.

CHAPITRE XI.

Voyage de Grenada à la province de Chontales et vers les frontières de Mosquitia.
— Los Cocas. — Estero Panaloya et Paso Real. — Régions marécageuses des Ixcates. — Hacienda Masajó. — Embouchement des rivières. — Chânes parallèles. — Jajajá. — Opales. — Vestiges que l'on peut attribuer avec quelque probabilité à d'anciens ouvrages de fortification. — Région aurifère. — Aperçu sur le caractère de la nation hispano-américaine. — Continuation du voyage. — Aguilón. — Mesotype et Heulandit. — Acroyapa. — Oiseaux aquatiques, serpents et scarabées.

Au mois de mai, le docteur B. ayant été envoyé en mission dans la province de Chontales, j'eus l'occasion de visiter cette province dans la compagnie la plus agréable que je pusse désirer. L'étendue de pays qui porte ce nom, emprunté à une peuplade indienne et sur l'intéressante signification duquel je reviendrai plus tard, comprend tout l'espace qui s'étend des bords N.-E. du lac de Nicaragua jusqu'au plateau du Mosquitia supérieur. Dans cette direction il n'y a pas de délimitation bien positive. Le soi-disant empire mosquite n'a jamais, et à bon droit, été reconnu par le Nicaragua et les derniers émigrants nicaraguais à la suite de leurs troupes, se mêlent aux peuplades indiennes errantes qui se soustraient à l'autorité du gouvernement

de Nicaragua aussi bien qu'à celle du roi Zambo de Bluefield.

Notre groupe de voyageurs se composait du docteur, de mon fils, de moi et d'un domestique.

Nous quittâmes Grenade le 21 en suivant les bords fermes et unis, quoique sablonneux, de la mer et nous dirigeâmes nos montures vers Los Cocos, à environ vingt milles anglais vers le Nord. Nous déjeunâmes, quelques milles plus loin, près d'une hutte du Paso Real, nom sous lequel on désigne la grand'route qui conduit de Grenade vers les provinces septentrionales du pays à travers l'Estero Panaloya.

Cette course, par une belle et fraîche matinée, était très agréable et rassérénait l'âme. Nos chevaux suivaient un sentier rapide qui longeait les bords de l'eau, et à une distance si rapprochée que leurs sabots étaient quelquefois atteints par les vagues et faisaient partir des bandes entières de ces coureurs des bords, montés sur de hautes et fines pattes, d'un beau rouge carminé. A gauche la forêt, des buissons, des éclaircies charmantes du milieu desquelles s'élevait quelque palmier-éventail gigantesque chargé de perroquets babillards, tandis qu'au dessus de nous, au milieu des vapeurs bleues, une *frégate*, dont les mouvements étaient imperceptibles, semblait suspendue dans les airs. Les naturels nomment cet oiseau, ornement des paysages du Nicaragua, Tijereta, à cause de deux longues plumes en forme de ciseaux (Tijera) qui ornent sa queue. Il y en a de deux espèces dans ce pays, probablement les deux genres connus : *Tachyptes* ou *Fregata*.

Los Cocos est le nom d'un petit village des côtes, composé seulement de quelques huttes. Ici la route cesse de

suivre les bords de l'eau et pénétre dans l'intérieur de la forêt, peuplée d'innombrables palmiers d'une hauteur prodigieuse et d'arbres dont une partie des racines rampent sur la surface du sol.

En sortant de la forêt nous arrivâmes près de l'Estero Panaloya, une étendue d'eau longue et profonde que l'on peut considérer comme un étroit bras de mer ou bien comme l'embouchure du Rio de Tipitapa. Son nom qui, dans la forme correcte doit se prononcer Panaloyan, est aztèque, d'après Buschmann et signifie lieu de passage, de *paso*, passer. Le nom espagnol de Paso Real, c'est à dire passage de la route royale, est donc presque une traduction littérale du vieux nom indien. Devant l'embouchure de l'Estero se trouve une île boisée, nommée l'île des Calabasses.

Après avoir pris notre déjeuner et nous être reposés pendant quelques moments, nous nous disposâmes à traverser l'Estero. Le bateau que l'on emploie à transporter les voyageurs, n'est pas assez grand pour recevoir des chevaux; nos montures durent donc nager à côté du canot et la mienne en particulier se montra si maladroite dans ce genre d'exercice, qu'elle menaça tour à tour de se noyer elle-même ou de submerger le bateau qui nous portait. Nous parvîmes cependant à atteindre sains et saufs l'autre rive et, sans plus de retard, nous continuâmes notre voyage.

La route passait tantôt au milieu de la forêt, tantôt à travers des massifs de jicarales plantés dans un sol argileux que les sécheresses avaient durci et déchiré de profondes crevasses. Entre ces arbres de jicara et des buissons d'acacias, se trouvent de petites cactées à fruits rouges et de forme hémisphérique qui, d'après la nature du sol de cet

endroit, croissent pendant les trois quarts de l'année au milieu d'un tourbier argileux et compacte. De ce côté nous nous rapprochions de la montagne qui s'élève du milieu d'un groupe de collines pierreuses et raides dont la base se perd dans le marais. La roche est un porphyre trachytique et quelquefois bulleux ou amygdalaire.

Cette région marécageuse, parsemée de bouquets de juncrales, s'étend tout le long de la chaîne de montagnes de Chontalès, Matagalpa, et Neu-Segovie et interrompt, pendant la saison des pluies, toutes communications entre les parties supérieures et les contrées inférieures. A certaines places les marais sont permanents; le voisinage de quelques sources empêche le dessèchement qui, sans cet obstacle, aurait lieu à l'époque des sécheresses. Ces sources et les bourbiers qui les environnent sont le séjour d'une infinité de canards musqués dont quelques-uns ont presque la grandeur de l'oie.

Vers le soir nous atteignîmes la Hacienda Masapa où nous voulions passer la nuit. Elle est placée sur un vaste monticule, en forme de dôme, situé entre les montagnes qui, à cet endroit, commencent à augmenter d'élévation. Ici se trouve, au milieu du lac, le point de départ d'une chaîne de montagnes qui s'étend, dans la direction du bord, au S.-E. et ne se termine qu'à Acayapa. La Hacienda est dans une situation très pittoresque; seulement en temps de sécheresse, le terrain aurait grand besoin d'eau, bien que, non loin de là, on rencontre une rivière assez considérable et que l'on dit intarissable. Nous ne pûmes nous procurer le moindre brin de fourrage pour nos chevaux et nous dûmes les faire conduire pendant la nuit à un endroit distant de plusieurs milles et où l'on espérait trouver

de l'herbe. A la nuit tombante, les montagnes des environs produisaient un effet saisissant, au milieu de l'embrasement presque général des savanes qui les entouraient. Avant la saison des pluies on brûle soigneusement l'herbe desséchée qui couvre les prairies et cela pour favoriser sa nouvelle croissance. Sur les flancs des montagnes le gazon est généralement clair-semé, de sorte que les feux que l'on allume dans les savanes n'offrent aucun danger. Malgré cela ils occasionnent souvent de grandes pertes. Des bâtiments de la Hacienda nous vîmes les flammes atteindre et consumer une provision considérable de bois du Brésil.

Le lendemain matin nous n'avions pas parcouru une distance bien grande sur la route qui mène à Juigalpa, quand celle-ci nous conduisit au milieu d'un vallon embrasé. La flamme, qui pourtant avançait toujours, était si peu développée que nos chevaux continuèrent leur chemin sans trop de difficultés. Seulement l'air qu'on respirait dans cette vallée était lourd et on y remarquait une notable élévation de température, même à une distance très considérable. Les arbres et les buissons, que l'on voyait épars, ne semblaient guère souffrir du voisinage de ce sol embrasé. On remarquait, il est vrai, du feuillage noirci par le feu et même grillé, mais le feu ne parvenait pas avoir eu de prise sur les branches ni sur le tronc. Plus tard, en visitant le Texas occidental, je constatai que l'action du feu sur la venue des arbres y est beaucoup plus dévastatrice, car, plusieurs jours après le passage des flammes sur l'herbe de la prairie, on voit encore des troncs d'arbres en combustion.

Nous continuâmes notre marche à travers une vallée comprise entre deux chaînes de montagnes parallèles; celles de gauche sont généralement plus élevées et à certains

endroits elles ont leur sommet arrondi. Avant d'arriver à Juigalpa, nous vîmes, de l'autre côté de la vallée et à une certaine distance, une montagne, de conformation très extraordinaire, ayant l'apparence d'une terrasse garnie de talus réguliers et semblables aux retranchements des fortifications. Je me demandais si, en réalité, ce n'étaient pas d'anciennes fortifications indiennes et je me fusse volontiers arrêté là pour m'assurer du degré de fondement de mes suppositions, mais une circonstance s'opposa à l'accomplissement de ce désir. Le ciel, chargé de nuages, nous menaçait d'une violente ondée qui éclata, en effet, avant que nous eussions atteint Juigalpa et qui, non seulement, nous mouilla jusqu'aux os, mais encore augmenta considérablement les difficultés de la route montagneuse que nous suivions. En même temps le jour baissait de telle sorte que nous reconnûmes la nécessité de ne pas nous écarter de notre chemin. Des recherches et des études sur la configuration toute exceptionnelle de ces terrains, eussent exigé l'emploi d'une journée entière, dont nous ne pouvions guère disposer pour ce motif. Depuis lors, outre que j'ai trouvé des descriptions d'anciens ouvrages de fortification que l'on trouve dans d'autres parties du centre de l'Amérique, j'ai vu que Fernin Ferrer, préfet du département occidental de l'État de Nicaragua, indique, sur la carte qu'il publia en 1853 (1), des ruines dans le Chontales entre Acoyapa et San Miguelito, de sorte qu'aujourd'hui je suis convaincu que ce que nous vîmes alors était réellement un ancien travail de défense.

Le gazon, des buissons et des groupes d'arbres couvrent certaines parties des montagnes de cette contrée, tandis que sur d'autres points elles sont défendues par des forêts impénétrables. Dans les endroits où il avait plu, on voyait déjà pousser l'herbe entre les pierres, et dans les buissons et les prairies noircies par le récent passage des flammes, brillaient de charmantes petites fleurs jaunes ou lilas.

Juigalpa, où nous passâmes la nuit et toute la journée du lendemain, est une petite ville assise dans une situation très pittoresque. La montagne forme un bloc rocheux d'une immense élévation, en grande partie recouvert par la forêt et que l'on aperçoit de très loin, bien que je ne croie pas que son élévation, au dessus du niveau de la mer, dépasse 5,000 pieds. Les terrains qui entourent ces blocs rocheux passent pour être riches en or. Une compagnie, formée des habitants notables de la ville et de quelques personnes considérables de Grenade, avait, depuis quelque temps déjà, fait travailler aux sources du Rio Mico et amassé une quantité importante d'une substance métallique brillante et de couleur jaune, mais personne, jusqu'alors, n'était parvenu à s'assurer que ce fut de l'or. L'un des principaux personnages intéressés dans cette affaire, m'avait engagé à visiter ces mines sur la nature desquelles j'eusse été appelé à donner mon avis; mais, animé du véritable esprit hispano-américain, ce monsieur m'avait fait entendre que cette expédition, entreprise par pur amour de la science, aurait lieu à mes frais et, quand je posai cette condition qu'il me serait fourni un guide, un cheval et deux mulets, il n'insista plus et abandonna subitement son projet. C'est un trait caractéristique de la race hispano-américaine de ne pas attribuer à ses propres efforts les résultats favorables qu'elle obtient, mais

(1) *Geographical Map of the Republic of Nicaragua*, by Fernin Ferrer, U.S.S. — Sans indication de l'endroit où elle fut publiée. Cette carte est sans valeur.

bien à une chance heureuse, comme aussi ils ne recherchent pas en eux-mêmes la cause de bien des succès, mais se contentent d'en rejeter la faute sur un caprice du hasard. Les hommes de cette race voient en général le monde avec les yeux d'un joueur. Qu'un étranger aborde dans son pays, descende dans sa maison, et que cet homme, par ses connaissances, devienne pour lui une source de richesses, il ne sera, aux yeux de l'indigène, qu'un instrument de la fortune. Mais que cet homme vienne à se réserver une part quelconque dans les bénéfices, qu'on lui devra tout entiers, c'est poser un acte que l'indigène considère comme s'écartant de tout principe de justice et qu'il qualifiera de vol manifeste. Ils n'admettent même pas que l'homme, qui leur rend de si grands services, leur occasionne les moindres frais, car, quand la fortune veut faire un présent à un de ses privilégiés, il est convenable, selon eux, qu'elle le leur fasse gratis. Tous ceux qui se seront trouvés en rapport d'affaires avec les habitants des contrées hispano-américaines, auront pu voir par eux-mêmes que tel est bien leur manière de penser. Ceci explique la contradiction que chaque voyageur remarque dans ce pays, entre le désir qu'éprouvent ses habitants de voir arriver des étrangers au milieu d'eux et la manière peu bienveillante avec laquelle ils les traitent, se plaçant à un point de vue tout différent de celui avec qui ils entrent en rapport. Quant à ce qui concerne les mines d'or de Rio Mico, on m'en offrit une part, à Juigalpa, si je voulais m'engager à y demeurer et à prendre la direction des travaux d'exploitation. Comme ces propositions ne pouvaient, d'aucune façon, me convenir, je ne voulus pas même prendre sur mon séjour le temps qu'il m'eût fallu pour les visiter. Un Américain du Nord, qui se présenta à

moi comme directeur des travaux, m'en apporta quelques fragments à titre d'échantillon. C'était de la pyrite sulfureuse dans des filons de spath calcaire, et cet homme était incapable de faire la différence entre le soufre et l'or! D'après toutes les probabilités il doit pourtant se trouver de l'or en cet endroit; dans cette partie du pays ce n'est pas chose extraordinaire, comme on peut s'en convaincre par cette circonstance que les Caraïbes, leurs voisins, viennent de temps en temps leur vendre des grains d'or contenus dans des tuyaux de plume.

Les affaires du docteur nous retiennent à Juigalpa pendant une journée que j'employai à faire diverses petites excursions. La roche la plus voisine de la ville et qui domine la plaine, est un bloc de porphyre d'un beau vert clair. A sa base coule un ruisseau dans lequel nous vîmes de petits alligators, tout jeunes encore. Nous remarquâmes quelques blocs de pierre qui contenaient des fragments d'opale blanche commune, minéral qu'on rencontre très fréquemment, ainsi que quelques autres zoolithes, dans la roche de cette partie de l'Amérique centrale. Dans les environs de Honduras, il est reconnu que l'on trouve de magnifiques opales en assez grande quantité. Les provinces nicaraguayennes de Chontales et de Matagalpa ont aussi leurs mines précieuses dont on m'indiqua les principales (1). Dans un fourré épais où je dus pénétrer en rampant, je tirai un gros hibou au plumage brun tacheté de blanc. Quand nous fîmes de retour dans notre habitation, nous nous sentîmes envahis par une multitude de petits insectes que nous avions rapport-

(1) Cerro del Diamante, près de la petite ville de Trestépet, Cerro de Martines, à l'est d'Acayagu et quelques autres encore.

tés sans doute du bois et qui commençaient à vouloir pénétrer sous la peau. Pendant une demi-heure nous fîmes occupés à nous promener sur le corps un morceau de cire aux places où nous sentions ces petites bêtes, à peine visibles. On appuie fortement la cire à l'endroit où on en aperçoit, et si leur tête n'a pas pénétré trop profondément, ils restent attachés à la cire et on en est débarrassé.

La route de Juigalpa vers Acayapa nous ramena dans la vallée qui sépare les deux chaînes de montagnes parallèles et que nous avions parcouru les deux jours précédents. Je trouvai sur mon chemin quelques plumes des ailes d'un oiseau de taille extraordinaire, et l'un des indigènes, auquel je les montrai, m'apprit que l'oiseau auquel elles avaient appartenu portait le nom de Aguilicho et qu'il habitait la cime des montagnes. C'est un oiseau de proie d'une force prodigieuse, puisqu'il transporte dans son nid des moutons et des singes de grande taille. Je pris encore quelques informations à ce sujet et tout ce qui précède me fut confirmé par un homme compétent qui ajouta de plus que l'Aguilicho tuait les veaux. Ne serait-ce pas le condor? Plus nous approchions d'Acayapa, plus la contrée devenait stérile; la chaîne de jonction entre les deux lignes de montagnes gagnait toujours en élévation. Dans le voisinage de la Hacienda Pompon, qui est à peu près le point intermédiaire entre les deux petites villes, on trouve des masses de trachyporphre qui contiennent beaucoup de Houlandit blanc, foliacé et de Mesotype blanc, de forme rayonnée, dans lequel on reconnaît la configuration bien développée des cristaux. A partir de cet endroit, ce minéral se rencontre fréquemment et les galets blancs de la petite rivière qui passe près de Acayapa en sont formés. Comme je l'ai dit plus haut,

c'est aussi près de Acayapa que se termine celle des deux chaînes de montagnes la plus proche de la mer. C'est cette déclinaison de la montagne qui sert à la vallée de débouché vers la mer, et plus bas, sur les bords, se trouve également une surface basse mais raboteuse qui sert de plage.

Acayapa, ville principale de la province de Chontales, possède, y compris les habitations qui entourent la ville, une population d'environ 2,600 habitants. — Son industrie la plus importante, comme celle de presque toute la province, consiste dans l'élevé du bétail. Les mulets, les peaux de bœuf et les fromages sont les éléments du commerce d'exportation de cette contrée. Nous fîmes reçus dans la maison du premier alcade de l'endroit qui se montra pour nous fort aimable et nous parût être un homme intelligent. Il me remit quelques notices très intéressantes sur les Indiens des contrées voisines, notices dont je me propose de communiquer les détails plus loin. Cet endroit, comme d'ailleurs tout l'espace compris entre les chaînes de montagnes, est moins salubre et l'air y est plus chaud que dans le plat pays et les bords de la mer dans le Nicaragua. Le climat des contrées élevées du plateau des montagnes est sans contredit préférable à celui-ci. Acayapa doit donc être rangé parmi les endroits du Nicaragua dont la situation climatique est la moins favorable. Nous trouvâmes ici un jeune homme de Costa-Rica qui était malade de la fièvre intermittente et de la dysenterie. Il souffrait beaucoup de la chaleur. Malgré cela cependant, avec une vie réglée, le climat des vallons de Chontales ne me semblait pas à craindre, il n'est pas meurtrier.

Buschmann assigne une origine aztèque au nom d'Acayapa et il le traduit par — « Endroit où l'eau se

répond : — de *All*, cou et *royahua*, se répandre. Si cette interprétation est exacte, elle doit se rapporter à certaines inondations de la vallée qui ont lieu après de fortes pluies, car il n'est pas possible que la submersion de ce bassin se prolonge pendant un temps bien long. De l'autre côté de la ville, le vallon est occupé par un jécal qui, pendant la saison pluvieuse, se change en un marais bourbeux.

La ville est située sur une colline au pied de laquelle coule, à l'ombre des grands arbres, la petite rivière qui traverse la vallée. Pendant la sécheresse la rivière est presque à sec et consiste, pour ainsi dire, uniquement en une rangée de trous humides que vient remplir un mince filet d'eau. — A la saison des pluies, au contraire, il semble quelquefois qu'une masse d'eau considérable se détache de ce lit, à en juger par la quantité de galets qu'il rejette et par la force qu'il doit posséder pour élargir, comme il le fait, son lit en creusant les terrains qui le bordent. Il en est de même de tous les cours d'eau de cette contrée montagneuse. On nous désigna la rivière d'Acayapa sous le nom de Rio Mico, rivière des singes. Il est bon de remarquer qu'un fleuve du même nom, prenant sa source dans la même partie montagneuse de la contrée, traverse le côté opposé de la grande chaîne de montagnes et, dans une direction toute contraire, puisque son apport d'eau sert à former le Bluefield-River, qui a son embouchure sur les bords du Massiquita. Il se peut donc très facilement qu'une faute se glisse dans l'hydrographie de cette contrée et il est nécessaire d'y être rendu attentif pour ne point commettre d'erreur (1).

(1) Fernán Ferner, sur la carte du Nicaragua dont j'ai déjà parlé, nomme la rivière venant de Acayapa, Rio Piedras, dénomination sous laquelle elle est désignée également sur la carte de Squier dans ses *Notes on central America*.

Un petit bassin d'eau, situé au pied de la colline qui sert de base à la ville, étoit le rendez-vous d'une multitude de hérons blancs et de cigognes énormes, dont le corps est blanc et les ailes noires, ainsi que la tête et le cou. Cette paisible réunion, en cet endroit tranquille et ombreux, dominé par un roc escarpé dont le pied baignait dans une eau claire et limpide, formait un tableau dont l'œil ne pouvait se détacher. Je tirai une de ces cigognes qui mesurait environ quatre pieds de longueur. Les indigènes nomment ces oiseaux Garzon ou Guanron, quoique Garza soit le nom de différentes espèces de hérons. A quelques pas plus loin, je vis un héron posé sur une branche et je lui envoyai aussi un coup de fusil. Ce bel oiseau, que dans ce pays on nomme Garza Morena, avait un plumage d'un beau rose. Les tuyaux des plumes de l'aile étoient rouge carmin et rompoient seuls l'uniformité de la teinte. Le bec n'est pas ovale mais bien rhomboidal; de couleur tendre, gris-rosé, veiné de bleu. C'est un des plus jolis oiseaux que l'on puisse voir.

Cette contrée montagneuse est très riche en magnifiques coléoptères. Mon fils, qui, depuis notre arrivée dans le Nicaragua s'était occupé de réunir une collection de ces insectes, trouva ici un riche butin, aidé qu'il était par les jeunes gens de la ville. Pendant ces excursions, les compagnons de mon fils lui firent d'étranges récits de serpents vénimeux, d'une taille gigantesque, récits dont leur imagination faisoit presque tous les frais. La Chinchintorra, dont

La carte de Squier jointe à son ouvrage sur le Nicaragua, n'indique pas ces lieux, mais elle n'est pas destinée à faire connaître cette contrée, pas plus que celle de Hilow qui porte pour titre : *Carte de l'isthme de Nicaragua et de Panama*, et sur laquelle Jucagala et Acayapa sont situés au nord de la grande chaîne de montagnes, alors qu'en réalité ils se trouvent au sud.

on lui raconta des merveilles, était fort probablement un serpent boa. En général, on rencontre peu de serpents véritablement dangereux dans les parties habitées du Nicaragua et on ne peut comparer les dangers auxquels y sont exposés les voyageurs et les habitants du pays à ceux dont on est continuellement menacé dans le Texas, dans les prairies de l'Arkansas, du Kansas et de Nebraska, dans le Rio-Grande et dans plusieurs parties du Mexique, où les serpents à sonnettes font de fréquentes apparitions. A Grenade, on m'apporta un jour un magnifique spécimen du serpent corallin, et une autre fois les dents vénimeuses d'une *calobra tobora* qui, de même que la *ribora de sangre* (1) ou vipère de sang rendent très dangereuse la forêt des bords du fleuve. Cependant, il est rare de trouver de ces animaux à Grenade; à San Juan del Norte, on entend assez fréquemment des récits d'accidents très graves provoqués par des morsures de serpents, mais, dans l'intérieur du pays, c'est chose presque inconnue. Par contre, à San-Antonio, dans le Texas, il ne se passe pas d'été qu'on n'ait à déplorer des morts occasionnées par la morsure des serpents, surtout de celui qui séjourne dans les roseaux des bords du fleuve et qu'on nomme serpent mocassin. Pendant la nuit que nous passâmes à Acoyapa, dans la maison de l'Alcade, nous avions laissé ouverte la fenêtre que la lune venait caresser de ses rayons. Tout à coup nous sommes réveillés par un bruit dont nous ne nous rendions pas compte, et nous voyons un très gros serpent qui s'introduisait chez nous en s'enrou-

(1) Je n'ai pas vu ces deux dernières espèces de serpents, et je ne puis donner que leur dénomination familière en langue espagnole. À San Juan de Nicaragua, on en a horriblement peur.

lant autour du treillis. En même temps, nous distinguons une couleuvre qui courait le long de la paroi de notre chambre et qui s'enfuyait sur le toit de la maison voisine. Le serpent se précipita à sa poursuite et un cri perçant de la couleuvre nous apprit l'instant d'après qu'elle était devenue la proie de son ennemi. Ce serpent appartient à l'espèce que l'on nomme *Ratonera*, serpents à couleuvre et dont on tolère la présence dans les habitations, parce qu'ils détruisent à la fois les couleuvres et les souris.

CHAPITRE XII.

Suite. — Excursion sur les frontières moquistes. — Les bords du plateau. — Coup d'œil en avant et en arrière. — Savanes et pays boisés sur les hauteurs. — Sur l'hydrographie du Bluefield-River. — Une guemou et son petit. — La dernière demeure nicaraguayenne. — Sur l'école du batail dans les contrées élevées. — Du climat. — Visite aux Wulwas. — Le Ré-King. — Vocabulaire de la langue du Wulwas. — De quel droit leur donne-t-on le nom de Caraïbes puisqu'ils appartiennent à la race des Leucas ? — Les Indiens de Lovago prouvent d'un mélange de races. — Noms azotèques dans les Chontales. — La Chontalli. — Mœurs des Wulwas.

Le docteur B*** dut s'arrêter pendant quelques jours à Acoyapa, et je m'empressai d'employer le temps que nous laissait cette circonstance, à une excursion dans les hautes terres. L'Alcade me donna une lettre pour un homme intelligent qui était à la tête de la colonie nicaraguayenne chez les Indiens Moquistes, lettre par laquelle il lui demandait de vouloir m'accompagner chez ces derniers. J'engagai, en qualité de guide et de domestique, un jeune garçon qui connaissait le pays et j'entrepris ce voyage, seul avec lui, mes compagnons de route s'arrêtant à Acoyapa.

En nous dirigeant vers le N. N. E., nous traversâmes d'abord une plaine découverte située derrière la ville, puis une certaine étendue de terrains mamelonnés recouverts

d'arbres et de buissons; enfin, nous atteignîmes une vallée traversée par le lit d'un torrent, bordé de grands arbres et encombré de blocs de pierres et de terres éboulées. Il était desséché à l'époque où nous le vîmes, mais pendant la saison des pluies il devient très impétueux. Les eaux avaient roulé des débris de roche porphyritique d'une dureté tout à fait extraordinaire et qui avaient été détachés des rochers avoisinants. Du lit du torrent s'élevaient, à certaines places, des bouquets de bambous et de palmiers nains que les Nicaraguayens nomment *Pijiraye* et les Indiens-Wulwas, *Sipa*. Cet arbuste atteint à peine la hauteur de la taille d'un homme, et ses branches ne sont pas plus grosses que le doigt. Il porte une grappe de noir, de la grosseur environ des noix ordinaires; on les mange grillées et on trouve que leur goût ressemble beaucoup à celui des châtaignes. Le versant des montagnes et des collines est pierreux et pourtant recouvert de gazon et de buissons. Ces derniers consistent principalement, dans cette partie du pays comme dans tout le Chontales, en un arbrisseau auquel on donne le nom de Nancite et que l'on rencontre aussi dans l'intérieur des terres, aux environs de Grenade, par exemple. Cet arbrisseau est vraiment remarquable dans les montagnes de Chontales: il est nouveau comme le chêne; son écorce est excellente pour le tannage des peaux et les petits fruits rouges qu'il porte en grappes, sont d'un goût aigrelet très agréable; on en fait des confitures. Par ci par là on voyait sur la montagne s'élever un yucca, à la cime ornée d'une couronne formée de feuilles raides et effilées, ressemblant à des épées. En sortant de la vallée, nous gravîmes une montagne escarpée au sommet de laquelle nous trouvâmes une hutte habitée par une famille;

des chèvres et des poulets s'ébattaient tout autour. Plus loin le chemin cotoie un précipice d'une profondeur d'au moins cinq cents pieds d'où s'élevaient les sourds grondements des singes congos qui ressemblent aux rugissements des lions.

Nous avions enfin atteint le sommet le plus élevé de la montagne. Sur la digue de séparation entre le lac de Nienragua et le Bluefield-River, est bâtie une maison. A mes pieds s'étendait une plaine couverte de monticules boisés, séparés par de petits vallons où se concentraient les eaux qui descendent des collines d'alentour et qui forment là une rivière nommée le Rio Mico (1). On eut dit un parc immense. De loin en loin on voyait, perdues au milieu des savanes, une maison dans le voisinage de laquelle paissaient des chevaux et des bœufs. Une brise rafraîchissante nous arrivait du N. E. Le paysage avait si complètement changé d'aspect que je pus me croire transporté tout à coup à une distance de plus de cent milles. Le contraste était frappant lorsqu'on jetait les regards en arrière. Entre un groupe de montagnes d'une élévation considérable et auquel appartiennent les montagnes rocheuses de Juigalpa au S.-S.-E., à travers la vallée et la plaine qui environne Acoyapa, on a la vue du lac qui se déploie au pied des hautes terres. Précisément en face de l'endroit par lequel on sort de la vallée surgit, comme au dessus d'un miroir, l'île d'Ometépe, avec les deux pics qui la dominent. Derrière eux, et plus dans le lointain, on aperçoit les collines de l'île de Rivas. Enfin, et tout à l'horizon, se dessinent vaguement les contours des

(1) Il n'y a naturellement pas question ici du Rio Mico qui baigne la ville d'Acoyapa, mais bien de celui qui a son embouchure dans le Bluefield-River.

volcans de Costa-Rica, tandis qu'un peu à droite on découvre le Mombacho qui indique le voisinage de Grenade.

Du côté opposé on embrasse du regard les savanes et les terrains accidentés, au milieu desquels un des affluents les plus considérables du Bluefield-River prend son cours vers les basses terres. D'après quelques renseignements pris sur les lieux mêmes, le Rio Mico et du même côté, mais un peu plus bas, le Rio Arama, vont rejoindre le Rio-Siquias et ces trois cours d'eau en se réunissant, forment le Boswaz. Dans le langage des Indiens qui habitent cette contrée, ce dernier nom signifie les trois fleuves, de *dos*, trois et *was*, eau (1). Je n'ai pas pu éclaircir ce point de savoir si ce Boswaz est le Bluefield-River lui-même ou seulement un de ses affluents. Dans le premier cas, c'est le Siquias, venant de Matagalpa, qui formerait le cours supérieur du fleuve principal. J'ai déjà au chapitre septième de cet ouvrage, discuté la question du lieu où le Bluefield prend sa source et je prétends encore que c'est à Matagalpa et non à Ocotal ou à Neu-Segovie. La forêt que je vis à l'horizon, vers le N., se prolonge, me dit-on, jusqu'aux bords du fleuve. De là il ne faut point conclure pourtant que tout le pays de ce côté, soit envahi par les bois. La plus grande partie du Mosquitia consiste bien plutôt en savanes et c'est seulement le long des cours d'eau et sur les hauteurs que l'on rencontre des bouquets d'arbres qui, dans les régions sablonneuses, consistent surtout en pins. Néanmoins dans la partie du pays où je me trouvais je ne vis aucun arbre de cette essence. Du reste les arbres et les buissons y ont généralement un aspect tout différent de celui qu'ils ont dans l'intérieur des

(1) Boswaz, sur les cartes anglaises.

terres. Un arbuste de la famille des bignoniacées, qui se trouvait seul au milieu de la savane, attira mon attention par la remarquable beauté des fleurs roses dont il était littéralement couvert.

Je pus voir, par la suite de mon voyage, combien ce pays possède de sources. Dans un rayon de quelques milles affluent des cours d'eau qui forment une rivière navigable pour les canots des Indiens, de sorte que l'on peut, d'ici, gagner Bluefield par eau, le long des côtes mosquitos. Ces sources sont entourées de groupes d'arbres, de buissons et de bouquets de roseaux, de bambous et de petits palmiers supa. Comme je passais sous un arbre au bord d'une de ces sources, je portai l'épouvante au milieu d'une famille de singes : elle s'enfuit tout entière à l'abri du feuillage épais. Pendant cette fuite précipitée, un petit singe resta en arrière, perché sur une branche si basse que je pouvais facilement l'atteindre du canon de mon fusil. J'arrêtai mon cheval pour examiner cette petite bête qui me regardait d'un air effrayé quand la mère, avec un cri d'angoisse, s'élança de sa cachette pour sauver son petit. Le combat entre l'amour maternel et la peur se trahissait dans tous les mouvements et les gestes de la guenon. D'abord elle faisait un saut en avant, puis un autre en arrière ; elle s'avavançait pour reprendre son petit et s'enfuyait plus vite encore sous la feuillée. Plusieurs fois elle avançait un bras et, près d'atteindre son petit, elle rencontrait mon regard qui lui était le courage nécessaire à l'exécution de son projet d'enlèvement. Enfin l'amour maternel l'emporta : après quelques efforts désespérés, elle atteignit la petite créature, la prit dans ses bras et l'emporta triomphante.

Je trouvai chez le propriétaire de l'établissement nicara-

guen, auquel je remis la lettre de l'alcade d'Acayapa, une hospitalité toute amicale et pour laquelle, lorsque je le quittai le lendemain, il ne voulut recevoir qu'un petit présent consistant en poudre à tirer et en plomb. Ici la poudre est très rare et le plomb introvable. Les Chontales font généralement usage pour la chasse de l'arc et de la flèche qu'ils lancent avec la même dextérité que les Indiens. La petite maison, dans laquelle me reçut don Thomas, était très soigneusement construite en bambous ; on s'était également servi de bambous pour confectionner tous les meubles qu'elle contenait, tables, lits, chaises, etc. Le propriétaire, lorsque je me présentai chez lui, était occupé de la fabrication des fromages, industrie à laquelle chacun se livre ici, et il m'offrit, dès mon arrivée, une jatte de crème fraîche, d'un goût exquis. Le fromage nicaraguien est sec et mauvais et pourtant on en prépare et on en consomme une très grande quantité, car ce mets est fort recherché par les habitants du pays. Je ne sais à quoi attribuer la mauvaise qualité de ce produit ; dans tous les cas ce n'est pas au lait qu'il faut s'en prendre, car il est excellent non seulement dans les pâturages des montagnes de Chontales mais encore dans les basses terres. Tout l'espace qu'on pouvait embrasser du regard était couvert de troupeaux. J'eusse pu me croire en Suisse si la végétation et la conformation extérieure des montagnes n'avaient présenté un aspect tout différent. Et pourtant le tableau était, dans son genre, aussi beau que n'importe quel paysage des Alpes. Les savanes, dans ces parages, sont toujours verdoyantes, par la raison que l'année n'est pas positivement divisée, comme dans nos climats, en saison de pluie et en saison de sécheresse, ou bien en hiver et en été. Ces contrées jouissent d'une température très douce

et d'une intermittence continuelle de rayons de soleil et de pluie rafraîchissante. Au milieu des prairies se trouvent des ruisseaux et des sources jaillissantes, entourées d'arbres gigantesques qui, à l'heure de midi, procurent au bétail un ombrage salutaire. De la physionomie générale et de la végétation des arbres et des arbustes, on peut conclure qu'ils appartiennent à la classe des dicotylédones. Je ne vis que quelques palmiers goyols isolés dans la prairie.

La journée n'était pas trop avancée pour faire encore une visite à une famille indienne établie dans le voisinage. Don Thomas voulut bien m'accompagner chez elle. Nous avions fait environ trois milles à cheval, quand nous arrivâmes au point où la route traverse le Rio-Mico qui, en cet endroit, roule, sur un lit de porphyre, ses eaux d'une limpidité de cristal. Aussitôt après nous entrâmes dans un inextricable fourré de roseaux et de broussailles. Nous descendîmes de cheval en face d'un sentier presque imperceptible tracé au milieu des roseaux. Là nous étachâmes nos montures et, en nous frayant, non sans difficulté, un étroit passage, nous suivîmes le sentier qui, ainsi que devant une forteresse, formait des zigzags à travers les broussailles. Tout-à-coup nous nous trouvâmes en face d'un toit immense abritant huit ou dix Indiens, hommes, femmes et enfants. Notre arrivée surprit visiblement la famille et ma présence, en particulier, semblait lui inspirer de l'inquiétude. Leur bon voisin, don Thomas, s'efforçait de les tranquilliser; de mon côté je faisais tout mon possible pour paraître aimable et j'allai jusqu'à offrir une botte de cigares à une vieille femme qui devait être la grande-mère ou même l'aïeule. Néanmoins je ne réussis pas, surtout chez les vieilles femmes, à faire naître la sécurité. Au retour, don Thomas me donna l'ex-

plication de ces marques de défiance. On me prenait pour un Anglais de Bluefield envoyé par le roi de Mosquitia avec un mandat de réquisition. Le gouvernement de Bluefield avait, plusieurs fois déjà, lancé dans les contrées supérieures du pays, des agents avec mission d'assujétir à son service, en qualité de bâcherons, les Indiens des peuplades établies dans ces régions et j'étais vaguement soupçonné d'être du nombre de ces agents. Jusqu'alors je ne m'étais pas figuré que l'autorité que les Anglois avaient octroyée au roi mosquite, s'étendît jusque sur ces contrées lointaines, aux confins de la province de Chontales : Mais ces gens se reconnaissent eux-mêmes sujets du Ré-King, nom qu'ils donnaient au régent de Bluefield, réunissant ainsi en un seul mot les deux expressions qui, en anglais et en espagnol, servent à désigner le roi. J'appris que l'on craignait que le fils du Ré-King (par conséquent le roi actuel, puisque celui-ci est encore un jeune homme), ou craignait donc que le roi n'arrivât lui-même à la tête de ses soldats pour requérir ces hommes d'entrer à son service. Donc j'assistais là aux débuts d'un régime despotique et de moyens violents employés pour introduire la civilisation parmi ces peuplades.

Quand nous arrivâmes, tous ces gens étaient nus, mais aussitôt les femmes s'enfuirent et reparurent bientôt après, vêtues d'une sorte de tablier; les hommes en firent autant, mais avec moins d'empressement. Nous nous trouvâmes alors en présence de la famille réunie sans que la décence eût à en souffrir. Je remarquai, principalement chez les vieillards, que ces gens souffraient ou avaient souffert d'affections de la peau. Leur corps qui, à l'état sain, est d'un brun foncé, était parsemé de taches d'une nuance plus claire, d'où la peau tombait par écailles et il portait des traces d'efflo-

rescences de la peau et des cicatrices d'ulcères. Tous, jeunes et vieux, avaient le corps déformé par un ventre complètement disproportionné. L'expression du visage n'était pas désagréable, bien que celui-ci fût très large et se rapprochât plutôt, pour la forme des traits, du type mongole que les Indiens aztèques et chorotèques de l'intérieur des terres. Si mes souvenirs sont fidèles, leur physionomie a beaucoup de ressemblance avec celle des Indiens du Sud de la Californie que j'ai vus entre le Colorado et les Angeles.

Sous ce toit ouvert brûlait un feu autour duquel grillaient des plantanes et quelques poissons. Ces derniers étaient de l'espèce qu'à Grenade on nomme Guapotes et qui, d'après ce qui précède, semblent aussi se trouver dans le fleuve de Bluefield. Outre ces aliments, je vis encore des provisions de racines de Yucca (Mandiocca), des cannes à sucre, des ananas, des noix de Supa et des Guanavani, un fruit excellent de l'espèce des anoues et qui est très rare à Grenade. Il est probable que dans cette contrée on le trouve à l'état sauvage. Ces Indiens cultivent la canne à sucre, la yucca et l'ananas dans les environs de leurs huttes. La pêche se fait au moyen de l'arc et des flèches qui sont, à cet effet, conformées tout particulièrement : les flèches sont longues de six pieds et formées de deux pièces distinctes, rassemblées, dont la première, en roseaux, constitue l'arrière de la flèche, tandis que la seconde, la partie antérieure, est formée d'une baguette de bois poli, très dur. Cette baguette est pourvue d'une pointe aiguë, en fer, de la forme d'une lancette. Quand celle-ci a pénétré dans le corps du poisson, ses mouvements agités séparent les deux parties de la flèche qui demeurent néanmoins réunies au moyen d'un long cordon afin que le roseau surnage et serve à faire retrouver le poi-

son. Les pointes en fer sont de fabrique anglaise et arrivent ici par Bluefield. Le poisson semble être le principal aliment de ces gens et pour le prendre, ils glissent lentement sous la voûte de verdure qui s'étend au dessus du fleuve, avec leurs canots creusés dans un tronc d'arbre. Leur pays pourrait cependant leur procurer une chasse abondante. Le fleuve est peuplé de manatis et dans les fourrés de ses bords se trouvent des tapirs (danda), des cerfs, diverses espèces de lièvres et de canis. Des oiseaux, du genre des poulets, abondent dans toutes les parties de la prairie.

Mon but principal dans cette excursion était de me procurer un vocabulaire de la langue de cette peuplade. L'homme le plus âgé de la famille qui parlait assez bien l'espagnol, put me satisfaire sous ce rapport. M. Squier, dans son ouvrage très connu sur le Nicaragua (vol. II, p. 324 et 325) a publié le vocabulaire que je lui avais communiqué et a, si je ne me trompe, exprimé l'opinion fort juste à mon avis, que c'était un échantillon de l'ancienne langue chondale d'Ovide et d'autres auteurs d'une époque plus reculée. A la fin de la préface de cet ouvrage, Squier observe que, d'après des renseignements postérieurs, le spécimen de la langue des Wulwans (Woolwas) que je lui envoyai, appartient plutôt à celle d'une peuplade indienne de la partie supérieure du Bluefield-River. Comme je n'ai pu faire par moi-même les recherches comparatives qui ont motivé cette conclusion et que, d'autre part je ne mets pas en doute la justesse du résultat qu'en a obtenu M. Squier, j'adopte son opinion et je donne le nom de Wulwans à une tribu dont je visitai une famille sur le Rio Mico, tribu parmi laquelle on comptait quatre cents hommes environ en état de porter les armes. Ils ne purent me donner aucune

réponse satisfaisante quand je les questionnai sur le nom de leur tribu. Du reste cette assertion que les mots de mon vocabulaire appartenaient à la langue des Wulwas, n'implique pas inévitablement, comme je le prouverai plus loin, la conséquence que c'est un échantillon de l'ancienne langue des Chondal.

Le vocabulaire suivant diffère de celui publié par Squier en ce que, en regard des mots de la langue de ces Indiens, je mets la traduction allemande, tandis que lorsque je communiquai l'autre à Squier, il était accompagné d'une traduction espagnole. J'y fais, du reste quelques additions. Cette langue contient un *a* qui rend un son sourd, entre celui de l'*a* et de l'*o* et que j'indique de cette façon :

a
ä

Soleil, *Naa*.
Jour, *Manda*.
Étoile, *Mavaka*.
Nuit, *Bavika*.
Lune, *Enigo*.
Fou, *Kuck*.
Eau, *Uaa*.
Terre, *Sano*.
Air, *Ung*.
Sage, *Awasam*.
Montagne, *Aumg*.
Homme, *Äl*.
Femme, *Yäl*.
Père, *Pupani*.
Mère, *Mamuni*.
Fils, *Puunima*.
Fille, *Encomu*.
Frère, *Cachini*.
Sœur, *Amni*.
Tête, *Tunni*.
Pied, *Kulni*.
Bras, *Lakini*.
Yeux, *Mivikini*.

Nœz, *Nogmitak*.
Bouche, *Dinikaa*.
Maison, *E*.
Village, *Ufuu*.
Plaine, *Ungl*.
Case à sacre, *Diamak*.
Poisson, *Tubomao*.
Chien, *Sulo*.
Vache, *Sana*.
Lait, *Senadagaura*.
Cher, *Puunum*.
Le père de fils, *Puunima papent*.
Le fils du père, *Pupani panntaa*.
Un, *Abatch*.
Deux, *Muyria*.
Trois, *Muyriaz*.
Quatre, *Muyriarunka*.
Cinq, *Muyriekka*.
Six, *Muyritikka*.
Sept, *Muyriackka*.
Huit, *Muyrikka*.
Neuf, *Yakkamoo*.
Dix, *Muyhuksug*.

La syllabe *muy* ou *muy* pourrait bien être la syllabe espagnole *muy*, beaucoup. A Acayapa j'ai très souvent entendu nommer les nombres en supprimant cette syllabe qui, d'après cela, ne semble pas être essentielle.

Ce n'est qu'à grand peine que je parvins à me procurer cet exemple de la conjugaison du verbe être ou demeurer. (*Sein* ou *Stehen*). Je ne puis affirmer que ce soit l'un plutôt que l'autre; peut-être aussi réunit-il, comme dans l'espagnol, les deux significations. En présence de la difficulté réelle qu'il y a de se procurer des renseignements bien positifs, je n'ajoute pas une importance bien grande aux exemples de conjugaisons que je parvins à obtenir.

Je suis, *ahurakungag*.
Tu es, *ayukinaga*.
Il est, *ahukinaga*.
Nous sommes, *purakinkuk*.
Vous êtes, *hukayakinkuk*.
Ils sont, *enugooda*.

Les Nicaraguais, habitants des côtes, comprennent parmi les Caraïbes — Caribes, suivant leur prononciation — les Indiens du langage desquels j'ai donné quelques spécimens. D'après toutes les probabilités cette désignation n'est pas exacte. Il est reconnu que les Caraïbes de Honduras et de Mosquitia sont originaires de l'île indienne occidentale de Saint-Vincent et qu'après leur émigration, en l'année 1796, ils s'établirent d'abord dans l'île de Roatan et bientôt après gagnèrent les côtes de Honduras où ils s'accrurent dans des proportions si grandes qu'ils durent se répandre jusque dans les contrées de l'E. de l'Amérique centrale (1). Je ne puis affirmer positivement que les Wulwas ne descen-

(1) Voir Squier : *Notes on central America*. New-York, 1853, p. 212, 217, 326, 328.

dent pas de cette tribu d'Indiens, mais cela me semble peu probable. D'après les développements sur l'ethnographie de ces contrées que Squier a publiés récemment, il ressort au contraire que les Wulwas sont originaires de cette tribu si répandue des Lencas, dont ce voyageur a présenté l'existence sous son véritable jour. Squier s'en rapporte à mon vocabulaire et remarque que, dans la langue des Lencas comme dans celle des Wulwat, le mot *was* signifie eau ou rivière et est employé de la même façon pour la formation des noms de fleuve. Ainsi *Amarwas* et *Was-presencia* sont les noms de deux affluents du Patuca.

Le lendemain de mon retour à Acayn, le dr B. fut appelé près d'un malade dans le village de Lovago qui, ainsi que celui de Loviguica, peu distant également, possède une population qui a cessé d'être nomade et qui est depuis longtemps convertie au christianisme. Le dr profita de cette visite pour faire des recherches sur les traces encore existantes de l'idiome indien et je lui donnai mon vocabulaire pour lui servir de terme de comparaison. Le résultat de ces recherches n'est pas sans intérêt au point de vue ethnographique. Le dialecte indien de Lovago n'est plus en usage dans la localité, mais il est encore compris par beaucoup de ses habitants et comme le dr B. leur lisait quelques-uns des mots du vocabulaire des Wulwas du Rio Mico, il se trouva que la plupart de ces mots appartenaient également au langage dont on se sert parmi eux, à Lovago. Voici les mots qu'il ajouta à mon dictionnaire :

Tigre (jaguar) *Nagua*.
Chat, *Veto*.
Gaiou, *Tigua*.
Fille, *Intanil*.

Caneil, *Currying*.
Bœuf, *Anacuting*.
Manger, *Tecuting*.

D'après ce qui précède il y a lieu de croire que tout ou partie des Indiens du village de Lovago descendent de la race des Wulwas et, conséquemment, remontent comme ces derniers aux Lencas. Cette supposition semble pourtant être en contradiction avec cette assertion des habitants de Lovago qui affirmèrent au docteur qu'eux-mêmes et les habitants des régions de Camonpan, qui se trouvent au N.-O. à une distance d'environ soixante milles anglais, étaient arrivés là venant de la contrée de Masayn (1). Il n'est pas à présumer qu'à cette donnée se rattache le souvenir d'une migration espagnole dans des temps reculés. Et si cela était, il ne pourrait être ici question que d'un mélange de différentes races indiennes car, non seulement l'uniformité de langage mais encore la conviction populaire, tout porte à croire que les Indiens de Lovago et les Wulwas des hautes terres ne forment qu'un seul et même peuple dont les mœurs furent dépeintes au dr B. par les premiers comme les seuls vestiges existants de leurs mœurs primitives à eux-mêmes. La seule explication possible c'est que les Indiens de Lovago et de plusieurs autres villages limitrophes sont le produit d'un mélange d'Indiens civilisés des basses terres avec des Wulwas ou d'autres races sauvages des hautes terres que les autorités civiles et ecclésiastiques ont rapprochés et réunis à l'époque de l'occupation espagnole

(1) Cette notice sur l'origine des Indiens de Lovago et de Camonpan, venant de la contrée de Masayn, M. Squier la publie d'après une communication verbale que je lui en ai faite à la suite d'un désaccord d'opinion sur les Indiens des hautes terres et M. Buschmann qui, dans ses écrits intéressants sur les noms des lieux aztèques, me fait l'honneur de me désigner sous cette dénomination de « réfugié allemand ». M. Buschmann a partagé cette erreur, bien involontairement sans doute. Cependant on pourra s'assurer, en examinant le texte, que ce n'est pas là une question indifférente quant à ce qui concerne l'ancienne langue chichilte et c'est pourquoi je l'ai fait remarquer.

afin de jeter les fondements d'une colonie permanente dans ces contrées.

Il reste à savoir si les colons venus ici de l'intérieur du Nicaragua étaient de race aztèque ou chorotèque. Cette donnée qu'ils étaient originaires de la contrée de Masaya, ne résout pas la question, puisque les deux races habitent côte à côte dans les environs de Masaya. Le grand nombre de noms de lieux aztèques du Chontalès, cités par Buschmann et traduits par lui et particulièrement ceux de cette plaine de Camoapan dont j'ai fait mention plus haut, semblent confirmer cette première supposition si toutefois ils ne sont pas trop généralement répandus pour pouvoir admettre une explication aussi restreinte de leur origine. Car, à en juger d'après ces noms de lieux, Chontalès, Matagalpa et Neu-Segovie doivent avoir été, pendant un temps assez long de la domination espagnole, au pouvoir d'une nombreuse colonie aztèque et il y a même lieu de supposer, que pendant une certaine période, toute cette région fut soumise au gouvernement aztèque (1).

Ainsi, d'après Buschmann, le nom de Chontalès ou Chontales qui revient si souvent dans l'ethnographie du Mexique et de l'Amérique centrale, est, aussi d'origine aztèque et dans la contrée dont il est ici particulièrement question, il a sans doute servi à désigner les Wulwas et les descendants de la même race.

(1) J'ai déjà démontré que les noms de Penolaguen et d'Aropapo sont aztèques et j'ai donné leur signification. Il en est de même de Camoapan qui veut dire : dans l'eau des Batates. Les noms de Camoapan, Nizapet, Tecolotote, Matagalpa, Totopapet, sont tous de pure origine aztèque des districts de Chontales, Matagalpa et de Neu-Segovie et on peut les traduire sans difficulté ni hésitation. Totopapet, par exemple, un nom de Neu-Segovie, signifie littéralement : demeure d'oiseaux.

Chontalli, d'après le même auteur, est un mot aztèque que l'on emploie pour désigner un étranger. Il le compare au *χάλαρος*, grec et au *mlétscha*, sanscrit. La province de Chontalès serait donc le pays des sauvages. Une contrée montagneuse de l'État de San Salvador, non loin de la ville de ce nom et habitée également par des Aztèques ou des Nahuatlques porte le même nom.

Il y a, ou au moins il y avait, des peuplades près de Tlascala, dans Oaxaca et Tabasco, appelées aussi Chontalès. A San Salvador, les Chontalès déjà cités plus haut, sont voisins des Nahuatlques et tout spécialement, selon Scherzer, des Tlascalitèques d'Imleo qui ont un langage commun avec les Pipiles. Dans le Nicaragua enfin, il en est de même. Les Chontalès du Nicaragua étaient les tribus les plus sauvages parmi celles qui, aujourd'hui encore, portent le même nom et si Oviedo et d'autres anciens auteurs ont eu en vue ici une race et une langue distinctes qu'ils désignent sous ce nom, il n'y a aucune raison de croire que ce ne soit pas celle dont le docteur B. a retrouvé les derniers vestiges à Lovngo où elle s'est mêlée avec celle des colons soumis à la domination aztèque. On peut la retrouver encore, non mêlée et dans sa pureté primitive, dans la partie supérieure des côtes du Bluefield-River, chez les Wulwas et leurs descendants.

Le dr B. recueille chez quelques habitants de Lovngo de nombreux renseignements sur les mœurs anciennes de cette race, mœurs qui se rapprochent beaucoup de celles des Indiens des hautes terres. A Lovngo, dit-on au docteur, les anciennes coutumes ont presque entièrement disparu, mais chez les habitants de l'intérieur, il semble qu'elles n'aient subi aucune modification. Chez ceux-là règne encore la poly-

gamie. Un homme possède ordinairement trois femmes il n'en peut avoir plus; il les entretient séparément et d'ordinaire elles lui donnent beaucoup d'enfants. Ils se nourrissent des produits de la chasse et de la pêche et cultivent cependant les végétaux que peut produire le sol. Quand un homme veut se marier, il tue un chevreuil qu'il va déposer avec une charge de bois à brûler devant la porte de la fille qu'il a choisie. Si celle-ci accepte le présent, le mariage s'accomplit. Quand le mari ou la femme vient à mourir, l'époux survivant se rase la tête et brûle sa maison. Le mort est enterré avec son argent et pendant un certain temps on porte tous les jours sur sa tombe une portion de bouillie de maïs qu'ils prétendent être chaque jour consommée par lui. Ils ont certains jours de fête annuelle à la célébration desquelles il est défendu à tout étranger et même aux femmes et aux enfants de leur propre race, d'assister. Pendant ces fêtes ils se livrent à des danses accompagnées de cris retentissants et pendant la durée desquelles leur dieu leur tient société. *Bailan* ou *su Dios de ellos*, ils dansent avec leur dieu, me dit l'alcade d'Acayapo. Ils font également des tours de force et d'adresse en sautant l'un par dessus l'autre. Le sauteur donne un coup sur l'épaule de celui par dessus lequel il va sauter et si le visage de ce dernier ne trahit aucune émotion, il est proclamé un — *hombre valiente* — c'est à dire un homme courageux. De semblables coutumes ne sont plus en usage que parmi les tribus chez lesquelles la civilisation n'a encore fait aucun progrès et si j'ai cité les exceptions dont je viens de parler et qui, par eux-mêmes, offrent peu d'intérêt, je ne l'ai fait que pour établir le degré de civilisation auquel elles sont arrivées.

Dans la matinée du 28 nous quittâmes Acayapo pour

revenir vers Grenade. Nous nous dirigeâmes donc par la voie la plus directe vers la mer où le lieu de débarquement, San Ubaldo, près duquel on a construit une maison, constitue en quelque sorte le port d'Acayapo. Quelque peu important que soit cet endroit, où en expédie pourtant des quantités considérables de produits de Chontalès pour Grenade et Rivas et on reçoit en retour des fruits, du sucre, du maïs et d'autres produits du bas pays. Nous nous arrêtâmes à la Hacienda de San José dont le propriétaire, un ancien ami du docteur, nous reçut d'une façon tout aimable. Cela nous fut d'autant plus agréable que nous dûmes attendre là jusqu'au 3 juin qu'une occasion se présentât d'aller par eau à Grenade. Nous passions le temps à faire de petites excursions pendant lesquelles nous tirions des pigeons, des perroquets, des parvas et des perdrix. Lors d'une de ces expéditions je tuai un aigle blanc qui portait dans ses serres un perroquet vert de la grande espèce, appelé *tora*. Ce magnifique oiseau de proie était d'un blanc immaculé à l'exception des ailes et de la queue qui étaient d'un gris strié de noir. Atteint par mon coup de feu, il conserva sa proie en tombant mais il s'en dessaisit quand je me précipitai pour m'en emparer au moment de sa chute. Je n'ai jamais rencontré un animal appartenant à la classe des vertébrés qui semblât aussi peu farouche que cet aigle dont je dus enfoncer la poitrine à coups de crosse avant qu'il mourût. Les serres étaient d'une longueur tout exceptionnelle, très minces, fort crochues; les extrémités en étaient fines comme des aiguilles. Les jambes, jusqu'à l'avillon, étaient recouvertes d'un plumage blanc et la peau du pied était d'un jaune pâle. La membrane ciréoïde qui lui entourait le bec était couleur orange. Le bec, toutes proportions gardées, était petit,

muni de crocs pointus et fortement recourbés; les dents étaient très courtes. Les yeux, grands et profondément enfoncés dans l'orbite, avaient les reflets éclatants de l'iris jaune orange et une expression d'audace impossible à décrire et un feu qui ne s'éteignit qu'avec le dernier souffle de vie. La tête, fort développée, large comme celle d'un hibou, était garnie sur la partie postérieure d'un bouquet de plumes allongées qui, lorsqu'elles sont hérissées, donnent à cet oiseau un aspect effrayant. Celui que j'avais tué m'apparut tout à coup si beau que je regrettai sincèrement que mon fusil m'eût si bien obéi.

Ce ne fut que le 3 juin qu'une occasion s'offrit de faire le voyage de Grenade par eau. L'hôte qui avait si amicalement pratiqué à notre égard les devoirs de l'hospitalité, voulut nous accompagner jusqu'à San Ubaldo, suivi d'une légion de valets à cheval, poussant devant eux une longue file de bêtes de somme. Ces bêtes portaient des peaux et des fromages qui devaient faire le trajet de Grenade par la même occasion que nous. La route traverse un plateau mamelonné de roche basaltique. Nous mîmes à la voile à quatre heures de l'après-midi et voguâmes toute la nuit au gré des vents, notre équipage ayant trouvé bon d'abandonner le gouvernail et de se livrer aux douceurs du sommeil. Nous débarquâmes à Grenade le lendemain à dix heures du matin et nous eûmes à rassurer nos amis que notre absence prolongée commençait à inquiéter, nos chevaux nous ayant précédés de quatre jours à Grenade.

CHAPITRE XIII.

Préparatifs pour un second voyage à Léon. — Part qui prennent les étrangers dans les événements politiques du pays. — Aperçu de l'histoire politique de l'Amérique centrale. — Les serilles et les libéraux. — Fédéralistes, centralistes et séparatistes. — Le clergé, l'influence anglaise et les Indiens, s'alliant aux serilles. — Le choléra. — Décadence de la République fédérale de l'Amérique du centre. — Les Copulmbos. — Nouveaux essais de libération. — Les partis dans le Nicaragua. — Réconciliation passagère. — Nouvelles causes de troubles. — Deux gouvernements provisoires. — Préliminaires de guerre civile. — La Canal Company et la Accorary transit Company. — Déclaration des étrangers habitant à Grenade de vouloir rester neutres. — Retour à Léon.

Une étude plus approfondie du pays de Nicaragua avait fortifié l'intention que j'avais eu tout d'abord d'en faire ma nouvelle patrie. Les espérances que j'apportais ne s'étaient, à la vérité, pas réalisées, mais il en était surgi d'autres qui me semblèrent exiger une connaissance plus intime des hommes et des événements. Pour atteindre ce but, un voyage à New-York et tout d'abord une excursion à Léon devenait nécessaire. J'entrepris cette dernière dans le courant du mois d'août. La relation de cette dernière pourra en quelque sorte compléter la description du pays; mais elle servira surtout

à faire pénétrer le problème politique de la résolution duquel dépendait inévitablement la réalisation de mes projets. En présence des rapports aussi incertains que peu importants qui rattachent entre eux les États de l'Amérique centrale, alors que tout intérêt privé ou commercial devient une cause politique et que la politique devient ainsi l'instrument des intérêts des particuliers, il est impossible de s'attacher à une personne ou à une idée de quelque importance sans se trouver bientôt enveloppé dans les déchirements des partis politiques. Et en ceci il en est des étrangers comme des indigènes. Dans ces circonstances, ce sont des paroles vides de sens que celles par lesquelles on engage les étrangers à s'abstenir de toute participation à ces conflits. Quand un des partis fait une opposition avouée à l'établissement des étrangers dans le pays et cherche à l'empêcher en accroissant les difficultés qu'il présente déjà par lui-même, tandis que l'autre parti accueille les émigrants avec bienveillance et favorise de tout son pouvoir leur installation parmi eux, il est bien naturel que les étrangers ne se défendent pas d'une préférence très marquée pour les partisans de ce dernier système et qu'ils prennent une part très active aux combats de l'issue desquels dépend le succès de celui des deux partis qui tiendra les rênes du gouvernement. Tel était à cette époque l'état des choses dans le Nicaragua où, comme dans toutes les contrées hispano-américaines, le libéralisme ou l'*illibéralisme* à l'égard des colons étrangers fait partie du programme politique des partis. Aussi, à la suite de quelques tentatives isolées, les intérêts des étrangers se trouvent bientôt, de la manière que j'expliquerai plus loin, tellement liés aux dissentiments politiques des gouvernements, qu'il est de fait qu'on aurait eu peine à trouver, à cette époque,

dans tout le Nicaragua, un seul résident étranger de quelque importance qui n'eût été poussé par les circonstances à devenir un partisan, dans le sens plus ou moins absolu du mot.

On pourrait croire que les débats politiques d'un pays petit et faible, si peu avancé sous le rapport intellectuel et si éloigné des centres de civilisation, n'éveillaient que très médiocrement l'attention du reste du monde, mais les événements qui, alors, étaient pour mes amis nicaraguais et pour moi une cause de puissantes préoccupations, ont pris rang, depuis, parmi les événements historiques. Les nouveaux développements apportés au commerce du globe ont eu pour conséquence première d'établir, d'une manière pratique, l'importance géographique de l'Amérique centrale, question qui, jusqu'alors, n'avait été considérée que sous le rapport théorique et au point de vue du canal de jonction entre l'Atlantique et le Pacifique. Cet état de choses a créé une force nouvelle dont disposent les grandes nations qui se partagent le commerce du monde et est de nature à prévenir des conflits qui, dans l'avenir, ne pourront être que difficilement évités malgré le caractère conciliant des négociations actuelles entre l'Angleterre et les États-Unis. L'importance naturelle de l'Amérique centrale ne dépend nullement des destinées du projet de canal. La nature dans bien des endroits, se prêterait admirablement à l'établissement d'un chemin de fer qui relierait les rives des deux océans; aussi avait-il été question d'en établir un de Grenade vers la baie de Fonsécua en passant par Léon. Les grands avantages du sol et du climat, qui font de l'Amérique centrale une des contrées les plus privilégiées du monde, facilitent beaucoup les communications et les conditions de l'existence dans ces

régions (1). Pour quiconque joint à la connaissance de ces faits la moindre notion des progrès de certains pays qui avoisinent les bords du Pacifique, il est facile de prévoir que l'Amérique centrale est destinée à jouer un rôle dans l'histoire de la civilisation. S'il y a matière à moquerie il y a certainement aussi matière à compassion dans le spectacle de l'orgueil qui gonfle les ineptes habitants de ce pays en présence du sentiment de sa grande importance. Et on ne peut que déplorer la fatalité qui les a placés à un poste aussi important, poste qui devient une cause inévitable de ruine, si ceux à qui il est confié manquent des qualités nécessaires pour le bien remplir. Il y avait non moins de vérité dans le sentiment qui inspirait le président Laureano Pineda dans un discours d'inauguration qu'il prononça à cette époque, alors qu'il nommait le Nicaragua : « La patrie commune de toutes les nations de la terre ; — contrée que la divine Providence semble avoir prise sous sa protection toute spéciale ; que la nature, avec le concours d'hommes éclairés, a destinée à devenir une source de prospérité et le berceau de la science et de la civilisation (2). »

(1) M. Thomas Manning, de la maison anglaise Foster et Manning, qui a des représentants à León, à Chinandega et à Port-Union, dans un écrit adressé au vicomte Palmerston, nomme Nicaragua : « A picturesque and healthy country..... so desirable a spot in the commercial world to free it from the competition of so adventurous a race as the North Americans. » N° 9, p. 43 des Documents relatifs à la legation de los Estados de Nicaragua y Honduras cerca del gabinete Británico, sobre el territorio de Mosquitos y puerto de San Juan del Norte. Los publica el señor Don Francisco Castellón, ministro plenipotenciario y Enviado extraordinario de dichos Estados. Granada, 1851. Ce document existe aussi en anglais.

(2) « Grande obligación habéis contraído de auxiliarme en la ardua cuanto importante empresa de llevar al punto culminante de verdadero progreso y felicidad à la Patria común de las naciones del globo, a este lugar que presta

Puisse ce sentiment être justifié plus tard quand je m'étendrai dans les derniers chapitres de cet ouvrage, sur les événements politiques du Nicaragua et particulièrement de l'Amérique centrale.

Quand, en 1821, les provinces de l'Amérique du centre se séparèrent de l'Espagne, les royalistes de cette partie des colonies espagnoles se virent abandonnés sans aucun moyen de résistance et l'indépendance fut déclarée sans lutte préalable. Quelques-uns des royalistes quittèrent le pays, mais la plupart d'entre eux passèrent au parti de l'indépendance avec la pensée de fonder une monarchie centro-américaine. Il y avait donc encore dans le pays, même après sa séparation d'avec l'Espagne, des royalistes que leurs adversaires, les républicains, qui prenaient le nom de libéraux, désignaient sous celui de serviles. Une lutte animée entre ces deux partis, a continué, avec des tendances locales et variables et sous différents noms, jusqu'aujourd'hui, et les difficultés qu'elle a soulevées sont bien loin d'être apaisées.

Les libéraux se décidèrent pour la république fédérative sur le modèle de celle des États-Unis et fondèrent, sous le nom de république centro-américaine, une fédération comprenant cinq États : Guatemala, San Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa-Rica. En 1821, ils lui donnèrent une constitution, ils abolirent l'esclavage, introduisirent un système de tolérance universelle, établirent de nouvelles écoles ou améliorèrent les anciennes et attirèrent par tous les moyens

la Providencia, que designo la naturaleza, y que senalo la mano de la sabiduria humana para ser el vehiculo de la riqueza, el deposito de las ciencias y de la civilisation. » Discours inaugural que el supremo Director licenciado Don Laureano Pineda pronuncio despues de haber prestado juramento y tomado posesion, el dia 5 de Mayo de 1851.

possibles les colons étrangers en favorisant, de tout leur pouvoir, leur établissement parmi eux. On peut dire que l'esprit de Jefferson, qui est le principe de la politique Nord-Américaine, régnait parmi les membres de ce parti et a présidé à sa création. Aussi quand les serviles, désespérant de pouvoir jamais fonder une monarchie centro-américaine, se jetèrent dans les bras de l'empire mexicain à sa naissance et qu'Iturbide envoya une armée à Guatemala, le congrès républicain répondit, le 2 décembre 1822, par un décret d'annexion aux États-Unis.

La prompt chute d'Iturbide écarta cette alternative extrême d'une adjonction soit à l'empire du Mexique, soit à l'union Nord-Américaine. Toutefois, ce fait est remarquable au plus haut point comme trait caractéristique de la haine irréconciliable qui divisait les deux partis.

Les serviles, qui se voyaient en minorité, mettaient tout en œuvre contre les libéraux et leurs institutions républicaines, intrigues et trahisons; ils entretenirent dans les États isolés une agitation et des troubles continuels qui enlevèrent à l'alliance un grand nombre de ses partisans et qui finirent par la dissoudre. En présence de l'opposition du fédéralisme qui formait le noyau du système républicain, les ennemis de la république se déclarèrent tantôt pour la centralisation dans laquelle ils entrevoient une monarchie, tantôt pour le séparatisme des États isolés qui devait avoir pour conséquence première la dissolution du pacte d'alliance et la privation pour la république de tout moyen de secours. Quand, plus tard, il devint possible de tromper une partie des fédéralistes à l'aide de ces multiples métamorphoses et de contrebalancer les tentatives de centralisation, en favorisant les idées des séparatistes, il arriva que toutes ces menées n'about-

tirent qu'à semer la division dans le parti lui-même et à entretenir toutes sortes d'hostilités intestines. Ils conspirèrent avec le clergé du pays, après avoir conspiré avec l'éphémère empereur du Mexique, et quand ils virent qu'ils n'aboutissaient qu'à amener la destitution et l'exil des évêques, suivis d'une excommunication dérisoire, ils finirent par prêter l'oreille aux offres d'acquisition des Anglais et se firent les très humbles serviteurs des arrogants régents de la colonie de Belize et du diplomate ouvrier qui, dans l'Amérique centrale, faisait la sale besogne du gouvernement anglais; ils opérèrent leur trafic avec l'argent anglais et, comme moyen d'intimidation envers ceux qui voulaient leur résister, ils mirent en avant les menaces de l'Angleterre d'en venir aux moyens violents. Malgré tous ces efforts, l'édifice de la confédération, vacillant il est vrai, se soutenait par l'énergie et la persévérance de Morazan, quand la fatalité vint fournir à ses ennemis un dernier moyen désespéré et, dans l'aveuglement de la colère, ils s'en saisirent avidement. En 1837, le choléra éclata dans l'Amérique centrale et fit surtout des victimes parmi les Indiens du Guatemala. L'agitation que provoqua cette circonstance fut exploitée par le parti servile qui, avec l'aide du clergé, excita parmi les Indiens un soulèvement général, à la tête duquel Carrera parut pour la première fois. Il est vrai que les serviles et le clergé du Guatemala se sont amèrement trompés quand ils ont cru pouvoir employer cet homme et ses hordes d'Indiens au service de leur cause, car bientôt les sujets furent devenus les seigneurs de leurs maîtres. Néanmoins la fédération était détruite et tout espoir de civilisation de l'Amérique centrale anéanti et tous les efforts, tentés depuis pour rétablir le premier pacte, n'ont amené que

des résultats passagers et insignifiants. Morazan s'était enfui à Chile avec les hommes les plus importants du parti fédéral, mais il en revint bientôt avec l'espoir du rétablissement possible d'une république fédérale et tomba entre les mains des serviles de Costa-Rien qui le fusillèrent. Le vaisseau qui le portait, lui et ses amis, en avril 1842, se nommait *Coguinboos*; c'est ce nom que, depuis lors, on donna aux débris du parti fédéral.

Après la dissolution de la confédération des États centro-américains, diverses tentatives furent encore faites pour la reconstituer d'une manière pacifique et, sans le mouvement contraire imprimé par les agents britanniques dans le Guatemala et Costa-Rien, où l'influence anglaise était toute puissante quand le parti servile dominait et où, par contre, la puissance des serviles se soutenait à l'aide de l'influence anglaise, ce but aurait peut-être été atteint. De tout temps le but évident du gouvernement britannique a été d'entretenir dans l'Amérique centrale toutes sortes de dissentiments, de pousser à l'abâtissement politique, de détruire, dès le principe, tous les éléments qui eussent pu amener une régénération sociale, de faire enfin de ce pays une proie facile, et, en tous cas, d'empêcher le triomphe d'un parti qui eût provoqué l'annexion aux États-Unis. Depuis le dernier traité de paix, cependant, l'Angleterre semble être poussée par l'attitude des puissances étrangères à changer de politique et à adopter le système des États américains. En présence de l'état de choses qui a existé jusqu'à présent et de la politique extérieure des États-Unis, il n'y avait pas pour l'Amérique centrale le moindre espoir de régénération, bien qu'à San Salvador, Nicaragua et Honduras, on retrouvât encore quelques vestiges de l'ancien esprit fédéraliste.

Ces trois États ont tenté à différentes reprises, de rétablir la confédération républicaine, mais Guatemala et Costa-Rien ne leur vinrent en aide que par de fausses et déloyales protestations. Les réunions de plénipotentiaires que l'on convoqua dans ce but, en 1842 à Chinandega dans le Nicaragua, en 1846 à Sonsonate dans San Salvador et en 1847 à Nacome dans le Honduras, n'eurent d'autre résultat qu'une convention d'amicales relations entre les trois États du centre.

Tel était l'état des choses lorsqu'en 1848, sous l'administration du président Polk, les États-Unis envoyèrent M. Hise comme chargé d'affaires à Guatemala avec instruction de saisir la première occasion favorable pour tâcher d'obtenir un nouveau traité d'alliance entre les États qui avaient formé autrefois la république unie centro-américaine. M. Squier, le successeur de M. Hise, reçut les mêmes instructions lorsqu'il fut envoyé par le président Taylor dans l'Amérique centrale où il arriva en juillet 1849. Sous son influence le Nicaragua prit l'initiative d'une nouvelle tentative de rapprochement, projet qui fut accueilli très favorablement à San Salvador et à Honduras. Les chargés de pouvoir des trois États du centre se réunirent en conséquence à Léon le 1^{er} novembre 1849 (Guatemala et Costa-Rien s'étaient abstenus) et jetèrent les premiers fondements d'une constitution fédérale qui fut signée le 8 novembre 1849, unanimement ratifiée par les trois États et enfin publiée le 16 décembre 1849 dans le *Correo del Istmo*. En vertu de cette constitution, les délégués des États fédérés s'assemblèrent à Chinandega en décembre 1850 et choisirent pour président de la nouvelle confédération Don José Barrundia, l'ex-président de l'ancienne république de

l'Amérique centrale et qui avait contribué à fonder la nouvelle; ils désignèrent aussi les représentants chargés d'assister au congrès général convoqué pour le mois de novembre 1851.

Des agitations politiques que l'on excitait sans cesse à l'époque de mon séjour dans ce pays ne pouvaient avoir d'autre but que d'empêcher la réunion de ce congrès et, par conséquent, la consolidation du nouveau gouvernement. Pour obtenir ce résultat, les intrigues anglaises se combinaient avec les intérêts du parti des serviles, surtout dans le Nicaragua où l'influence anglaise avait conquis le plus de partisans. Cette opposition était d'autant plus active qu'il s'agissait en même temps de contrecarrer les desseins de la Canal-Company dont la réussite amenait inévitablement dans ces contrées le triomphe de l'influence nord-américaine. J'expliquai plus loin ce qui advint de toutes ces menées comme aussi le conflit qui se produisit bientôt en raison du double but de l'intérêt anglais, conflit qui devait nécessairement amener dans la lutte des partis une confusion au milieu de laquelle il n'était possible de se reconnaître qu'à ceux qui avaient été initiés à cette suite d'événements.

Dans le Nicaragua, comme dans les autres États centro-américains, le caractère local se reflète sur les différents partis. Dans le principe ils n'étaient divisés qu'en serviles et en libéraux, mais les événements politiques leur ont imprimé une couleur particulière. Bientôt on donna les serviles, timbucos et les libéraux, calandracas (1). En

(1) La signification de ces deux mots est restée incompréhensible pour moi, mais je suppose que celle du dernier vient de *calandras*, abricote des champs, d'après quoi on pourrait traduire *calandracas* par bande de gens sans feu ni lieu.

1849, les timbucos de Grenade et de Rivas, en suscitant l'insurrection à la tête de laquelle se mit le chef de brigands Samoja, essayèrent, comme l'avaient fait avant eux les serviles de Guatemala, de se servir des Indiens contre leurs ennemis politiques, les calandracas, aux mains desquels était alors le pouvoir. Mais quand Samoja voulut jouer le rôle de Carrera et que, plus oublieux que ce dernier des égards qu'il devait à ses protecteurs, il sembla même ne plus vouloir épargner les timbucos, ceux-ci, frappés d'épouvante et de crainte, provoquèrent un rapprochement des partis et furent obligés de demander secours à leurs adversaires politiques. Le général Munoz marcha sur Léon, battit le ramassis de la ville de Rivas, et s'empara de son chef Samoja qu'il fit exécuter. Ainsi non seulement la paix mais encore la bonne intelligence était rétablie dans le pays quand j'arrivai dans le Nicaragua à la fin de l'année 1850. Cette situation favorable devait être consolidée par la nomination d'un nouveau président ou plutôt d'un nouveau directeur du gouvernement, titre sous lequel on désigne le chef de l'État dans le Nicaragua. Le choix était tombé sur M. Pineda, un homme modéré et rempli de mérite, appartenant au parti des timbucos mais agréé par celui des Calandracas.

Mais bientôt la discorde s'introduisit de nouveau entre les partis, amenée d'une part par des ressentiments non encore apaisés et d'autre part par les machinations des Anglais dont j'ai déjà indiqué le but.

Parmi les hommes qui faisaient obstacle aux vues des timbucos, il faut placer en première ligne le général Munoz dont j'ai dépeint déjà le caractère et les tendances. Chose étrange, ce même homme était haï des Anglais autant que

de ceux qui, dans tout le Nicaragua, s'étaient déclarés leurs adversaires et faisaient opposition à leurs violences et à leurs abus de pouvoir. Il trouva de nouveaux antagonistes parmi les administrateurs de la Canal-Company quand, après que celle-ci eut envoyé à Londres MM. J. L. White et Cornelius Vanderbilt qui ne requèrent des capitalistes de cette ville qu'un accueil très peu favorable, il prit la résolution de se décharger des graves obligations qui incombait à ceux qui avaient souscrit le Canal-Contract sans, bien entendu, renoncer aux avantages auxquels celui-ci leur donnait droit. Pour parvenir à ses fins il ajouta, de concert avec le gouvernement, des dispositions supplémentaires au contrat primitif. Les calandracos et Munoz, leur chef le plus influent, n'eussent jamais donné leur approbation à ce plan, d'abord parce qu'ils professaient des opinions plus droites en matière d'économie politique, ensuite parce que leur patriotisme était plus énergique et plus solide et enfin parce que la route de Virgin-Bay à San Juan del Sur (nommée par les Transist-Road) et que l'on avait le projet de construire d'après les propositions de la Compagnie, n'eut procuré aucun avantage à la partie N. O. du Nicaragua qui était le véritable siège du parti des Calandracos. Comme général en chef des troupes, de la discipline desquelles on lui était seul redevable, il était trop puissant pour que pendant une crise politique, on put ignorer son opinion; de sorte que presque tous les partisans de la Canal-Company devenaient les adversaires du général, tandis que les adversaires de la Compagnie devenaient ses amis. Cet état de choses était de nature à amener des conflits dans le pays et il eut pour conséquence première que le parti anglais chercha d'abord à renverser Munoz, puis, par un

revirement soudain, voulut le soutenir et enfin présida à sa chute.

Peu après l'arrivée au pouvoir de Pineda, des plaintes s'élevèrent contre le général que l'on accusait de conspirer contre le gouvernement. La législature, où les timbucos avaient une forte majorité, enleva à Munoz beaucoup de ses moyens d'influence, puis l'engagea à donner sa démission et finit, sous le premier prétexte venu, par le mettre en jugement. D'après ce qu'il déclara lui-même, son arrestation avait été résolue pour le 5 août, mais dans la nuit du 3 au 4, le président Pineda et les hommes qui composaient son ministère, furent, au milieu de l'obscurité et du silence le plus profond, réveillés dans leurs maisons, mis à cheval et conduits à la frontière sous bonne escorte. A la tête du mouvement se trouvaient un grand nombre de bourgeois qui, par manière d'adhésion, avaient inscrit leur nom au bas d'un « Pronunciamiento ». Le conseil municipal de Léon adhéra à ce programme révolutionnaire; Munoz reprit le commandement des troupes et on nomma le sénateur Justo Abaunza, directeur provisoire du gouvernement. Pendant le cours de ces événements les membres de la législature s'étaient rassemblés à Managua. Le mouvement révolutionnaire qui avait éclaté à Léon avait été provoqué tout autant contre la législature que contre l'administration. Quand le corps législatif apprit ce qui venait de se passer à Léon, sur les conseils de M. J. White, l'agent de la Canal-Company, ils nommèrent de leur côté un directeur provisoire du gouvernement et choisirent en cette qualité M. José del Montenegro, après quoi, et toujours sur le conseil de M. White, ils transférèrent leur siège à Grenade où ils étaient directement placés sous l'influence de la

Canal-Company et de son agent. Chacun des directeurs provisoires composa un cabinet. Montenegro donna à Fruto Chamorro le commandement des troupes que l'on cherchait à concentrer à Grenade. Lorsque je voulus aller à Léon, deux partis se partageaient le pouvoir dans ce pays; l'un avait son siège à Grenade, l'autre à Léon et tous deux se préparaient à la guerre civile.

Peu de temps avant l'explosion de toutes ces machinations, M. J. L. White était venu de New-York à Nicaragua en qualité d'agent de la Canal-Company et avait insisté auprès du gouvernement de M. Pineda pour obtenir les dispositions supplémentaires au contrat dont j'ai déjà parlé plus haut et en conséquence duquel les intérêts de la compagnie devaient être divisés de telle sorte qu'une partie des avantages immédiats devaient échoir en retour de l'accomplissement de quelques conditions faciles et que la compagnie put très aisément se débarrasser de l'autre partie de ses obligations qui, en retour de bénéfices problématiques et en tous cas très longs à réaliser, entraînaient avec eux des charges très lourdes. M. White fit même cette proposition que toutes les personnes qui constituaient la Canal-Company formassent, sous le nom de Accessory Transit Company, une seconde compagnie indépendante pour la construction d'une route simple sur l'isthme de Rivas. Cette œuvre qui avait toute chance de succès et qui devait être confiée aux ressources financières et aux capacités techniques d'un homme éclairé du Nicaragua, jouirait de tous les avantages extraordinaires promis à ces mêmes personnes en qualité d'actionnaires de la Canal-Company, mais seulement à la condition expresse que le canal serait construit. Parmi ces avantages on comptait en première ligne le monopole de la

navigation à vapeur sur toutes les eaux de l'intérieur du Nicaragua et l'hésitation des spéculateurs de New-York provenait uniquement de ce que, pour l'érection de la route de transit, cet avantage n'était concédé que pour un nombre d'années plus restreint que celui qui était promis à la compagnie du Canal pourvu que celle-ci mit sérieusement la main à l'œuvre et achevât le canal dans le plus bref délai possible.

Pineda était un homme d'un patriotisme trop intelligent pour prêter la main à de semblables projets, mais dès qu'il eût été renversé et que la moitié du pays se fut confié à Montenegro, un homme âgé et maladif et pour qui c'était une lourde charge de conduire les affaires politiques au milieu des inquiétudes et des agitations d'une révolution, White eut beau jeu. L'agent des spéculateurs de New-York s'empressa de venir à Grenade où il se fit connaître publiquement comme chef de partisans; il promit de l'or, des armes et des troupes pour se défendre contre les Calandracas de Léon qui étaient en marche sous les ordres de Munoz et par qui on s'attendait chaque jour à être attaqué; comme il saisissait adroitement l'occasion d'appuyer ses raisonnements de quelque présent, il parvint à conclure le contrat tant désiré le 14 août 1851 et le 19 du même mois il en obtint la ratification de l'Assemblée (1). Telle fut l'origine de la Accessory Transit Company qui, depuis ce jour jusqu'aux premiers mois de 1856, conserva le monopole du

(1) L'Assemblée de Grenade hésitait à donner sa sanction à ce projet et dans la matinée même du 18 il y avait encore une majorité qui faisait opposition. Lorsqu'un Américain du Sud, descendant à Grenade, recruta une somme d'argent très considérable pour corrompre l'assemblée et dans l'après-midi le contrat était ratifié.

commerce de transit sur la route nicaraguienne de la Californie, non seulement entre San Juan del Norte et San Juan del Sur, mais encore entre New-York et San Francisco. A cette époque, et grâce à l'influence de Walker, le gouvernement nicaraguien lui retira sa concession et confisqua les propriétés qu'elle avait acquises dans le pays.

Peu de jours avant la conclusion de son traité, et pour donner plus d'importance à ses négociations, M. White provoqua une réunion de tous les étrangers habitant Grenade, dans l'intention d'amener ceux-ci à devenir d'actifs partisans des timbucos. Cette tentative avorta complètement parce que chaque résident étranger reconnut dès l'abord que l'incaparement de tous les monopoles par la compagnie, était une opération qui ne pouvait manquer de nuire énormément à ses propres intérêts. Trois ou quatre personnes seulement répondirent à l'appel de l'agent de la Canal-Company. Le gouvernement grenadin, en présence de cette attitude des étrangers, commença par exiger d'eux qu'ils déposassent les armes, mais, peu après, changeant d'avis, il les plaça dans l'alternative de prendre du service militaire ou de quitter le pays. Tel était l'état des choses à Grenade quand le d^r S. qui, à cette époque occupait incontestablement le premier rang parmi les étrangers résidant dans cette ville, les convoqua de son côté en assemblée générale. Presque tous les étrangers présents à Grenade, et parmi eux des Nord-Américains, des Allemands, des Français, des Italiens, répondirent à son invitation, déclarèrent, de commun accord, vouloir conserver leur neutralité au milieu des discordes de la guerre civile et firent connaître leur résolution inébranlable de ne pas se laisser enlever leurs armes, de ne pas se soumettre au service militaire, de ne pas quit-

ter le pays et de repousser la violence par la violence. Séances tenantes on nomma un comité de sûreté, nous nous organisâmes militairement et voilà comment il se fit que je me trouvai, bien malgré moi, engagé dans les embarras d'une révolution et même entraîné au premier plan car, à l'assemblée générale, je fus nommé secrétaire et chargé de rédiger la déclaration de neutralité. Cette déclaration, d'ailleurs, était faite en termes positifs quoique très mesurés et commençait par l'expression de la profonde tristesse que nous faisions éprouver la révolution qui venait d'éclater et le bouleversement de tout le pays. Un fait caractéristique fut l'ombrage que cette phrase causa aux Italiens soumis à l'influence du général Retz, connu pour la part qu'il avait prise aux événements de la guerre civile qui avait, quelque temps auparavant désolé les Etats de la Plata. Le lendemain de la réunion ils se retirèrent. Notre manifeste devait être imprimé à Grenade mais le gouvernement en défendit l'impression.

Tout ceci se passa les 17 et 18 août ; le 17, le contrat de la Accessory Transit Company fut ratifié par l'Assemblée et le 20 mourut Montenegro, le directeur provisoire. A partir de ce moment les affaires s'embrouillèrent chaque jour davantage. D'un côté on parlait de l'arrivée des adversaires de Léon qui devaient attaquer la ville et d'autre part on annonçait que le général Guardiola, surnommé le tigre de Honduras, accourait au secours des habitants de Grenade. De suite on vit des barrières s'élever dans les rues. Un fermier allemand arbora au dessus de la porte de sa maison un drapeau noir, rouge et or qui avait été apporté d'Allemagne, soit dans l'intention d'honorer à l'ombre de son toit un reste de patriotisme languissant sous l'ardent soleil des

tropiques, soit dans le but de placer sous la protection du drapeau allemand, la navigation du lac de Nicaragua. Qui le croira en Allemagne? Le déploiement de nos couleurs nationales éveilla un sentiment de pleine confiance chez quelques vieilles dames de Grenade et bientôt les cassettes et les bahuts contenant les trésors des *señoras* furent apportés chez le fermier qui, pourvu que ses relations publiques n'en souffrissent pas, s'accommodait fort bien de jouer en secret, vis-à-vis de ces personnes, le rôle d'un bienfaisant protecteur.

C'est dans ces circonstances que le 21 août vers le soir, muni de bonnes armes et accompagné d'un jeune Allemand M. A. qui avait entrepris de me conduire à Léon, l'enfourchai, devant ma demeure, un cheval lesté et vigoureux. Dans l'état du pays ce voyage ne semblait pas exempt de dangers. A peine étions-nous en selle que le son du tambour retentit dans la rue et qu'on publia à haute voix un ordre du commandement militaire qui défendait à toute personne non munie d'une permission spéciale et d'un passeport personnel de quitter la ville. Nous enfonçâmes l'éperon dans les flancs de nos bêtes et nous nous dirigeâmes au grand galop vers l'extrémité de la ville que bientôt nous eûmes déposé. Nous ne lâchâmes la bride que lorsque nous fûmes arrivés en vue de Masaya.

CHAPITRE XIV.

Voyage à Léon. — Managua. — El general del ejército. — Rencontre suspecte dans la forêt. — Ouragan à Pueblo Nuevo. — Jésus-Christ est le meilleur paratonnerre. — L'aigle de la science et de la vertu. — Arrivée à Léon. — Attitude des Anglais. — Le général Munes. — Une opération muy militar. — Le projet du chemin de fer du D.S. — Protestations contre le traité de l'Accessory Transit Company. — Mission diplomatique à Washington. — Le chargé d'affaires des Etats-Unis se trouve dans une position embarrassante et le conseil général anglais dans une position incertaine. — Je prends un dernier coupé du général Munoz. — Ses dernières destinées et sa mort. — Mon départ de Léon. — Compagnie suspecte; incident heureux. — Fruto Chamorro; le rôle qu'il joua plus tard dans l'histoire de son pays. — Sa mort. — La guerre civile de 1834. — Retour à Grenade.

Pour défendre Grenade contre une invasion des calandras de Léon, les timbacos avaient fait occuper Managua par une garnison de près de deux cents hommes. Chamorro lui-même s'était transporté sur les lieux et de là dirigeait le mouvement de concentration de la force armée. Aussi pûmes-nous voir sur la route, entre Grenade et Masaya, un va-et-vient de troupes par lesquelles nous craignîmes un instant d'être arrêtés. Néanmoins à la nuit tombante nous atteignîmes Masaya, sans que notre sécurité ait été le moins du monde troublée. Le lendemain au point du jour nous étions en selle et nous allâmes déjeuner à Managua. Comme

nous nous disposions à repartir, apparut à la porte d'entrée un homme de taille assez peu élevée, mais très vigoureux, en jaquette de maison et en bonnet de nuit, tandis que derrière lui s'avancait un officier traînant un long sabre qui résonnait sur le pavé. Nous vîmes de suite qu'on allait nous interroger et peut-être même nous visiter. Je n'avais sur moi rien de suspect, sinon la déclaration des étrangers de vouloir rester neutres, mais nous risquions en tous cas d'être renvoyés à Grenade. Aux questions qui nous furent adressées, nous répondîmes que nous étions d'honnêtes marchands voyageant pour leurs affaires et allant vers Chinandega. L'homme au bonnet de nuit fixa sur moi un regard perçant mais se décida pourtant à ne point apporter d'obstacle à notre départ. Je reconnus en lui l'ancien préfet de Rivas, Fruto Chamorro avec lequel j'avais discuté assez vivement, quelques mois auparavant, au sujet de l'opportunité qu'il y avait de favoriser l'établissement des colons étrangers. Aussitôt qu'il se fut éloigné je m'informai à l'hôtelier du nom de ce monsieur. « *El general del ejército*, » me répondit-il. « Le général en chef de l'armée. » Don Fruto était général, je l'ai déjà dit et à la tête d'une armée de 150 hommes, levés contre Munoz. Lors de notre première entrevue, il m'avait prédit la chute prochaine de celui-ci. Je suis convaincu qu'il m'avait reconnu et qu'il s'était fort bien aperçu que je trahissais la vérité lorsque je prétendais être un négociant allant à Chinandega pour ses affaires.

Nous avons enfin dépassé la ligne des Grenadiers et devons nous attendre à rencontrer bientôt nos amis de Léon. De ce côté nous pouvions poursuivre notre voyage sans inquiétudes, quoique cependant, les troubles et l'agita-

tion eussent eu leur conséquence ordinaire, c'est à dire avaient enlevé toute sécurité aux communications. Dans les guerres civiles des États centro-américains, les partis en lutte emploient tous les moyens possibles pour augmenter, dans leurs rangs, le nombre des hommes en état de porter les armes. Pour échapper à ce genre de service militaire, la presque totalité de la population mâle s'enfuit dans les bois. Quelques-uns, presque enrôlés déjà, désertent, soit pour passer au parti ennemi, soit pour s'exempter entièrement du service. De cette façon le pays est infesté de vagabonds dont plusieurs sont amenés par la nécessité, si déjà ils n'y étaient portés d'avance par leur inclination naturelle, à se livrer au pillage et à dresser leurs embuscades sur le grand chemin. Je me trouvais dans les bois que traverse la route qui mène de Managua à Matéares; j'avais pris un peu d'avance sur mon compagnon et je cherchais le meilleur moyen d'éviter un marais qui se trouvait précisément au milieu du chemin quand, d'un fourré épais, s'élançèrent deux jeunes hommes, armés tous deux d'un pistolet et d'une hachette. Le boubier d'un côté et les arbres de l'autre ne laissaient aucune issue par laquelle je pusse espérer m'échapper. J'avais sur M. A. une avance si forte qu'il était inutile de chercher à me faire entendre de lui. Il ne me restait donc d'autre parti que de prendre également à la main un des pistolets dont étaient garnies mes fontes, de ne point perdre de vue ces deux individus et de continuer ma route. Voyant qu'ils reculaient de quelques pas pour me livrer passage et sans échanger un seul mot avec eux, je donnai un coup d'épée à ma monture, je franchis l'obstacle puis je fis faire volte-face à mon cheval pour donner à M. A. le temps de me rejoindre. Quand ces braves s'aper-

eurent que j'attendais quelqu'un ils trouvèrent bon de s'éclipser dans les profondeurs de la forêt. Le général Munoz auquel je fis part de cette rencontre à Léon, me demanda pour quelle raison je n'avais pas brûlé la cervelle à ces garnements. « Qu'ont-ils à faire dans la forêt ces maudits vais drôles, les armes à la main, » s'écria-t-il, quand je lui fis observer qu'ils ne m'avaient pas attaqué. On doit reconnaître qu'entre autres services rendus à la cause publique par le général Munoz, il sut débarrasser le pays des brigands dont il était infesté et il s'attribuait volontiers, à lui et à ses soldats, qu'il maintenait dans une discipline très sévère, la sécurité des personnes et le respect de la propriété qui en réalité avait régné partout pendant la dernière période de calme. Aussi se fondait-il sur ce résultat pour prouver la nécessité d'établir une armée permanente. A peine eût-il résigné ses fonctions que des plaintes générales s'élevèrent sur le peu de sûreté des routes et les dangers dont étaient environnées les habitations isolées.

Le lendemain, comme nous venions d'arriver à Pueblo-Nuevo, il y eut une de ces épouvantables tempêtes qui ne sont pas rares, pendant la saison des pluies, dans cette partie occidentale du pays. L'E. et l'O. du Nicaragua, et vraisemblablement de toute l'Amérique centrale diffèrent beaucoup entre eux sous ce rapport. Vers le N., tout le long de la côte occidentale du continent jusqu'à la presqu'île californienne, les tempêtes sont d'une violence extrême. Mazatlan, par exemple, entre autres points des côtes, est cité pour la fréquence et la violence des ouragans qui y sévissent, tandis qu'à San-Francisco les tempêtes sont chose presque inconnues. Nous pûmes nous féliciter de la chance heureuse que nous avions eue d'avoir atteint un abri

avant le déclenchement de l'ouragan. Nous étions aveuglés par les éclairs et les coups de tonnerre nous assourdisaient. C'était un fracas épouvantable qui ne laissait pas que de vous remplir d'un sentiment de terreur. La pluie tombait avec une telle abondance que l'on devait craindre un nouveau déluge, aussi, après un très court espace de temps, toutes les gorges, les ravins, les fossés étaient-ils transformés en torrents furieux. La maison dans laquelle nous avions cherché un abri était habitée par une veuve et ses deux filles. Au moment de notre arrivée la curiosité avait attiré le curé de l'endroit et maintenant que les coups de foudre ébranlaient les géants de la forêt voisine et que les éclairs se succédaient avec une effrayante rapidité, les pauvres femmes terrifiées cherchaient à se rassurer par la présence de leur pasteur. Ce fut pour celui-ci, qui était un homme encore fort jeune, une occasion qu'il saisit avidement de mettre en lumière ses connaissances et de se montrer à nous sous son aspect le plus favorable. « Je ne puis pas, nous dit-il, supporter l'électricité » et il se nous un mouchoir autour de la tête. « Quand j'étais un petit garçon, j'avais très peur de l'éclair et tout autant du tonnerre, mais depuis lors j'ai étudié la philosophie. » Un coup de tonnerre épouvantable. « *Ave Maria sanctissima* » et le professeur nous appris que les corps célestes sont à une élévation trop grande au dessus de la surface du globe pour pouvoir jamais nous atteindre en tombant. « Maintenant je n'ai plus aucune peur. » Un nouveau coup. « *Jesu Christo! my mejor pararraya!* Jésus-Christ! mon meilleur pararraya! tonnerre! » Le premier coup qui retentit ensuite entraîna le pauvre abbé dans une place obscure où déjà les femmes s'étaient enfuies et aussi longtemps que dura la

tempête nous les entendîmes réciter des prières à haute voix ; mais à peine se fut-elle dissipée et qu'on n'entendit plus que les grondements sourds et lointains de la foudre, que le philosophique pasteur des âmes rentra avant les femmes, maintenant rassurées, et nous raconta qu'il souffrait beaucoup d'une extrême sensibilité nerveuse excitée surtout à l'approche de l'orage. Puis il appela un petit garçon « Juan, lui dit-il, cours chez ma mère et dis-lui » qu'il n'y a pas le moindre danger. »

Pendant que nous attendions que les eaux se fussent un peu retirées et que la rue et les chemins fussent rendus à la circulation, le bon abbé eut tout le loisir de nous édifier sur ses connaissances en d'autres branches de la science. Il tira de sa poche un petit livre anglais en faisant d'incroyables efforts pour nous persuader qu'il savait le lire. Un endroit du livre l'embarrassa un peu et il me demanda une explication sur le mot *air* et sur la valeur qu'il a lorsqu'on adresse la parole à quelqu'un, explication que je lui donnai aussitôt. « Je comprends, me répondit-il ; en Angleterre » il y a une aristocratie, dans le Nicaragua vous ne trouverez rien de semblable. Ici il n'y a d'autre noblesse que » celle de la science et de la vertu. » « *En Nicaragua no hay otra nobleza que de la ciencia y de la virtud* ! »

Comme nous traversions à cheval la place du marché à León, nous rencontrâmes un Anglais de ma connaissance qui résidait dans cette ville ; il accourut vers nous et nous arrêta pour me demander des nouvelles de Grenade. On en était si complètement dépourvu depuis longtemps ; les événements que j'avais à leur raconter avaient donc beaucoup d'intérêt pour eux. Montenegro était mort et la législature avait ratifié le traité du gouvernement avec la Accessory

Transit Company. « Les scélérats ! s'écria-t-il, mais le » général va leur donner une leçon, il les châtiara ! C'est » l'homme qu'il faut dans ces circonstances ! C'est un » fameux gaillard ! Et il recevra l'argent ! Certes nous » ne l'en laisserons pas manquer ! Qu'il marche sur Gre- » nade ! qu'il les punisse sévèrement ! »

Jusqu'alors le général Munoz n'avait pas été en grande faveur auprès des Anglais. Je vis cette fois que le vent avait tourné en sa faveur mais, malheureusement pour le général, ce vent ne fut guère stable. Il est avéré que dans cette circonstance les ressources lui ont manqué pour entreprendre une marche sur Grenade et que les promesses des Anglais, je ne sais pour quelle raison, n'ont pas été tenues.

Quant au général lui-même, s'il fut jamais un grand militaire, sa force doit avoir résidé bien plus dans la théorie que dans la pratique. Je m'empressai de lui faire visite et naturellement ses premières questions portèrent sur les troubles, sur la position de ses adversaires et sur les forces dont ils disposaient. Quand je lui appris que les Grenadins concentraient leurs forces sur Managua, il observa finement et d'un air triomphant : *Aquí puedo yo hacer unas operaciones muy militares*. « Là je pourrai faire quelques opérations stratégiques remarquables. » Alors il m'expliqua comment il pourrait s'embarquer lui et ses troupes à Realejo, débarquer à San Juan del Sur, marcher sur l'isthme et tomber à l'improviste sur Grenade du côté du lac ; ou bien traverser le lac Je Managua, aborder à Tipitapa, s'embarquer de nouveau sur l'Estero Panaloya et prendre Grenade par surprise. Il m'exposa encore divers autres plans stratégiques qui témoignaient du degré de science militaire qu'il possédait mais qui tous étaient impraticables, par

l'excellente raison que le général ne disposait d'aucun vaisseau à Rencio, ni de bateaux sur les lacs de Managua et de Nicaragua.

Au nombre des affaires que j'avais à négocier avec le général, je plaçais en première ligne une promesse formelle que j'étais chargé d'obtenir de lui, dans la prévision du triomphe de son parti, au sujet d'une concession demandée par le dr S., pour la construction d'un chemin de fer de Grenade à l'océan Pacifique en passant près de Léon. J'atteignis mon but, mais les événements prirent dans la suite une tournure telle que cette promesse devint inutile. Munoz avait une opinion très juste et très arrêtée sur l'accaparement de tous les monopoles par des compagnies étrangères. Il admettait que l'État de Nicaragua renonçât à des droits et privilèges extraordinaires en vue de favoriser une œuvre colossale et destinée à avoir du retentissement dans le monde entier, comme le canal projeté promettait de le devenir; mais, d'autre part, il était d'avis que l'abandon des droits et des privilèges octroyés à la compagnie d'une manière aussi extraordinaire, constituait une trahison envers les intérêts du pays et il accusait de ce chef, et non sans raison, le parti prépondérant à Grenade pour avoir conclu le traité avec l'Accessory Transit Company. Cette opinion était partagée par tout le parti dominant à Léon. Aussi, dès que l'on apprit à Léon que M. White s'était, pour ses opérations, adressé, non sans espoir de succès, à la fraction des législateurs qui, précisément, appartenaient en grande partie à cette province, le gouvernement de Léon rédigea, le 22 août, une protestation, en forme de lettre, adressée d'abord à M. White et ensuite à M. Cornelius Vanderbilt, à New-York. Cette protestation, qui expose la conduite de la Tran-

sit-Company pendant les diverses phases de la guerre civile du Nicaragua et qui explique les faits qui amenèrent la révocation de son contrat, mérite d'être rapportée, sauf quelques abréviations. En voici les termes :

Léon, vendredi 22 août 1861.

« Il est parvenu à la connaissance du gouvernement provisoire de l'État de Nicaragua que, — tandis que le pays est déchiré par des divisions politiques et qu'il n'existe aucune autorité légalement constituée mais que le peuple, faisant usage de son droit naturel, a dû prendre lui-même soin de ses propres affaires en les confiant à une autorité provisoirement établie, vous avez entrepris, de concert avec les représentants d'un gouvernement dépossédé de ses pouvoirs, de conclure un traité qui apporterait des changements au contrat existant entre ce gouvernement et l'Américain Atlantic and Pacific Ship Canal Company. Quelle que soit l'opinion que vous ayez à cet égard, votre qualité d'étranger et de représentant d'une compagnie étrangère vous enlève le droit de décider la question de savoir laquelle des différentes autorités qui représentent aujourd'hui les partis en lutte, est l'autorité légitime et cette même qualité vous impose l'obligation d'attendre la décision qui vous fera connaître avec qui vous devez entrer en négociation. Suivre une ligne de conduite différente aurait pour conséquence de compromettre les intérêts de la Compagnie du Canal et de les faire dépendre du dénouement de la lutte entre les partis. Vous n'avez aucune autorisation pour négocier avec ces agents dont le pouvoir est contesté par une très grande partie de la nation.

• C'est pourquoi le gouvernement provisoire, au nom

des droits et des intérêts dévolus à l'État de Nicaragua, en vertu du traité pour la construction, à travers l'isthme, d'une ligne de communication entre les deux océans, proteste solennellement contre toute convention que vous pourriez conclure ou que vous auriez déjà conclue avec les agents désignés plus haut et qui apporterait le moindre changement aux clauses du traité et aux dispositions supplémentaires. Le gouvernement proteste d'autant plus que par votre conduite, qui poussait à la révolte la population de Grenade, vous êtes déchu de vos droits de neutre et vous avez perdu la qualité nécessaire pour remplir les fonctions d'agent de la Canal-Company.

- Le gouvernement provisoire verra s'établir avec satisfaction une communauté d'intérêts entre la Compagnie sus-nommée et ses États, mais seulement quand la paix y sera rétablie et quand le gouvernement aura recouvré le caractère d'autorité indispensable pour assumer la responsabilité d'entreprises aussi importantes. Jusque là toutes négociations seront regardées comme illégales et non avenues.

- Sur l'ordre du directeur provisoire j'ai l'honneur de vous faire cette communication et de vous prier, etc.

- Le secrétaire des résidents étrangers faisant partie du gouvernement provisoire.

• J. ESTANISLAS GONZALEZ. •

L'original de cette lettre en langue espagnole est enveloppé dans cet amas de phrases ampoulées qui distinguent tous les documents des pays hispano-américains; en le traduisant ici j'ai cherché, tout en le débarrassant de ce fatras

inutile, de lui conserver son sens exact et le lecteur conviendra que la protestation du gouvernement provisoire de Léon est claire et compréhensible.

Un manifeste, dans le même sens et daté du 25 août, fut envoyé au gouvernement des États-Unis et remis par moi-même, lors de mon arrivée dans ce pays, au secrétaire d'État Daniel Webster.

La position internationale de la Canal Company, position compliquée d'importantes raisons d'État, ne permit pas qu'on fit la moindre opposition à cette publication.

Quand le gouvernement provisoire de Léon apprit que je me rendais aux États-Unis, on me demanda si je voudrais me charger d'exposer au secrétaire d'État, à Washington, la situation intérieure du Nicaragua dans ses rapports d'intérêt avec la Canal Company. J'étais chargé en même temps de publier, dans un des principaux journaux de New-York, la protestation dont j'étais porteur. Le Nicaragua avait conservé à Washington un chargé d'affaires près du gouvernement, dans la personne de M. Marcoleta; mais, au milieu du désordre des événements qui se succédaient dans les provinces centro-américaines, celui-ci ne savait plus quels intérêts il devait servir alors que l'état actuel des choses faisait de lui, non pas le représentant du Nicaragua, mais bien celui du gouvernement fédéral des trois États du Nicaragua, de San Salvador et de Honduras. M. Marcoleta, espagnol de naissance, qui ne connaissait point le Nicaragua, fit preuve, dans la conversation que nous eûmes ensemble, lorsque j'allai le voir dès mon arrivée à New-York, d'une ignorance absolue de la situation du pays qu'il était chargé de représenter. • Que dois-je faire? me disait-il. Je reçois de Léon des ordres qui, le lendemain, sont contr-

« riés par ceux que je reçois de Grenade! » Et en réalité il n'avait d'ordre ni recevoir de personne, si ce n'est du gouvernement fédéral à Chinandega.

Quand de semblables événements se passent dans un État centro-américain en pleine désorganisation, celui-ci cesse d'être intéressant et ne mérite plus de fixer l'attention. Ce qui me reste à raconter à ce sujet a peut-être plus de chance d'être remarqué par le lecteur européen.

Pendant les derniers jours de mon séjour à Léon je vis le nouveau chargé d'affaires des États-Unis, M. Kerr, accrédité par le gouvernement de Washington près de l'État de Nicaragua et qui était arrivé dans le pays pendant le mois de juillet. A Washington, non plus, on n'était au courant de la situation et l'on ignorait que les trois États de Nicaragua, San Salvador et Honduras avaient arrêté les rapports diplomatiques de leurs représentants respectifs et avaient décidé qu'un agent diplomatique, représentant le gouvernement fédéral, serait seul envoyé à Chinandega. La position de M. Kerr était donc très fautive et l'opiniâtreté qu'il mettait à ne pas vouloir accepter, comme accomplis, des événements désormais historiques, en aggravait encore les difficultés. Cette ignorance des affaires était d'autant plus singulière que, ainsi que je l'ai fait remarquer déjà, les tentatives en faveur d'une nouvelle confédération des États centro-américains avaient leur origine à Washington et que, du temps de M. Squier, on avait dressé un rapport sur les progrès qu'avaient fait faire à la chose publique les essais de reconstitution qu'avait tentés ce diplomate. Je fus redevable à l'obligeance de M. Guerrero, l'un des membres du gouvernement provisoire, qu'à cette époque j'eus l'heureuse chance de rencontrer à Léon, de la communication de tous les

documents, publiés ou inédits, se rapportant à ces événements et d'après lesquels je publiai, dans la *Tribune*, de New-York, l'écrit dont personne encore, aux États-Unis, n'avait connaissance et auquel ces documents servirent de pièces justificatives. En voici la teneur :

Le projet de constitution fédérale élaboré par les plénipotentiaires des trois États de Honduras, Nicaragua et San Salvador, savoir Felipe Jauregui pour Honduras, Gregorio Junres pour Nicaragua et Augustin Morales pour San Salvador fut achevé et signé par eux le 8 novembre 1849 et communiqué aux États qu'ils représentaient pour en obtenir la ratification. Il reçut la sanction de Honduras, de Nicaragua et de San Salvador puis fut communiqué aux deux États de Costa-Rica et Guatemala avec demande d'adhésion.

Le gouvernement fédéral, ayant pour premier président, M. José Barrundia fut installé le 9 janvier 1851 et notification de ces faits fut donnée à tous les agents diplomatiques des gouvernements étrangers résidant dans les États de l'Amérique centrale.

Comme cette constitution fédérale centralise les relations diplomatiques des États confédérés, ceux-ci déférèrent leurs affaires pendantes au gouvernement fédéral. La législature du Nicaragua, le 31 mai, prit l'initiative de cette mesure et la notifia, le 4 juin, aux États avec lesquels le Nicaragua avait été jusque là en rapports diplomatiques. Par une nouvelle communication du 10 juin, le Nicaragua fait connaître au gouvernement fédéral qu'il a effectivement rompu toutes relations diplomatiques avec les États étrangers et accrédite, en qualité de chargé d'affaires de la confédération près du gouvernement de Washington, M. Marcoleta qui avait, jusqu'alors rempli les fonctions de chargé d'affaires du Nicaragua.

Tel était l'état des choses au mois de juillet, lorsqu'arriva M. Kerr qu'on invita, à Léon, à présenter ses lettres de créances au gouvernement fédéral. La conduite qu'il tint après cette injonction confirme ce qu'on avait prévu depuis longtemps, c'est à dire que l'administration des États-Unis était dans une grande ignorance des événements de l'Amérique centrale et que, de plus, elle faisait preuve de mauvais vouloir et d'une certaine tendance à favoriser les intérêts de l'Angleterre, tendance qui fut, du reste, souvent et ouvertement reprochée à M. Webster, secrétaire d'État. Dans le fait, cette prétendue ignorance que l'on affecta si longtemps à l'endroit du traité d'alliance entre les États centro-américains, alliance à laquelle l'appui des États-Unis eut prêté incontestablement un caractère de stabilité qui lui eût été fort avantageux, rappelle involontairement l'attitude que conserva dans cette circonstance le consul anglais, Frédéric Chatfield. Ce dernier épisode, aussi instructif qu'intéressant, de l'histoire de l'Amérique centrale, mérite d'être rapporté. Don Pablo Buitrago, le ministre des affaires étrangères de la confédération centro-américaine, adressa à cet agent anglais la lettre suivante :

Représentation nationale de l'Amérique centrale.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Chinandega, 21 janvier 1851.

A monsieur F. Chatfield, consul général de Sa Majesté Britannique, etc.

Monsieur,

Après que les États de Nicaragua, de Honduras et de San Salvador eurent conclu, selon la forme voulue et selon

les vœux librement exprimés par leurs populations, un traité d'alliance signé le 8 novembre, traité qui réunissait en un seul et même tout leurs destinées politiques et eurent donné à leur gouvernement le titre de — « représentation nationale de l'Amérique centrale » — celui-ci fut solennellement établi en cette ville, le 9 du même mois. La constitution fédérale porte expressément que les affaires internationales et extérieures des États confédérés, seront déferées à la représentation nationale et le président, en qualité de chef du pouvoir exécutif, a chargé le sousigné de vous annoncer qu'à l'avenir toutes les affaires extérieures des États susnommés seront soumises aux représentants de ce même pouvoir. Tout en obéissant à ces instructions, j'ai l'honneur de vous adresser en même temps tous les décrets concernant cette nouvelle organisation.

• Veuillez recevoir, etc.

• PABLO BUITRAGO. •

Comme cette communication resta sans réponse, le 22 mai, M. Chatfield en reçut une seconde copie à la réception de laquelle il adressa à M. Buitrago la note suivante :
Confidentiel.

A monsieur Pablo Buitrago, etc., à Léon.

Légation britannique de Guatemala, 13 juin 1851.

Monsieur,

• J'ai reçu la communication que vous m'avez adressée en janvier, puis en dernier lieu en juin en qualité de secrétaire de la représentation nationale et si je n'ai pas répondu

dès la première fois, c'est que je ne puis reconnaître un gouvernement qui n'offre point les conditions d'existence politique requises mais dont, au contraire, on a lieu d'attendre un concours d'anomalies et de contradictions qui pourrait amener une interruption dans le cours des rapports internationaux. De même, il serait surprenant que je donnasse une apparence de sanction à une œuvre tout à fait impopulaire et discréditée à laquelle les inspirations de mauvais goût de l'un de ses membres ont imprimé un caractère d'extravagance qui enveloppe bien injustement, je veux le croire, les autres membres de la représentation nationale dans son odieuse réputation (1). Je ne suis pas l'ennemi des Américains du centre à ce point de consentir à prêter un appui même indirect à une institution anormale, ne se soutenant que grâce aux énormes sacrifices que s'impose le peuple en sa faveur et qui ne donnera jamais aucun dédommagement pour tous les frais qu'aura coûtés la politique de M. Barrundia. Et je suis si dénué d'amour propre que j'ai laissé se former, contre la puissance anglaise, une ligue

(1) Telles sont les expressions dont se sert M. Chastfield pour désigner le Président du gouvernement fédéral de l'Amérique centrale, M. José Barrundia. Le lecteur auquel les personnages sont inconnus doit en conclure que cet homme est une sorte de monstre. M. Barrundia, au contraire, est un des hommes les plus distingués de l'Amérique centrale. Il fut, comme je l'ai déjà fait remarquer, le premier président de l'ancienne République-Unie centro-américaine, puis gouverneur de Guatemala et juge à la haute-cour. Il est le traducteur du *Code de Livingston* et c'est à lui qu'on doit son introduction, à l'époque de la fédération. C'est également à lui qu'on doit la loi sur l'histoire, l'éducation, l'assistance au jury, un système perfectionné d'enseignement et la tolérance religieuse. Mais personnellement à cause de cela il s'est fait par tout le pays un service et M. Chastfield, lui-même, en a rendu grâces l'année. Il est vrai qu'à Barrundia fut toujours l'adversaire des empiétements de l'Angleterre sur l'empire mosquito chez lequel M. Chastfield paraît avoir rencontré « les conditions d'existence politique exigibles » qui, à son avis, manqueraient à une république fédérale résistante.

que je ne qualifierai pas comme elle mérite de l'être; ligue dont le principal instigateur se vante publiquement d'être le chef, sans qu'aucun des autres membres de la réunion fédérale, ne fut-ce que par égard pour sa dignité personnelle, songe à s'opposer à d'aussi ridicules prétentions qui compromettent la droiture de jugement de toute l'assemblée (1). En reconnaissant ici avoir reçu votre seconde communication, je n'ai d'autre but que de vous témoigner personnellement à vous et non à la charge dont vous êtes revêtu, mes sentiments de considération. Je n'ai manqué aucune occasion de rendre justice à la droiture de vos intentions et à l'étendue de vos connaissances, bien que l'attitude du gouvernement que vous représentiez eût manqué maintes fois de vous placer dans une position hostile vis-à-vis de la Grande Bretagne. Aujourd'hui encore je me plais à croire que, donnant libre carrière à vos opinions propres et envisageant sérieusement et de bonne foi les intérêts du

(1) La teneur de l'art. 43 du traité d'alliance fera comprendre ce que l'on entend par ces mots : ligue contre le gouvernement britannique. Cet article porte : Les Etats contractants ne reconnaissent ni l'existence de ce que l'on se plaît à nommer la monarchie mosquite, ni les droits que celle-ci s'arroge sur le port de San Juan et le territoire y adjoignant, droits que l'Angleterre semble vouloir garantir; ils revendiquent au contraire la souveraineté sur tout le territoire qui, avant l'indépendance, constituait la capitainerie générale de Guatemala. Ces mêmes Etats reconnaissent la nécessité de défendre, de concert avec les autres gouvernements de l'Amérique centrale et celui de l'Amérique du Nord, la politique des peuples du Nouveau-Monde, contre toute influence étrangère. On ne peut nier que cet article, et particulièrement sa seconde partie, dans laquelle on pose en principe la doctrine que dans les Etats-Unis on nomme Monroe-Doctrine, soit légèrement empreint de cet esprit de des qu'on voit dans la vie et les œuvres de trois Etats indés, abandonnés à eux-mêmes, de vouloir se défendre contre l'influence européenne est ridicule. M. Chastfield Fest bien plus encore en attribuant à une partie de ces trois mêmes Etats, le pouvoir d'organiser une : ligue contre le gouvernement britannique.

Nicaragua, vous avez dû déplorer en maintes circonstances de ne pouvoir suivre de préférence une ligne de conduite où le juste et l'injuste soient plus positivement définis. Cette conviction me laisse l'espoir que quelle que soit la position que vous occupiez par la suite, vous emploieriez votre influence à rendre aux choses leur véritable caractère et particulièrement en ce qui regarde le gouvernement que je représente; peut-être un jour pourrez-vous, d'une façon plus efficace que n'importe qui, contribuer au rétablissement de l'harmonie dans les rapports diplomatiques • rétablissement qui ne serait que le précurseur du retour de la bonne intelligence et de la paix. • J'ai l'honneur de vous prier encore une fois de ne voir dans ma réponse qu'un témoignage de considération toute personnelle et une preuve de mon désir de continuer les relations amicales qui ont toujours existé entre nous.

• Veuillez, etc.

• FEDERICO CHATFIELD. •

A la réception de cette note (1), son exéquatur fut

(1) En présence de son incroyable de cette pièce, on pourrait douter de la fidélité de la traduction, j'y joins donc l'original en espagnol :

Lettre du consul général anglais Frederick Chatfield à M. Pablo Baturogo, ministre des affaires étrangères de la Représentation nationale de l'Amérique centrale.

• Confidential. Sr D. Pablo Baturogo, etc., etc., Legation de S. M. B., Guatemala, 13 de junio 1851. Muy Señor mío. He recibido las comunicaciones que U. se ha servido dirigirme con fecha de Eneira y de 22 de Mayo, como Secretario de la Representación Nacional; y así omitir contestar a la primera, es por que no me es dado reconocer al Gobierno que no presenta las acostumbradas condiciones de existencia política, y muy al contrario ofrece anomalías y contradicciones que pudieran interrumpir el curso de las relaciones internacionales. Por otra parte parecería muy extraño, que yo altera con tal firma

retiré à M. Chatfield; c'était la seule réponse qu'il put attendre à une semblable communication. Cette décision fut prise le 24 juillet et notifiée aux États fédérés.

Après cette longue digression, je revins à mon séjour à Léon.

Le 26 août mes affaires étaient terminées. Assez tard dans la soirée, le général Munoz vint me faire visite à mon hôtel et m'apporta un paquet de dépêches du gouvernement

una especie de sancion a una obra impopular, enteramente desacreditada, y a la cual las inspiraciones estrafalaria de uno de sus miembros han comunicado un verdadero caracter de frenes y locura, que expone a los demas individuos de la Representacion Nacional a participar injustamente de su detestable reputacion. Ni soi enemigo de los centro-americanos para prestarme a aprehar, aun indirectamente, una institucion anormal, en a existencia, prolongada indefinidamente por grandes sacrificios de parte de los pueblos, no compensa de ningun modo, y con ninguna medula útil, los gastos considerables que se hacen para alimentar la politicomencia del Sr. Barrundia, ni soi tan desuado de autor propio, que dege pasar, sin callarlas como merece, una especie de liga contra el Gobierno ingles, liga que su principal autor hace alarde de encabezar, sin que ningun miembro de la Dieta, en obsequio de su propia dignidad, se atreva a combale de frente pretensiones ridiculas que empujan en el buen juicio del cuerpo entero. Al darne ahora por entendido de la segunda comunicacion, no tengo otro objeto que el de manifestar a U. mi consideracion a su persona, no al culpico de que se halla investido. Nunca he dejado de hacer a U la justicia que merece por sus buenos intenciones y sus conocimientos, a pesar de que las circunstancias de la administracion a que pertenece le hayan colocado en una situacion casi hostil a la Gran Bretana. Me complazo aun en creer, que cediendo a sus propias inspiraciones, y sobre todo demasiado ilustrado para desconocer el interes bien entendido de Nicaragua, U. habra sentido en muchas ocasiones no poder seguir otra linea de conducta mas conforme a la justicia y al derecho. Esta persuasion me hace esperar, que en cualquiera posicion en que U. está colocado, U. se servira de mercedis influjo para hacer considerar las cosas bajo su verdadero aspecto, particularmente con respecto al Gobierno a quien represento; y que U. contribuirá quizas mas eficazmente que nadie a facilitar cualquier arreglo que tienda a la paz y buena armonia. No sea U. pues en tal contestacion otra intenciones, que en cualquier posicion en que U. se encuentre, y de correspondar amistosamente a las relaciones ya antiguas que existen entre los dos. Tengo el honor de ser su muy atento seguro servidor.

• FEDERICO CHATFIELD. •

provisoire de Léon et du gouvernement fédéral de l'Amérique centrale. Comme M. Kerr m'avait également confié les siennes, je me trouvai être dépositaire d'une notable partie des documents politiques destinés à fixer le sort de ce pays. Ce fut la dernière fois que je vis le général qui était devenu de plus en plus mon ami et mon protecteur.

« Fuyez, me dit-il, pour le Nicaragua tout ce qui vous sera possible et revenez-nous bientôt. Le Nicaragua à son tour fera pour vous tout ce qui dépendra de lui. »

Peu après mon arrivée à New-York, la nouvelle de la prise de Léon se répandit à Grenade, suivie immédiatement de celle de l'incarcération puis du bannissement du général car de ses « *Operaciones muy militares* » aucune n'avait été menée à bonne fin. Quand plus tard la paix fut rétablie dans le pays, Fruto Chamorro, qui était alors directeur des États, le rappela, quoiqu'il fut son ennemi, au commandement des troupes. Si les faits m'ont été racontés sous leur véritable jour, Munoz n'a pas justifié en cette circonstance la confiance qu'on avait placée en lui car, lorsque se manifestèrent, au commencement de l'année 1854, les premières agitations qui devaient se convertir en cette meurtrière guerre civile qui dévasta le pays jusqu'aujourd'hui, le général embrassa le parti de Castellon que le peuple de Léon avait placé à la tête d'un gouvernement provisoire. Dans cette position Munoz faisait partie des chefs des caudillos et en cette qualité il répondit à l'appel de Walker et des Américains du Nord, conduite qu'un homme désespéré, comme il l'était alors, pouvait seul tenir. Donc, quand Walker, lors de sa première attaque contre Rivas, eut été abandonné par le corps de troupes indigènes qu'il commandait, on accusa Munoz de trahison envers les Américains du Nord

dont la position, dès ce moment déjà, était fort menacée. Sur ces entrefaites, le gouvernement de Léon fut assailli par un corps expéditionnaire venant de Honduras et commandé, si mes souvenirs sont exacts, par Guardiola. Munoz marcha contre lui, le battit et le dispersa complètement, mais il succomba dans la mêlée. Sa mort le lava ainsi du reproche de trahison envers le parti libéral qu'on lui avait adressé à plusieurs reprises. Dans tous les cas, et malgré quelques faiblesses regrettables, il mérite une place honorable parmi les hommes qui se signalèrent pendant cette période de l'histoire centro-américaine.

Le 27 août, dès le point du jour, je quittai Léon avec mon compagnon de voyage. Quand, le soir précédent, le général me remit ses dépêches, ce qui eut lieu sous le péristyle de l'hôtel, je vis, dans l'éloignement, un homme qui semblait nous observer; quelques instants après, il se rapprocha de moi et voulut me faire parler au sujet des papiers qui m'avaient été confiés. Ces diverses circonstances m'inquiétèrent aussi, au moment du départ, je ne pus m'empêcher d'observer à mon compagnon que je croyais avoir de bonnes raisons de rester sur la défensive pendant tout le voyage. A peine avions-nous dépassé Léon et atteint la lisière de la forêt que deux hommes à cheval se joignirent à nous sans que nous pussions nous en débarrasser. Nos montures étaient beaucoup meilleures que les leurs et nous parcourûmes en moins de trois heures les 24 milles anglais qui séparent Léon de Pueblo Nuevo. Au risque de crever les leurs, ces deux hommes ne nous laissèrent prendre aucune avance sur eux et, tandis que nous déjeunions à Pueblo Nuevo et faisons reposer nos chevaux, ils nous devancèrent dans la forêt après s'être arrêtés très peu de

temps dans le village. Lorsqu'à notre tour nous arrivâmes dans la forêt qui occupe tout l'intervalle qui sépare Pueblo Nuevo de Nagrote, ils nous assurèrent que dans l'entre-temps ils avaient été dans ce dernier endroit. Dès lors nous avions la presque conviction que l'on nous préparait un guet-apens dans l'intention probable de nous enlever nos dépêches qui devaient avoir une incontestable importance pour ceux de Grenade qui avaient des partisans à Léon. Tout en poursuivant notre chemin à travers la forêt, avec la plus grande circonspection et la main sur nos armes, nous abandonnâmes la grand'route et nous nous engageâmes, sans nous en douter, dans un chemin détourné qui conduit au bord du lac de Managua. Quand nous nous en aperçûmes, nous reconnûmes en même temps que, malgré un détour, il nous mènerait à Matéares où nous comptions passer la nuit, ce qui fit que nous nous résignâmes très facilement à nous être égarés d'autant plus que nous avions la perspective d'être délivrés d'un danger réel ou imaginaire. J'eus, en outre, l'occasion de voir la partie supérieure du lac, spectacle qui nous dédommagea amplement de nos inquiétudes et de la perte de temps. En sortant du bois nous nous trouvâmes en face du Momotombo du sommet duquel s'élevait une légère colonne de fumée.

Nous atteignîmes sans autre accident le village de Matéares. Cette fois je fus infidèle à ma bonne grosse hôtesses d'autrefois et je choisis un autre gîte. Le hasard voulut que Donna Juana se trouvât en visite dans la maison où je venais d'entrer et à peine m'étais-je installé, qu'improvisant une petite comédie badine, elle s'avança vers moi, jouant le rôle d'une beauté espagnole remplie d'indignation contre un amant infidèle, et souleva l'hilarité générale de tous les

voisins et amis présents en m'appliquant sur la joue un formidable soufflet.

A Managua nous fûmes de nouveau interrogés par le *general del ejército* en bonnet de nuit, suivi de son adjudant au sabre traînant. Cette fois je fus encore bien plus embarrassé que la première. Par prudence, j'avais empaqueté mes papiers officiels, je les avait scellés et adressés à Daniel Webster. Don Fruto Chamorro, toutefois, se conduisit en cette circonstance aussi convenablement que lors de notre première rencontre. Cet homme, qu'en 1854 la maladie ou plutôt les inquiétudes et les soucis inhérents à la conduite d'une guerre civile désespérée, avaient complètement abattu, était doué d'une certaine bonté et d'un caractère honorable. Je crois qu'il était rempli des meilleures intentions à l'égard de sa patrie, et, avec sa grande fermeté de caractère et sa probité irréprochable, il fut parvenu à produire un grand bien dans le Nicaragua si le génie des affaires et un coup d'œil politique plus sûr ne lui eussent fait défaut. Une certaine étroitesse de vues fit de lui un nativiste. Sous sa direction le principe d'opposition aux étrangers se développa de plus en plus dans le parti des timbucos. Ce principe, déjà du temps de Pineda, avait commencé à trouver des adeptes parmi les membres de la législature, à tel point qu'on dut retirer un projet de loi destiné à faciliter aux étrangers l'acquisition des propriétés foncières. Mais à sa mort, le parti des calandrecas fit adopter le système contraire et cela d'une façon éclatante en faisant appel aux Américains du Nord. Dans cette tragédie de la décadence des Hispano-Américains de l'Amérique centrale, Fruto Chamorro joua un rôle qui ne laisse pas que d'inspirer de l'intérêt. En fait d'énergie il surpassa à un

haut degré son adversaire, le général Munoz, et tandis que celui-ci donnait audience en manteau chamarré et s'occupait, en théorie, d'opérations stratégiques, Chamorro, peu de temps après mon départ, vint le surprendre, le fit prisonnier et l'emmena à Léon. Quelques années après il était parvenu à se faire considérer comme l'arbitre des destinées politiques du Nicaragua. Dans les meilleures intentions, sans doute, il travailla activement à obtenir la dictature qui devint à Léon le signal du soulèvement de 1854 à la tête duquel parut Castellon, l'envoyé des États centro-américains près du gouvernement britannique, un vieillard chargé d'années. Chamorro, à cette occasion, marcha pour la seconde fois sur Léon ; mais les chances de la guerre ne lui furent point favorables ; il fut battu par les Léoniens et poursuivi jusqu'à Grenade que ceux-ci occupèrent pendant plusieurs mois. Les deux tiers de la ville furent détruits pendant cette occupation. Le succès finit cependant par redevenir favorable aux Grenadins qui n'avaient reculé que jusqu'à la place de leur marché et les Léoniens durent abandonner la ville sans avoir pu s'en rendre complètement maîtres. La mort de Chamorro et l'apparition de Walker et de ses Américains vint changer la face des événements.

Sans autre fâcheuse rencontre, je revins le 25 août à Grenade, où je trouvai la circulation interrompue dans toutes les rues par les barricades.

CHAPITRE XV.

Retour à New-York. — Les schooners du D^r S. — Navigation pénible sur le lac, plus pénible encore sur le fleuve. — San Juan. — Le capitaine Shepherd. — That country is all mine. — La Havane. — Changement de climat. — Arrivée à New-York. — Have you made money in that country? — Projet de retour au Nicaragua abandonné.

Le 2 septembre je m'embarquai avec mon fils sur un des petits schooners que le D^r S. avait fait construire à Grenade et avec lesquels il fit, pendant quelque temps et non sans succès, concurrence à la « Canal and Transit Company. » A chaque traversée ses bâtiments étaient encombrés de passagers californiens. Plus tard le gouvernement grenadin, pour des raisons politiques fondées ou prétendues telles, les confisqua à son profit. Le D^r S., un homme d'un mérite peu ordinaire et qui possédait des qualités remarquables, a été enveloppé, surtout après mon départ, dans une longue suite de dégrèvements et de tracasseries qui le firent renoncer au séjour de ce pays. C'était un chef de parti prudent quoique hardi et en même temps l'adversaire le plus éclairé de la puissante « Canal and Transit Company. » Plus d'une fois son attitude énergique et courageuse ne laissa pas que de l'exposer à des dangers sérieux.

Notre navigation sur le lac ne fut pas des plus agréables; le petit bâtiment manquait de ballast et chaque coup de vent menaçait de le coucher sur le côté; en même temps les vagues montaient jusque sur le pont et je dus passer la première nuit tout entière au milieu d'une humidité qui me glaçait jusqu'aux os. Le courant allait contre le vent si bien que la traversée jusqu'à San Carlos dura près de trois jours.

En descendant le fleuve le voyage fut plus pénible encore. Je le fis, en compagnie de vingt et un Californiens, sur un de ces bâtiments indigènes que j'ai déjà décrits lorsque je remontai le fleuve. L'équipage et les passagers le remplissaient si bien, qu'on mesura exactement à chacun de nous la place dont il avait besoin pour s'asseoir et, comme le fond de la pirogue était beaucoup trop bas pour que nos pieds pussent l'atteindre, nos jambes se balançaient dans l'espace. Cette circonstance produisit chez la plupart d'entre nous un grand gonflement des pieds. Pour procurer un peu plus de place à mon fils, je cherchai et je finis par trouver un endroit que personne n'avait jugé digne d'être occupé et qui, au milieu des circonstances actuelles, offrait quelques commodités qui n'étaient pas à dédaigner. En descendant le fleuve les matelots ne rament que peu ou point, mais laissent voguer le bâtiment au gré du courant. Les rames sont posées en travers de la barque qu'elles dépassent des deux côtés, puis on les y attache solidement. Je m'étendis sur trois de ces rames de manière à ce que ma tête reposât sur la première, le milieu du corps sur la seconde et les jambes sur la troisième. De cette façon je passai la nuit à côté du bateau, suspendu entre le ciel et l'eau. Dans la suite de mes voyages, je dus me contenter souvent de gîtes bien peu attrayants mais, à part les peaux de bœufs bourrées de grandes pièces

de monnaie mexicaine qui me servirent de couche, je n'eus jamais de plus incommode que celui que me procurèrent les trois bouts de rames suspendus au dessus de l'eau.

San Juan del Norte que je revois après une absence de dix mois, s'était considérablement augmenté pendant cet intervalle. La perspective n'avait rien gagné à ce changement car là où les Américains du nord élèvent, le long des rues projetées, les barnaques en planches qui, dans ce cas, représentent des maisons, tout point de vue pittoresque du paysage doit nécessairement être sacrifié au principe de l'utilité des planches. A cette époque pourtant, la ville promettait un rapide épanouissement et malgré les querelles auxquelles donnèrent lieu la possession de son territoire et la continuation de la guerre civile, elle aurait tenu ses promesses si, à la suite d'un fait qui marque parmi les actes les plus ignobles et en même temps les plus ridicules qui signalèrent la présence au pouvoir du président Pierce, elle n'eût été détruite de fond en comble. Les pertes que firent éprouver à la ville ce temps d'arrêt et les circonstances défavorables qui furent la conséquence inévitable des événements de l'intérieur, seraient difficilement compensées surtout si le projet de construction d'un chemin de fer à travers l'État de Honduras se réalise quelque jour.

Avant de prendre définitivement congé de l'Amérique centrale, je veux encore mentionner un personnage dont je fis la connaissance pendant ce même séjour à San Juan : je veux parler du capitaine Samuel Shepherd, ce célèbre anglais dont les prétentions personnelles sur une grande partie du royaume de Mosquitia, ou plutôt encore sur la moitié du territoire nicaraguayen furent, sous le nom de Shepherd Claim, rappelées en maintes circonstances. (Voir le chap. II

de ce livre.) L'acquisition réelle ou imaginaire d'une partie des titres confirmant ces droits fut la base des spéculations et des opérations mal conseillées du colonel Kinney, opérations qui avaient pour but d'arriver à l'annexion aux États-Unis, du royaume de Mosquitia, un État à esclaves. Certains membres du gouvernement de Washington et quelques personnes influentes de la Transit Company semblent avoir, dans le principe, favorisé un projet qu'elles furent les premières à abandonner après; le gouvernement aussi bien que la compagnie en devint l'adversaire. Quand, après cela, Kinney fit mine de vouloir jouer, au milieu des événements du Nicaragua le rôle du rival de Walker et que cette tentative échoua comme les autres, l'aventureuse spéculation tomba. Le capitaine Shepherd, lorsque je le vis à San Juan en 1851, devait déjà, si je ne me trompe, être un homme d'environ quatre-vingts ans; cependant, quoiqu'il eût presque perdu la vue et qu'une chute récente lui eût brisé plusieurs côtes, il survivait en lui une grande force vitale qui faisait encore remarquer cet homme si singulièrement favorisé par la nature. Il me raconta que depuis sa jeunesse il avait vécu sur la côte Mosquito et qu'il n'avait jamais été sérieusement malade; il prétendait qu'en général ce pays jouit d'une salubrité parfaite. La renommée lui attribue une quantité extraordinaire d'enfants provenant de femmes de races différentes. Je ne sais si cette réputation, qui n'est point considérée ici comme déshonorante, est méritée ou non. L'un de ses fils qu'il me présenta était un mulâtre et une de ses filles, que je vis également pendant notre entretien, paraissait, par son origine, appartenir à trois races différentes. Quand je lui dis que j'avais voyagé sur le Rio Mico, il fit de grands gestes exclamationnels et s'écria : « That

country is all mine. — Tout ce pays m'appartient ! » Il me communiqua aussi la lettre qu'il avait écrite récemment à lord Palmerston et la réponse qu'il en avait reçue. Quelle que soit l'opinion que l'on professe à l'égard de la question de Mosquitia et du Shepherd-Claim, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Shepherd fut une de ces personnalités auxquelles on doit accorder de la sympathie et qui ne disparaissent pas de la scène du monde sans y laisser des souvenirs et des traces de leur existence.

Le 12 septembre je m'embarquai à bord du Falcon, bateau-poste, nord-américain, en partance pour New-York. Un trajet de quatre jours nous conduisit à la Havane et cinq jours après nous atteignions New-York. Lorsque j'appris que nous serions obligés de séjourner dans le port de la Havane depuis six heures du soir jusqu'au lendemain à neuf heures du matin, je regrettais vivement de ne pas m'être muni des permissions indispensables à ceux qui veulent débarquer. La récente expédition de Lopez avait été suivie d'un redoublement de sévérité de la police envers les étrangers, de sorte que je me résignai à ne point visiter la ville. Tout à coup j'entendis prononcer mon nom par un Havannais qui venait d'arriver à notre bord et j'eus le plaisir de retrouver en lui une de mes connaissances de New-York qui, depuis, avait élu domicile dans ce pays. M. K. entreprit alors de me conduire avec lui à terre et de me faire surmonter les difficultés que la police pourrait opposer à ce dessein. C'est à cette heureuse rencontre que je dus quelques-unes des heures les plus agréables que j'ai passées pendant mes longs voyages. Un concert sous les palmiers, devant le palais du capitaine général, exposés aux tièdes brises d'une nuit havanaise; puis une visite à une élégante

confiserie à laquelle le ciel étoilé servait de dôme; enfin le matin, au point du jour, une promenade autour de la ville, tels furent les plaisirs que M. K. eut l'obligeance de me procurer et qui me laissèrent une impression très vive quoique rapide, des charmes de ce beau pays, trop connu du reste pour que j'aie besoin d'en faire une nouvelle description.

De la dernière partie de mon voyage jusqu'à New-York, il ne me reste rien à dire, sinon qu'à la hauteur du Cap Hatteras, on remarque un changement subit de la température, changement qui devient très sensible et très désagréable quand on n'est muni que d'une garde-robe centro-américaine. Aussi j'étais transi et grelottant de froid lorsque nous arrivâmes à New-York, le 21 septembre.

Le médecin de la quarantaine à Staten-Island, mort depuis, et que je comptais au nombre de mes amis de New-York, fut le premier d'entr'eux que je revis à mon retour. « M. Froebel! I am happy to see you! have you made money in that country? — Combien je suis heureux de vous revoir! Avez-vous fait beaucoup d'argent dans ce pays? » Tel fut le salut caractéristique dont il m'accueillit lorsqu'en visitant le vaisseau il m'eut aperçu. Le lecteur qui aura eu la constance de suivre mon récit, peut se figurer quelle fut ma réponse.

J'avais apporté des lettres de crédit pour une maison de New-York qui, depuis quelque temps, était en relations d'affaires avec Chagres et San Juan de Nicaragua. La firme avait disparu lorsque je voulus en faire usage pour la première fois. Une des premières postes m'apporta la nouvelle de la chute de Munoz et de ses amis, et aussi quelques lettres

particulières qui me firent renoncer à retourner dans ce pays.

Ce ne fut qu'en 1855, en revenant de la Californie, que je me retrouvai sur l'isthme nicaraguien. Quand, dans la suite de mon récit, je serai parvenu à cette époque, je donnerai la continuation de l'histoire de ce pays.

LIVRE III.

SECOND SÉJOUR A NEW-YORK. — ÉTUDES SUR LE DOMAINE DE LA POLITIQUE
AMÉRICAINE ET DU SOCIALISME AMÉRICAIN.

A TRAVERS L'AMÉRIQUE, T. II.

CHAPITRE I.

De la part que prit l'auteur aux publications allemandes de l'Amérique. — Philosophie des partis. — L'opposition normale des partis n'est pas du ressort de la théorie, mais bien de la pratique de la vie publique. — Exceptions à cette règle; crises des partis. — Opposition constante des partis. — Du courant opposé de la volonté populaire. — Les deux partis principaux aux États-Unis. — Leurs diverses dénominations pendant les différentes époques. — Démonstrations caractéristiques. — Contraste entre la politique intérieure et la politique extérieure.

Peu de temps après mon retour de Nicaragua, on me proposa de faire partie de la rédaction d'un journal allemand de fondation récente et portant pour titre : *Gazette universelle de New-York*. Ce journal, qui depuis a cessé de paraître, était l'organe du parti whig, et comme la grande majorité de la population allemande des États-Unis à cette époque (et peut-être encore aujourd'hui, mais je ne puis l'affirmer) appartenait au soi-disant parti démocratique, l'accueil favorable que je fis à cette proposition fut comblé, par plusieurs de ses membres, comme une sorte d'apostrophe, à tel point que la femme de mon cordonnier me déclara qu'elle n'eut pas attendu cela de ma part.

Depuis cette époque, les affaires des partis se sont engagées dans une de ces crises décisives que l'influence de

quelque importante question pratique leur fait subir de temps en temps. Pendant ces crises, quand la question pendante, comme actuellement celle de l'extension ou de la limitation de l'esclavage ressortit, en tout ou en partie, non de la pratique, mais de la théorie politique, le choix du parti devient pour chaque citoyen une affaire de morale comme, dans les circonstances actuelles, il prend pour beaucoup d'entre eux l'importance d'une question religieuse. Dans les circonstances ordinaires pourtant, lorsqu'une question aussi épineuse est du domaine de l'économie politique comme de celui de la pratique, il serait ridicule d'attacher une idée de morale au choix que l'on pourrait faire d'un parti plutôt que d'un autre. Dans l'état normal de la vie politique, ici comme chez tout autre peuple libre, les partis ne sont pas divisés quant au but fondamental qu'ils veulent atteindre, mais plutôt quant au choix des moyens à employer pour y parvenir; conséquemment, non par une opposition théorique, mais bien par une opposition pratique ou de méthode. — Mais le but de la vie des nations, comme celui des individus, étant soumis à de continues vicissitudes et de même la conquête de ce but, basée sur le principe de l'association, nécessite une opposition constante; cette opposition ne portant point sur la fin, mais seulement sur les moyens, ne peut être dans les partis l'origine de divisions dont une raison d'intérêt public n'ait le pouvoir de rapprocher les éléments. Même dans les partis qui, comme en Europe, représentent les formes de gouvernement les plus opposées, la monarchie absolue et la république démocratique, cette opposition ne touche point au fond, mais seulement à la forme. Le but principal d'un gouvernement, ce but auquel sont subordonnés chacun de ses buts spéciaux

et accidentels, est le progrès qui peut être favorisé sous toutes les formes de gouvernement et si, sous certains rapports, une forme de gouvernement semble faciliter les moyens d'atteindre ce but, sous d'autres rapports c'est le contraire qui se produit. Quand, à un moment donné, une question surgit, qui met inévitablement en jeu les intérêts moraux et matériels du genre humain tout entier, comme en ce moment la question de l'esclavage aux États-Unis, cette question domine la situation et les éléments les plus importants et les plus éclairés des partis qui, dans des circonstances normales, s'étaient fait de l'opposition, abandonnant tout esprit de contradiction et ne font qu'un avec la majorité pour emporter la situation. C'est dans ces circonstances anormales que se produisent les mutations parmi les représentants des partis, changements qui d'ordinaire entraînent avec eux celui des dénominations de ces mêmes partis. Selon que la méthode politique de l'un ou de l'autre de ces mêmes partis semble conduire plus directement et plus sûrement au but, ce parti deviendra le point de ralliement des éléments qui travaillent à la conquête de ce but et les masses suivront l'impulsion donnée. C'est ainsi que se produisent dans les majorités ces brusques revirements d'opinion qui font l'étonnement de quelques esclaves de la routine et du parti pris. Maintenant dès que la question qui a provoqué de semblables révolutions dans les partis organisés a été résolue, les partis reviennent nécessairement à leur opposition fondamentale et méthodique, opposition qui constitue le fond de tous les rapports et de tous les centres humains et donne aux opinions en présence une autorité et une influence morale identiques. Des accusations réciproques d'apostasie dans les partis sont donc

l'indice certain d'une mauvaise situation politique ou bien de l'état normal et malade du corps politique.

On remarque dans les différentes organisations des États deux tendances opposées dans la volonté politique. L'une d'elles a pour principe fondamental l'obligation morale pour la société de se soumettre à un pouvoir qui soit un; l'autre confère également à chaque individu le droit de volonté et cherche à produire, par une entente, un accord général de la pluralité et de la diversité, une unité puissante. La première tendance part de l'unité vers la pluralité, la seconde de la pluralité vers l'unité; la première se dirige en quelque sorte de haut en bas, la seconde de bas en haut.

Si l'histoire démontre que la première de ces deux tendances doit, pour atteindre son but, fonder l'autorité souveraine sur des droits surnaturels, et si l'on rejette ces prétentions du droit public monarchique et aristocratique en lui refusant les bases qu'il exige, on ne peut cependant pas en conclure que le mouvement social partant d'en haut, de l'unité vers la pluralité, ne soit pas aussi nécessaire et aussi fondé dans la nature humaine que le mouvement opposé. L'État doit sauvegarder les intérêts des individus, mais ces intérêts sont de deux sortes : les uns sont, d'après leur nature, individuels; les autres, originellement se rattachent à l'humanité en général; ces deux sortes d'intérêts ne peuvent être sauvegardés et maintenus en équilibre que par une entente mutuelle et par la défense continue de leurs droits. Tout ce qui assure ou protège l'existence de l'État et son progrès social, par conséquent ce qui est reconnu comme une condition de l'existence, de la force, de la morale et du développement national fait partie de la seconde catégorie.

De ces deux catégories d'intérêts sociaux ressort pour la chose publique, et comme condition indispensable d'une existence politique bien organisée, la nécessité d'un double système de mouvement politique, en quelque sorte une double circulation du sang moral dans les corps constitués, un flux de vouloir populaire qui s'élance des individus vers le gouvernement et un flux de volonté gouvernementale qui descend du gouvernement vers les individus.

De nombreuses dispositions dans la Constitution des États-Unis correspondent à cette juste appréciation de la nature de la vie politique et témoignent de la profonde science politique des hommes qui ont fondé l'Union.

Les rapports réciproques entre les partisans de ces deux tendances, dans les agitations tumultueuses de la vie politique, explique les luttes perpétuelles des parties et il est évident que l'élément fondamental de ces luttes, malgré la différence dans la manière dont elles se produisent, est le même, aux États-Unis, que celui qui a remué si profondément et agité encore la vie des peuples européens. Ces luttes et ces oscillations ne sont pas d'anormales, mais bien de normales révélations d'une existence politique bien et rigoureusement constituée. Une seule faute dans l'organisation politique des peuples suffit pour déranger l'équilibre des rapports mutuels entre les deux courants de volonté opposés et les partis qui les représentent.

La tendance populaire dans la politique des États-Unis, tendance qui révèle de la manière la plus évidente le caractère de la vie américaine : Son individualisme et sa politique privée, l'enseignement et la souveraineté de l'individu et ses conséquences formulées par l'existence du squatter et du sibusier, cette tendance est représentée par le parti qui,

À l'époque de la séparation d'avec la mère-patrie, prit le nom de Whig, puis celui d'antifédéraliste, plus tard celui de républicain et enfin adopta la dénomination de démocrate sous laquelle on le désigne encore aujourd'hui.

Le parti représentant la tendance gouvernementale et qui, pendant cette première période, apparut sous le nom de Tories, prit, après la guerre de l'Indépendance, le nom de fédéraliste (1) et, depuis 1836 celui de Whig; il porte aujourd'hui le nom de parti républicain, adoptant ainsi, pour la seconde fois, celui qui servit autrefois à désigner le parti opposé. Les symptômes caractéristiques de cette tendance appartiennent à la politique la plus savante et signalent les efforts que l'on déploie pour atteindre, par la voie gouvernementale, un but moral et d'intérêt national, but que le parti démocratique ne veut obtenir que pour les individus, ou au moins que pour les États isolés de l'Union.

Dès que les États-Unis se furent constitués, le parti, qui porte aujourd'hui le nom de parti démocratique, a soutenu le principe élémentaire du républicanisme, la liberté individuelle et le soi-disant gouvernement autonome, tandis que les Whigs, (dans le sens de la nomenclature qui avait cours pendant la dernière période) dès ce moment aussi, ont travaillé à surmonter les obstacles qui s'opposent à l'établissement d'un gouvernement grand, puissant et réalisant de grands progrès. Si le parti Whig (sous le nom du Tories qu'il portait alors) s'est, par cette raison, opposé systématiquement

(1) Les fédéralistes et les anti-fédéralistes furent aux États-Unis ce que furent les centralistes et les fédéralistes dans les luttes de la colonie espagnole et ce qu'ils sont encore aujourd'hui. Cette dénomination de fédéralistes devrait, aux États-Unis, renfermer une accusation de tendances centralistes, alors que les anti-fédéralistes travaillent à conquérir la souveraineté pour les colonies isolées.

pendant la première période de son existence, à une séparation violente d'avec la mère-patrie, plus tard il est devenu aussi complètement républicain que le parti adverse, et je suis convaincu que maintenant il mérite mieux que l'autre le nom de républicain qu'il a nouvellement adopté. Car, tandis que l'Union, sous l'influence des idées politiques du parti que l'on nomme aujourd'hui républicain, est devenu une véritable *res publica*, le parti, qui autrefois était désigné sous le nom de parti républicain et qui aujourd'hui est le parti démocratique, tend violemment à sacrifier l'intérêt général de la nation à l'intérêt particulier des individus.

De cette divergence dans la tendance politique, résulte inévitablement entre les deux partis une grande diversité d'appréciation, quant à la nature et aux destinées d'un gouvernement. Tandis que le parti démocratique ne voit dans le gouvernement qu'une réunion d'individus appelés à protéger leurs intérêts privés, le parti whig ou républicain reconnaît en lui une institution dont le but est de favoriser le progrès social au point de vue moral, intellectuel et matériel. Si l'on veut combattre cette appréciation caractéristique et qu'on la trouve doctrinaire, je pourrais produire les témoignages des partis en question qui en attesteront la justesse. Pour ce qui concerne le parti démocratique, j'aurai occasion de le faire dans un des chapitres suivants.

Cette diversité dans la manière de penser quant à la tâche d'un gouvernement, fait infailliblement naître une double interprétation de la Constitution, quant aux importantes questions des progrès qui, aux États-Unis, peuvent se présenter à la discussion. De même que les différentes sectes religieuses interprètent à leur point de vue certains passages de la Bible, les divers partis politiques interprètent

d'une manière différente certaines dispositions de la Constitution. C'est ainsi que l'autorité du Congrès sur les Territoires est depuis longtemps une des questions les plus gravement discutées. Le Congrès a-t-il le droit d'imposer des lois à une colonie établie sur un nouveau territoire? peut-il interdire l'établissement d'institutions politiques et sociales, telles que l'esclavage et la polygamie? La profession de foi du parti républicain d'aujourd'hui répond affirmativement à cette question et en fait en quelque sorte un devoir au gouvernement. La profession de foi des démocrates, au contraire, nie énergiquement ce droit. La doctrine ultra-démocratique qui confère aux colons d'un territoire le droit souverain, *avant même qu'ils aient établi un gouvernement*, de se donner des lois à leur convenance, cette doctrine anarchique, qui concède des droits souverains là où l'existence essentielle de la souveraineté, l'existence d'un gouvernement, fait complètement défaut, a pris le nom de *Squatter-Souveraineté*. On voit que là la souveraineté est transférée à l'individu en même temps qu'on conteste au gouvernement la suprématie sur le territoire national. De cette manière l'individu accapare le droit souverain sur le pays dont il prend possession, et cette dénomination de Squatter exprime le sens d'une prise de possession en vertu d'une autorité privée. On peut conclure d'après ce qui précède de la corrélation qui existe entre cette doctrine et l'institution des *Squatters* qui, avec celle des *Squatters* (1), constitue la politique intérieure et extérieure de l'ultra-démocratie américaine.

(1) Lors des élections présidentielles, le candidat des démocrates était James Buchanan. On appelait ironiquement ses partisans : *Buchananners* (Buchanaiers).

Cette opposition caractéristique et universelle a pour conséquence naturelle une conduite contradictoire de la part des partis nord-américains dans la politique extérieure. Tous les efforts du parti whig, maintenant le parti républicain, doivent, en cherchant à élargir le cercle d'activité du gouvernement, être dirigés sur la nécessité d'une concentration de territoire, dont une trop vaste extension rendrait leur système impraticable. Ce parti devient par cela même l'adversaire naturel de toute expédition des *Squatters*, de toute conquête violente et de toute annexion, et il est le véritable soutien de la politique qui a la neutralité pour principe fondamental. Le parti démocratique, au contraire, pour lequel l'Union n'est rien qu'une vaste aggrégation d'individus souverains avec ses dépendances en hommes et en bêtes, pour lesquels aussi le principe élémentaire de la liberté démocratique est une philosophie très commode; ce parti peut annexer la moitié du monde sans que l'application de son système éprouve le moindre obstacle (1).

Il n'est pas nécessaire d'être doué d'un sens bien profond en matière politique pour se rendre compte que les deux tendances politiques représentées par ces deux grands partis se complètent mutuellement et que chacun d'eux, abandonné à lui-même, préparerait la chute de la république. Ceci deviendra plus évident encore après les considérations qu'a fait naître l'apparition de quelques partis extrêmes et auxquelles nous consacrons les chapitres suivants.

(1) Le *Kaiser* allemand qui veut suivre la marche des partis nord-américains dans les spécialités de la politique positive, se peut trouver de meilleur guide que le petit livre de Frédéric Kapp : *La question de l'esclavage aux États-Unis*. Gotttingue et New-York, 1854. Le VIII^e chapitre particulièrement, p. 402, est exclusivement consacré à ce sujet.

CHAPITRE II.

Erreurs et déperdition du système démocratique. — Dangers de la politique d'annexion : dissolution, démembrement, ou domination militaire. — Développement doctrinaire du système de l'esclavage comme conséquence naturelle des tendances ultra-démocratiques. — L'esclavage considéré comme une soi-disant résolution du problème social. — Chacun des deux partis américains est fortement entaché de socialisme. — La société sous la domination de l'individu souverain. — M. Stephen Pearl Andrews et M. Josiah Warren.

Pour prouver ce qui adviendrait aux États-Unis des deux tendances politiques abandonnées à elles-mêmes, je ferai d'abord remarquer un fait qui, tout en étant une conséquence rigoureuse du système démocratique, semble pourtant être en contradiction avec l'opinion que j'ai exprimée sur ce système. Le parti démocratique, à titre de parti des annexionnistes et des filustiers, est, en fait de politique étrangère, le plus entreprenant. Ce système doit donc finir par vouloir l'accroissement de la force militaire et cet accroissement, conduisant nécessairement au centralisme et augmentant l'influence du pouvoir exécutif, fait naître des tendances diamétralement opposées aux tendances premières du système. Ce serait en effet un exemple tout nouveau dans l'histoire qu'ici l'ultra-démocratie n'amènerait point la disso-

lution de l'État ou la domination militaire. Car, que se passera-t-il ? Le système démocratique admettant dans le sein de l'Union des institutions sociales du caractère le plus opposé et renonçant en principe au bénéfice du lien qu'imposerait positivement la formation d'une société plus grande et plus morale au milieu de la nation, qui peut prévoir jusqu'où ira l'extension de l'Union, jusqu'à quel point elle sera envahie par des éléments divers, continuellement renouvelés et n'arrivera-t-il pas un moment où la force brutale seule sera assez puissante pour contenir ces éléments ? Il ne manque pas de précédents qui démontrent que, dès maintenant déjà, le besoin de ces moyens de défense se fait sentir dans l'Union. Qu'il s'agisse maintenant d'annexer le Mexique, les États du Centre, Cuba, Haïti et toutes les îles indiennes occidentales, le parti démocratique se ralliera à ce projet, et pourtant la connaissance la plus superficielle des événements doit donner la conviction que ces contrées ne pourront jamais être conquises, quelle que soit la puissance qui le tente, qu'avec le concours de la force armée et que cette conquête nécessitera indispensablement la création d'une forte armée permanente. À l'exemple des cantons autrefois assujettis de la Suisse, ces possessions devraient être maintenues dans un état de dépendance constante. L'appareil militaire que cette situation rendrait indispensable serait en désaccord complet avec l'esprit politique dominant aux États-Unis et finirait par amener le renversement de leurs institutions si une dissolution de l'Union qu'il, dans ces circonstances, devrait être considérée comme un moyen de salut, ne venait sauver la liberté. De sorte que ces tendances exagérées d'englobement général, bien loin de rendre le monde universellement républicain, comme semblent

l'espérer encore quelques naifs démocrates européens, auraient plutôt, comme conséquence dernière, soit la dissolution de l'Union, soit sa transformation en despotisme militaire ou bien encore un système mixte participant à la fois de ces deux situations.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul point au sujet duquel l'opinion démocratique aux États-Unis soit en contradiction avec elle-même. La théorie de l'esclavage qui domine dans les États méridionaux est encore une conséquence naturelle de l'ultra-démocratie américaine; notez que je ne parle pas de l'esclavage comme d'un fait historique, mais que je le considère comme un héritage légué à la République par le régime colonial et dont on peut ne vouloir rendre aucun parti responsable. L'abolition de l'esclavage dans le Nord ne fut relativement pas un très grand sacrifice tandis que, d'après ma conviction, elle ne serait dans le Sud qu'un acte inconsidéré. Toutefois la démocratie des États du Sud qui forme le noyau, l'âme, l'esprit du parti démocratique de l'Union, ne s'est pas seulement abstenue de faire quoi que ce soit pour rendre cette institution plus humaine, pour développer la race noire dans le sens du progrès moderne; elle n'a pas seulement travaillé à donner à cette institution la plus grande extension possible, mais elle a aussi la gloire d'avoir inventé une théorie d'après laquelle l'esclavage est considéré comme une institution divine et comme le dernier mal de la sagesse politique. Et ce résultat est dû à l'ultra-démocratie dont la nature essentielle renferme les tendances les plus contradictoires. Dans quelques chapitres du premier livre j'ai déjà effleuré ce sujet et j'y reviens d'un point de départ tout opposé. Les conséquences du système ultra-démocratique sont, sous un triple rapport, en contradiction

ouverte avec ses principes. Premièrement, malgré le précepte par excellence de l'égalité démocratique, la société, dans certains cas et en raison des circonstances ethnologiques, climatiques ou économiques, est obligée d'exclure de la communauté de droits certaines classes de la société pour lesquelles le dogme démocratique devrait avoir force de loi. « Tous les hommes sont égaux, dit cette démocratie, excepté naturellement les nègres et les prolétaires blancs. » La restriction renfermée dans cette seconde phrase avait toujours été sous-entendue, mais, comme doctrine ouvertement émise, elle est nouvelle et appartient à la théorie extrême au moyen de laquelle la démocratie oligarchique du Sud cherche à rester maîtresse du champ de bataille. De plus longs développements ne sont point nécessaires pour constater que cette démocratie est devenue une véritable oligarchie. Secondement, le principe de la liberté démocratique poussé jusqu'à l'extrême, fera substituer la force au droit attendu que la mise hors la sphère de l'égalité implique la mise hors la sphère du droit et que celle-ci ne pourra être maintenue que par la force. Et cette force, dans sa forme la plus brutale, se dresse en face de chaque ennemi qui pourrait s'élever contre le système de l'injustice pour le menacer et le combattre. Avec la liberté de la presse et du langage et la liberté de l'enseignement de la philosophie morale, le système de l'esclavage ne pourrait se soutenir pendant un quart de siècle, de sorte que ces droits, dont la jouissance peut seule légitimer la république, ces droits doivent céder devant la force. Il n'est donc pas étonnant qu'en fin de compte le sentiment du droit et celui de la force se confondent dans certains esprits et que des gens qui se font gloire d'appartenir aux classes les plus éclairées

de la société, se vantent d'avoir commis des actions brutales et qu'on les loue pour les avoir commises, tandis que ces mêmes faits soulèveraient dans tout autre pays la réprobation la plus générale. Il n'est pas étonnant que l'on arrive à considérer très sérieusement et de bonne foi, les rapports du maître et de l'esclave comme un droit de propriété parfaitement légitime. Troisièmement, on voit un parti qui se trouve en contradiction ouverte avec chacun des principes généraux dont il procède et qui, par opposition au parti adverse, sera fatalement amené à constituer en théorie les principes les plus contraires au système sur lequel repose son organisation primitive. C'est ainsi que se forme la doctrine du système de l'esclavage. Les sophismes démocratiques partant de cette contre-vérité : que le principe moral de l'égalité peut devenir un fait historique, aboutissent à ce mensonge : que le fait historique de l'inégalité devrait finir par devenir un principe moral. Le renversement produit par la fausse application de certaines théories donne naissance à cette monstrueuse doctrine de la démocratie conservatrice du principe de l'esclavage, doctrine qui considère l'esclavage comme une institution normale et que quelques-uns de ses partisans vont même jusqu'à proclamer une institution divine. Les partisans de cette doctrine, avec l'impudence qu'ils puisent dans la satisfaction d'avoir érigé leur brutalité en principe, en sont venus à ce point, aux États-Unis, qu'ils considèrent l'esclavage de la classe des travailleurs, abstraction faite de la question de race, comme la seule solution raisonnable de la grande question sociale (1).

(1) Certains journaux du Sud ont exprimé récemment cette opinion catégorique en quelques mots et la parallèle entre l'esclavage et le socialisme moderne a été fort poétisée dans les États inséparables de l'Union. On peut se ren-

Nous en sommes arrivés à l'époque où la démocratie américaine a atteint le point culminant du ridicule le plus odieux qu'il lui était donné d'atteindre dans ses plus regrettables égarements.

Le système de l'individualisme, d'où découlent toutes ces diverses doctrines, n'a jamais été exprimé d'une manière plus précise et en même temps plus caractéristique pour l'esprit américain, que dans un écrit de M. Stephen Pearl Andrews, un homme dont j'ai déjà parlé lors de mon séjour à Washington et dont le nom se trouvera, par la suite, mêlé plusieurs fois aux tentatives des sectes socialistes. Ce sera un point à éclaircir que celui de savoir si l'opinion exprimée dans cet écrit sur « la souveraineté de l'individu (1) » a un rapport quelconque avec la politique positive du parti démocratique; je ne parle pas seulement de l'action des partis, mais aussi de ses tendances et les opinions de M. Andrews appartiennent aux tendances démocratiques et en sont la conséquence la plus raisonnable. Chacun des deux partis principaux qui dominent en Amérique est entaché de socialisme. En pratique, cela est sans importance aucune, mais en théorie, cela est d'autant plus instructif que cette teinte de socialisme représente la pensée fondamentale du parti dans son acception la plus intime. Ainsi,

soigner sur la nécessité de rendre général l'esclavage des travailleurs, soit dans le *Richmond enquirer*, soit dans le *Christian standard*. Je citerai un passage de la première de ces publications qui est l'organe du démocratisme le plus pur, où il déclare que l'esclavage fait partie de ses principes essentiels.

On lit dans le *Richmond enquirer* du 13 juin 1836 : « The democrats of the south cannot rely on the grounds of apology and excuse for slavery; for they seek, not merely to retain it where it is, but to extend it where it is unknown. »

(1) The true constitution of government is the sovereignty of the individual. By Stephen Pearl Andrews.

tandis que le socialisme des whigs cherche le salut de l'humanité dans l'association et l'organisation, le socialisme du parti démocratique prétend l'obtenir par la souveraineté de l'individu et par son isolement. Quoique le cours des idées de la philosophie américaine soit peu nouveau, attendu que déjà l'attention de l'Europe a été attirée sur l'idéal d'une société sans gouvernement et sur « l'individu et ses propriétés », néanmoins la réalisation pratique de ces idées que nous rencontrons ici est loin d'être dépourvue d'intérêt, en ce que l'Américain, loin de se perdre dans une longue dialectique critique, n'est disposé à s'entretenir que de ce qu'il regarde comme applicable aux États-Unis et de ce qui pourrait recevoir immédiatement un essai d'application dans la colonie individualiste de « *Modern Times* » à Long-Island. Les idées que Max Sterns exprime en allemand avec le langage obscur de la métaphysique et que Proudhon professe dans sa brillante critique française, Andrews nous les communique dans la prose pratique de l'Américain et l'homme qui, à la lecture des productions anarchistes de l'Europe, a senti ses idées devenir de plus en plus obscures et désordonnées, pourra, quand il aura pris connaissance des écrits des anarchistes américains, admirer leur lucidité.

Les opinions politiques de M. Andrews ont pour point de départ ce principe : Non seulement la religion, mais encore la moralité d'un homme ne regarde point les autres hommes, à moins qu'elles ne deviennent pour ceux-ci la cause d'un dommage réel et direct. De ce principe découle naturellement l'abandon à l'esprit d'entreprise et à la concurrence privée, tout ce qui est actuellement du domaine du gouvernement. Comme, dans bien des États, l'enseigne-

ment en tout ou en partie, les constructions de routes, les postes sont l'objet de concessions, il devrait en être de même de l'administration de la justice, de la guerre et, en un mot, de tous les intérêts de la société. Le service des postes, dit M. Andrews, est aujourd'hui déjà mieux desservi par les compagnies-express que par l'administration des États-Unis. S'il eut écrit son livre quelques années plus tard, il eut pu démontrer la supériorité de la justice privée sur celle du gouvernement par l'exemple des comités de vigilance de San-Francisco. Et que sont les entreprises des modernes flibustiers anglo-américains, sinon la guerre sous la forme d'expéditions privées? L'administration des finances, aujourd'hui une des affaires les plus importantes d'un gouvernement, n'a plus de raison d'être en présence de cette conversion d'un État en société citoyenne, car il est bien naturel que chacune de ces entreprises partielles se fasse aux frais de celui qui en prend l'initiative. Non seulement le gouvernement dans l'acception que ce mot a eue jusqu'aujourd'hui, cessera d'exister mais encore l'empire de la majorité prendra fin. Celui à qui il en prendra envie, adoptera telle ou telle coutume, établira telle ou telle affaire publique, se mettra à la tête de n'importe quelle entreprise nationale et, à volonté, on pourra s'adjoindre à lui ou seulement participer au bénéfice de son initiative. Ceux auxquels cela ne plaira point s'abstiendront simplement et laisseront, aux autres, liberté pleine et entière. M. Andrews admet, en cas de nécessité, une administration centrale des affaires nationales réunies, comme une entreprise ouverte à la concurrence privée, comme une banque, une compagnie d'assurances, une agence. J'ai trouvé ce simple exposé des doctrines ultra-démocratiques

suffisamment instructif pour vouloir en donner connaissance au lecteur européen.

Je ne connais aucun de nos ultra-démocrates européens qui ait exprimé une opinion aussi précise sur l'état de l'anarchie—la société sans gouvernement—qu'un M. Andrews et si la réalisation de ses vœux était impossible dans le reste du monde, encore est-il que cette tendance jouerait encore un rôle important dans les événements politiques des États-Unis. Cette tendance donnera à l'observateur étranger la clef de différentes manifestations de la vie politique américaine. Les actes des Squatters, les entreprises des filibustiers, la justice de Lynch, la défense personnelle armée et par dessus tout le jugement bienveillant porté sur toutes ces anomalies par l'opinion publique comme par la justice des pays régulièrement établis, voilà de ces manifestations qui tuent les théories ultra-démocratiques du genre de celle de M. Andrews qui, certes, est loin d'accorder son approbation à la manière dont on les interprète et dont on les met en pratique.

La doctrine d'Andrews fut attaquée par Josiah Warren dans l'exposé de son système pédagogique dont j'ai déjà entretenu le lecteur. Ce système pédagogique complète la doctrine de l'individualisme dont Andrews est partisan. D'après sa manière de voir l'histoire du progrès est un combat perpétuel entre l'individu et l'état de choses établi. Selon lui, l'individu est créé par Dieu tandis que l'organisation du monde est l'ouvrage des hommes. Il va de soi, d'après cela, que l'individu a raison contre les institutions et il ne reste plus qu'à s'étonner que, Dieu aidant, il ne parvienne point à les renverser. Néanmoins ce qu'il y a de malheureux pour le pauvre individu c'est qu'à peine s'est-il

débarrassé d'une de ces désagréables institutions, qu'il se retrouve en présence d'une autre qui renait. Dans le langage sobre, modéré de l'Américain le caractère de naïveté de cette manière d'envisager le monde, ressort plus clairement que dans les sophismes des anarchistes européens qui n'en sont pas plus philosophiques pour affecter un grand fonds de philosophie. Des deux parts ils n'ont pas saisi que l'individu doit créer des institutions parce que l'opposition entre lui et elles est une nécessité morale, nécessité qui ne peut en quelque sorte être satisfaite que par la pression exercée par les institutions sur l'individu. Une société dont les institutions et les formes ne seraient point en opposition sensible avec nous, ne répondrait point, si elle était possible, aux exigences de notre bonheur; elle n'est donc point un idéal. Dans un certain sens, une condition indispensable du bonheur de l'homme est de se sentir gouverné ce qui explique le facile succès d'un usurpateur après une époque de licence politique et sociale.

CHAPITRE III.

Les partis américains et l'immigration européenne. — Popularité du parti démocratique. — Manifeste de ce parti. — Ignorance politique et fausses prévisions. — Sympathies pour la race. — Les erreurs et les dégénérescences du parti whig sont de nature ultra-gouvernementale. — Opposition des citoyens étrangers. — Les variations dans la tendance des partis constituent la loi du progrès politique. — Le parti républicain représentant actuellement le progrès et les Allemands.

Malgré la dégénérescence et les vicissitudes des tendances démocratiques dans les États-Unis et peut-être à cause de cela même, on doit, toutes réflexions faites, trouver tout naturel que la grande majorité des citoyens d'origine allemande et principalement de l'immigration européenne penche en faveur du parti démocratique.

D'abord on ne doit point perdre de vue que le parti whig a aussi ses aberrations et ses erreurs et que, comme il enfre dans ses principes de poser des limites à l'immigration et à la liberté morale de l'individu au moyen de l'action gouvernementale, il est évident que les actes de ce parti touchent plus immédiatement les émigrants que les excès de la liberté individuelle auxquels conduisent inévitablement les tendances du parti opposé, excès auxquels ce parti trouve assez son compte.

Cette monstrueuse doctrine : que l'esclavage de la classe des travailleurs en général est la seule solution possible de la question sociale, semble menacer les travailleurs libres, émigrés, d'un sort cent fois plus funeste que celui qui les avait portés à s'expatrier ; mais un abîme sépare de sa réalisation une théorie aussi opposée à l'esprit du temps ; le danger n'est donc pas sérieux et, en réalité, une semblable théorie ne peut être que l'expression irréfutable des têtes exaltées et hardies de ceux qui, en l'absence d'hommes d'un talent sérieux, se trouvent momentanément à la tête de la presse dans le Sud.

On le verra bien, plus tard, chaque lieue carrée de territoire nouveau où l'on tolérera l'esclavage, est une partie de territoire que l'on enlève au travailleur émigré pour le choix de son nouvel établissement ; par là même on l'éloigne des circonstances avantageuses dont il eut pu profiter pour son installation. Il est vrai que les États-Unis ont encore aujourd'hui une étendue assez considérable pour que cette considération ne soit pas d'un très grand poids.

La grande majorité des émigrants ne se dirige pas vers le sud, mais bien vers le nord de l'Union ; ils fuient les États-Unis où l'esclavage est en pratique pour se reporter vers les États libres. Une faible partie d'entr'eux a dû admettre, dès le principe, l'institution de l'esclavage, sinon elle aurait suivi la direction prise par la majorité. Cela provient de ce que ces émigrants se trouvent à un niveau moral et intellectuel tellement bas qu'ils ne peuvent, en connaissance de cause, opter pour l'un ou l'autre parti ; ou bien encore (comme c'est le cas actuellement pour une grande partie de la population allemande des États à esclaves) parce qu'ils sont retenus par la crainte, malheureusement trop fondée,

que leur inspirent les propriétaires d'esclaves et qu'ils n'osent pas se déclarer en faveur d'une opinion politique diamétralement opposée aux intérêts de ces derniers. De sorte qu'en ce moment, toute libre manifestation d'opinion et même le libre droit de suffrage est interdit dans les quinze États à esclaves.

Voilà les raisons pour lesquelles les colons des États méridionaux ne font pas d'opposition au parti politique dans lequel se concentrent les intérêts des possesseurs d'esclaves. La grande majorité des émigrants qui ont choisi les États du nord pour leur nouvelle patrie se trouve placée à une trop grande distance de l'aristocratie du parti démocratique qui a son siège dans les États à esclaves, pour que le spectacle de cette dernière puisse l'offusquer tandis qu'il n'en est pas de même de ses rapports avec l'aristocratie whig des États libres. A ce point de vue les citoyens étrangers établis dans les États du nord, se trouvent dans la même situation que les indigènes des classes inférieures de cette partie de l'Union. A ces considérations, il faut ajouter que les émigrés du continent européen, aussi bien que les Irlandais, retrouvent dans l'aristocratie whig cet esprit partitain qui domine dans la Nouvelle Angleterre et que, dans leur ancienne patrie, ils avaient déjà appris à détester.

La Tribune de New-York, un des principaux journaux des États-Unis, qui, à côté de certains préjugés dont est entaché le système whig, représente une des tendances les plus nobles et les plus éclairées de ce parti et qui est à la tête du grand mouvement qui s'opère dans le parti républicain contre l'esclavage, mouvement qui caractérise la dernière métamorphose de ce parti, *la Tribune*, dis-je, a publié dernièrement un article sur la question de savoir comment il

s'est fait que la *clique* des propriétaires d'esclaves qui constitue une des aristocraties les mieux caractérisées, a su se donner la réputation de professer les principes les plus démocratiques. Cet article est instructif pour le lecteur européen, je veux donc en citer quelques passages (1).

« Bien que, dès le principe, les États libres de l'Union, dit-il, nient devant les États à esclaves sous le rapport de la civilisation et de ce qui constitue la force politique, il est de fait que les détenteurs d'esclaves se sont emparés du contrôle politique du pays et que depuis ils l'ont conservé. Comment s'est-il fait que les hommes puissants et éclairés du nord qui sont naturellement destinés à devenir les guides de la politique de leur pays, aient permis à une classe comme celle des possesseurs d'esclaves qui, à leur égard, leur est notoirement inférieure, d'empiéter sur leurs droits? Voilà une question fort intéressante, riche d'enseignements, mais facile à résoudre. Les hommes éminents du nord ont négligé de s'assurer le suffrage des masses et, par conséquent, la vraie possession de l'influence dont ils disposaient et de la position qu'ils occupaient du temps de Washington. Les propriétaires d'esclaves, au contraire, tandis qu'ils se sont toujours posés en adversaires des principes démocratiques sur lesquels repose notre existence nationale depuis notre affranchissement de l'Angleterre, ces propriétaires, sous la conduite de Jefferson, se mirent à défendre énergiquement ces mêmes principes qu'ils étaient bien loin de vouloir introduire et mettre en pratique dans leurs propres États, mais qu'ils soutenaient vaillamment dans le nord par opposition à l'aristocratie de ces États. De cette façon

(1) *New-York Daily Tribune*, Aug. 30-1855.

ils se créèrent un parti chez le peuple du nord qui, en reconnaissance de la protection qui lui avait été accordée contre sa propre aristocratie, se montra tout disposé à abandonner la direction des affaires nationales à l'aristocratie du sud. Le peuple du nord était poursuivi par l'influence immédiate du fantôme de son aristocratie, tandis que l'influence pernicieuse des membres de l'aristocratie, propriétaire d'esclaves, sur le développement des États du sud, comme sur l'amélioration générale de l'Union, échappait à son appréciation. Voilà le secret de la prépondérance politique des possesseurs d'esclaves qui, depuis plus d'un demi-siècle, exercent sur le pays une forte pression, pression que le parti républicain cherche aujourd'hui à détruire. Il est fort heureux que tant des anciens chefs de parti, comme les Hunt, les Bernard, les Granger, les Choates, Everett, Winthrop et toute cette classe d'hommes politiques du nord, s'abstiennent de s'occuper des affaires du parti républicain. Il serait bien plus heureux encore qu'ils voulussent dénigrer et mépriser ce parti. Tandis qu'ils se sont pendant si longtemps disputé, eux, les aristocrates du nord, et ceux du sud, la direction des affaires nationales, ils se voient forcés, aujourd'hui que toute popularité leur fait défaut, de devenir les très humbles serviteurs de leurs adversaires et de se contenter des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Le parti républicain n'a pas besoin de ces hommes, il les abandonne volontiers au parti des propriétaires d'esclaves ou bien encore aux Know-Nothings, et il s'estime fort heureux d'ouvrir ses rangs aux anciens et véritables démocrates du nord qui les remplacent très avantageusement. •

Cet écrit permet au lecteur de voir clair dans les affaires

des partis aux États-Unis et particulièrement dans la manière dont le parti républicain s'est constitué (sur la base du système whig, réformé et amélioré) comme point de ralliement de tous les éléments progressistes des deux anciens camps politiques, à l'exclusion de l'aristocratie et du peuple.

J'examinerai cette idée avec plus de loisir dans la suite; pour le moment j'en reviens à mes observations sur les rapports qui existent entre l'immigration allemande et les partis américains. Dans cette classe il existe des tendances sympathiques au parti démocratique, tendances qui tirent leur origine d'Europe. Sur les masses qui, depuis 1849, ont émigré d'Allemagne aux États-Unis le nom seul de la démocratie à une influence magique. On sait la puissance de ce nom aux États-Unis. L'immigration allemande qui, surtout depuis cette année-là, est presque entièrement composée d'individus appartenant aux classes populaires, noyau du parti démocratique en Allemagne pendant les années révolutionnaires de 48 et de 49, se retrouve en présence de deux partis dont l'un prend le nom de parti démocratique. Il est évident toutefois que les émigrés allemands doivent finir par s'apercevoir qu'il s'agit d'un côté d'obtenir le triomphe de la liberté et de l'égalité, et de l'autre celui de la tyrannie et de l'oppression, et sans pour cela qu'ils subissent une influence fâcheuse ou qu'ils obéissent à une mauvaise impulsion. D'ailleurs cette impulsion, pour ce qui regarde le parti républicain, ne leur a point fait défaut. Un espoir des plus extravagants et des plus trompeurs est encore venu donner plus de créance à ces idées erronées. Le parti démocratique a la réputation d'être plus enclin que le parti adverse à s'immiscer dans les affaires des autres pays et de moins craindre la guerre. Du temps en temps un sénateur

démocrate, courbé sous le poids des ans, prononce un discours belliqueux, quelques diplomates démocrates se réunissent à Ostende dans une conférence qui menace d'ébranler les monarchies européennes; • Poséidon Pierce (nom sous lequel un naïf voyageur allemand désigne le président le plus incapable qui se soit jamais trouvé à la tête du gouvernement des États-Unis), Pierce secoue son trident; • et il se trouve aux États-Unis des démocrates allemands assez bons pour croire que ce qui n'ont pu faire Mocker et Struve, pourrait être mené à bonne fin par le moyen d'une intervention armée en faveur de la république allemande, intervention qui devrait avoir lieu à un moment propice et qui, par cela même, nécessiterait la présence continue aux affaires du parti démocratique. Si outre tout cela, Buchanan pouvait être nommé président!.... Buchanan qui a assisté à la conférence d'Ostende! Puis on en revient aux projets d'annexion générale, sujet qui fut traité dans un livre que publia, il y a quelques années en anglais un démocrate allemand. En attendant, l'action de l'administration actuelle dans le domaine de la politique étrangère, se borne à la destruction de Greytown, petite ville privée de moyens de défense, au profit d'une compagnie d'actionnaires intriguants et Pierre Soulé, qui n'a pas réussi à annexer Cuba, Pierre Soulé se prépare à tenter dans le Nicaragua le rétablissement de l'esclavage!

Il me reste à faire une observation et, quelque malsonnante qu'elle puisse paraître, je ne puis m'abstenir de la faire. La démocratie américaine a produit des œuvres avortées et dégénérées, mais la démocratie européenne en a produit bien plus encore et, quelle que soit la différence qui existe entre le caractère sauvage de ces deux démocraties,

ties, toujours est-il que la seconde croit pouvoir pousser beaucoup plus loin ses manifestations populacières en faveur de la liberté. La sympathie pour la grossièreté a donc aussi sa part dans la nuance d'opinion dont il est question ici : c'est précisément ce qui empêchait le pauvre Heine, dans sa recherche d'un monde meilleur,

• De voguer vers l'Amérique. •

Là il aurait trouvé une classe de gens, parmi lesquels le poète rencontrerait probablement quelques lecteurs, mais qui appartiennent à ce parti qui fait profession de brutalité et de sauvagerie, instincts dont ne sont point exempts leurs membres du Congrès les plus ardents.

On voit que cette observation ne porte point sur la grande masse des émigrants qui ne peut, dès l'abord et au milieu d'un entourage nouveau, opter pour telle règle de morale plutôt que pour telle autre. Je parle plutôt de ces gens qui se posent en conseillers et en organes d'un parti, gens qui auraient assez d'intelligence pour faire un bon choix, mais qui ont le mauvais goût de croire que l'Union est destinée à devenir • la grande étable de la liberté • comme l'a prédit Heine, et que leur mission à eux, • dont les instincts de cannibales • sont, toujours d'après Heine, si agréablement éveillé, est de veiller à ce que le pays ne vienne point à faillir à sa mission. Il y a des gens qui se figurent que cette mission civilisatrice est dévolue aux Allemands de l'Amérique.

Malgré tout, je suis bien éloigné de vouloir affirmer qu'il n'existe des deux côtés de fort bonnes raisons qui militent en faveur de l'une ou de l'autre opinion. Je pars

de ce principe, dont j'ai prouvé la justesse par l'examen du caractère fondamental des partis, que leur maintien est également indispensable pour assurer l'existence politique de l'Etat. Si cette assertion est fondée, il doit aussi exister pour l'émigration allemande d'autres motifs que ceux de l'incompétence ou de la sympathie qu'elle éprouve pour les traits caractéristiques les moins dignes d'admiration du parti démocratique, qui la déterminent à se ranger sous son drapeau. Chaque classe d'un peuple a ses intérêts particuliers, parfaitement justifiés et que chaque parti favorise plus ou moins. Pour ce qui regarde les intérêts des citoyens émigrés, ils sont mieux garantis par le système démocratique que par celui des whigs. Certains errements de ce dernier parti viendront appuyer ce que j'avance, errements qui sont la conséquence inévitable de ce système, comme l'esclavage est devenu celle du système démocratique. Si les tendances ultra-individualistes ont abouti à la dégénérescence du système démocratique, on peut attribuer la dégénérescence du système whig aux tendances ultra-gouvernementales qui, comme loi de morale, doivent peser particulièrement sur les citoyens étrangers au même titre que les desseins des nativistes et des *know-nothings* qui sont dirigés contre eux. Que les étrangers fassent donc à ce parti une vive opposition, chacun doit s'y attendre. Néanmoins il ne s'ensuit pas, qu'en présence d'un intérêt particulier, relatif et d'un ordre secondaire, ils aient le droit de perdre de vue l'intérêt général qui, dans chaque circonstance de quelque importance morale ou politique, réclame l'appui de chaque citoyen raisonnable en faveur du parti, quel que soit d'ailleurs le but vers lequel il tende, qui travaille pour le plus grand bien du pays. Et il en est certes ainsi lorsqu'il

s'agit de la défense du pays contre un ennemi menaçant tel que l'esclavage, le plus dangereux des ennemis intérieurs. Il est reconnu que la véritable loi du progrès dans la vie politique commande, aux divers partis, de se plier aux nécessités qui surgissent des circonstances de sorte, selon les circonstances aussi, qu'ils attirent alternativement la majorité des adhérents. La situation qui est faite au pays, dans le moment actuel par suite du choix à faire d'un nouveau président, expliquera parfaitement ma proposition. Le système républicain est le développement du système whig qui se produit avec le programme de l'abolition de l'esclavage, question qui, par son importance, rejette toutes les autres dans l'ombre. Ceux d'entre les anciens whigs qui sont trop bornés, trop sots, trop présomptueux ou qui ne voient pas assez juste pour adhérer à ce programme, ont été abandonnés par ses auteurs, mais ils porteront pendant quelque temps encore leur ancien nom jusqu'à ce que le parti s'éteigne avec eux. D'autre part les membres du parti démocratique qui ont assez d'intelligence pour comprendre le péril qui menace le pays et assez d'énergie pour vouloir le conjurer, se convertissent au parti républicain. Les Allemands ont fait justice de l'opinion qui voulait voir une trahison dans cette conversion. Récemment encore, nombre de ces émigrés, dans une de leurs réunions, se sont déclarés en faveur du parti républicain et ont adopté M. Frémont pour candidat à la présidence, en faisant connaître en même temps que chacun d'entre eux appartenait à ce parti et le soutiendrait aussi longtemps qu'il restera fidèle aux principes qu'il a proclamés. C'est là un très grand progrès à signaler parmi les Allemands des États-Unis. En 1849, lorsque j'arrivai à New-York, je priai un notable

citoyen allemand qui pendant de longues années avait fait partie des agents que le parti démocratique employait dans les manœuvres électorales pour s'assurer les suffrages des Allemands, je le priai de me faire connaître les principes de ce parti. « Je vous répondrai, me dit-il, ce que l'on me répondit à moi-même lorsque, étant encore novice comme vous, je demandai ce qu'était un démocrate : C'est celui qui vote la liste démocratique. — *He who votes the democratic ticket, is a democrat* (1). » Les choses n'en sont plus là aujourd'hui ! L'action salutaire de la crise politique actuelle s'est fait ressentir dans la masse des membres de l'immigration allemande et comme cette partie de la population, quel que soit d'ailleurs l'écu au siège présidentiel, aura largement contribué aux efforts tentés en vue de l'intérêt général, ce mouvement aura été pour elle un enseignement d'où résultera certainement un grand progrès politique.

(1) Sous l'empire de pareils principes, il n'est pas étonnant que les émigrés se soient attirés, de la part de leurs seigneurs et maîtres, le titre très honorable de bétail à vote.

CHAPITRE IV.

Les tendances ultra-pouvernementales du système whig examinées de près. — Les lois de tempérance, de l'observance du dimanche et le système du Know-Nothing. — Le vin et la bière envisagés au point de vue de la politique germano-américaine. — La question de la tempérance considérée comme question de progrès. — La sobriété et l'intempérance comme idéal des différentes périodes et des différentes formes de développement. — Dangers inséparables d'une législation établissant un système régulier d'abstinence physique et intellectuelle. — Charlatanisme moral et politique. — Prochant des luthériens et des catholiques à jouer de la vie, en conflit avec le rigorisme puritain. — Le Know-Nothingisme, ses tendances et son but.

Les tendances politiques qui sont le plus antipathiques aux Allemands des États-Unis et auxquelles il faut une opposition constante, sont incontestablement celles qui trouvent leur expression dans les lois de tempérance, de l'observance du dimanche et des *know-nothings*. Pour ce qui est de ces dernières c'est tout naturel et pour les autres c'est encore très compréhensible.

Toutes ces tendances les Allemands en font remonter l'origine au parti whig ce qui n'est pas invraisemblable, dans le sens qui autorise à imputer au parti démocratique l'extension de l'esclavage et sa consolidation. Un propriétaire d'esclaves ou un apologiste de l'esclavage ne doit

point indispensablement appartenir au parti démocratique, de même que ceux qui voudraient établir des lois ordonnant la pratique de l'abstinence physique et intellectuelle et poser des bornes à l'affluence d'éléments populaires étrangers professant des habitudes différentes, ne sont point toujours des membres du parti whig. Mais si l'homme lui-même n'appartient pas toujours à ce parti, son opinion appartient au système qui le gouverne. Tous les hommes ne font pas profession de logique, et quand ils ne se rendent pas bien compte à eux-mêmes, de la nuance à laquelle ils appartiennent, leur opinion ne peut briser l'enchaînement des éléments d'un système politique et de ses tendances.

Si l'éditeur d'un journal germano-américain, qui se ferait l'organe du parti whig, doit renoncer à une popularité bien étendue, un article de journal écrit en faveur d'une loi de tempérance et conséquemment contre le vin et la bière, serait considéré comme une véritable trahison envers la bonne cause, son auteur serait convaincu du crime d'aristocratie et son action équivaldrait à un suicide moral. Je ne suis point allé aussi loin dans mes tendances réactionnaires lors de ma collaboration aux journaux allemands de l'Amérique et cependant j'ai plus d'une fois songé qu'il se pourrait que ce ne soit point par un pur effet du hasard que l'on remarque que dans certains pays la consommation du vin, de la bière, la danse, la musique, les réjouissances sont en raison inverse du degré de liberté et d'éducation politique. Ceux qui croient qu'il est de la nature de la république de procurer une plus grande somme d'amusement que la monarchie, commettent une bien dangereuse erreur, dangereuse pour la monarchie autant que pour la république et pour ceux qui l'entretiennent. En ma qualité de journa-

liste, je me gardai bien de laisser éclore les pensées qui surgirent dans mon esprit en cette occurrence. J'écrivis au contraire quelques articles en faveur du vin et de la bière, dans lesquels je citai le d^r Luther et plusieurs auteurs allemands. Il en résulta immédiatement un revirement complet dans l'opinion de mes compatriotes au sujet de la part que j'avais prise autrefois à la rédaction du journal whig et le mari de la femme de mon cordonnier digna me sourire de nouveau. Qu'il me soit permis de donner un conseil très important à tout novice qui voudrait embrasser la profession de journaliste allemand-américain : s'il se trouve qu'il a à dire des choses qui ne seront point goûtées du public ou qu'il s'aperçoit d'ailleurs qu'il n'est pas dans ses bonnes grâces, qu'il ne néglige point de publier de temps en temps un article sur les boissons alcooliques dans le genre suivant :

- Autrefois l'Allemagne était composée de trois empires,
- celui de l'eau-de-vie, celui du vin et celui de la bière.
- Petit à petit le premier a été absorbé par le dernier; les
- deux autres se sont réunis amicalement et la situation
- politique, amenée par la fusion, est appelée l'unité alle-
- mande.

Une semblable discussion des intérêts nationaux lui assurera la faveur du public jusque-là chancelante et son auteur aura la satisfaction de voir ses paroles reproduites, de l'Atlantique au Pacifique, du Texas aux frontières du Canada, par le parti populaire de la presse allemande.

La question de la tempérance, nom sous lequel on désigne ici la loi par laquelle on voudrait interdire l'usage des boissons alcooliques, mérite d'ailleurs d'être sérieusement discutée, plus sérieusement que je n'ai pu le faire ici, aide

seulement du souvenir des notions acquises pendant ma courte carrière de journaliste. Cette question, par son passage du domaine de la théorie dans celui de la réalité, me semble avoir acquis une importance majeure et être devenue une question de principe de la morale politique et de l'esthétique sociale. Comme partisan d'une nouvelle période de progrès encore à son début, période pendant laquelle il ne s'agit plus de se jouer, comme des enfants, d'un idéal devenu réalité, ni de laisser aller, comme des adolescents, son imagination aux rêveries qu'inspire l'idéal considéré en lui-même, mais bien pendant laquelle il sera du devoir de tout homme raisonnable de travailler à obtenir la réalisation de l'idéal, je prends bien positivement parti contre les spiritueux et je prétends que les jouissances idéalistes que procure leur absorption — la poésie de la bouteille — est une cause de démoralisation plus active que l'ivresse purement matérielle à laquelle se livrent des populations moins civilisées. L'important dans la question dont il s'agit, n'est pas l'action ou l'influence physique, mais bien les conséquences morales et esthétiques de l'ivresse. Pour les Grecs, l'ivresse était un moyen d'augmenter la jouissance; le chrétien, lui, y cherche l'oubli d'une triste réalité. Quant à nous, qui essayons sérieusement et par tous les moyens raisonnables de produire une belle et noble réalité, nous ne pouvons plus vouloir faire usage d'un tel moyen. Pendant une longue période de malheurs, alors que l'humanité désespérait de pouvoir réaliser des pensées grandes et nobles, nous nous sommes habitués à considérer toute disposition poétique de l'esprit comme de l'ivresse et, dans le sens inverse de l'ivresse, quelque ignoble qu'elle puisse être, comme une situation poétique. D'un autre

côté, comme nous avons appris à employer le mot d'ivresse pour désigner la plus noble disposition d'esprit, nous nous servons aussi des mots de sobriété, d'abstinence, de modération pour désigner toute situation que les plus nobles facultés de l'âme ont abandonnée à l'action pratique du simple bon sens. Mais cette manière de parler et la façon d'envisager les choses dont elle est la conséquence, nous font perdre de vue que l'ivresse physique n'est que le pont aux ânes qui nous sert à passer par dessus le bourbier de notre incapacité morale et que le passage de l'abstinence à l'ivresse de l'âme ne signifie rien que le passage de la réalité, telle que nos efforts tendent à la faire, dans un monde idéal dont notre imagination cherche à se persuader l'existence. L'ivresse, en tant que principe de morale et d'esthétique, degré auquel l'ont élevés quelques auteurs allemands, est le symptôme du développement d'un système que menace d'envahir le monde, système d'après lequel l'idéalité n'a pas d'autre moyen de s'accorder satisfaction qu'en se trompant elle-même. Il viendra cependant un temps où la glorification de la bouteille et de son contenu sera considérée comme un anachronisme aussi absurde que le serait aujourd'hui une pipe ou un cigare dans la bouche d'une statue grecque. Il est bien certain que les liqueurs alcooliques, par leur influence physique et morale, jouent un grand rôle dans l'histoire d'une nation. Le même rôle est réservé au café, au thé, au tabac. Quoique contraire à l'esthétique dans chacune des formes dont on en fait usage, le tabac, de même que toute jouissance factice, n'a pas laissé que de contribuer à dompter la nature sauvage. Cependant si, aujourd'hui, nous sourions quand nous nous représentons par la pensée un cercle de guerriers indiens autour duquel

circule le calumet de la paix, au milieu d'un religieux silence et pour célébrer la conclusion d'un nouveau trinité d'alliance, nos descendants, à leur tour, ne riront-ils pas, et à bon droit, à l'idée que leurs pères, encore au bas degré de la civilisation, nourrissaient ce préjugé que la coupe doit circuler et le champagne pétiller pour produire une disposition d'esprit en rapport avec un événement important de la vie publique ou privée, pour entretenir cette disposition et la symboliser.

Les efforts tentés pour la suppression de l'usage des liqueurs alcooliques font, à mon avis, partie de l'histoire du progrès et les émigrés européens, surtout les Allemands qui habitent les États-Unis, sont dans une profonde erreur s'ils ne se rendent pas compte que leur opposition à ces tendances, a un caractère réactionnaire incontestable.

On doit, d'un autre côté, pour des raisons de politique pratique, critiquer les tentatives que l'on fait pour donner force de loi aux desseins des membres des sociétés de tempérance. Non qu'une semblable législation serait moins justifiée que celle qui défend les maisons de jeu et oblige les parents à envoyer leurs enfants à l'école, mais parce que cela serait contraire au but que l'on veut atteindre, que le pouvoir législatif fasse de son droit un usage autre que ne le prévoyaient ceux qui le lui ont conféré, en exerçant ce droit dans le domaine épineux de la diététique physique et morale. Le droit de faire des lois et l'intelligence de faire un bon usage de ce droit sont deux choses tout à fait distinctes. C'est ici précisément que se trouve le point de départ des erreurs ultra-gouvernementales du système whig qui ne recule pas devant l'idée de la réunion d'un congrès

destiné à régulariser la diète nationale, alors qu'il est évident qu'une semblable proposition ne peut être que le fait de quelques fractions du parti. L'intervention du congrès serait, du reste, de très peu d'importance dans la question, si tant est que cette question puisse être résolue législativement; elle sera toujours aussi d'une mise en pratique très difficile, car, comment défendre dans les États de l'Union le débit de matières dont l'introduction est permise, de sorte que l'interdiction des spiritueux ne pourra porter que sur ceux fabriqués à l'intérieur. Quand on considère l'influence que quelques individus isolés conquièrent si facilement sur les masses dans une démocratie, surtout quand il s'agit de questions sur lesquelles il est impossible que les masses portent par elles-mêmes un jugement; quand on sait combien les populations des États-Unis, en particulier, sont portées à se laisser duper par tout ce qui est du domaine du charlatanisme physique ou moral; quand on connaît la position influente, qu'à l'aide de ces singulières manies, se font dans ce pays des sectaires politiques et socialistes, individus qui, avec leur morale diététique, vont quelquefois si loin qu'ils se font un scrupule de recevoir le sang du Christ sous la forme du vin et demandent qu'on le remplace par du jus de fruits; on finit par comprendre que l'homme sensé ait plus peur de certains réformateurs que des abus et même des vices qu'ils censurent et que l'ivrogne lui-même se moque de l'apôtre de la modération et lui crie: « Eh quoi! tu veux me réformer! mais » tout ivre que je suis, je suis encore plus raisonnable que toi à jeun! »

Parmi les plus extravagantes dans ce genre, il faut citer l'idée d'une réforme radicale du régime comme moyen cer-

tain de purifier la nature humaine de tout mal et d'amener une organisation harmonieuse de la société. Cette idée des *Health Reformers* a quelque rapport avec le fouriérisme. Je reviendrai sur ce sujet dans un des chapitres suivants. Ici je me bornerai à dire que l'opposition des citoyens allemands a été le plus grand obstacle à l'abolition des liqueurs alcooliques et le lecteur européen le comprendra quand je lui aurai dit que récemment, dans une réunion nombreuse provoquée en faveur de Frémont, le candidat du parti républicain au siège présidentiel, une société d'Allemands fit son apparition avec cette devise : « Point de tempérance ! »

Les lois sur l'observance du dimanche se trouvent avoir beaucoup de rapports avec les lois de tempérance et les citoyens allemands s'opposent à leur application comme à celle de ces dernières. Je crois leurs droits moins fondés dans ce cas que dans l'autre. La législation se trouve ici incontestablement dans le cercle de ses attributions et je ne sais ce que l'on pourrait trouver à redire contre l'utile imposition d'une loi ordonnant le maintien d'un jour consacré au repos, à la vie intellectuelle et au sentiment si, au lieu d'invoquer en faveur de son adoption, des motifs religieux ou plutôt cléricaux qui ne peuvent s'appliquer à tous les citoyens d'un pays et qui, aux yeux de plusieurs d'entre eux, n'ont aucun poids, on appuyait cette mesure sur des raisons politiques et sociales. Une telle législation qui partirait uniquement de ce point de vue ne pourrait avoir qu'une influence bienfaisante sur le peuple et y faire de l'opposition serait le fait d'hommes peu civilisés, grossiers et incapables de sentir la nécessité de consacrer un jour de la semaine à la vie de l'âme

sur laquelle cette interruption de travail aurait une action aussi salutaire que celle des vêtements frais sur le corps de l'homme.

Si l'on retourne au point de départ historique, on voit le rigorisme puritain des calvinistes, qui dès le principe ont prêché le retour à la morale et à la religion, se trouver en conflit, au sujet de l'opposition des étrangers aux lois de tempérance et de l'observance du dimanche, avec la légèreté du catholicisme et le caractère lourd et pesant du luthérianisme qui, tout récemment, a développé en système l'idéalisation du matérialisme, la glorification de la soif, de l'appétit, du tabac et de la musique, idéalisation sur laquelle le peuple allemand a fondé tant d'espérances. Je ne veux point combattre cette chimère, je désirerais seulement que ceux qui l'entretennent soient bien convaincus qu'avec de pareilles mœurs on ne fonde point une république et que surtout on ne la maintient pas. Le lyrique est loin d'être le poétique époux qui convient à la république et les mœurs douces que les Allemands ont importées de leur ancienne et monarchique patrie, peuvent devenir dangereuses. Par leur nature les Allemands sont disposés à prendre les mœurs du peuple. Le prolétariat que, jusqu'aujourd'hui on rencontre partout, n'a pas le moyen de pratiquer ces mœurs; les classes élevées, et celles-là on les retrouve aussi encore partout, ont trop bon goût pour se contenter de pareilles jouissances ou du moins elles affectent de les dédaigner et possèdent les moyens de s'en procurer de plus raffinées. Cette partie de la population des États-Unis, qui est d'origine anglo-saxonne, a eu, jusqu'à présent, le bonheur de conserver intactes, inaltérées, ses mœurs dans toutes les classes de la société, de sorte qu'elles

ne différent que sous le rapport du degré et non sous celui du genre d'éducation et cette uniformité soulève en faveur du principe de la vie républicaine une foule de raisons qui pourraient faire naître des appréhensions pour la durée de la république. Elle seule, au milieu des révolutions qui se produisent d'une manière non interrompue dans la situation politique et sociale, donne la possibilité de défendre son opinion avec quelque garantie de sécurité. Toutefois les mœurs exceptionnelles d'une classe du peuple, distincte des mœurs introduites par les Allemands, trouble cette uniformité. Tandis qu'au milieu de la *nation* ou bien du *peuple*, dans le sens politique, et d'un *peuple* dans le sens socialiste, ils établissent une ligne de démarcation entre certaines classes et celle que, dans les États monarchiques d'Europe, on est convenu d'appeler *le peuple*, ils distinguent encore une certaine classe dans ce peuple, au dessus de laquelle ils établissent aussi une sorte d'aristocratie, distinctions qui, dans le principe, ont un caractère socialiste qu'elles dépouillent infailliblement avec le temps pour revêtir un caractère politique. Je ne crois pas me tromper en prédisant que cette situation provoquera, dans les États-Unis, des déchirements intérieurs dont le mouvement des know-nothings n'a été qu'un faible précurseur. Dans le know-nothingisme se concentrent tous les éléments de la réaction contre l'invasion de l'élément étranger, des mœurs, des opinions, des tendances d'esprit qui sont, pour le système whig, autant d'obstacles qui l'empêchent d'atteindre ses fins. Le principe fondamental du système whig est de prétendre que l'histoire de la fondation des États-Unis est terminée tandis que, selon le système démocratique, elle n'a point encore eu de conclusion ce qui conserve à la vie intérieure de

l'Amérique son perpétuel caractère de colonie. C'est à ce point de vue que le know-nothingisme doit être apprécié, si son importance historique, incontestable aujourd'hui, doit devenir l'objet d'une appréciation. Le chapitre suivant sera consacré à un examen détaillé de cette doctrine.

CHAPITRE V.

Les Know-Nothings et leurs tendances. — L'émigration en masse et son influence fâcheuse sur l'uniformité républicaine des mœurs. — Les différentes nuances de langage des Allemands et la langue anglaise. — L'émigration en masse et son influence fâcheuse en raison de l'extension de territoire qu'elle nécessite. — L'action du probriat grandit. — Opposition des intérêts du Nord et du Sud. — Éléments et force active du know-nothingisme. — Dissolution de la coalition. — Erreur constitutive du mouvement.

Si l'on prend la peine de soumettre à un examen impartial les tentatives qui prennent leur source dans le Know Nothingisme, on arrive sous plus d'un rapport, à un résultat bien différent de celui obtenu par les citoyens étrangers, blessés dans leurs intérêts et leur amour propre.

Une opposition modérée de l'américanisme à base anglo-saxonne, contre l'envahissement trop considérable d'éléments étrangers, est en soi chose fort naturelle, et pour autant que cette opposition reste dans les bornes légales et ne veuille point avoir d'effets rétroactifs, ne cherche point enfin à aller trop loin, on ne peut en attendre que d'utiles résultats.

D'abord il est à remarquer qu'il n'est avantageux, ni pour les États-Unis eux-mêmes, ni pour la liberté et la civi-

CHAPITRE V.

133

lisation, de voir la population de l'Union subir un accroissement trop rapide par le fait de l'immigration car, dans ce cas, il ne reste pas assez de temps pour imposer à ces masses hétérogènes une organisation uniforme, et cette absence d'uniformité ne peut que devenir la source de déchirements intérieurs. L'Européen est persuadé, et parfois avec raison, qu'avec lui il a amené une civilisation plus avancée, d'où il conclut que l'affluence des émigrants ne peut être que fort avantageuse pour le pays. En cela il oublie que dans ce cas-ci il ne s'agit point du degré, mais bien du genre de civilisation; il oublie aussi qu'en Europe les différentes classes de la société étant séparées par un abîme, pour un émigrant qui peut se vanter d'être au dessus du niveau de la civilisation nord-américaine, il en arrive cent autres qui se trouvent incontestablement au dessous de ce même niveau, précisément parce que ce degré de civilisation n'existe pas en Europe. Il en sera autrement aussi longtemps que l'émigration ne dépassera pas certaines limites au delà desquelles l'esprit américain ne pourrait plus avoir d'autorité sur les masses. Les éléments distingués de civilisation que l'émigration apporte avec elle, en nombre restreint, sauront se faire valoir par eux-mêmes, car la civilisation a un caractère cosmopolite et on ne vous demande point ici si vous êtes Allemand ou Français. Il n'est donc pas nécessaire que ces éléments s'américanisent. Quant à la civilisation qui est moins avancée et qui en donne la preuve en portant partout son extrait de naissance en forme d'étendard, celle-là ne peut que gagner à s'américaniser. Si quelque Européen se sent blessé dans son amour-propre national par ces observations, qu'il veuille bien prendre la peine de comparer, dans l'étendue des États-Unis, aux champs ou à la ville,

deux familles d'émigrés dont l'une aura conservé dans sa vie domestique l'organisation européenne, tandis que l'autre aura donné à son ménage la forme américaine et il sera obligé de reconnaître à la dernière une incontestable supériorité. On dira peut-être que je ne prends ici que l'apparence extérieure et que pour juger du mérite d'un homme, il faut pouvoir apprécier son éducation. Je n'admets cette observation que dans un sens très restreint, là, par exemple, où des circonstances étrangères ont empêché l'homme de s'entourer d'une manière conforme au degré d'éducation acquise; mais là où la négligence extérieure est une conséquence des goûts, je ne pourrai jamais m'empêcher de conclure à un grand désordre intérieur. Du reste, la chose ne se borne point à cela, car ce n'est pas la vie privée qui est ici en question, mais bien les intérêts de la république. Ceux-ci réclament de la civilisation qu'elle se manifeste sous une forme extérieure. En Europe, où chaque membre de la société est noté selon son état et la classe à laquelle il appartient, et où l'on connaît le degré de culture que l'on doit nécessairement avoir atteint pour parvenir à une certaine position, obtenir certains emplois, acquérir certains titres, on ne juge pas un homme sur ces signes extérieurs. Mais ici, il y a absence totale de toute autre base d'appréciation et les formes extérieures, si elles ne disent point ce qu'est un homme, annoncent au moins ce qu'il a la prétention de paraître, et cette prétention acquiert ici une importance essentielle et très significative. La république repose, non sur l'égalité, mais sur la prétention à l'égalité; on peut donc en quelque sorte affirmer qu'elle repose sur une certaine uniformité dans le genre de vie. Celui qui ne témoigne point, par les apparences extérieures, l'organisation de sa

maison, ses mœurs et son langage, d'une certaine prétention à l'égalité, celui-là prouve qu'il y a chez lui absence totale du point d'honneur politique et par conséquent d'esprit républicain. J'en appelle à tout Américain éclairé qui affirmera certainement que j'ai exprimé ici l'opinion dominante en Amérique. Je voyageais un jour sur le bateau à vapeur *Corte* de San Francisco à New-York, en compagnie d'un magistrat californien : « Quel homme commun ce doit être, me dit-il, que celui qui prend passage dans la seconde cabine quand ses moyens lui permettaient, comme c'est le cas pour ces gens-là, de payer une première place. Mais aussi ils ne sont pas nés Américains ! » Telle est, exprimée par un seul mot, la manière de voir des Américains à ce sujet, manière de voir qui restera la même aussi longtemps que le régime républicain.

A la question des mœurs se rattache celle du langage à propos de laquelle je dois reprendre un à un tous mes arguments. Sur les milliers d'individus qui appartiennent à l'émigration allemande, il s'en trouve à peine un qui parle un allemand digne d'être conservé. Parmi le petit nombre d'entr'eux qui savent parler purement leur langue maternelle et qui ont le sentiment national assez développé pour en faire habituellement usage, parce que tous connaissent l'anglais, ou bien ils l'apprennent et le font apprendre à leurs enfants, tout en conservant l'usage de la langue allemande. En général, ce serait un bienfait pour l'humanité, qu'il fut épargné au Nouveau Monde de s'enrichir de ces dialectes qui révèlent à première audition combien les populations qui les parlent, sont arriérées sous le rapport national et politique. L'adoption de la langue anglaise serait, pour la grande majorité de l'émigration allemande, non

seulement un progrès moral, mais encore un progrès intellectuel et esthétique, attendu qu'elle ferait disparaître l'aveugle amour-propre du clocher, pour le remplacer par le noble sentiment d'orgueil du citoyen, fier d'appartenir à une grande société. « Et que deviendront notre littérature, notre philosophie allemande, demanderont quelques lecteurs indignés? » Comme si les centaines de mille individus qui émigrent d'Allemagne, sans savoir un mot de pur allemand, comptaient parmi eux beaucoup de lecteurs de Lessing, de Kant, de Schiller et de Goethe, de Schelling et de Hegel, de Jean-Paul et de Heine! Quand ces masses d'émigrants auront désappris le jargon inintelligible qu'ils ont l'audace de nommer de l'allemand, on pourra espérer de voir notablement s'augmenter le nombre des Américains qui éprouvent de l'inclination pour l'étude de la langue de ces poètes et de ces penseurs.

Un second danger que présente l'affluence trop rapide et trop considérable des étrangers, est l'influence qu'elle exerce sur l'extension du territoire des États-Unis; ce sont naturellement les propriétaires d'esclaves, dont elles favorisent les intérêts, qui poursuivent les annexions. Il serait d'autant plus fâcheux que l'accroissement trop prompt de la population contribât à hâter la discussion de la grande question de l'agrandissement et pourtant, d'après la nature des choses, il est hors de doute que ce résultat sera inévitablement atteint. Néanmoins, toutes les annexions, bien qu'accomplies en vue des intérêts des propriétaires d'esclaves, comme celle, par exemple, des provinces mexicaines, réunies aujourd'hui aux États-Unis, ne tournent pas toujours à l'avantage de ces propriétaires. Dans d'autres cas on emploie les colons blancs libres : il est indifférent que ceux-ci

arrivent directement d'Europe ou bien que, ainsi que cela se pratique dans l'Orégon, ce soient des Américains indigènes, car ces derniers n'eussent point abandonné les anciens territoires si l'émigration européenne n'avait comblé les lacunes produites par leur départ. Mais si les citoyens des États à esclaves émigrent vers un territoire ou un état nouvellement annexé, ils doivent aussi être remplacés par quelqu'un chez eux; ils doivent se défaire de leurs propriétés et trouver des amateurs qui les leur reprennent. Si, dans les États à esclaves, ces derniers se trouvent d'ordinaire être des Américains indigènes, ils doivent de leur côté avoir vendu leurs biens autre part. Il se produit continuellement de nouveaux vides qui sont trop grands et se succèdent trop rapidement pour qu'ils puissent être comblés par la voie naturelle de l'accroissement de la population, et c'est donc à l'émigration qu'il appartient de maintenir l'équilibre. Aussi, plus les émigrants affluent rapidement, plus les propriétés territoriales changent de possesseurs, moins il faut de temps pour peupler de nouveaux domaines et d'autant plus lucratives deviennent les spéculations, les entreprises, les projets de toutes sortes; d'autant plus séduisantes sont les promesses chimériques et les fourberies déguisées; un champ plus large est offert aux chicanes, aux juges corrompus, aux jurés sans conscience; en un mot, plus la démoralisation, conséquence naturelle de ces extensions de territoire et du développement de l'immigration, s'avance d'un pas rapide et qui menace de tout envahir. Récemment un journal américain publiait un article qui contenait cette réflexion : « Les nouveaux territoires sont toujours le point de ralliement des brigands, des meurtriers, des joueurs, des escrocs, des charlatans, des désespérés, qui sont à bout de

ressources. • S'il en est ainsi, cette longue suite d'annexions qui se succèdent sans relâche, de conquêtes de nouveaux territoires, fera bientôt des pays limitrophes, une serre destinée à la culture de cette plante vénénieuse. Je parle surtout des annexions de nouvelles portions de territoires. C'est là que l'on trouve la meilleure occasion d'acquérir, à peu de frais, d'immenses étendues de terrain qui, plus tard, divisées en parcelles, rapportent des millions au spéculateur heureux. La spéculation d'ailleurs est combinée d'avance, car elle est le grand ressort de la haute politique. Quelle démoralisation, quelle habitude profonde de la tromperie et de la violence dans la politique étrangère ! Le système des filibusters de l'Amérique septentrionale, bien qu'il soit généralement pratiqué par les indigènes, deviendrait impossible parce qu'il n'aurait plus aucune raison d'être, si l'affluence trop rapide et trop considérable des immigrants ne lui fournissait des éléments.

Un troisième point est l'influence décisive de l'immigration sur les deux systèmes de travail en usage, le travail libre et le travail forcé des esclaves. De la façon dont les choses se sont passées jusqu'à présent, l'immigration, bien qu'elle se soit dirigée de préférence vers les États libres et peut-être précisément à cause de cela, aura exercé une influence fâcheuse sur le travail libre au profit de l'esclavage. Ceci est un des points les plus importants de la question. La majorité des émigrants se compose de ce qu'en Europe on est convenu d'appeler le prolétariat. L'affluence en masse de ces individus dans les États-Unis, fait nécessairement subir une baisse à la rémunération du travail, fait descendre l'ouvrier indigène à une position économique et sociale inférieure, contribue à creuser davantage l'abîme

qui sépare l'ouvrier du capitaliste et concourt à amener la société du Nord, basée sur le principe de la dignité du travail libre, à établir une distinction dans ses rangs, à l'exemple de la société européenne divisée en bourgeoisie et en prolétariat. C'est sur ce fait que s'était l'influence des propriétaires d'esclaves sur la politique du Nord. Les Oligarques du Sud, comme je l'ai déjà dit dans un chapitre précédent, ont su tirer bon parti de cette circonstance en se mettant à la tête du parti démocratique : par ce moyen ils se sont attiré les suffrages de la masse du peuple du Nord et ont enlevé, aux aristocrates du Nord, les chefs de la bourgeoisie, leur influence politique. La noblesse du Sud (tel est le caractère intime de cette lutte), prend parti pour les prolétaires du Nord contre les bourgeois du Nord et arrive, de cette manière, à les dominer. John Randolph disait, non sans raison en plein Congrès, aux Américains du Nord : • Nous vous dominons, non par nos esclaves noirs mais par vos esclaves blancs. • Dans le Sud même, une immigration en masse d'Européens ne serait point sans danger pour l'oligarchie ; mais un petit nombre d'entre eux prend seul cette direction et là il vient plutôt augmenter le nombre des propriétaires d'esclaves que celui des prolétaires blancs tandis que, jusqu'aujourd'hui, chaque centaine de mille d'émigrants européens qui afflue dans les États du Nord, en appuyant la résistance du parti démocratique et en prenant parti contre les bourgeois du Nord, s'en va augmenter, d'autant de voix, le chiffre de l'influence de la noblesse du Sud.

Il a donc été bien facile à la *démocratie* du Sud de se déclarer en faveur des étrangers et de l'immigration dans le mouvement know-nothingistes et de faire aux whigs du

Nord un grief de leur *nativisme*. Cependant les citoyens d'origine allemande finissent par ouvrir les yeux sur la partie qui se joint et à laquelle ils ont si longtemps servi d'enjeu et pour leur faire voir clair il a fallu leur montrer les atrocités commises dans le Kansas, le terrorisme des propriétaires d'esclaves dans les États méridionaux et leur brutalité dans les assemblées du Congrès et enfin les faire assister à la crise qu'a dû traverser le pays pour le choix d'un nouveau président. Maintenant si, dans d'autres circonstances, ils emploient avec modération et avec une intelligence politique suffisante les connaissances qu'ils ont acquises, il pourra se faire que, lors d'un nouveau mouvement nativiste qui, selon toute apparence, ne sera pas longtemps avant de se produire, le Sud devienne leur antagoniste et le Nord leur défenseur.

Le lecteur impartial pourra se convaincre, par cet exposé des intérêts politiques qui se rattachent à la question de l'immigration, que le nativisme américain n'est pas une nuance d'opinion qui manque de fondement et de justification. En dehors du nativisme, le know-nothingisme professe encore l'intolérance puritaine et il s'arrête à préconiser le choix des mœurs austères à l'exclusion des mœurs frivoles, je ne puis lui contester certains droits à cet égard. Une autre question est de savoir si le know-nothingisme émane de sources aussi raisonnables et aussi exemptes de préjugés et s'il est toujours resté dans des bornes convenables : cette question, qui n'a du reste ici qu'une importance très secondaire, me semble devoir être résolue négativement.

Dans le sens pratique, le know-nothingisme est une combinaison des tendances suivantes :

1° Le principe fondamental de ce système est la réaction

naturelle contre l'invasion d'éléments étrangers qui rendent impossible l'adoption, pour la vie américaine, d'un système politique, social, religieux même. La jalousie de métier des travailleurs américains, des coureurs de place, des petits agents d'affaires, donne aux partisans de cette doctrine une majorité d'un ordre inférieur, sous le rapport moral, mais très important comme nombre ;

2° A cette réaction nativiste, qui avait ses racines dans le parti whig et trouvait son appui dans le Nord dont elle favorisait les intérêts, venaient se joindre des tentatives de réforme morale et politique qui, sous bien des rapports eussent été fort opportunes mais déjà la sottise et l'injustice commençaient à imputer, uniquement à l'immigration, la démoralisation progressive de l'Amérique ;

3° Nombre de ceux qui dirigeaient le mouvement étaient de ces politiques du Nord habitués à ne voir dans les citoyens naturalisés que les aveugles satellites d'un parti, gouverné par l'oligarchie du Sud et cherchant à présent à secouer ce joug ;

4° Tout en prétendant le contraire, l'oligarchie du Sud se mettait à la tête d'une partie du mouvement afin de pouvoir déguiser, sous la sonorité des phrases patriotiques et à l'aide de la poussière nationale jetée aux yeux de ceux qui se laissaient faire, ses plans secrets d'agrandissement ;

5° De là l'action de forces ennemies, agissant dans un sens contraire et ayant recours aux mêmes moyens pour atteindre des buts opposés et, plus il est question d'union, plus les uns regardent le Nord et les autres le Sud ;

6° Quelques fous honnêtes croient encore, malgré tout, qu'il s'agit du salut de la patrie et que l'Union, menacée

par les intérêts divergents du Nord et du Sud, ne peut être consolidée que par le « parti national » :

7^e Comme le temps approche de mettre en pratique tout ce vain appareil, la machine se détraque dans ses parties essentielles, les intérêts opposés se combattent, la majorité des *kuow-nothings* abandonne, sinon définitivement du moins pour un temps, ses sottises et ses marottes et passe au parti républicain dont le but est la limitation de l'esclavage et l'affranchissement des États septentrionaux de la domination des États du midi. D'un autre côté les *know-nothings* du Sud, qui conservent quelques adhérents dans le Nord, continuent à défendre le système de l'esclavage et ils continueront à le faire tant que les circonstances le permettront.

De tous ces motifs le premier seul mérite une critique qui portera d'ailleurs sur toute la doctrine et sur les rapports du parti whig avec le nativisme.

Le parti whig mu par des considérations qui ressortent nécessairement de son système politique, considère l'histoire de la constitution des États-Unis comme terminée ou, du moins, il travaille à en hâter le dénouement, tandis que, d'après le système démocratique, c'est encore une question pendante. « La grande œuvre de la création de ces États » est maintenant terminée, il ne s'agit plus que de la perfectionner. « Voilà la profession de foi du parti whig. » Jusqu'à présent cette œuvre de création n'est que le point de départ d'un développement, qui intéressera le monde entier mais dont personne ne peut prévoir l'issue et dont la marche doit être confiée à l'instinct du peuple. « Voilà la réponse du parti démocratique. Franchement cette réponse n'est qu'en partie conforme à la vérité. Elle exprime

bien l'opinion sincère des masses démocratiques du Nord, mais les meneurs du parti démocratique dans le Sud poursuivent en secret le but particulier et savent très adroitement utiliser l'instinct du peuple pour l'accomplissement de leurs desseins. L'opinion des nativistes du parti whig se trouve en quelque sorte justifiée par l'adresse même avec laquelle les oligarques du Sud ont su s'assurer le concours du peuple et ne craignent pas de recourir à la tromperie. Je sais qu'il existe des fractions très éclairées du parti whig qui sont fort éloignées de ces tendances nativistes ; elles ne diffèrent pourtant des autres que par leur foi plus vive en la puissance assimilatrice du bon esprit dont est animée la grande Union américaine, foi fort honorable pour ceux qui la professent, mais qui n'en restera pas moins, très probablement une illusion.

Les tendances gouvernementales du système whig ont, d'après leur nature des sources très différentes, l'une matérielle et l'autre toute spirituelle ; dans celle-ci se retrouvent d'anciens vestiges encore existants de l'esprit théocratique des puritains et de leur esprit aristocratique, populaire et religieux, semblable à celui du judaïsme ; l'autre puise sa raison d'être dans l'économie des intérêts industriels du Nord en conflit avec ceux de l'agriculture méridionale. Ainsi le droit d'octroi symbolise l'économie nationale telle que la comprennent les whigs, tandis que la liberté du commerce est proclamée par les démocrates.

L'œuvre de la constitution des États-Unis est terminée, cela signifie : le principe intellectuelle de l'existence de cette grande communauté est posé ; le principe matériel qui doit présider à son entier développement est établi ; l'espace de développement qui doit se produire est

déterminé et il ne s'agit plus que de travailler à son perfectionnement pour en faire un chef d'œuvre politique : telle est la pensée fondamentale du nativisme et il faut convenir que si ce point de départ était vrai, on devrait sous bien des rapports respecter cette doctrine. Ce serait alors réellement le fait d'une politique sage de n'admettre les éléments étrangers que dans certaines proportions, sous certaines conditions et après avoir obtenu une garantie quelconque de leur complète assimilation, mesures qui, dans ma conviction, amèneraient une notable diminution dans l'affluence des émigrés et l'abandon de ces projets constants d'extension de territoire.

Mais cette proposition, dans son acception générale, est erronée. Il est de fait que l'œuvre de la fondation des États-Unis est loin, et cela par des motifs intérieurs et extérieurs, d'avoir atteint son entier développement ; ses nationaux, même les plus anciens, conservent cette empreinte qui fait partout reconnaître le colon, l'immigré. Le principe spirituel est donc bien loin d'être posé et fait plus que jamais l'objet d'un doute, plus encore pour l'Américain que pour l'étranger. Les matériaux ne sont point encore concédés, ni l'étendue définitivement délimitée parce que de graves questions qui touchent aux destinées d'États voisins sont encore pendantes et que ce ne serait pas pour la première fois qu'un pays se verrait forcé de faire une conquête et cela presque malgré lui. En un mot le principe fondamental du nativisme devance inconsidérément l'histoire, de sorte qu'on peut, à plus d'un titre, qualifier ce système de système précoceur. Un appui énergique et une défense intelligente des intérêts du développement de la civilisation, question sur la solution de laquelle se fonde l'espoir de

l'humanité, voilà le cercle dans lequel doit se produire et se borner l'action du parti whig.

Le principe spirituel de la vie américaine n'est point posé et ne peut l'avoir été, attendu qu'il est impossible d'adopter le système religieux et social qui régit le Nouveau Monde et qui est déjà bien près de tomber en décadence, pas plus que celui à l'établissement duquel l'histoire du monde entier nous fait tendre mais qui, jusqu'à présent, n'a encore réussi à se faire admettre nulle part. La grande lutte de principes qui agite le monde n'est point encore non plus terminée ici où l'arène est plus favorable qu'en Europe au triomphe des idées nouvelles, une foule d'obstacles qui subsistent là ayant été écartés ici. C'est là la différence essentielle ; toutefois la supériorité de l'Amérique appartient incontestablement au genre négatif. La liberté elle-même n'est qu'un sentiment négatif qui consiste dans l'aplanissement de tous les obstacles. Elle est la condition indispensable de tout progrès solide et utile, néanmoins elle n'est pas le progrès lui-même mais bien un germe qui attend son complet développement. La tolérance religieuse n'est encore qu'un principe négatif. Libre développement des idées religieuses, à la vérité, mais quelles sont les idées qui se développent ? Nous ne le savons pas plus que nous ne savons quel emploi on fera dans la suite de la liberté politique illimitée.

C'est un fait historique que, de toutes les doctrines c'est celle des calvinistes qui a le plus contribué à la fondation de la moderne république. L'humanité avait besoin de ce pont pour passer de la tutelle où la main tenait le catholicisme, à une indépendance absolue. La réforme luthérienne, dans le domaine de la théorie favorisait les mêmes tendances, mais en pratique l'église luthérienne se montra

incapable de fonder le self-government. C'est à ce but qu'est parvenu le calvinisme et c'est là la raison de son importance historique qu'en travaillant à constituer une théocratie républicaine, il fit de l'homme le représentant de la volonté de Dieu. La réforme luthérienne conduit à la souveraineté de la raison humaine et la réforme calviniste à celle de la volonté de l'homme et tandis que de la première surgit la philosophie émancipée de la religion, la seconde érige le républicanisme en religion.

Il s'ensuit que si le calvinisme a pu fonder la république moderne, il n'est pas apte à produire son entier perfectionnement attendu que la liberté de la volonté, sans la liberté du jugement, n'amènera jamais le progrès sous une forme nouvelle.

Mais comme le concours d'action des différentes tendances qui procèdent des deux grands centres religieux du protestantisme doit être acquis à la sûreté de la marche de la civilisation, l'influence des tendances progressistes, qui émanent d'autres doctrines, ne doit point non plus être négligée. De même que les différentes nations et les différentes races doivent concourir au perfectionnement physique de l'organisme humain, de même les différentes communions qui se sont produites sous la forme de nouveaux systèmes religieux, doivent réunir tous leurs efforts pour contribuer au perfectionnement de l'organisme moral. Qui pourrait méconnaître l'influence que les juifs ont exercée sur les progrès des peuples européens? Là où il leur était permis de prendre l'initiative, ils furent toujours les premiers à travailler en faveur de la liberté et de la lumière et, jusqu'aujourd'hui le pur déisme juédique forme un des éléments importants de la civilisation générale.

L'église catholique est considérée depuis longtemps comme un obstacle par ceux qui aspirent à la liberté matérielle et intellectuelle, et il faudrait être tout à fait ignorant de l'histoire pour méconnaître que le caractère du papisme et du jésuitisme est l'ennemi de la liberté et un ennemi menaçant. Cependant, sur ce point encore, il ne faut point émettre un jugement exclusif et partial. Le catholicisme aussi, apporte, dans la grande combinaison spirituelle qui doit produire, sous la garantie de la liberté, une forme nouvelle de civilisation, ses éléments indispensables; car elle possède, en commun avec une autre église chrétienne, l'esprit poétique et artistique ainsi que cette tendance humanitaire qui embrasse l'humanité tout entière dans ses différentes races, et ces deux religions sont aussi étrangères, l'une que l'autre, aux spécificités anglo-américaines. Les églises protestantes, aux États-Unis, peuvent se permettre de se diviser selon les races et les conditions, osent assigner au nègre un endroit spécial dans le temple de la prière ou en fermer la porte au prolétaire. Sous ce rapport, au moins, l'église catholique n'a point oublié le principe humanitaire qui forme la base du christianisme. Dans ses temples au moins, il demeure établi que, devant Dieu, l'homme noir ou rouge est l'égal du blanc et que le mendiant est le frère du puissant de la terre. Quelqu'aristocratique qu'elle soit dans son système d'autorité, elle reste accessible à tous et quiconque se réfugie sous sa protection peut être assuré que, pour elle, la question de race n'a aucune influence et qu'elle ne lui conteste point le même degré de dignité humaine qu'à tous ses coreligionnaires.

Toutefois si, dans cette combinaison de tous les éléments

progressistes, nous faisons entrer les principales nuances d'opinions religieuses et cléricales, ce qui nous mènera infailliblement à la maxime négative de la tolérance, nous devrons finir par nous demander : « Où est le principe spirituel positif de la vie américaine si on ne peut le trouver ni dans la politique, ni dans la religion ? »

A cette question il y a une réponse qui en dit plus que celles qu'on se plaît à faire à cette question : La nouvelle forme de progrès sera caractérisée par la croyance dans la réalisation de l'idéal et cette réalisation aura lieu par le travail humain. Ainsi le travail, cette force active au service du perfectionnement moral et matériel du monde, force qui n'agit avec le même degré d'énergie qu'en Amérique, le travail est le principe de la vie américaine. Mais cette force active n'est-elle point une force aveugle aussi longtemps que nous ne savons point quelle est la situation la plus désirable, afin de pouvoir nous la procurer par notre travail ? — Le travail, comme toute possession, n'est qu'un moyen. — Mais quelle est la fin à laquelle on doit parvenir par ce moyen ? — Qui la connaît, ou plutôt, fût-on jamais d'accord sur cette fin ? « Nous sommes tous les pionniers d'une nouvelle civilisation, nous ont dit bien souvent des Américains. » Fort bien, leur répondons-nous, mais alors ne vous posez point en pontifes d'une religion primordiale auxquels serait dévolue la garde d'anciens temples. — Vous êtes les pionniers, vous avez trouvé un chantier, vous avez adopté l'idée commune qu'une grande œuvre doit être entreprise, œuvre qui deviendra le monument des conceptions hardies de la génération actuelle; vous avez débarrassé la place, mais le monde entier doit concourir à votre entreprise. Voulez-vous abandonner lâchement votre œuvre non

terminée, comme ceux qui jadis voulaient construire la tour de Babel ? Trouvez-vous aujourd'hui que l'entreprise soit téméraire ou bien l'affluence des aides étrangers vous effraie-t-elle ? Prenez courage ! Les temps sont passés où chaque peuple avait ses Dieux à soi et où les langues, au lieu de se fondre en une seule, en étaient arrivées à une confusion générale. Ce à quoi ne parvinrent pas les Adamites des époques les plus reculées, vos descendants y parviendront pendant le XIX^e siècle et si cela n'a pas lieu par la volonté des nativistes, cela aura lieu malgré eux. Nous aussi, quoique nous ne soyons pas anglo-saxons, nous croyons à la *manifest destiny* et, ajouterons-nous pour les nativistes, la *manifest destiny* croit aussi en nous.

Ceci est la seule réponse digne que les immigrants et les citoyens étrangers puissent faire au parti nativiste américain.

CHAPITRE VI.

De l'empire du socialisme américain. — Un cercle d'hommes intéressants; singulières tentatives. — La souveraineté de l'individu dans la société. — Transformation complète du monde par la réforme diététique. — L'américanisme, mécontent de lui-même, érige ses contraintes en idéal. — L'impuissance des esprits et de la machine centrifuge. — La divinité au point de vue de l'utilité. — Épigrammes transatlantiques du docteur Faust. — L'apprentissage de l'humanité. — Le cours de la jouissance, le cours de la peine et le cours du travail. — L'étude et la sorcellerie. — Fâcheux retour vers les tendances hélléniques.

La part que je pris aux travaux de la presse germano-américaine pendant les neuf ou dix mois qui précédèrent l'élection d'un président en 1852, me permit d'apprécier d'une manière très précise le grand progrès accompli dans le sens politique des citoyens d'origine allemande pendant la peu glorieuse période administrative du président Pierce, période néfaste pendant laquelle les relations intérieures ont été bien près de subir une crise des plus dangereuses. Il est intéressant de voir les citoyens allemands chercher à surmonter les obstacles qui les séparent des positions honorables qui doivent surgir de cette situation politique exceptionnelle, positions à la portée desquelles ils se trouvent

CHAPITRE VI.

181

maintenant et dont ils prendront possession pendant ce grand mouvement électoral qui agite l'Union.

A cette époque l'élection d'un président était un événement politique d'une importance moins décisive. On remarquait moins alors chez les démocrates cette absence et ce dédain de culture qui mène à l'abrutissement et les whigs ne pouvaient pas encore leur opposer ces vives lumières qui étaient le résultat d'études approfondies et qui eurent pour conséquence la première métamorphose du parti, la création du parti républicain devenu bientôt un parti puissant. Le journal à la rédaction duquel je participais à cette époque ne pouvait avoir d'autre mission que de soutenir les principes généraux ou les mesures particulières de son parti, ainsi que son candidat au siège présidentiel. Mais, dès avant l'élection, j'en avais abandonné la rédaction, démarche qui m'évita de prendre part à une sorte de campagne électorale peu agréable, attendu que je n'éprouvais pas plus de sympathie pour les partis en présence que pour leurs candidats.

Pour le moment je bornerai à ceci mes dissertations sur la politique américaine et j'invite mes lecteurs, avant que je les conduise jusque sur les côtes californiennes à travers les sauvages solitudes de l'extrême occident, à pénétrer avec moi pendant quelque temps dans la sphère de la vie sociale à New-York où je désire lui montrer quelques-unes des nuances caractéristiques de l'opinion.

A cette époque je fus présenté à un petit cercle de personnes distinguées sous plusieurs rapports et qui s'intéressaient d'une façon très efficace à tout ce qui est noble et beau. Cette réunion comptait parmi ses membres un certain nombre de femmes qui se sentaient une vocation

décidée pour la science, la littérature et les arts. Une famille, qui faisait profession de tendances aux réformes sociales, occupait le centre de ce cercle. Le mari et la femme écrivaient pour propager leurs idées et avaient formé une sorte d'école pour les jeunes gens des deux sexes auxquels ils enseignaient la philosophie morale et toutes les sciences indispensables à une bonne éducation. Leur jeune fille étudiait la peinture.

Un ton excellent régnait dans ce cercle où la conversation était tour à tour sérieuse et gaie et où les arts et la science, la politique et la religion, les questions de philosophie ou de goût étaient alternativement discutées avec liberté et franchise et souvent avec esprit; chacun conservait, durant ces discussions, de l'empire sur soi-même et, chose extraordinaire, la liberté morale de l'individu était respectée même à l'égard de ceux qui avançaient les idées les plus extravagantes. En réalité « la liberté individuelle » dans la forme que l'interprétation de M. Andrews lui a donnée, constituait le symbole de foi politique et sociale qui régissait la vie de ce cercle et qui le maintenait à la hauteur d'un goût parfait, malgré une foule d'excentricités qu'on ne rencontre qu'en Amérique, unies à un degré aussi élevé de culture intellectuelle.

Les éléments de l'atmosphère intellectuelle dans laquelle s'agitait ce cercle étaient néanmoins d'une nature fort singulière. Schwedenborg et Fourier étaient les deux apôtres de l'Évangile dont on attendait ici le salut. Josiah Warren et Stephen Pearl Andrews, dont j'ai déjà parlé à mes lecteurs, étaient en quelque sorte les précurseurs de cette nouvelle doctrine à laquelle ils apportèrent de nouveaux développements. Dans l'intérieur du cercle cette doctrine était

devenue un système de morale qui étendait son influence sur toutes les faces de la vie de chacun de ses membres.

La souveraineté individuelle était le point central pratique du système. Mais pour qu'une réunion d'individus souverains puisse former une société harmonieuse et cultivée, ces individus doivent nécessairement être nobles et bons. Le fait que la grande majorité des hommes ne répond pas à cette condition indispensable parce qu'ils ne possèdent pas les qualités requises pour la constitution d'une société harmonieuse et cultivée, doit être attribuée à l'insanité physique de la génération actuelle, insanité qui est la conséquence d'une diététique vicieuse. Voilà donc quel doit être le point de départ de toutes les améliorations de l'espèce humaine. Toute tentative de réforme doit porter tout d'abord sur le mode d'alimentation. Mes amis américains étaient donc les réformateurs de la santé et se soumettaient, dans ce but, au régime sévère des végétaux et de l'eau. Les viandes, les boissons spiritueuses et narcotiques, le tabac, les épiceries, les médecines, dans quelque maladie que ce soit, tout cela était prosaïté par eux et ils attendaient de ce régime inoffensif des effets immédiats et décisifs. Un jour qu'il était question d'un peintre, j'entendis une dame de ce cercle payer un large tribut d'admiration à son talent, « mais, ajouta-t-elle, il est déplorable que l'absence de la fumée de tabac se fasse sentir dans ses compositions. »

Parmi les espérances qui se rattachaient à la réforme de la diététique, celle que l'on choyait le plus était de voir, par suite de l'abstinence de la viande, disparaître tout penchant à l'empirement, toute ambition, toute jalousie, toutes les querelles, en un mot tous les vices. La liberté régnait

de plein droit quand, par des causes diététiques, la tyrannie aurait cessé d'exister. La guerre cessera nécessairement quand les hommes aimeront véritablement la liberté. Le conflit des passions sera terminé et la question théorétique de l'amour libre sera résolue quand la jalousie et les mauvais désirs auront été extirpés. A l'esprit violent et ambitieux des Anglo-Saxons carnivores, ces réformateurs opposaient, comme idéal, la douceur des mœurs et la patience de l'Indien qui se nourrit de riz. L'américanisme, néocontient de lui-même, se rapproche par là de son antithèse subjective. Plus tard je ferai connaître à mes lecteurs une seconde nuance d'opinion par laquelle il tend à se rapprocher de son antithèse objective et si la première de ces tentatives cherche son idéal parmi les Indiens, la seconde le trouve chez les Chinois (1).

Animés de ces principes qui révèlent l'opposition que l'américanisme se fait à lui-même, il n'est pas étonnant que mes amis n'étaient nullement à la recherche d'un expédient qui dispensât l'homme de l'obligation du travail.

C'est précisément à cette époque que les esprits frappeurs et les tables tournantes étaient vivement discutés aux États-Unis. Cette nouvelle croyance fut adoptée par ces singuliers réformateurs, mais les esprits ne furent point reconnus comme êtres spirituels mais seulement comme êtres matériels, appréciation qui s'étendit à la nature de l'âme de l'homme.

La découverte des esprits gruteurs et frappeurs était, de même que les métamorphoses du papillon, une question d'histoire naturelle et on me demanda comment je pourrais

(1) Comparez le 2^e chap. du IV^e livre, vol. 2, où un Américain mécontent propose comme idéal politique le plus élevé : l'organisation palatinate du Céleste Empire.

jamais justifier cette assertion, que l'existence d'êtres invisibles et impalpables et pourtant naturels et matériels, était une impossibilité? Mes arguments contre le supra-naturalisme furent prodigués en pure perte. De même que nos jeunes naturalistes allemands de l'école athée ou panthéiste revendiquent l'esprit pour la matière, de même mes amis spiritualistes revendiquaient la matière pour l'esprit et leur opinion à cet égard était aussi ancrée que leur croyance au grand serpent de mer.

Il ne faut point, en outre, perdre de vue que certaines tendances qu'en Allemagne on enveloppe sous la dénomination de mysticisme et d'idées rétrogrades et arriérées sont considérées, aux États-Unis, comme des manifestations du progrès. Quiconque, en Allemagne, parle de la croyance aux esprits, a en vue de prouver l'existence d'un monde surnaturel; mais quiconque émet cette opinion en Amérique, est en vue de prouver la non-existence d'un monde surnaturel. Or, comme cette conviction forme le point central du système réaliste de morale à l'adoption duquel pousse activement l'humanité tout entière, — système de morale qui voit dans le travail la réalisation de l'idéal humain, — ce n'est qu'une manifestation très logique de la vie américaine de rencontrer ce mysticisme dans lequel se confondent l'imagination et la réalité. Cette superstition forme le point intermédiaire entre deux grandes opinions et deux importantes périodes de culture chez des hommes sincèrement dévoués au progrès. Elle leur sert de transition pour passer du domaine de la chimère dans celui de la réalité, tandis que les mystiques européens prennent la voie contraire.

Et pourtant on doit reconnaître dans cette singulière disposition des esprits, le fait de l'américanisme désertant sa

propre cause, puisqu'il s'occupe à remplacer le travail par la magie.

Une conversation que j'eus à cette époque à Philadelphie avec un des partisans de cette tendance d'esprit, animé de ces mêmes convictions, ne me laissa plus de doute à ce sujet. « Comment est-il possible, lui demandai-je, que des hommes intelligents et raisonnables comme vous et nos amis de New-York, puissent soutenir de semblables opinions ? »

« Je vais vous dire, me répondit-il, ce que je pense à cet égard. J'ai rompu avec les espérances du catholicisme ; je ne crois plus à la vie future ; mes intérêts se bornent à cette vie. Si pourtant je n'étais convaincu que le monde doit se perfectionner, et si je n'espérais voir cette amélioration de l'état de choses actuel, aujourd'hui même je mettrais fin à mon existence. Une complète régénération de la nature humaine, qui ne peut être obtenue que par les réformes sanitaires, est devenue indispensable. Nous avons besoin d'un climat différent, climat que les hommes doivent se créer eux-mêmes. Il nous faut pour arriver à cela, une intelligence, des lumières, que les esprits seuls peuvent nous procurer. Nous avons besoin pour l'entreprise de cette œuvre gigantesque qui doit délivrer l'humanité des entraves qui gênent sa liberté, d'une force gratuite et les esprits, seuls, peuvent nous la fournir. »

A qui ces paroles ne rappelleront-elles pas celles-ci :

Es möchte kein hund so langer leben! —
Drunn' hab' ich nich der magic ergehen.

Du reste, le problème de la force gratuite occupait mes amis de différentes manières. Tandis que quelques-uns

d'entr'eux se bornaient à admettre les services des esprits frappeurs qui s'offraient spontanément comme les goémes des temps anciens, d'autres s'occupaient, dans le même but, à découvrir le mouvement perpétuel au moyen de la construction d'une machine qu'ils nommaient machine centrifuge. Cette machine était destinée à obtenir un surcroît de force au moyen duquel tout problème de mécanique pourrait être résolu à l'avenir. Il est à remarquer, que pour ce cas, on n'avait demandé le concours d'aucun esprit, mais bien celui d'un mécanicien qui avait déjà consacré à ce problème beaucoup de temps, beaucoup d'adresse et beaucoup d'argent. Ce mécanicien, pendant que j'assistais à une de ces expériences, finit par observer qu'il avait obtenu, non une force mécanique, mais bien une force dynamique, une force qui, à la vérité opère dans toute la nature, mais qui jusque-là ne s'était point encore manifestée par elle-même. « et, ajouta-t-il, ce à quoi vous autres philosophes allemands, vous vous contentez de méditer, nous autres, Américains pratiques, nous le réalisons. Et le Dieu de vos panthéistes est-il autre chose que ma force centrifuge ! »

Le lecteur voit que, pas plus par ce moyen que par l'intervention des esprits, la transformation du monde ne s'accomplira pas des causes naturelles. Il y a plus, c'est que l'inventeur de la machine centrifuge est le plus audacieux de tous les magiciens, lui qui ne recule pas devant la pensée d'atteler l'esprit humain à son char. La divinité elle-même n'apparaît au ténébreux utilitaire du Nouveau Monde qu'au point de vue de l'utilité. Jamais la pensée américaine n'avait été poussée jusque-là !

Je prie mes lecteurs de croire que j'ai indiqué les nuances

d'opinion avec une exactitude scrupuleuse et reproduit les paroles que j'ai entendu prononcer très sérieusement et avec une ferme conviction par des hommes qui, en dehors de ce cercle d'idées, sont intelligents et pleins de raison.

Quant à mon avis sur cette question, le voici : Je ne connais point d'égarement de l'esprit humain, plus instructif pour l'observateur que celui qu'indiquent ces tentatives et ces espérances de réforme qui, dans un sens, cherchent à devancer la période progressiste encore à son début, tandis que dans un autre, elles demeurent si déplorablement arriérées. Ces réformateurs américains sont, dans le fait, les épigones transatlantiques du vieux docteur Faust. Fils d'une autre génération, ils se produisent sur la scène du monde d'où vient de disparaître leur honorable devancier, au troisième acte de la pièce qui représente l'apprentissage de l'humanité. Notre génération a déjà terminé deux cours d'éducation, et en a récemment commencé un troisième.

« Apprends à jouir » était le précepte du premier, « apprends le renoncement et la prière », celui du second et enfin, celui du troisième est : « apprends à travailler ! » Quoiqu'il arrive, le temps viendra où toutes ces études vont être mises en pratique. De temps en temps, toutefois, l'impatience gagne l'écolier et il pense avec regret à ses jeunes années où la vie avait moins d'exigences et donnait plus de contentement, et il songe à la possibilité de sauter par dessus le dernier cours et d'abandonner sans retour son école ; mais il est plus difficile encore de retrograder que de fuir. Pour arriver à jouir en toute liberté, il faut passer par la nécessité du travail. Que reste-t-il à faire ? Voilà la perplexité dans laquelle se trouve la moyenne bourgeoisie. Entre la prière et le travail, l'étude tient le milieu. Qu'est-ce

que l'étude sinon une prière que l'on fait sous la forme du travail ? Ne mène-t-elle pas directement au but ? à la liberté, à la jouissance ? C'était une tentative maladroit ! Ne la poursuis pas alors et accomplis ton travail au moyen de la prière. Le travail accompli au moyen de la prière, voilà la magie, et si quelque chose doit procurer la jouissance et la liberté, c'est bien lui. Trompeuse illusion ! La possession de la belle Héloïse ne peut suffire pendant longtemps au bonheur de Faust. Le travail, qui n'est pas véritablement un travail, procure des jouissances qui ne sont point des jouissances réelles. Une vie stable, ordonnée selon les maximes de l'utilité, est la seule issue possible. Le travail véritable, une utile énergie d'action, ne doivent plus être négligés. Goethe les considère très sérieusement comme la conclusion des cours, la fin de l'apprentissage, la suprême sagesse. Heine, qui a incontestablement réussi à s'échapper de l'école, Heine se moque de l'institution tout entière : il déclare que le travail ne mène à rien, fait de son docteur un charlatan et lui fait prendre, en tunique pourpre tramée d'or, portant des pilules et des pots d'opiat qu'il vend argent comptant, bien entendu, la direction des enfers.

L'épigone transatlantique du docteur commence où celui-ci a cessé, à la charlatanerie, au *Hauberg*. L'un vend des pilules, des opiat, des mixtures, tandis que l'autre enseigne que toute médecine est un poison, et réforme le monde au moyen de l'eau et des végétaux. De là il retourne en arrière, il s'égare dans l'étude et dans la magie, il invente la machine centrifuge et se soumet aux esprits frappeurs et grutteurs. Il prend possession de la force gratuite, de la force qui ne coûte rien. Enfin, il fonde la société sur le principe

de l'amour libre, et fut revenu insensiblement par cette pente au régime qui gouvernait les Grecs, si la police de New-York n'était venue y mettre bon ordre.

Ce qui advint de tout ceci, je vais le raconter succintement au lecteur dans ce dernier chapitre.

CHAPITRE VII.

Une visite chez les légalistes. — Commencement de régénération morale et retour dans le péché. — Visite à la colonie individualiste de *Modern Times*. — Second état de conversion : circonstance fatale. — Un animal fétide qui apparaît comme le *Dieu ex Machina*. — Destinée de mes amis les réformateurs. — La Société de l'amour libre et la police de New-York. — Polémique de la presse de New-York. — La souveraineté de l'individu et la morale coercitive.

Quand arriva le printemps, la famille de réformateurs, au milieu de laquelle j'ai déjà introduit mes lecteurs, s'installa à la campagne. Mes amis avaient loué une maison spacieuse pour y établir leur traitement à l'eau et pour y enseigner en même temps les connaissances nécessaires au salut du corps et de l'âme, de la morale individualiste et de l'harmonie sociale. Cette maison était située sur le sommet d'une colline et dominait le paysage tout parsemé d'habitations, de champs, de prairies et de bois. J'acceptai l'invitation d'aller passer quelques jours avec eux. L'air tiède du printemps m'avait engagé à abandonner mes vêtements d'hiver ; cependant une brise très fraîche s'éleva pendant mon voyage et bientôt je me sentis transpercé par le froid. Néanmoins je supportai cette contrariété avec courage et je

me mais à caresser l'agréable perspective de trouver en arrivant un bon feu de cheminée et un dîner bien chaud qui réparerait mes forces. Folles illusions, hélas ! bientôt déçues ! En conséquence du régime physique et moral auquel mes amis s'étaient astreints et qu'ils suivaient avec une exactitude scrupuleuse, les portes et les fenêtres demeuraient ouvertes dans leur maison. Un frais courant transperçait le corps et pénétrait l'âme. C'était là leur but, car l'âme aussi devait être rafraîchie et purifiée de l'influence corruptrice d'un séjour prolongé à la ville.

On sonna pour le dîner. Je ne puis dire qu'il manquât de variété dans les mets : de la bouillie de farine, de la bouillie de gruau, de la bouillie de riz, de la bouillie de maïs, des laitues, des puddings, etc., le tout cuit au naturel, sans épices ou adoucissant. Ces mets étaient servis en partie tièdes et en partie froids et présentaient une telle diversité que j'eusse dû pouvoir m'en contenter, si déjà je n'avais eu le palais blasé par l'habitude d'une nourriture différente. Je pus me convaincre de l'héroïsme qui était nécessaire pour ne point reculer devant l'application de ce système de réforme et l'admiration que j'avais déjà vouée à mes amis se changea en vénération, lorsque j'eus reconnu leur persévérance.

Après le dîner nous retournâmes respirer l'air frais entre deux portes ouvertes : je ne l'avais pas trouvé plus pur sur le sommet des Alpes. Le souper fut naturellement plus simple que le dîner, mais composé tout aussi rigoureusement selon les règles du régime établi. Une conversation très agréable suivit ensuite, puis je me retirai et passai la nuit sous une couverture légère. Le lendemain matin, mon déjeuner composé d'eau fraîche, coupée de lait froid, me mit

dans une disposition d'esprit toute pastorale. Je sentis se répandre en moi un tel parfum d'innocence que l'on n'eût jamais pu croire que j'appartenais à cette race qui supporte les conséquences de la faute originelle. Avec ce régime — j'eus l'occasion de le reconnaître — on peut sans danger proclamer la souveraineté de l'individu et la liberté dans l'amour, et en le suivant, seulement pendant quelques mois, on pourrait être assuré d'obtenir une complète régénération. Je sentais néanmoins qu'il faudrait une énergie morale beaucoup plus grande que celle dont j'étais doué pour renoncer complètement à mes mauvaises habitudes et dès le troisième jour je m'envolai vers New-York. J'entrai chez le premier restaurateur que je rencontrai, je mangeai deux beefsteaks, accompagnés d'une bouteille de vin, puis je me mis à fumer un excellent regalia en prenant ma tasse de café et ce n'est qu'alors que je me sentis dans mes dispositions habituelles, dispositions pernicieuses, peut-être, mais qui m'étaient devenues chères.

Mes amis tentèrent une seconde fois de me convertir et de me gagner à la cause de la régénération du monde, mais cette fois le hasard se mit de la partie pour s'opposer à la réussite de leurs projets. Josiah Warren et Stephen Vearl Andrews avaient fondé à Long Island la colonie individualiste de *Modern Times*. Quelques semaines après la visite dont j'ai parlé plus haut, on projeta, au cercle qui avait bien voulu m'accueillir, d'aller en compagnie visiter cette colonie et l'on m'invita à être de cette excursion.

Warren et Andrews avaient choisi, pour l'établissement de leurs prosélytes, un très mauvais pays pour prouver, d'après ce qu'on m'en dit, qu'un tel pays pouvait être transformé en jardin par les soins d'une société gouvernée

d'après leurs principes. Je regrette beaucoup de n'avoir jamais eu l'occasion de m'informer du sort qu'avait eu cette colonie dans la suite. Les personnes, établies là, étaient véritablement animées des meilleures intentions et le plus haut degré de liberté, en fait de morale et de manière de vivre, proclamé comme principe fondamental dans cette colonie, ne pouvait que favoriser le succès de cette entreprise. Car, quoi qu'on puisse dire du système de l'indépendance absolue, de l'ultra-individualisme appliqué à une société ancienne, nombreuse, cultivée et compliquée, c'est sous l'empire de ces maximes que les sociétés nouvelles peuvent prospérer avec cette rapidité et cette vigueur que l'on ne connaît nulle part ailleurs qu'aux États-Unis. Ces colons semblaient doués généralement de capacités intellectuelles moyennes et n'avaient jamais eu, surtout en dernier lieu, à se louer des faveurs de la fortune; la plupart d'entre eux s'étaient bâti leur maison eux-mêmes. L'activité, l'ordre et la propreté régnaient parmi eux et promettaient de donner bientôt à leur village un aspect riant. Plusieurs de ces colons étaient très commodément et agréablement installés; quelques-uns étaient mariés, d'autres célibataires, d'autres, enfin, avaient contracté des unions illégitimes, ce qui était considéré par eux comme une affaire de morale individuelle qui n'intéresse personne.

Nous fîmes une visite à M. Josiah Warren auquel, malgré l'opinion que je puis avoir sur ces idées de réforme, je ne saurais refuser le tribut de respectueuse estime que mérite quiconque agit avec une conviction énergique et sincère. J'avais eu autrefois un entretien avec lui sur la situation de l'art dans une société professant ses idées. Il prétendait que, dès l'enfance, les jeunes gens devaient s'habituer à se

suffire à eux-mêmes. Le lecteur se rappellera ce que j'ai rapporté au commencement de ce livre du système d'éducation que M. Warren employait pour sa petite fille. J'avançai que, pour arriver à la perfection dans les sciences et dans les arts, il faut aux jeunes gens plus d'années que celles pendant lesquelles ils ne peuvent encore rien pour leur existence matérielle. Il contesta ce principe et me cita comme preuve à l'appui, le talent musical des ses fils. C'était l'occasion de produire ce talent et de nous le faire apprécier. M. Warren et ses deux fils organisèrent donc un petit concert en notre honneur. M. Warren jouait du violoncelle et ses fils du violon. Les larmes coulaient en abondance des yeux de cet excellent homme pendant l'exécution des morceaux. Je ne sais si la musique l'attendrissait à ce point ou si la joie que lui procurait le talent de ses enfants, lui causait cette grande émotion. Je ne pus qu'envier une disposition de l'âme qui permettait d'éprouver de la jouissance et de l'émotion à l'audition de morceaux d'une exécution musicale aussi simple et aussi élémentaire.

Tout ce que je vis et entendis m'inspira d'abord un sentiment de pitié, pitié qui finit par se changer en blâme. J'avais été entouré par quelques dames qui s'étaient ingéniées à me convertir à leurs doctrines. Pour échapper à ces poursuites, je fis une excursion au dehors. Autour de la colonie, la contrée était couverte d'une forêt de pins rabougris. Arrivé à une certaine distance, je m'assis au pied d'un arbre et je m'étais laissé absorber par mes pensées, lorsque j'entendis un bruit qui m'arracha à mes réflexions. Comme je me retournais pour me rendre compte de sa nature, je vis derrière moi un petit animal un peu plus grand qu'un chat, au pelage rayé longitudinalement et à la queue dressée.

sée en buisson. Ma présence sembla le mettre en grande colère et il ne parut pas le moins du monde disposé à fuir; lorsque je me mis sur pied, il fit entendre un grondement particulier et fit mine de s'élancer sur moi, mais déjà j'avais saisi un bâton pour châtier l'insolente bête. Au même instant, tout l'air qui m'environnait fut infecté d'une odeur détestable; consterné, je voulus fuir, mais à ma grande horreur je m'aperçus que ce parfum pestilentiel s'exhalait de mes habits, de mon visage, de ma barbe, de mes cheveux. Il ne pouvait rien m'arriver de plus désagréable. Je m'élançai furieux sur mon ennemi que je terrassai d'un coup de bâton. Ce n'est pas le seul animal fétide contre lequel je soutins un combat avec des armes aussi inégales. Par la suite, ces luttes se présentèrent dans le domaine de la morale, mais chaque fois ces rencontres influèrent sur ma destinée. En tout cas, les dames renoncèrent cette fois à toute nouvelle tentative de conversion. Avant que j'eusse atteint la maison, je vis tout le monde prendre la fuite. Mes amis déplorèrent amèrement ma mauvaise chance et me donnèrent de loin les moyens de réparer cet accident. Comme l'eau, le savon et l'eau de Cologne avaient été inutilement prodigués, il ne me restait qu'à essayer de deux remèdes suprêmes de désinfection : enterrer mes vêtements pendant quelques semaines ou bien les exposer à la fumée pendant quelques heures; je m'arrêtai, pour cause, à ce dernier parti. Un voisin me prêta obligeamment un habillement complet; on alluma, devant la maison, un grand feu que l'on entretint, avec du bois vert, aussi longtemps qu'il fut nécessaire, tandis que mes vêtements étaient suspendus par dessus à une perche très élevée. Mes amis suivaient des yeux et avec un grand intérêt, les résultats de

l'opération. De temps en temps je m'avançais de manière à ce que la fumée passât à travers ma barbe et mes cheveux, excellent moyen de désinfection, je puis l'affirmer. L'odeur de créosote que j'exhalai bientôt, était un parfum délicieux en comparaison de celui qu'il avait remplacé. Je dus cependant renoncer à rejoindre la société et le dernier espoir de salut fut perdu pour moi, attendu que le soir même je repris la route de New-York et, qu'au milieu des prairies du Kansas, où on se nourrit de filets de bœuf, cuits sur des excréments de bœuf desséchés et embrasés, j'eus bientôt oublié la secte des légumistes.

Environ un an et demi après, en revenant de Mexico, je m'informai à New-York de ces réformateurs et aussi des individualistes de *Modern-Times*. Pour ce qui touche ces derniers, je n'ai rien pu en apprendre. Quant à l'établissement où l'on suivait le traitement à l'eau froide et à l'académie, il s'était opéré parmi les sectaires une réaction contre les nouvelles doctrines, réaction qui, après un certain scandale public, avait amené une complète dissolution de la société.

Je quittai de nouveau New-York pour n'y revenir que deux ans plus tard, au retour de mon voyage de Californie. Les journaux soutenaient une polémique très vive au sujet d'une société qui avait pris le nom de « Société de l'Amour libre » (*free-love-league*), et au sujet de l'intervention de la police dans les affaires de cette société. Cette entreprise, qui émanait d'Andrews, avait pour but de fonder une secte socialiste qui reconnut ce principe : « Chaque femme a le droit de choisir le père de ses enfants » — Ce principe est une conséquence toute naturelle de la souveraineté individuelle, et Andrews n'a rien fait autre que de déduire des consé-

quences pratiques de ce système. Quelques journaux, avides de scandale, firent connaître que cette secte avait des réunions hebdomadaires dans Broadway, auxquelles on pouvait assister moyennant une rétribution de 25 cents; on comprend dès lors que quelques personnes qui ne se sentaient que trop disposées à adopter ces théories, aient pu être induites en erreur et se figurer que ces réunions avaient pour but de faciliter le choix que chacun avait le droit de faire. C'était une profonde erreur. D'après ce que j'ai appris de bonne source, les mœurs étaient respectées et les convenances rigoureusement observées dans ces réunions; elles étaient consacrées en partie à des leçons instructives, en partie à d'innocentes récréations. Inutile de dire, toutefois, que ces instructions portaient sur la théorie morale d'après laquelle cette secte se gouvernait. Quoi qu'il en soit, la publicité que l'on donna à cette affaire, attira vers le local des réunions, une foule de curieux et en même temps les défenseurs officiels de la morale publique, — les employés de la police — qui y opérèrent au hasard quelques arrestations. Comme on ne put, néanmoins, produire aucun chef d'accusation, on dut remettre les prisonniers en liberté le lendemain matin, et la police reçut une sévère réprimande. La discussion publique qui s'établit à ce sujet dans les journaux de New-York, reposait sur un intérêt de principe. *La Tribune*, en opposition à la doctrine de cette secte, — que la morale, aussi longtemps qu'elle ne devient pas, pour un individu déterminé, l'occasion d'un préjudice bien défini, est, comme la religion, une affaire essentiellement privée, dans laquelle ni l'État, ni la société ne doivent intervenir, — avança qu'une morale coercitive était nécessaire, — (*compulsory morality*). Par cette déclaration, *la Tribune* demeurait fidèle aux prin-

cipes whigs qu'elle avait toujours professés et à la position qu'elle occupe comme organe principal de l'opinion qui tend à faire admettre le système de la tempérance. Mais comme la Société de l'Amour libre tire son origine des tendances fourriéristes et a été protégée par des fourriéristes notables, comme Brisbane, et que *la Tribune*, au su de tout le monde, est un enfant avoué du fourriérisme, bien qu'un enfant qui s'est affranchi de la tutelle paternelle, on peut observer dans cette discussion, la manifestation de deux nuances d'opinion, en opposition absolue, bien qu'émanant d'une même école socialiste. C'est la même opposition qui existe entre le système du parti whig et celui du parti démocratique.

LIVRE IV.

VOTAGE PAR TERRE DE NEW-YORK VERS LE NORD DU MEXIQUE, SÉJOUR A
CHINAMECA ET RETOUR PAR LE TEXAS.

CHAPITRE I.

Causes du voyage. — Le commerce vers Chihuahua. — De New-York à la frontière de Missouri. — Voyage en chemin de fer et aspect du pays entre New-York et le lac Érié. — Cincinnati. — Physionomies germano-américaines. — Un homme peu vaqué. — Démocratie et dialectes populaires. — Sur l'Ohio, le Mississippi et le Missouri. — Philosophie de l'ouest. — Dangers que présentent les bateaux à vapeur. — Wayne City. — Indépendance.

L'ami lecteur se rappelle peut-être qu'avant mon voyage à Nicaragua, je cherchais une occasion de visiter les contrées les plus reculées à l'Ouest de l'Amérique du Nord. Je briguai alors une place auprès de la commission formée pour régler les frontières mexicaines; n'ayant pu atteindre mon but, mes idées prirent une autre direction et je formai le projet d'un voyage au Nicaragua. Néanmoins, au printemps de 1852, après avoir cessé de prendre part à la rédaction du *Journal universel de New-York*, alors que le séjour de cette ville ne paraissait m'offrir aucun avantage matériel ou spirituel, je fis la connaissance de M. Samuel Kaufmann, de la maison de commerce I. Mayer et C^{ie}, en relations d'affaires avec Chihuahua. Il me proposa d'accompagner de Missouri à Chihuahua un transport de marchandises appartenant à la maison. Les contrées sauvages

qui se trouvent à l'intérieur de l'Amérique du Nord, sont encore traversées par des Indiens et sont si peu sûres et si inhospitalières qu'on ne peut les parcourir que par troupes nombreuses. Aussi celui qui n'a pas les moyens d'équiper lui-même une expédition, doit-il se joindre à une caravane quelconque. L'occasion qui s'offrait à moi, se présentait dans des conditions si agréables et si avantageuses, que je n'hésitai pas à la saisir. Notre caravane, dont le point de départ était fixé à Independence, sur le Missouri, devait se composer de dix-huit à vingt chariots attelés chacun de six mulets, du nombre nécessaire de bêtes non chargées destinées à servir de relais et un personnel requis de charretiers et de muletiers. Elle devait être conduite par le second intéressé lui-même, M. H. Mayer, qui avait déjà plusieurs fois fait le voyage.

L'État de Chihuahua, de tous les États mexicains le plus éloigné d'un port de mer, a reçu, pendant un certain temps, la plus grande partie des marchandises que le commerce lui amène, par la route de Saint-Fé, dans l'intérieur des États-Unis. En examinant simplement la distance sur la carte du pays, on trouvera cela difficile à comprendre, mais on s'explique ce fait en se rendant compte des circonstances particulières dans lesquelles il se produit. La merveilleuse facilité de transport sur les chemins de fer, les canaux et les fleuves sillonnés de bateaux à vapeur, dans les États-Unis, de New-York au Missouri; les grandes routes, naturellement bonnes qui traversent les prairies à l'Est du Missouri; le peu de frais d'un voyage sur ces routes où la nourriture des bêtes du somme coûte peu ou ne coûte rien; la hardiesse, l'esprit entreprenant, l'habile administration de tout ce qui a rapport aux moyens de transport, qualités

qu'on trouve à un si haut degré chez les peuples des États-Unis; enfin l'histoire de l'origine de ce commerce qui s'abouche avec les colporteurs des contrées limitrophes et trafique avec les Indiens, tous ces motifs ont fait préférer pour quelque temps une route presque aussi longue que la distance qui sépare Chihuahua du port le plus proche, à celle qui traversait les difficiles passages des montagnes du Mexique. Depuis que le Texas s'est peuplé de plus en plus et qu'il est devenu possible aux négociants de s'y pourvoir de bêtes de somme et de provisions, ces rapports commerciaux ont changé; les Américains du Nord ont commencé à préférer à la route du Missouri, celle bien moins longue qui traverse le Texas. Le gouvernement mexicain de Santa-Anna, s'est efforcé, en élevant les droits d'entrée, d'apporter des entraves au commerce des frontières avec les États-Unis. Tandis qu'une indulgente facilité présidait à l'entrée des marchandises par les ports du pays, on apportait la plus inexorable rigueur à leur entrée par les frontières de terre, de sorte que des marchandises, venant du Sud, à Chihuahua par le Mexique, pouvaient se rendre à meilleur compte que celles qui, arrivant soit de Missouri, soit du Texas, possaient la frontière à El Paso. Néanmoins, lorsque, il y a quatre ou cinq ans, j'entrepris ce voyage, le transport de marchandises que j'accompagnai prit encore la plus longue des routes possible. Les marchandises furent dirigées jusqu'au Missouri par chemin de fer et par bateaux à vapeur; à Wayne-City, près d'Independence, elles furent chargées sur des chariots et partirent pour New-Mexico; elles descendirent le cours du Rio Grande jusqu'à El Paso où elles passèrent la frontière et d'où elles gagnèrent Chihuahua. El Paso était alors, sur toute la ligne de fron-

tière de Chihuahua, la seule ville où il y eut un bureau de douanes. Depuis on en a établi un second à Presidio del Norte, situé plus au Sud sur le Rio Grande; c'est ce qui a rendu la route du Texas si avantageuse.

Ces entreprises commerciales, à travers l'intérieur du continent, sont inévitablement entourées de grands dangers, tant pour les personnes que pour les biens; il faut beaucoup de courage personnel pour les diriger et non moins de courage pour supporter toutes les fatigues et les privations qui les accompagnent. Ce qui étonnera surtout le public allemand, c'est que des juifs allemands jouent dans ce commerce un rôle important et font preuve à l'occasion d'un caractère courageux et vaillant qu'on n'est pas habitué à accorder, en Europe et principalement en Allemagne, au peuple juif. Ce fait, comme tant d'autres, prouve qu'on ne peut conclure de ce que sont des hommes dans des conditions défavorables à ce qu'ils seront, quand ils se trouveront dans des conditions meilleures.

Le 16 juin au matin, je quittai New-York en compagnie de M. H. Mayer. Le bateau à vapeur nous transporta par le North-River à Jersey-City où nous prîmes place dans un wagon d'un convoi qui était sur le point de partir pour Dunkerke, sur le lac Érie. Le chemin qui y conduit est construit avec l'insouciance téméraire et la légèreté dont les Américains du Nord sont seuls capables. Nous volions sur des rails négligemment posés, au bord de précipices escarpés ou sous des angles de rochers qui s'avancèrent sur la voie, dans un pays montagneux et couvert de forêts. L'air était étouffant et le mouvement continu et les cahots du wagon, joints à la poussière et à la chaleur, nous faisaient éprouver une grande fatigue. Le pays avait un aspect qui était cepen-

dant de nature à faire oublier la fatigue. Pendant quelque temps le chemin suit le sommet d'une montagne et le regard plonge, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, dans de profondes vallées boisées. La contrée devient de plus en plus belle de la Delaware jusqu'au lac Érie. La voie traverse alors des vertes plaines, sillonnées de clairs ruisseaux et sur lesquelles se projette l'ombre des arbres qui couronnent les hauteurs; le vert sombre des sapins et le blanc éclatant du pin sauvage se mêlent au beau vert des chênes, des érables, des Robinia et des autres arbres à feuilles. Ça et là, dans les prairies et les clairières, se trouvent de nouvelles maisons, tantôt disséminées une à une, tantôt rangées par groupes qui indiquent le premier tracé des rues de villes nouvelles. Partout on aperçoit une nature riche et une activité infatigable.

La dernière partie du chemin se fit pendant la nuit. Sans nous arrêter, nous nous embarquâmes à Dunkerke, sur le lac Érie, pour Cleveland.

L'air de la nuit était calme sur le lac et d'une fraîcheur agréable. Le lendemain matin nous voguions à peu de distance de la terre, le long du rivage. Celui-ci est plat et couvert de forêts échanecrées de fréquentes éclaircies où l'on voit poindre de loin en loin quelques habitations. La plupart des fermes de cette contrée sont situées à une certaine distance du rivage et on ne peut les apercevoir du lac. Le matinée était encore peu avancée lorsque j'arrivai à Cleveland.

La position de cette ville sur la hante rive du lac Érie est célèbre. Le point où nous avions débarqué aussi bien que l'heure du départ du train, ne nous permirent pas d'en prendre une vue. A peine sorti du bateau à vapeur nous

montions en waggon et quelques minutes après la ville était loin de nos regards et nous traversions, sans nous arrêter un seul instant, les forêts de l'Ohio.

Dans ce trajet on a l'occasion d'admirer toute la beauté de la végétation dans l'Amérique du Nord. L'aspect des masses, la forme, les nuances, les couleurs, varient à l'infini et produisent surtout les effets les plus merveilleux; les ormes surtout, hauts, élancés, au feuillage épais quoique léger et gracieux, y atteignent une beauté remarquable.

Une malheureuse circonstance ne me permit pas d'admirer toute la ligne de l'Ohio que j'aurais pu découvrir du chemin de fer. Deux convois qui s'étaient rencontrés peu de temps avant notre arrivée, interceptaient le passage entre La Grange et Wellington. Les débris qui gisaient sur la route nous donnaient un exemple frappant de la puissance terrible de la vapeur. Ils formaient un monceau élevé de fragments informes de toutes espèces, de waggons à moitié pulvérisés. Je ne pus apprendre si on avait à déplorer la mort de quelque personne; les voyageurs qui se trouvaient dans notre train ne parlaient que du retard désagréable que cet accident nous faisait éprouver, pour le reste on s'en occupait peu. Nous ne pouvions attendre qu'on eût enlevé les débris, nous dûmes donc descendre de convoi et aller attendre à Wellington, qui se trouvait à une petite distance, un train venant de Cincinnati, train qui devait changer de voyageurs avec le nôtre et nous conduire à Cincinnati. Sur ces entrefaites, un orage terrible vint à éclater, la pluie tombait à verse et les voyageurs durent s'entasser dans une salle étroite, la seule place où l'on put trouver un abri. Le reste du trajet se fit au milieu de la nuit et lors-

qu'au point du jour, nous arrivâmes à Cincinnati la pluie continuait à tomber.

Nous fûmes obligés de nous arrêter quatre jours dans cette ville, car nous avions non seulement à expédier plusieurs affaires relatives à notre voyage, mais encore M. M. avait l'intention de s'y marier en toute hâte. Aux États-Unis on conclut une affaire de l'espèce avec toutes les formalités préliminaires, dans l'espace d'une demi-heure. Y employer toute une journée ce serait perdre son temps. La dame devait faire avec nous le long et pénible voyage de Chihuahua, et pouvait ainsi prétendre avec raison à quelques jours de repos. Ce séjour me fournit une excellente occasion de parcourir la ville et ses alentours. Du haut de la montagne contre laquelle s'appuie la ville, on a une vue magnifique, d'où l'on découvre la ville entière, la vallée de l'Ohio et les collines qui l'entourent. Ce paysage rappelle, jusqu'à un certain point, les contrées arrosées par le Neckar. Les environs de Cincinnati sont pourtant bien plus étendus et leur végétation, d'un caractère méridional, est beaucoup plus luxuriante. Les troncs vigoureux des ormes s'élancent des ombres épaisses des arbres situés sur les bords de l'Ohio et donnent à la petite ville de Covington un aspect vraiment aristocratique. La ville de Cincinnati, aux édifices admirablement situés, s'adosse au flanc de la montagne sur laquelle je me trouvais, s'élève jusqu'au sommet et étend ses bras entre les petites collines qui coupent la vallée principale. Les hauteurs sont plus remarquables de ce côté que celles qui regardent vers Kentucky; tandis que là elles sont couvertes de forêts, ici on n'aperçoit que des bosquets isolés, s'élevant sur un sol gazonné ou groupés autour des maisons de campagne qui occupent les plus beaux points. Ces cotéaux

semblent créés pour la culture de la vigne, et les vignes qu'on y voit réellement complètent l'aspect plus européen qui, me semble-t-il, distingue Cincinnati des autres villes de l'Amérique.

Un très grand nombre d'Allemands, surtout de la partie catholique de l'Allemagne méridionale, habitent de l'autre côté du canal qui s'étend au pied de la montagne et entoure la ville. Tout ce que je pus voir et entendre de ces gens, était fait pour produire une impression d'autant plus décourageante, que ceux qui la provoquaient n'étaient plus dans la pauvreté et dans la misère, bien que la pauvreté et la misère aient dû être pour beaucoup dans les causes premières de la trivialité et de la dépravation de ces êtres. Devant une maison dont la superbe situation était digne d'envie, on voyait assis un groupe d'hommes et de femmes : les hommes, avaient l'air de paysans souches, nés dans un des coins les plus pauvres et les plus obscurs, où l'on a soin que les gens restent simples d'esprit, et cependant sur leur visage brillait un rayon de la finesse américaine, comme si une main étrangère s'était plu à l'y graver pour servir de contraste; les femmes semblaient avoir été tirées des bas-fonds d'un sale faubourg et placées tout à coup sur ces joyeuses hauteurs, au brillant soleil de l'Amérique; leur aspect était sombre, hideux et mauvais. En passant j'entendis ces gens parler, dans le dialecte le plus effroyable qui soit jamais sorti d'une bouche allemande et dont la patrie doit se trouver quelque part entre la Bavière et la Souabe, d'un attentat horrible qu'un père aurait commis sur sa fille. On comprendra aisément mon découragement en songeant au milieu dans lequel je me trouvais : au dessus de ma tête un splendide soleil, à mes pieds, la luxuriante vallée

de l'Ohio, avec ses belles collines, son fleuve, la ville et à mes côtés, ces hommes libres, plus libres que le roi auquel ils étaient soumis et plongés dans un profond abrutissement, dans une ignoble dépravation ! Cherchez l'Américain natif le plus sauvage, et vous ne trouverez pas d'exemple d'hommes aussi ravalés.

En descendant la côte, je rencontrai trois jeunes garçons et j'entendis l'un d'eux prononcer les paroles suivantes accompagnées de gestes animés : « Qu'on nit de l'argent, qu'on n'en aie pas, qu'on n'ait rien du tout ou qu'on nit des dettes, tout cela revient au même dans le pays. » C'était apparemment un homme déjà fait aux coutumes du pays et qui faisait la leçon à un paysan encore ignorant. Le dernier soir qui précéda mon départ de New-York j'y entendis, dans un dialecte un peu différent, donner un avis semblable : « Voyez-vous, disait un passant à son compagnon, dans ce pays-ci vous pouvez injurier et outrager tant que vous le voulez, mais il faut bien vous garder de citer de nom propre. »

Ce n'est que lorsqu'on les entend à l'étranger qu'on peut se faire une idée de la trivialité des dialectes provinciaux pour lesquels on a éprouvé pendant un certain temps, un intérêt si romantique, trivialité qui n'a d'égale que celle avec laquelle on envisage et on exprime les choses, et qui est la conséquence nécessaire de la grossièreté des dialectes. L'extirpation des patois provinciaux fait partie des moyens nécessaires pour amener en Allemagne une situation politique plus satisfaisante. En faisant cette remarque, je n'ai pas du tout en vue l'unité de l'Allemagne car, non seulement des dialectes provinciaux, mais encore des langues différentes ne sont pas un obstacle à l'unité politique, — il est inutile de le démontrer. Il s'agit ici de tout autre chose,

il s'agit de la possibilité d'une vie politique à laquelle toute la masse du peuple prendrait part avec des droits égaux. De la possibilité d'une pareille vie, naît la supposition de l'usage universel d'une langue littéraire par opposition avec les idiomes naturels. Ainsi, toutes les conséquences révolutionnaires qui ont été tirées en Europe de la rivalité des langues, sont déjà réactionnaires de leur nature en tant, que cette rivalité ne s'exerce que sur la manière naturelle de s'exprimer de la langue mère, comme on Hongrie, par exemple. Il en est de même des costumes nationaux et provinciaux. L'amour du peuple pour les expressions locales ne peut lui être d'une plus grande utilité que son goût pour les costumes nationaux. Ainsi, lorsque nos jeunes paysans allemands et nos paysannes de la Souabe ou de la Bavière, arrivent en Amérique, leur costume national, si beau qu'il semble en Allemagne, fait ici une impression triste et plaisante en même temps et à nous, comme aux Américains, il paraît vulgaire et de mauvais goût (*aneau*). Il est positif que chaque Américain ne parle pas élégamment et que chaque Américain ne s'habille pas avec goût; mais chaque Américain parle — bien ou mal — la même langue anglaise, une langue qui s'élève bien au dessus de la rude simplicité d'un patois; et chaque Américain aussi s'habille d'après le même style. S'il fait des fautes dans sa langue, nous les comparons aux trous de ses habits. Malgré ses trous, la coupe de cet habit est celle d'un habit de gentleman, et malgré les fautes dont il l'embellit, cette langue est pourtant celle dans laquelle un Webster ou un Clay a prononcé ses discours. Le bûcheron dans les forêts des Alleghannies, comme le charretier sur la route de Santa-Fé, ont la même grammaire que le président de l'Union et que la reine d'Angleterre. La

simple nature est partout locale et individuelle, tandis que ce que nous appelons civilisation est une manière de vivre plus élevée. A l'aide de cette civilisation, on arrivera à produire l'unité de l'espèce humaine, unité qui n'est pas un fait spontané, et de l'inégalité de circonstances sans valeur naîtra l'égalité de l'espèce humaine, égalité qui n'est pas davantage un fait spontané et naturel. L'amour des idiomes et des costumes nationaux prend donc maintenant parti pour la nature contre la civilisation et doit donc être considéré comme contraire à la civilisation. On a vanté la richesse des idiomes pour désigner des rapports concrets: on ne peut contester qu'ils ne peuvent contribuer beaucoup à enrichir les langues cultivées pendant une certaine période de leur développement, mais on ne peut en tenir aucune conséquence sur les avantages absolus des idiomes. L'homme non civilisé est riche en expressions pour désigner des rapports concrets, et pauvre en expressions pour désigner des rapports abstraits. La haute civilisation évite de peindre trop minutieusement les rapports concrets, comme elle évite une accentuation trop vive et des gestes trop animés; comme la science, dans ses sphères les plus élevées, évite tout ce qui est trop individuel. Aussi ne peut-on pas songer au développement universel d'une civilisation politique chez un peuple qui affectionne les dialectes provinciaux et les costumes locaux. Quel désordre n'ont pas produit pendant les dix dernières années, les démagogues et les révolutionnaires de l'Europe, en présentant le peuple comme une masse soumise simplement, comme toute végétation, aux lois de la nature et pourtant, dans la société moderne, il est tout à fait impossible de le considérer comme tel!

Nous quittons Cincinnati, le 23 dans l'après-midi. Le

temps était pluvieux et nous obligea à rester dans la cabine du bateau à vapeur sur lequel nous avions pris passage pour Louisville. Vers le soir je me promenai pendant quelques instants sur le pont. Le vaisseau, comme tous les bateaux à vapeur de l'Ouest, est une de ces constructions grandes et élégantes, mais maigres à travers la légère charpente desquelles chaque mouvement de l'eau et de la machine se fait sentir. A chaque pas les planches du pont fléchissaient et le mouvement des flots du fleuve se propageait dans toutes les parties du vaisseau, en pliant et en faisant trembler tout son bois. Lorsqu'on regardait par dessus le pont sur lequel on reconnaissait parfaitement les mouvements ascendants et descendants de l'eau, on croyait à chaque instant voir toutes les parties de la construction se détacher et se disjoindre.

Le lendemain matin nous arrivâmes à Louisville que je parcourus pendant la journée. Je n'ai rien à en dire si ce n'est que j'y admirai la splendide végétation des arbres. Le jour suivant nous nous embarquâmes pour Saint-Louis. C'était le 25 juin et il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur de dire qu'en déjeunant dans la chambre de l'auberge nous avions un bon feu de cheminée. Plus tard, dans la journée il fit assez chaud au soleil, mais l'air resta froid.

Nous voyageâmes toute la journée entre deux rangées de collines boisées que coupaient parfois des veines horizontales de pierre calcaire. De temps en temps nous passions devant une localité naissante, composée de quelques habitations éparées ou bien devant un bâtiment isolé qu'entouraient quelques terrains cultivés. En général pourtant les deux rives étaient boisées. Des chênes, des ormes, quelques pins, autant que je pouvais m'en rendre compte du pont du vapeur, me parurent être les essences dominantes. Le len-

demain, les rives étaient plates et couvertes d'un bois de peupliers pins, au dessous de l'embouchure du Wabash, sur le côté gauche, de nouvelles collines s'élevèrent qui s'étendirent jusque près de l'embouchure du Tennessee, où est situé Paduca. Sur tout l'Ohio je ne remarquai pas d'autre animal qu'un grand héron d'un gris foncé, quelques vautours et plusieurs petites mouettes. Nous atteignîmes Cairo le soir, après le coucher du soleil puis nous entrâmes dans le Mississippi.

Pendant la traversée j'entendis de loin un dialogue entre deux de mes compagnons de voyage, l'un un fermier de Kentucky, l'autre un prédicateur méthodiste d'Indiana. La conversation roula d'abord sur la navigation à vapeur puis passa à la navigation aérienne; de là le fermier, un petit vieillard, à l'air mordant, au front chauve, avec quelques mèches de cheveux blancs derrière les oreilles, en arriva au vol des anges et des esprits. « J'ai appris, disait le prédicateur, que l'on a découvert dernièrement une machine qui, ainsi que le vol de l'aigle dans les airs, devait être élevée et dirigée au moyen de l'électricité. » Quelle est votre opinion, monsieur, sur l'âme des hommes après la mort, lui demanda le petit fermier. « Croyez-vous aussi qu'elle pourrait se transporter avec une vitesse extraordinaire d'un lieu à un autre? » Très certainement qu'elles le pourraient, répondit le prédicateur avec l'accent d'une conviction très absolue. « Bon! reprit le fermier. Il y a pourtant, quant aux anges, une difficulté qui m'embarrasse et au sujet de laquelle je voudrais connaître votre manière de voir. Vous conviendrez qu'un esprit ne peut être sur deux points à la fois: maintenant si Dieu envoie les anges sur la terre pour le service des hommes et leur

donne une mission, ils devront lui rapporter leurs informations et prendre des nouvelles instructions, je demande qu'elle sera la vitesse avec laquelle ils pourront le faire, car s'ils doivent aider les hommes et s'ils doivent d'abord s'envoyer pour prendre des instructions cela pourrait durer trop longtemps et le secours arriver trop tard. Le prédicateur prétendit que ce scrupule était inutile et il fit remarquer que les esprits peuvent recevoir des instructions en chaque lieu où ils se trouvent, parce qu'ils sont partout « dans l'atmosphère spirituelle » qui les réunit au seigneur; mais le petit fermier paraissait se complaire dans ses difficultés de ensuite et être peu satisfait de cette manière de voir.

A cet endroit la conversation à laquelle un troisième personnage venait de prendre part prit une autre direction et eut pour objet les esprits frappeurs et gratteurs et la demoiselle Fox de Rochester. Les trois interlocuteurs étaient tous trois incrédules au sujet du bruit produit par les esprits frappeurs.

Le fermier disait qu'il aurait foi en la jeune dame si elle ne se faisait pas payer en espèces. Il regardait, par conséquent, les bruits produits par ses esprits comme une spéculation pour gagner de l'argent. « Quant à la spéculation principale, elle doit encore arriver, ajouta le prédicateur qui paraissait expert dans la matière. On écrira un livre contenant la collection des révélations faites par les esprits, on le donnera pour un livre saint et on retirera beaucoup d'argent du produit de sa vente. » Il paraissait indisposé contre les esprits non officiels et il fit cette remarque toute naturelle que le bruit des coups et des grattements des esprits ne pouvait se produire qu'en vertu des lois de la

nature. « Ces esprits frappeurs, fit observer le fermier, ont déjà occasionné plusieurs malheurs. Dans l'hôpital des fous à Kentucky, se trouvent quinze jeunes filles que cette évocation d'esprit a rendues folles. Une d'elles, entre autres, reçut une prétendue lettre d'un esprit dans laquelle on l'invitait à écrire à ses parents décédés qui lui répondaient aussitôt, s'ils étaient devenus bien heureux. La jeune fille obtint à cet ordre, ne reçut aucune réponse, en tira la conclusion que ses parents étaient damnés et s'en affligea tant qu'elle en perdit la tête. » « Je ne pourrai dire si les esprits existent réellement ou non, » objecta le troisième personnage du ton sec d'un homme pratique « toutefois, dans l'affirmation, je n'en verrai nullement l'utilité. » Tous tombèrent d'accord en cela avec lui et la conversation s'arrêta là. Ces personnages n'approuvaient certes pas le projet de prendre les esprits frappeurs et gratteurs au service de l'espèce humaine, comme les anciens Cobolides, et de résoudre ainsi le problème d'une force motrice gratuite, problème dont on s'occupait alors à New-York et à Philadelphie.

Je songe maintenant que j'ai oublié de relater un entretien que j'eus à Philadelphie avec un avant rabbin au sujet de l'origine divine de la loi mosaïque. Après avoir fait ressortir la pureté du monothéisme juif en comparaison de la doctrine chrétienne de la Trinité, il continua en ces termes : « Moïse n'ayant pas fait de grands voyages et nombre de contrées, aujourd'hui connues, n'étant pas découvertes de son temps, ne pouvait conséquemment pas avoir de connaissance très étendue en histoire naturelle. Néanmoins sa loi, qui permet de manger la chair des animaux qui ont la corne du pied fendus et qui ruminent,

défend de manger de celle de quatre sortes d'animaux qui ne possèdent que l'une des deux conditions requises, savoir : le chameau qui rumine mais qui n'a pas la corne du pied fendue, et le lièvre, le lapin et le porc qui ont la corne du pied fendue, mais qui ne ruminent pas. Depuis ce temps la science a fait des progrès extraordinaires; on a découvert des milliers d'animaux dans le Nouveau Monde et dans les îles, mais en dehors de ces quatre espèces animaux on n'en a découvert aucun qui ait les mêmes caractères. Quel homme donc, dans l'état où se trouvait alors la science, aurait osé affirmer qu'il n'y avait plus sur toute la terre un seul animal qui pût être assimilé à ces quatre derniers? Dieu seul pouvait le savoir, lui qui a créé les animaux! » Une des personnes présentes qui avait suivi ma conversation avec le rabbin, fit timidement l'observation qu'on pourrait peut-être encore citer le porc-épic, mais le théologien juif répliqua que l'objection n'était pas nouvelle et avait déjà été réduite à néant par le célèbre Buffon. « Buffon, dit-il, a minutieusement examiné le fait et a reconnu que le porc-épic était compris dans la famille du porc. » Peut-être aussi l'argument du savant rabbin n'était-il pas tout à fait nouveau. Quant à moi je le trouvai aussi étonnant que les scrupules du fermier ensuivie au sujet de la vitesse des anges.

Le lendemain notre route traversait une partie de la belle vallée du Mississippi. Les collines ou bluffs, comme on les appelle ici, s'avancent, tantôt à droite, tantôt à gauche, jusqu'au bord du fleuve et leurs flancs escarpés, d'où s'élevaient de grands quartiers de rocs, donnaient un certain caractère à la campagne où coulait le fleuve.

Nous arrivâmes pendant la nuit à Saint-Louis où nous

nous arrêtâmes deux jours. Des affaires relatives à l'équipement de notre caravane nous prirent une grande partie de ce temps déjà si court. Il me resta quelques heures, à la vérité, pour aller rendre visite à ceux de mes amis habitant cette ville et pour faire quelques connaissances, très précieuses pour moi, pour ce qui est de la ville et de ses environs, j'en ai vu si peu cette fois-ci, aussi bien que dans une visite postérieure tout aussi courte, que je ne puis rien ajouter à ce qu'on sait généralement sur Saint-Louis.

Le 30 nous nous embarquâmes pour Weyne-City, petite localité de quelques maisons qu'on peut considérer comme le port d'Indépendance. Partis vers midi de Saint-Louis, nous arrivâmes peu de temps après à l'embouchure du Missouri, dont l'eau épaisse et chargée d'une argile jaunâtre, tranchait vivement sur les flots limpides du Mississippi. Cette différence se remarque encore après que les deux fleuves se sont réunis et coulent dans un seul lit et cela jusque très loin en dessous de Saint-Louis et presque jusqu'à l'embouchure de l'Ohio; peu après les flots du Mississippi lui-même prennent cette couleur glaiseuse. A mesure que nous entrions plus avant dans le Missouri, notre vaisseau avait à vaincre un courant beaucoup plus fort. A l'endroit où les deux fleuves se réunissent, leurs rives sont élevées et forment des collines inclinées.

Vers le soir, nous arrivâmes à un point où la rive orientale du Missouri nous présentait une belle côte boisée au pied de laquelle se trouvait un banc assez étendu, formé de couches horizontales de pierres calcaires. Des chênes, des tamarin, des distilleux, des ormes, des platanes, des buissons de toute espèce, ombragent ce banc de rochers, au pied duquel jaillissent de nombreuses sources. Quelques misérables bloc-

kéhus disséminés s'y trouvent aussi, habités par des Français de l'ancienne colonie du Missouri, dont les terrains cultivés se trouvent probablement de l'autre côté des collines car, du fleuve, on ne peut apercevoir aucune trace de défrichement.

Un orage força notre vaisseau à aborder pendant la nuit. Les deux rives sont élevées et boisées et couvertes de peupliers, de platanes et de taillis de saule; l'eau mine les rives, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre et fait tomber dans ses flots, les vieux arbres qui la bordent. Il se produit alors des laves de sable qui forment de nouvelles rives, bientôt recouvertes de jeunes plants de peupliers, de platanes et de saules, tellement serrés que de loin on croirait voir un champ de blé d'une belle venue plutôt qu'une jeune forêt. Ces lambeaux de forêts, en se formant sur des points différents du cours du fleuve et en se groupant souvent en grandes masses, donnent à la contrée avoisinante un aspect des plus variés.

Nous passâmes dans la matinée du 2 juin, devant Jefferson City, la capitale du Missouri : c'est une petite localité qui s'étend sur la rive élevée, crevassée de ravines et dépouillée de ses arbres. La *State-House*, grand bâtiment construit en pierres, avec un péristyle demi circulaire et avec une tour surmontée d'une coupole, se trouve juste au dessus du fleuve, sur une verte colline, à la base des rochers. Pendant la nuit nous aperçûmes Boonville, le matin Glasgow et plus tard Brunswick. Miami possède la plus belle situation que j'ai vu sur le fleuve; elle s'élève sur une colline escarpée, à la pente assez rude vers le fleuve, recouverte de prairies et plantée de chênes. Le lendemain, avant d'atteindre Lexington, nous vîmes, sur un banc de sable,

une bande d'oiseaux sauvages qui voulurent lutter de vitesse avec notre vapeur. C'était vraiment plaisant de voir ces stupides animaux faire tous leurs efforts pour ne pas se laisser distancer par notre navire qui ne pouvait avancer que très lentement, le courant était très fort en cet endroit. Lexington s'étend jusqu'au pied du fleuve sur une colline qui contient de la houille en abondance, de sorte que chaque habitant peut se creuser sa houillère derrière sa propre maison. Sur la rive se trouvaient encore les débris d'un vapeur qui avait fait explosion quelques mois auparavant. Lors de cet accident, le corps du capitaine fut lancé contre un des ormes qui bordent le fleuve et plusieurs centaines de personnes perdirent la vie. Il est heureux qu'on n'ait pas ici l'habitude de placer des monuments dans les lieux signalés par une catastrophe, comme on le fait au Mexique dans les endroits où un assassinat a été commis, car, sans cela, on aurait toujours, sur les bateaux à vapeur et sur les convois des États-Unis, ces *memento mori* devant les yeux.

Le Missouri suit ici une courbe rapide et la navigation y est difficile. De grands bancs de sable mettent obstacle à son cours sur la rive convexe et plate, tandis que, sur la rive concave et élevée, il est tellement obstrué de troncs d'arbres (*snags*) enfoncés dans la vase, qu'il est difficile à un bœuf de s'y frayer un chemin. Quelques milles plus loin, en dessous de l'embouchure de la Fishing River, plus bas que Sibley, l'ancien fort Osage, nous touchâmes un *snag* et une de nos roues y resta accrochée. Le vaisseau craqua et se coucha sur le flanc; l'eau fit irruption sur le pont inférieur et éteignit le feu allumé sous la chaudière toute disloquée; des caisses, des tonneaux, une quantité de meubles qui composaient en partie le chargement, tombèrent à l'eau et sui-

virent le courant avec tout notre bois à brûler. Sur ces entrefaites le bateau s'était dégagé mais, poussé de côté et d'autre en descendant le fleuve, il risquait de s'empêtrer parmi d'autres *snags* et d'être brisé par le travers. Il parvint pourtant à atteindre le rivage et à aborder. Lorsque le *boat* s'était couché sur le flanc, on servit précisément le souper ; les tables furent renversées ; les plats et les assiettes, les bouteilles et les tasses, tout notre menu, gisaient à terre et il nous fallut attendre jusqu'à onze heures, avant qu'on put préparer un nouveau souper. Le sangfroid des Américains, non seulement des hommes mais encore des femmes, est vraiment exemplaire dans de telles circonstances et remédie à bien des accidents que le défaut de soins occasionne mal à propos : le danger imminent où nous nous étions trouvés n'interrompit pas même la joyeuse conversation des dames qui s'étaient pressées dans la galerie de l'arrière. Après un travail de six heures, le *boat* fut de nouveau en état de continuer sa route, ce qui se fit en plein clair de lune. Nous avions encore un dangereux trajet de quatre à cinq milles à faire à travers d'innombrables *snags*, avant d'arriver, vers une heure de la nuit, dans une eau plus navigable et plus sûre.

Vers le matin, le ciel était pur et un vent si vif soufflait dans la direction contraire que le *boat* qui, sans cela avait déjà assez de peine à remonter le fleuve, ne put presque plus avancer. Malgré cela nous arrivâmes vers midi à Weyne City où nous débarquâmes.

Sur le fleuve, l'air avait été d'une fraîcheur assez agréable, mais à terre il régnait une chaleur étouffante ce qui, parait-il, est assez l'ordinaire à Weyne City. Vers le soir arriva d'Indépendance une voiture qui nous conduisit à

cette première station de notre voyage. La distance est de quatre milles par l'intérieur des terres. Un chemin abominable descend la colline opposée au fleuve mais sur la hauteur se trouve une route passable jusqu'à la ville. C'était sur cette route que se déroulait pour moi la perspective d'un voyage d'environ quinze cents milles anglais.

CHAPITRE II.

Halte à Indépendance. — Places-frontières du Missouri. — Caravanes de négociants et d'émigrants. — Ministère de transport. — Méthodistes du Sud et du Nord. — Croquans noirs. — Police des mœurs et indulgence. — Singularité de la vie religieuse aux États-Unis. — Singularité au point de vue historique-politique. — Le matérialisme transcendantal. — Malcontents américains. — L'aveir sans passé et le passé sans aveir. — Un meurtre politique. — Préparation de départ. — Au delà des frontières de la civilisation.

Indépendance est une petite ville qui a tout à fait le cachet d'une place-frontière et d'un point de départ pour les expéditions. A dix ou douze milles de cette ville se trouvent les dernières fermes, sur la lisière de la grande prairie et à quelques journées de marche plus avant, la route de l'Oregon se sépare de celle de New-Mexico et de Chihuhua. De grands chantiers de charrons et d'immenses cours encombrées de chariots de transport, peints en rouge et en bleu, entourent la ville; toutes les affaires se traitent en raison des besoins des caravanes de commerce et d'émigrants qui partent d'ici, ainsi que de quelques autres stations du Missouri, pour New-Mexico, Utah, la Californie et l'Oregon. A certaines époques de l'année, la ville prend un aspect

animé que lui donnent ses relations avec ces contrées éloignées. Au printemps précèdent le nombre des émigrants pour la Californie qui se rassemblèrent ici était énorme; la ville, entourée de campements en plein air, ressemblait à un immense champ de foire. La saison propre à ce voyage était maintenant passée et l'hiver ne permettait plus de traverser le lac Salé. Pour nombre d'émigrants, cependant, qui avaient l'intention de passer la mauvaise saison chez les Mormons, il était temps encore de se mettre en route et quant au commerce avec Santa-Fé et Mexico, il n'est pas même interrompu en hiver, quelque difficile et dangereuse que soit la route à travers les prairies. Indépendance avait autrefois exclusivement le commerce par les « plaines ». — c'est ainsi qu'on appelle les grandes plaines de l'Ouest, — mais, à l'époque de mon voyage, Westport, situé à une distance de douze milles en avant du Missouri, lui faisait une rude concurrence. Plus haut encore, on remarque sur le fleuve Fort Leavenworth, Weston, Saint-Joseph et Council Bluffs, stations de départ des émigrants pour la Californie, l'Utah et l'Oregon; les Mormons possèdent en outre, vis-à-vis de Saint-Joseph, d'où ils ont l'habitude de partir pour leurs possessions vers la nouvelle Jérusalem, sur le grand lac Salé. Je ne puis dire quels changements ont été apportés à cet état de choses. Depuis, avec les vastes étendues de terre qui se trouvent à l'E. de l'État du Missouri et où les blancs ne pouvaient s'établir à cause de la domination indienne, on a formé les deux territoires du Kansas et de Nebraska sur lesquels se sont élevés de nombreuses localités. Toute la première partie du voyage que je vais raconter a eu pour théâtre le Kansas actuel. Cette contrée, depuis qu'elle a servi de champ aux luttes des abolitionnistes et

de leurs adversaires, a vu se reporter sur elle une attention et un intérêt, auxquels personne ne songait alors.

Il y a, pour retourner à Indépendance, une malle-poste qui part tous les mois d'ici pour Santa-Fé; elle ne prend pas seulement des lettres, des journaux et des colis mais encore des voyageurs auxquels elle fournit la nourriture pendant la route. Le passage, nourriture comprise, coûte 150 dollars. Une voiture semblable quitte tous les mois Westport pour aller à la ville du lac Salé. On ajoute à la malle principale autant de voitures supplémentaires qu'il en est besoin. Chacune est attelée de quatre mulets et on chasse devant soi une certaine quantité de bêtes non chargées pour servir de relais. Les voyageurs sont naturellement toujours bien armés, mais ils seraient rarement assez forts pour résister à une attaque sérieuse des Indiens si ceux-ci, aussi longtemps qu'ils sont en paix avec le gouvernement, ne respectaient pas trop une malle placée sous sa protection. C'est ce qui rend de pareilles attaques très rares et presque exceptionnelles.

Nous nous trouvons donc alors dans une de ces villes qui, situées au bord d'un désert ou d'une steppe, sont comparables à un port. Maintenant encore, malgré les colonies des Kansas, la place a conservé le même caractère. On a appelé le chameau, le vaisseau du désert : aussi longtemps que les chameaux introduits au Texas par le gouvernement des États-Unis, ne se seront pas assez multipliés pour jouer un rôle semblable dans le Nouveau Monde, on devra donner au chariot de transport le nom de vaisseau de la prairie. Le chariot de transport, à la vérité, traîné par des mulets est au chariot attelé de bœufs, ce qu'est le vaisseau à vapeur au vaisseau à voiles. Les attelages de mulets sont préfé-

rables aux attelages de bœufs, le mulet supportant plus aisément que le bœuf la chaleur et le manque d'eau. D'un autre côté les mulets sont trois fois aussi chers que les bœufs et constituent une propriété qui court de grands risques sur le territoire indien. Rarement les Indiens enlèvent des bœufs tandis que le vol d'un cheval ou d'un mulet passe chez eux pour une action grande et honorable. Le grand commerce de bêtes de trait des deux espèces, pour les nombreuses caravanes qui se dirigent vers l'Est, a naturellement beaucoup contribué à donner une forte impulsion à l'élevage du bétail dans l'État de Missouri. Les mulets élevés ici se distinguent par leur beauté, leur taille et leur vigueur : les petits mulets mexicains leur sont cependant supérieurs par leur vivacité et par la facilité avec laquelle ils supportent toutes les privations. Néanmoins les premiers trouvent toujours des acheteurs, même à Mexico, où on les recherche surtout pour les attelages. C'est ce qui fait que les caravanes du négroce, qui voyagent entre la frontière du Missouri et celle du Mexique septentrional, ne ramènent en général qu'une partie de leurs mulets. Pour ce qui est des bêtes de trait qui vont en Californie, dans l'Oregon et dans l'Utah, il est fort rare d'en voir revenir dans l'Ouest. Une partie périt naturellement en route. Les proportions de mortalité sont plus grandes pour les bœufs que pour les mulets, en partie parce que les premiers supportent moins bien la fatigue, en partie parce qu'étant d'une moindre valeur, on les traite plus mal. Les voyages à travers les prairies entraînent, tout bien compté, une perte très notable d'animaux, sans compter l'exportation pour l'Oregon et la Californie.

Je dus m'arrêter à Indépendance, depuis le 5 juillet jusqu'au 17 août, parce que notre caravane, avant de pouvoir

partir, devait attendre l'arrivée de différents envois de marchandises de New-York et acheter un certain nombre de mulets. Dès le commencement de mon séjour en cette ville, je fus témoin de la manière aussi inhumaine que stupide dont on traite ici les bêtes de somme. Les charretiers, à la vérité, ne se distinguent nulle part par une très grande sensibilité et on doit la rechercher moins que partout ailleurs, là où les fatigues de l'homme approchent souvent de celles de la bête. Je croyais déjà avoir vu ce qu'il y a de pire dans l'espèce à la vue des chariots de bœufs du Nicaragua, mais ce que je vis ici, au beau milieu de la ville, surpassa les coups de lance des charretiers du Nicaragua, bien que souvent leurs animaux soient couverts de sang et laissent sur la route des traces rougeâtres. Un bœuf d'un attelage de huit couples, déjà épuisé pour avoir gravi depuis le Missouri une montée des plus rudes et longue de quatre milles, s'abattit devant la porte de la maison où j'étais assis. Malgré tous les coups de pieds et autres moyens employés par les charretiers, il fut impossible au pauvre animal, étranglé qu'il était par le joug, de se remettre sur ses jambes. On tourna alors sa queue en une longue spirale, puis on la tira par le bout de façon que la spirale devenait de plus en plus étroite et que la queue menaçait de se briser. Raffinement inutile ! Pour lui faire comprendre la nécessité de se relever, on marcha sur les naseaux de la pauvre créature, déjà à moitié étouffée et qui gisait sur la route, le museau en terre, respirant et soufflant à grands traits. Comme tout cela ne servait à rien on dut procéder à l'emploi de moyens plus sérieux. On versa quelques pinces de poudre sous le museau de l'animal et on y mit le feu : l'effet fut magique mais se produisit surtout sur le

camarade de joug de l'infortuné. Celui-ci fit les bonds les plus incroyables, se mit à trépigner avec les quatre pieds sur le corps de son voisin et menaçait de lui rompre la nuque en lui tordant la tête avec le joug. Après tous ces efforts infructueux et tous ces tourments sans but, on se décida seulement à ôter le joug à l'animal et à lui jeter un seau d'eau froide ; alors le bœuf essaya lentement de se dresser sur ses jambes chancelantes. Dès qu'il y eut réussi, il tenta de faire un bond furieux contre le plus proche de ses bourreaux, mais malheureusement il ne put y parvenir ; on l'ôta de l'attelage et il mourut le lendemain.

Dans une petite ville comme l'Indépendance, dont la population ne s'intéresse qu'à la vie des affaires, vie toujours monotone, malgré sa croissance et sa décroissance périodiques, il est fort ennuyeux de faire un long séjour. Cet ennui atteint inévitablement celui qui est peu ou point initié à cette vie et même, dans la saison-morte, celui qui y est complètement initié. Je sais que je juge ici la question en Européen, car l'Américain paraît être aussi insensible au tourment de l'ennui que l'Italien à celui de la douleur. Notez que je ne veux point ici faire l'apologie de certaines jouissances qu'on prise tant en Europe ni de maintes occupations inutiles à l'aide desquelles on tue le temps dans l'ancien monde : non seulement il ne doit y avoir aucune jouissance à mener une vie dans laquelle on passe périodiquement une partie du temps à ne rien faire ou du moins à faire quelque chose qui revient, à peu de chose près, à ne rien faire, mais encore une pareille vie doit être très nuisible tant au physique qu'au moral.

Indépendance, avec sa banlieue, comptait alors 4,000 habitants qui entretenaient sept églises. Il y avait ici non

seulement des méthodistes méridionaux mais encore des méthodistes septentrionaux qui se servaient tous des textes de la Bible à propos de l'esclavage, les uns pour le défendre, les autres pour l'attaquer. Ces derniers n'acceptent pas dans leurs rangs de possesseurs d'esclaves qui sont tous enrôlés parmi les méthodistes du Sud. « C'est Dieu lui-même qui veut que les noirs soient esclaves, disait ici un nègre à son auditoire et en ma présence. — Nous devons supporter notre sort, mais dans l'autre vie nous serons blancs et libres. » Voici ce que me raconta un Allemand que je rencontrai ici : Les noirs croient que les nègres damnés deviennent singes après leur mort, mais, s'ils se conduisent bien en leur qualité de singe, ils reviennent de nouveau au grade de nègre et enfin ils peuvent encore atteindre à la béatitude éternelle qui consiste pour eux à devenir blancs, à recevoir des ailes, et ainsi de suite. Je ne sais si le clergé chrétien entretient de pareilles idées, mais c'est fort présumable. Je ne pourrais dire quelle est actuellement, dans le Missouri, la situation d'une secte qui exclut de son sein tout possesseur d'esclaves; les luttes qui ont eu lieu dans le Kansas pour la possession de ce territoire doivent pourtant, jusqu'à un certain point, rendre cette position délicate. On parlait beaucoup à l'Indépendance de la discipline sévère des méthodistes : Une jeune dame avait été bannie de l'église pour avoir dansé un dimanche et un jeune homme avait reçu un avertissement parce qu'il était allé à un cercle. L'église toutefois, comme on me l'assura, donne de grandes facilités pour pécher, c'est à dire qu'elle vous octroie la permission de sortir de la communion pendant un certain temps, autorisation qui est largement mise à profit par ceux qui veulent goûter une bonne fois de tous les plaisirs du

monde. On peut comparer ceci aux indulgences que prodigue l'église catholique et c'est pour l'histoire un intéressant exemple qui prouve qu'en cherchant à établir des principes trop sévères on ne peut manquer d'en arriver à des compromis.

Comme je suis sur le chapitre de la religion, je vais parler ici d'un livre curieux qui me tomba entre les mains à l'Indépendance et que j'ai parcouru faute d'une autre lecture. Cet ouvrage contient la confession, les vues religieuses et la justification du sieur Warder Cresson, de Philadelphie qui fut d'abord quaker, puis schaker, ensuite millerite et alla enfin en pèlerinage à Jérusalem, où il embrassa le judaïsme. A son retour, sa famille le fit attirer en justice pour qu'il fut déclaré fou et mis dans une maison de santé. M. Cresson commença alors un procès désespéré et le gagna. Ce qu'il y a de plus caractéristique dans l'état mental de cet homme, c'est la réunion du fanatisme le plus effréné et du réalisme le plus prosaïque. Il prétend avoir compris à la lettre chaque phrase de l'ancien testament. Le verset « heureux sont ceux qui cheminent sur la route de Jérusalem, » renferme pour lui l'ordre d'abandonner sur le champ à Philadelphie, sa famille et tous ses intérêts à leur propre sort, et de se mettre en marche pour Jérusalem par le plus court chemin. Il conseille à chacun de faire de même et donne, à la fin de son livre, les notes ci-dessous pour la commodité de tous ceux qui suivront son conseil : « De Philadelphie à Jérusalem 21 1/4 jours; — 1^{re} classe, 190 dollars 75 cents; 2^e classe, 135 dollars 50 cents (1). » Pendant l'année 1854,

(1) *The Key of David. David is the true Messiah, etc., etc. Also reasons for becoming a Jew, with a revision of the late law suit for lunacy, on that account. By Warder Cresson. Philadelphia. 5012.*

qui est maintenant écoulée, devait, d'après M. Cresson, commencer le règne de Dieu; chaque homme, méritant devant le seigneur, devait recevoir sa part d'héritage à Jérusalem, et la crainte de perdre cette part paraît avoir été le mobile principal du voyage du père Cresson. Ce fait mit en évidence le caractère réaliste des idées qui ont poussé cet homme singulier à embrasser le judaïsme.

Je fis aussi à l'indépendance la connaissance d'un homme qui, en son genre et sur un autre terrain, ne le cédait en rien pour la singularité à M. Warder Cresson. M***, qui passe dans l'État de Missouri, simplement pour un original et qui occupe une position très honorable, a, pour un Américain du Nord, les idées les plus extravagantes sur la vie et les rapports politiques. Il considère la civilisation américaine comme la civilisation primitive de l'humanité, et il s'ingénie à faire connaître cette belle découverte au monde entier. Cette civilisation, prétend-il, a dégénéré en Amérique, mais se retrouve encore, sans altération, en Chine. Aussi le salut de l'Amérique doit-il venir de la Chine, salut qui consiste dans l'introduction du « mode gouvernemental chinois. » c'est à dire de la démocratie patriarcale du céleste empire. La vie politique des États-Unis est entrée en pleine voie de démoralisation sous les influences européennes, et la forme du gouvernement chinois renferme seule les éléments d'une régénération. Voilà pourquoi le chemin de fer, vers l'Océan Pacifique, a une si grande importance parce qu'il introduira le commerce chinois dans tout le continent américain. Tout ce que l'on dit contre la Chine n'est que calomnie, et une calomnie propagée à dessein comme celles qu'on exprime en Europe contre les États-Unis.

Le lecteur se sent peut-être fatigué du récit de tant de folies; je suis pourtant d'avis que quelquefois la folie est plus instructive que la sagesse. M***, avec son chemin de fer jusqu'à l'Océan Pacifique et sa régénération par la forme gouvernementale chinoise: M. Warder Cresson, avec son royaume de Dieu et son héritage à Jérusalem; les spiritualistes, qui demandent le salut du monde à la force gratuite des esprits fappeurs et gratteurs; les *Vegeliarians*, qui veulent produire un changement essentiel dans la nature de l'homme, tous ces personnages ont des rapports entr'eux et sont l'expression de ce mécontentement que fait naître l'état actuel de la terre, dont on ne se console même plus par l'espérance d'une autre vie, car l'héritage de M. Cresson est prosaïque et enfanté par un esprit réaliste. C'est, contrairement à ce qu'a fait le christianisme, transporter l'autre vie dans celle-ci. C'est le matérialisme transcendantal de l'Amérique septentrionale qui ressort dans tout ceci. Une formidable quantité d'amour-propre américain vient encore s'y ajouter et, chez M***, ce sentiment s'allie au mécontentement général sur la marche des affaires aux États-Unis. Ces diverses causes produisent une certaine espèce de *malcontents* américains assez nombreux et qui ont grossi les rangs des *Know-nothings*. Il y a des caractères qui, en cherchant à créer une nationalité américaine forcée, nous rappellent nos anciens *Deutschkünstler* à la longue chevelure. — Nous autres Allemands, disaient ces derniers, nous sommes le premier peuple du monde; à la vérité notre position actuelle est assez mauvaise, mais nos prédécesseurs, quels hommes c'étaient! Nous autres Américains, disent ceux-ci, nous sommes le premier peuple du monde; à la vérité notre position actuelle est assez mauvaise, mais nos descen-

dants, ce seront des hommes! — Mais comme les orgueilleux fils d'Hermann, fiers de leur ancêtre, voyaient qu'un beau passé ne sert à rien sans un bel avenir et se préparaient, par tous les moyens possibles, à cet avenir, de même, les orgueilleux fils de l'Oncle Sam, fiers de leur avenir, paraissent être de l'avis qu'un bel avenir n'a de valeur que s'il s'appuie sur un beau passé, et ils cherchent, dans ce but, à baser, sur la domination indienne, la certitude d'une ancienne civilisation américaine. *« We want the prestige of antiquity, »* me disait M***, *but we have it! See the indian mounds in our west!* • Le rusé fondateur de la secte des Mormons, en faisant jouer un rôle si important aux Indiens de l'Amérique, dans l'histoire sainte qu'il a inventée, a compté sur cette tendance de l'esprit américain, tendance qui n'est pas particulière aux États-Unis, mais que partagent encore les contrées hispano-américaines. On veut s'émanciper de la tutelle politique, spirituelle et historique de l'Europe, et on s' imagine pouvoir atteindre ce but en niant l'origine, tant physique que morale de l'Amérique. C'est encore pour la même raison que les Mexicains, lorsqu'ils se furent séparés de l'Espagne, prirent le nom de fils de Montezuma-hijos de Montezuma. Combien d'altérations n'a-t-on peut-être pas introduit de cette manière, aux premiers temps du genre humain, dans l'histoire de plus d'un peuple!

Pendant mon séjour à l'Indépendance, il se commit à Weyne City, un meurtre politique. Pareil fait n'a pas grande importance dans cette partie de la terre, mais il mérite d'être raconté au lecteur européen. Il y eut, le 22 juillet, à Weyne City, une assemblée du peuple dans laquelle les candidats aux sièges législatifs de l'État de Missouri prononcèrent des discours. Comme on ne voulait pas laisser

parler le candidat démocratique, celui-ci déclara qu'en tous cas il ferait entendre son discours, qu'il ne conseillait à qui que ce soit de l'interrompre, et qu'il avait assez de pistolets en poche pour leur vingt quatre personnes. Alors prit naissance une dispute entre un parent de cet homme et un autre bourgeois, dispute dans laquelle celui-ci reçut du premier un coup de couteau mortel. L'assassin fut arrêté et conduit à l'Indépendance. Comme il était d'une famille considérée, on le laissa échapper, mais le lendemain on l'arrêta de nouveau, vraisemblablement parce qu'on s'était convaincu entre-temps qu'il valait mieux pour lui affronter les chances d'un procès que de fuir, vu qu'en pareil cas on a rarement une forte peine à attendre.

Cependant nos marchandises étaient arrivées peu à peu, les chariots et tout l'attirail étaient prêts pour le voyage. On engagea donc les charretiers et les muletiers nécessaires. Pour ces derniers, dont la tâche consiste à chasser derrière les chariots les mulets non chargés et de servir d'aide en faisant paître et boire tout le troupeau, et en rattrapant au moyen du lazzo (lazo) les animaux isolés, on choisit des Mexicains qu'on peut toujours trouver ici. Les Américains du nord apprennent rarement à manier le lazzo d'une main sûre et avec adresse, tandis que les Mexicains ne deviennent presque jamais de bons voituriers. Les Allemands, lorsqu'ils se présentaient comme charretiers, étaient toujours renvoyés par M. M. ; ils n'ont pas ordinairement la patience et l'expérience nécessaires dans ces longs et dangereux voyages. Parmi ceux qui ne furent pas admis, se trouvait un jeune homme qui, pour prouver son aptitude à conduire les mulets, dit qu'il avait été chamelier et que, comme tel, il avait fait le voyage par terre de Calcuta à Saint-Peters-

bourg. Il paraissait être juif et originaire des provinces des côtes occidentales de la Russie; il parlait l'allemand pour sa langue maternelle. Un Portugais, qui s'offrait comme roulier, ne trouva également pas grâce devant M. M. Pour la table des autorités de notre caravane, autorités qui se composaient de M. M. et de son épouse, d'un jeune parent que je nommerai Robert, du chef du train et de moi, on prit comme cuisinier, un Lorrain qui se vantait d'avoir été maître coq sur un bateau à vapeur et de pouvoir, outre les mets américains, préparer les boulettes (knodel) bavaroises. Quand, dans la suite, on reconnut qu'il ne possédait réellement que ce dernier art et encore à un degré de perfection très modeste, il s'excusa du mensonge auquel il devait son admission, en disant qu'il n'avait eu qu'à porter du bois à la cuisine du vapeur. C'était pourtant un garçon qui apprenait de bon cœur, et comme je m'étais donné à tâche de faire son éducation culinaire, il nous devint à la fin très utile.

Nos chariots, chargés à Weyne City pendant la première semaine d'août, furent traînés par des attelages de bœufs dans la prairie où nos troupeaux de mulets avaient été en pâturage sous la garde de nos gens mexicains. Le 17 août, je suivis le train avec M. M., son épouse et notre ami Robert; lorsque nous rejoignîmes la caravane, elle venait de franchir la frontière de l'État de Missouri et était entrée dans la contrée qui appartenait encore alors au grand territoire indien, à l'est des États-Unis et qui maintenant est ouverte aux établissements des blancs, sous le nom de territoire du Kansas.

CHAPITRE III.

La caravane, sa disposition et son ordre de marche. — Chariots; chargements; choses nécessaires au voyage. — Commandement et hommes du train. — Anglo-Américains et Mexicains. — Hommes et animaux. — La Nisa et la Laïs. — Respect pour une bête anglo-saxonne. — Critique de l'habitude de jurer et des charretiers anglo-américains. — Aristocrates, misanthropes, parvenus et canaille dans le genre animal. — Le premier attelage; comptage de bêtes de trait sauvages. — Le Corral. — Ordre de voyage; routes de la prairie. — Le camp. Veilles de nuit et galanterie des voisins. — Récréations astronomiques et musicales. — Chances dangereux de la nature sauvage.

Avant d'inviter le lecteur à m'accompagner un esprit dans le long voyage du Missouri à Chihuahua, je dois chercher à lui donner une idée générale de la disposition et de la mise en mouvement d'une caravane dans sa marche à travers les terres sauvages de l'Ouest du continent américain.

Les chariots portent ordinairement un poids de cinq à six mille livres et sont attelés de cinq couples d'animaux, lorsque, comme les nôtres, ils sont traînés par des mulets. Un seul roulier les conduit, tantôt assis sur le limonier, tantôt marchant à leurs côtés. Dans les endroits difficiles, l'un vient au secours de l'autre; quelquefois on doit doubler

les attelages, c'est à dire que les trois ou quatre premiers couples d'un chariot sont attachés, à tour de rôle, au chariot suivant, lorsque le train doit gravir une montagne ou franchir un marnis. On voit alors fréquemment huit à dix hommes occupés à un seul chariot. Comme la caravane doit toujours rester réunie, elle ne peut souvent, en pareilles circonstances, faire que quelques milles anglais par jour. J'aurai à parler plus loin dans un cas qui se présente, où il fallut quatorze jours d'efforts assidus pour faire parcourir, à vingt six chariots, une distance de douze milles anglais. Dans d'autres contrées, la route qui traverse les prairies est si bonne, qu'on peut faire de septante à quatre-vingts milles en vingt-quatre heures lorsque le manque d'eau, comme cela se présente ordinairement dans ces régions, nous forçait à le faire. J'en donnerai aussi des exemples.

Les chariots sont d'une structure extraordinairement solide et il est presque impossible de croire au poids qu'ils peuvent supporter. Ce dont ils souffrent le plus, c'est de la sécheresse de l'air dès qu'on arrive dans les hauts parages de l'est. Il faut alors arroser les roues d'eau aussi souvent qu'on en a l'occasion. Mais, à moins d'un malheur imprévu, un habile voiturier doit pouvoir conduire, sans encombre, son chariot à travers le continent tout entier. Malgré cela une caravane emporte toujours avec elle une immense provision de pièces de rechange pour tout ce qui constitue le matériel du train; ainsi un timon cassé, un essieu, un ressort, un collier hors d'usage, une chaîne brisée, peuvent être remplacés de suite.

On doit aussi emporter des fers pour les mulets qui, cependant, sont généralement assez mal ferrés. Des outils

de charron, des pelles et des pioches pour frayer la route en cas de besoin, des crics, des leviers, des pinces, des haches et des hachettes pour tailler le bois, sont également des ustensiles indispensables.

Les provisions de bouche consistent en farine, lard, fèves sèches, café et sucre. On ne donne pas de liqueurs alcooliques pendant ces voyages si ce n'est dans des circonstances exceptionnelles ou à la suite de grandes privations et lorsque le chef de la caravane se croit obligé d'ouvrir son saint des saints pour donner des forces à ses hommes. Du reste on n'emporte d'eau-de-vie que comme médicament. Le café, au contraire, est un article indispensable: on le boit deux fois par jour en quantités incroyables. L'effet rafraîchissant et fortifiant de cette liqueur est extraordinaire et se produit en tous temps, qu'on ait fait de grands efforts, qu'il fasse chaud ou froid, qu'il pleuve ou que l'air soit sec. Les fèves sèches donnent un aliment supérieur; ce sont les *frigoles* indispensables des Mexicains et de tous les autres hispano-américains; mais tout dépend de l'espèce et de la manière de les préparer. On les cuit à l'eau jusqu'à ce qu'elles se soient amollies et qu'une partie du liquide se soit évaporé. Alors on le jette dans une poêle avec de la graisse et du sel, on les fait griller et le mets le plus savoureux et le plus nourrissant qu'un voyageur affamé puisse désirer est prêt. On sait que ce plat ne manque jamais de paraître sur les tables les plus recherchées du Mexique où il termine toujours le dîner et précède le dîner. Pour développer toutes ses qualités, il faut se servir d'une eau pure et douce. Le jus renferme les parties les plus nourrissantes et, de fait, souvent en revenant au feu du campement, affamé, gelé, épuisé par une veille de nuit, je puisais dans le chaudron

de cette sauce que je buvais avec plaisir et que je trouvais aussi bonne et aussi fortifiante qu'une tasse de bouillon.

On cuit journellement du pain dans le lieu de campement et on le mange d'ordinaire tout chaud. Quant à la table des principaux de notre caravane, au nombre desquels j'avais l'honneur d'être compté, nous emportions avec nous une foule de mets délicats et recherchés. Nous avions des viandes conservées, des légumes fins, tels que des choux-fleurs et des asperges, des huîtres, des homards, des sardines à l'huile, de bons jambons, des pickols, des fruits confits, du thé, du chocolat, du claret et du champagne.

Pour tout dire c'était la présence d'une dame dans la caravane que nous étions redevables de ce luxe de frimfres. Pourtant les maîtres d'un pareil train ont l'habitude d'emporter avec eux quelques-uns de ces articles. On aime surtout les sardines et leur consommation est si grande dans les prairies qu'on n'a qu'à suivre les boîtes de fer blanc vide qui jonchent la terre, pour arriver infailliblement d'Indépendance à Santa-Fé. Il va de soi que la caravane emporte avec elle une provision suffisante d'armes et de munitions. Chaque voiturier doit posséder une arme à feu en bon état, soit carabine, fusil ou mousquet et il doit toujours l'avoir sous la main. Plusieurs ont en outre des pistolets. Moi-même j'étais armé de deux revolvers à six coups, du calibre adopté dans l'armée et d'un fusil double, de sorte que j'avais toujours quatorze coups à ma disposition. M. M. et notre chef de train étaient armés de la même manière.

La caravane emporte aussi avec elle des souliers, des habits, des chapeaux, des couteaux, du tabac et d'autres objets d'un usage journalier. Le propriétaire, ou bien le

chef du train se charge, déjà le plus souvent au point de départ, de la fourniture des articles que les gens emploient pour leur équipement; aussi ouvre-t-on à chaque roulier ou muletier un certain crédit sur son salaire futur. On élève alors beaucoup les prix, et non sans raison, car ce système entraîne des pertes inévitables. Comme la plus grande partie de ces objets est consommée pendant la route et que le salaire d'un homme n'est que de 12 à 20 dollars par mois, il ne lui reste ordinairement lorsqu'il est arrivé au but, que les moyens de mener joyeuse vie pendant quelques jours, ainsi qu'un matelot qui débarque au port; après quoi il doit chercher un nouveau service, soit pour retourner par la même route, soit pour en suivre une autre qui le conduise plus loin. C'est ainsi que sur les chemins des prairies et dans les places extrêmes d'expédition et de commerce, il se trouve une population particulière de charretiers et de muletiers, population qu'on ne peut comparer qu'aux matelots en pleine mer et dans les ports. Celui qui circule dans ces régions, rencontre toujours, de temps en temps, les mêmes individus, errant dans les environs, comme les matelots sans engagement, errant dans les environs d'un port; il les reconcontre, dis-je, tantôt à Indépendance, tantôt à Westport sur le Missouri, à Santa-Fé, à El Paso sur le Rio Grande, à Chihuahua dans le Mexique septentrional, à San Antonio dans le Texas, à Los Angeles en Californie ou dans la ville des Mormons sur le grand lac Salé.

Celui qui donne les ordres dans une caravane, c'est le chef du train (*wagon master*, appelé par les Mexicains *major domo*). Le propriétaire, lorsqu'il n'a pas lui-même le commandement entre les mains et qu'il accompagne la car-

vane, se comporte à l'égard du chef de train comme un subordonné à l'égard du capitaine de vaisseau. Il en était ainsi dans notre convoi : quelque peu satisfait que fut M. M. de son chef de train, il se refusait pourtant à un complètement décisif dans le commandement. Amex souvent, au contraire, ce dernier cherchait à le charger de la responsabilité d'une décision. Cet homme était Anglo-Américain de naissance, mais je n'ai jamais vu personne de plus nonchalant ni de plus mou; cependant il avait déjà plusieurs fois fait le voyage. La nuit, lorsque nous souffrions du froid, on le voyait se glisser le matin, tout transi, de ses huit ou dix couvertures de laine, tandis qu'une seule paire nous suffisait et il fallait le réveiller au moins trois fois avant de le décider à se lever pour une veille. Il existe pourtant un préjugé général qui fait regarder l'Anglo-Américain comme seul capable d'être chef de train. Ce qu'il y a de vrai c'est que, lorsque les gens de la caravane sont Anglo-Américains, un chef de train d'une autre nation trouvera difficilement à les diriger; mais si les hommes sont Mexicains, un Allemand, versé dans la langue et expert dans l'art de conduire les chariots, remplira parfaitement ces fonctions. Lorsqu'on a des Anglo-Américains mêlés à des Mexicains, les rixes sont fréquentes; ces derniers échapperont rarement à un mauvais traitement de la part des premiers. Il est très difficile d'extirper chez les Américains la croyance une fois reçue, qu'un homme d'un trint plus toncé puisse avoir les mêmes droits qu'eux. • *Shoot him! hang him! whip him!* • Tire sur lui! pend-le! donne-lui le fouet! Voilà les exclamations qui, à chaque petite faute d'un Mexicain, sortent de la bouche de ses camarades Anglo-Américains. • *I never killed a white man*, • je n'ai jamais tué d'homme blanc,

telle est l'excuse de ces derniers lorsqu'on les accuse d'un meurtre. Pourtant ces préventions de race se trouvent souvent mitigées et font place à un sentiment plus humain, chez les Anglo-Américains qui ont longtemps vécu à Mexico et cette transition est le fruit ordinaire du commerce avec des femmes mexicaines. Ainsi les mauvaises mœurs même des places frontières mexicaines ont une influence humanisante. On voit ici de quelle manière la civilisation de l'espèce humaine suit ses voies merveilleuses!

Pour ce qui concerne le roulage, on doit donner, sans restriction, la préférence aux Anglo-Américains, tandis que les Mexicains sont les seuls gens à employer comme mulâtiers (*muleteros*). Les fonctions de ces derniers consistent à conduire les animaux de rechange, à prendre au lozzo les bêtes de trait qu'on doit atteler, etc. On prend des Irlandais, quelquefois des Écossais et des Anglais pour remplacer les Anglo-Américains; parfois aussi des Allemands qui ont avec les Mexicains des rapports assez amiables. Les Allemands ont, comme charretiers, le défaut de manquer de sang-froid, de s'irriter et de devenir, dans les fatigues et les privations, d'une humeur massacrante, dont l'expression retombe souvent sur les bêtes de somme. Ces faiblesses se présentent rarement chez l'Anglo-Américain qui, d'ordinaire, reste calme dans ses accès de violence et méprise les plaintes, les cris et l'emportement de l'Allemand. A l'heure du danger, le Mexicain ne fait preuve que du courage passif du fatalisme quoique, souvent, ce peuple ait donné des exemples d'un courage héroïque, mais il souffre avec indifférence, souvent même avec sérénité, des fatigues de ses privations portées à un degré incroyable. J'ai souvent vu nos Mexicains, affamés et mouillés jusqu'aux os, couchés dans

la boue sous le chariot, faire passer le temps en causant gaiement et en chantant. Ils sont cruels envers les bêtes de somme et de trait, en leur ordonnant souvent l'impossible; mais ils comprennent leur caractère, particulièrement celui du mulet et ils obtiennent souvent par la ruse et les caresses, ce qu'un Anglo-Américain, essaye en vain d'atteindre par la violence. Pendant que le dernier se tourmente inutilement et qu'il ne peut parvenir à mettre le mors à un mulet revêché, le Mexicain le regarde avec pitié et mépris : « *Estos hombres son barbaros, no saben nada!* » Ces hommes sont des barbares qui ne savent rien faire, me disait un Mexicain en pareille circonstance. Nous avions un petit mulet, plein de feu, qui devint plus tard l'idole de tout l'équipage et reçut le nom enlin de *la nina*, l'enfant. Cette bête avait résisté à toutes les tentatives qu'un grand et robuste Kentuckien faisait pour le dompter. Pedro ne put regarder plus longtemps ce manège. « Laisse-moi faire! » dit-il à l'autre, en lui arrachant de la main le bout de la corde dont le nœud entourait le cou de l'animal. Il laissa quelques secondes de repos à la créature tremblante et toute surexcitée. Puis il s'en approcha lentement et doucement, lui passa la main sur le dos, le gratta au cou, derrière les oreilles, et l'apaisa avec des paroles douces et caressantes. « *O nina — o mullita — mullita bonita.* » O mon enfant — mon petit mulet — mon mulet chéri, lui disait-il avec une douce inflexion de voix. En même temps il tirait doucement la bride par dessus la tête, et lui mettait, sans difficulté, le mors à la bouche. Je me souviens d'un autre mulet que son maître, un charretier mexicain, avait baptisé du nom classique de *Luis*. La *Luis* était en aussi grande faveur auprès de l'ami Léandre que la *Nina* auprès de l'ami Pedro. Une

fois pourtant, je le vis dans une colère indescriptible contre l'animal. Tremblant de fureur, il le menaçait du gros bout du manche de son fouet. « *O si fueras mejicana!* » O si tu étais seulement un animal mexicain, murmurait-il à demi-voix entre ses dents, en laissant retomber le bras. Il n'osait pas, le Mexicain, s'attaquer à une bête anglo-saxonne. Du même que les charretiers et muletiers mexicains se distinguent des Anglo-Américains par la patience, le contentement et la bonne humeur, de même ils s'en distinguent à un degré très marqué, par des mœurs meilleures. Ils ne jurent point, car la répétition continuelle d'un mot inconvenant de la langue espagnole, ne peut pas être comparée à l'incroyable répertoire de jurons des charretiers anglo-américains.

Un Allemand est généralement trop raisonnable pour ne voir dans un juron qu'une grossièreté sans importance. Ce n'est ni la religion, ni la morale mais l'éducation et le bon goût qui défendent les jurons à des hommes éclairés. Pour admettre que ce soit un péché, il faut avant prouver qu'un juron a un sens et peut produire des effets quelconques. En Amérique, et même en Angleterre, il y a des gens qui sont de cet avis. On trouve probablement à peine un homme en Allemagne qui attache plus d'importance à — que le diable l'emporte — qu'à ce vœu, « qu'une souris te morde, » et, dans ce cas, je suis du même avis qu'un Allemand. J'ai la conviction de nuire aussi peu à mon cheval en jurant contre lui que de lui être peu utile en le bénissant. Je dois pourtant avouer que je ressentais souvent un frisson parcourir mon corps lorsque, à un endroit difficile de la route, alors que nos chariots restaient sans avancer, lorsque, dis-je, j'entendais, au milieu du fracas de vingt ou de trente fouets américains, les jurons suivants reachérir les uns sur les

autres, en sortant de la bouche de vingt ou de trente charretiers américains : *God damn you ! what are you doing ? — God damn your soul ! — what are you about ? — God damn your old soul ! — God damn your heart ! — God damn your old heart ! — God damn your old crazy heart ! — God damn your old crazy soul to hell !* — Bien que les pauvres bêtes doivent avoir assez d'intelligence pour savoir que, ne participant pas au péché mortel elles n'ont pas d'enfer à craindre, elles font néanmoins une mine si pitoyable et si désespérée qu'elle attendrirait le cœur le plus dur, sauf celui d'un charretier américain. Je demandai à un de nos Mexicains qui était tout fier d'avoir appris assez d'anglais pour pouvoir lancer un de ces jurons avec une prononciation parfaite, s'il savait ce qu'il disait. « Non, monsieur, me répondit-il, así dicen los Americanos, » ainsi disent les Américains. Je lui traduisais alors ces paroles : « *Jesu Christo !* s'écria-t-il en faisant le signe de la croix, je ne savais pas cela. » Depuis je ne l'ai plus jamais entendu répéter ces mots.

Qu'il me soit permis maintenant de passer des charretiers et des muletiers aux mulets qui sont, dans beaucoup de cas, plus intéressants que les premiers. Le caractère de ces animaux remarquables offre un vaste champ aux observations du psychologue : je ne me sers de cette expression ni légèrement, ni ironiquement. De même que l'homme a une âme, de même les animaux en ont une et on ne peut, je crois, l'étudier nulle part avec plus d'intérêt que chez le mulet.

L'un des traits les plus saillants du caractère du mulet, c'est son aversion pour l'âne et son orgueil chaque fois qu'il est mis en rapport avec le cheval, sentiments que l'âne lui

rend avec vivacité et le cheval avec indifférence. Il arrive parfois qu'un âne, poussé par la vanité particulière à sa race, se fourvoie dans un troupeau de mulets : il est alors fort probable que ses orgueilleux cousins le rendront loiteux s'ils ne le tuent point. Un cheval, au contraire, obtient dans un troupeau de mulets la place d'honneur. Les mulets se pressent autour de lui, suivent ses mouvements et rivalisent d'empressement à se trouver le plus près possible de leur parent de haut parage. On utilise cette particularité de caractère pour tenir rassemblés les troupeaux de mulets en marche ou dans les pâturages : on place auprès d'eux une jument qui est appelée la jument à clochette — *the bell mare* — parce qu'elle porte une clochette et pas les Mexicains — *la yegua usadre* — la jument-mère. Comme un homme conduit, nuit et jour, cet animal par la bride, on est maître en même temps de tout le troupeau qui ne s'éloigne pas de cette reine. C'est pourquoi il est très difficile de diviser le troupeau ou d'en séparer des animaux isolés. L'homme qui conduit la jument à l'ordre, en cas d'une attaque des Indiens, se élance sur le dos de la bête et de fuir vers le lieu de campement des chariots ; le troupeau l'y suivra inmanquablement. Si même les Indiens parvenaient à détacher du troupeau un certain nombre d'animaux, il leur serait très difficile de les faire avancer. A chaque instant ils voudront rebrousser chemin et l'on aura ainsi la possibilité de rattraper les voleurs et de leur enlever de nouveau les animaux. S'il y a plusieurs chevaux dans un troupeau, il est à craindre qu'il ne se divise ; aussi, dans des trains semblables, on ne laisse pas les chevaux de selle sans harnais et on les tient toujours attachés à la longe. Les chevaux, bien qu'ils restent en troupeau avec des animaux de leur espèce, gardent trop

bien leur supériorité et leur indépendance vis-à-vis des mulets, pour rester longtemps en leur compagnie.

Un grand troupeau de mulets contient aussi, ordinairement, quelqu'individu ultra-démocratique qui en est arrivé au sentiment de la dignité naturelle des animaux et de leurs droits de naissance et qui fait preuve en conséquence d'une certaine individualité. De pareils mulets, lorsqu'ils ont la conscience de n'appartenir que pour moitié à la race des ânes et de leur être beaucoup supérieurs, ne sont plus à employer. Leur élévation morale a eu pour effet de développer une propriété aux dépens de l'autre. Nous avions un mulet blanc qui se détachait régulièrement du troupeau lorsqu'on attelait. Lorsqu'on menait le troupeau, hors du pâturage, au lieu du campement des chariots, où on s'emparait des animaux au moyen du lasso le mulet blanc avançait jusque près de l'entrée, mais arrivé là, il faisait subitement un bond de côté, fuyait à une distance d'environ un demi-mille d'où il observait le camp avec une attention soutenue jusqu'à ce que le train se mit en marche; alors il venait, d'un air naïf, se placer au milieu des animaux de relais. De temps à autre, pour le dompter, on le faisait poursuivre par deux Mexicains montés sur des chevaux rapides et on le condamnait à rester toute une journée sous le harnais. Mais la perte de temps et la fatigue des chevaux de selle étaient si grandes que le lendemain matin on se départissait de nouveau de cette rigueur. L'animal obtint ainsi que sa volonté fut faite et pendant que ses confrères devaient faire un rude travail, il fit, lui, un voyage d'agrément au Missouri à Chilchukun.

Un homme instruit de Mexico me raconte le pendant de ce fait : Il y avait, dans un couvent, six mulets dont cha-

cun était, tour à tour, employé pendant un jour de la semaine, à un certain travail. Un de ces animaux connaissait son jour et il s'efforçait régulièrement, le matin de ce jour, de tenir fermée la porte de la cour en s'appuyant contre elle de tout son arrière-train, afin que le domestique ne pût pas entrer pour le conduire au travail.

Il est presque impossible de décrire le spectacle que présentent quelques centaines de mulets, attelés pour la première fois après avoir, jusque-là, erré à l'état sauvage et n'avoir jamais senti de mors dans la bouche, ni de harnais sur le dos. Les chariots sont disposés de façon à former à peu près les trois quarts d'un cercle, tandis que le dernier quart reste ouvert pour servir d'entrée à l'intérieur de ce camp de chariots. Les espaces intermédiaires sont fermés par des cordes qui s'étendent d'une roue à l'autre. On fait pénétrer dans l'intérieur le troupeau de mulets puis on barre, à l'aide de cordes, la grande entrée elle-même et on y poste une couple d'hommes armés de fouets pour repousser les animaux qui tenteraient de sauter par dessus la corde ou de se glisser par dessous. Les Mexicains appellent *corral* ces camps de chariots qui servent aussi bien à prendre les animaux qu'à se préserver des Indiens. Ce mot de *corral*, dont les Anglo-Américains ont fait *carrel*, désigne généralement une cour ou un espace clos dans lequel on tient des bestiaux.

Qu'on se figure maintenant deux à trois cents mulets, pressés dans cet espace et au milieu d'eux dix à quinze hommes s'efforçant de jeter le lasso sur chaque animal après l'autre, de lui mettre le mors et de le conduire à l'extérieur, à sa place devant le chariot, où il doit être harnaché et attelé. Dans une caravane de vingt à trente chariots, le

soin de se rendre maître des animaux prend la plus grande partie de la journée, de sorte qu'il reste peu de temps pour la marche. Les mulets connaissent bien le dangereux lazzo et éberchent de toutes les façons possible à lui échapper. Le troupeau, en masse compacte, se porte d'un côté du corral à l'autre, les têtes tournées vers l'intérieur du groupe et enclenchées aussi bien que possible. Des animaux isolés fourrent leur tête sous un chariot ou entre les roues, de manière que le lazzo, dans son vol, ne puisse atteindre son vrai but. D'autres sont plus raffinés. Ils restent là, debout, immobiles et paraissant tendre patiemment la nuque au lazzo. L'œil seulement, regardant d'un air hypocritement résigné mais en même temps ardemment fixé sur l'homme armé du lazzo, laisse soupçonner quelque mauvais tour. Le Mexicain fait tourner son lazzo au dessus de la tête; le lazzo va s'abattre, en sifflant, sur son but avec autant de précision que la flèche décochée de l'arc; l'animal reste comme cloué à sa place, mais un petit mouvement de côté de sa tête fait frapper le lazzo à faux.

Il arrive un moment pourtant où ces stratagèmes ne peuvent plus les sauver et où chaque animal après l'autre sent le lazzo entourer son cou. Quelle frénésie ne déploie-t-il pas alors en entraînant, d'une extrémité du corral à l'autre, l'homme qui tient le bout de la longe. Un second et un troisième muletier viennent au secours de celui-ci; on entend le râle de l'animal étranglé par le lazzo, dominant tout le tumulte de cette scène sauvage. Enfin on réussit à passer la longe entre les rais d'une roue et à amener l'animal de plus en plus près du chariot; lorsqu'il se trouve tout contre, on lui tourne la corde autour du corps et on la fait passer de nouveau par les rais, de façon qu'il se trouve pris

dans un nœud. On essaie alors de lui entrer de force le mors dans la bouche; on croit déjà avoir réussi, mais la bête dans son désespoir, met en œuvre ses dernières forces; elle se jette à terre, se roule, se débarrasse les jambes du nœud, se relève d'un bond, force ses dompteurs à lâcher la longe et, la corde toujours serrée autour du cou, disparaît au plus profond du troupeau. Puis la chasse recommence, jusqu'à ce que l'animal, à moitié étranglé, soit vaincu et qu'il ait le mors dans la bouche et une corde passée autour des naseaux. On le conduit hors du corral, devant le chariot où l'on tente, malgré ses efforts les plus violents, de le harnacher et de l'atteler. On peut se faire une idée du trouble et du désordre qui accompagnent ces scènes quand on songe qu'elles se reproduisent sur tous les points du corral à la fois, que dix animaux doivent être attelés à chaque chariot et qu'il y a vingt ou trente chariots à atteler. Arrivés devant les chariots, les animaux s'empêtrant dans les cuirs et dans les chaînes de leur harnachement; ils se jettent à terre, trépiguent en désespérés, ruent, parviennent quelquefois à rompre leurs liens et s'enfuient avec une partie de l'attirail, entraînant à leur poursuite des Mexicains montés sur les meilleurs coureurs de la caravane. La chasse va par monts et par vaux; le mulet, dont la course est activée par les coups des chaînes qui lui battent les flancs, fuit comme un possédé jusqu'à ce qu'il ait de nouveau le lazzo autour du cou et qu'il soit ramené et attelé.

Les chariots ont-ils enfin leur attelage complet, on ouvre le corral, on laisse sortir, avec la jument à clochette, les animaux de relais et le train va se mettre en marche. Mais c'est la première fois que les animaux doivent tirer un cha-

riot ; pour la première fois ils sentent la bride et le fouet du charretier qui prend place sur le limonnier.

Nouveau désordre ! Ici, il est impossible de mettre l'attelage en mouvement, là, un autre cherche à s'enfuir avec son chariot ; ici, une couple de bêtes fait des efforts incroyables en avant tandis que l'autre tire en arrière ; là, les deux premiers animaux tournent net, entraînent les autres et menacent de briser le timon ; là, tombe un mulet, ici, se casse une chaîne. Au milieu de tout ce tumulte, les fouets claquent, les charretiers crient et jurent. Enfin un attelage parvient à marcher régulièrement, mais tout à coup il sort de la route, tire le chariot dans un marais où l'embarrasse dans des arbres. Il faut raccommoder le harnachement déchiré, traîner le chariot hors du marais, abattre l'arbre qui se trouve sur la voie. Avant que tous ces travaux soient terminés, un autre chariot se trouve en pareille situation et ainsi se passe la journée dans la plus grande surexcitation et la fatigue la plus pénible pour les hommes et les animaux ; puis le soir, à une distance de mille pas à peine du point de départ, on forme un nouveau corral, on dételle les animaux et on les conduit à l'abreuvoir et dans les pâturages. Les gens du train allument des feux et s'approprient à satisfaire leur faim et leur soif. Le lendemain les choses se passent un peu mieux. Chez plusieurs animaux la nature récalcitrante est déjà brisée ; les gens ont aussi appris à connaître le caractère de plusieurs d'entre eux ; trois ou quatre heures suffisent pour atteler et le train parvient à avancer de quelques milles. En tout temps cependant il faut une heure et demie pour atteler vingt ou trente chariots. Les voitures ont leur rang déterminé dans le camp comme dans la marche ; aucune n'ose dépasser l'autre et les premières ont

l'ordre d'attendre les dernières. Le danger d'une attaque des Indiens force le train à rester aussi serré que possible en marche : aussi marche-t-on quelquefois sur une double file et une grande partie de la route de Santa-Pé a une quadruple ornière. Je dois observer à cette occasion que les routes des prairies sont bien marquées par la circulation des voitures et que ce serait une erreur de croire qu'on va droit à travers les prairies sans trouver de trace de chemin. Un conducteur de caravane, entreprenant, cherche parfois, à la vérité, un nouveau chemin pour couper au court, pour arriver à un endroit où il y a de l'eau ou pour tourner une hauteur, mais alors il doit lui-même frayer la voie. Les ornières d'un chariot sont encore visibles après plusieurs années dans les prairies parce qu'une végétation toute différente se développe le long de ces ornières et souvent on reconnaît la route qu'a suivie un chariot plusieurs années auparavant, à une ligne de hauts tournecols qui s'étend d'un bout à l'autre de la surface des herbes.

Ordinairement on part de grand matin et on marche jusqu'à onze heures, puis on se repose, on fait la cuisine, on mange, on mène le troupeau paître et boire. L'après-midi on parcourt une nouvelle étendue de chemin, on pose le camp de nuit, avant la chute du jour s'il est possible et on conduit le troupeau boire et paître pendant toute la nuit. Dans le choix d'un emplacement, on doit tenir compte de la qualité des herbes qui sont de valeur très différente comme fourrage, de la quantité d'eau et de la facilité de s'en procurer ; des accidents de terrain de nature à rendre plus aisés l'établissement et le départ ainsi que la défense contre les attaques des Indiens. Le chef du train fait des reconnaissances dans ce but, mission qui n'est pas toujours

sans danger. Assez souvent on change l'ordre de la marche, on voyage la nuit et on se repose le jour.

Aussitôt qu'on a dételé, la première garde doit occuper ses postes; les autres hommes allument les feux de campement, préparent les repas, mangent, fument, bavardent et se livrent au repos jusqu'à ce que leur tour de garde soit venu. Pour plus de facilité les gens sont répartis dans des corps dont chacun a son chef et qui se relèvent toutes les deux heures. Sous la garde de ces hommes bien armés, les animaux restent toute la nuit au pâturage. On a l'habitude de chasser le troupeau dans le corral, quelques instants avant le point du jour parce que c'est ce moment que les Indiens choisissent de préférence.

Est-il besoin de dire qu'il n'y a, pendant la nuit, d'autre couche que le sol sur lequel on étend une couverture de laine ou une peau? La selle sert d'oreiller et quelques couvertures donnent au corps la chaleur nécessaire. Le fusil est placé sous les couvertures, c'est le fidèle compagnon du voyageur. Si le sol est sec et pas trop inégal, qu'il ne pleut pas ou qu'il ne neige point, on s'accoutume bientôt à trouver une pareille couche très convenable. Pendant la pluie on cherche un abri sous un chariot et, lorsqu'on a la main heureuse, on ne s'étend ni dans une flaque d'eau, ni dans un ruisseau. Les chariots sont pourvus d'une double couverture de toile à voile qui est assez longue du devant pour pouvoir être tirée jusqu'à l'extrémité du timon; elle forme alors un toit sous lequel le harnachement, placé sur le timon, peut être tenu à sec; c'est ordinairement là aussi que se trouve la couche du charretier.

Pour ce qui concerne mes propres aises, je dois avouer que nous étions pourvus d'une tente que nous employâmes,

Robert et moi, pendant les premières nuits. Mais comme la difficulté de la dresser et de la plier me paraissait un très grand embarras et que d'ailleurs elle ne nous donnait son abri que lorsque nous en avions le moins besoin, c'est à dire qu'en cas de mauvais temps elle était régulièrement renversée par le vent, je cessai de m'en servir. Notre caravane avait aussi avec elle deux voitures de voyage qui se fermaient complètement et dont les sièges pouvaient se convertir en lit; la moitié de l'une d'elles était à ma disposition et j'avais ainsi le précieux privilège de voyager tantôt à cheval, tantôt en voiture. Toutefois, comme couche de nuit, je préférerais le sol, sous la voûte étoilée, parce qu'il m'était désagréable de ne pouvoir, à toute heure, voir ce qui passait autour de moi. Je dormais sur une peau de bœuf et enveloppé de quelques couvertures de laine. Pendant tout le voyage, je n'étais jamais mes habits pour me livrer au sommeil et sur les cent et cinq nuits que je passai sur la route de Chikuhuan, je ne me débarrassai que trois ou quatre fois de mes souliers.

Les veilles sont d'ailleurs la partie la plus pénible d'un pareil voyage, surtout après des marches forcées, telles qu'en nécessite quelquefois le manque d'eau. Même le danger perpétuel d'être surpris et scalpé par un Indien, n'a pas pu, parfois, en pareilles circonstances, m'empêcher de dormir debout. Cependant je dois dire, que pendant toute la durée du voyage, je n'ai négligé que deux ou trois fois mon service de veilles. Sur la haute plaine de New-Mexico, à plus de cinq à sept mille pieds au dessus du niveau de la mer, aux mois d'octobre et de novembre, un froid intense augmente encore ce qu'il y a de peu agréable dans ce service nocturne et militaire de gardeur de troupeaux. Aucun

homme, voyageant avec une semblable caravane, n'en est excepté à moins que, comme M. M., il ne se trouve en compagnie de sa femme. Dans les États-Unis, une partie des prévenances qu'on a pour les dames, s'étendent à leur mari ou à leurs cavaliers, aussi la galanterie des charretiers a-t-elle introduit, sur les routes des prairies, la tendre coutume qui dispense un homme, voyageant avec son épouse, de la garde des troupeaux et du service de nuit. En raison de cet usage, M. M. se trouvait dans une position digne d'envie et, chaque fois que j'étais de garde, je ne pouvais m'empêcher de comparer ma position à la sienne et l'air de Leporello « Point de repos, jour et nuit! » ne cessait de résonner à mon oreille.

La suite si peu rapide du temps, pendant les gardes, révélait ordinairement en moi toutes sortes de souvenirs musicaux qui s'étaient gravés dans ma mémoire pendant ce long espace qui sépare mon enfance de mon départ d'Europe. En commençant par « Charmante lune, tu marches si lentement! » et en finissant par « Schleswig Holstein, proche parent! » j'arrivais à remplir exactement les deux heures de mon service. Mes chants allaient frapper l'écho des loups de la prairie et leurs hurlements et leurs sourds grognements duraient jusqu'à l'aube.

Ces délassements musicaux étaient, à la vérité, contraires au règlement et, dans les endroits particulièrement dangereux, je devais m'en priver. J'avais alors recours à l'astrométrie et je fus bientôt en état de connaître par les étoiles, la marche de mon temps de garde à une dizaine de minutes près et à trouver mon chemin jusqu'au camp, souvent éloigné d'une lieue du troupeau, par la prairie ou par un chaparral mexicain. A tout prendre, elle a bien des charmes

cette vie rude et dure, dans un voyage à travers des contrées sauvages; ses attraits peuvent prendre une grande puissance sur le cœur. En ce moment encore où j'écris ces lignes, je ne sais, en vérité, s'ils ne sont pas plus grands que ceux de la civilisation. Dans tous les cas, l'esprit délivré de tout souci, j'ai passé dans ces voyages quelques-unes des heures les plus heureuses de ma vie. L'homme qui en a l'expérience devrait prévenir l'homme civilisé des délices de l'existence dans les pays sauvages et celui que le sort a favorisé du double bonheur de jouir des deux, gardera son cœur partagé tant qu'il vivra.

CHAPITRE IV.

Départ d'Indépendance. — La haie de la prairie. — Commencement du voyage de la caravane. — Signaux indiens. — Loups et Indiens. — Désagréable nuit de nuit. — Perches dorées et coilleis. — Voyage au clair de la lune. — Isolement dans la prairie. — Races de chiens et d'hommes. — Observations Géologiques. — Terrasses de la prairie; changement de la nature. — Conseil Grou. — Yerba lora. — Changement des routes. — Poussiers. — Lits profondément creusés des petits boyaux de la prairie. — Manque de perspective et illusions d'optique. — Aspect remarquable du pays. — Humidité partielle du sable. — Chasse au buffle. — Les narmones de la prairie et leurs villages. — Leur association avec les laboux et les serpents à sonnettes. — Mêmes particularités chez les Indiens californiens. — Notices météorologiques.

Comme je l'ai dit déjà, je quittai Indépendance, le 17 août, en compagnie de M. et de M^{me} M. et de notre ami Robert, M. et de M^{me} M. en voiture, Robert et moi à cheval. Après quelques heures de marche, nous avions laissé derrière nous les forêts et les terres cultivées, avec les dernières habitations humaines et nous nous trouvâmes au bord de la grande steppe d'herbe qui d'ici, s'étend à l'est sur la majeure partie du continent américain septentrional et qui s'avance même parfois jusque sur la côte de l'Océan Pacifique.

Pour donner une idée exacte de cette contrée-frontière,

située entre deux grandes régions physico-géographique, il faut dire que depuis le Missouri, la prairie se trouve sur la hauteur, tandis que la forêt, qui couvre les coteaux de la vallée, cesse là où la hauteur prend décidément le caractère d'une plaine close; elle ne s'élève au dessus de la steppe d'herbe, qu'en suivant de petites vallées et des ravines escarpées et en formant ainsi de part et d'autre des langues et des lignes de feuillage.

La végétation de cette contrée-frontière produit une impression très agréable. De lourdes gerbes de blé étaient alors couchées dans les champs et le vert sombre des pièces de maïs prouvaient à l'évidence la fécondité du sol. Les prairies étaient couvertes d'une herbe luxuriante et les fleurs rouges écarlate des *Asclepias*, de blanches *Oenothera*, des tournesols paraient le premier plan du paysage des plus éclatantes couleurs.

Après avoir campé pendant la nuit, nous regagnâmes vers le matin la caravane par un temps magnifique, et nous continuâmes aussitôt notre voyage. Un ciel splendide s'étendait mollement sur la verte prairie qui se déroulait à nos yeux, entrecoupée de bois et de bosquets et semblable à un parc. Sur une petite élévation, à proximité de la route, s'élevaient trois pyramides, formées de pierres grossièrement jetées les unes sur les autres; la plus élevée peut avoir de cinq à six mètres de haut. Quant à leur origine je n'ai rien pu apprendre qui y ait trait. Plus tard encore, dans la prairie, et toujours sur des hauteurs, j'ai de nouveau rencontré de ces monceaux de pierres, tout aussi grossiers. Quelquefois je trouvais des branches vertes enfoncées entre les pierres. Ce qui me fit supposer que c'étaient des points où les Indiens étaient convenus de se transmettre des nou-

velles au moyen de certains signes. La plus grande partie de la journée, je galopai à quelque distance en avant du train. La chasse aux coqs de la prairie qui commençaient à se montrer et l'examen d'une foule de plantes nouvelles pour moi, m'occupèrent jusqu'au moment où nous eûmes atteint le lieu du campement appelé par les voyageurs qui parcourent cette route. — *Lone elm tree*, l'orme solitaire. Il y avait en effet un arbre de cette espèce en cet endroit, mais des charretiers qui passaient, avaient sans doute préféré savourer une tasse de café chaud, que de voir un arbre s'élever au milieu de la prairie, et ils l'avaient abattu peu de temps avant notre passage. Comme cet acte de vandalisme était commis, nous ne fîmes pas fichés de trouver au moins quelques morceaux de bois pour alimenter nos feux de campement.

Notre route nous conduisait insensiblement vers la ligne de hauteurs qui sépare le fleuve du Kansas de celui des Osages, et de cette élévation nous découvrions les plus beaux points de vue de la campagne voisine. Dans les régions moins élevées se trouvent, vers le sud, des vallées au terrain plat dès l'abord et qui, vers le nord, présentent des crêtes escarpées et sans transition. Au loin et dans les deux directions, on voyait s'étendre des lignes d'arbres le long des ruisseaux qui serpentent profondément à travers les prairies marécageuses.

Nous rencontrâmes au Rock Creek une compagnie de misérables Indiens de très mauvaise mine, armés de lances et de tomahawk. Le lendemain matin, nous les vîmes d'un côté de notre camp, tandis que de l'autre stationnait une bande de loups, et tous ils attendaient notre départ pour mettre à profit, chacun à sa manière, les restes des repas et

les objets oubliés. Cette scène se termina par un repas, un vrai festin de sauvages, tel qu'on en décrit dans les romans sur la prairie.

Pendant une des nuits suivantes, un orage épouvantable éclata sur notre camp. Je me trouvais sous la tente avec deux compagnons de route lorsque le vent la renversa sur nous. Nous la dressâmes de nouveau, mais quelques minutes après, elle était de nouveau par terre. La pluie tombait à verse et nous n'avions pas d'abri. Que faire d'autre que de rester tranquillement couchés? La toile froide et mouillée de la tente s'appliquait sur ma figure et bientôt je me trouvai inondé. Je glissai ma tête sous la couverture et je parvins enfin à m'endormir dans cette position.

Quelques jours après, nous campions sur les bords du Fish-Creek, qui porte bien son nom. Nous primes à la ligne une quantité de petites perches qui brillaient des couleurs les plus splendides et pendant que les poissons dorés resplendissaient au bout de mon hameçon, des colibris non moins brillants bourdonnaient autour de moi.

A partir de ce point, nous voyageâmes de nouveau au clair de la lune. C'était un spectacle qui s'harmonisait bien avec la contrée, que celui de cette longue file de chariots avec leurs toiles blanches s'avancant au silence et projetant de grandes ombres, également distancées. Le tintement de la jument à clochette venait parfois rompre le silence du troupeau qui suivait le train et se confondait avec le chant plaintif d'un de nos Mexicains. Plus tard, dans des marches nocturnes au Mexique, j'entendis de nouveau ce chant qui ne peut avoir qu'une origine indienne. Peut-être que des prisonniers de guerre aztèques ont psalmodié pareil chant de mort avant d'être sacrifié au grand Huizilopochtli et un

compositeur d'opéra pourrait très heureusement adopter ce motif à un rôle semblable. L'air commence par un cri d'angoisse très élevé et longtemps soutenu; vers la fin, il se change en quelques modulations plaintives, il exprime plutôt une douleur physique qu'une douleur morale. J'avais d'abord confondu ce chant avec le hurlement des loups.

Pendant que nous voyageions de jour pour arriver le soir à Council Grove, je m'aperçus que j'avais oublié les clefs de mes malles dont je m'étais encore servi le soir précédent, au campement. Je fus donc obligé de faire douze ou quinze milles pour retourner à cet endroit où la première chose que j'aperçus fut mon trousseau de clefs qui brillait sur l'herbe à la place où je l'avais laissé. Avant que le lieu du campement de nuit ait été choisi, j'avais regagné notre train. En traversant à cheval ces grandes solitudes de la prairie, pleines d'ombre et de silence, je ressentis une impression d'isolement analogue à celle qu'on éprouve sur le sommet d'un pic des Alpes. J'étais plongé dans mes pensées lorsque dans le lointain, je vis venir à moi quelques Indiens à cheval qui, tout à coup disparurent, comme engloutis dans le sol. J'étais bien armé et je continuai mon chemin sans autre précaution que de me détourner un peu dans ma route, du point où j'avais vu disparaître les Indiens. Je m'avancerais paisiblement lorsque je les vis reparaitre tout proches de moi. Ils avaient probablement été enclavés par un de ces nombreux plis de terrain que les herbes de la prairie empêchent de reconnaître à distance. C'étaient, comme je le vis alors, deux hommes et une femme. Ils avaient avec eux un chien; cet animal, furieux, s'élança vers moi et me mordit les talons; ils ne le rappelèrent que lorsque je dirigeai mon fusil contre lui.

Le chien de l'Indien est, comme son maître, l'ennemi de l'homme blanc dont le chien, par contre, lui témoigne la même haine. Nous avions, dans notre caravane, un grand chien qu'il n'était plus possible de retenir lorsqu'il voyait un Indien : aussitôt il lui sautait à la gorge. Il montrait le même sentiment de haine envers les Mexicains à teint foncé, de la classe inférieure du peuple, tandis qu'il était tout à fait inoffensif pour les hommes de la race blanche. Les chevaux et les mulets craignent les Indiens aussi longtemps qu'ils n'y sont pas habitués, de façon qu'une visite, même amicale, des Indiens, peut mettre le désordre dans un train ou la terreur dans un troupeau.

Jusque dans le pays de Pleasant Valley, on se trouve sur la pierre calcaire carbonatée, mais, dans les élévations de terrain, la couche supérieure a un tout autre caractère pétrographique. Sa couleur dominante est blanche, avec des marbrures un peu plus foncées et colorée par des dendrites noires. Son grain est dur et serré; elle est pénétrée profondément de silice qui s'est souvent formée en masses de silex. Cette pierre calcaire forme, près de Council Grove, une ligne de terrasse qui s'avance vers l'Est, en s'élevant toujours; du côté de Diamond Spring, dans la contrée de Lost-Spring, commencent les couches marneuses et de conglomérat formé de grès rouge de création récente.

Je n'ai pas découvert de débris organiques dans cette terre calcaire de Pleasant Valley et de Council Grove mais j'ai cru, en passant par cet endroit, avoir fait un pas de la pierre calcaire carbonatée, à la formation crayeuse. Au pied de ces terrasses, formées des couches que nous venons d'énumérer, et précisément au bord inférieur des lits de craie de formation texienne, on voit jaillir des sources

claires et limpides, dont l'excellente eau contraste avantageusement avec l'eau marneuse du terrain carbonato-calcaire et de l'eau salée et alcaline du grès rouge récent. Marcou, dans sa carte générale des États-Unis (Peternann's Mittheilungen, 1855, VI), fait commencer le grès rouge récent, à peu près à l'endroit où se trouve Pleasant Valley; il est mélangé de quelques masses de formation crayeuse et de sporades qui se rencontrent çà et là. Si ce sont là les principaux caractères géologiques de la contrée, il paraîtrait que la route de Santa Fé, s'étend sur une semblable file de craye, couvrant justement la ligne de démarcation entre le grès récent et la pierre carbonato-calcaire. Comme alors nous voyagions la nuit, je ne pus pas juger de la formation du chemin dans tous les endroits intéressants. Cependant je crois que le carnet géologique était le suivant : Sur le petit Arkanzas (Little Arkanzas) s'élève une couche de terrain dont l'arête est formée de pierres plates, brisées net, d'un grès grisâtre. Cette espèce d'arête d'un terrain situé vers le N. E., s'étend vers le N. de même que la ligne de collines septentrionales que longe le fleuve. La route suit le pied de ce terrain jusqu'au moment où elle passe par dessus le fleuve, un peu plus haut que le fort Atkinson. Les petits rochers du Walnut Creek, près du Pawnee Rock, du Pawnee Fork et de Caches, les phénomènes pétrographiques de ce terrain, se répètent vers le côté septentrional du Cimarron, surtout sur le Lower Springs et le Middle Springs. L'agglomération qui s'élève ici (visiblement une assise de la formation du grès rouge récent plus haute que celles qui présentent les masses de sable du dans l'Arkanzas et le Cimarron) est liée par une sorte de ciment blanc, pulvérulent ou farineux et contient des morceaux de quartz,

de jaspe, de carniote, de silex, de granit, de syénite, de trapp, de scories de lave rouge, brune et noire et d'asphalte brun. Là où le ciment présente quelques couches sans débris, on remarque dans la masse blanche et farineuse, des formations incertaines, d'origine organique, qui méritent un examen microscopique. Les plus distinctes ressemblent à de petites racines ou paraissent être coupées par tranches : à leur section on voit, en plusieurs endroits, de petites ouvertures de tuyaux assez nombreuses. De part et d'autre on distingue les tissus cellulaires de ces restes organiques oxydés par l'hydrate de fer et ils sont alors d'une grande dureté. Une couche plus dure de la partie rocailleuse, forme la surface de ces rochers, les conserve et est le principe de cette conformation de terrain. Sur le Walnut Creek, le Pawnee Rock et le Pawnee Fork, on voit des masses de pierres d'un brun foncé, assez singulières : on dirait du grès à moitié fondu ou une surface pierreuse sur laquelle aurait coulé la lave. Wislizenus croit que ces formations ont réellement une origine volcanique. Sur le Rabbit's Cars et sur le Round Mound, montagnes volcaniques près des sources du fleuve Nutria ou du rameau septentrional du Canadian, on trouve des déjections volcaniques du même grès, à demi fondu et qui ont tout à fait la même apparence. Dans d'autres endroits, des couches plus dures recouvrent le grès et le terrain de conglomérat et semblent n'être rien autre que des incrustations sablonneuses et calcaires, renfermant du fer dont les empreintes primitives ont disparu et qui ont pris un aspect boursoufflé. Sur le Pawnee Fork se trouve au dessus du grès, du terrain de conglomérat et de la couche supérieure dure, une pierre encaire très dense qui a donné, et paraît encore donner, par dissolution

et par infiltration, les matérieux de pareilles incrustations. A la surface se trouvent encore ici des stalactites brunes et sablonneuses et des cristallisations calcaires, semblables au grès cristallisé de Fontainebleau.

Une pierre calcaire, rude, sablonneuse et dolomitique qui se trouve sur le Cimarron, au dessus du grès plus tendre et du terrain de conglomérat, sépare ces lits de grès rouge de formation récente des masses de grès supérieures et moins anciennes qui apparaissent d'abord comme des blocs détachés. La masse se distingue par sa richesse en quartz et en mica, par son mélange souvent complet avec un liant facile à reconnaître, par la fusion si intime des particules de quartz qu'elle lui donne la consistance d'un rocher; par ses vives couleurs qui passent par toutes les nuances intermédiaires du blanc le plus pur au rouge brique et au rouge foncé ou du jaune clair au brun. De nombreuses pierres brunes, ferrugineuses, agglomérées, percent la couche, sous la forme de sphères parfaitement détachées et composées de couches concentriques: c'est un des phénomènes les plus caractéristiques de ces régions. La situation respective de ces grès se reconnaît facilement sur l'Upper Spring, du côté du Sud, sur le Cold Spring et sur le Cedar Spring. On aperçoit en dessous, les couches du terrain de conglomérat et du grès qui forment le sable de l'Arkansas et du Cimarron; au dessus, la pierre calcaire brute qui la recouvre et, tout en haut, le grès moins ancien et plus dur que je viens de décrire.

Je ne doute pas que ce grès supérieur n'appartienne à la formation désignée par Murchison comme formation jurassique. Dans l'Océnté, ravin rocheux qui débouche dans la vallée du Canadian supérieur, se trouvent, dans des grès, des

restes végétaux consistant en branches plus accusées et en feuilles d'arbres dicotylédones. On voit aussi sur la surface latérale de son lit, au milieu de la masse principale, rouge ou jaune, de petites rugosités sans nombre, de couleur blanchâtre qui lui donnent un caractère colithique.

Dans le grès sont creusés les lits du Rabbits Car Creek, du Rock Creek, du Whetstone Creek et d'autres vaisseaux et dans ces lits ont coulé les laves trappiques du Rabbit's Cars et du Round Mound. Sur le plateau des hauteurs par lesquelles passent la route de Las Vegas, se trouvent des lits encore plus élevés, tantôt clairs et formés de pierres calcaires; tantôt plus foncés et formés d'argile schisteuse, très dure et grisâtre (1). On rencontre dans ce lit de nombreux coquillages et par-ci par-là des masses séparées de spath calcaire. Les laves trappiques du Wagon Mound ont aussi percé les couches supérieures et se sont écoulées par dessus.

La pierre calcaire de formation jurassique, cesse brusquement près de Las Vegas, sur le côté septentrional de la vallée; les couches sont alors presque horizontales. Sur le côté opposé de la vallée s'élève tout droit, une crête de grès, allant du N. N. au S. S. O. qui s'étend, du côté N. E., jusque sous le calcaire. C'est probablement le grès rouge récent qui s'élève du côté oriental et apparaît de nouveau ici. La route de Santa-Fé traverse un passage étroit qui coupe cette crête jusqu'à sa base, passage si étroit que les caissons des roues des chariots de transport touchent des deux côtés aux rochers. Cette route s'étend sur un sol

(1) J'ai donné à l'Institut Smithsonian de Washington, les notations que j'ai rassemblées ainsi au lieu que sur l'Océnté et près d'Anten Chico.

horizontal, dans un labyrinthe de vallées irrégulières et de ravins sans eau où l'on retrouve de nouveau des couches de grès recouvertes de pierre calcaire. Le Canon Blanco et le Canon del Toro sont des ravines creusées dans ce grès que Marcou dit être de formation jurassique. Sur une montagne de grès, près d'Anton Chico, localité située sur le Pécos supérieur, on retrouve de nouveau des restes végétaux, semblables à ceux de l'Oreát et d'autres parties de plantes ressemblant à des roseaux. Au Sud du Canon Blanco, la contrée forme de nouveau un plateau enclavé et lui, borné vers l'O., sur le Rio Grande, par une suite de groupes montagneux, de formation plutonico-métamorphique, peut être aussi d'origine volcanique et sédimentaire; ils sont de forme alpinique escarpée et les défilés, que forment les espaces intermédiaires, conduisent à la vallée du Rio Grande. Sur ce plateau on trouve, près de l'Ojo de Berendo (fontaine des Antilles), une pierre calcaire blanche qui repose sur du grès.

Ce plateau contient évidemment un morceau détaché de la formation jurassique du Llano estacado, formation qui paraît avoir été enlevée en partie et le grès rouge récent mis à nu. Il en est de même du côté du petit lac Salé vers lequel coulent, de l'O., les ruisseaux du Manzanas, de Cuarna, etc., sortant des groupes de montagnes que j'ai nommés plus haut. En suivant ce grès, on arrive par le défilé de Cuarna et d'Avo dans la vallée de Salado, ruisseau salé qui coule à travers le grès coloré puis s'enfonce dans une fente creusée dans le calcaire inférieur et arrive ainsi dans la vallée du Rio-Grande. Notre route ne suivait pas cette ravine, mais descendait par une montagne escarpée de pierre calcaire (coulée qui se trouve de nouveau au dessus

du sable) et gagnait le bassin du fleuve au dessus de la Joyita. A l'O. du Rio-Grande, trois ou quatre formations viennent ainsi à jour, sur un petit espace, formations qui remplissent, d'après Marrou (voyez sa carte), tout l'espace entre la pierre calcaire carbonatée et la craie, entrecoupé, de loin en loin, de masses plutoniques, métamorphiques et volcaniques.

En m'écartant ainsi de la suite de mon récit et en anticipant sur le cours de notre route, j'ai réuni les quelques observations géologiques, observations superficielles, que notre mode de voyager sur le chemin de Missouri au Rio-Grande, m'a permis de faire. Dans tous les cas, nos fréquentes marches de nuit auraient interrompu toute suite d'observations plus approfondies, auxquelles je n'étais du reste pas préparé. Je reconduis maintenant le lecteur attentif dans l'ouest des prairies où j'ai à reprendre la description d'autres événements et de petits accidents du voyage.

Quoi qu'il en soit au point de vue géologique, toujours est-il qu'avec la pierre calcaire qui apparaît ici près de Pleasant Valley, se fait un changement remarquable dans toute la nature de la prairie. Le sol et l'air sont plus secs sur la terrasse supérieure et sur la formation qui change ici. La rosée, qui était tombée en quantités extraordinaires dans la région moins élevée, était fort rare ici. Un plus grand bien-être et une activité plus soutenue font reconnaître au voyageur la différence du climat. La végétation est, en général, moins luxuriante mais plus pure.

Council Grove, où nous entrâmes le 27 août, doit devenir avec le temps un endroit important. Sa position est belle et avantageuse. La place consistait alors en une dizaine de maisons habitées par des hommes blancs et des

femmes indiennes. Un peu en avant du ruisseau s'élève une maison isolée, la maison de la mission, édifice remarquable, bâti en pierres et entouré de quelques champs. Cette mission, qui a été fondée par les méthodistes chez les Cow-Indiens, a été abandonnée pendant quelque temps à cause de l'état de trouble du territoire. A quelques milles en aval du ruisseau, se trouvait un village des Crows, composé de douze à quinze tentes de cuir. La contrée offre en miniature une grande richesse de végétation. Les ruisseaux qui coulent dans de belles prairies émaillées de fleurs, entre de riants coteaux, sont bordés d'arbres et de taillis et forment les sources du Neosho, qui coule dans l'Arkansas.

Dans le voisinage de Diamond Spring, où se trouvait sur une hauteur, un cimetière indien, nos gens prirent un bœuf sans maître qui fut abattu le soir même. Cet animal appartenait probablement à une caravane qui nous avait précédé et il était resté en arrière. Nous cherchâmes à abrégier autant que possible notre halte sur les bords du Lost Spring où nous fîmes boire les bêtes. On craint d'y rencontrer une certaine herbe vénéneuse que les Mexicains nomment *Ferba loco*, c'est à dire herbe des fous. Ce qu'on me dit être cette plante me parut être un *astragalus*. Ici, comme je l'ai déjà dit commence une roche différente et le sable en grains qui domine près du Cotton Wood Creek, le fleuve des peupliers. Jusqu'ici les Creeks avaient été bordés d'arbres à larges feuilles, parmi lesquels dominaient les chênes. Maintenant le pays se transforme en une plaine toujours plus unie; le lit du petit fleuve que je viens de nommer, profondément creusé dans le sol, est bordé d'arbres qui s'élèvent peu au dessus du niveau des rives. L'herbe est basse et était déjà desséchée en cette saison. Des myriades de sauterelles de différentes

espèces, sautaient et voletaient en s'entretenant; des moustiques, d'une grandeur peu commune, tourmentaient les hommes et les animaux.

Le premier septembre, nous nous arrêtâmes près du petit Arkansas pour faire la méridienne. Le lit de ce ruisseau est creusé profondément dans le sol de la prairie, comme du reste, celui des autres fleuves de ces contrées; il ne troueva pourtant pas la roche mais des masses glaiseuses ou argileuses d'alluvion.

J'ai déjà fait observer que la vue s'étend faiblement dans la prairie, au dessus des enfoncements du sol, sans les remarquer. La surface des herbes n'a nulle part de lignes arrêtées et ne présente par conséquent aucune perspective géométrique. S'il vient encore s'y ajouter un état de l'atmosphère qui détruit toute perspective aérienne ou la trouble entièrement par un échauffement inégal des couches d'air, il est impossible d'éviter de singulières illusions d'optique. Un lapin, assis à quelque distance de moi me parut être un cerf dans le lointain et je pris quelques corbeaux courant sur le chemin pour des hommes. Lorsque les chariots s'engageaient dans le lit d'un fleuve creusé dans la plaine, ils semblaient disparaître sous le sol. Le long du petit Arkansas, se trouvent dans la profondeur du lit, des ormes et des peupliers qui, vus de la plaine, paraissent surgir du sol avec leurs têtes qui s'élèvent au dessus de la ravine. Dès qu'on s'approche de très près du lit du fleuve, on aperçoit devant soi, dans la steppe nue, un petit monde tout particulier. Les arbres élèvent leurs têtes du plus profond du ravin; sur le côté croissent des tournesols avec des hampes de deux à trois hauteurs d'hommes; des vignes étendent leurs sarments dans le taillis.

En escaladant à l'ouest la hauteur, dont le grès forme la base, je vis se déployer à mes yeux un paysage intéressant. La ligne de collines de sable situées sur l'Arkansas dont nous étions proches, se présentait à la vue comme une ligne de pays, mouchetée de blanc et de vert, effet produit sur le sable blanc par des bois isolés. Une formation de terrain, fortement éclaircie, jointe à cette ligne de collines mouchetées, se montra le soir dans la plaine. De petites collines coniques, couvertes d'herbe comme la campagne avoisinante, s'élèvent au dessus de la surface doucement ondulée de la plaine, semblables à de gigantesques monticules soulevés par les taupes; elles projetaient à l'ouest des ombres du plus singulier effet. L'herbe qui les entourait était d'un vert frais, peu ordinaire dans la saison, signe que le pourtour de ces élévations est très humide. L'attraction capillaire amène fréquemment, dans le sable en grains, ainsi que je l'ai souvent observé depuis, une notable quantité d'humidité, des couches inférieures à la surface, ce qui arrive surtout dans les enfoncements de terrain, entre des collines de sable.

Nous vîmes d'abord, dans cette contrée, des buffles isolés dont le nombre augmenta de plus en plus à mesure que nous avançions. Deux jours auparavant, j'avais déjà vu, au lever du soleil, une lourde et noire figure se détacher à l'O. sur le ciel rouge, figure que je finis par reconnaître pour appartenir à un buffle; c'était probablement un solitaire de son espèce qui, pour un motif quelconque, s'était détaché des troupes paissant plus à l'O. Pendant quelques jours nous n'aperçûmes plus aucun de ces animaux; à la fin, pourtant, un jour que nos chariots s'avançaient comme encadrés d'or par un magnifique soleil couchant, nous fîmes

soudain entourés de petites bandes de buffles qui formaient l'avant-garde d'un grand troupeau. On poursuivit aussitôt l'un de ces animaux et bientôt le chasseur, revenant au camp, nous annonça que la bête était abattue et demanda quelques hommes pour aller la chercher, mais la nuit était survenue sur ces entrefaites et on ne put la retrouver. Notre désir de savourer des langues de buffle et des os à moelle de cet animal ne fut pas longtemps sans être satisfait. Plusieurs de nos gens mangèrent si immodérément de la viande fraîche qu'il en résulta diverses indispositions. Un matin, au réveil, nous vîmes la plaine littéralement couverte par un immense troupeau de buffles, divisé par bandes et qui s'étendait au delà de la vue. Du 1^{er} au 8 septembre nous voyageâmes sans interruption au milieu de ce troupeau qui se trouvait surtout du côté septentrional de l'Arkansas. Parfois des bandes isolées arrivaient si près de nous qu'elles menaçaient de jeter le désordre dans notre train. Pendant la nuit nous entendions tout près de nous les rugissements et les grondements de ces animaux, accompagnés des hurlements de loups qui suivaient le troupeau de buffles pour emporter les veaux ou pour étrangler les vieux animaux devenus invalides. J'ignore si le loup des buffles constitue une espèce distincte, ceux que nous vîmes étaient blancs et très grands. Le six du mois, pendant que nous nous trouvions entre Pawnee Fork et Coon Creek, les troupes de buffles s'étendirent sur une ligne non interrompue d'une longueur d'au moins huit milles. Je ne doute pas que ce troupeau qui nous entourait pendant ces huit jours de marche ne fut composé, de millions d'individus, formant un tout homogène et s'avançant en masse, car, pour mon compte, j'ai vu de mes propres yeux des centaines

de mille de ces animaux. Plus tard, quand nous eûmes dépassé le troupeau, nous trouvâmes, au grand détriment de nos bêtes de trait, l'herbe de la prairie mangée presque à ras de terre. Le troupeau de buffles s'était ainsi avancé en paissant, sur une très grande étendue vers le S. Partout autour de soi on voyait des ossements de ces animaux, gisant sur le sol.

Pendant notre passage à travers le troupeau de buffles nous ne manquâmes naturellement jamais de viande fraîche. Il fallait rarement une demi-heure, souvent à peine un quart d'heure, pour s'être rendu maître d'un animal. Après avoir laissé derrière nous la région où le troupeau paissait, nous eûmes encore des provisions de viande pendant huit jours entiers, dans ces contrées sèches et élevées, surtout dans la saison où nous étions déjà entrés, on peut conserver très longtemps de la viande fraîche; elle finit par se dessécher à l'air sans se gâter. Avant d'avoir épuisé notre provision de viande de buffle, nous rencontrâmes un troupeau d'antilopes. En avançant plus au Sud, nous vîmes chaque mare couverte de bandes de canards et, près du Rio Grande, des oies, des grues, des lièvres, des caillies et d'autre petit gibier vinrent s'y ajouter, de sorte que notre table était toujours abondamment pourvue. Au temps de notre plus grande abondance, nous ne trouvions que la viande de ven et de génisse assez bonne pour nous; souvent nous ne prenions d'un animal abattu que la langue et les os à moelle; la moelle des os de la jambe constitue dans le fait une délicatesse très recherchée et le foie de très jeunes animaux est également fort recommandable. Veut-on se faire une idée bien fidèle de la bonne chère dans la prairie? Qu'on se figure une société de voyageurs assis autour d'un feu de

fumier de buffle et faisant griller un os à moelle: lorsqu'on suppose que la chaleur a suffisamment agi, on casse l'os avec le dos d'une hachette et on en extrait alors la moelle sous la forme d'un bâton solide. Maintenant à côté de cela, il y a les jours où ces morceaux des gourmets du désert sont remplacés par la viande presque immangeable d'un vieux taureau, viande qui résiste à toutes les tentations de l'art culinaire.

Lorsqu'une bande de chasseurs indiens galope par monts et par vaux à la poursuite d'un troupeau de buffles, ce doit être une scène sauvage et émouvante. Différents voyageurs l'ont décrite; pour moi, je n'ai pas eu l'occasion d'en être témoin. Quant à notre caravane, nous ne chassâmes le buffle que sur une petite échelle et pour ainsi dire en détail. Lorsque nous avions besoin de viande, un homme, armé d'un pistolet à six coups, allait galoper au milieu de la bande de buffles la plus voisine. Le troupeau principal de ces animaux se divise en troupes qui, de leur côté, se composent de bandes séparées, chacune sous la conduite d'un taureau. L'unité du troupeau n'est à la vérité nulle part interrompue, mais les bandes détachées se meuvent tout à fait indépendantes et toujours en file uniforme, à la suite de leur conducteur. Le chasseur choisit son but et se met à le poursuivre. Une certaine inquiétude se manifeste alors dans cette partie du troupeau à laquelle appartient la bête choisie. Les bandes qui se trouvent à proximité du lieu de la scène, courent par la plaine dans toutes les directions en suivant toujours leur conducteur; c'est là qu'ils abandonnent leurs sentiers que lorsqu'elles y sont forcées; ces sentiers se croisent dans tous les sens et ressemblent à s'y méprendre à des sentiers battus par les hommes. Le succès de la chasse